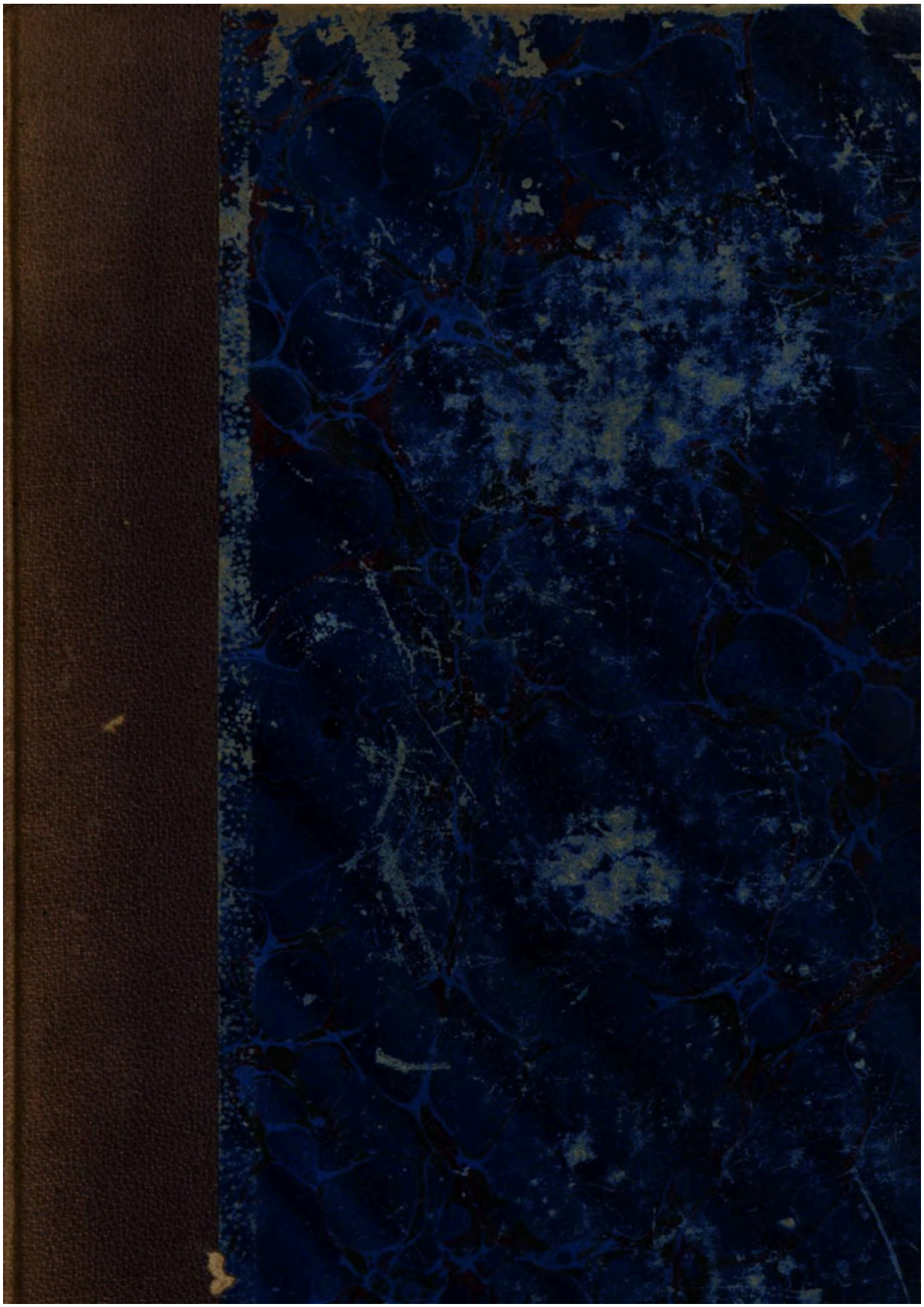
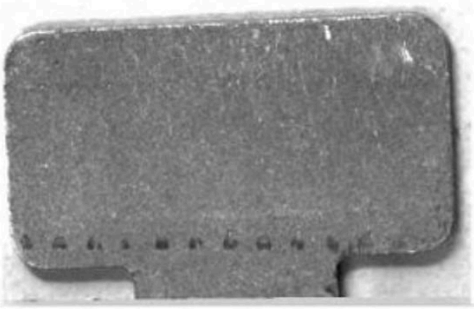
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)





Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2. Digitized by Coogle

The text on this page is estimated to be only 18.56% accurate

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE PAR M. JULES ROCHE PARIS GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR Rue de l’Ecole-de-Médecine, 1 7 Londres I New-York Hipp. lifflitre, SU, Beitot «trwî. | Baillière brelterj, Ml, Br«a4»a>. IIADRIP, CH. BAJLLT-BAlLLIÜSli, n.AZA BEL fEIXCIPE ALFONSO, 16. 1867 'l'ous droits réservés. Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR

TH. CARLYLE



TOME TROISIÈME

LA GUILLOTINE

Traduit de l'anglais

PAR M. JULES ROCHE

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, CH. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1867

The text on this page is estimated to be only 14.25% accurate

I Digitized by Googl^

LA GUILLOTINE LIVRE PREMIER SEPTEMBRE I LA COMMUNE IMPROVISÉE. Vous l’avez donc soulevée, vous émigrés et despotes du monde, la France est soulevée 1 Pendant longtemps vous l’avez sermonnée, torturée, cette pauvre nation, comme de durs pédagogues sans nom, en lui infligeant vos férules de fer et d’acier. Il y a longtemps que vous l’avez blessée, raillée, effrayée, lorsqu’elle était sans appui dans ses vêtements mortuaires d’une constitution ; vous l’avez épuisée de toutes les manières avec vos armements et vos complots, vos invasions et vos impitoyables fanfaronnades, et voici maintenant qu’aprôs avoir été piquée au vif, elle se lève, son sang jaillit et bouillonne. Les vêtements mortuaires se sont changés en toiles d’araignée ; elle vous fait face avec cette force terrible, naturelle, que nul homme n’a calculée, qui va jusqu’à la folie, jusqu’au tophet; voyez aujourd’hui comment vous vous en tirerez avec elle. CARLÏI.E. - 111. — l

2 SEPTEMBRE. Ce mois de septembre 1792, qui est devenu un des mois mémorables de l'histoire, se présente sous deux aspects différents, noir d'un côté et blanc de l'autre. Quelle que soit la frénésie panique de 25 millions d'individus, quelle que soitla défiance simultanée, mortelle, de 25 millions de personnes , ils sont l'un près de l'autre en brusque opposition. Si c'est naturel chez un homme, combien cela l'est-il plus encore dans une nation, lorsqu'elle est tout à coup lancée hors limites; car, bien que la nature paraisse verte et vigoureuse, elle repose partout sur dj» fondements terribles, et nous tombons plus tard, et Pan, dont la musique fait danser les nymphes, a un cri qui fait enfuir tous les mortels effrayés. C'est bien épouvantable une nation qui, renversant ses constitutions et ses règlements qui étaient pour elle des suaires, devient transcendante, et doit maintenant se frayer une route à travers la nouveauté et la confusion, où la force ne fait aucune différence entre ce qui est autorisé ou défendu, où le crime et la vertu se vautrent ensemble dans ce domaine qu'on appelle les passions, dans ce que nous nommons les miracles et les prodiges ! C'est ainsi que nous verrons la France à la fin du troisième volume de notre histoire. Lesans-culottisme régnant dans toute sa splendeur et dans toute sa difformité ; l'évangile des droits de l'homme, pouvoir ou force de l'homme, prôchés encore plus à l'étranger, comme incontestables ; avec cela et encore plus haut pour le temps, le message le plus effrayant de l'enfer, de la faiblesse et des fautes de l'homme, et le tout sur une telle échelle et sous un tel aspect : nuageux, mort-né de la terre, nuage épais de fumée entrecoupée de rayons du ciel d'un côté, et de l'autre côté brillant comme le feu de l'enfer 1 L'histoire, qui nous Oigitized by Google

Ce mois de septembre 1792, qui est devenu un des mois mémorables de l'histoire, se présente sous deux aspects différents, noir d'un côté et blanc de l'autre. Quelle que soit la frénésie panique de 25 millions d'individus, quelle que soit la défiance simultanée, mortelle, de 25 millions de personnes, ils sont l'un près de l'autre en brusque opposition. Si c'est naturel chez un homme, combien cela l'est-il plus encore dans une nation, lorsqu'elle est tout à coup lancée hors limites; car, bien que la nature paraisse verte et vigoureuse, elle repose partout sur des fondements terribles, et nous tombons plus tard, et Pan, dont la musique fait danser les nymphes, a un cri qui fait enfuir tous les mortels effrayés.

C'est bien épouvantable une nation qui, renversant ses constitutions et ses règlements qui étaient pour elle des suaires, devient transcendante, et doit maintenant se frayer une route à travers la nouveauté et la confusion, où la force ne fait aucune différence entre ce qui est autorisé ou défendu, où le crime et la vertu se vautrent ensemble dans ce domaine qu'on appelle les passions, dans ce que nous nommons les miracles et les prodiges ! C'est ainsi que nous verrons la France à la fin du troisième volume de notre histoire. Le sans-culottisme régnant dans toute sa splendeur et dans toute sa difformité ; l'évangile des droits de l'homme, pouvoir ou force de l'homme, prêchés encore plus à l'étranger, comme incontestables ; avec cela et encore plus haut pour le temps, le message le plus effrayant de l'enfer, de la faiblesse et des fautes de l'homme, et le tout sur une telle échelle et sous un tel aspect : nuageux, mort-né de la terre, nuage épais de fumée entrecoupée de rayons du ciel d'un côté, et de l'autre côté brillant comme le feu de l'enfer ! L'histoire, qui nous

3 LA COMMUNE IMPROVISÉE, parle beaucoup des dernières mille années et plus, nous a-t-elle rapporté des choses semblables à ce qui se passe aujourd'hui? Nous devons donc, vous et moi, lecteur, nous y arrêter volontiers un instant, et de son immense importance efforçons-nous d'extraire ce qui peut, dans les circonstances actuelles, nous être adapté. Il est malheureux, bien que naturel, que l'histoire de cette période ait été écrite avec passion. L'exagération abonde, l'imprécation s'y exhale, et par-dessus tout l'obscurité. Alors aussi, lorsque la folle et vieille Rome devait disparaître de la terre, lorsque ces hommes du Nord et d'autres horribles fils de la nature vinrent « avec des maximes », comme le font aujourd'hui les Français, l'ambitieuse Rome poussait avec exécration ses plus hauts cris ; de même pour nous est perdqe la véritable forme de toutes choses. Les Huns d'Attila avaient les bras d'une longueur telle, qu'ils pouvaient ramasser une pierre sans se baisser. Dans le corps des pauvres Tartares cette exécrable histoire romaine est intercalée en lettres alphabétiques, et ainsi se continue de nos jours l'image de ces Tartares de nature cruelle. De même ici la recherche, comme nous la voulons, dans ces innombrables formes de rapports français,. se trouve couverte d'obscurité, qui trop souvent augmentent les embarras. On trouve qu'il est difficile de s'imaginer que le soleil ait brillé dans ce mois de septembre comme dans les autres mois. Cependant il est incontestable qu'il s'est montré et qu'il y a eu du beau temps et du travail. Toutefois il s'est montré de très-mauvais jours pour les moissons 1 Un malheureux éditeur doit faire de son mieux, et après tout il mérite indulgence. Il y a un sage Français qui, regardant de près ce pauvre aspect de la France, s'agitant et se remuant tout Digitized by Google JL.

 entière dans sa nouvelle voie, a été capable de déterminer où était le mouvement principal, quelle tendance ily avait alors dans les règlements et la direction primitive ! Mais à quarante-quatre ans de distance, c'est différent. Pour les hommes d'aujourd'hui deux mouvements principaux, deux tendances importantes dans l'agitation de septembre, sont devenus assez perceptibles, cette orageuse affluence vers les frontières, et cette masse frénétique dans les mairies et dans les assemblées générales de l'intérieur. La France farouche se précipite avec une défiance mortelle et désespérante vers les frontières pour se défendre contre les despotes étrangers, encombre les alentours des mairies et des salles des comités d'élection pour se défendre contre les aristocrates de l'intérieur. Que le lecteur comprenne bien ces deux mouvements cardinaux, quels tourbillons incessants et quels résultats en dépendent. 11 jugera également si dans un tel brisement de toutes les anciennes autorités, une telle association de mouvements cardinaux, à demi fous par eux-mômes, peut être de bonne nature. C'est comme dans l'aride Sahara, quand les vents soufflent, soulèvent et éparpillent une immense masse de sable, l'air même (disent les voyageurs) n'est qu'une atmosphère intense de poussière, une forme épaisse la traverse, des colonnes de poussière les plus extraordinaires s'agitent de côté et d'autre, comme autant de méchants esprits, derviches filants, à une hauteur de cent pieds, et exécutant leur grande danse des déserts ! Néanmoins, dans tous mouvements humains, il y en a qui n'ont qu'un jour de durée, c'est l'ordre ou le commencement de l'ordre. Remarquez deux choses dans cette valse du Sahara de 25 millions de Français, ou plutôt

LA COMMUNE IMPROVISÉE. 5 voyez une chose et l'espoir d'une chose : la commune de Paris, qui est déjà là, et la Convention nationale qui y sera dans quelques semaines. La commune insurrectrice, qui s'improvisa la veille du 10 août, et opéra cette délivrance à jamais mémorable par une explosion, doit la dominer, jusqu'à ce que la Convention se présente. Cette commune, qu'on peut appeler avec raison la commune improvisée, est pour le moment Souveraine delà France. La Législative tirant ses pouvoirs des vieux temps, comment peut-elle avoir de l'autorité quand le vieux temps est anéanti par l'insurrection ? Comme des débris flottants d'un naufrage, certaines choses, certaines personnes et certains intérêts doivent toujours se séparer. Des défenseurs volontaires, armés de fusils ou de piques, en uniformes verts et bonnets rouges, défdent chaque jour devant elle, se dirigeant vers Brunswick en brandissant leurs armes, toujours avec accompagnement de paroles à la Léonidas, souvent avec une chaleur de hardiesse qui menace à la Hérode les galeries, «particulièrement les dames, ce qui n'a jamais lieu avec applaudissements» (1). Les adresses de cette sorte ou d'un autre genre, doivent être reçues et répétées dans les oreilles de la France entière; la salle de manège est encore utile comme lieu de proclamation. En effet, elle ne sert qu'à cela; Vergniaud y débite ses oraisons mouvantes d'esprit, mais toujours dans un sens prophétique uniquement, jetant un coup d'œil sur la Convention qui arrive. «Que notre mémoire périsse, s'écrie Vergniaud, mais que la France soit libre ! » Sur ce, tous les assistants trépignent en criant : « Périsse notre mémoire pourvu que la France soit libre ! » (2) Le (1) Moore' s Journal , I, p. 85. (2) tlist. parlem,, t. XVII, p. âG7. Digitized by Google

voyez une chose et l'espoir d'une chose : la commune de Paris, qui est déjà là, et la Convention nationale qui y sera dans quelques semaines. La commune insurrectrice, qui s'improvisa la veille du 10 août, et opéra cette délivrance à jamais mémorable par une explosion, doit la dominer, jusqu'à ce que la Convention se présente. Cette commune, qu'on peut appeler avec raison la commune improvisée, est pour le moment Souveraine de la France. La Législative tirant ses pouvoirs des vieux temps, comment peut-elle avoir de l'autorité quand le vieux temps est anéanti par l'insurrection ? Comme des débris flottants d'un naufrage, certaines choses, certaines personnes et certains intérêts doivent toujours se séparer. Des défenseurs volontaires, armés de fusils ou de piques, en uniformes verts et bonnets rouges, défilent chaque jour devant elle, se dirigeant vers Brunswick en brandissant leurs armes, toujours avec accompagnement de paroles à la Léonidas, souvent avec une chaleur de hardiesse qui menace à la Hérode les galeries, « particulièrement les dames, ce qui n'a jamais lieu avec applaudissements » (1). Les adresses de cette sorte ou d'un autre genre, doivent être reçues et répétées dans les oreilles de la France entière ; la salle de manége est encore utile comme lieu de proclamation. En effet, elle ne sert qu'à cela ; Vergniaud y débite ses oraisons mouvantes d'esprit, mais toujours dans un sens prophétique uniquement, jetant un coup d'œil sur la Convention qui arrive. « Que notre mémoire périsse, s'écrie Vergniaud, mais que la France soit libre ! » Sur ce, tous les assistants trépignent en criant : « *Périsse notre mémoire pourvu que la France soit libre !* » (2) Le

(1) *Moore's Journal*, I, p. 85.

6 SEPTEMBRE. défroqué Chabot prie le ciel qu'il en soit enfin fini avec les rois, et aussi prompts que la poudre sous l'étincelle, tous s'enflamment à la fois et en secouant les chapeaux au milieu des cris et des serments : « Oui, nous le jurons, plus de rois (1) ! » Tout cela comme sorte de proclamation est très à propos. Du reste, que nos affairés Brissot, nos rigoureux Roland, hommes qui eurent un jour d'autorité et en ont maintenantde moins en moins, que les hommes qui aiment la loi et auront môme une explosion à éprouver, aussi éloignée que possible, suivant la règle, trouvent cet état de choses des plus imparfaits et des moins officiels, cela ne peut ôtre nié. Des plaintes sont faites, des essais sont tentés, mais sans résultats. Les essais même sont retirés par crainte de péril, la force a quitté pour toujours cette Législative. La pauvre Législative, dont le sort fut dur, s'est laissé lier les mains, clouer au rocher comme une Andromède, elle ne j)eut môme pas se lamenter en présence du ciel et de la terre. Par miracle, un Persée ailé, ou commune improvisée, est sorti du vide bleu, et lui a enlevé sa liberté : mais est-ce elle avec sa considération et ses harmonieux discours, ou est-ce lui avec sa hardiesse, son coutelas et son égide qui aura le vote prépondérant? Mélodieux accord de votes, telle est. la règle! mais, au contraire, si les votes se partagent, alors bien sûrement la part d'Androtnède est de verser seule, si c'est possible, des larmes de gratitude. Sois satisfaite, ô France, avec cette commune improvisée telle qu'elle est ! Elle a ses expédients et ses bras, le temps n'est pds éloigné où elle s'en servira. Le dimanche (1) Hist. parfem., t. XVII, p. 437. Digitized by Google < B

LA COMMUNE IMPROVISÉE. 7 26 août, nos assemblées primaires se réuniront pour commencer à choisir les électeurs. Le dimanche 2 septembre (puisse le jour être heureux !), les électeurs commenceront à procéder à l'élection des députés, et ainsi la Convention nationale, tout à fait établie, viendra tout de suite. Point de marc d'argent Ou de distinction de capacité ou d'incapacité n'insulte aujourd'hui le Français patriote; voilà le suffrage universel, la liberté illimitée du vote! Les anciens constituants, les législateurs actuels, la France entière est éligible. On peut le dire, il n'y a pas que la fleur de la France qui soit éligible, puisque dans ces beaux jours nous avons, par acte de l'assemblée, naturalisé les principaux amis de l'humanité étrangers : Priestley, tourmenté pour nous à Birmingham ; Klopstock, génie de tous les pays ; Jérémie Bentham, jurisconsulte habile; le remarquable Paine, le rebelle tailleur : quelquesuns d'entre eux seront élus ; c'est ce qui convient le mieux à une convention de ce genre. En un mot, sept cent quarante-cinq souverains déchaînés, admirés de l'univers, remplaceront cette impuissante etmisérable Législative, — au nombre desquels, c'est probable, les meilleurs membres et la Montagne en masse, peuvent être réélus. Le strict Roland tient à leur disposition la salle des Cent-Suisses, comme rendez-vous préliminaire pour eux, dans ce palais desTuileries vide et devenu national; c'est non un palais, mais un caravansérail. Quant à la commune improvisée, on peut bien dire qu'il n'y eut jamais sur terre un plus étrange conseil communal. L'administration non d'une grande cité, mais d'un grand royaume en état de révolte et de folie, voilà la tâche qui lui est échue. Il y a à enrôler, pourvoir, juger, diviser, décider, agir, faire des efforts ; on est étonné que Digitized by Google

26 août, nos assemblées primaires se réuniront pour commencer à choisir les électeurs. Le dimanche 2 septembre (puisse le jour être heureux !), les électeurs commenceront à procéder à l'élection des députés, et ainsi la Convention nationale, tout à fait établie, viendra tout de suite. Point de marc d'argent ou de distinction de capacité ou d'incapacité n'insulte aujourd'hui le Français patriote; voilà le suffrage universel, la liberté illimitée du vote! Les anciens constituants, les législateurs actuels, la France entière est éligible. On peut le dire, il n'y a pas que la fleur de la France qui soit éligible, puisque dans ces beaux jours nous avons, par acte de l'assemblée, naturalisé les principaux amis de l'humanité étrangers : Priestley, tourmenté pour nous à Birmingham; Klopstock, génie de tous les pays ; Jérémie Bentham, jurisconsulte habile; le remarquable Paine, le rebelle tailleur : quelques-uns d'entre eux seront élus ; c'est ce qui convient le mieux à une convention de ce genre. En un mot, sept cent quarante-cinq souverains déchaînés, admirés de l'univers, remplaceront cette impuissante et misérable Législative,— au nombre desquels, c'est probable, les meilleurs membres et la Montagne en masse, peuvent être réélus. Le strict Roland tient à leur disposition la salle des Cent-Suisses, comme rendez-vous préliminaire pour eux, dans ce palais des Tuileries vide et devenu national; c'est non un palais, mais un caravansérail.

Quant à la commune improvisée, on peut bien dire qu'il n'y eut jamais sur terre un plus étrange conseil communal. L'administration non d'une grande cité, mais d'un grand royaume en état de révolte et de folie, voilà la tâche qui lui est échue. Il y a à enrôler, pourvoir, juger,

8 SEPT EMBUE. le cerveau de l'homme n'ait pas éclaté avec tout cela, et n'ait pas chancelé. Mais heureusement les cerveaux humains ont un tel talent de prendre uniquement ce qu'ils peuvent supporter, tout en ignorant le surplus et laissant le reste, comme s'il n'existait pas ! à quoi véritablement on a en partie pourvu, et l'on a songé beaucoup à soi. Cette commune improvisée va toujours ne doutant de rien, faisant promptement face sans crainte et sans désordre à quoi que ce soit pour le moment, pour les besoins du jour. Que la terre soit en feu, un municipal aux trois couleurs n'a que sa vie à perdre. Ils sont l'élixir et les hommes choisis du sans-culottisme patriote, poussés à un espoir incertain ; une victoire inexplicable ou le gibet, .voilà leur récompense. Ils siègent à l'hôtel de ville, ces étonnants municipaux tricolores, comme conseil général, en comité de surveillance qui deviendra même de salut public , ou tout autre comité et sous-comité au besoin ; entretenant une correspondance sans fin, passant des décrets sans nombre: on a entendu prononcer un décret comme étant le quatre-vingt-dix-huitième du jour. Prêt ! c'est le mot. Ils portent des pistolets chargés dans leurs poches ou des provisions pour leur goûter ; ou bien on fait arrangement avec les traiteurs pour un repas que l'on absorbe sur le lieu même, trop follement et dont on se plaint ensuite. Alors, ceints de leurs écharpes tricolores, ils ont dans une main la carte à payer et de l'autre une arme à feu. Ils ont leurs agents dans toute la France, pérorant dans les maisons de ville, sur les places des marchés, les grands chemins, les carrefours, excitant, poussant à s'armer ; tous les cœurs résonnent de leurs paroles. Bien forte est la chaleur de l'éloquence antiaristocrate; quelques-uns même semblent donner à entendre Digitlzed by Google

 quelque chose qui sent la loi agraire, et le cabinet de chirurgie regorgeant de remèdes violents pour l'hydropisie — pour lesquels le libraire hardi, court, en vérité, le risque d'étre pendu, et l'ex-constituant Buzot a à l'empêcher de faire la contrebande (1). Les gouvernants n'ayant jamais été, intrinsèquement, aussi insignifiants, ont pour la majeure partie bon nombre de rédacteurs de mémoires, et les curieux peuvent apprendre, à chaque instant, leurs sorties et leurs entrées : comme homme, on aime toujours à savoir ses concitoyens dans une position singulière, c'est une sorte de jouissance. Il n'en est pas ainsi avec ces gouvernants d'aujourd'hui à l'hôtel de ville! Et quel homme de l'espèce gouvernante, quelque original qu'il fût, haut chancelier, roi, empereur, secrétaire du département de l'intérieur ou des affaires étrangères, montra jamais une phase semblable à celle du clerc Tallien, du procureur Manuel, et du secrétaire futur Chaumette, sur ce sable mouvant de 25 millions? O mortels mes frères ! — toi avocat Panis, l'ami de Danton, parent de Santerre ; Graveur Sergent, appelé depuis AgateSergent ; toi Huguenin, avec le tocsin dans les oreilles 1 Mais, comme dit Horace, ils ont besoin du rédacteur de mémoire (sacro m/e), et nous ne les connaissons pas. Hommes se vantant d'août et de ses faits, mais aujourd'hui ou plus tard nul d'eux ne s'applaudira de ce septembre. Septembre reste sombre, fuligineux, comme le minuit magique de la Laponie, duquel se développent de bien étranges formes. Comprenez ceci cependant, que l'incorruptible Robespierre n'y manque pas, maintenant que le fort de la lutte (1) Mémoires de Uuzot. Paris, 1823, p. 88. 1. Digitized by Google

quelque chose qui sent la loi agraire, et le cabinet de chirurgie regorgeant de remèdes violents pour l'hydropisie — pour lesquels le libraire hardi, court, en vérité, le risque d'être pendu, et l'ex-constituant Buzot a à l'empêcher de faire la contrebande (1).

Les gouvernants n'ayant jamais été, intrinsèquement, aussi insignifiants, ont pour la majeure partie bon nombre de rédacteurs de mémoires, et les curieux peuvent apprendre, à chaque instant, leurs sorties et leurs entrées : comme homme, on aime toujours à savoir ses concitoyens dans une position singulière, c'est une sorte de jouissance. Il n'en est pas ainsi avec ces gouvernants d'aujourd'hui à l'hôtel de ville ! Et quel homme de l'espèce gouvernante, quelque original qu'il fût, haut chancelier, roi, empereur, secrétaire du département de l'intérieur ou des affaires étrangères, montra jamais une phase semblable à celle du clerc Tallien, du procureur Manuel, et du secrétaire futur Chaumette, sur ce sable mouvant de 25 millions ? O mortels mes frères ! — toi avocat Panis, l'ami de Danton, parent de Santerre ; Graveur Sergent, appelé depuis *Agate*-Sergent ; toi Huguenin, avec le tocsin dans les oreilles ! Mais, comme dit Horace, ils ont besoin du rédacteur de mémoire (*sacro vate*), et nous ne les connaissons pas. Hommes se vantant d'août et de ses faits, mais aujourd'hui ou plus tard nul d'eux ne s'applaudira de ce septembre. Septembre reste sombre, fuligineux, comme le minuit magique de la Laponie, duquel se développent de bien étranges formes.

Comprenez ceci cependant, que l'incorruptible Robespierre n'y manque pas, maintenant que le fort de la lutte

(1) *Mémoires de Buzot*. Paris, 1823, p. 88.

10 SEPTEMBRE. est passé ; l’homme au teint vert de mer (sea-green man) y siège à la dérobée,sesyeuxde chat sont excellents dans le crépuscule. Comprenez aussi cet autre fait, qui en vaut bien d’autres : que non-seulement Marat est là, mais qu’il y a môme un siège d’honneur, une tribune particulière. Quel changement pour Marat, lancé des profondeurs de sa cave obscure «dans une tribune particulière éclatante»! Tous les chiens ont leurs jours, môme les chiens féroces. Sombre et incurable Philoctète Marat, sans lequel Troie ne peut être prise ! Là , comme principal élément de gouvernement, Marat a été élevé. Les types royalistes, car nous avons supprimé les innombrables Durosoys, Royous, nous les avons môme jetés en prison, — les types royalistes ont pris la place des types usés, souvent tirés, d’un ami du peuple dans les anciens mauvais jours. Dans notre tribune particulière, nous écrivons et rédigeons des placards inspirant convenablement la terreur: « l' Ami du peuple » (maintenant sous le nom de Journal de la république) ; il siège obéi des hommes. «Marat, dit-on, est la conscience de l’hôtel de ville », gardien, ainsi que quelquesuns le désignent, de la conscience souveraine, qui, bien certainement, en de telles mains, ne restera pas cachée sous la serviette. Deux grands modes d’action, comme nous le disions, agitent cet esprit national préoccupé : une sortie contre les traîtres de l’intérieur et une attaque contre les despotes étrangers. Deux mouvements de folie réprimés par aucune puissance connue ; dirigés par les plus violentes passions de la nature humaine, l’amour, la haine, le malheur vindicatif, la nationalité hautaine également altérée de vengeance, et par-dessus tout la livide panique! Douze cents patriotes massacrés ne vous crient-ils pas de leurs sombres Digiti'zêcfbÿ

est passé ; l'homme au teint vert de mer (*sea-green man*) y siége à la dérobée, ses yeux de chat sont excellents dans le crépuscule. Comprenez aussi cet autre fait, qui en vaut bien d'autres : que non-seulement Marat est là, mais qu'il y a même un siége d'honneur, une tribune particulière. Quel changement pour Marat, lancé des profondeurs de sa cave obscure « dans une tribune particulière éclatante » ! Tous les chiens ont leurs jours, même les chiens féroces. Sombre et incurable Philoctète Marat, sans lequel Troie ne peut être prise ! Là, comme principal élément de gouvernement, Marat a été élevé. Les types royalistes, car nous avons supprimé les innombrables Durosoys, Royous, nous les avons même jetés en prison,— les types royalistes ont pris la place des types usés, souvent tirés, d'un ami du peuple dans les anciens mauvais jours. Dans notre tribune particulière, nous écrivons et rédigeons des placards inspirant convenablement la terreur : « *l'Ami du peuple* » (maintenant sous le nom de *Journal de la république*) ; il siége obéi des hommes. « Marat, dit-on, est la conscience de l'hôtel de ville », gardien, ainsi que quelques-uns le désignent, de la conscience souveraine, qui, bien certainement, en de telles mains, ne restera pas cachée sous la serviette.

Deux grands modes d'action, comme nous le disions, agitent cet esprit national préoccupé : une sortie contre les traîtres de l'intérieur et une attaque contre les despotes étrangers. Deux mouvements de folie réprimés par aucune puissance connue ; dirigés par les plus violentes passions de la nature humaine, l'amour, la haine, le malheur vindicatif, la nationalité hautaine également altérée de vengeance, et par-dessus tout la livide panique ! Douze cents patriotes massacrés ne vous crient-ils pas de leurs sombres

LA COMMUNE IMPROVISÉE. 11 catacombes avec les gestes muets de la mort (ô législateurs !) : Vengeance ! Telle fut aussi la rage mortelle de ces aristocrates, le 10 août, jour à jamais mémorable ; du reste, à part la vengeance et en ne considérant que le salut public, n'y a-t-il pas encore dans ce Paris (chiffre rond) trente mille aristocrates à disposition des plus malveillantes, jouant aujourd'hui leur dernier atout? Patientez, vous patriotes ; notre nouvelle haute cour, « tribunal des dix-sept» , est en séance ; chaque section a envoyé des jurés, et Danton cassant les juges non convenables cl détruisant les intrigues coupables partout où il les trouve, est « le môme homme que vous avez vu aux Cordeliers » . Avec un tel ministre de la justice, justice ne sera-t-elle pas faite? Alors qu'elle soit prompte, répliqua tout le patriotisme, prompte et certaine. On doit espérer que ce tribunal sera aussi expéditif que possible. Déjà le 21, notre cour n'ayant encore que quatre jours d'existence, Collenotd'Angremont, «l'enrôleur royaliste» (l'embaucheur), meurt à la lumière des torches; car voici la merveilleuse guillotine. On peut la regarder, elle est élevée ; l'idée du docteur s'est faite chêne et fer. Le grand axe cyclopéen tombe dans ses rainures commè le bélier d'une machine, « enlevant promptement la lumière à l'homme! Mais vous, Gualches, qu'avez-vous inventé?» Ceci ? — Le pauvre vieux de la Porte, intendant de la liste civile, vient après; bien vite, doux et vieux bonhomme. Puis après, Durosoy, l'éditeur royaliste, « caissier de tous les antirévolutionnaires de l'intérieur». 11 y alla gaiement en disant qu'un royaliste comme lui devait mourir le 25, jour de saint Louis, de préférence aux autres jours. Tous ont été jugés, condamnés, aux applaudissements des galeries, et placés sur la machine de l'idée réalisée, dans Digitized by Google

catacombes avec les gestes muets de la mort (ô législateurs!) : Vengeance! Telle fut aussi la rage mortelle de ces aristocrates, le 10 août, jour à jamais mémorable ; du reste, à part la vengeance et en ne considérant que le salut public, n'y a-t-il pas encore dans ce Paris (chiffre rond) trente mille aristocrates à disposition des plus malveillantes, jouant aujourd'hui leur dernier atout? Patientez, vous patriotes ; notre nouvelle haute cour, « tribunal des dix-sept», est en séance ; chaque section a envoyé des jurés, et Danton cassant les juges non convenables et détruisant les intrigues coupables partout où il les trouve, est « le même homme que vous avez vu aux Cordeliers ». Avec un tel ministre de la justice, justice ne sera-t-elle pas faite? Alors qu'elle soit prompte, répliqua tout le patriotisme, prompte et certaine.

On doit espérer que ce tribunal sera aussi expéditif que possible. Déjà le 21, notre cour n'ayant encore que quatre jours d'existence, Collenot d'Angremont, «l'enrôleur royaliste» (l'embaucheur), meurt à la lumière des torches ; car voici la merveilleuse guillotine. On peut la regarder, elle est élevée ; l'idée du docteur s'est faite chêne et fer. Le grand axe cyclopéen tombe dans ses rainures comme le bélier d'une machine, « enlevant promptement la lumière à l'homme! Mais vous, *Gualches*, qu'avez-vous inventé?» Ceci? — Le pauvre vieux de la Porte, intendant de la liste civile, vient après; bien vite, doux et vieux bonhomme. Puis après, Durosoy, l'éditeur royaliste, « caissier de tous les antirévolutionnaires de l'intérieur». Il y alla gaiement en disant qu'un royaliste comme lui devait mourir le 25, jour de saint Louis, de préférence aux autres jours. Tous ont été jugés, condamnés, aux applaudissements des galeries, et placés sur la machine de l'idée réalisée, dans

12 SEPTEMBRE. le cours d'une semaine. Pour ceux qui sont acquittés, ils sont renvoyés au milieu des murmures des galeries, ou ils sont alors menés en prison sous une garde particulière, parce que les galeries ont hurlé, menacé, maltraité (1). Faible n'est point ce tribunal 1 L'autre genre de mouvement n'est pas non plus en repos contre les despotes étrangers. Des forces puissantes se rencontreront dans des luttes à mort ; l'Europe disciplinée contre la France indisciplinée, et d'étranges conclusions seront mises en épreuve. — Concevez pourquoi, sous certain point, le tumulte qui domine cette France est dans Paris ! Des placards des sections, de la commune, de la Législative, même de simples patriotes, donnent de chaleureux avertissements. Les drapeaux « de la patrie en danger » flottent sur l'hôtel de ville, sur le Pont-Neuf, au-dessus des statues renversées des rois. Il y a enrôlement général, empressement à se faire inscrire ; il y a départs accompagnés de pleurs et de fanfaronnades; on marche sans ordre vers la route du NordEst. Les Marseillais entonnent en chœur leurs vigoureuses paroles : « Aux armes !» que tous, sans exception, hommes, femmes et enfants, ont apprises, et répètent en faisant chorus, aux théâtres, sur les boulevards, dans les rues, le cœur bouillonnant dans les poitrines: a Aux armes ! marchons/» Or, songez comme vos aristocrates se cachent, comme Bertrand de Molleville reste, sans se montrer, blotti dans son grenier « de la rue Aubry-le-Boucher, chez un pauvre chirurgien qui l'avait connu ». La dame de Staël a caché son Narbonne, ne sachant qu'en faire icibas. Les barrières sont quelquefois ouvertes, le plus sou(1) Moore' s Journal , f, p. 159-168. Digitized by Loogle

le cours d'une semaine. Pour ceux qui sont acquittés, ils sont renvoyés au milieu des murmures des galeries, ou ils sont alors menés en prison sous une garde particulière, parce que les galeries ont hurlé, menacé, maltraité (1). Faible n'est point ce tribunal !

L'autre genre de mouvement n'est pas non plus en repos contre les despotes étrangers. Des forces puissantes se rencontreront dans des luttes à mort ; l'Europe disciplinée contre la France indisciplinée, et d'étranges conclusions seront mises en épreuve. — Concevez pourquoi, sous certain point, le tumulte qui domine cette France est dans Paris ! Des placards des sections, de la commune, de la Législative, même de simples patriotes, donnent de chaleureux avertissements. Les drapeaux « de la patrie en danger » flottent sur l'hôtel de ville, sur le Pont-Neuf, au-dessus des statues renversées des rois. Il y a enrôlement général, empressement à se faire inscrire ; il y a départs accompagnés de pleurs et de fanfaronnades ; on marche sans ordre vers la route du Nord-Est. Les Marseillais entonnent en chœur leurs vigoureuses paroles : « *Aux armes !* » que tous, sans exception, hommes, femmes et enfants, ont apprises, et répètent en faisant chorus, aux théâtres, sur les boulevards, dans les rues, le cœur bouillonnant dans les poitrines : « *Aux armes ! marchons !* » Or, songez comme vos aristocrates se cachent, comme Bertrand de Molleville reste, sans se montrer, blotti dans son grenier « de la rue Aubry-le-Boucher, chez un pauvre chirurgien qui l'avait connu ». La dame de Staël a caché son Narbonne, ne sachant qu'en faire ici-bas. Les barrières sont quelquefois ouvertes, le plus sou-

(1) *Moore's Journal*, I, p. 159-168.

 vent fermées; point de passe-ports délivrés, les commissaires de l'hôtel de ville, aux yeux et aux griffesde faucon, flottent en surveillants sur tous les points de votre horizon 1 En deux mots, le tribunal des dix-sépt travaille sous les hurlements des galeries, le Prussien Brunswick, «sur un espace de quarante milles », avec ses approvisionnements de guerre et ses foudres endormies, et les Briarées au nombre de « soixante-six mille » (1), ses soutiens, s'avançant, marchant î O ciel ! dans ces derniers jours d'août, il s'est rapproché ! Durosoy n'était pas encore guillotiné, lorsque la nouvelle est arrivée que les Prussiens pillaient et ravageaient du côté de Metz; quatre jours plus tard, à peu près, on apprend que Longwy, notre première place forte * sur la frontière, est tombée en quinze heures. C'est expéditif; également, ô vous municipaux improvisés, vite et toujours plus vite! Ces derniers font néanmoins face à tout cela. Les enrôlements se font avec empressement, ainsi que les approvisionnements en vêtements et objets de guerre. Nos officiers ont maintenant « des épaulettes de laine » , parce que c'est le règne de l'égalité et aussi de la nécessité ; on ne se dit plus aujourd'hui monsieur , mais citoyen , c'est plus de circonstance. Nous nous disons même toi , comme le faisaient les peuples libres de l'antiquité : ainsi l'ont suggéré les journaux et la commune improvisée, ce qui sera bien. En même temps, ce qui est infiniment mieux, nous pouvons le dire, où trouver des armes? Pour le moment, nos concitoyens entonnent en chœur : « Aux armes I » et nous n'avons pas d'armes ! On en cherche sans relâche, on (1) Toulongeon, Histoire de France, t, II, chap. 5. Digitized by Google

vent fermées; point de passe-ports délivrés, les commissaires de l'hôtel de ville, aux yeux et aux griffes de faucon, flottent en surveillants sur tous les points de votre horizon! En deux mots, le tribunal des dix-sept travaille sous les hurlements des galeries, le Prussien Brunswick, « sur un espace de quarante milles », avec ses approvisionnements de guerre et ses foudres endormies, et les Briarées au nombre de « soixante-six mille » (1), ses soutiens, s'avançant, marchant!

O ciel! dans ces derniers jours d'août, il s'est rapproché! Durosoy n'était pas encore guillotiné, lorsque la nouvelle est arrivée que les Prussiens pillaient et ravageaient du côté de Metz; quatre jours plus tard, à peu près, on apprend que Longwy, notre première place forte sur la frontière, est tombée en quinze heures. C'est expéditif; également, ô vous municipaux improvisés, vite et toujours plus vite! Ces derniers font néanmoins face à tout cela. Les enrôlements se font avec empressement, ainsi que les approvisionnements en vêtements et objets de guerre. Nos officiers ont maintenant « des épaulettes de laine », parce que c'est le règne de l'égalité et aussi de la nécessité; on ne se dit plus aujourd'hui *monsieur*, mais *citoyen*, c'est plus de circonstance. Nous nous disons même *toi*, comme le faisaient les peuples libres de l'antiquité : ainsi l'ont suggéré les journaux et la commune improvisée, ce qui sera bien.

En même temps, ce qui est infiniment mieux, nous pouvons le dire, où trouver des armes? Pour le moment, nos concitoyens entonnent en chœur : « Aux armes! » et nous n'avons pas d'armes! On en cherche sans relâche, on

(1) Toulongeon, *Histoire de France*, t, II, chap. 5.

îa SEPTEMBRE. se réjouit à la vue d'un mousquet. De plus, des retranchements seront exécutés autour de Paris, sur les buttes de Montmartre; des hommes creusent et bouleversent le sol, bien qu'on ne fonde pas d'espoir sur ces travaux. Ils piochent, les hommes aux ceintures tricolores, en donnant des paroles encourageantes ; aussi avancez-vous rapidement. Finalement douze membres de la Législative y vont chaque jour, non-seulement pour encourager, mais pour donner un coup de main et creuser également ; cela avait été décrété par acclamation. On se pourvoira d'armes, ou alors l'adresse de l'homme s'éclipse et devient stupidité. Le fluet Beaumarchais, croyant être utile à la mère patrie, et imprimer un mouvement au commerce, suivant l'ancien système, a fait une commande de soixante mille armes en Hollande. Fasse le ciel, pour le bien de la mère patrie, et le sien propre, qu'elles arrivent ! En même temps les barrières sont enlevées, transformées en piques. Les nombreux cercueils sont retirés pour être fondus et réduits en balles. Toutes les cloches et tous les objets d'argent doivent servir à faire des canons et des pièces de monnaie. Voilà aussi que les belles volées de blanches citoyennes, qui avaient brillé dans les églises, et s'y étaient assises avec leur cou de cygne , cousent des tentes et des uniformes 1 Les dons patriotiques de la part de ceux qui ont laissé quelque chose après eux ne font pas défaut. Il en est de minimes : les belles Villaume, mère et fille, marchandes de modes dans la rue Saint-Martin, donnent un dé d'argent et une pièce de quinze sous avec d'autres objets de même valeur, et offrent, la mère du moins, de monter la garde. Les hommes qui n'ont pas môme un dé à offrir donnent un dé plein d'imagination seulement. Un citoyen a inventé un nouveau système Digitized by Google

se réjouit à la vue d'un mousquet. De plus, des retranchements seront exécutés autour de Paris, sur les buttes de Montmartre; des hommes creusent et bouleversent le sol, bien qu'on ne fonde pas d'espoir sur ces travaux. Ils piochent, les hommes aux ceintures tricolores, en donnant des paroles encourageantes ; aussi avancez-vous rapidement. Finalement douze membres de la Législative y vont chaque jour, non-seulement pour encourager, mais pour donner un coup de main et creuser également ; cela avait été décrété par acclamation. On se pourvoira d'armes, ou alors l'adresse de l'homme s'éclipse et devient stupidité. Le fluet Beaumarchais, croyant être utile à la mère patrie, et imprimer un mouvement au commerce, suivant l'ancien système, a fait une commande de soixante mille armes en Hollande. Fasse le ciel, pour le bien de la mère patrie, et le sien propre, qu'elles arrivent! En même temps les barrières sont enlevées, transformées en piques. Les nombreux cercueils sont retirés pour être fondus et réduits en balles. Toutes les cloches et tous les objets d'argent doivent servir à faire des canons et des pièces de monnaie. Voilà aussi que les belles volées de blanches citoyennes, qui avaient brillé dans les églises, et s'y étaient assises avec leur cou de cygne, cousent des tentes et des uniformes! Les dons patriotiques de la part de ceux qui ont laissé quelque chose après eux ne font pas défaut. Il en est de minimes: les belles Villaume, mère et fille, marchandes de modes dans la rue Saint-Martin, donnent un dé d'argent et une pièce de quinze sous avec d'autres objets de même valeur, et offrent, la mère du moins, de monter la garde. Les hommes qui n'ont pas même un dé à offrir donnent un dé plein d'imagination seulement. Un citoyen a inventé un nouveau système

15 LA COMMUNE IMPROVISÉE, de canon de bois, dont la France seule profitera à la première occasion. Il peut être fait par des tonneliers avec des douves, d'un calibre de presque toute dimension; mais quant à la force, bien incertaine ! Ainsi, on frappait, inventait, cousait, et fondait de tout cœur, de toute âme. Deux cloches seulement devaient rester dans chaque paroisse, pour le tocsin ou autre usage. Mais remarquez aussi que précisément lorsque les batteries prussiennes agissaient contre Longwy dans le NordEst, etque notre lâcheLavergne ne voyait rien de mieux que de se rendre, dans le Sud-Ouest au loin, et dans la patriarcale Vendée, l'aigre ferment excité au sujet des prêtres non jurés, après avoir longtemps travaillé, est arrivé il maturité et éclate dans un mauvais moment pour nousl Ainsi nous avons huit mille paysans à Châtillon-sur-Sèvre qui ne seront pas forcés de passer à la conscription pour être soldats, et qui n'auront pas leurs curés tyrannisés. A eux se joindront Bonchamp, la Rochcjaquelein, et un assez grand nombre devenus royalistes se joindront à eux avec Stofflet et Charette ; de plus, des braves et des chouans contrebandiers, et une loyale et chaleureuse population excitée par les clameurs des prêtres et de la noblesse! On aura à combattre derrière des fossés ; des volées mortelles partiront des fourrés et des ravines ; les chaumières incendiées; les misérables femmes nu-pieds, se précipitant avec leurs enfants sur leurs dos pour trouver refuge ; les champs en friche, blanchis d'os humains ; quatre-vingt mille de tout âge, de tout rang, de tout sexe, s'enfuyant à travers la Loire, en poussant des plaintes que portent au loin les vents; et en un mot, pendant des années, une suite de luttes glorieuses telles qu'on n'en a pas vu dans . les derniers siècles, ni depuis les Albigeois et les croiDigitized by Google

de canon de bois, dont la France seule profitera à la première occasion. Il peut être fait par des tonneliers avec des douves, d'un calibre de presque toute dimension; mais quant à la force, bien incertaine! Ainsi, on frappait, inventait, cousait, et fondait de tout cœur, de toute âme. Deux cloches seulement devaient rester dans chaque paroisse, pour le tocsin ou autre usage.

Mais remarquez aussi que précisément lorsque les batteries prussiennes agissaient contre Longwy dans le Nord-Est, et que notre lâche Lavergne ne voyait rien de mieux que de se rendre, dans le Sud-Ouest au loin, et dans la patriarcale Vendée, l'aigre ferment excité au sujet des prêtres non jurés, après avoir longtemps travaillé, est arrivé à maturité et éclate dans un mauvais moment pour nous! Ainsi nous avons huit mille paysans à Châtillon-sur-Sèvre qui ne seront pas forcés de passer à la conscription pour être soldats, et qui n'auront pas leurs curés tyrannisés. A eux se joindront Bonchamp, la Rochejaquelein, et un assez grand nombre devenus royalistes se joindront à eux avec Stofflet et Charette; de plus, des braves et des chouans contrebandiers, et une loyale et chaleureuse population excitée par les clameurs des prêtres et de la noblesse! On aura à combattre derrière des fossés; des volées mortelles partiront des fourrés et des ravines; les chaumières incendiées; les misérables femmes nu-pieds, se précipitant avec leurs enfants sur leurs dos pour trouver refuge; les champs en friche, blanchis d'os humains; quatre-vingt mille de tout âge, de tout rang, de tout sexe, s'enfuyant à travers la Loire, en poussant des plaintes que portent au loin les vents; et en un mot, pendant des années, une suite de luttes glorieuses telles qu'on n'en a pas vu dans les derniers siècles, ni depuis les Albigeois et les croi-

IC SEPTEMBRE. sades : à. l'exception de quelques palatinats heureux, nous devons tout réduire en cendres. Les huit mille à Châtillon seront d'abord dispersés, l'incendie répandu et non éteint. Quant aux traces et aux blessures des engagements en dehors du pays, on doit les ajouter désormais comme une gangrène intérieure plus mortelle. Le soulèvement de la Vendée se fit connaître à Paris le mercredi 29 août, au moment où l'on venait de choisir les électeurs, qui, en dépit de Brunswick et de Longwy, espéraient, s'il plaisait à Dieu, d'avoir une convention nationale. Mais, vraiment, sans cela, ce mercredi peut être considéré comme l'un des plus remarquables que Paris ait encore eus; de sombres nouvelles arrivent successivement comme messagers de Job, les réponses sont empreintes du même cachet. Nous ne parlerons pas des soulèvements de la Sardaigne dans le but d'envahir le Sud-Est, ^et de l'Espagne menaçant le Midi. Mais, les Prussiens ne sont-ils pas maîtres de Longwy (traîtreusement livrée, dit-on), et ne se disposent-ils pas à assiéger Verdun? Glairfait, avec ses Autrichiens, entoure Thionville, couvrant le Nord. Maintenant, non la province de Metz, mais bien le Clermontois va être harcelé ; les légers hulans et les hussards ont été vus sur la route deChâlons, presque aussi loin que Sainte-Menehould. Courage, patriotes ! si vous vous découragez, tout est perdu 1 Ce n'es t pas sans émotion dramatique qu'on lit dans les débats parlementaires de mercredi soir, «passé sept heures)) , la scène des militaires fuyant Longwy. Harassés, couverts de poussière, découragés, ces pauvres hommes se précipitent dans l'Assemblée législative vers le coucher du soleil ou après ; ils donnent des détails pathétiques sur les circonstances affreuses dans lesquelles ils se sont trouvés ; Digitized by Google

 les Prussiens les entourant par myriades et lançant le feu comme un volcan pendant quinze heures : «Nous étions dispersés sur les remparts, ayant à peine un canonnier pour deux pièces; notre lâche commandant Lavergne ne se présentant nulle part, nos armes ratant, point de poudre dans les bombes, — que pouvions-nous faire ? a Mourir!» leur répondit-on (1). Et les fugitifs durent se retirer pour avoir ailleurs des secours. — Oui, mourir est aujourd'hui le mot d'ordre. Que Longwy passe en proverbe pour exprimer le mépris parmi les places fortes de France ; qu'elle disparaisse (dit la Législative) au plus tôt de la face honteuse du monde! Et alors on décréta tout de suite que Longwy, aussitôt que les Prussiens en auraient été chassés, serait rasée et n'existerait plus que comme terre à labourage. Les Jacobins sont-ils aujourd'hui plus doux? comment pourraient-ils l'être, eux la fleur du patriotisme? La malheureuse madame Lavergne, femme du pauvre commandant, prend un soir son ombrelle, et, accompagnée de son père, va à la salle de la toute-puissante mère, et lit un mémoire tendant à justifier le commandant de Longwy. Lafarge, président, réplique: «Citoyenne, la nation jugera Lavergne ; les Jacobins sont chargés de lui dire la vérité. Il aurait terminé sa carrière à Longwy, s'il avait chéri l'honneur de son pays (2). » (1) Hist. parlem., t. XVII, p. 148. (2) Hist. pnr/enu, 1. XIX, p. 300. Digitized by Google

les Prussiens les entourant par myriades et lançant le feu comme un volcan pendant quinze heures : « Nous étions dispersés sur les remparts, ayant à peine un canonnier pour deux pièces ; notre lâche commandant Lavergne ne se présentant nulle part, nos armes ratant, point de poudre dans les bombes, — que pouvions-nous faire ? « *Mourir !* » leur répondit-on (1). Et les fugitifs durent se retirer pour avoir ailleurs des secours. — Oui, *mourir* est aujourd'hui le mot d'ordre. Que Longwy passe en proverbe pour exprimer le mépris parmi les places fortes de France ; qu'elle disparaisse (dit la Législative) au plus tôt de la face honteuse du monde ! Et alors on décréta tout de suite que Longwy, aussitôt que les Prussiens en auraient été chassés, serait rasée et n'existerait plus que comme terre à labourage.

Les Jacobins sont-ils aujourd'hui plus doux ? comment pourraient-ils l'être, eux la fleur du patriotisme ? La malheureuse madame Lavergne, femme du pauvre commandant, prend un soir son ombrelle, et, accompagnée de son père, va à la salle de la toute-puissante mère, et lit un mémoire tendant à justifier le commandant de Longwy. Lafarge, président, réplique : « Citoyenne, la nation jugera Lavergne ; les Jacobins sont chargés de lui dire la vérité. Il aurait terminé sa carrière à Longwy, s'il avait chéri l'honneur de son pays (2). »

(1) *Hist. parlem.*, t. XVII, p. 148.
(2) *Hist. parlem.*, t. XIX, p. 300.

18 SEPTEMBRE. II DANTON. Mais bien mieux que de raser Longwy ou de réprimander de pauvres soldats ou femmes de militaires, Danton vint hier au soir, et demanda un décret pour faire une perquisition d'armes, puisqu'elles n'étaient pas offertes volontairement. Que des visites domiciliaires fussent faites pour arriver à ce résultat. Chercher des armes ; quant aux chevaux, — l'aristocrate roule en voiture, quand le patriote ne peut pas traîner ses canons. Rechercher des munitions de guerre ; «il y en a dans les domiciles des personnes suspectes jd, et môme, si on le juge à propos, on s'emparera des personnes même et on les emprisonnera. En prison, leurs complots seront sans force. En prison, ils seront pour nous des otages non sans utilité. Ce décret, l'énergique ministre de la justice l'a demandé hier au soir, et l'a obtenu, et dès le soir môme il doit être exécuté ; il l'était dans le moment où ces misérables soldats étaient si bien reçus avec « mourir ». Deux mille hommes sont sous les armes, tout compte fait, pour piller au nom du décret, et environ quatre cents nouveaux prisonniers sont incarcérés, et par-dessus tout, tels sont la terreur et le découragement parmi les aristocrates, que tout le monde, excepté lepatriotisme, etque môme le patriotisme, en dehors de cette cruauté, doit les plaindre. Oui, messieurs 1 si Brunswick réduit Paris en cendres, il brûlera également les prisons; l'affreuse terreur, si nous l'avons éprouvée, nous vous l'inspirerons aussi, avec toutes les profondeurs de cruautés qu'elle renferme ; le môme fond mouvant sous ces eaux terribles nous engloutira tous. Digilized by Google

II

DANTON.

Mais bien mieux que de raser Longwy ou de réprimander de pauvres soldats ou femmes de militaires, Danton vint hier au soir, et demanda un décret pour faire une perquisition d'armes, puisqu'elles n'étaient pas offertes volontairement. Que des visites domiciliaires fussent faites pour arriver à ce résultat. Chercher des armes ; quant aux chevaux, — l'aristocrate roule en voiture, quand le patriote ne peut pas traîner ses canons. Rechercher des munitions de guerre ; « il y en a dans les domiciles des personnes suspectes », et même, si on le juge à propos, on s'emparera des personnes même et on les emprisonnera. En prison, leurs complots seront sans force. En prison, ils seront pour nous des otages non sans utilité. Ce décret, l'énergique ministre de la justice l'a demandé hier au soir, et l'a obtenu, et dès le soir même il doit être exécuté ; il l'était dans le moment où ces misérables soldats étaient si bien reçus avec « *mourir* ». Deux mille hommes sont sous les armes, tout compte fait, pour piller au nom du décret, et environ quatre cents nouveaux prisonniers sont incarcérés, et par-dessus tout, tels sont la terreur et le découragement parmi les aristocrates, que tout le monde, excepté le patriotisme, et que même le patriotisme, en dehors de cette cruauté, doit les plaindre. Oui, messieurs ! si Brunswick réduit Paris en cendres, il brûlera également les prisons ; l'affreuse terreur, si nous l'avons éprouvée, nous vous l'inspirerons aussi, avec toutes les profondeurs de cruautés qu'elle renferme ; le même fond

DANTON. 19 On peut juger quel mouvement il y avait alors parmi les trente mille royalistes, et si les conspirateurs ou les personnes accusées de complot ne se retireraient pas de plus en plus vite, chacune dans un lieu de retraite. Bertrand Molleville fixait ses regards perçants du côté de Longwy, espérant que l'atmosphère s'éclaircirait. Combien y en eut-il qui prirent des vêtements de laquais, comme Narbonne qui passa en Angleterre en qualité de famulus du docteur Bollman ; comme la dame de Staël s'agitait, discutant avec Manuel en qualité de sœur en littérature, souvent même avec le clerc Tallien, en proie à des tourments indéfinissables (1) ! Le pamphlétaire Peltier donne une narration touchante (ne manquant pas de fortes couleurs) des terreurs de cette nuit. Dès cinq heures après midi, une grande cité est soudainement réduite au silence, troublé seulement par le bruit des tambours et des pas sonores de la marche, et de temps en temps par celui d'un lourd marteau il une porte, annonçant l'arrivée d'un commissaire aux trois couleurs, accompagné de ses gardes en bleu (gardes noirs) ! Toutes les rues sont désertes, dit Peltier, encombrées de gardes à chaque' bout, tous les citoyens ayant ordre de rester chez eux. Sur la rivière flottent des bateaux remplis de sentinelles, de peur qu'on ne s'échappe par eau ; les barrières sont solidement fermées. C'est effrayant ! Le soleil brille, passant avec sérénité à travers un ciel bleu sans nuage de fumée ; Paris est comme s'il était plongé dans le sommeil, comme s'il était mort; — Paris retient son baleine pour mieux voir quel coup va le frapper. Pauvre Peltier ! Les Actes des apôtres et l'enjouement des articles de fond, tout a disparu et est (1) Mme île Staël, Considérations sur la dévolution, t. II, p. 07-81.
Digitized by Google

20 SEPTEMBRE. devenu profondément amer; la satire polie n'a plus aujourd'hui quç des pointes acérées, toute logique s'est réduite à cette thèse primitive : œil pour œil, dent pour dent ! Peltier, qui le prévoit avec tristesse, tient bas la tète, s'enfuit en sûreté en Angleterre pour y faire de nouveau la guerre avec la plume et l'encre; il sera jugé par un jury, en temps opportun, et libéré par l'éloquence d'un jeune whig, célèbre dans le monde pendant un jour. Des trente mille, tout naturellement beaucoup ne furent pas tourmentés, mais, ainsi que nous l'avons dit, environ quatre cents, désignés comme suspects, furent arrêtés, et une terreur indicible frappa le reste. Malheur pour celui qui est déclaré coupable de complot, d'anticivisme, de royalisme, de feuillantisme ! Malheur pour celui qui, coupable ou non, a un ennemi dans la section pour le dénoncer coupable! Ce pauvre vieillard, M. deCazotte, est saisi, et avec lui sa jeune fille chérie, refusant de le quitter. Pourquoi, ô Cazotte! abandonnais-tu le roman, le Diable amoureux, pour une réalité telle que celle-ci 1 Le pauvre M. de Sombreuil, celui des invalides, est saisi, homme vu de mauvais œil par le patriotisme depuis ces jours de la Bastille, et qu'une fille adorée ne quittera pas non plus: les larmes de la jeunesse, qu'on ne peut retenir qu'avec peine, et une vieille faiblesse, se montrent une fois encore, ô mes frères ! ô mes sœurs ! Il en est ainsi partout pour l'homme à réputation, et l'homme seulement connu; pour l'être sans nom, s'il a un accusateur. Le mari de Lamotte, la femme au collier, est en prison (quant à elle, depuis longtemps, elle est tombée sur le pavé de Londres, mais libre). L'épais le Morande, du Courrier de l'Europe, erre clopin-clopant çà et là d'un air distrait, mais on le laisse clopiner sur ses béquilles naturelles et légères; son heure Diqitized by Goo

DANTON. 21 n’est pas encore arrivée. L’avocat Maton de la Varenne, très-faible de santé, est arraché dn sein de sa mère et de sa famille : Rossignol aux trois couleurs (ouvrier orfèvre, naguère homme de rien, aujourd’hui être important) se rappelle un ancien plaidoyer de Maton! — Jourgniac de Saint-Méard est arrêté; hardi et franc militaire, il se trouvait au soulèvement de Nancy, dans cet effervescent régiment du roi, — du mauvais côté, par conséquent. Le plus triste de tout cela, c’est l’arrestation de l'abbé Sicard, prêtre qui n’a jamais prêté serment, mais qui instruisait les sourds et muets. On dit que dans la section, un homme qui couvait une haine contre lui l’arrêta au moment convenable; on le frappa. Dans le quartier de l’Arsenal, il y a des cœurs muets, poussant des gémissements avec signes et gestes expressifs ; leur miraculeux docteur, celui qui leur donnait la parole, est enlevé. Avec les arrestations de cette nuit du 59 septembre, et celles plus ou moins nombreuses qui ont été faites jour et nuit depuis le 10, on peut avoir une idée de ce qu’étaient alors les prisons: foule et confusion, lutte, agitation, véhémence et terreur ! Des amis de la pauvre reine qui l’ont suivie au Temple, et ont été transférés dans d’autres prisons, quelques-uns, comme la gouvernante de Tourzelle, ont été mis en liberté; la malheureuse princesse de Lamballe n’a pas cette faveur, elle attend dans les cellules de la Force ce qui lui arrivera plus tard. Parmi tant de centaines de personnes arrêtées, qui sont conduites à l’hôtel de ville ou à la salle des sections, aux maisons de détention préventive, et entassées comme dans un parc à troupeaux, nous devons mentionner un Caron de Beaumarchais, l’auteur du Figaro , vainqueur des parlements deMaupeou, et des Chiens de l’enfer de Gœzi rMCA R CM A Hzed by Google

n'est pas encore arrivée. L'avocat Maton de la Varenne, très-faible de santé, est arraché du sein de sa mère et de sa famille : Rossignol aux trois couleurs (ouvrier orfévre, naguère homme de rien, aujourd'hui être important) se rappelle un ancien plaidoyer de Maton ! — Jourgniac de Saint-Méard est arrêté ; hardi et franc militaire, il se trouvait au soulèvement de Nancy, dans cet effervescent régiment du roi, — du mauvais côté, par conséquent. Le plus triste de tout cela, c'est l'arrestation de l'abbé Sicard, prêtre qui n'a jamais prêté serment, mais qui instruisait les sourds et muets. On dit que dans la section, un homme qui couvait une haine contre lui l'arrêta au moment convenable; on le frappa. Dans le quartier de l'Arsenal, il y a des cœurs muets, poussant des gémissements avec signes et gestes expressifs ; leur miraculeux docteur, celui qui leur donnait la parole, est enlevé.

Avec les arrestations de cette nuit du 29 septembre, et celles plus ou moins nombreuses qui ont été faites jour et nuit depuis le 10, on peut avoir une idée de ce qu'étaient alors les prisons : foule et confusion, lutte, agitation, véhémence et terreur ! Des amis de la pauvre reine qui l'ont suivie au Temple, et ont été transférés dans d'autres prisons, quelques-uns, comme la gouvernante de Tourzelle, ont été mis en liberté; la malheureuse princesse de Lamballe n'a pas cette faveur, elle attend dans les cellules de la Force ce qui lui arrivera plus tard.

Parmi tant de centaines de personnes arrêtées, qui sont conduites à l'hôtel de ville ou à la salle des sections, aux maisons de détention préventive, et entassées comme dans un parc à troupeaux, nous devons mentionner un Caron de Beaumarchais, l'auteur du *Figaro*, vainqueur des parlements de Maupeou, et des *Chiens de l'enfer* de Gœz-

22 SEPTEMBRE, man, mis un jour au nombre des demi-dieux, et maintenant? Nous l'avons quitté dans la position la plus élevée; quelle terrible chute, si nous jetons un coup d'œil sur lui. A minuit (c'était encore le 12 août), le domestique en chemise, avec des yeux égarés, entre dans la chambre : « Monsieur, levez-vous, tout le peuple vient vous chercher: on frappe a la porte à briser le marteau. « On frappait en effet d'une façon terrible. Je cours à mon habit, j'oublie mon gilet, n'ayant pour chaussure que des pantoufles, je lui parle, et lui, hélas l donne des réponses pleines d'incohérence et d'interjections paniques. A travers les volets et les crevasses, sur le devant et le derrière, les sombres réverbères ne font distinguer que des contenances farouches, des clameurs et des piques ; alors vous vous précipitez éperdu pour trouver une sortie, vous n'en trouvez pas. Vous devez trouver un refuge dans un buffet pour la vaisselle dans la cuisine, et y rester palpitant dans ce costume incomplet. Les lumières scintillent à travers le trou de la serrure, les pas des pieds résonnent au-dessus de la tête : c'est le tumulte de Satan pendant quatre heures et plus. Des dames âgées du quartier, tressaillant de peur (ce que nous avons appris le lendemain matin), sonnaient pour leurs servantes et pour des gouttes fortifiantes, avec d'aiguës exclamations. De vieux messieurs en chemise, franchissant les murs des jardins, fuyaient, bien qu'ils ne fussent pas poursuivis; un d'eux se fractura malheureusement la jambe (1). Ces 60000 attendent les armes de Hollande (lesquelles n'arrivèrent jamais). Le coup extraordinaire qu'a reçu le commerce a tourné si mal 1 Beaumarchais l'échappa pour cette fois ; mais il n'en (i) Mémoires sur les prisons . Paris, 1823, t. 1, p. 179-190.

DANTON. 23 fut point ainsi dix jours après. Le soir du 29, il se trouva dans ce chaos des prisons, dans une pénible situation, luttant et ne pouvant obtenir justice, ni même avoir une audience. «Panis secoue la tête quand vous lui adressez la parole, et réfléchit. » Cependant, comme l'amateur de Figaro connaît ce procureur Manuel, son confrère en littérature, il fut le trouver, et celui-ci le rendit à la liberté encore une fois. Mais ce chétif demi-dieu, aujourd'hui dépouillé de sa splendeur, doit se cacher dans des granges, rôder à travers des champs labourés, passant des jours dans la crainte, et attendant sous les gouttières et se tenant dans l'obscurité sur les boulevards, au milieu des pavés et des encombrements, tout en brûlant d'obtenir un mot de quelque ministre ou commis de ministère au sujet de ces maudits mousquets danois qui n'arrivent pas, avec un cœur plein de fiel, de terreur et de rage étouffée. Hélas 1 la meute légère et affamée de Diane, bonne autrefois, brise maintenant ses vieilles dents à ronger des cailloux pointus. Il doit voler en Angleterre, et en revenant d'Angleterre se retirer dans un coin et vivre tranquille sans avoir rien à manger : que l'amateur de Figaro se mette cela dans la tête et s'en lamente 1 Nous, d'ici, sans pleurer, mais non sans tristesse, nous envoyons nos adieux à ce pauvre mortel. Son Figaro a reparu sur la scène française, etest encore aujourd'hui reconnu quelquefois comme la meilleure pièce. En vérité, aussi longtemps que la vie de l'homme ne peut se reposer que sur l'artifice et l'aridité, chaque nouvelle révolte et changement de dynastie ne devenant qu'une couche de décombres sans apparence de fond, ne peut-on pas, avec raison, protester contre une telle existence dans beaucoup de circonstances, voire même dans celle du Figaro ? Di§itized by Google

fut point ainsi dix jours après. Le soir du 29, il se trouva dans ce chaos des prisons, dans une pénible situation, luttant et ne pouvant obtenir justice, ni même avoir une audience. « Panis secoue la tête quand vous lui adressez la parole, et réfléchit. » Cependant, comme l'amateur de *Figaro* connaît ce procureur Manuel, son confrère en littérature, il fut le trouver, et celui-ci le rendit à la liberté encore une fois. Mais ce chétif demi-dieu, aujourd'hui dépouillé de sa splendeur, doit se cacher dans des granges, rôder à travers des champs labourés, passant des jours dans la crainte, et attendant sous les gouttières et se tenant dans l'obscurité sur les boulevards, au milieu des pavés et des encombrements, tout en brûlant d'obtenir un mot de quelque ministre ou commis de ministère au sujet de ces maudits mousquets danois qui n'arrivent pas, avec un cœur plein de fiel, de terreur et de rage étouffée. Hélas ! la meute légère et affamée de Diane, bonne autrefois, brise maintenant ses vieilles dents à ronger des cailloux pointus. Il doit voler en Angleterre, et en revenant d'Angleterre se retirer dans un coin et vivre tranquille sans avoir rien à manger : que l'amateur de *Figaro* se mette cela dans la tête et s'en lamente ! Nous, d'ici, sans pleurer, mais non sans tristesse, nous envoyons nos adieux à ce pauvre mortel. Son *Figaro* a reparu sur la scène française, et est encore aujourd'hui reconnu quelquefois comme la meilleure pièce. En vérité, aussi longtemps que la vie de l'homme ne peut se reposer que sur l'artifice et l'aridité, chaque nouvelle révolte et changement de dynastie ne devenant qu'une couche de décombres sans apparence de fond, ne peut-on pas, avec raison, protester contre une telle existence dans beaucoup de circonstances, voire même dans celle du *Figaro ?*

24 SEPTEMBRE. * . 111 DUMOURIEZ. Tels sont les derniers jours d'août J 792, jours tristes, désastreux et de mauvais présage. Que deviendra cette pauvre France ! Du camp de Maule, Dumouriez alla à Sedan, mardi dernier, 28 du mois, passer en revue cette prétendue armée laissée en désordre par Lafayette ; les soldats démontés grognaient après lui. On entendait ces mots : « C'est un de ces hommes, ce b.... là, qui ont fait que la guerre est déclarée ! (1) » armée ne promettant rien de bon. Les recrues y abondent, passant de dépôt en dépôt, mais recrues seulement, manquant de tout, heureuses encore si elles avaient autant de provisions qu'elles ont d'armes. Longwy est tombée lâchement ; Brunswick et le roi de Prusse, avec ses 60 000 hommes, assiégeront Verdun, et Glairfait, avec les Autrichiens, se resserre de plus en plus vers les frontières du Nord ; 150 000 hommes d'après le calcul de la peur, 80 000 d'après les rapports, nous environnent; — l'Europe cimmérienne derrière eux. Il y a les preux Castrie et Broglie, royalistes à pied, «en uniforme rouge et pantalon de nankin», soufflant la mort et le gibet. Et voilà, enfin, que le dimanche 2 septembre 1792, Brunswick est à Verdun avec son souverain et 60 000 hommes, dominant les hauteurs au delà delà serpentante rivière de la Meuse ; il a les yeux fixés sur nous, sur cette (1) Dumouriez, Mémoires, t. II, p . 383.

III

DUMOURIEZ.

Tels sont les derniers jours d'août 1792, jours tristes, désastreux et de mauvais présage. Que deviendra cette pauvre France ! Du camp de Maule, Dumouriez alla à Sedan, mardi dernier, 28 du mois, passer en revue cette prétendue armée laissée en désordre par Lafayette; les soldats démontés grognaient après lui. On entendait ces mots : « C'est un de ces hommes, ce b.... là, qui ont fait que la guerre est déclarée ! (1) » armée ne promettant rien de bon. Les recrues y abondent, passant de dépôt en dépôt, mais recrues seulement, manquant de tout, heureuses encore si elles avaient autant de provisions qu'elles ont d'armes. Longwy est tombée lâchement; Brunswick et le roi de Prusse, avec ses 60 000 hommes, assiégeront Verdun, et Clairfait, avec les Autrichiens, se resserre de plus en plus vers les frontières du Nord ; 150 000 hommes d'après le calcul de la peur, 80 000 d'après les rapports, nous environnent; — l'Europe cimmérienne derrière eux. Il y a les preux Castrie et Broglie, royalistes à pied, « en uniforme rouge et pantalon de nankin », soufflant la mort et le gibet.

Et voilà, enfin, que le dimanche 2 septembre 1792, Brunswick est à Verdun avec son souverain et 60 000 hommes, dominant les hauteurs au delà de la serpentante rivière de la Meuse; il a les yeux fixés sur nous, sur cette

(1) Dumouriez, *Mémoires*, t. II, p. 383.

DIMOUIULZ. 25 citadelle éle\éc et sur nos l'ours à pâtés (car nous sommes renommés pour la pâtisserie) ; il a envoyé une sommation courtoise pour éviter l'effusion du sang 1 Résistez-lui jusqu'à la mort ! Chaque jour de retard est précieux ! Comment, ô général Beaurepaire (demande la municipalité interdite) ! lui résisterons-nous ? Nous, municipaux de Verdun, nous ne voyons pas de résistance possible. N'at-il pas 60 000 soldats et une immense artillerie ? Patience, patriotisme, c'est très-bien ; mais il est bon aussi de faire tranquillement de la pâtisserie, et de dormir tout son soûl. Le malheureux Beaurepaire étend les bras et plaide avec chaleur au nom de la patrie et de l'honneur, du ciel et de la terre, pour qu'on ne fasse aucune proposition. D'après la loi, les municipaux ont le pouvoir d'en faire. En présence d'une armée commandée par le royalisme et le crypto-royalisme, une telle mesure semblait dictée par la nécessité, et ils décidèrent en pacifiques pâtissiers, et non en héros patriotes, de se rendre ! Beaurepaire regagne sa demeure à pas précipités. Son valet, entrant dans la chambre, le voit écrivant avec animation, et sort. Son valet entend alors, quelques minutesaprès, lebruitd'un pistolet: Beaurepaire était mort, gisant sur le carreau. Ses derniers mots écrits étaient son court adieu. Ainsi mourut Beaurepaire, pleuré de la France, enterré au Panthéon, avec une pension honorable pour sa veuve, et pour épitaphe : « Il préféra la mort au despotisme. » Les Prussiens, descendant des hauteurs, deviennent les paisibles possesseurs de Verdun. Ainsi Brunswick avance pas à pas, qui l'arrêtera maintenant? il couvre quarante milles dans le pays. Les fourragcurs vont loin, les villages du Nord-Est sont harcelés : vos fourrageurs hessois n'ont que trois sous par jour de paye. CARLÏLE. ni. - 2

"Digitized by Google

26 SEPTEMBRE. Les émigrés s'emparent, dit-on, des vaisselles d'argent par droitde vengeance. Clermont, Sainte-Mcneliould,Yarennes surtout, vous, villes de la nuit des Éperons , tremblez I Le procureur Sance et les magistrats de Varennes se sont sauvés. Le brave Boniface Leblanc du Bras d'or est dans les forêts. Mmc Leblanc, jeune femme, belle à voir, avec, son jeune enfant, doit vivre dans de vertes forêts, comme Beffy Belle dont parle la chanson, sous un berceau couvert de chaume et de roseaux, courant après un rhumatisme prématuré (1). Que Clermont, maintenant, sonne le tocsin et illumine 1 Clermont repose au pied de la Vache (ainsi se nomme cette montagne) et est la proie du pilla— geur hessois ; ses belles habitantes, plus belles que bien d'autres femmes, sont frustrées, non de l'existence, mais de ce qui est plus cher, et encore de ce qui est moins précieux et plus portatif; car nécessité, avec trois sous par jour, n'a pas de loi. A Sainte-Menehould, l'ennemi était attendu ; nos nationaux sortirent en armes, mais ils ne l'aperçurent pas encore. Le maître de poste Drouet n'est pas dans les bois; il travaille son élection, et siégera à la Convention, lui, remarquable preneur de roi, hardi et vieux dragon qu'il est. Au nord-est tout est confusion et désordre ; à jour fixé, dont on ne peut retrouver la date dans l'histoire, Brunswick s'est engagé à aller dîner à Paris, — les puissances le voulant. — Et à Paris, dans le centre, se passe ce que nous avons vu; et dans la Vendée (sud-ouest), ce que nous avons vu aussi ; la Sardaigne est dans le sud-est, et l'Espagne dans le midi ; Glairfait et l'Autriche assiégeant Thionville est dans le nord, et la France entière (1) Hclènc-Maria Williams, Lettres de France. Londres, 1791-1793, t. 111, p. 96. Digitized by Google

Les émigrés s'emparent, dit-on, des vaisselles d'argent par droit de vengeance. Clermont, Sainte-Menehould, Varennes surtout, vous, villes de la *nuit des Éperons*, tremblez ! Le procureur Sance et les magistrats de Varennes se sont sauvés. Le brave Boniface Leblanc du Bras d'or est dans les forêts. Mme Leblanc, jeune femme, belle à voir, avec son jeune enfant, doit vivre dans de vertes forêts, comme Beffy Belle dont parle la chanson, sous un berceau couvert de chaume et de roseaux, courant après un rhumatisme prématuré (1). Que Clermont, maintenant, sonne le tocsin et illumine ! Clermont repose au pied de la Vache (ainsi se nomme cette montagne) et est la proie du pillageur hessois ; ses belles habitantes, plus belles que bien d'autres femmes, sont frustrées, non de l'existence, mais de ce qui est plus cher, et encore de ce qui est moins précieux et plus portatif ; car nécessité, avec trois sous par jour, n'a pas de loi. A Sainte-Menehould, l'ennemi était attendu ; nos nationaux sortirent en armes, mais ils ne l'aperçurent pas encore. Le maître de poste Drouet n'est pas dans les bois ; il travaille son élection, et siégera à la Convention, lui, remarquable preneur de roi, hardi et vieux dragon qu'il est.

Au nord-est tout est confusion et désordre ; à jour fixé, dont on ne peut retrouver la date dans l'histoire, Brunswick s'est engagé à aller dîner à Paris, — les puissances le voulant. — Et à Paris, dans le centre, se passe ce que nous avons vu ; et dans la Vendée (sud-ouest), ce que nous avons vu aussi ; la Sardaigne est dans le sud-est, et l'Espagne dans le midi ; Clairfait et l'Autriche assiégeant Thionville est dans le nord, et la France entière

(1) Hélène-Maria Williams, *Lettres de France*. Londres, 1791-1793, t. III, p. 96.

DUMOURIEZ. 27 tournoie étourdie, comme le Sahara soulevé par le vent valse en colonnes de sable î Jamais sur la terre une nation n'a eu une position plus pénible. Contrée, on pouvait le dire, que Sa Majesté prussienne (s'il lui plaît ainsi) divise et brise en pièces comme la Pologne, jetant le reste au malheureux frère de Louis, avec recommandation de le maintenir tranquille, ou autrement qu'on le ferait pour lui ! Ou peut-être les puissances supérieures ayant décidé qu'un nouveau chapitre de l'histoire universelle commencerait ici et non plus tard, en avaient-elles autrement ordonné. En conséquence, Brunswick ne dînera pas à Paris le jour indiqué, et vraiment on ne sait quand ! Au milieu de ce naufrage dans lequel la pauvre France semble courir à une ruine affreuse et sans fond, qui sait quel moyen saillant et miraculeux de délivrance et quelle nouvelle existence peuvent déjà se présenter, et y travaillent déjà, bien que l'œil humain ne les discerne pas 1 Dans la nuit de ce même 28 août, jour de la revue qui n'eut rien de bon, dans Sedan, Dumouriez assemble un conseil de guerre chez lui. Il étale la carte de son pauvre district militaire : les Prussiens sont ici, les Autrichiens là ; tous les deux triomphants, occupant les grandes routes, et, ce qui est un peu embarrassant, toute la route de Paris. Nous sommes dispersés, sans aide, de côté et d'autre. Que conseiller? Les généraux, étrangers à Dumouriez, paraissent assez indécis ; ils ne savent pas bien quel avis donner: — Si l'on ne battra pas en retraite, ou si l'on ne se retirera pas jusqu'à ce que nos recrues s'augmentent, jusqu'à ce que le chapitre des chances tourne un feuillet pour nous, ce qui peut être ; que Paris, en tout cas, soit saccagé le plus tard possible. L'homme aux nombreux Digitized by Google

28 SEPTEMBRE, conseils, qui n’a pas fermé l’œil depuis trois nuits, écoute, en parlant peu, ces longs et tristes discours, se contentant d’observer le parleur pour le reconnaître ; puis il leur souhaite à tous bonne nuit ; — cependant il fait signe à un certain Thouvenot, jeune encore, dont le feu des regards lui a plu, de rester un moment. Thouvenot attend. Voilà, dit Polymète, en pointant la carte, voilà la forêt de l’Argonne : c’est une grande chaîne de montagnes, de roches couvertes de forêts épaisses, de quarante milles de long ; n’ayant que cinq, et même trois passes seulement praticables, dit-on. Ce n’est point encore occupé, on l’avait oublié, malgré que Glairfait soit si proche ! Une fois occupée, — la Champagne appelée l’affamée (ou ce qui est pis, la Champagne pouilleuse), sur les côtés de ces montagnes ; les trois riches évêchés et la volonté de la France sont pour nous, et les pluies de l’équinoxe ne sont pas éloignées : cette Argonne doit être le Thermopyle de la France (1). O curieux Polymète -Dumouriez avec ton cerveau fécond, puissent les dieux te la donner! Polymète, dans tous les cas, plie sa carte et se jette sur son lit, résolu de tenter un essai le lendemain matin, en usant d’adresse, de promptitude et d’audace! Il fallait être tout à la fois et lion et renard, et avoir la chance de son côté. IV SEPTEMBRE A PARIS. A Paris, par une rumeur publique qui dénotait une prophétie ou une vérité, la chute de Verdun fut connue (1) Dumouriez, t. II, p. 391. Digitized by Google

conseils, qui n'a pas fermé l'œil depuis trois nuits, écoute, en parlant peu, ces longs et tristes discours, se contentant d'observer le parleur pour le reconnaître ; puis il leur souhaite à tous bonne nuit ; — cependant il fait signe à un certain Thouvenot, jeune encore, dont le feu des regards lui a plu, de rester un moment. Thouvenot attend. Voilà, dit Polymète, en pointant la carte, voilà la forêt de l'Argonne : c'est une grande chaîne de montagnes, de roches couvertes de forêts épaisses, de quarante milles de long ; n'ayant que cinq, et même trois passes seulement praticables, dit-on. Ce n'est point encore occupé, on l'avait oublié, malgré que Clairfait soit si proche ! Une fois occupée, — la Champagne appelée l'affamée (ou ce qui est pis, la Champagne pouilleuse), sur les côtés de ces montagnes ; les trois riches évêchés et la volonté de la France sont pour nous, et les pluies de l'équinoxe ne sont pas éloignées : cette Argonne doit être le Thermopyle de la France (1).

O curieux Polymète-Dumouriez avec ton cerveau fécond, puissent les dieux te la donner ! Polymète, dans tous les cas, plie sa carte et se jette sur son lit, résolu de tenter un essai le lendemain matin, en usant d'adresse, de promptitude et d'audace ! Il fallait être tout à la fois et lion et renard, et avoir la chance de son côté.

IV

SEPTEMBRE A PARIS.

A Paris, par une rumeur publique qui dénotait une prophétie ou une vérité, la chute de Verdun fut connue

(1) Dumouriez, t. II, p. 294.

29 SEPTEMBRE A PARIS. quelques heures avant qu'elle eût lieu. C'est le dimanche 2 septembre; ce qui n'arrêta pas le travail de l'esprit. Verdun perdu (bien que quelques-uns le nient encore), les Prussiens en marche avec les cordes à gibet, le feu et les chaînes ! Trente mille aristocrates dans nos murs, et seulement un quart en prison ! on dit même qu'ils se soulèveront. Le sieur Jean Julien, roulier de Vaugirard (1), étant exposé au pilori vendredi dernier, eutla hardiesse des'écrier qu'il sera bientôt vengé, que les amis du roi seront délivrés de leur captivité, leTemple forcé ; que le roi, à cheval, joint aux libérés, les foulera tous aux pieds. Voilà ce qu'a dit ce malheureux voiturier de Vaugirard, de toute la force de ses poumons ; ramené à l'hôtel de ville, il persista dans ce qu'il avait dit, toujours à voix haute. Hier au soir, quand il fut guillotiné, il expira, ayant encore l'écume de ces paroles sur les lèvres (2). L'esprit d'un homme lié au pilori peut tourner à la folie; tous les humains peuvent devenir fous et «le croire ». Ainsi agira le frénétique « parce que c'est impossible » . Ainsi il semble que le coup de la crise, que la dernière agonie de la France est arrivée! Fais lui face, ô toi, commune improvisée et, toi, fort Danton, et tout ce qu'il y a d'hommes forts! Les lecteurs peuvent juger si le drapeau de la patrie en danger ce jourdà a frappé légèrement ou fortement sur les esprits. Mais la commune improvisée, mais le solide Danton, ne sont pas embarrassés. Des placards immenses sont posés surles murailles; à deux heures, la cloche d'alarme se fait entendre, le canon est tiré, tout Paris se précipite au Champ de Mars et se fait enrôler. Non armé, c'est vrai, (1) Moore' s .tourna/ , I, p. 178. (2) Hist. par/em.y t. XVII, p. 409. 2.

30 SEPTEMBRE. et sans expérience, mais exalté jusqu'à la folie. Hâtez-vous, hommes et femmes, de monter la garde et de poser sur vos épaules le terrible mousquet, faibles poulets qui, en état de désespoir, se lanceront au museau du mâtin, et en triompheront même par la véhémence de la passion 1 La terreur même, une fois arrivée à un degré transcendant, devient une sorte de courage : de même une gelée suffisamment intense, suivant le poète Milton, peut brûler. Danton, la nuit dernière, dans le comité législatif de défense générale, après que tous les autres ministres et législateurs eurent émis leurs opinions, dit qu'on ne quittera pas Paris pour courir à Saumur, qu'on doit rester à Paris et se mettre en position de faire peur; paroles qui ont été souvent répétées et imprimées en lettres italiques (1). A deux heures, ainsi que nous l'avons vu, Beaurepaire s'est tué à Verdun, et en présence de toute l'Europe des personnes y vont entendre le sermon de l'après-midi. Mais à Paris, tous les clochers font du tintamarre, non pour un sermon ; les canons d'alarme se font entendre de minute en minute, le Champ de Mars et l'autel de la patrie bouillon nent d'un courage desespéré de terreur. Quelle sorte de miserere s'élève vers les cieux, de cette capitale autrefois la capitale du plus chrétien des rois! La Législative siège tantôt comme du granit, tantôt en effervescence. Vergniaud propose que les douze aillent creuser en personne, sur les hauteurs de Montmartre, ce qui est décrété par acclamation. Mais mieux que cela, voyez entrer Danton, le front sombre et plissé, la taille lourde et colossale, la physionomie pleine d'une énergie terrible avec tous les traits (1) Biographie des ministres. Bruxelles, 1826, p. 96, Digitized by Google

 d'un homme rude! Solide est ce terrible fils de la France et du monde ; c'est une réalité et non une formule, et certes, aujourd'hui, c'est sur la terre et les réalités qu'il repose. « Législateurs ! » ainsi s'exprime sa voix de stentor, telle que les journaux nous l'ont transmise, « ce n'est point le canon d'alarme que vous entendez, c'est le pas de charge contre nos ennemis. Pour les vaincre, les renvoyer, que demandons-nous? Il nous faut de l'audace, et encore de l'audace, et toujours de l'audace (1). » — C'est bien cela, toi, robuste Titan, il ne te reste plus que cela; vieillards qui les avez entendues, vous redirez toujours quelle répercussion ces paroles ont excitée dans tous les cœurs, comme elles les ont remplis dans le moment , et les ont fixés sur place, et comme elles se sont répandues dans toute la France aussi vite que l'électricité, comme paroles de circonstance. Mais la commune enrôle au Champ de Mars? mais le comité de surveillance devient maintenant comité de salut public, dont la conscience est Marat? La commune fait de nombreux enrôlements, fournit pour eux des tentes dans ce Champ de Mars, afin qu'ils puissent marcher dès l'aube lelendemain : gloire h cette partie de la commune! Quant à Marat et au comité de surveillance, ils ne méritent pas de louanges ni môme de hl/tme, à tel point que pour les exprimer convenablement à défaut de dialectes suffisants, c'était plutôt un silence expressif 1 Le solitaire Marat, l'homme invisible, réfléchissant longtemps dans ses caves qui lui servent de retraite, sur sa colonne de stylite, ne pouvait voir de salut que par la chute de «deux cent soixante mille têtes d'aristocrates » . Avec autant de bravi (1) Moniteur (voy. Hist. parlent., t. XVII, p. 347). Digitized by Google

 napolitains, chacun un poignard dans la main droite, et un manchon dans l'autre, il traverserait la France, et irait les prendre. Mais le monde en riait, se moquant de la bienveillance cruelle de l'ami du peuple ; son idée ne deviendra pas un fait, mais une idée fixe. Voici, néanmoins, qu'il descend maintenant de ses colonnes de stylite, dans une tribune particulière, — maintenant dans le moment terrible de la crise, quand le salut ou la mort dépend de l'heure! La tour de glace d'Avignon a fait assez de bruit et vit dans toutes les mémoires; mais les auteurs ne furent pas punis; nous voyons même Jourdan Coupe-tôtes, porté sur les épaules de ses concitoyens, comme une tonne, traversant le Sud. Quels fantômes dégoûtants et horribles, secouant leurs stylets et leurs fourrures, se jouent dans la tête de Marat, dans ce vertigineux branle de tocsin funèbre et de folie universelle , ne cherchez pas à le deviner, ô lecteur! non plus ce que pensent le cruel Billaud, a dans son court habit bleu, » ni Sergent, ni même A^a/e-Sergent, ni Paris le confident de Danton; en un mot, comment le sombre Orcus travaille dans ses entrailles profondes, et fabrique ces monstruosités et ces prodiges d'événements que tu vois et qu'il expose aux regards ! La terreur est dans les rues de Paris, la terreur et la rage, les pleurs et la folie; le tocsin funèbre résonne dans l'air; le désespoir sauyage pousse à combattre; les mères aux regards effrayants et au cœur endurci envoient leurs fils à la mort ; les chevaux des voitures sont dételés, ils doivent servir h traîner les canons , les voitures abandonnées et laissées sur place. Dans un tel tocsin funèbre et un tel accès de folie sombre et confuse, n'y a-t-il pas à disposition meurtre, destruction et toutes les furies? la Digitized by Googlej

napolitains, chacun un poignard dans la main droite, et un manchon dans l'autre, il traverserait la France, et irait les prendre. Mais le monde en riait, se moquant de la bienveillance cruelle de l'ami du peuple ; son idée ne deviendra pas un fait, mais une idée fixe. Voici, néanmoins, qu'il descend maintenant de ses colonnes de stylite, dans une *tribune particulière*, — maintenant dans le moment terrible de la crise, quand le salut ou la mort dépend de l'heure!

La tour de glace d'Avignon a fait assez de bruit et vit dans toutes les mémoires ; mais les auteurs ne furent pas punis ; nous voyons même Jourdan Coupe-têtes, porté sur les épaules de ses concitoyens, comme une tonne, traversant le Sud. Quels fantômes dégoûtants et horribles, secouant leurs stylets et leurs fourrures, se jouent dans la tête de Marat, dans ce vertigineux branle de tocsin funèbre et de folie universelle, ne cherchez pas à le deviner, ô lecteur! non plus ce que pensent le cruel Billaud, « dans son court habit bleu, » ni Sergent, ni même *Agate*-Sergent, ni Paris le confident de Danton ; en un mot, comment le sombre Orcus travaille dans ses entrailles profondes, et fabrique ces monstruosités et ces prodiges d'événements que tu vois et qu'il expose aux regards ! La terreur est dans les rues de Paris, la terreur et la rage, les pleurs et la folie ; le tocsin funèbre résonne dans l'air ; le désespoir sauvage pousse à combattre ; les mères aux regards effrayants et au cœur endurci envoient leurs fils à la mort ; les chevaux des voitures sont dételés, ils doivent servir à traîner les canons, les voitures abandonnées et laissées sur place. Dans un tel tocsin funèbre et un tel accès de folie sombre et confuse, n'y a-t-il pas à disposition meurtre, destruction et toutes les furies? la

 moindre suggestion — et avec leur tôte étincelante de serpent, elles éclairent dans cette obscurité. Gomment cela était et marchait, ce qui était prémédité, impromptu et accidentel, nous ne le saurons jamais avant que le grand jour du jugement nous le fasse connaître. Mais avec un Marat pour souverain de la conscience, — et nous savons quelle est Xultima ratio des souverains lorsqu'ils y sont poussés 1 dans ce Paris où il existe des hommes, cent et plus, dit-on, aussi cruels qu'il en existe sur terre, qu'on peut engager et expédier pour l'action , il en est qu'on n'a pas besoin d'engager, qui agissent par eux-mêmes. Nous remarquerons encore que la préméditation n'est point une garantie d'exécution, que c'est peutêtre le plus souvent une garantie d'empêchement pour quiconque veut agir. Entre le projet d'un crime et son exécution, il y a un abîme, c'est admirable d'y penser. La main sur le pistolet, l'homme n'est point encore un meurtrier, toute sa nature chancelle à un tel acte; n'y a-t-il pas un arrêt incompréhensible, ou plutôt un dernier instant de possibilité pour lui? Non, il n'est point encore assassin ; c'est grâce à de légères bagatelles si l'idée la plus fixe n'est point encore une idée non fixe. Un léger mouvement d'un muscle, et le coup mortel part ; il est criminel et il le sera pour l'éternité; la terre devient pour lui un Tartare de souffrances ; son horizon est brillant de riches espérances, mais accompagné des feux brûlants du remords ; des voix partent des profondeurs de la nature, faisant entendre: « Malédiction, malédiction sur lui I Nous sommes construits avec de telles matières, sur de telles mines inflammables de perversité et de criminalité sans fin, que si Dieu ne dominait pas, ainsi qu'on le dit avec raison, comment marcherait le plus pur d'entre nous?

34 SEPTEMBRE. Il y a chez l'homme des profondeurs qui s'étendent jusqu'au plus bas des enfers, comme il y a chez lui des hauteurs qui s'élèvent jusqu'au plus haut des cieux. Par lui, le ciel et l'enfer se montrent à la fois, sont formés par lui, éternel miracle et mystère qu'il est ! Mais en jetant un coup d'œil sur le Champ de Mars avec ses tentes et ses enrôlements frénétiques, sur ce sombre et frémissant Paris, avec ses prisons encombrées (supposées devoir être bientôt brûlées), avec ces tocsins funèbres, ces mères en pleurs et ces soldats poussant des cris d'adieu, — l'âme pieuse a dû prier ce jour-là, que la grâce de Dieu empêchât que la folie, l'horreur et le meurtre ne se montrassent, et que ce jour de sabbat de septembre ne devînt un jour de deuil dans les annales des hommes. Le tocsin fait entendre son carillon le plus étourdissant i les cloches frappent leurs glas qui ne peuvent être entendus, lorsque le pauvre abbé Sicard, avec environ trente autres prêtres non jurés, dans six voitures, sont traînés dans les rues de Paris, de leurs maisons de détention à l'hôtel de ville, à l'ouest vers la prison de l'Abbaye. Un assez grand nombre de voitures vides sont dans les rues, ces six seulement marchent à travers une multitude furieuse, jurant autant qu'elle s'agite. Tartufes, aristocrates maudits, voici le chemin par lequel vous nous avez fait passer 1 Et maintenant vous briserez les prisons et couverts du veto de Capet, vous monterez à cheval pour nous fouler aux pieds? Fi de vous, prêtres de Belzébuth et de Moloch, de Tartuferie, de Mammon et des gibets prussiens, que vous appelez l'Église mère et Dieu ! Tels sont les reproches que les pauvres prêtres non jurés ont à endurer, et de pires encore, lancéspar les furieux patriotes qui montent même sur les marchepieds des voitures, les gardes nomDigitized by Google

Il y a chez l'homme des profondeurs qui s'étendent jusqu'au plus bas des enfers, comme il y a chez lui des hauteurs qui s'élèvent jusqu'au plus haut des cieux. Par lui, le ciel et l'enfer se montrent à la fois, sont formés par lui, éternel miracle et mystère qu'il est ! Mais en jetant un coup d'œil sur le Champ de Mars avec ses tentes et ses enrôlements frénétiques, sur ce sombre et frémissant Paris, avec ses prisons encombrées (supposées devoir être bientôt brûlées), avec ces tocsins funèbres, ces mères en pleurs et ces soldats poussant des cris d'adieu, — l'âme pieuse a dû prier ce jour-là, que la grâce de Dieu empêchât que la folie, l'horreur et le meurtre ne se montrassent, et que ce jour de sabbat de septembre ne devînt un jour de deuil dans les annales des hommes.

Le tocsin fait entendre son carillon le plus étourdissant, les cloches frappent leurs glas qui ne peuvent être entendus, lorsque le pauvre abbé Sicard, avec environ trente autres prêtres non jurés, dans six voitures, sont traînés dans les rues de Paris, de leurs maisons de détention à l'hôtel de ville, à l'ouest vers la prison de l'Abbaye. Un assez grand nombre de voitures vides sont dans les rues, ces six seulement marchent à travers une multitude furieuse, jurant autant qu'elle s'agite. Tartufes, aristocrates maudits, voici le chemin par lequel vous nous avez fait passer ! Et maintenant vous briserez les prisons et couverts du veto de Capet, vous monterez à cheval pour nous fouler aux pieds ? Fi de vous, prêtres de Belzébuth et de Moloch, de Tartuferie, de Mammon et des gibets prussiens, que vous appelez l'Église mère et Dieu ! Tels sont les reproches que les pauvres prêtres non jurés ont à endurer, et de pires encore, lancés par les furieux patriotes qui montent

SEPTEMBRE A PARIS. 35 # breux pouvant à peine les retenir. Levez les stores de vos voitures 1 — Non 1 reprend le patriotisme en donnant de sa main calleuse dans les glaces des voitures et les brisant. La patience dans l'oppression a ses bornes. Nous sommes près de l'Abbaye, ce qui a été long ; un pauvre prêtre non juré, d'humeur plus vive que les autres, frappe la main calleuse avec sa canne ; trouvant à cela une espèce de consolation, il frappe durement la tête ébouriffée, et deux fois encore avec plus de violence, et cela hors de la voiture, ce qui a été parfaitement remarqué de tout le monde. C'est la seule chose que nous ayons vue clairement. Hélas 1 le moment d'après, les voitures sont fermées àclef et bloquées au milieu du tumulte, de rage sans interruption; aux cris pour demander merci, les sabres répondent en s'enfonçant et dans lagorgeœt dans le cœur (1). Les trente prêtres, dont les vêtements avaient été mis en pièces, sont massacrés auprès de la grille de la prison, l'un après l'autre ; seulement le pauvre abbé Sicard qui connaissait un nommé Monnot, horloger, qui essaya courageusement de le sauver et de le cacher dansla prison, l'abbé Sicard, disons-nous, échappa. La Nuit, Orcus et le Crime avec sa tête étincelante de serpent se sont levés dans l'obscurité. Du dimanche après midi (outre des intervalles et des poses infinies) jusqu'au jeudi soir, se suivent sans interruption cent heures, lesquelles cent heures peuvent être mises au rang de celles de la boucherie de la Saint-Barthélemy, des massacres des Armagnacs, des Vêpres siciliennes ou quelque autre massacre des plus sauvages qu'il y ait dans les annales du monde. Bien horrible est l'heure où l'âme (i) l'clcmhesi (anagramme de Mébée flls), Lu vérité tout entière sur les vrais auteurs de la journée du 2 septembre 1792. (Histoire parlent , t. XVIII, p. 156-181.) Digitized by Google

breux pouvant à peine les retenir. Levez les stores de vos voitures ! — Non ! reprend le patriotisme en donnant de sa main calleuse dans les glaces des voitures et les brisant. La patience dans l'oppression a ses bornes. Nous sommes près de l'Abbaye, ce qui a été long ; un pauvre prêtre non juré, d'humeur plus vive que les autres, frappe la main calleuse avec sa canne ; trouvant à cela une espèce de consolation, il frappe durement la tête ébouriffée, et deux fois encore avec plus de violence, et cela hors de la voiture, ce qui a été parfaitement remarqué de tout le monde. C'est la seule chose que nous ayons vue clairement. Hélas ! le moment d'après, les voitures sont fermées à clef et bloquées au milieu du tumulte, de rage sans interruption; aux cris pour demander merci, les sabres répondent en s'enfonçant et dans la gorge et dans le cœur (1). Les trente prêtres, dont les vêtements avaient été mis en pièces, sont massacrés auprès de la grille de la prison, l'un après l'autre ; seulement le pauvre abbé Sicard qui connaissait un nommé Monnot, horloger, qui essaya courageusement de le sauver et de le cacher dans la prison, l'abbé Sicard, disons-nous, échappa. La Nuit, Orcus et le Crime avec sa tête étincelante de serpent se sont levés dans l'obscurité.

Du dimanche après midi (outre des intervalles et des poses infinies) jusqu'au jeudi soir, se suivent sans interruption cent heures, lesquelles cent heures peuvent être mises au rang de celles de la boucherie de la Saint-Barthélemy, des massacres des Armagnacs, des Vêpres siciliennes ou quelque autre massacre des plus sauvages qu'il y ait dans les annales du monde. Bien horrible est l'heure où l'âme

(1) Félemhesi (anagramme de Méhée fils), *La vérité tout entière sur les vrais auteurs de la journée du 2 septembre* 1792. (*Histoire parlem*, t. XVIII, p. 156-181.)

36 SEPTEMBRE. humaine dans son paroxysme a franchi toutes limites, toutes règles, et fait voir quels repaires, quels gouffres elle renferme. Quant à la nuit et Orcus, ainsi que nous le disons, comme on l'avait prophétisé depuis longtemps, ils ont de leur demeure souterraine fondu sur Paris, hideux, confusément hideux, qu'il est pénible de voir, et qu'on ne peut oublier, et en vérité qui ne doivent pas être oubliés. Le lecteur qui regarde sérieusement à travers cette sombre fantasmagorie du gouffre y remarquera quelque chose de fixe et certain ; il y en a bien peu. Il observera dans cette prison de l'Abbaye, après le massacre soudain des prêtres, une étrange cour de justice (appelezla le tribunal de la vengeance et de la justice sauvage) prendre un siège autour d'une table, avec le registre des prisons ouvert devant elle. — Stanislas Maillard, le héros de la Bastille, le fameux chef des Ménades pour président. O Stanislas! on espérait te trouver ailleurs plutôt qu'ici, l'injonction de la loi h la main, toi l'habile maître d équitation. Ce travail, tu as également à le faire, et alors — de disparaître pour toujours de nos regards. A la Force , au Châtelet , à la Conciergerie , se forme le même tribunal avec les mêmes accompagnements. Ce que peut faire un mortel, les autres le peuvent également. Il y a à peu près sept prisons dans Paris pleines d'aristocrates, de conspirateurs, et Bicêtre et la Salpê • trière même n'en seront pas privés, avec leurs forgeurs d'assignats; il y a 70 fois sept cents cœurs patriotes en état de frénésie. Il y a également des cœurs dégradés, aussi complets que la terre en possède, si de tels cœurs sont nécessaires. Pour eux, en pareil cas, la loi est comme si elle n'existait pas, et tuer, quelle que soit la qualification qu'on donne, est la seule chose à faire.

SEPTEMBRE A PARIS. 37 Ainsi siègent ces improvisées cours de justice sauvage, avec les registres des prisons ouverts devant elles, environnées d'un vacarme affreux et extraordinaire. Expéditives, c'est la qualification qu'on leur donne. Des chaînes de fer résonnent, voilà un prisonnier. On pose peu de questions, ce jury décide vite : Est-ce un conspirateur royaliste ou non ? Évidemment non. — En ce cas, que le prisonnier soit relâché aux cris de: « Vive la nation!» Probablement oui. — Alors que le prisonnier soit encore renvoyé, ce sera sans vive la nation; ou bien ces mots circulent: « Que le prisonnier soit mené à la Force. » Outre la Force, leur formule est encore : « Que le prisonnier soit conduit à l'Abbaye. » A la Force, alors ! Les sergents empoignent le pauvre homme ; il est au dehors, à la porte, étendu ou conduit, non pas à la Force, mais au milieu d'une mer bouillante, en présence et sous une arche de sabres cruels, de haches et de piques, et seul il disparaît. Un autre disparait, puis un autre ; il se forme un amas de cadavres-, et les ruisseaux commencent à se teindre en rouge. Étranges sont les hurlements de ces hommes avec leurs visages humides de sang ; plus pénibles sont les cris de ces femmes, car il y a aussi des femmes, et au milieu de tout cela est lancé un homme, un frère, tout nu ! Jourgniac de Saint-Méard a été témoin de luttes; il a vu un régiment exalté du roi se mettre en état de révolte, mais le cœur le plus brave doit succomber à cela. Les prisonniers suisses, restes du 10 août, «s'embrassaient l'un l'autre dans un » état spasmodique, et se retiraient, vétérans à cheveux » gris, s'écriant : Grâce, messieurs ! ah ! grâce ! Mais il » n'y a pointde grâce. Tout à coup, cependant, un de ces » hommes s'avance ; il portait une redingote bleue, il pa» raissait avoir à peine trente ans ; sa taille est au-dessus CARLYLE. III. — 3 Digitized by Google

Ainsi siégent ces improvisées cours de justice sauvage, avec les registres des prisons ouverts devant elles, environnées d'un vacarme affreux et extraordinaire. Expéditives, c'est la qualification qu'on leur donne. Des chaînes de fer résonnent, voilà un prisonnier. On pose peu de questions, ce jury décide vite : Est-ce un conspirateur royaliste ou non ? Évidemment non.— En ce cas, que le prisonnier soit relâché aux cris de : « *Vive la nation!* » Probablement oui. — Alors que le prisonnier soit encore renvoyé, ce sera sans *vive la nation ;* ou bien ces mots circulent : « Que le prisonnier soit mené à la Force. » Outre la Force, leur formule est encore : « Que le prisonnier soit conduit à l'Abbaye. » A la Force, alors ! Les sergents empoignent le pauvre homme ; il est au dehors, à la porte, étendu ou conduit, non pas à la Force, mais au milieu d'une mer bouillante, en présence et sous une arche de sabres cruels, de haches et de piques, et seul il disparaît. Un autre disparaît, puis un autre ; il se forme un amas de cadavres, et les ruisseaux commencent à se teindre en rouge. Étranges sont les hurlements de ces hommes avec leurs visages humides de sang ; plus pénibles sont les cris de ces femmes, car il y a aussi des femmes, et au milieu de tout cela est lancé un homme, un frère, tout nu ! Jourgniac de Saint-Méard a été témoin de luttes ; il a vu un régiment exalté du roi se mettre en état de révolte, mais le cœur le plus brave doit succomber à cela. Les prisonniers suisses, restes du 10 août, « s'embrassaient l'un l'autre dans un » état spasmodique, et se retiraient, vétérans à cheveux » gris, s'écriant : Grâce, messieurs ! ah ! grâce ! Mais il » n'y a point de grâce. Tout à coup, cependant, un de ces » hommes s'avance ; il portait une redingote bleue, il pa- » raissait avoir à peine trente ans ; sa taille est au-dessus

 » de L’ordinaire, son air noble et martial. — deviens le pre» mier, dit-il, ainsi que cela doit être. Adieu ! Alors lan» çant avec force son chapeau derrière lui : — Quel chemin? » cria-t-il aux brigands, montrez -lc-moi donc ! Ils ouvrent » la barrière et il est amené à la multitude. Il se tient un » instant sans bouger, puis il s’élance au milieu des pi» ques, et expire sous le coup de mille blessures. » Homme après homme est taillé en pièces ; les sabres ont besoin d’être aiguisés, les assassins se rafraîchissent avec le vin. En avant, toujours en avant la boucherie. Les hurlements élevés dégénèrent en grognements sourds; une multitude à air farouche, tumultueuse, les regarde avec une sombre approbation ou une triste approbation, reconnaissant avec peine que c’est une nécessité. Un Anglais , avec une redingote de gros drap, a été vu ou parait avoir été vu servant la goutte de son propre cruchon. Pourquoi, « s’il n’est pas envoyé par Pitt». Satan et lui -même le savent mieux que personne 1 Le cœur du spirituel docteur Moore se soulève en approchant, et il prend une autre ruc(l). Assez vite marche ce tribunal à jurés, etduremcnt. La bravoure n’est point épargnée, pas plus que la beauté et la faiblesse. Ce vieux M. dcMontmorin, frère du ministre, acquitté par le tribunal des dix-sept, est ramené, poussé par les galeries hurlantes ; mais là il n’est pas acquitté. La princesse de Lamballc repose sur sa couche : « Madame, vous devez être transportée à l’Abbaye. -- Je ne désire pas changer, je suis assez bien ici. — Il y a ce qu’il faut pour le transport.» Elle arrange un peu sa toilette. Des voix lui disent : « Vous n’avez pas loin à aller. » Elle est amenée aux portes de l’enfer, cette amie bien (1) Journal de Moore, I, p. 185-195. Digitized by Google

SEPTEMBRE A PARIS. 3D connue de la reine. Elle se retourne à la Mie des sabres sanglants, mais il n'y a pas de retour possible. En avant. ! Cette douce et belle tête est guillotinée, le cou est séparé. Ce beau corps est coupé en morceaux, au milieu d'indignités et d'horreurs obscènes que la nature humaine sera forcée de trouver incroyables. Elle était belle, elle était bonne; elle ne connut jamais le bonheur. Les jeunes cœurs, de génération en génération, y penseront en eux-mêmes. O toi ! digne d'adoration, toi de race royale, venue du ciel, pauvre et faible femme, pourquoi n'étais-je pas là, l'épée de llalmung ou le marteau de Tlior en mains ! Sa tête fut fixée sur une pique et promenée sous les fenêtres du Temple; et, ce qu'il y a de plus odieux, placée de manière que Marie-Antoinette put lavoir. Un des membres municipaux dans le Temple dans ce moment-là lui dit : « Regardez dehors. » Un autre lui souffla bas à l'oreille et avec empressement : « Ne regardez pas. » Le circuit du Temple est gardé alors par un cordon de rubans tricolores ; la terreur y pénètre, le tumulte est aigre et perçant sans interruption. On n'en est pas encore au régicide, bien que cela doive arriver aussi. Mais il est plus édifiant de remarquer quels éclairs de tendresse, quels fragments de fortes vertus se trouvent dans ces commotions et ces déchirements de l'existence humaine, car ils y jouent aussi leur rôle. Notez le vieux marquis Gazotte. 11 est condamné à mort; sa jeune fille l'enlace dans ses bras, avec une sorte d'inspiration éloquente, avec un amour plus puissant que la mort : le cœur des bourreaux en est touché, le vieil homme est épargné, quoique coupable, car comploter en faveur de la royauté est un crime. Dix jours après, une cour de justice le condamne, et il alla mourir ailleurs, léguant à sa Digitized by Google

40 SEPTEMBRE. fille une mèche île ses cheveux gris. Notez également le vieux M. de Sombreuil qui avait aussi une fille. — Mon père n’est point un aristocrate, ô chers messieurs 1 je le jurerai, je l’attesterai et le prouverai de toutes les manières. Nous ne sommes point aristocrates, nous haïssons les aristocrates ! — Boirais-tu du sang d’aristocrates? L’homme lui présente du sang. Si l'on doit ajouter foi à la rumeur publique, la pauvre jeune fille le but (1). Alors ce Sombreuil est innocent !... Oui, vraiment. — A présent remarquez avant tout combien de piques ensanglantées s’agitent, il cette nouvelle, avec bruit sur le pavé, et comme les hurlements du tigre célèbrent le jubilé pour un frère sauvé : le vieillard et sa fille sont pressés sur des poitrines couvertes de sang avec des larmes abondantes, et portés en triomphe chez eux aux cris de: Vive la nation! les bourreaux refusent môme de l’argent! Ne semble-t-il pas étrange ce caractère de leur part ! Ce fait très-significatif paraît certain, et est attesté par le témoignage royaliste en d’autres circonstances (2). V UNE TRILOGIE. Comme une ébauche historique aujourd’hui doit être ou être crue l’exposé d’une vérité ou d’un fait prouvé, sous peine de n'avoir pas plus de solidité qu’une toile d’araignée, et de n’avoir en un mot aucune existence, — (1) Dulaure, Esquisses historiques tics priitvi/muj: événements île lu U évolution française, l. III, p. 205. (2) Bertrand Molcvillc, Mémoires particuliers, t. Il, p. 213, etc. Digitized by Google

UNE TRILOGIE. 41 le lecteur préférera peut-être se servir des yeux de nombreux témoins oculaires, et voir de cette manière lui-même ce qu'il en était. Le brave Jourgniac, l'innocent abbé Sicard, le judicieux avocat Maton, se restreignant beaucoup, parleront chacun un moment. L'agonie de trente-huit heures de Jourgniac s'est répandue « au delà de cent éditions» ; quoique ce fût, au fond, un pauvre ouvrage, quelques parties ont été au-dessus de cent une, faute de mieux. « Vers sept heures (le dimanche soir, à l'Abbaye, car » Jourgniac marche par date). — Nous vîmes entrer » deux hommes dont les mains ensanglantées étaient » armées de sabres ; ils étaient conduits par un guiche» tier qui portait une torche, et qui leur indiquait le lit » de l'infortuné Iteding... Un de ces hommes fit unmou» veinent pour l'enlever, mais ce malheureux l'arrêta, en » lui disant d'une voix mourante: — «Eh! monsieur, j'ai » assez souffert, je ne crains pas la mort; par grâce, » donnez-la-moi ici. » Ces paroles le rendirent immobile; » mais son camarade, en le regardant et en lui disant: » Allons donc ! ledécida. Il l'enleva, le mit sur ses épaules, » et fut le porter dans la rue où il reçut la mort. . . » Nous nous regardions sans proférer une parole; nous » nous serrions les mains, nous nous embrassions. Im» mobiles, dans un morne silence et les yeux fixés, nous » regardions le pavé de notre prison que la lune éclairait » dans l'intervalle de l'ombre formée par les triples bar» reaux de nos fenêtres. » Le lundi 3, à deux heures du matin. — On enfonça » à coups redoublés une des portes de la prison : nous » pensâmes d'abord que c'était celle du guichet qu'on » enfonçait pour venir nous massacrer dans nos charn

 » bres ; mais nous fûmes un peu rassurés quand nous » entendîmes dire sur l'escalier que c'était celle d'un » 'cachot où quelques prisonniers s'étaient barricadés. Peu » après nous apprîmes qu'on avait égorgé tous ceux » qu'on y avait trouvés. » A dix heures. — L'abbé l'Enfant, confesseur du roi, » et l'abbé de Ghapt-llastignac, parurent dans la tribune » de la chapelle qui nous servait de prison, et dans la« quelle ils étaient entrés par une porte qui donnait sur » l'escalier. Ils nous annoncèrent que notre dernière » heure approchait, et nous invitèrent à nous recueillir » pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement élec» trique, qu'on ne peut définir, nous précipita tous à » genoux, et les mains jointes, nous la reçûmes... L'Age » de ces deux vieillards, leur position au-dessus de nous, » la mort planant sur nos tètes et nous environnant de » toutes parts, tout répandait sur cette cérémonie une » teinte auguste et lugubre ; elle nous rapprochait de la » Divinité ; elle nous rendait le courage; tout raisonnement » était suspendu, et le plus froid et le plus incrédule en j) reçut autant d'impression que le plus ardent et le plus » sensible. Une demi-heure après, ces deux prêtres furent » massacrés, et nous entendîmes leurs cris. «Ainsi s'exprime Jourgniac dans son agonie de l'Abbaye (1). Mais à présent laissons parler Maton, qui, lui aussi, est, aux mêmes heures, martyr et témoin, dans la prison de la Force. Sa résurrection est certainement le meilleur, le plus tragique des pamphlets s'appuyant sur des documents. (t) Jourgniac 8aint-Méard, Mon agonie (le trente-huit heures (tome XVIII de Y Histoire parlementaire de la Révolution française de MM. Bûchez et Roux).

Digitized by Google ■A

UNE TRILOGIE. 43 « Vers les sept heures, dimanche soir, des prisonniers i) étaient fréquemment appelés, et ne reparaissaient plus. » Chacun de nous raisonnait dans son sens sur cette » singularité; mais nos idées se calmèrent, nous persua» dant que le mémoire que j'avais soumis à l'assemblée » avait produit quelque effet. a A une heure du matin, la grille qui donnait sur » notre quartier s'ouvrit de nouveau. Quatre hommes en » uniforme, ayant chacun un sabre et une torche allumée, » pénétrèrent dans notre corridor, précédés d'un guiche» tier, et entrèrentdans une chambre à côté de la nôtre ; ils » y visitèrent une malle que nous entendions briser. Cela » lait, ils se retirèrent dans la galerie et mirent à la ques» tion un nommé Cuissa, pour savoir où était Lamotte » (le veuf de la femme au collier). Lamotte, dirent- ils, » quelques mois auparavant, sous prétexte qu'il connaissait » un trésor, avait escroqué une somme de 300 livres de » l'un d'eux, l'ayant invité à dîner à ce sujet. Le malheu» reux Cuissa, alors à leur disposition et qui perdit effec» tivement la vie cette nuit-là, répondit en tremblant » qu'il se rappelait parfaitement le fait, mais qu'il ne » pouvait leur dire ce qu'était devenu Lamotte. Déter» minés à le découvrir et à le confronter avec Cuissa, » ils procédèrent à des recherches minutieuses avec lui, » dans toutes les chambres, mais sans résultat, car on les » entendit s'écrier: — «Allons le chercher ies cadavres, » car, nom de Dieu ! il faut que nous sachions ce qu'il » est devenu. » » Dans le même instant, j'entendis Louis Bardy, dit » l'abbé Bardy, qui fut amené et aussitôt massacré, ainsi » que je l'ai su. 11 avait été accusé d'avoir, de concert » avec sa concubine, cinq ou six ans auparavant, assassiné Digitized by Googli

44 SEPT KM HR K.)> son propre frère, auditeur en la chambre des comptes » de Montpellier ; mais il avait eu le talent et l'adresse de » tromper ses juges et d'échapper à la condamnation. » On peut s'imaginer quelle terreur ces mots : — « Allons » le chercher dans les cadavres», m'inspirèrent. Je ne » vis plus d'autre parti à prendre que de me résigner à » mourir. J'écrivis mes dernières volontés, les terminant » par la demande qu'elles fussent remises à leur adresse. » J'avais à peine quitté la plume, que vinrent deux autres » hommes en uniforme ; l'un d'eux, dont la manche rele» vée sur l'épaule et le bras armé d'un sabre étaient eou» verts de sang, dit qu'il était aussi fatigué qu'un maçon » qui aurait pétri le mortier depuis deux jours. » Baudin de laChenaye fut appelé ; soixante ans de ver» tus ne purent le sauver. Ils s'écrièrent: — «A l'Abbaye!» » Il franchit la fatale barrière, poussa une exclamation de » terreur à la vue des monceaux de cadavres, se couvrit les » yeux de ses mains, et expira sous d'innombrables bles» sures. A chaque ouverture de la grille, je croyais en» tendre prononcer mon nom et voir Rossignol entrer. » Je rejette ma robe de chambre et ma casquette ; je » m'affuble d'une grosse chemise sale et d'un habit dé» chiré, sans gilet, et d'un vieux chapeau rond ; lesquels » objets j'avais envoyé chercher quelques jours aupara» vant, dans la crainte de ce qui arrivait. » Les chambres du corridor avaient été toutes vidées, » excepté la nôtre ; nous étions quatre en tout, qu'on » semblait avoir oubliés : nous adressions nos prières en » commun à l'Éternel, pour qu'il nous retirât du péril. » Baptiste le guichetier vint lui-mème nous visiter. Je » lui pris la main, je le conjurai de nous sauver; je lui » promis cent louis s'il me conduisait chez moi. Un bruit Digitized by Google

» son propre frère, auditeur en la chambre des comptes » de Montpellier ; mais il avait eu le talent et l'adresse de » tromper ses juges et d'échapper à la condamnation.

» On peut s'imaginer quelle terreur ces mots : — « Allons » le chercher dans les cadavres », m'inspirèrent. Je ne » vis plus d'autre parti à prendre que de me résigner à » mourir. J'écrivis mes dernières volontés, les terminant » par la demande qu'elles fussent remises à leur adresse. » J'avais à peine quitté la plume, que vinrent deux autres » hommes en uniforme ; l'un d'eux, dont la manche rele- » vée sur l'épaule et le bras armé d'un sabre étaient cou- » verts de sang, dit qu'il était aussi fatigué qu'un maçon » qui aurait pétri le mortier depuis deux jours.

» Baudin de la Chenaye fut appelé ; soixante ans de ver- » tus ne purent le sauver. Ils s'écrièrent : — « A l'Abbaye ! » » Il franchit la fatale barrière, poussa une exclamation de » terreur à la vue des monceaux de cadavres, se couvrit les » yeux de ses mains, et expira sous d'innombrables bles- » sures. A chaque ouverture de la grille, je croyais en- » tendre prononcer mon nom et voir Rossignol entrer.

» Je rejette ma robe de chambre et ma casquette ; je » m'affuble d'une grosse chemise sale et d'un habit dé- » chiré, sans gilet, et d'un vieux chapeau rond ; lesquels » objets j'avais envoyé chercher quelques jours aupara- » vant, dans la crainte de ce qui arrivait.

» Les chambres du corridor avaient été toutes vidées, » excepté la nôtre ; nous étions quatre en tout, qu'on » semblait avoir oubliés : nous adressions nos prières en » commun à l'Éternel, pour qu'il nous retirât du péril.

» Baptiste le guichetier vint lui-même nous visiter. Je » lui pris la main, je le conjurai de nous sauver ; je lui » promis cent louis s'il me conduisait chez moi. Un bruit

UN K TRILOGIE. 45 » partant des guichets le lit s’en retourner au plus vite. » C’était le bruit de douze à quatorze hommes armés «jusqu’aux dents. Comme nous réfléchissions s’il n’y » aurait pas moyen d’échapper, nous regardâmes auxcroi» sées. — «En haut ! dirent-ils, qu’il n’en reste pas un !» » Je lirai mon canif, je songeai si je ne m’en frapperais » pas ; mais je réfléchis que la lame était trop courte, » et aussi pensai-je à la religion. » A la fin, cependant, entre sept et huit heures du matin , «'entrèrent deux hommes armés de bûches et de sabres. » Mon camarade Gérard parla à voix basse àl’un d’eux avec » chaleur et à part. Pendant leur colloque je cherchais » partout des souliers, pour quitter les pantoufles du » palais que je portais, mais je ne pus en trouver. C011» stant, surnommé le Sauvage, Gérard et un troisième » dont le nom m’échappe, étaient libres de tout leur corps ; » quant à moi, quatre sabres étaient croisés sur ma » poitrine, tandis que nous descendions. Je fus porté à » leur barre, devant un personnage en écharpe tricolore, » qui siégeait là comme juge. Il était boiteux, de haute » taille et mince. Il me reconnut dans la rue et me parla » sept mois plus tard, ün m’a assuré qu’il était fils d’un » ancien procureur, nommé Chepy. En traversant la » cour appelée des nourrices , je vis Manuel haranguant, » en écharpe tricolore.» Le jugement eut pour résultat, ainsi qu’on le voit, un acquittement et une résurrection (I). Le pauvre Sicard du violon de l’Abbaye dira peu de choses ; ce sera la vérité, quoique dite avec timidité : « Vers » les trois heures du matin, quand il n’y eut plus per» sonne à égorger, les meurtriers se ressouvinrent qu’il (IJ Maton de la Varenne, Ma résurrection (Hist. parlent, de ta Rérolulioti française, t. XVIII, p. 135-156).
3. w Digitized by Google

40 SEPTEMBRE.)> y avait quelques prisonniers au violon ; ils vinrent » frapper à la petite porte qui donnait sur la cour... Je a frappai doucement à la porte qui communiquait à la » salle du comité, et en frappant je tremblais d'être en» tendu par les massacreurs qui menaçaient d'enfoncer » l'autre porte. Les commissaires nous répondirent bru» talement qu'ils n'avaient point de clef... Nous étions » trois dans cette affreuse prison. Mes deux camarades » crurent apercevoir, au-dessus de notre tête, un plan» cher qui nous offrait un moyen de salut. Mais ce plan» cher était très-haut. Un seul pouvait y atteindre en » montant sur les épaules des deux autres. L'un d'eux » m'adressa ces paroles : — « Un seul do nous peut se » sauver là-haut ; vous êtes sur la terre plus utile que nous, » il faut que ce soit vous. Nous allons de nos deux corps » vous former une échelle. » Ils s'élevèrent l'un sur l'au» tre. — « Non, dis-je à ces généreuses victimes, je ne » profiterai pas d'un avantage que vous ne partageriez » pas... » Il fallut céder à leurs pressantes sollicitations » et consentir à leur devoir la vie, sans pouvoir contri» buer à sauver la leur. Je me jetai au cou de ces deux » libérateurs ; jamais il n'y eut de scène plus tou» chante... Je monte donc sur les épaules du premier, » puis sur celles du second, et enfin sur le plancher, en » adressant à mes deux camarades l'expression d'une » à me oppressée de douleur, d'affection et de reconnais» sance (1). » Quant aux deux généreux compagnons, nous nous réjouissons de savoir qu'ils ne périrent pas. Mais il est l'heure que Jourgniac Saint-Méard dise ses derniers mots et ter(1) L'abbé Sicard, Relation adressée à un de ses amis (Hist , parlem,, t. X VIII, p. 98-103). * Digitized by Google

» y avait quelques prisonniers *au violon;* ils vinrent » frapper à la petite porte qui donnait sur la cour... Je » frappai doucement à la porte qui communiquait à la » salle du comité, et en frappant je tremblais d'être en- » tendu par les massacreurs qui menaçaient d'enfoncer » l'autre porte. Les commissaires nous répondirent bru- » talement qu'ils n'avaient point de clef... Nous étions » trois dans cette affreuse prison. Mes deux camarades » crurent apercevoir, au-dessus de notre tête, un plan- » cher qui nous offrait un moyen de salut. Mais ce plan- » cher était très-haut. Un seul pouvait y atteindre en » montant sur les épaules des deux autres. L'un d'eux » m'adressa ces paroles : — « Un seul de nous peut se » sauver là-haut ; vous êtes sur la terre plus utile que nous, » il faut que ce soit vous. Nous allons de nos deux corps » vous former une échelle. » Ils s'élevèrent l'un sur l'au- » tre. — « Non, dis-je à ces généreuses victimes, je ne » profiterai pas d'un avantage que vous ne partageriez » pas... » Il fallut céder à leurs pressantes sollicitations » et consentir à leur devoir la vie, sans pouvoir contri- » buer à sauver la leur. Je me jetai au cou de ces deux » libérateurs ; jamais il n'y eut de scène plus tou- » chante... Je monte donc sur les épaules du premier, » puis sur celles du second, et enfin sur le plancher, en » adressant à mes deux camarades l'expression d'une » âme oppressée de douleur, d'affection et de reconnais- » sance (1). »

Quant aux deux généreux compagnons, nous nous réjouissons de savoir qu'ils ne périrent pas. Mais il est l'heure que Jourgniac Saint-Méard dise ses derniers mots et ter-

(1) L'abbé Sicard, *Relation adressée à un de ses amis (Hist. parlem.*

UNE TRILOGIE. A7 mine cette singulière trilogie. La nuit a fait place au jour, et le jour à la nuit. Jourgniac, harassé, s était assoupi, il eut un rêve agréable; il fut également forcé de faire connaissance avec un des magistrats volontaires ; il conversa avec lui dans l'idiome de son pays, le provençal. Le mardi, vers une heure du matin, son agonie arrive à sa crise. « A la lueur des torches, j'aperçus le terrible tribunal a qui allait me donner ou la vie ou la mort. Le président, » en habit gris, un sabre à son côté, était appuyé debout » contre une table, sur laquelle on voyait des papiers, » une écritoire, des pipes et quelques bouteilles. Cette » table était entourée par dix personnes, assises ou dc» bout, dont deux étaient en veste et en tablier ; d'autres » dormaient étendues sur des bancs. Deux hommes en » chemises teintes de sang, le sabre à la main, gardaient » la porte du guichet; un vieux guichetier avait la main j) sur les verrous. En présence du président, trois hom» mes tenaient un prisonnier qui paraissait âgé de soixante » ans. (C'était le vieux maréchal de Maillé des Tuileries et » du \ 0 août.) On me plaça dans un coin du guichet ; mes » gardiens croisèrent leurs sabres sur ma poitrine, et m'a» vertirent que, si je faisais le moindre mouvement pour » m'évader, ils me poignarderaient. Je cherchais des » yeux mon Provençal, lorsque je vis deux gardes natio» naux présenter au président une réclamation delà see» tion de la Croix-Rouge en faveur du prisonnier qui » était vis-à-vis de lui (1). Il leur dit que ces demandes » étaient inutiles pour les traîtres. Alors le prisonnier (I) Un d'eux était ivre, et les propos qu'il tint ont peut-être causé la mort de M. de Maillé, qui avait été blessé au château des Tuileries, le tû août, (Note île Jourgniac,).

 » s’écria : « C’est affreux, votre jugement est un assas» sinat. » Le président lui répondit : — «J’en ai les mains » lavées; conduisez M. Maillé... » Ces mots prononcés, » on le poussa dans la rue, où je le vis massacrer par » l’ouverture de la porte du guichet. » Le président s’assit pour écrire, et après qu’il eut ap» paremment enregistré le nom du malheureux qu’on » expédiait, j’entendis dire : A un autre. » Aussitôt je fus traîné devant cet expéditif et sanglant » tribunal, en présence duquel la meilleure protection » était de n’en point avoir, et où toutes les ressources de » l’esprit étaient nulles, si elles n’étaient pas fondées sur)> la vérité. Deux de mes gardes me tenaient chacun une » main, et le troisième par le collet de mon habit. » Le président , m’ adressant la parole. — Votre nom, » votre profession? » Un des jupes. — Le moindre mensonge vous perd. » — On me nomme Jourgniac Saint-Méard; j’ai servi » vingt-cinq ans en qualité d’officier, et je comparais » à votre tribunal avec l’assurance d’un homme qui n’a » rien à se reprocher, qui, par conséquent, ne men» tira pas. » J je président. — C’est ce que nous allons voir. . . Savez» vous quels sont les motifs de votre arrestation ? » — Oui, monsieur le président, et je peux croire, » d’après la fausseté des dénonciations faites contre moi, » que le comité de surveillance de la commune ne m’au» rait pas fait emprisonner, sans les précautions que le » salut du peuple lui commandait de prendre. On m’ac» cuse d’être rédacteur du journal antifeuillant intitulé: » l)e la cour et de la ville. La vérité est que cela n’est »pas...» Digitized by Google

» s'écria : « C'est affreux, votre jugement est un assas-
» sinat. » Le président lui répondit : — « J'en ai les mains
» lavées ; conduisez M. Maillé... » Ces mots prononcés,
» on le poussa dans la rue, où je le vis massacrer par
» l'ouverture de la porte du guichet.

» Le président s'assit pour écrire, et après qu'il eut ap-
» paremment enregistré le nom du malheureux qu'on
» expédiait, j'entendis dire : *A un autre.*

» Aussitôt je fus traîné devant cet expéditif et sanglant
» tribunal, en présence duquel la meilleure protection
» était de n'en point avoir, et où toutes les ressources de
» l'esprit étaient nulles, si elles n'étaient pas fondées sur
» la vérité. Deux de mes gardes me tenaient chacun une
» main, et le troisième par le collet de mon habit.

» *Le président, m'adressant la parole.* — Votre nom,
» votre profession ?

» *Un des juges.* — Le moindre mensonge vous perd.

» — On me nomme Jourgniac Saint-Méard ; j'ai servi
» vingt-cinq ans en qualité d'officier, et je comparais
» à votre tribunal avec l'assurance d'un homme qui n'a
» rien à se reprocher, qui, par conséquent, ne men-
» tira pas.

» *Le président.* — C'est ce que nous allons voir... Savez-
» vous quels sont les motifs de votre arrestation ?

» — Oui, monsieur le président, et je peux croire,
» d'après la fausseté des dénonciations faites contre moi,
» que le comité de surveillance de la commune ne m'au-
» rait pas fait emprisonner, sans les précautions que le
» salut du peuple lui commandait de prendre. On m'ac-
» cuse d'être rédacteur du journal antifeuillant intitulé :
» *De la cour et de la ville.* La vérité est que cela n'est

49 l'NE TRILOGIE. Mai. s n'allons pas plus loin. La preuve de cette fausseté, et en général la défense, bien qu'elle ait eu un résultat excellent comme défense, n'est pas intéressante à lire. Elle est longue, ce serait perdre du temps que de la rapporter. Elle n'alla pas jusqu'au mensonge, mais elle y tendit un peu. Nous supposerons qu'il a réussi au delà de toute espérance dans ses preuves et ses réfutations, et qu'il échappa à la catastrophe presque à deux pas. « — Maisentin, dit l'un des juges, il n'y a point de fumée » sans feu. Il faut dire pourquoi on vous accuse de cela. — » C'est ce que j'allais faire. » Alors Jourgniac le fait avec plus de succès. « — On m'accuse, continue-t-il, d'avoir été sur les fron» tières, d'y avoir fait des recrues, de les avoir conduites » aux émigrés... » 11 s'éleva un murmure général, qui ne me décon» certa pas, et je dis en haussant la voix : » — Eh ! messieurs, messieurs, j'ai la parole, je prie » monsieur le président de vouloir bien me la maintenir ; » jamais elle ne m'a été plus nécessaire. » Presque tous les juges, en riant: — C'est juste, c'est » juste. Silence! » On était occupé à examiner les preuves écrites qu'il avait produites, « lorsque, dit-il, nous filmes interrompus » par l'arrivée d'un prisonnier qui prit ma place devant » le président. Ceux qui le tenaient dirent que c'était » encore un prêtre qu'on avait déniché dans la chapelle.)> Après un court interrogatoire, il fut envoyé à la Force. » Il jeta son bréviaire sur la table, et fut entraîné hors du » guichet, où il fut massacré. Cette expédition faite, je » reparus devant le tribunal... » — Vous nous dites toujours, s'écria un des juges d'un Digitized by Google

50 SEPTEMBRE.)> air impatient, que vous n'êtes pas ça ni ça : qu'êtes» vous donc ? » — J'étais franc royaliste. » Il s'éleva un murmure général qui fut miraculeuse» ment apaisé par le juge, qui avait l'airde s'intéresser à « moi, qui dit mot pour mot... » — Ce n'est pas pour juger les opinions que nous » sommes ici , c'est pour en juger les résultats. » Les génies de Rousseau et de Voltaire réunis, en » plaidant une cause, auraient-ils pu mieux dire?A peine » ces précieux mots furent-ils prononcés que je m'écriai : » — Oui, messieurs, j'ai été franc royaliste, mais je » n'ai jamais été payé pour l'être. J'étais royaliste, parce » que je croyais qu'un gouvernement monarchique con» venait à ma patrie, parce que j'aimais le roi pour lui et » franchement. J'ai conservé ce sentiment dans mon » cœur jusqu'au 10 août... » Je peux assurer que pas un soldat du régiment d'in« fanterie du roi, dans lequel j'ai servi vingt-cinq ans, » n'a eu à se plaindre de moi; je peux même me glorifier » d'être un des officiers qu'ils ont le plus chéris. La der» nière preuve qu'ils m'en ont' donnée n'est pas équivo» que, puisque deux jours avant l'affaire de Nancy, » moment où leur méfiance contre les officiers était à son » comble, ils me nommèrent leur général, et m'obligèrent » de commander l'armée qui se porta à Lunéville pour » délivrer trente cavaliers du régiment de Mestre-de» camp, que les carabiniers avaient faits prisonniers, et » pour leur enlever le général Malseigne. » Par la plus grande des chances, un individu présent put affirmer ces faits avec des témoignages indubitables. « Le président, cette question une fois décidée, se déDigitized by Google

LA CIRCULAIRE. V 51 » couvrit et dit : — Je ne vois rien de suspect chez cet » homme, je suis pour la mise en liberté. Est-ce votre » opinion?» Ce à quoi tous les juges répondirent: — « Oui, oui, c'est juste. » Alors des vivat éclatèrent du dedans et du dehors; escorté de trois hommes et au milieu des hourras et des embrassements, -Jourgniac échappa ainsi à un jugement par j ury et aux dents de la mort (1) . Maton et Sicard avaient également échappé, le premier par défaut de preuves, et le second par évasion, grâce aux bons offices du brave horloger Monnot. Ils s'embrassèrent en pleurant ; cela devait être. Ainsi ces trois hommes, étonnante trilogie ou triple soliloque, expriment simultanément, à travers les heures épouvantables de la nuit, leurs sombres pensées ; elles résonnent distinctement à nos oreilles ! Ces trois hommes, on les entend ; mais les mille quatre-vingt-neuf autres, dont deux cents prêtres, qui, eux aussi, ont leurs sombres pensées, on ne les entend pas, frappés à jamais de mort. Vous ne distinguez seulement que la voix du président Chepy, et de l'homme en gris. VI LA CIRCULAIRE. Mais les autorités constituées, pendant ce temps ? L'Assemblée législative, les six ministres, l'hôtel de ville, Santerre avec la garde nationale? — Il est vraimentcurLeux (1) Mon agonie (Mil. parlent., t. XVIII, p. 128). Digitized by Google

 de penser ce qu’est la \ille. Les vingt-trois théâtres étaient ouverts chaque soir pendant que ces merveilles se passaient ; pendant que des bras massacraient, d’autres jouaient tranquillement sur des instruments à cordes ; au moment même où l’abbé Sicard grimpait sur sa seconde paire d’épaules trois hommes de hauteur , cinq cent mille êtres humains reposaient horizontalement, comme si de rien n’était. Pour cette pauvre Législative, le sceptre lui était échappé des mains. Elle envoyait députation sur députation dans les prisons, dans ces cours de justice des rues, et le pauvre M. Dussaulx les haranguait, mais sans produire une conviction quelconque ; à la fin, le tribunal de la rue s’interposait, non sans menaces ; alors il devait cesser et se retirer. C’est ce pauvre M. Dussaulx qui débita, ou plutôt qui chanta (bien que d’une voix fêlée) la prise de la Bastille , il y a longtemps, et à notre grande satisfaction. Il avait pour habitude de s’annoncer comme traducteur de Juvénal, ce qu’il faisait en toute circonstance. «Braves citoyens, vous voyez devant vous un homme qui aime son pays, qui est le traducteur de Juvénal », disait-il d’abord. — «Juvénal, interrompt le sans-culottisme ; qu’est, ce diable de Juvénal ? un de vos sacrés aristocrates ? A la lanterne î » I)’un orateur de cette espèce on ne devait pas s’attendre qu’il convaincrait. La Législative eut beaucoup de peine à sauver un de ses membres, ou de ses anciens membres, ledéputé J ou un eau, qui eut la chanccd’.être incarcéré pour de légers méfaits parlementaires. Quant au pauvre vieux Dussaulx et compagnie, il retourna à la salle de manège, en cjisant « qu’il faisait noir, qu’on ne pouvait pas bien remarquer ce qu’on faisait (1). » (I) Moniteur, séance «lu 2 septembre 1792.
Digitized by Google

LA CIRCULAIRE. .VI Roland écrit des messages empreints d'indignation, an nom de l'ordre, de l'humanité et de la loi, mais il n'a aucun pouvoir à sa disposition. La force nationale deSanterre se forme péniblement, bien qu'il fasse des réquisitions, qui sont de nouveau dispersées. N'avons-nous pas vu, par les yeux de l'avocat Maton, des hommes en uniforme avec leurs manches couvertes de sang, relevées jusqu'aux épaules? Pétion va, en ceinture tricolore, parler le langage austère de la loi. Les assassins se taisent quand il est là, mais a-t-il tourné le dos, ils recommencent. Nous voyons aussi Manuel, toujours par les yeux de Maton, haranguant tout doucement dans la cour appelée la cour des nourrices. D'un autre côté, le cruel Billaud, aussi en ceinture , avec ce petit habit couleur peau et sa perruque noire qu'on avait l'habitude de lui voir (4), prononce clairement, au milieu des cadavres, à l'Abbaye, une harangue courte, mais à jamais mémorable, rapportée de diverses manières, cependant toujours tendant à cette fin : « Braves citoyens, vous travaillez à extirper les ennemis de la liberté, vous êtes à votre poste. Une commune reconnaissante et le pays voudraient pouvoir vous récompenser d'une manière juste, mais on ne le peut pas, vous savez que les fonds manquent; quiconque aura travaillé dans une prison recevra un louis de récompense payable à notre caisse. Poursuivez votre ouvrage (2). » Les autorités constituées depuis hier, suivant chacune différents chemins, il n'y a, à proprement parler, pas d'autorité constituée ; chaque homme est son propre maître, et les autres ne sont, que des subalternes, ennemis, alliés, ou neutres armés, sans maître au-dessus d'eux. (1) Méhée fils {Hist. parlent., t. XVIlI,p. 189). (2) Monlgaillard, t. III, p. 191.

Roland écrit des messages empreints d'indignation, au nom de l'ordre, de l'humanité et de la loi, mais il n'a aucun pouvoir à sa disposition. La force nationale de Santerre se forme péniblement, bien qu'il fasse des réquisitions, qui sont de nouveau dispersées. N'avons-nous pas vu, par les yeux de l'avocat Maton, des hommes en uniforme avec leurs manches couvertes de sang, relevées jusqu'aux épaules? Pétion va, en ceinture tricolore, parler le langage austère de la loi. Les assassins se taisent quand il est là, mais a-t-il tourné le dos, ils recommencent. Nous voyons aussi Manuel, toujours par les yeux de Maton, haranguant tout doucement dans la cour appelée la cour des *nourrices*. D'un autre côté, le cruel Billaud, aussi en ceinture, avec ce petit habit couleur peau et sa perruque noire qu'on avait l'habitude de lui voir (1), prononce clairement, au milieu des cadavres, à l'Abbaye, une harangue courte, mais à jamais mémorable, rapportée de diverses manières, cependant toujours tendant à cette fin : « Braves citoyens, vous travaillez à extirper les ennemis de la liberté, vous êtes à votre poste. Une commune reconnaissante et le pays voudraient pouvoir vous récompenser d'une manière juste, mais on ne le peut pas, vous savez que les fonds manquent; quiconque aura *travaillé* dans une prison recevra un louis de récompense payable à notre caisse. Poursuivez votre ouvrage (2). » Les autorités constituées depuis hier, suivant chacune différents chemins, il n'y a, à proprement parler, pas d'autorité constituée ; chaque homme est son propre maître, et les autres ne sont que des subalternes, ennemis, alliés, ou neutres armés, sans maître au-dessus d'eux.

(1) Méhée fils (*Hist. parlem.*, t. XVIII, p. 189).

(2) Montgaillard, t. III, p. 404.

54 SEPTEMBRE. «Oinfamie éternelle!» s'écrie Montgaillard, « que Paris se contente de contempler avec stupeur pendant quatre jours, et cela sans intervenir ! » Il était à souhaiter, vraiment, que Paris intervînt, cependant il n'était pas étonnant qu'il regardât tout alors avec stupeur. Paris éprouve une panique mortelle, l'ennemi et les gibets sont à sa porte. Quiconque dans Paris a le cœur d'affronter la mort, trouve qu'il est plus urgent de combattre les Prussiens que de lutter contre les assassins des aristocrates. L'horreur pleine d'indignation, comme, celle que ressent Roland, doit subsister ; obscures ordonnances, préméditations ou non, ainsi que cela se rencontre dans Marat, et dans le comité du salut public, doivent aussi exister. BlAme sans vigueur, approbation sans énergie, et soumission à la nécessité et au destin, tel est le fond des caractères en général. Les enfants des ténèbres, «deux cents ou environ» , sortent de leurs sombres demeures avec la résolution de remplir leurs travaux. Excités par la fièvre ardente du patriotisme et la folie de la terreur, — poussés aussi par l'appftt du lucre et du louis d'or dégagé? 11 n'y a pas là de lucre; caries montres d'or, les bagues, l'argent des massacrés, sont apportés scrupuleusement à l'hôtel de ville par des assassins qui manquent de tout (sans indispensable), qui ensuite demandent leurs 20 shillings de gage (25 francs) ; et Sergent plaçant une agate fine, agate non commune, à son doigt (oubliant tout à fait d'en rendre compte), devient Sergent-yfÿ«te. Mais le caractère, ainsi que nous le disons, est une molle soumission sans énergie. Quand la part frénétique ou pathétique de l'ouvrage est terminée, faute de matériaux, les fils de la nuit se livrent alors seulement au lucre ouvertement; ils commencent par enlever de force les montres, les Digitized by Google

« O infamie éternelle ! » s'écrie Montgaillard, « que Paris se contente de contempler avec stupeur pendant quatre jours, et cela sans intervenir ! » Il était à souhaiter, vraiment, que Paris intervînt, cependant il n'était pas étonnant qu'il regardât tout alors avec stupeur. Paris éprouve une panique mortelle, l'ennemi et les gibets sont à sa porte. Quiconque dans Paris a le cœur d'affronter la mort, trouve qu'il est plus urgent de combattre les Prussiens que de lutter contre les assassins des aristocrates. L'horreur pleine d'indignation, comme celle que ressent Roland, doit subsister ; obscures ordonnances, préméditations ou non, ainsi que cela se rencontre dans Marat, et dans le comité du salut public, doivent aussi exister. Blâme sans vigueur, approbation sans énergie, et soumission à la nécessité et au destin, tel est le fond des caractères en général. Les enfants des ténèbres, « deux cents ou environ », sortent de leurs sombres demeures avec la résolution de remplir leurs travaux. Excités par la fièvre ardente du patriotisme et la folie de la terreur, — poussés aussi par l'appât du lucre et du louis d'or de gage ? Il n'y a pas là de lucre ; car les montres d'or, les bagues, l'argent des massacrés, sont apportés scrupuleusement à l'hôtel de ville par des assassins qui manquent de tout (sans indispensable), qui ensuite demandent leurs 20 shillings de gage (25 francs) ; et Sergent plaçant une agate fine, agate non commune, à son doigt (oubliant tout à fait d'en rendre compte), devient Sergent-*Agate*. Mais le caractère, ainsi que nous le disons, est une molle soumission sans énergie. Quand la part frénétique ou pathétique de l'ouvrage est terminée, faute de matériaux, les fils de la nuit se livrent alors seulement au lucre ouvertement ; ils commencent par enlever de force les montres, les

LA CIRCULAIRE. 55 bourses, les colliers des dames pour équiper les volontaires , en plein jour dans les rues ; — les dispositions, de molles qu elles étaient, deviennent véhémentes, le commissaire lève son bâton officiel et frappe de tout cœur (ainsi qu'un bouvier sur le troupeau), et fait rentrer le tout dans l'ancien droit chemin. Le garde-meuble même fut secrètement pillé le 17 du mois, à la profonde horreur de Roland, qui se remue de nouveau. Il est, dit Siéyès, le veto des coquins (1). Tel est le massacre de septembre, autrement appelé « la sévère justice du peuple » . Tels sont les septembriseurs, nom de quelque considération et d'éclat, mais éclat d'une sorte de feu infernal, bien différent de celui de nos héros de la Bastille, qui brillait, comme un astre radieux du ciel. En quelle phase de travaux nous sommes-nous avancés depuis 1 Le chiffre des massacrés est, d'après l'histoire, en imagination, de deux à troismille, et même au-dessus de six mille, car Peltier (en vision) a vu massacrer les nombreux malades de la maison des fous de Ricêtre par la mitraille ; finalement ils sont « douze mille» et quelques centaines — pas davantage (2). Dans les chiffres mathématiques et les listes fournies par l'exact avocat Maton, le nombre, y compris les deux cents prêtres, trois personnes inconnues et un chef tué aux Bernardins, est, comme on l'a supposé, de mille quatre-vingt-neuf, — pas moins que cela. Mille quatre-vingt-neuf sont morts ; deux cent soixante cadavres en monceau sur le pont au Change, au milieu desquels Robespierre observait presque en pleurant qu'on t (1) Helen Maria Williams, t. III, p. 27. (2) H ist. parlem., t. XVII, p. 421-22. Digifeed by Google

bourses, les colliers des dames pour équiper *les volontaires*, en plein jour dans les rues ; — les dispositions, de molles qu'elles étaient, deviennent véhémentes, le commissaire lève son bâton officiel et frappe de tout cœur (ainsi qu'un bouvier sur le troupeau), et fait rentrer le tout dans l'ancien droit chemin. Le garde-meuble même fut secrètement pillé le 17 du mois, à la profonde horreur de Roland, qui se remue de nouveau. Il est, dit Siéyès, le *veto* des coquins (1).

Tel est le massacre de septembre, autrement appelé « la sévère justice du peuple ». Tels sont les septembriseurs, nom de quelque considération et d'éclat, mais éclat d'une sorte de feu infernal, bien différent de celui de nos héros de la Bastille, qui brillait, comme un astre radieux du ciel. En quelle phase de travaux nous sommes-nous avancés depuis ! Le chiffre des massacrés est, d'après l'histoire, en imagination, de deux à trois mille, et même au-dessus de six mille, car Peltier (en vision) a vu massacrer les nombreux malades de la maison des fous de Bicêtre par la mitraille ; finalement ils sont « douze mille » et quelques centaines — pas davantage (2). Dans les chiffres mathématiques et les listes fournies par l'exact avocat Maton, le nombre, y compris les deux cents prêtres, trois personnes inconnues et un chef tué aux Bernardins, est, comme on l'a supposé, de mille quatre-vingt-neuf, — pas moins que cela.

Mille quatre-vingt-neuf sont morts ; deux cent soixante cadavres en monceau sur le pont au Change, au milieu desquels Robespierre observait presque en pleurant qu'on

(1) Helen Maria Williams, t. III, p. 27.

(2) *Hist. parlem.*, t. XVII, p. 424-22.

SEPTEMBRE. :>ii prétendait qu'il n'y avait qu'une victime innocente (1). Une? pas deux, ô toi incorruptible? S'il en est ainsi, la sans-culotte Thémis doit être heureuse, car elle a été expéditive. Dans les tristes registres de l'hôtel de ville, qu'on a conservés jusqu'à ce jour, on lit, avec une sorte de soulèvement de cœur, des avertissements et des enregistrements inusités pour des registres d'hôtel de ville : « Aux ouvriers chargés de maintenir la pureté de l'air dans les prisons, et aux personnes qui doivent surveiller ces opérations dangereuses », tant ; — dans divers item, près de 700 livres sterling (17 500 fr.). «Aux charretiers des cimetières de Clamart, Montrouge et Vaugirard», tant par jour, tant par transport ; il y a aussi une entrée ; aussi tant de francs et de sous « pour la chaux nécessaire (2) ! » Les voitures circulent dans les rues, remplies de cadavres nus, entassés pêle-mêle , les membres posés en tout sens. Vois-tu cette main glacée qui s'élève à travers ce monceau de cadavres, avec sa pâleur livide, et son froid engourdissement, la paume ouverte tendue vers le ciel, comme si elle prononçait une plainte de De profundis : Aie pitié des enfants des hommes î — Mercier a vu cela en descendant la rue Saint-Jacques, en venant de Montrouge, le lendemain des massacres; ce n'était pas une main, mais un pied, ce qu'il dit être encore plus significatif, on ne comprend pas pourquoi. Était-ce comme le pied d'une des victimes montrant le ciel? Se précipitant, comme un plongeur furieux, plein de mécontentement et de désespoir, dans les profondeurs de l'anéantissement ? « J'ai vu ce pied, dit Mercier, je le reconnaîtrai au jour du (1) Moniteur du 6 novembre, séance du 5 novembre 1793. • (2) Etat des sommes payées parla commune de Paris (Niât, parlent., t. XVIII, p. 231). Digitized by Google

prétendait qu'il n'y avait qu'une victime innocente (1). Une? pas deux, ô toi incorruptible? S'il en est ainsi, la sans-culotte Thémis doit être heureuse, car elle a été expéditive. Dans les tristes registres de l'hôtel de ville, qu'on a conservés jusqu'à ce jour, on lit, avec une sorte de soulèvement de cœur, des avertissements et des enregistrements inusités pour des registres d'hôtel de ville : « Aux ouvriers chargés de maintenir la pureté de l'air dans les prisons, et aux personnes qui doivent surveiller ces opérations dangereuses », tant ; — dans divers *item*, près de 700 livres sterling (17 500 fr.). « Aux charretiers des cimetières de Clamart, Montrouge et Vaugirard », tant par jour, tant par transport ; il y a aussi une entrée ; aussi tant de francs et de sous « pour la chaux nécessaire (2) ! » Les voitures circulent dans les rues, remplies de cadavres nus, entassés pêle-mêle, les membres posés en tout sens. Vois-tu cette main glacée qui s'élève à travers ce monceau de cadavres, avec sa pâleur livide, et son froid engourdissement, la paume ouverte tendue vers le ciel, comme si elle prononçait une plainte de *De profundis :* Aie pitié des enfants des hommes ! — Mercier a vu cela en descendant la rue Saint-Jacques, en venant de Montrouge, le lendemain des massacres ; ce n'était pas une main, mais un pied, ce qu'il dit être encore plus significatif, on ne comprend pas pourquoi. Était-ce comme le pied d'une des victimes montrant le ciel ? Se précipitant, comme un plongeur furieux, plein de mécontentement et de désespoir, dans les profondeurs de l'anéantissement ? « J'ai vu ce pied, dit Mercier, je le reconnaîtrai au jour du

(1) *Moniteur* du 6 novembre, séance du 5 novembre 1793.

(2) État des sommes payées par la commune de Paris (*Hist. parlem.*, t. XVIII, p. 234).

)> jugement, quand l'Éternel, assis en souverain sur ses » foudres, jugera les rois et les septembriseurs (1). » Cette exclamation d'horreur indéfinissable qui s'élève autour de cette scène, non-seulement du côté des aristocrates français et des modérés, mais dans toute l'Europe, et qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, était des plus naturelles et des plus justes. La chose est irrévocable; chose à comprendre parmi d'autres qui figurent très-tristement dans nos annales terrestres, qui cependant n'en sera pas effacée ; car l'homme, comme on l'a observé, a le transcendantalisme en lui, se tenant, ainsi qu'il le fait, pauvre créature, toujours dans le confluent de l'infini, «mystère à lui-même et aux autres, au centre de deux éternités, de trois immensités, — dans l'intersection de la lumière primitive et de l'obscurité éternelle ! — Quand il a été réduit, surtout avec des esprits véhéments, à un état de désespoir, de misérables choses ont été faites. Aux Vêpres siciliennes, huit mille personnes tuées en deux heures, c'est un fait connu. Les rois eux-mêmes, non en état de désespoir, mais de difficultés seulement, ont fait égorger pendant des années et des jours (de Thou dit même pendant sept ans) dans l'affaire de la Saint-Barthélemy; et alors, dans le bon moment , également un dimanche d'automne, cette cloche (de même métal, dit-on) de SaintGermain l'Auxerrois carillonnait — avec résultat (2). Ainsi les mêmes pierres noires de ces prisons de Paris ont été des prisons à massacres avant aujourd'hui, — des hommes massacrant leurs concitoyens, les Bourguignons exterminant les Armagnacs qu'ils avaient soudainement empri(1) Mercier, Nouveau Paris, I. VI, p. 2t. (2) Du 0 au 13 septembre 1572. (Dulaurc, Histoire de Paris, t. III, p. 116.) Digitized by Google

 sonnés ; — alors , comme maintenant, ils formèrent des monceaux de cadavres, et dans les rues, comme aujourd'hui, coulait le sang. Le maire Potion du temps tenait le langage sérieux de la loi, et les assassins lui répondaient, en vieux français: Maugré bien, sire. Sire, malédiction divine sur votre « justice », votre «pitié» et votre «droit». Maudit de Dieu celui qui aura commisération de ces traîtres et faux Armagnacs, Anglais; ce sont des chiens ; ils nous ont ravagés, ils ont souillé le royaume de France, et l'ont vendu à l'Anglais. — Ainsi on porte le carnage de tous côtés au chiffre de quinze cent dix-lmit, parmi lesquels sont quatre évêques, trompeurs et coupables conseillers, et deux présidents de parlement. Bien que le monde où nous habitons ne soit pas celui de Satan, il y a toujours sa place (sous terre, proprement dit), et en tout temps il y monte. L'espèce humaine peut très-bien pousser des cris et des anathèmes autant que possible. H y a des actions tellement fortes, qu'il n'y a pas d'exclamations assez puissantes pour elles. Jetez des cris; eux, ils ont agi. Ce cri quisc fait entendre dans cette France, dans cette Législative, à l'hôtel de ville de Paris, il y a dix hommes qui ne le poussent pas. Une circulaire du comité du salut public est répandue au dehors; elle est en date du 3 septembre 1792; elle est envoyée dans toutes les mairies, papier d'Etat trop remarquable pour ne pas être mentionné: « Une partie des féroces conspirateurs dé» tenus dans les prisons, y est-il dit, ont été exécutés par » le peuple, et nous ne devons pas* douter que toute la » nation, courant à la ruine par une telle série sans fin » de trahisons, ne se hâte d'adopter ces moyens de salut » public, et que tous les Français ne s'écrient comme les

QiflilizgJ by CiQp^k'j

sonnés ; — alors, comme maintenant, ils formèrent des monceaux de cadavres, et dans les rues, comme aujourd'hui, coulait le sang. Le maire Pétion du temps tenait le langage sérieux de la loi, et les assassins lui répondaient, en vieux français: *Maugré bieu, sire.* Sire, malédiction divine sur votre « justice », votre « pitié » et votre « droit ». Maudit de Dieu celui qui aura commisération de ces traîtres et faux Armagnacs, Anglais; ce sont des chiens ; ils nous ont ravagés, ils ont souillé le royaume de France, et l'ont vendu à l'Anglais. — Ainsi on porte le carnage de tous côtés au chiffre de quinze cent dix-huit, parmi lesquels sont quatre évêques, trompeurs et coupables conseillers, et deux présidents de parlement. Bien que le monde où nous habitons ne soit pas celui de Satan, il y a toujours sa place (sous terre, proprement dit), et en tout temps il y monte. L'espèce humaine peut très-bien pousser des cris et des anathèmes autant que possible. Il y a des actions tellement fortes, qu'il n'y a pas d'exclamations assez puissantes pour elles. Jetez des cris; eux, ils ont agi.

Ce cri qui se fait entendre dans cette France, dans cette Législative, à l'hôtel de ville de Paris, il y a dix hommes qui ne le poussent pas. Une circulaire du comité du *salut public* est répandue au dehors; elle est en date du 3 septembre 1792; elle est envoyée dans toutes les mairies, papier d'État trop remarquable pour ne pas être mentionné: « Une partie des féroces conspirateurs dé-
» tenus dans les prisons, y est-il dit, ont été exécutés par
» le peuple, et nous ne devons pas douter que toute la
» nation, courant à la ruine par une telle série sans fin
» de trahisons, ne se hâte d'adopter ces moyens de salut
» public, et que tous les Français ne s'écrient comme les

LA CIRCULAIRE. 59 i) citoyens de Paris: Nous allons combattre l’ennemi et » nous ne laisserons pas des brigands derrière nous, pour » égorger nos femmes et nos enfants (1). » Au bas de cette circulaire se trouvent parfaitement lisibles les signatures de Panis, Sergent, Marat Y ami du peuple, et sept autres, se lançant ainsi par une étrange voie dans la mémoire de la postérité. Nous remarquons cependant que leur circulaire leur fit du tort. Les mairies n’en firent aucun usage, et môme les sans-culottes exaltés la mirent très-peu en pratique ; ils beuglèrent, hurlèrent, mais ne mordirentpas. A Reims, il y eut à peu près huit personnes de tuées et deux plus tard furent pendues ; à Lyon et dans quelques autres endroits, on fit des essais, mais presque toujours sans résultat, le tout étant tranquillement apaisé. Rien moins chanceux furent les prisonniers d’Orléans et l'excellent duc de la Rochefoucauld. Voyageant à grande journée avec sa mère et sa femme vers les eaux de Forges ou autre contrée plus calme, il fut arrêté à Gisors, promené à travers les rues au milieu d’une foule effervescente et frappé à mort par un pavé lancé à travers la glace de la voiture. 11 fut tué, ayant d’abord été libéral, et ensuite aristocrate protecteur des prêtres, ayant suspendu le vertueux Pétion. Ce qu’il y avait de plus malheureux, c’est que son libéralisme s’était refroidi et l’avait rendu détestableau patriotisme. Il meurt regretté de l’Europe, son sang mouillant les joues de sa vieille mère âgée de quatre-vingttreize ans. Quant aux prisonniers d’Orléans, ce sont des criminels d’État, les ministres royalistes Delessart, Montmorin, envoyés devant cette haute cour, et qui paraissent devoir (1) Hist. parlent., t. XVII, p. 433. Digitized by Google

60 SEPTEMBRE, être transférés devant notre nouvelle cour des dix-sept, qui marche plus vite. En conséquence, le chaleureux Fournier de la Martinique, Fournier /’ Américain, est parti, chargé de mission par l’autorité constituée, avec des gardes nationaux sûrs et le Polonais Lazowski, munis de très-peu d’argent de route, à travers de mauvais quartiers, des difficultés et des périls: les autorités devaient marcher dans ce temps-là. — On emmena donc en triomphe les cinquante ou cinquante-trois prisonniers d’Orléans vers Paris, où siégeait une cour plus prompte, celle des dixsept (1). Mais voici qu’à Paris, dans les entrefaites, un tribunal encore plus prompt que celui de septembre s’était constitué de sa propre autorité. Vous n’entrerez pas dans Paris, ou il vous jugera. — Que fait le chaleureux Fournier? C’était son devoir comme commissaire volontaire, s’il avait été doué d’un caractère parfait, de sauver la vie à ces hommes quoique aristocrates, aux dépens de la sienne propre, tout étant sans-culotte, jusqu’à ce qu’une cour constituée en eût disposé ; mais c’était un commissaire ifnparfait, un des plus imparfaits, peut-être. Lechaleureux Fournier, recevant des ordres tantôtd’unc autorité, tantôt d’une autre, est dans l’embarras par la multiplicité de ces ordres; mais, finalement, il se dirige vers Versailles. Ses prisonniers étaient dans des tombereaux ou des voitures ouvertes, lui et les gardes à cheval tout autour. Au dernier village, le digne maire de Versailles vint à sa rencontre, tourmenté de cette arrivée, et ferma les barrières quand ils furent entrés. C'est le dimanche 9 du mois. Eu entrant dans l’avenue de Ver(I) UUt. pur/ein., I. XVII, |>. 434. Digitized by Google

être transférés devant notre nouvelle cour des dix-sept, qui marche plus vite. En conséquence, le chaleureux Fournier de la Martinique, Fournier *l'Américain*, est parti, chargé de mission par l'autorité constituée, avec des gardes nationaux sûrs et le Polonais Lazowski, munis de très-peu d'argent de route, à travers de mauvais quartiers, des difficultés et des périls: les autorités devaient marcher dans ce temps-là. — On emmena donc en triomphe les cinquante ou cinquante-trois prisonniers d'Orléans vers Paris, où siégeait une cour plus prompte, celle des dix-sept (1). Mais voici qu'à Paris, dans les entrefaites, un tribunal encore plus prompt que celui de septembre s'était constitué de sa propre autorité. Vous n'entrerez pas dans Paris, ou il vous jugera. — Que fait le chaleureux Fournier? C'était son devoir comme commissaire volontaire, s'il avait été doué d'un caractère parfait, de sauver la vie à ces hommes quoique aristocrates, aux dépens de la sienne propre, tout étant sans-culotte, jusqu'à ce qu'une cour constituée en eût disposé ; mais c'était un commissaire imparfait, un des plus imparfaits, peut-être.

Le chaleureux Fournier, recevant des ordres tantôt d'une autorité, tantôt d'une autre, est dans l'embarras par la multiplicité de ces ordres; mais, finalement, il se dirige vers Versailles. Ses prisonniers étaient dans des tombereaux ou des voitures ouvertes, lui et les gardes à cheval tout autour. Au dernier village, le digne maire de Versailles vint à sa rencontre, tourmenté de cette arrivée, et ferma les barrières quand ils furent entrés. C'est le dimanche 9 du mois. En entrant dans l'avenue de Ver-

(1) *Hist. parlem.*, t. XVII, p. 434.

LA CIHULAIRK. (il sailles , la ville semble s'êtrc entièrement dépeuplée. Quelles multitudes agitées et nombreuses sous ce soleil, sous cette sombre verdure de septembre! les quatre avenues fourmillent et bourdonnent ! nos tombereaux roulent péniblement à travers cette mer vivante, les gardes et Fournier se frayant un chemin avec plus de difficulté que jamais. Le maire pérore, employant les gestes les plus expressifs au milieu d'un murmure inarticulé, qui augmente de plus en plus, non sans quelques glapissements de côté et d'autre. — Qu'il plaise à Dieu que nous sortions de cette passe étroite, que l'air et la dispersion calment la chaleur qui semble ici devoir être brûlante ! Mais si l'avenue large est trop étroite, que sera donc la rue de la Surintendance ? Au coin de cette rue, le glapissement devient un hurlement continuel, des figures sauvages se montrent sur les timons des tombereaux, première écume d'une marée toujours montante. Le maire parle, pousse, à demi désespéré ; il est poussé, enlevé par le peuple ; la marée furieuse pénètre avec force. Au milieu d'un bruit terrible et d'un hurlement de loups sauvages, les prisonniers tombent massacrés — tous, excepté onze, qui s'échappèrent dans deux maisons où ils trouvèrent de la co'mmisération. Les prisons et les autres prisonniers furent sauvés avec difficulté. Les dépouilles servent à des feux de joie ; les cadavres sont jetés en monceaux dans les fossés le lendemain matin (1). Toute la France, excepté les dix citoyens auteurs de la circulaire, murmure et enrage, rugit confusément; toute l'Europe est en branle. (I j Pièces officielles relatives au massacre des prisonniers à Versailles [Uist. parlent., i. XVIII, p. 23G-249). GARLYLE. III, — 4 Digitized by Google

d'ï SEPTEMBRE. Mais si Danton n’a pas jeté de cris, quoique ministre de la justice, il avait plus à faire. Le charnu Danton est sur la brèche comme auteur de l’assaut des cités et des nations, au milieu du balayage du canon du 10 août, du cliquetis des chaînes et des gibets prussiens, des coups de sabre de septembre; la destruction est autour de lui, ainsi que la chute du monde ; ministre de la justice, c’est son nom, mais Titan d’un espoir sans ressource et enfant perdu de la révolution, c'est sa qualité, — et l’homme agit en conséquence. « Nous devons effrayer nos ennemis ! » La frayeur profonde n’est-elle pas parmi eux, naturellement ? En avant, toi, le Titan égaré, Y enfant perdu ; tu dois oser, et toujours oser, et oser jusqu’à la fin : on ne t’a laissé que cela ! «Que mon nom soit flétri /» que suis-je? La cause seule est grande, elle vivra et ne périra pas. — Ainsi, par-dessus tout, c’est un avaleur de formules, avec un gosier plus large encore que celui de Mirabeau, ce Danton, le Mirabeau du sans-culottisme. On ne dit pas que ce ministre ait agi dans les jours de septembre avec le strict Roland ; ses occupations devaient être ailleurs, — 'avec Brunswick et l’hôtel de ville. Questionné à deux fois différentes par un personnage officiel au sujet des prisonniers d’Orléans et des risques qu’ils couraient, il répondit d’une voix sombre : « Ces hommes ne sont-ils pas coupables?» — Dressé, alors il répliqua d’une voix terrible (1) : « Six mille victimes immolées dans les prisons, c’est horrible, .si vous voulez ; mais Brunswick est à un jour de marche de nous, et il y a vingt-cinq millions de sujets à sauver du massacre. Des personnes ont des tâches à remplir, — plus effrayantes V 1) Biographie des ministres, p, 97.

I.A CIRCULAIRE. 63 que les nôtres ! » Il paraît étrange, mais cela ne l'est pas, que tout individu intercédant pour la vie d'un ami ait eu accès auprès de ce ministre de justice Moloch , et y ait rencontré de la commisération humaine ; il consentait et accordait toujours. Il n'est pas un ennemi personnel de Danton qui ait péri dans ces jours-là (1). La clameur, disons-nous, lorsque certains actes ont lieu, est juste et inévitable. Cependant le langage distinct, non la clameur, est la faculté de l'homme ; lorsque parler n'est pas encore possible, que ce soit du moins, et dans le plus court délai, — le silence. Le silence, par conséquent, dans cette quarante-quatrième année de l'affaire, et la 1836* « de l'ère appelée chrétienne » (comme lucus à non lucendo), est la chose que nous recommandons et pratiquons. Oui, au lieu de crier davantage, il serait peut-être édifiantde remarquer d'un autre côté quelle chose étrange c'est que les mœurs, les usages, et avec quelle justesse la valeur, le courage d'un homme est appelé sa moralité. Voyez le cruel massacre, qu'on pourrait appeler l'un des enfants lès plus authentiques de l'Abîme : donnez-lui seulement des usages, il devient la guerre, avec les lois de la guerre ; il est dès lors suffisamment moral, et des individus vêtus de rouge en portent les instruments pendus à leur côté, non sans un air d'orgueil, que vous ne devez blâmer en aucune façon. Et pourtant, tant qu'il n'est vêtu que d'un drap brun et grossier, et que la révolution, moins fréquente que la guerre, ne s'est pas encore fait ses lois de révolution, seuls les individus vêtus d'un drap brun et grossier sont immoraux. O crieurs bien-aimés, hommes imbéciles, mes frères, fermons'nos larges bouches, cessons de crier, et commençons à réfléchir. (1) Biographie des ministres, p. 103. Digitized by Google

64 ■SEPTEMBRE. Vil SEPTEMBRE DANS L'ARGONNË. En tout cas, il y a une chose claire, c'est que la peur, de quelque sorte que fût cette peur dont ces aristocrates ennemis avaient besoin, elle a été adroitement inspirée. La matière est alors sérieuse ! Le sans-culottisme est devenu aussi un fait, et semble disposé à se maintenir tel! Ce sans-culottisme naissant, marchant en vacillant comme un jeune agneau, ne prête pas seulement à la risée ; il est également terrible si vous le piquez, et de ses narines hideuses s'échappe le feu ! Les aristocrates, avec la livide panique dans le cœur, s'enfuient vers un abri, et une lumière s'élève pour eux sur certaines choses, ou plutôtune transition confuse vers cette lumière, qui pour le moment est l'obscurité, encore plus profonde que jamais. Mais que devient cette France? voici la question ! La France exécute sa valse du désert avec un tourbillon de 25 millions d'hommes (comme le fait le Sahara lorsque les vents s'éveillent en s'agitant), vers les mairies, les prisons d'aristocrates et les salles de comités d'élections ; vers Brunsw ick et les frontières; vers un nouveau chapitre de l'histoire universelle. N'est-ce pas, en vérité, la tin et la conclusion de cela ? Dans les salles de comités d'élections, il n'y a plus à présent d'hésitation ; le travail poursuit bravement sa marche. La Convention est choisie — vraiment, dans un esprit décidé ; à l'hôtel de ville nous datons déjà de la première année de la république. Environ deux cents de nos Digitized by Googl e i -4

 meilleurs législateurs sont réélus, la Montagne en totalité, Robespierre, le maire Pétion, Buzot, l'abbé Grégoire, ltabaut, soixante des anciens constituants, bien que nous n'ayons que «trente voix». Tous ces hommes, et de plus avec eux, des amis depuis longtemps reconnus révolutionnaires de réputation: Camille Desmoulins, quoique parlant avec difficulté ; Manuel, Tallien et compagnie ; les journalistes Gorsas, Carra, Mercier, Louvet de Favblas ; Clootz, le défenseur du genre humain ; Gollot d'Herbois, poussant la passion à tout déchirer ; Fabre d'Eglantine, le spéculateur pamphlétaire ; Legendre, le robuste boucher ; même Marat, bien que la province ne puisse le croire, et ne puisse même croire qu'il existe un Marat autrement que par écrit. Il est inutile de parler du ministre Danton, qui se démettra de sa charge pour se présenter candidat. Paris est ardent ; la province se pourvoit également : Barbaroux, Rebecqui et de chaleureux patriotes viennent de Marseille. 7/i5 hommes (ou en réalité 7 40, car Avignon en envoie maintenant quatre, sont recueillis ; autant se réuniront, mais pas autant partiront. L'avoué Carrier d'Aurillac, l'ex-prêtre Lebon d'Arras, tous deux s'acquerront un nom. La montagneuse Auvergne réélit son homme, robuste cultivateur d'abord et ensuite professeur de mathématiques, qui, sans raison, produit in petto un nouveau calendrier remarquable avec des messidors, pluviôses et autres semblables, — qui, étant devenu en usage, tuera le calendrier appelé romain. Siéyès, l'ancien constituant, vient pour faire une nouvelle constitution que beaucoup attendaient. Du reste, en réfléchissant profondément et avec circonspection, il fléchira dans beaucoup d'occasions, et trouvera que 'le silence est ce qu'il y a de plus sûr. Le jeune Saint-Just arrive du 4 b Digitized by Google

66 SEPTEMBRE. Nord, député par l'Aisne; il est plutôt étudiant que sénateur, n'ayant pas encore vingt-quatre ans; il écrit des ouvrages ; jeune homme de nature frêle, avec un organe doux et mielleux, de complexion enthousiaste, de couleur olive et de longs cheveux noirs. Férau de la vallée d'Aure, dans les replis des Pyrénées, ardent républicain, destiné à la réputation et après tout à la mort. Des patriotes de toute espèce arrivent : des professeurs, des cultivateurs, des prêtres, des ex-prêtres, des commerçants, des docteurs ; par-dessus tout des parleurs, des sortes d'avocats. Des accoucheurs, comme Levasseur de la Sarthe, ne manquent pas ; ni les artistes, le gros David avec sa joue enflée. Il a cultivé la peinture pendant longtemps en état de convulsion, il sera un législateur. Sa grosse joue, arrêtant sa voix à sa naissance, l'empêche entièrement d'être orateur ; mais son pinceau, sa tête, son cœur ardent, joint à un génie toujours excité, siégeront là, homme corporellement et mentalement enflé, disproportionné, mou et gros plutôt que grand, faible d'ailleurs, en état de convulsion, non vigoureux comme artiste, ainsi qu'il veut le paraître ? Les bienfaiteurs de notre espèce naturalisés ne sont pas oubliés. Priestley, nommé par le département de l'Orne, a refusé. Paine, le rebelle tailleur, est élu par le Pas-de-Calais, il accepte. Peu de nobles y arrivent, et même aucun.- Paul-François Barras, a noble comme les Barras, aussi vieux que les rochers de la Provence » , en est un . Le nécessiteux , l'échoué mortel, fut jeté sur les côtes des Maldives il y a longtemps-, quand il était matelot et soldat combattant l'Indien; il revint à terre depuis, Parisien affamé, coureur de plaisirs et à demi-solde, après avoir parcouru beaucoup d'îles, avec un enchantement temporaire, une conversion mo

 mentanée à l'état de bestialité et d'impureté {beasthood and hoghood). Le département du Var l'y a aussi envoyé: homme de chaleur et d'activité, manquant d'élocution, en un mot dépourvu de tout ce qui est nécessaire pour parler ; cependant, non sans une sorte de rapidité de coup d'œil, de certain courage vif et passager, qui à cette époque, la chance favorisant, pouvait, aller loin. Il est grand, beau à voir « seulement de complexion un peu jaune » . Mais sous une robe de pourpre, un manteau écarlate et une plume tricolore, dans les occasions solennelles, l'homme paraît bien» (1). Lepelletier Saint-Fargeau, ancien constituant, espèce de noble, possesseur d'une fortune énorme, y figurera aussi, — pour obtenir l'abolition de la peine de mort ! Malheureux ex-parlementaire! De plus, au nombre des soixante-neuf anciens constituants, remarquez Philippe d'Orléans, prince du sang ! non alors d'Orléans. Le féodalisme ayant été banni de la terre, il demande à ses dignes amis, les électeurs de Paris, d'avoir à lui donner un nom nouveau ; sur quoi le procureur Manuel, en sa qualité d'écrivain à antithèses, recommande le nom Egalité. En conséquence, là siégera Philippe Egalité, vu de la terre et du ciel. Une telle Convention est recueillie ; véritable volaille furieuse dans le temps de la mue, dont Brunswick avec ses grenadiers aura bientôt fait raison. Le temps pourrait, attendu que Bertrand est toujours en prière, s'améliorer un peu (2). C'est en vain, ô Bertrand ! Le temps ne s'améliorera pas un peu. Si même il s'était amélioré? Dumouriez-Polymète, quoique Bertrand ne le sache pas, sortit tout fringant d'un (1) Dictionnaire des hommes marquants , Barras. (2) Bertrand Moleville, Mémoires , t. II, p. 225. Digitized by Google

SEPTEMBRE. 68 sommeil léger et de courte durée, cette matinée du 29 août, plein d'activité, de discrétion et d'audace. Trois jours après cela, Brunswick, ouvrant de grands yeux, aperçut le passage de TArgonne entièrement occupé, intercepté avec des arbres abattus et des camps fortifiés. Ce fut l'acte le plus prompt et le plus adroit qu'ait exécuté Dumouriez. * La manœuvre peut coûter à Brunswick « une perte de trois semaines » , perte très-fâcheuse dans ces circonstances. Une muraille de montagnes de quarante milles étant entre lui et Paris, qu'il aurait pu occuper avant, dont il faut maintenant s'emparer ! Joignez à cela la pluie qui tombait chaque jour ; et nous sommes dans la misérable Champagne pouilleuse, terre couverte seulement de marais humides. Comment traverser ce mur de montagnes de l'Argonne, ou que faire sur cette terre? On marche, on s'éclabousse avec force jurons (Sackerment) et interjections gutturales; on force le passage de l'Argonne; mais, malheureusement, on ne réussit pas à traverser le bois ; les volées se répètent comme une forte musique, ou les timbales de Moloch, reproduites par les échos; les torrents gonflés bouillonnent avec fureur au pied des rochers, entraînant à leur surface des carcasses humaines. C'est en vain 1 Le petit village des Islettcs, avec son clocher, s'élève intact dans la passe de la montagne entre les hauteurs qui l'entourent ; vos marches forcées et ascendantes sont devenues des glissades forcées et, des chutes en bas. Du sommet des hauteurs tu ne peux rien voir, si ce n'est des rocs muets et des bois humides et plaintifs; la Vache de Clermont (énorme vache qu'elle est) se montre par intervalles (1), se débarrassant de sa (1) lettres 6e Helen-Maria Williams, 111, p. 79-8J.
Digitized by Google

SEPTEMBRE DANS L'ARGONNE. Gî) couveriiirc de nuages, inondée par les eaux du ciel, et la reprenant bientôt après. La passe de l'Argonne ne sera pas forcée ; vous devez longer l'Argonne, aller tout autour. Mais imaginez-vous si les seigneurs émigrés n'ont pas vu un peu leur splendeur ternie, si « ce régiment à pied, avec uniformes lisérés de rouge et pantalons de nankin », pouvait être en ordre au jour de bataille! Au lieu de gasconnade, une sorte de désespoir, une hydrophobie provenant à' excès d'eau, menace de survenir. Le jeune prince de Ligne, fils de ce brave écrivain de Ligne, le lion des dandies, tombe en arrière, tué roide dans le Grand-Pré, partie nord de la passe. Brunswick est sur les bords, rôdant avec peine vers les extrémités du sud. Quatre jours, jours .de pluie comme au temps de Noé; sans feu, sans provisions! Pour avoir du feu, vous abattez des arbres verts et produisez de la fumée; pour provisions, vous mangez des raisins verts, et vous avez la colique, la dysenterie pestilentielle : oXexr.ro & Xao Les villageois nous assassinent, ils ne se joignent point à nous, ils menacent de nous frapper de leurs ciseaux! 0 seigneurs, infortunés et tristes seigneurs ! et vous, pantalons de nankin tout éclaboussés! — Mais, ô dix fois plus infortunés encore ! vous pauvres Sackerment , hideux hessois et hulans tombés sur le dos, qui n'aviez aucun motif pour venir mourir ici, si ce n'est la contrainte et les trois sous par jour! M,nc Leblanc du Bras d'or n'a-t-elle pas aussi sa part sous ce berceau de joncs dégoûtants ! Les villageois assassins sont pendus, les honorables et anciens membres dè la Constituante, quoique d'un âge respectable, sont en voiture les mains liées: ce sont les malheurs de la guerre. Ainsi on s'arrête et s'agite partout, sur les pentes et

70 SEPTEMBRE, dans les passes de l'Argon ne, — perte pour Brunswick de vingt-cinq jours désastreux. 11 y a repos, mouvement ; on avance, on recule ; on se présente sérieusement, en , face, suivant que les positions changent, et l' Argonne est en partie entourée, en partie forcée. Mais Dumouriez va toujours en avant, l'entoure, si vous voulez, tient bon comme un objet fixé en terre, lequel objet est muni d'un grand nombre de pivots, se portant tantôt ici, tantôt là, présentant continuellement un nouveau front au moment le plus inattendu, ne consentant, sur aucun point, à se retirer. Les recrues lui affluent, pleines d'ardeur, mais au sujet desquelles il survient quelques difficultés. Derrière le Grand-Pré, par exemple, le Grand-Pré qui est du côté opposé kl'Argonne, et que nous avons forcé et entouré, — les recrues ardentes, dans une de ces volte-face et de ces résistances de front, furent repoussées, comme le peuvent être des braves; il s'éleva alors un cri de Sauve qui peut! et une terreur panique qui faillit tout perdre! Mais le général arrive au galop, et d'une voix de tonnerre et avec force gestes, frappant même de son épée, les arrête, les rallie, leur fait sentir leur honte (1) ; il saisit les principaux criards et les chefs, « ils ont les cheveux rasés et les sourcils coupés », et il les envoie dans le monde comme exemple. Alors aussi (car réellement les rations minimes et le campement en pleine pluie donnent à des estomacs affamés de la mauvaise humeur) il y a presque une sédition. Sur ce, Dumouriez se présente en tête des lignes, avec son état-major et une escorte de cent hussards. Il avait posté quelques escadrons sur les derrières, l'artillerie en avant, et leur dit : « Vous autres, car je ne (1) Dumouriez, Mémoires, t. III, p. 29. Digitized by Google

dans les passes de l'Argonne, — perte pour Brunswick de vingt-cinq jours désastreux. Il y a repos, mouvement; on avance, on recule; on se présente sérieusement, en face, suivant que les positions changent, et l'Argonne est en partie entourée, en partie forcée. Mais Dumouriez va toujours en avant, l'entoure, si vous voulez, tient bon comme un objet fixé en terre, lequel objet est muni d'un grand nombre de pivots, se portant tantôt ici, tantôt là, présentant continuellement un nouveau front au moment le plus inattendu, ne consentant, sur aucun point, à se retirer. Les recrues lui affluent, pleines d'ardeur, mais au sujet desquelles il survient quelques difficultés. Derrière le Grand-Pré, par exemple, le Grand-Pré qui est du côté opposé à l'Argonne, et que nous avons forcé et entouré, — les recrues ardentes, dans une de ces volte-face et de ces résistances de front, furent repoussées, comme le peuvent être des braves; il s'éleva alors un cri de *Sauve qui peut!* et une terreur panique qui faillit tout perdre! Mais le général arrive au galop, et d'une voix de tonnerre et avec force gestes, frappant même de son épée, les arrête, les rallie, leur fait sentir leur honte (1); il saisit les principaux criards et les chefs, « ils ont les cheveux rasés et les sourcils coupés », et il les envoie dans le monde comme exemple. Alors aussi (car réellement les rations minimes et le campement en pleine pluie donnent à des estomacs affamés de la mauvaise humeur) il y a presque une sédition. Sur ce, Dumouriez se présente en tête des lignes, avec son état-major et une escorte de cent hussards. Il avait posté quelques escadrons sur les derrières, l'artillerie en avant, et leur dit : « Vous autres, car je ne

(1) Dumouriez, *Mémoires*, t. III, p. 29.

 » peux vous appeler ni citoyens, ni soldats, ni incs » enfants, vous voyez devant vous cette artillerie, derrière » vous cette cavalerie. Vous vous êtes déshonorés par des » crimes. Je ne souffre ici ni assassins ni bourreaux. Je » vous ferai hacher en pièces à la première mutinerie. Si » vous vous corrigez, si vous vous conduisez comme cette)> brave armée dans laquelle vous avez l’honneur d’être » admis, vous trouverez en moi un bon père. Je sais qu'il » y a parmi vous des scélérats chargés de vous pousser » aux crimes; chassez-les vous-mêmes, ou dénoncez-Ies» moi: je vous en rends responsables (1). » Patience, ô Dumouriez 1 cet amas douteux de criards, de mutins, une fois exercé, accoutumé, deviendra une phalange de combattants, et fera face et volte-face aussi promptement que le vent ou que le tourbillon ; faces tannées à moustaches, souvent nu-pieds, souvent sans provisions, avec des nerfs de fer, qui ne demandent seulement que du pain et de la poudre; vrais enfants du feu, mortels les plus adroits, les plus vifs, les plus chaleureux qu’on ait vus depuis Attila. Ils peuvent conquérir et envahir ainsi que le fit Attila, — dont tu vois aujourd’hui le camp et le champ de bataille sur ce même terrain, et qui après avoir balayé la terre, se trouva souvent en grandes difficultés, et eut des jours de lutte bien durs; — arrêté ici même par le Romain Aetius et la chance, leur nuage dépoussiéré fut de nouveau dispersé dans l’est (2). Il est assez étrange que dans cette bruyante confusion militaire que nous avons vue il y a longtemps tomber dans une collision homicide, — àNancyoudansles ruesde Metz, (1) Dumouricï, Mémoire», t. III, p. 55. (2) Hclcn-Maria Williams, III, p; 32. Digitized by Google

72 SEPTEMBRE. où le brave Bouille se tenait l'épée nue, et qui depuis s'est brisée en pièces ; — il est étrange que dans cette confusion , et non d'ailleurs, paraisse le premier germe de retour à l'ordre pour la France ! Autour de ce germe, la pauvre France presque enterrée par suicide, au milieu de débris et du chaos, sera bien aise de se rallier, de commencer à s'élever, de donner une forme nouvelle à sa poussière inorganique, et de se transformer très-lentement, après des siècles, avec les Napoléon, les Louis-Philippe et autres de même nature et de même destinée, en une nouvelle France infiniment préférable, nous pouvons l'espérer! Ces volte-face et ces mouvements dans la région de l'Argonne qui sont minutieusement ordonnés par Dumouriez lui-même, et plus intéressants pour nous que les plus belles parties d'échecs de Philidor, lecteurs, passons-les tous sous silence , — et liâtons-nous de remarquer deux choses, la première particulière et de peu d'importance, la seconde importante et générale. La première, c'est la présence, dans ce jeu de guerre de l'Argonne, d'un certain mortel appartenant à cette classe appelée immortelle. On a remarqué qu'anciennement lorsque les dieux apparaissaient aux hommes, c'était rarement dans leur forme naturelle reconnaissable : c'est ainsi que les vachers d'Admète donnent à Apollon un manteau de peau de chèvre, une coupe à lait (c'est heureux qu'ils ne le frappent pas avec leurs aiguillons), ne songeant pas qu'il est le dieu du soleil ! Le nom de ce mortel est Johann Wolfgang von Goethe. C'est le ministre d'Herzog Weimar, venu avec un léger contingent de Weimar, pour remplir une fonction non militaire, insignifiante, très-incompréhensible presque pour tous! Il estmain tenant, brides en main, sur les hauteurs près de SainteDigitized by Google

SEPTEMBRE DANS L'ARGONNE. 73 Menehould, faisant une épreuve « sur la fièvre que donne le canon ». Ayant atteint la hauteur, à cheval, en dépit de toute influence, à travers les jeux et les feux des boulets de canon, avec le désir scientifique de savoir ce que peut être cette fièvre : «Son bruit, dit-il, est assez curieux ; » c'est comme s'il était composé du bourdonnement de » la toupie, du murmure de l'eau et du sifflet du moineau. » Vous éprouvez par degrés une sensation extraordinaire » qui ne peut être décrite que par rapprochement. Il » semble que vous êtes dans un endroit étouffant, et que » vous êtes en même temps saisi de la chaleur qu'il pro» duit ; alors vous vous sentez comme si l'élément et vous » alliez de pair. La vue ne perd rien de sa force et de sa » clarté ; c'est comme si tout avait une sorte de couleur » brune et rouge qui rend la position et les objets encore » plus impressifs sur vous (1) » . Voici la fièvre du canon, telle que la ressent un poète universel, — homme tout à fait sans pareil 1 Dans cette tête incompréhensible, il y a vraiment la contrepartie spirituelle (appelée le complément) de ce môme produit extraordinaire mort-né delà terrequi maintenant produit son effet au dehors dans l'Argonne, au milieu de ces tonnerres de canons, et au dedans dans cette tête incompréhensible. Prenez cet homme, ô lecteur 1 pour le plus extraordinaire de tous les extraordinaires individus, dans cette campagne de l'Argonne. Ce que nous disons de lui n'est point une fiction, ni une figure de rhétorique, mais un fait historique et scientifique, ainsi que beaucoup de personnes peuvent aujourd'hui, à cette distance, voir ou commencer à voir. (!) Gœllie, Cuiitpnyne de Frime? (Œuvres, i. CARIA LE. XXX, 1». 73). ni. — 3
Digitized by Google

74 SEPTEMBRE. Mais la majeure partie du public pense que ce que nous avions à remarquer est ceci : que le 20 septembre 1792 était une matinée sombre et brumeuse ; que dès trois heures du matin Sainte-Menehould, et ces villages et ces sites de maisons que nous connaissons d'ancienne date, furent secoués par les wagons de l'artillerie, par le fracas des sabots et les pas des soldats : militaires, patriotes et Prussiens prenant position sur les hauteurs de la Lune et autres collines, changeant de quartiers et avançant, — comme dans un fort jeu d'échecs. — Fasse le ciel que cela tourne à bien ! Le meunier de Valmy s'est enfoui sous terre ; son moulin, qui n'eut jamais autant de vent, reste tranquille maintenant. A sept heures du matin, le brouillard se dissipe. Voyez Kellermann, commandant en deuxième, sous Dumouriez,à la tête de dix-huit pièces de canon et de rangs épais et serrés, se mettre en bataille autour de ce moulin silencieux, sur cette hauteur avantageuse ; Brunswick avec de nombreux soldats et du canon couvrant les hauteurs de la Lune ; le petit ruisseau et sa petite vallée les séparent à présent. Ainsi ce qui a tant tardé est enfin arrivé 1 au lieu de la faim et de la dyssenteric, nous aurons un rude combat ; et alors ! — Dumouriez avec des forces et un front solide observe d'une hauteur voisine; il ne peut qu'aider par des vœux et le silence. Voici les dix-huit pièces d'artillerie qui se font entendre et aboient ; on répond de la Lune, un bruit de tonnerre s'élève dans l'air, et les ochos le répètent à travers les vallées, jusque dans les profondeurs des forêts de l'Argonne (maintenant désertes), et des existences et des membres volent dispersés de côté et d'autre. Brunswick peut-il faire quelque effet sur eux? Les brillants et tristes seigneurs en sont à se mordre les pouces ; les Digitized by Google

Mais la majeure partie du public pense que ce que nous avions à remarquer est ceci : que le 20 septembre 1792 était une matinée sombre et brumeuse; que dès trois heures du matin Sainte-Menehould, et ces villages et ces sites de maisons que nous connaissons d'ancienne date, furent secoués par les wagons de l'artillerie, par le fracas des sabots et les pas des soldats : militaires, patriotes et Prussiens prenant position sur les hauteurs de la Lune et autres collines, changeant de quartiers et avançant, — comme dans un fort jeu d'échecs.— Fasse le ciel que cela tourne à bien ! Le meunier de Valmy s'est enfoui sous terre ; son moulin, qui n'eut jamais autant de vent, reste tranquille maintenant. A sept heures du matin, le brouillard se dissipe. Voyez Kellermann, commandant en deuxième, sous Dumouriez, à la tête de dix-huit pièces de canon et de rangs épais et serrés, se mettre en bataille autour de ce moulin silencieux, sur cette hauteur avantageuse; Brunswick avec de nombreux soldats et du canon couvrant les hauteurs de la Lune; le petit ruisseau et sa petite vallée les séparent à présent.

Ainsi ce qui a tant tardé est enfin arrivé ! au lieu de la faim et de la dyssenterie, nous aurons un rude combat; et alors ! — Dumouriez avec des forces et un front solide observe d'une hauteur voisine; il ne peut qu'aider par des vœux et le silence. Voici les dix-huit pièces d'artillerie qui se font entendre et aboient ; on répond de la Lune, un bruit de tonnerre s'élève dans l'air, et les échos le répètent à travers les vallées, jusque dans les profondeurs des forêts de l'Argonne (maintenant désertes), et des existences et des membres volent dispersés de côté et d'autre. Brunswick peut-il faire quelque effet sur eux ? Les brillants et tristes seigneurs en sont à se mordre les pouces : les

SEPTEMBRE DANS L'ARGONNE. 75 sans-culottes ne semblent par fuir comme des poulets ! au milieu du plus fort de l'engagement, un boulet de canon abat sous lui le cheval de Kellermann ; un chariot de poudre est lancé et éclate dans les airs, avec un fracas qui domine tous les bruits; on voit voler en l'air je ne sais quels débris. Brunswick tente l'assaut. « Camarades, s'écrie Kellermann, vive la patrie! allons vaincre pour elle ! » Et le crie de : vive la patrie ! lui répond et va frapper le ciel, comme un feu roulant, de tous côtés ; nos rangs tiennent ferme comme des rocs, et Brunswick repasse la vallée sans avoir obtenu d'avantages ; il regagne sa position de la Lune non sans être maltraité en route ; et il en fut ainsi tout un jour de septembre, — avec du fracas, des cris et des échos. La canonnade dura jusqu'au coucher du soleil, et aucun mal ne fut fait ; une heure après le coucher du soleil, le peu d'horloges qui restaient dans le pays sonnèrent sept heures; alors Brunswick fait une nouvelle tentative, sans plus de succès ! On lui oppose des rangs de rochers aux cris de : vive la patrie ! il se retire non sans perte ; alors il cesse et retourne « a la taverne de la Lune » et y établit une redoute pour le cas où il serait attaqué 1 Vraiment , il en est ainsi, seigneurs brillants et tristes ; faites ce que vous pourrez. Ah ! la France ne se lève pas en masse pour nous, et les paysans ne se joignent pas à nous, mais ils nous assassinent ! nulle pendaison , nulle instigation ne les convaincra ! ils ont perdu leur vieil amour pour le roi, pour les insignes de la royauté, j'en ai peur, et môme ils lutteront pour en être débarrassés, cela paraît être maintenant dans leurs dispositions ; ni l'Autriche ne prospère, non plus que le siège de Thionville. Les habitants de Thionville, poussant l'insolence jusqu'à l'épigramme, ont placé un Digitized by Google

76 SEPTEMBRE. cheval de bois sur leurs remparts avec une botte de foin et cette inscription. « Quand j'aurai fini mon foin, vous prendrez Thionville (1) ! » A quel degré peut s'élever la frénésie de l'esprit humain 1 Les tranchées de Thionville sont remplies, et celles de Lille ouvertes ; la terre ne nous sourit pas, ni le ciel ; ce dernier s'obscurcit et pleure, répandant une pluie épaisse et pis encore. Nos amis môme nous insultent, nous sommes blessés chez eux: «S. M. Prussienne avait une redingote » quand la pluie arriva, et (contrairement à toutes les lois » connues) elle l'endossa, tandis que nos princes français, » l'espoir du pays, n'en avaient pas ! » À cela, vraiment, comme le dit Gœthe, quelle réponse peut-on faire (2)? — Froid, faim, affront, colique, dyssenterie et mort, et nous ici, le genou cri terre, dans nos redoutes, et nullement redoutables, au milieu de misérables tas de gerbes de blé et de chaume pourri sur cette boueuse hauteur de la Lune, autour de cette misérable taverne de la Lune 1 Voilà la canonnade de Valmy où le poëte universel a fait l'épreuve de la fièvre du canon, où les sans-culottes français ne s'enfuirent pas comme des poulets. Grande journée pour la France! chaque soldat a rempli son devoir, et l'Alsacien Kellermann (bien supérieur au vieux Lückner le congédié) a commencé à devenir plus grand, et Égalité fils , brillant et brave officier de campagne, s'est distingué par son intrépidité. — C'est le môme courageux individu qui aujourd'hui, sous le nom de Louis-Philippe, sans l'égalité, lutte dans de fâcheuses circonstances, pour conserver quelque temps encore le titre de roi des Français. (1) Histoire parlementaire, t. XIX, p. 177. (2) Gœthe, t. XXX, p. h 9. Digitized by Google

KXEUNT. 77 VIII E X E U N T. Mais ce 20 septembre est encore un grand jour, sous un autre point de vue. Car, observez que lorsque le cheval de Kellermann s'abattit sous lui, au moulin de Valiny, nos nouveaux députés nationaux, qui formeront une convention nationale, circulent et s'attroupent autour de la salle des Cent-Suisses avec l'intention de se constituer ! Le lendemain vers midi, Camus l'archiviste est occupé « à vérifier les pouvoirs » ; plusieurs centaines sont déjà prêts. En conséquence l'ancienne législative recommence à sortir de ses vieilles cendres, comme le phénix, avec une nouvelle forme. — Et aussitôt, tous retournent en solennité à la salle du Manège ; là siège une convention nationale ; ils sont sept cent quarante-neuf au complet ou presque au complet, présidés par Pétion — qui commencent aussitôt le travail. Lis les rapports des débats de cette après-midi, lecteur ; il n'y a pas de débats semblables, l'ennuyeux Moniteur même devient plus dramatique en vérité que Shakespeare. En effet, l'épigrammatique Manuel se lève et prononce des choses étranges : « Que le président aura une garde d'honneur et sera logé aux Tuileries » ; — rejeté. Et Danton se lève et parle, et Collot d'Herbois, et le curé Grégoire, et le boiteux Couthon de la Montagne, se lèvent également et en stances mélibéennes , composées de quelques lignes seulement, ils font de nombreuses propositions : « Que la pierre angulaire de la nouvelle constitution est la souveraineté du peuple ; que Digitized by Google

VIII

EXEUNT.

Mais ce 20 septembre est encore un grand jour, sous un autre point de vue. Car, observez que lorsque le cheval de Kellermann s'abattit sous lui, au moulin de Valmy, nos nouveaux députés nationaux, qui formeront une convention nationale, circulent et s'attroupent autour de la salle des Cent-Suisses avec l'intention de se constituer !

Le lendemain vers midi, Camus l'archiviste est occupé « à vérifier les pouvoirs » ; plusieurs centaines sont déjà prêts. En conséquence l'ancienne législative recommence à sortir de ses vieilles cendres, comme le phénix, avec une nouvelle forme. — Et aussitôt, tous retournent en solennité à la salle du Manége ; là siége une convention nationale ; ils sont sept cent quarante-neuf au complet ou presque au complet, présidés par Pétion — qui commencent aussitôt le travail. Lis les rapports des débats de cette après-midi, lecteur ; il n'y a pas de débats semblables, l'ennuyeux *Moniteur* même devient plus dramatique en vérité que Shakespeare. En effet, l'épigrammatique Manuel se lève et prononce des choses étranges : « Que le président aura une garde d'honneur et sera logé aux Tuileries » ; — rejeté. Et Danton se lève et parle, et Collot d'Herbois, et le curé Grégoire, et le boiteux Couthon de la Montagne, se lèvent également et en stances *mélibéennes*, composées de quelques lignes seulement, ils font de nombreuses propositions : « Que la pierre angulaire de la nouvelle constitution est la souveraineté du peuple ; que

 notre constitution sera acceptée par le peuple, sinon nulle ; bien plus, que le peuple doit être vengé et avoir ses juges naturels ; que les impôts doivent subsister jusqu'à nouvel ordre; que les propriétés foncières et autres seront à jamais sacrées ; enfin que la royauté, dès ce jour, est abolie en France». Tout est décrété avant que quatre heures n'aient sonné, le tout aux acclamations du monde (1). L'arbre était si avancé qu'il suffisait de le secouer pour remplir les voitures de son fruit jaune. Et aussi dans la région de Valmy, dès que la nouvelle arrive, quel est ce tumulte qui s'entend de la boueuse hauteur de la Lune ?» Un hourrah général des Français sur la colline opposée ; les bonnets sont au bout des baïonnettes et élevés dans l'air ; et une clameur confuse de «République 1 vive la république 1 » est apportée par le vent. — Le lendemain matin, pour parler ainsi, Brunswick fait endosser les havre-sacs avant le jour, il allume autant de feux qu'il en peut allumer, et marche sans faire battre la caisse. Dumouriez trouva de tristes restes dans ce camp : « des latrines pleines de sang» (2). Le chevaleresque roi de Prusse, car il y était en personne, nous l'avons vu, devra s'en repentir longtemps ; il jette un regard plus froid que jamais sur ces brillants et tristes seigneurs, et sur ces princes français, l'espérance du pays ; — et après tout, et sans gêne, il endosse sa redingote, heureux qu'il est d'en avoir une. Us se retirent, tous se retirent avec la rapidité qui convient à travers la Champagne piétinée et fangeuse, avec des pluies torrentielles sur le dos, Dumouriez avec son Kellermann et son Dillon les piquant un peu par derrière, un peu, pas beaucoup ; tantôt piquant, tantôt négociant : (1) Histoire parlementaire, t. XIX, p. 19. (2) i*r novembre 1792. — Dumouriez, t. III, p. 73. Digitlzed by Google

79 EXEUNT. car Brunswick a l’œil ouvert,. et S. M. Prussienne est une Majesté repentante. L’Autriche n’a pas réussi non plus : le cheval de bois de Thion ville n’a pas mangé son foin, et la ville de Lille ne s’est pas rendue. Les tranchées de Lille sont ouvertes le 29 de ce mois, par les boulets, les bombes et les grenades, tranchées telles que le Vésuve et l’abîme en auraient. C’était effrayant, disent les' témoins oculaires, mais sans résultat. Les Lillois sont tellement excités, surtout après les nouvelles de l’Argonne et de l’Est 1 Pas un sans indispensables dans Lille ne voudrait se rendre, quand on lui donnerait la rançon d’un roi. Les boulets rouges pleuvent jour et nuit ; six mille, ou environ ; et des bombes remplies d’essence de térébenthine, qui jaillit tout en flammes, uniquement sur les demeures des sans-culottes et des pauvres, les rues des riches étant épargnées. Mais les sans-culottes prennent des seaux d’eau et se forment en compagnies pour éteindre. La bombe est dans la maison de Pierre 1 la bombe est chez Jean ! Ils mettent en commun et leur logement et leurs provisions au cri de : Vive la république 1 et sans que le cœur jamais leur manque. Un boulet tonne à travers la principale salle de l’hôtel de ville, pendant que la Commune y est assemblée : « Nous sommes en permanence, » dit un des membres avec calme, et en continuant sa besogne; le boulet reste en permanence aussi dans le mur probablement, jusques à ce jour (1). L’archiduchesse d’Autriche (sœur de la reine) verra elle-même le feu de l’artillerie ; dans leur empressement à satisfaire une archiduchesse, deux mortiers éclatent et (1) Bombardement de Lille (Hisl. parlera., t, XX, p. 63-71). Digitized by Google

car Brunswick a l'œil ouvert, et S. M. Prussienne est une Majesté repentante.

L'Autriche n'a pas réussi non plus : le cheval de bois de Thionville n'a pas mangé son foin, et la ville de Lille ne s'est pas rendue. Les tranchées de Lille sont ouvertes le 29 de ce mois, par les boulets, les bombes et les grenades, tranchées telles que le Vésuve et l'abîme en auraient. C'était effrayant, disent les témoins oculaires, mais sans résultat. Les Lillois sont tellement excités, surtout après les nouvelles de l'Argonne et de l'Est ! Pas un *sans indispensables* dans Lille ne voudrait se rendre, quand on lui donnerait la rançon d'un roi. Les boulets rouges pleuvent jour et nuit ; six mille, ou environ ; et des bombes remplies d'essence de térébenthine, qui jaillit tout en flammes, uniquement sur les demeures des sans-culottes et des pauvres, les rues des riches étant épargnées. Mais les sans-culottes prennent des seaux d'eau et se forment en compagnies pour éteindre. La bombe est dans la maison de Pierre ! la bombe est chez Jean ! Ils mettent en commun et leur logement et leurs provisions au cri de : Vive la république ! et sans que le cœur jamais leur manque. Un boulet tonne à travers la principale salle de l'hôtel de ville, pendant que la Commune y est assemblée : « Nous sommes en permanence, » dit un des membres avec calme, et en continuant sa besogne ; le boulet reste en permanence aussi dans le mur probablement, jusques à ce jour (1).

L'archiduchesse d'Autriche (sœur de la reine) verra elle-même le feu de l'artillerie ; dans leur empressement à satisfaire une archiduchesse, deux mortiers éclatent et

80 SEPTliMBllË. tuent trente personnes ; c'est en vain ; Lille souvent en feu est toujours éteint, Lille ne cédera pas. Les hardis garçons arrachent gaiement les mèches des bombes à terre. Un homme attrape avec son chapeau qui prend feu un boulet qui roulait; dès qu'il fut refroidi, ils le couvrirent d'un bonnet rouge. Bien remarquable aussi ce jovial barbier qui, quand la bombe eut éclaté auprès de lui, en prit un morceau, mit dedans de la mousse de savon en disant : voilà mon plat à barbe! et rasa sur le lieu même quatorze personnes. Bravo, jovial barbier, bien digne de faire la barbe aux fantômes à manteaux rouges, et de trouver des trésors ! — Le huitième jour de ce siège opiniâtre, le 6 octobre, l'Autriche voyant qu'elle perdait sa peine se retira, non sans un sentiment intérieur de mécontentement; Dumouriez s'y dirige promptement ; et Lille, couverte de cendre et de fumée étouffante, mais poussant des cris joyeux jusqu'au ciel, ouvre ses portes toutes grandes. Le plat à barbe devient à la mode. « Pas de patriote un » peu élégant », dit Mercier plusieurs années après, «qui » ne se rase dans un morceau d'une bombe de Lille». Quidmulta, pourquoi tant de paroles? Les envahisseurs sont en fuite ; l'armée de Brunswick dont un tiers a péri se traîne d'une façon désastreuse dans les chemins creux de la Champagne, se répandant aussi dans les champs d'une argile visqueuse et rougeâtre, comme Pharaon dans une mer Rouge de fange, dit Gœthe, car ici aussi gisaient des chariots brisés, et cavaliers et fantassins, semblent sombrer tout autour (1). Le 19 octobre au matin, le poëte universel sortant par le nord de Verdun, où il était entré par le sud, environ cinq semaines aupara(I) Gœthe, Campagne de France , p. 103. Digitized by Google

tuent trente personnes ; c'est en vain ; Lille souvent en feu est toujours éteint, Lille ne cédera pas. Les hardis garçons arrachent gaiement les mèches des bombes à terre. Un homme attrape avec son chapeau qui prend feu un boulet qui roulait; dès qu'il fut refroidi, ils le couvrirent d'un bonnet rouge. Bien remarquable aussi ce jovial barbier qui, quand la bombe eut éclaté auprès de lui, en prit un morceau, mit dedans de la mousse de savon en disant : *voilà mon plat à barbe !* et rasa sur le lieu même quatorze personnes. Bravo, jovial barbier, bien digne de faire la barbe aux fantômes à manteaux rouges, et de trouver des trésors ! — Le huitième jour de ce siége opiniâtre, le 6 octobre, l'Autriche voyant qu'elle perdait sa peine se retira, non sans un sentiment intérieur de mécontentement; Dumouriez s'y dirige promptement ; et Lille, couverte de cendre et de fumée étouffante, mais poussant des cris joyeux jusqu'au ciel, ouvre ses portes toutes grandes. Le plat à barbe devient à la mode. « Pas de patriote un » peu élégant », dit Mercier plusieurs années après, « qui » ne se rase dans un morceau d'une bombe de Lille ».

Quid multa, pourquoi tant de paroles ? Les envahisseurs sont en fuite ; l'armée de Brunswick dont un tiers a péri se traîne d'une façon désastreuse dans les chemins creux de la Champagne, se répandant aussi dans les champs d'une argile visqueuse et rougeâtre, comme Pharaon dans une mer Rouge de fange, dit Gœthe, car ici aussi gisaient des chariots brisés, et cavaliers et fantassins, semblent sombrer tout autour (1). Le 19 octobre au matin, le poëte universel sortant par le nord de Verdun, où il était entré par le sud, environ cinq semaines aupara-

 vant, dans un ordre tout différent, remarqua le phénomène suivant, et en fil partie. « Vers les trois heures du matin, n'ayant pas fermé l'œil » de la nuit, nous allions monter dans notre voiture qui » attendait à la porte, quand un obstacle insurmontable » se présenta, car déjà roulaient entre les pavés qui » étaient en tas de chaque côté de la rue une suite decha» riots chargés de malades ; c'était comme s'ils roulaient » dans des marais. Pendant que nous étions là à attendre » pour savoir ce qu'il y avait à faire, notre propriétaire, » chevalier de Saint-Louis, passa précipitamment près de « nous sans nous saluer. Il avait été un des notables sous » Galonné en 1787, depuis émigré ; il était revenu prendre «possession de son domicile, rayonnant de joie, avec » les Prussiens ; maintenant il doit repartir pour errer de b nouveau sur la terre immense, suivi d'un domestique « portant un petit paquet suspendu à un bâton. » L'activité de notre alerte Lisieux se fît remarquer » dans cette circonstance et nous tira encore d'affaire. » Il se jeta dans une étroite solution de continuité de cette » file de voitures et retint le chariot qui s'avançait, jusqu'à » ce que nous fussions parvenus à nous intercaler dans le » convoi avec nos six et nos quatre chevaux ; après quoi, » dans ma légère petite carriole, je pus respirer plus libre» ment. Nous étions maintenant en route, marchant d'un » pas d'enterrement, mais enfin en route. Le jour parut ; » nous nous trouvâmes à la sortie de la ville au milieu » d'un tumulte et d'un vacarme démesurés. Toutes sortes » de voitures, quelques cavaliers, une immense quantité » de piétons se croisaient sur la grande esplanade devant » la barrière ; nous tournâmes à droite avec notre colonne, » versEstain, sur une route étroite, bordée de fossés de * ÿtized by Google

vant, dans un ordre tout différent, remarqua le phénomène suivant, et en fit partie.

« Vers les trois heures du matin, n'ayant pas fermé l'œil » de la nuit, nous allions monter dans notre voiture qui » attendait à la porte, quand un obstacle insurmontable » se présenta, car déjà roulaient entre les pavés qui » étaient en tas de chaque côté de la rue une suite de cha- » riots chargés de malades ; c'était comme s'ils roulaient » dans des marais. Pendant que nous étions là à attendre » pour savoir ce qu'il y avait à faire, notre propriétaire, » chevalier de Saint-Louis, passa précipitamment près de » nous sans nous saluer. Il avait été un des notables sous » Calonne en 1787, depuis émigré ; il était revenu prendre » possession de son domicile, rayonnant de joie, avec » les Prussiens; maintenant il doit repartir pour errer de » nouveau sur la terre immense, suivi d'un domestique » portant un petit paquet suspendu à un bâton.

» L'activité de notre alerte Lisieux se fit remarquer » dans cette circonstance et nous tira encore d'affaire. » Il se jeta dans une étroite solution de continuité de cette » file de voitures et retint le chariot qui s'avançait, jusqu'à » ce que nous fussions parvenus à nous intercaler dans le » convoi avec nos six et nos quatre chevaux ; après quoi, » dans ma légère petite carriole, je pus respirer plus libre- » ment. Nous étions maintenant en route, marchant d'un » pas d'enterrement, mais enfin en route. Le jour parut ; » nous nous trouvâmes à la sortie de la ville au milieu » d'un tumulte et d'un vacarme démesurés. Toutes sortes » de voitures, quelques cavaliers, une immense quantité » de piétons se croisaient sur la grande esplanade devant » la barrière ; nous tournâmes à droite avec notre colonne, » vers Estain, sur une route étroite, bordée de fossés de

82 SEPTEMBRE. » chaque côte. L'instinct delà conservation dans une presse » aussi énorme ne connaissait ni pitié, ni respect pour » rien. A peu de distance devant nous s'abattit un des » chevaux d'un chariot de munitions; on coupa les traits » et on le laissa là. Puis, comme les trois autres ne pou» vaient traîner davantage leur voiture, on coupa égale» ment les traits et l'on jeta le lour dvéhicule dans le fossé,)> et sans aucun retard nous eûmes à passer droit sur le » cheval qui allait se relever, et je vis très-bien, ses jam» bes sous les roues, se briser et craquer. » Cavaliers et piétons s'efforçaient de sortir des che» mins étroits et embarrassés pour gagner les prés ; mais » ils étaient aussi noyés par la pluie, coupés par les fossés » débordés ; les sentiers disparaissaient à chaque instant. » Quatre soldats français bien mis, beaux et ayant l'air » comme il faut, pataugèrent quelques instants à côté de » notre voiture ; ils étaient extraordinairement propres et » nets, et avaient un tel talent de poser leurs pieds que » leur chaussure ne portait pas plus haut que la cheville » les traces du pèlerinage boueux dans lequel ces braves » gens étaient engagés. » Dans de telles circonstances, voir dans les fossés, les)) prés, les champs et les clos une assez grande quantité » de chevaux morts, c'était tout naturel ; mais quelque» fois on envoyait d'écorchés, les parties charnues étaient » enlevées, triste marque de la détresse publique. » Nous marchions donc en danger continuel, dès que)> nous nous arrêtions un moment, d'être nous-mêmes » renversés ; vraiment les soins et l'adresse de notre » Lisieux étaient au-dessus de tout éloge. Il montra » le même talent à Estain où nous arrivâmes sur le midi ; » et nous vîmes dans la jolie petite ville bien bâtie, dans

83 EXKUNT. » les rues et dans les places autour de nous, un tumulte » étourdissant ; la foule roulait de côté et d'autre, et tous, « luttant pour avancer, chacun faisait obstacle à son voi» sin. Notre voiture s'arrêta inopinément devant une » "maison superbe sur la place du marché, le maître et » la maîtresse de la maison nous saluèrent à une distance » respectueuse. L'adroit Lisieux à notre insu avait dit » que nous étions le frère du roi de Prusse ! Mais à pré» sent, des fenêtres du rez-de-cliaussée, d'où nous em» brassions toute la place du marché, nous pûmes juger » pleinement de ce tumulte épouvantable ; des piétons de » toute espèce, soldats en uniforme, maraudeurs, citadins » et paysans, l'air résolu mais triste, femmes, enfants, se » bousculant et s'écrasant les uns les autres au milieu de » voitures de toutes sortes, de caissons, de fourgons, » de voitures à un cheval, à deux, à plusieurs chevaux; » des centaines de véhicules variés, mis en réquisition, » ou conduits par leurs propriétaires se frayant un che» min, se heurtant, se gênant les uns les autres, roulaient » de droite et de gauche. Des bestiaux aussi se débat» taient, troupeaux mis probablement aussi en réquisi» tion. De cavaliers, on en voyait peu, mais les équipages » élégants des émigrés, de diverses couleurs, vernissés, » dorés et argentés, évidemment par les premiers carros» siers, attiraient les regards. » Cette sorte de mêlée causée par le peu d'espace, » augmenta encore à l'endroit où la place se rétrécissait. » pour former une rue — droite, il est vrai, et belle, mais » trop étroite pour cette cohue. Je n'ai jamais rien vu » de semblable de ma vie. L'aspect peut être comparé à » ce gonflement d'un fleuve qui s'est répandu avec fureur » sur les prés et les champs, et qui est maintenant forcé üi^ilized by Google

» les rues et dans les places autour de nous, un tumulte » étourdissant ; la foule roulait de côté et d'autre, et tous, » luttant pour avancer, chacun faisait obstacle à son voi- » sin. Notre voiture s'arrêta inopinément devant une » maison superbe sur la place du marché, le maître et » la maîtresse de la maison nous saluèrent à une distance » respectueuse. L'adroit Lisieux à notre insu avait dit » que nous étions le frère du roi de Prusse ! Mais à pré- » sent, des fenêtres du rez-de-chaussée, d'où nous em- » brassions toute la place du marché, nous pûmes juger » pleinement de ce tumulte épouvantable ; des piétons de » toute espèce, soldats en uniforme, maraudeurs, citadins » et paysans, l'air résolu mais triste, femmes, enfants, se » bousculant et s'écrasant les uns les autres au milieu de » voitures de toutes sortes, de caissons, de fourgons, » de voitures à un cheval, à deux, à plusieurs chevaux ; » des centaines de véhicules variés, mis en réquisition, » ou conduits par leurs propriétaires se frayant un che- » min, se heurtant, se gênant les uns les autres, roulaient » de droite et de gauche. Des bestiaux aussi se débat- » taient, troupeaux mis probablement aussi en réquisi- » tion. De cavaliers, on en voyait peu, mais les équipages » élégants des émigrés, de diverses couleurs, vernissés, » dorés et argentés, évidemment par les premiers carros- » siers, attiraient les regards.

» Cette sorte de mêlée causée par le peu d'espace, » augmenta encore à l'endroit où la place se retrécissait » pour former une rue — droite, il est vrai, et belle, mais » trop étroite pour cette cohue. Je n'ai jamais rien vu » de semblable de ma vie. L'aspect peut être comparé à » ce gonflement d'un fleuve qui s'est répandu avec fureur

m Mé SEPTEMBRE. » de se resserrer pour passer sous l'arche étroite d'un ^ » pont, et de couler dans son lit encaissé. Au bas de la f-. » longue rue, que de nos fenêtres on voyait tout entière, si » montait continuellement cette étrange marée ; on dis» tinguait une grande voiture de voyage à deux places » qui dominait de haut tout ce déluge. Nous pensâmes » que c'étaient les belles Françaises que nous avions vues » le matin ; ce n'était point elles, cependant ; c'était le » comte Haugwitz; vous pouviez le voir, portant empreint » sur la figure un air de malice sardonique, s'avancer en » se balançant, pas à pas (1).» Est-ce à une procession si peu triomphale qu'a abouti le manifeste de Brunswick? il a fait pis encore; «il est en négociations avec ces mécréants»: — cette nouvelle produisit sur les émigrés une telle révolution que notre savant poète universel est porté à dire « que l'on craint pour la raison de plusieurs» (2). Plus de ressource; ils doivent se suffire à eux-mêmes, ces pauvres émigrés, furieux contre tout le monde et contre tout, et excitant la colère de tout le monde dans la triste situation où ils se sont placés. Le maître d'hôtel et sa femme, nous disent à table d'hôte combien ces Français sont insupportables; comment en dépit d'une telle humiliation, d'un tel état de dénûment, presque de mendicité, ils se disputent toujours pour la préséance, et ont toujours autant de vanité et d'indiscrétion ; entouré d'honneurs, au haut bout de la table, vous pouvez voir de vos propres yeux, non un seigneur, mais un mannequin de seigneur, tombé en enfance, encore traité de monseigneur, servi avec respect. Sur divers sièges sont assis indistinctement des militaires, (1) Campagne de Fronce, O.œlhe (Stuttgard, 1 829), t. XXX, p. 133-137. (2) Ibid., p. 152. m- : m m

EXEUNT. 85 des commissaires, des aventuriers, consommant en silence leurs mauvais aliments; «sur leur front on peut remar» quer les traces d'une dure destinée, tous gardent le » silence, chacun a ses souffrances personnelles à sup» porter et parait être dans la misère la plus profonde». Un vagabond impatient entre et s'asseoit et mange, sans se plaindre, ce qui est devant lui, le propriétaire laissant l'écot presqu'à sa volonté. « Il est, me dit tout bas le propriétaire, le premier de ces coquins qui consente ù goûter de notre pain noir allemand (1). » Et Dumouriez est à Paris, complimenté et fêté, se pavanant dans les brillants salons ; des flots de robes de dentelles innombrables et d'habits magnifiques s'agitent autour de lui, avec une joie admirative. Un soir cependant, dans la splendeur d'une de ces scènes, il fut apostrophé par un être à physionomie sombre et crasseuse, qui s'était introduit sans être invité, malgré l'opposition de tous les laquais; oui, cette sombre figure est venue « chargée par les Jacobins d'une mission expresse », pour s'enquérir avec rudesse, plus tôt alors que plus tard, de certaines choses, par exemple : « Sur les sourcils rasés des volontaires patriotes? — également sur vos menaces de les mettre en pièces? — et encore, pourquoi n'avez-vous pas poursuivi Brunswick -avec plus de vigueur?» Ainsi avec un rauque croassement l'interroge la sombre figure. — A h-J c'est vous qu'on appelle Marat! répondit le général, \ et il tourna froidement sur ses talons (2) » . — Marat ! « Les robes de dentelles frissonnent comme des trembles. Les beaux habits se rassemblent en cercle ; l'acteur Talma (car c'était chez lui), l'acteur Talma, et presque les bougies (1) Campagne de France, Goethe (Sluttgard, 1820), t. XXX, p. 210-212. (2) Dumouriez, t. III, p. 115. ligitized by Google

des commissaires, des aventuriers, consommant en silence leurs mauvais aliments; « sur leur front on peut remar- » quer les traces d'une dure destinée, tous gardent le » silence, chacun a ses souffrances personnelles à sup- » porter et paraît être dans la misère la plus profonde ». Un vagabond impatient entre et s'asseoit et mange, sans se plaindre, ce qui est devant lui, le propriétaire laissant l'écot presqu'à sa volonté. « Il est, me dit tout bas le propriétaire, le premier de ces coquins qui consente à goûter de notre pain noir allemand (1). »

Et Dumouriez est à Paris, complimenté et fêté, se pavanant dans les brillants salons; des flots de robes de dentelles innombrables et d'habits magnifiques s'agitent autour de lui, avec une joie admirative. Un soir cependant, dans la splendeur d'une de ces scènes, il fut apostrophé par un être à physionomie sombre et crasseuse, qui s'était introduit sans être invité, malgré l'opposition de tous les laquais; oui, cette sombre figure est venue « chargée par les Jacobins d'une mission expresse », pour s'enquérir avec rudesse, plus tôt alors que plus tard, de certaines choses, par exemple : « Sur les sourcils rasés des volontaires patriotes? — également sur vos menaces de les mettre en pièces? — et encore, pourquoi n'avez-vous pas poursuivi Brunswick avec plus de vigueur? » Ainsi avec un rauque croassement l'interroge la sombre figure. — Ah! c'est vous qu'on appelle Marat! répondit le général, et il tourna froidement sur ses talons (2) ». — Marat! « Les robes de dentelles frissonnent comme des trembles. Les beaux habits se rassemblent en cercle; l'acteur Talma (car c'était chez lui), l'acteur Talma, et presque les bougies

(1) *Campagne de France*, Gœthe (Stuttgard, 1829), t. XXX, p. 210-212.

86 SEPTEMBRE. elles-mêmes deviennent bleus, jusqu'à ce que l'obscène spectre à apparence sombre et inconnue sur terre s'évanouisse pour rentrer dans ses ténèbres natales. Le général Dumouriez, après quelques jours, repart pour la Hollande ; il attaquera la Hollande, quoique en hiver. Et le général Montesquiou au sud-est est entré dans le royaume de Sardaigne, où presque sans tirer un coup de fusil il a enlevé la Savoie, impatiente de faire partie de la république. Et le général de Gustine au nord-est s'est jeté sur Spire et son arsenal, puis sur l'électorale Mayence (1), non sans y être engagé, car il y a là des Allemands démocrates, et pas une ombre d'électeur ; si bien que dans ces derniers jours d'octobre, madame Forster, fille de Heine, tant soit peu démocrate, se promenant hors la barrière de Mayence avec son mari, vit des soldats français jouant à la boule avec des boulets de canon ! Forster saute de joie par-dessus une bombe en criant : Vive la république 1 Un garde national à barbe noire réplique : « Elle vivra bien sans vous. » (1) Lettres de Jean-George Forster (Leipzig, 1829), t. I, p. 88.

LIVRE II RÉGICIDE I L'ASSEMBLÉE DÉLIBÉRATIVE. La France a donc accompli parfaitement bien deux choses : elle a repoussé au delà des frontières ses envahisseurs cimmériens et déchiré sa constitution sociale à l'intérieur, jusque au dernier morceau; elle l'a détruite, elle l'a anéantie. Tout est complètement changé ; depuis le roi renversé, jusqu'au commissaire de quartier, toutes les autorités, les magistrats, les juges, toutes les personnes ayant un caractère officiel, ont eu à se modifier d'ellesmêmes, autant qu'il était nécessaire, et cela sans perdre de temps, ou sinon, brusquement et non sans violence on les aurait déposées. Un conseil exécutif de ministres formé de patriotes, avec un patriote Danton dans son sein, et aiflssi la nation entière et la Convention nationale, se sont chargés de ce soin. Tout commissaire de quartier, même dans les hameaux les plus reculés qui avait dit : de par le roi , et montré de la fidélité, n'avait rien de mieux à faire Dioitized by Google

 qu'à se retirer pour faire place à un nouveau commissaire qui pouvait dire : de par la république . C'est un changement tel, que l'historien doit prier ses lecteurs de se l'imaginer sans qu'il le leur ait décrit. Une révolution instantanée dans tout le corps politique, l'âme politique étant complètement changée ; révolution telle que peu de corps politiques ou autres en peuvent éprouver dans ce monde. Vous pourriez la comparer à celle dont la nymphe Sémélé fit l'expérience, lorsqu'elle sentit le besoin, par un caprice de femme, de voir son Jupiter olympien en vrai Jupiter; ainsi elle parut, la pauvre nymphe, à tel moment, Sémélé, au moment d'après, non plus Sémélé, mais flamme, et statue de cendres ardentes ! La France a jeté les regards sur la démocratie, et l'a regardée en face. Les envahisseurs cimmériens se rallieront avec des dispositions plus lmmhles, avec plus ou moins de bonheur; cette ruine, cette destruction, reformeront une organisation sociale, comme elles le pourront. Mais quant à la Convention nationale qui a tout à régler, si elle le fait, si comme l'espèrent le député Paine et la France entière, elle peut tout finir en peu de mois, nous l'appellerons la plus expéditive des conventions. En vérité, il est bien singulier de voir comment ce vif peuple français passe subitement de vive le roi à vive la république, et cela en se trémoussant et en dansant, en secouant chaque jour (pour parler ainsi), et en foulant aux pieds dans la poussière, sa vieille défroque sociale, ses façons de penser, ses règles, ses usages et ses mœurs ; et ils s'acheminent en dansant joyeusement vers le déréglé, vers l'inconnu, avec l'espérance dans le cœur, et les mots de liberté , égalité, fraternité , à la bouche. Y a-t-il deux siècles, ou y a-t-il deux ans que la France entière poussait

L'ASSEMBLÉE DÉLIBÉRATIVE. 89 simultanément des rugissements jusqu'au ciel, faisant entendre au milieu du tapage et de la fumée à sa fête des piques : «Vive le restaurateur de la liberté française ! » Il y a trois ans, Versailles et l'OEil-de-Bœuf existaient encore ; aujourd'hui il y a cette enceinte du Temple, surveillée tout autour par les municipaux aux yeux de dragons où, comme en son dernier cachot, gît la royauté expirante. En l'année 1789, le député à la constituante Barrère « pleurait» dans son journal, à la vue du roi Louis réconcilié ; et aujourd'hui en 1792, Barrère, député a la Convention, sans pleurer le moins du monde, va considérer si le roi Louis réconcilié sera ou non guillotiné. La vieille défroque sociale tombe (disons-nous) si vite, parce qu'elle est tout à fait usée, et elle est foulée aux pieds par la danse nationale. Et les nouveaux vêtements, où sont-ils, où sont les nouvelles modes, les mœurs nouvelles? Liberté, égalité, fraternité; ce ne sont pas des vêtements, mais le désir d'en avoir ! La nation est dans ce moment, pour parler par métaphore, toute nue ; elle n'a ni mœurs, ni vêtements, elle est nue, une nation sans-culotte. Voilà jusqu a quel point nos patriotes Brissot et nos Guadet ont triomphé. Les visions d'Ézéchiei Vergniaud sur la chute des trônes et des couronnes, dont il a parlé hypothétiquement et prophétiquement au printemps de cette année, se sont réalisées tout à coup en automne. Nos éloquents patriotes de la législative, semblables à de puissants magiciens, ont, par la force de leur parole, livré le royalisme avec ses vieilles coutumes et formules à tous les vents, et gouverneront maintenant une France libre de formules. Libre de formules? et encore pourtant l'homme ne vit qu'avec des formules, des usages, des

90 RÉGICIDE. manières d'agir et de vivre I Pas de texte plus vrai que celui-ci, qui sera vrai de la table à thé ou de l'établi du tailleur, jusqu'aux hautes chambres des sénats, aux temples solennels, oui, dans toutes les régions de l'esprit et de l'imagination, jusqu'aux dernières limites de l'être articulé : — Ubi hotnines sunt , modi sunt ; il y a des règles partout où il y a des hommes ! C'est la loi la plus profonde de la nature humaine1; grâce à elle, l'homme est un artisan, un animal se servant d'outils, et non l'esclave de l'instinct, du hasard et de la nature brute, mais dans une certaine mesure, leur maître. Vingt-cinq millions d'hommes qui se dépouillent subitement de tous leurs usages, et qui les foulent ainsi aux pieds, sont une terrible chose à gouverner. Les éloquents patriotes de la législative ont précisément ce problème à résoudre ; sous les noms et surnoms d'hommes d'État, de modérantins, de Brissotins, de Rolandins, finalement de Girondins , ils deviendront fameux par toute la terre en le résolvant. Car ces vingt-cinq millions sont aussi des Gaulois effervescents ; — remplis à la fois de l'espérance de l'ineffable et universelle fraternité de l'âge d'or, et de la terreur de l'Europe cimmérienne coalisée tout entière contre nous. C'est un problème comme il y en a peu. En vérité, si l'homme, ainsi que le veulent les philosophes, jetait les yeux devant et derrière lui, qu'adviendrait-il de lui en beaucoup de cas? et dans ce cas particulier qu'adviendrait-il de ces sept cent quaranteneuf hommes? La Convention, si elle voyait clairement, et devant et derrière elle, serait une convention paralysée; mais comme elle voit clairement jusqu'au bout de son nez, elle n'est pas paralysée. Pour la Convention elle-même, elle n'hésite ni sur la

Digitized by Googk^

 besogne, ni sur la façon de la faire : il s’agit de faire la constitution, défendre la république, jusqu’à ce que ce soit fait. C’est pourquoi, assez promptement est formé un comité de la constitution : Sieyès, l’ancien constituant, constructeur de constitutions par état ; Gondocert fait pour de meilleures choses ; le député Paine, avec cette face d’un rouge ardent et ses yeux noirs étincelants ; Hérault de Séchelles, ex-parlementaire, un des plus beaux hommes de France : ces individus, avec d’autres collègues moins remarquables, se mettent gaiement à l’ouvrage, ils feront une fois déplus la constitution, et ils la feront, espérons-le, plus durable que la dernière. Car, que la constitution puisse être faite, qui en doute? autrement l’évangile de J. J. Rousseau aurait donc été prêché en vain au monde? Oui, c’est vrai, notre dernière constitution s’est écroulée dans l’année, d’une façon lamentable. Que s’ensuit-îl ? Uniquement qu’il faut ramasser les débris et les matériaux et s’en servir pour rebâtir mieux. Élargissez votre base, d’abord, jusqu’au suffrage universel, s’il le faut; ensuite, rejetez les matériaux pourris, comme le royalisme et autres du même genre. En un mot, bâtissez, ô merveilleux Sieyès et compagnie, sans vous lasser ! Si les échafaudages et les moellons croulent autour de vous, que cela vous excite au lieu de vous décourager. Recommencez toujours pour réparer le dommage ; et si vos membres sont brisés, que vos cœurs restent entiers ; construisez, dis-je, au nom du ciel, — jusqu’à ce que l’édifice tienne debout, ou autrement le genre humain l’abandonnera et les constructeurs de constitution seront congédiés avec des railleries et des pleurs ! Une bonne fois, dans le cours de l’éternité, il a été décidé que les doctrines du Contrat social seraient mises à l’épreuve. Et

Digitized by Google

besogne, ni sur la façon de la faire : il s'agit de faire la constitution, défendre la république, jusqu'à ce que ce soit fait. C'est pourquoi, assez promptement est formé un comité de la constitution : Sieyès, l'ancien constituant, constructeur de constitutions par état ; Condocert fait pour de meilleures choses ; le député Paine, avec cette face d'un rouge ardent et ses yeux noirs étincelants ; Hérault de Séchelles, ex-parlementaire, un des plus beaux hommes de France : ces individus, avec d'autres collègues moins remarquables, se mettent gaiement à l'ouvrage, ils feront une fois de plus la constitution, et ils la feront, espérons-le, plus durable que la dernière. Car, que la constitution puisse être faite, qui en doute ? autrement l'évangile de J. J. Rousseau aurait donc été prêché en vain au monde? Oui, c'est vrai, notre dernière constitution s'est écroulée dans l'année, d'une façon lamentable. Que s'ensuit-il ? Uniquement qu'il faut ramasser les débris et les matériaux et s'en servir pour rebâtir mieux. Élargissez votre base, d'abord, jusqu'au suffrage universel, s'il le faut ; ensuite, rejetez les matériaux pourris, comme le royalisme et autres du même genre. En un mot, bâtissez, ô merveilleux Sieyès et compagnie, sans vous lasser ! Si les échafaudages et les moellons croulent autour de vous, que cela vous excite au lieu de vous décourager. Recommencez toujours pour réparer le dommage ; et si vos membres sont brisés, que vos cœurs restent entiers ; construisez, dis-je, au nom du ciel, — jusqu'à ce que l'édifice tienne debout, ou autrement le genre humain l'abandonnera et les constructeurs de constitution seront congédiés avec des railleries et des pleurs ! Une bonne fois, dans le cours de l'éternité, il a été décidé que les

92 HÉGICIDE. ainsi le comité de constitution se donnera de la peine, plein d'espérance et de foi, — sans opposition aucune de la part de tout lecteur de ces pages. Faire une constitution, donc, et rentrer gaiement chez soi dans peu de mois, est la prédiction que notre Convention fait sur elle-même; par ce savant programme , ses opérations et ses résultats marcheront. Mais entre le meilleur, le plus savant des programmes, en pareil cas, et l'exécution complète, quelle distance ! Toute réunion d'hommes n'est-elle pas, ainsi que nous le disons souvent, une réunion d'influences qui échappent au calcul ; chaque unité n'est-elle pas un microcosme d'influences? — Comment la science, sur de telles données, pourrait-elle fondre ses calculs et ses prophéties ? La science qui ne peut avec tous ses calculs, son calcul différentiel et intégral, son calcul des variations, calculer le problème de trois corps gravitants, doit ici rester tranquille et dire seulement : dans cette Convention nationale il y a sept cent quarante-neuf corps bien singuliers qui gravitent et font bien autre chose encore, — qui, probablement, de quelque étrange manière accompliront les décrets du ciel. Quand il s'agit d'assemblées nationales, de parlements, de congrès, qui ont siégé longtemps, qui sont d'un tempérament froid, et qui ne sont pas extraordinairement ardents, on peut calculer et conjecturer ; et pourtant il y a encore une sorte de mystère dans leur marche ; et c'est justement là la pâture des chroniqueurs du journalisme ; oui, ceux-là même sont quelquefois jetés hors de l'ornière. Combien à plus forte raison une pauvre convention nationale emportée par la furie française, lancée d'un train si rapide, sans routine, sans chemin frayé, sans ornière, et dont tous les membres étaient si terriblement ardents ! Digitized by Googl

ainsi le comité de constitution se donnera de la peine, plein d'espérance et de foi, — sans opposition aucune de la part de tout lecteur de ces pages.

Faire une constitution, donc, et rentrer gaiement chez soi dans peu de mois, est la prédiction que notre Convention fait sur elle-même; par ce savant programme, ses opérations et ses résultats marcheront. Mais entre le meilleur, le plus savant des programmes, en pareil cas, et l'exécution complète, quelle distance! Toute réunion d'hommes n'est-elle pas, ainsi que nous le disons souvent, une réunion d'influences qui échappent au calcul; chaque unité n'est-elle pas un microcosme d'influences? — Comment la science, sur de telles données, pourrait-elle fondre ses calculs et ses prophéties? La science qui ne peut avec tous ses calculs, son calcul différentiel et intégral, son calcul des variations, calculer le problème de trois corps gravitants, doit ici rester tranquille et dire seulement: dans cette Convention nationale il y a sept cent quarante-neuf corps bien singuliers qui gravitent et font bien autre chose encore, — qui, probablement, de quelque étrange manière accompliront les décrets du ciel.

Quand il s'agit d'assemblées nationales, de parlements, de congrès, qui ont siégé longtemps, qui sont d'un tempérament froid, et qui ne sont pas extraordinairement ardents, on peut calculer et conjecturer; et pourtant il y a encore une sorte de mystère dans leur marche; et c'est justement là la pâture des chroniqueurs du journalisme; oui, ceux-là même sont quelquefois jetés hors de l'ornière. Combien à plus forte raison une pauvre convention nationale emportée par la furie française, lancée d'un train si rapide, sans routine, sans chemin frayé, sans ornière,

93 L’ASSEMBLÉE DÉLIBÉRATIVE. C’est littéralement un parlement, comme un n’en a jamais vu sur terre. Ils sont eux-mêmes tout nouveaux, sans organisation. Ils sont le cœur et le cerveau d’une France complètement tombée dans la plus folle désorganisation. De toutes les villes, des hameaux, des parties les plus reculées de cette France avec ses vingt-cinq millions d’âmes passionnées, des influences innombrables sc précipitent à flots pressés dans ce même cœur, dans la salle du Manège, et se précipitent avec la même violence au dehors ; voilà de quelle terrible circulation artérielle et veineuse ce cœur est l’organe. Non, jamais sept cent quarante individus humains ne siégèrent ensemble sur cette terre, dans des circonstances plus étranges. La plupart sont des gens communs, ou pas loin du commun ; et pourtant comme la position qu’ils occupent les met en évidence ! Comment dans ce bruit sauvage de l’ouragan des passions humaines, avec la mort, la victoire, la terreur, la valeur, toutes les hauteurs, tous les abîmes grondant et rugissant, ces hommes abandonnés à leur propre direction vont-ils parler et agir ? Les lecteurs savent bien que cette Convention nationale française (contrairement à son programme) est devenue l’étonnement et l’horreur du genre humain, une sorte de convention apocalyptique, un rêve sinistre réalisé, dont l’histoire ne parle guère que sous la forme de l’exclamation ; comment elle a couvert la France de misère, de déceptions et de délire ; comment de son sein s’élança la mort sur le cheval pâle. Détester cette pauvre convention nationale, est facile ; la louer et l’aimer, cela ne s’est pas trouvé impossible. C’est, ainsi que nous avons dit, un parlement placé dans les plus étranges circonstances. Pour nous, dans ces pages, voyons-y un mystère sombre et Digitized by Google

C'est littéralement un parlement, comme on n'en a jamais vu sur terre. Ils sont eux-mêmes tout nouveaux, sans organisation. Ils sont le cœur et le cerveau d'une France complétement tombée dans la plus folle désorganisation. De toutes les villes, des hameaux, des parties les plus reculées de cette France avec ses vingt-cinq millions d'âmes passionnées, des influences innombrables se précipitent à flots pressés dans ce même cœur, dans la salle du Manége, et se précipitent avec la même violence au dehors ; voilà de quelle terrible circulation artérielle et veineuse ce cœur est l'organe. Non, jamais sept cent quarante individus humains ne siégèrent ensemble sur cette terre, dans des circonstances plus étranges. La plupart sont des gens communs, ou pas loin du commun ; et pourtant comme la position qu'ils occupent les met en évidence ! Comment dans ce bruit sauvage de l'ouragan des passions humaines, avec la mort, la victoire, la terreur, la valeur, toutes les hauteurs, tous les abîmes grondant et rugissant, ces hommes abandonnés à leur propre direction vont-ils parler et agir ?

Les lecteurs savent bien que cette Convention nationale française (contrairement à son programme) est devenue l'étonnement et l'horreur du genre humain, une sorte de convention apocalyptique, un rêve sinistre réalisé, dont l'histoire ne parle guère que sous la forme de l'exclamation ; comment elle a couvert la France de misère, de déceptions et de délire ; comment de son sein s'élança la mort sur le cheval pâle. Détester cette pauvre convention nationale, est facile ; la louer et l'aimer, cela ne s'est pas trouvé impossible. C'est, ainsi que nous avons dit, un parlement placé dans les plus étranges circonstances. Pour

94 KEGICIDK. terrible, où les cimes se rencontrent avec les abîmes, avec de telles alternatives d éclairs resplendissants et de ténèbres redoublées, que les pauvres mortels éblouis ne savent plus distinguer ni les abîmes ni les cimes, mais se débattent et s'agitent en aveugles, comme des mortels peuvent faire en pareil cas. Convention qui devra se détruire ellemùme par un suicide et se réduire en cendres, — avec tout un monde 1 C'est à nous de ne pas égarer nos explorations dans ces profondeurs sombres et insondables, mais de la considérer de haut d'un œil impassible, de contempler son agonie sanglante, les phases et les crises dans lesquelles elle sera successivement jetée. Il est un fait général bien que superficiel, que nous remarquons avec éloge: la force de la politesse. L'esprit de civilisation a tellement pénétré dans la vie de l'homme, que ni Drouet, ni Legendre, dans le plus fort de la lutte, ne peuvent s'en affranchir. Les débats des sénats, quand ils sont si violents et si passionnés, sont rarement présentés avec franchise au monde ; autrement peut-être en seraitil surpris. Le grand monarque lui-même ne chassa-t-il pas un jour son Louvois en brandissant sur lui une paire de pincettes ? mais si on lit les épais volumes des débats de cette convention, tout écumants d'une passion furieuse, qui agite à chaque instant des questions de vie et de mort, on est encore plus frappé de voir jusqu'à quel point ils sont encore maîtres d'eux-mêmes dans leurs discours, et comment dans cette effervescence sauvage, il y a toujours une sorte de règle polie qui s'efforce de contenir le débat, et comment les formes de la vie sociale n'en disparaissent jamais entièrement. Ces hommes, bien qu'ils se menacent du poing, 11e se prennent jamais au collet ; ils ne tirent jamais de poignards que pour produire un effet oratoire, Digitized by Google -*■ *

95 L'ASSEMBLÉE DÉLIBÉRATIVE, et cela rarement ; le blasphème est presque inconnu, quoique les rapports soient assez sincères ; nous ne trouvons en tout qu'un ou deux jurons prononcés par Marat. Pour le reste, il y a de l'effervescence, qui en doute? assez d'effervescence ; les décrets passent aujourd'hui par acclamations et sont révoqués demain avec des vociférations ; l'esprit de cette assemblée est fiévreux, toujours porté aux extrêmes, toujours précipité ; « la voix de l'orateur est dominée par les clameurs»; une centaine « d'honorables membres s'élancent vers le côté gauche de la salle avec menaces, «le président a brisé successivement trois sonnettes»; il enfonce violemment, son chapeau, « pour marquer que la patrie est h deux doigts de sa perte». Assemblée tumultueuse et effervescente de la vieille Gaule 1 — ah, comme ces mots tour à tour éclatants et sourds de débats et de vie (la vie n'est-elle pas un débat?) tombent dans le silence l'un après l'autre, tantôt retentissants comme une fanfare, tantôt, sourds comme un glas funèbre ! Brennus et ces vieux capitaines gaulois, dans leur marche sur Rome, la Galatie et dans tous les autres pays, où ils portaient leurs invasions furieuses, avaient de ces débats orageux, n'en doutez pas, bien qu'aucun Moniteur ne les ait rapportés. Ils se querellaient en vieux celtique, ces Brennus ; et ce n'étaient pas des sans-culottes, au contraire, leurs culottes, leurs braies de feutre ou de cuir brut étaient la seule chose qu'ils eussent ; puisque selon Tite-Live, ils étaient nus jusqu'aux hanches, — et voyez, c'est encore la même besogne, les mêmes hommes, maintenant qu'ils ont des habits et qu'ils prononcent du nez une sorte de mauvais latin î mais en somme, le temps n'enveloppe-t-il pas cette Convention nationale, comme il enveloppait ces Brennus et ces anciens et augustes séDigitized by Google

et cela rarement ; le blasphème est presque inconnu, quoique les rapports soient assez sincères ; nous ne trouvons en tout qu'un ou deux jurons prononcés par Marat.

Pour le reste, il y a de l'effervescence, qui en doute? assez d'effervescence ; les décrets passent aujourd'hui par acclamations et sont révoqués demain avec des vociférations ; l'esprit de cette assemblée est fiévreux, toujours porté aux extrêmes, toujours précipité ; « la voix de l'orateur est dominée par les clameurs » ; une centaine « d'honorables membres s'élancent vers le côté gauche de la salle avec menaces, « le président a brisé successivement trois sonnettes » ; il enfonce violemment son chapeau, « pour marquer que la patrie est à deux doigts de sa perte ». Assemblée tumultueuse et effervescente de la vieille Gaule ! — ah, comme ces mots tour à tour éclatants et sourds de débats et de vie (la vie n'est-elle pas un débat?) tombent dans le silence l'un après l'autre, tantôt retentissants comme une fanfare, tantôt sourds comme un glas funèbre ! Brennus et ces vieux capitaines gaulois, dans leur marche sur Rome, la Galatie et dans tous les autres pays, où ils portaient leurs invasions furieuses, avaient de ces débats orageux, n'en doutez pas, bien qu'aucun *Moniteur* ne les ait rapportés. Ils se querellaient en vieux celtique, ces Brennus ; et ce n'étaient pas des sans-culottes, au contraire, leurs culottes, leurs braies de feutre ou de cuir brut étaient la seule chose qu'ils eussent ; puisque selon Tite-Live, ils étaient nus jusqu'aux hanches, — et voyez, c'est encore la même besogne, les mêmes hommes, maintenant qu'ils ont des habits et qu'ils prononcent du nez une sorte de mauvais latin ! mais en somme, le temps n'enveloppe-t-il pas cette Convention nationale, comme

 nais, avec leurs braies de cuir? Le temps sans doute, et aussi l'éternité. Aube obscure du temps — ou midi qui deviendra crépuscule, — et puis viennent la nuit et le silence ; et le temps avec tous ses bruits mourant s'engloutit dans la mer paisible. Plains ton frère, ô fils d'Adam ! Le jargon furieux qui sort de ses lèvres écumantes n 'est-ce pas vraiment le vagissement d'un enfant qui ne peut expliquer ce qui lui fait mal? mais il souffre évidemment d'un mal intérieur, et aussi doit-il crier et vagir sans trêve jusqu'à ce que sa mère le prenne, et qu'il s'endorme. Cette convention n'a pas encore quatre jours d'existence et les mélodieuses stances mélibéennes qui renversèrent la royauté sont encore toutes fraîches dans notre oreille, quand retentit un nouveau diapason, malheureusement de discorde cette fois. Car on a parlé d'une chose dont il est difficile de bien parler, les massacres de septembre. Que dire de ces massacres de septembre, avec la Commune de Paris qui y a présidé, une Commune de Paris, dont la haine est terrible, et devant qui la pauvre législative impuissante n'avait qu'à se taire et à rester tranquille. Et maintenant, si une jeune et toute-puissante convention ne veut pas se taire et rester tranquille, quelle marche devrat-elle prendre? Ayez une garde départementale payée, répondent les Girondins et les amis de l'ordre, une garde nationale de volontaires chargée par tous les quatre-vingttrois ou quatre-vingt-cinq départements de cette mission spéciale; ils maintiendront les septembriseurs et les communes tumultueuses en état de soumission, la Convention en état de souveraineté. Ainsi ont répondu dans leur rapport les amis do l'ordre siégeant en comité, et même un décret a été rendu pour cet effet. Oui, certains départements comme le département du Var ou Marseille, dans

Digitized by Google

 la ferme attente et l’assurance d’un décret, ont déjà leur contingent de volontaires en marche ; les braves Marseillais, les premiers le 10 août, ne seront pas les derniers ici ; « les pères donnent à leurs fils un mousquet et vingt-cinq louis, dit Barbaroux, et leur ordonnent de marcher. » Peut-il y avoir rien de plus légitime ? une république qui veut se fonder sur la justice doit faire une enquête sur les massacres de septembre ; une convention s’appelant elle-même nationale ne doit-elle pas être gardée par une force nationale? Hélas! lecteur, cela semble ainsi à première vue, et cependant il y a beaucoup à dire et à contester. Tu vois les faibles débuts d’une controverse, que la logique pure ne terminera pas. Deux petites sources, septembre et la garde départementale, ou plutôt une seule source, la même au fond, s’enflera et débordera en flots d’amertume ; une foule de courants, secondaires et de ruisseaux d’amertume s’y jetteront d’un bord et de l’autre, jusqu’à ce qu’elle devienne une large rivière d’amertume, de rage et de discorde, qui ne pourra disparaître que dans les catacombes. Cette garde départementale, décrétée par des majorités accablantes, et pour la première fois licenciée, est de nouveau, dans l’intérêt delà paix, et non pour insulter Paris, décrétée plus d’une fois ; ce décret est même partiellement exécuté et les hommes qui doivent faire partie de la garde se montrent et paradent dans les rues de Paris, et il leur arrive de crier dans les fumées du vin : «/l bas Marat » (!) ! Bien qu’elle soit décrétée plus souvent que jamais, elle est tout aussi souvent révoquée, et continue pendant environ sept mois à n’être qu’une pure hypothèse, un sujet de bruit et de colère, une sé(I) Histoire i>arlemenluire, t. XX, p. 184. CARLYI.E. lu. — 6 Digitized by Google

 duisante possibilité qui s'efforce de devenir une réalité ; mais qui n'en sera jamais une, et qui après une lutte sans fin, sombrera au mois de février dans un funèbre repos, entraînant bien des choses avec elle. Si étranges sont les voies des hommes et des honorables membres ! Mais, ce quatrième jour de l'existence de la convention, qui est le 25 septembre 1792, il y a rapport du comité sur ce décret de la garde départementale, et un discours est prononcé contre. Il y a dénonciation d'anarchie et de dictature, sur laquelle nous pouvons laisser l'incorruptible Robespierre réfléchir; il y a dénonciation contre un certain Journal de la République , naguère appelé Ami du peuple; et en môme temps s'avançant visiblement, se tenant visiblement debout à la tribune, prêt à prendre la parole, le spectre en chair et en os de l'ami du peuple, Marat 1 Criez, vous les dix-sept cent quaranteneuf, c'est vraiment Marat, lui, et non pas un autre. Marat n'est point une illusion du cerveau, une création de la typographie, n'ayant d'existence que sur le papier ; mais un objet réel, composé de membres, de muscles, et qui a sa petite stature, à lui; vous le voyez là, dans sa noirceur, dans sa crasseuse saleté, c'est une fraction vivante du chaos et de la nuit antique, revêtue d'une forme visible, et qui demande à parler. «Il paraît dit Marat, au millieu des cris de l'assemblée, qu'il y a ici beaucoup de personnes qui sont mes ennemis. — Tousl Tous! s'écrièrent des centaines de voix. » Il y avait de quoi démonter un ami du peuple. Mais Marat ne se démontera pas ; il parle et croasse une explication, il croasse d'un air si raisonnable, si sincère, que la pitié repentante adoucit la colère, et que les huées s'apaisent ou môme se changent en applaudissements. Car cette Convention est malDigitized by Google

99 L’ASSEMBLÉE DÉLIBÉRATIVE, heureusement la plus mobile des machines ; en ce moment elle se dirige vers l’est avec une énergie irrésistible ; mais touchez seulement quelques ressorts avec adresse, et la machine entière s’ébranlera, tournera avec un craquement terrible, et après mille oscillations se dirigera dans quelques instants vers l’ouest. Ainsi Marat, absous et applaudi, victorieux dans ce premier assaut, est, dans la suite du débat, piqué de nouveau par quelque adroit Girondin, et alors les huées recommencent et un décret d’accusation est sur le point de passer; mais le sombre ami du peuple pare le coup, se redresse encore une fois, croasse de nouveau avec un calme persuasif, et le décret d’accusation coule à fond. Sur ces entrefaites, il tire un pistolet, et l’appliquant sur son front, siège de tant de pensées et de prédictions, il dit que, «si le décret d’accusation avait passé, lui, l’ami du peuple, se serait fait sauter la cervelle». Un ami du peuple en est bien capable. Du reste, quant à ces deux cent soixante mille têtes d’aristocrates, Maratdit ingénument : « C'est là mon avis. » N’est-il pas incontestable, «qu’aucun pouvoir sur terre ne peut m’empêcher de pénétrer les traîtres et de les démasquer», par l’originalité supérieure de mon esprit (1)? Peu de parlements sur terre, ont eu un membre honorable tel que cet ami du peuple. Nous observons, cependant, que cette première attaque des amis de l’ordre, toute rude et prompte qu’elle ait été, est tombée à plat. Car Robespierre non plus, accusé d’avoir parlé de dictature, et de s’être fait saluer, en se montrant, de ce nom de dictateur, ne peut être jeté en prison, ni mis en accusation, quoique Barbaroux ait ouvertement porté témoignage contre lui et signé sa déposi(1) Moniteur , n° 271, 280, 29A, première année. Journal de Moore , II, p. 21, 157, etc.
Digitized by Google

 tion. Avec une humilité édifiante l'incorruptible a dérobé au soufflet sa joue couleur vert- de mer ; il élève sa voix grêle, et plaide avec une adresse jésuitique, il réussit, il demande, enfin, avec assurance, ,« quels témoins a le citoyen Barbaroux à l'appui dê ses allégations?» «Moi! » s'écrie le violent Rebecqui, debout, se frappant la poitrine des deux mains, et reprenant «Moi (1)1» Néanmoins l'homme au teint vert de mer plaide de nouveau, et avec le même succès. Ce long tohubohu purement personnel, lorsque tant de questions d'un intérêt public sont négligées, se termine par un ordre du jour. O amis de la Gironde, pourquoi employez-vous vos augustes sessions à de pitoyables personnalités, quand la grande nationalité est dans un semblable état? — La Gironde a touché, aujourd'hui, à la tache noire et sale de son beau domaine de la Convention, elle l'a foulée aux pieds, et ne l'a pas encore effacée. Hélas ! c'est une source d'eau vive, comme nous le disions, que cette tache noire, et elle 11e sera pas foulée aux pieds. II L'EXÉCUTIVE. Ne pouvons-nous pas conjecturer aussi qu'autour de cette grande entreprise, la création de la constitution, il y aura, comme jusqu'ici, grand nombre de difficultés étranges, et des questions et des intérêts compliques, en sorte qu'après peu et -môme après beaucoup de mois, la Convention n'aura rien fixé? Hélas ! toute une marée de (1) Moniteur , première année, séance du 25 septembre.
Digitized by Google

lot L’EXÉCITIVE. questions arrive roulante, bouillonnante ; elle grossit toujours 5 elle monte sans fin! Parmi ces questions, sans parler de celle de septembre et de l’anarchie, notons-en trois, qui se présentent plus souvent que les autres, et promettent de devenir les principales questions : celles dos armées, des subsistances, et troisièmement celle du roi détrôné. Quant aux armées, la défense publique doit évidemment être assurée par les mesures convenables ; car l’Europe paraît se coaliser de nouveau ; on craint que l’Angleterre même ne s’y joigne. Heureusement Dumouriez réussit dans le nord ; mais il réussissait trop ; s’il devenait liberticide. Dumouriez réussit, malgré l’hiver, mais non sans des plaintes lamentables. Le doux Pache, maître d’école suisse qui vivait modestement dans son allée, qui faisait l’étonnement de ses voisins, est devenu depuis peu, (lecteur qu’attendez-vous ?) ministre de la guerre ! madame Roland, frappée de ses manières polies, le recommanda à son mari comme commis ; le doux employé ne demandera aucun salaire, ayant toutes les dispositions du vrai patriotisme ; il viendra avec un morceau de pain dans sa poche, pour économiser et son dîner et son temps, et tout en cassant une croûte à la hâte, de temps en temps, il travaillera chaque jour comme trois, ponctuel, silencieux, frugal, le doux Tartufe ! En conséquence Roland au dernier changement l’a recommandé pour le ministère delà guerre. Et maintenant, il paraîtrait qu’il travaille en secret contre Roland ; il est à la disposition de vos plus chauds jacobins et septembriseurs ; et il ne peut, comme le sévère Roland, être le veto des coquins (1). (1) Madame Roland, Mémoires , t. Il, p. 287, elc. 6. Digitized by Google

questions arrive roulante, bouillonnante ; elle grossit toujours ; elle monte sans fin ! Parmi ces questions, sans parler de celle de septembre et de l'anarchie, notons-en trois, qui se présentent plus souvent que les autres, et promettent de devenir les principales questions : celles des armées, des subsistances, et troisièmement celle du roi détrôné.

Quant aux armées, la défense publique doit évidemment être assurée par les mesures convenables ; car l'Europe paraît se coaliser de nouveau ; on craint que l'Angleterre même ne s'y joigne. Heureusement Dumouriez réussit dans le nord ; mais il réussissait trop ; s'il devenait *liberticide*. Dumouriez réussit, malgré l'hiver, mais non sans des plaintes lamentables. Le doux Pache, maître d'école suisse qui vivait modestement dans son allée, qui faisait l'étonnement de ses voisins, est devenu depuis peu, (lecteur qu'attendez-vous ?) ministre de la guerre ! madame Roland, frappée de ses manières polies, le recommanda à son mari comme commis ; le doux employé ne demandera aucun salaire, ayant toutes les dispositions du vrai patriotisme ; il viendra avec un morceau de pain dans sa poche, pour économiser et son dîner et son temps, et tout en cassant une croûte à la hâte, de temps en temps, il travaillera chaque jour comme trois, ponctuel, silencieux, frugal, le doux Tartufe ! En conséquence Roland au dernier changement l'a recommandé pour le ministère de la guerre. Et maintenant, il paraîtrait qu'il travaille en secret contre Roland ; il est à la disposition de vos plus chauds jacobins et septembriseurs ; et il ne peut, comme le sévère Roland, être le *véto des coquins* (1).

102 RÉGICIDE. Comment le doux Pache mine et sape, on ne le sait pas bien ; cependant on sait ceci, que son ministère est devenu un repaire de vols et de confusion, à tel point que nul homme n'y jette les yeux sans frémir : que le citoyen Hassenfratz, commis en chef, y siège en bonnet rouge , rapace, violent, quelque peu calculateur et mathématicien, le plus insolent des porteurs de bonnet rouge ; que Pache grignote le pain qu'il a dans sa poche, au milieu des employés supérieurs et des sous-employés, et qu'il a absorbé tous les revenus de la guerre; que les fournisseurs courent en voiture tous les districts de la France, et font leurs marchés en courant ; enfin que l'armée manque presque de tout; qu'elle n'a pas de chaussures, bien qu'on soit en hiver, pas de vêtements, quelques-uns même pas d'armes. « Dans l'armée du Sud », se plaint un honorable membre, « on a besoin de trente mille culottes » , — le plus scandaleux des besoins. L'âme de l'intègre Roland est malade de voir la marche que prennent les choses ; mais que peut-il y faire ? Maintenir son département dans l'ordre ; réprimander et réprimer autant que possible, tout au moins se plaindre. Il peut, en écrivant lettre sur lettre, se plaindre à la Convention nationale, à la France, à la postérité, à l'univers ; devenir de plus en plus indigné, plaintif; mais enfin, ne peut-il pas devenir fatigant? Car ce texte continuel n'estce pas, au fond, un texte stérile? Comment s'étonner, que dans ce temps de révolte où l'on abroge toutes lois, excepté la loi du canon, il y ait de telles illégalités? Intrépide véto des coquins, homme d'une probité scrupuleuse, homme respectable, méthodique, travaille de cette manière, puisque c'est heureusement la tienne, fatigue-toi, use-toi ; tu ne réussiras pas ; mais tu seras payé de ta peine,

 un jour et non à présent. La brave madame Roland, la plus courageuse de toutes les Françaises, commence à avoir des doutes ; la figure de Danton lui 'paraît trop «sardanapalesque à la table républicaine de Roland ; Glootz, l’orateur de l’humanité, fait de triste prose en faveur d’une république universelle, ou de l’union de tous les peuples, de toutes les races dans une seule alliance fraternelle ; mais comment serrera-t-on les nœuds de cette alliance, c’est malheureusement ce qu’on ne voit pas. C'est également un fait indiscutable, qu’on se l’explique ou non, que les grains deviennent de plus en plus rares. Les émeutes pour le blé, les assemblées tumultueuses demandant que le prix en soit fixé, se multiplient au loin comme auprès. Le maire de Paris et d’autres malheureux maires sont exposés à bien des embarras. Pétion, réélu maire de Paris, a refusé, étant aujourd’hui un des législateurs de la Convention. C’était sage, vraiment, de refuser, car outre cette question des grains, et tout le reste, il y a dans ce moment-ci une commune insurrectionnelle improvisée qui se transforme en une commune légalement élue ; elle essaye de régler ses comptes, non sans irritation ! Pétion a refusé ; néanmoins beaucoup ambitionnent le poste et le briguent. Après des mois d’examende ballottage, d’arguments, de bavardage, un docteur Chambon arrive au poste d’honneur, qu’il ne gardera pas longtemps ; mais qui sera, ainsi que nous le verrons, littéralement arraché de ses mains (1). Pensez également si le sans-culotte n’a pas ses embarras privés dans un temps de famine 1 Le pain, selon Y Ami du peuple, doit être d’environ « six sous la livre, les (1) Didionn, des hommes marquants. Chambon. Digitized by Google

104 KÉG1C1DË. gages (l’une journée à quinze sous à peu près », et c’est un dur hiver. Gomment Je malheureux continue-t-il à vivre, et comment y en a-t-il si peu qui meurent de faim ; c’est un miracle ! Heureusement, il peut, dans ces jours-là, s’enrôler, et se faire tuer par l’Autrichien, d’une manière plus flatteuse que d’ordinaire, pour les droits de l’homme. — Mais le commandant Santerre, dans cette pénurie du marché aux grains, et cet état d’égalité et de liberté, propose, par l’intermédiaire des journaux, deux remèdes, ou du moins deux palliatifs. Le premier, que les citoyens de toutes classes ne mangent, deux jours par semaine, que des pommes de terre ; le second, que chaque individu pende son chien. Par ce moyen, ainsi que le croit le commandant, l’économie, qu’il évalue à tant de sacs, sera très-considérable. Jamais invention plus joyeusement stupide ne sortit d’une cervelle humaine. Cette stupidité inventive, soutenue par la santé, le courage et le bon naturel, ne saurait être assez louée. « Toutes mes forces », dit-il un jour à la Convention, « sont, jour et nuit, au service de mes concitoyens ; s’ils me trouvent sans utilité, qu’ils me renvoient, je retournerai brasser de la bière (1).» Or, figurez-vous quelles correspondances un pauvre Roland, ministre de l’intérieur, doit entretenir pour cette seule affaire des grains ! commerce libre des blés, impossibilité d’en fixer le prix; d’un autre côté, clameurs et nécessité de le fixer : l’économie politique est prêchée par le ministre de l’intérieur, avec des démonstrations aussi claires que la sainte Écriture ; mais l’estomac national à jeun demande autre chose. Le maire de Chartres, comme si l’on allait le manger lui-même, implore à grands cris (*) (*) Moniteur (Hist . par/., t. XX, p. 412). Digitized by Google

 la Convention ; la Convention envoie d'honorables membres en députation, qui s'efforcent de nourrir la multitude par des méthodes spirituelles et miraculeuses, mais en vain. La foule, en dépit de toute éloquence, vient et beugle ; elle veut que le prix des grains soit fixé, et à un taux peu élevé ; ou autrement les honorables députés seront pendus sur place ! Les honorables députés, en rapportant cette affaire, avouent qu'en présence d'une mort horrible, ils ont fixé, ou feint de fixer le prix du grain; sur quoi, remarquons encore ceci, la Convention, une Convention qui ne veut pas qu'on se moque d'elle, juge à propos de les réprimander (1). Mais ces émeutes pour les grains ne sont-elles pas encore provoquées par les secrètes menées des royalistes? C'est "bien probable. Des prêtres se sont montrés dans cette affaire de Chartres; du moins des yeux patriotes les ont aperçus. Ou, en vérité, la source de tout le mal n'estelle pas dans cette prison du Temple, dans le cœur de ce roi parjure, quelque surveillé qu'il soit (2)? Infortuné monarque parjure 1 — Cependant les queues aux bout iques des boulangers deviennent de jour en jour plus tumultueuses ; à la porte de chaque boulanger il y a un anneau de fer et une corde y est attachée. Nous l'empoignons, nous la serrons ferme et de côté et d'autre nous formons notre queue ; mais de rusés coquins coupent la corde, et voila la queue en désordre; aussi la corde sera-t-elle remplacée par une chaîne de fer (3). On fixera également le prix des grains ; mais à ce prix il sera impossible de s'en procurer ; plus de moyen d'avoir du pain que sur un billet (1) Histoire parlementaire , t. XX, p. 431-440. (2) Ibid., t. XX, p. 409. (S) Mercier, Nouveau Paris, Digitized by Google

loti RÉGICIDE, du maire, quelques onces par tête et par jour, après avoir longtemps lutté et s'être accroché à la chaîne de la queue. La Faim se dressera terrible, la Fureur et la Défiance irritées au delà de toutes limites, marcheront derrière elle, comme ces formes surnaturelles «de divinités en fureur», qu'on vit s'avancer terribles, à travers les clartés et les ombres d'un océan de feu, lorsque Troie succombai III CE DÉTRÔNÉ. Mais la question la plus pressée de toutes pour les législateurs est encore la troisième : que fera-t-on du roi Louis? Le roi Louis, aujourd'hui souverain seulement pour sa propre famille, dans son appartement, n'est plus que Louis Clapet et le traître Véto pour le reste de la France. Enfermé dans son enceinte du Temple, il a entendu et vu le long tourbillon des choses, les hurlements des massacres de septembre, les foudres de guerre de Brunswick mortes dans le désastre et la déconfiture ; lui tout simplement passif spectateur, attendant qu'il plût au tourbillon de l'atteindre. Des fenêtres voisines, et non sans pitié, les curieux peuvent le voir se promener tous les jours, à heure fixe, dans le jardin du Temple, avec la reine, sa sœur et les deux enfants, tout ce qui lui appartient maintenant sur terre (1) . Il se promène et attend patiemment, car il n'a pas des dispositions vives, et il possède un cœur (1) Moore, t. I, 123, t. II, 224, etc. Digitized by Google

LE DÉTRÔNÉ. 107 plein de dévotion. 11 est irrésolu, fatigué, et n'a du reste pas besoin de prendre une résolution maintenant; les repas, les leçons de son fils, la promenade journalière dans le jardin, le jeu d'hombre et de dames, emplissent les journées, demain se pourvoira à lui-même. Demain, c'est vrai, mais comment? Louis se demande : comment? La France peut-être avec plus d'anxiété encore, se demande aussi: comment? Il n'est vraiment pas facile de disposer d'un roi détrôné par l'insurrection. Le garder prisonnier, c'est un centre secret pour les mécontents, pour les conspirations sans fin, les tentatives et les espérances. Bannissez-le, il devient un centre aux yeux de tous ; son royal étendard de guerre avec ce qu'il a de divin se déroule de lui-même appelant à son aide l'univers. Le faire périr? C'est également une extrémité dangereuse et cruelle, et pourtant c'est le parti qui se présente le premier dans ces circonstances extrêmes, d'insurrection de citoyens dont la vie et la mort sont mises en jeu; aussi dit-on que du dernier échelon du trône à la première marche de l'échafaud il n'y a qu'un pas. Mais avant tout, nous remarquerons ici que cette affaire de Louis paraît entièrement différente aujourd'hui, vue d'outre-mer et aune distance de quarante-quatre ans, de ce qu'elle paraissait alors dans la France s'agitant confusément tout autour. Car en vérité c'est toujours une chose décevante que le temps passé ; elle semble et semble seulement si belle, si triste, c'est presque un Elysée sacré « dans les pâles rayons du souvenir». Car observez que l'un des plus importants éléments est (nous ne le remarquons pas) sorti subrepticement du temps passé ; l'élément hagard de la peur! La peur, l'incertitude, l'anxiété, ne sont plus là, mais bien ici ; nous chassant, nous traDigitized by Google

 quant; courant comme un son discordant, maudit, à travers les sons musicaux de notre existence, — faisant du temps un pur et véritable présent ! C'est justement le cas pour Louis. Pourquoi frapper celui qui est à terre? demande la magnanimité, aujourd'hui hors de danger. Il est tombé si bas cet homme si haut jadis ; ni criminel, ni traître, bien loin de là, mais le plus malheureux des solécismes humains ; si la justice abstraite avait à se prononcer sur lui, elle pourrait bien se tourner en pitié concrète et pousser contre lui seulement des sanglots, et prononcer un renvoi. Ainsi argue la magnanimité rétrospective ; mais la pusillanimité présente regarde en avant. Lecteur, tu n'as jamais vécu, pendant des mois, sous le bruit sourd des cordes des gibets prussiens ; tu n'as jamais fait partie d'une valse nationale du Sahara, de vingt-cinq millions d'hommes, courant comme des fous pour combattre Brunswick 1 Les chevaliers errants eux-mêmes, lorsqu'ils triomphaient des géants, tuaient ordinairement les géants ; il n'y avait de quartier que pour les autres chevaliers errants qui connaissaient la courtoisie et les lois de la guerre. La nation française dans une secousse simultanée, désespérée, mortelle, et par un miracle de la folie, a abattu le plus terrible des Goliath, qui avait grandi pendant dix siècles, et, bien que son géant soit étendu à terre, couvrant des acres, bien qu'il soit là gisant, abattu, avec chevilles et ficelles, incapable de se relever pour dévorer les hommes, elle ne peut pas croire que la victoire n'est pas tout à fait un rêve. La terreur a son scpticisme, le triomphe miraculeux a sa rage de vengeance. Eh bien I le géant abattu, qui nous dévorera, s'il se relève, est-il un géant innocent ? Le curé Grégoire, qui est vraiment Digitized by Google

 aujourd'hui l'évêque constitutionnel Grégoire, avance, dans le feu de l'éloquence, que la royauté par nature est une erreur capitale, que les palais des rois sont des repaires de bêtes féroces (1). Enfin, considérez ceci, qu'il est parlé du jugement de Charles Ier ; ce jugement imprimé de Charles Ier est vendu et lu partout aujourd'hui (2). — Quel spectacle ! Ainsi le peuple anglais a condamné son tyran, et est devenu le premier peuple libre; cet acte, grâce au destin, la France ne peut-elle pas l'imiter? Le scepticisme de la terreur, la rage d'un triomphe miraculeux, le sublime spectacle donné à l'univers, — tout pousse vers une voie unique, fatale. De telles questions principales et les innombrables questions particulières qui s'y mêlent, — celles des anarchistes de septembre et de la garde départementale , la révolte des grains, avec les plaintes du ministre de l'intérieur, l'armée avec les dilapidations d'Hassenfratz , et le sort de Louis à décider, — accablent et embarrassent cette Convention qui serait si contente de faire plutôt la constitution. Aussi toutes ces questions, comme souvent nous le remarquons en pareil cas, grossissent ; elles grossissent dans le cerveau de tous les Français ; et l'on peut les voir également grossir d'une manière curieuse, dans ce puissant et admirable débat parlementaire sur les affaires publiques que la Convention a à traiter. Une question s'élève peu importante d'abord; elle est écartée, annihilée ; mais elle se relève plus forte qu'auparavant. C'est une chose vraiment curieuse et indescriptible que l'espèce de croissance qu'ont certaines choses. Nous apercevons cependant, et par sa fréquente réap(1) Moniteur , séance du 21 septembre, anl,r (1792). (2) Moore, t. II, p. 165, CARLYLE. ni. — 7 * Digitized by Google

 i parition, et par la rapidité avec laquelle elle grandit, que cette question de Louis dominera toutes les autres. Et vraiment, dans ce cas, elle les dominera dans un sens beaucoup plus profond. Ainsi que la verge d'Araon a dévoré tous les autres serpents, de môme la première question absorbera toutes les autres questions et tous les autres intérêts; et d'elle et de sa décision, tout, pour ainsi dire, naîtra ou renaîtra, et prendra une forme, une physionomie et une destinée correspondantes. Il était arrêté par le destin que, dans cet étonnant, monstrueux, sauvage imbroglio, grossissant d'une manière étrange, des affaires de la Convention, la première, la grande et la mère de toutes les questions, des controverses, des mesures et des entreprises qui se développaient alors au grand étonnement de l'univers, serait cette question du roi Louis. IV * LE PERDANT PAYE. Le 6 novembre \ 792 fut un grand jour pour la république, au dehors sur les frontières, au dedans à la salle du Manège. A Textérieur, Dumouriez, envahissant les Pays-Bas, se met en contact ce jour-là avec les Saxons et les Autrichiens. Dumouriez volait, ils volaient aussi, vers et autour du village de Jemmapcs, {très de Mous. Et une grêle de feu siffle de tous côtés, les grosses et les petites pièces grondent, les vertes hauteurs sont garnies de franges d'un rouge de feu. Et Dumouriez est enfoncé sur cette ligne-ci, et enfoncé sur celle-là, et il semble être tout à fait Digitized by Google

parition, et par la rapidité avec laquelle elle grandit, que cette question de Louis dominera toutes les autres. Et vraiment, dans ce cas, elle les dominera dans un sens beaucoup plus profond. Ainsi que la verge d'Araon a dévoré tous les autres serpents, de même la première question absorbera toutes les autres questions et tous les autres intérêts ; et d'elle et de sa décision, tout, pour ainsi dire, naîtra ou renaîtra, et prendra une forme, une physionomie et une destinée correspondantes. Il était arrêté par le destin que, dans cet étonnant, monstrueux, sauvage imbroglio, grossissant d'une manière étrange, des affaires de la Convention, la première, la grande et la mère de toutes les questions, des controverses, des mesures et des entreprises qui se développaient alors au grand étonnement de l'univers, serait cette question du roi Louis.

IV

LE PERDANT PAYE.

Le 6 novembre 1792 fut un grand jour pour la république, au dehors sur les frontières, au dedans à la salle du Manége.

A l'extérieur, Dumouriez, envahissant les Pays-Bas, se met en contact ce jour-là avec les Saxons et les Autrichiens. Dumouriez volait, ils volaient aussi, vers et autour du village de Jemmapes, près de Mons. Et une grêle de feu siffle de tous côtés, les grosses et les petites pièces grondent, les vertes hauteurs sont garnies de franges d'un rouge de feu. Et Dumouriez est enfoncé sur cette

ni LE PERDANT PAYE, balayé, quand il se précipite en personne. Le prompt Polymèle lance une ou deux paroles, et alors d'une voix de ténor « il entonna à haute voix l'hymne de la Marseillaise » (1) ; dix mille voix de ténors ou de basses se joignent à lui, ou plutôt dites environ quarante mille en tout, car chaque cœur palpite à ce chant, et marche au son d'une mélodie rhythmique, devenant plus vive que jamais, deux ou trois fois plus vive. On se rallie, on avance, on se précipite défiant la mort, détruisant les hommes, enlevant des batteries, des redoutes, tout ce qui peut être enlevé ; et comme un tourbillon de ilammes, on chasse de tous côtés les Autrichiens de la scène de l'action. On peut donc dire, en parlant figurativement, qu'avec les bras de Dumouriez, Rouget de l'Isle a remporté d'une manière miraculeuse, comme un autre Orphée, par les cordes vibrantes de sa Marseillaise (fidibus canoris), une victoire à Jemmapes et a conquis les Pays-Bas. Le jeune général Egalité, à ce qu'il parait, s'est montré dans cette occasion brave parmi les plus braves. C'est, certes, un brave Egalité ; — dont cependant Dumouriez n'a pas parlé aussi souvent qu'il aurait dû le faire. La société mère a ses idées à elle. Quant au premier Egalité, il est bien petit à cette époque ; il parait à la Convention à peu près une demi-heure pur jour, avec une mine rubiconde, préoccupée ou indifférente, presque méprisante, et s'en va (2). Les Pays-Bas sont conquis ou du moins envahis. Les missionnaires jacobins, vos Proly, vos Pereira, suivent dans le train de l'armée; ainsi que les commissaires de la Convention, fondant l'argenterie des églises, révolution(l) Dumouriez, Mémoires, L Ut, p. 174. (2} Moore, t. II, p. 148, Digitized by Google

H 2 RÉGICIDE. nant et réorganisant — et parmi eux Danton en peu de temps fait énormément d'affaires, sans négliger son propre traitement et ses profits commerciaux, on le pense bien. Hassenfratz dilapide à l'intérieur; Dumouriez grogne parce qu'on dilapide à l'extérieur ; on pêche au dedans, on pêche au dehors. Mais dans la salle de la Convention, à l'heure même de cette victoire de Jemmapes, il se présenta une autre chose : un rapport très-étendu d'un comité institué pour cet objet, sur les crimes de Louis. Les galeries écoutaient sans souffler ; prenez-en à votre aise, vous galeries 1 Le député Valazé, rapporteur dans cette circonstance, pense que Louis est coupable, et qu'il est bon qu'il soit jugé. Pauvre Girondin Valazé, qui sera un jour jugé lui-même! aussi agréablement que possible. Ensuite vient un second rapporteur du comité, le député Mailhe, muni d'un argument légal, très-fatigant à lire aujourd'hui, mais trèsagréable à entendre alors, expliquant que d'après la loi du pays, Louis Capet était appelé inviolable, seulement par figure de rhétorique ; mais qu'au fond il était tout à fait privé d'inviolabilité et pouvait être jugé. Cette question de Louis qui reparaît sans cesse, comme une possibilité furieuse et confuse, pour disparaître aussi souvent, a reparu maintenant sous une forme précise. Le patriotisme fait éclater une joie d'indignation. Le règne de l'égalité, comme on l'appelle, ne sera donc point un vain nom, mais bien un fait ! Jugez Louis Capet ! s'exclame avec un air de mépris le patriotisme : on condamne au gibet pour une bourse coupée, et ce grand criminel, coupable d'avoir déchiré la France, de l'avoir taillée en pièces avec les ciseaux de Clotho et la guerre civile, avec ses victimes (douze cents le 10 août seulement), gisant dans Digitized by Google

 les catacombes, engraissant les passes des forêts de l'Argonne, de Valmy, et des champs plus éloignés; lui, ce grand criminel, ne paraîtrait même pas à la barre? Car, hélas ! ô patriotisme ! ajoutons-nous, il est un vieux dicton qui dit : Qui perd paye . C'est lui qui doit payer toutes les dettes, quel que soit celui qui les a contractées ; sur lui doivent retomber toutes les charges et tous les dégâts ; et les douze cents du 10 août ne sont pas des traîtres, mais bien des victimes et des martyrs : telle est la loi de la querelle. Le patriotisme, sans nul doute, veille sur cette question du jugement, qui maintenant heureusement a reparu sous une forme précise ; et il la verra arriver à maturité, si les dieux le permettent. Avec une sollicitude ardente le patriotisme veille, devenant de plus en plus attentif à chaque nouvelle difficulté, car les Girondins et les faux frères interposent toujours des délais, jusqu'à ce que cela devienne pour lui une idée fixe; et il réclamera ce jugement, et pas autre chose, si l'égalité n'est pas un vain mot. Amour de l'égalité, scepticisme de terreur, rage de victoire, sublime spectacle donné à l'univers, toutes ces choses sont fortes. Mais, en vérité, cette question du jugement n'est-elle pas pour tout le monde une des plus graves, remplissant de doute bien des têtes de la législature I Le régicide? se demande la respectable Gironde : tuer un roi et devenir l'horreur des nations et des honnêtes gens ? mais d'un autre côté aussi, sauver un roi, fausser compagnie au patriote décidé, le patriotisme indécis, bien que respectable, n'étant qu'une écume hypothétique et non une route? Le dilemme presse douloureusement, et entre ses deux branches on se tourne en tout sens. Il n'y a décision nulle

114 • RÉGICIDE, part, excepté chez la société mère et ses fils. Us sont déterminés et avancent ; les autres se remuent de côtés et d'autres avec difficulté, avec leur dilemme épineux et leur voie indécise. y EXTENSION DES FORMULES, Mais comment cette question de jugement s'est grossie péniblement pendant des semaines de gestation, maintenant qu'elle a été articulée et conçue, il est inutile d'en parler ici. Elle a paru et disparu au milieu d'une infinité de questions et de difficultés. Le Veto des coquins se plaint par lettres qu'on pousse à l'anarchie. « Les royalistes secrets» aidés par la faim, provoquent les révoltes des grains. Hélas ! il n'y a qu'une semaine, ces Girondins ont fait de nouveau une terrible attaque contre les massacres de septembre. Car un des derniers jours d'octobre, Robespierre, sommé à la tribune par quelque nouvelle réminiscence de cette ancienne calomnie de dictature, pérorait et se défendait avec une aisance de plus en plus facile, jusqu'à ce que s'exaltant, il s'écria courageusement : «Y a-t-il quelqu'un ici qui ose m'accuser d'une manière positive. — Moil » répondit une voix. Pour un instant, profond silence : une colérique, maigre et petite face, au front large et chauve se précipite avec rapidité vers la tribune, et tirant des papiers de sa poche : «Je t'accuse, Robespierre, — moi Jean-Baptiste Louvet 1 » L'homme au teint vert de mer devient vert de suif, et il recule vers un des coins de la tribune. Danton Digitized by Google

part, excepté chez la société mère et ses fils. Ils sont déterminés et avancent ; les autres se remuent de côtés et d'autres avec difficulté, avec leur dilemme épineux et leur voie indécise.

V

EXTENSION DES FORMULES.

Mais comment cette question de jugement s'est grossie péniblement pendant des semaines de gestation, maintenant qu'elle a été articulée et conçue, il est inutile d'en parler ici. Elle a paru et disparu au milieu d'une infinité de questions et de difficultés. Le Veto des coquins se plaint par lettres qu'on pousse à l'anarchie. « Les royalistes secrets » aidés par la faim, provoquent les révoltes des grains. Hélas ! il n'y a qu'une semaine, ces Girondins ont fait de nouveau une terrible attaque contre les massacres de septembre.

Car un des derniers jours d'octobre, Robespierre, sommé à la tribune par quelque nouvelle réminiscence de cette ancienne calomnie de dictature, pérorait et se défendait avec une aisance de plus en plus facile, jusqu'à ce que s'exaltant, il s'écria courageusement : « Y a-t-il quelqu'un ici qui ose m'accuser d'une manière positive. — Moi ! » répondit une voix. Pour un instant, profond silence : une colérique, maigre et petite face, au front large et chauve se précipite avec rapidité vers la tribune, et tirant des papiers de sa poche : « Je t'accuse, Robespierre, — moi Jean-Baptiste Louvet ! » L'homme au teint vert de mer devient vert de

 s’écrie: «Parle, Robespierre, il y a ici grand nombre de bons citoyens disposés à t’entendre. » Mais la langue refusa son office. Et alors Louvet, d’une voix perçante, lut et dévoila crime sur crime : les dispositions à la dictature, à la popularité exclusive ; les intimidations aux élections, le cortège de la populace, les massacres de septembre, — à tel point que la Convention entière poussa de nouveau do hauts cris et fut sur le point de mettre en accusation l’incorruptible, sans délai. Jamais l’incorruptible ne courut un tel danger. Louvet, jusqu’à la mort, regrettera que la Gironde n’ait pas pris une attitude plus courageuse, et ne l’ait pas écrasé dans le moment. Non, il n’en a pas été ainsi, pourtant; l’incorruptible accusé d’une manière aussi soudaine, on ne pouvait lui refriser une semaine de répit. Pendant cette semaineil ne reste pas inactif ; la société mère non plus ne reste pas inactive,— tremblant excessivement pour le fils de son choix. Il est prêt le jour même avec sa défense écrite ; aussi mielleux qu’un docteur jésuite, il en convainc quelques-uns. Et maintenant, pourquoi le mou Vergniaud ne se lève-t-il pas avec ses foudres de Démosthène ? le pauvre Louvet, non préparé, ne peut rien ou très-peu de chose. Barrère propose que ces misérables «personnalités» soient repoussées par l’ordre du jour! L’ordre du jour est conséquemment prononcé. Barbaroux ne peut même pas se faire entendre ; non, bien qu’il se soit précipité à la tribune, et qu’il demande qu’on l’entende comme pétitionnaire (1). La Convention, ardente pour les affaires publiques (occupée de cette première apparition précise du jugement), rejette (1) Louvet, Mémoires (Paris, 1823), p. 52. — Moniteur , séances du 29 octobre et du 5 novembre 1792. — Moore, t. II, p. 178, etc. Digitized by Google

 ces misères relatives et ces bassesses; le mélancolique Louvet doit digérer son fiel avec des regrets éternels; Robespierre, cher au patriotisme, est encore plus cher par les dangers qu'il a courus. C'est la seconde grande tentative de nos Girondins, amis de l'ordre, pour enlever cette tache noire de leur domaine, et nous voyons qu'ils l'ont faite plus noire et plus étendue que jamais ! L'anarchie, le massacre de septembre, c'est une chose qui reste hideuse dans l'imagination de tout le monde ; bien détestable pour les patriotes indécis et respectables ; fait qui doit être chanté autant qu'il le mérite. Proclamez-le, dénoncez-le, foulez-le aux pieds, vous patriotes Girondins, — et voyez, la tache noire ne s'efface pas ; loin delà, comme nous le disons, elle deviendra plus noire et plus large. Insensés ! ce n'est pas une tache à la surface, mais bien un abîme sans fond. Examinez-la avec soin, c'est l'orifice de l'abîme éternel, cette tache noire ; il paraît au-dessous comme l'eau à travers une glace peu épaisse ; — oui, c'est la région de l'obscurité profonde, qui se montre sous votre mince pellicule de régularité et de respectabilité, ô Girondins 1 et ne la foulez pas aux pieds, de peur que la pellicule ne crève, — et alors 1 Et pourtant, quoi qu'en pensent nos amis delà Gironde, où serait le patriotisme français avec toute leur éloquence, si ce gouffre de fanatisme, de rage et de folie populaire ne s'était creusé insondable le 10 août ? Le patriotisme français serait une éloquente réminiscence, s'agitant aux gibets prussiens 1 Où serait-il dans quelques mois, si ce même abîme infernal se comblait ? — Et comme les lecteurs des journaux prétendent se le rappeler, cette horreur du massacre de septembre est elle-même en partie le résultat d'une arrière-pensée ; les lecteurs des Digitized by Google

ces *misères* relatives et ces bassesses; le mélancolique Louvet doit digérer son fiel avec des regrets éternels; Robespierre, cher au patriotisme, est encore plus cher par les dangers qu'il a courus.

C'est la seconde grande tentative de nos Girondins, amis de l'ordre, pour enlever cette tache noire de leur domaine, et nous voyons qu'ils l'ont faite plus noire et plus étendue que jamais! L'anarchie, le massacre de septembre, c'est une chose qui reste hideuse dans l'imagination de tout le monde; bien détestable pour les patriotes indécis et respectables; fait qui doit être chanté autant qu'il le mérite. Proclamez-le, dénoncez-le, foulez-le aux pieds, vous patriotes Girondins, — et voyez, la tache noire ne s'efface pas; loin de là, comme nous le disons, elle deviendra plus noire et plus large. Insensés! ce n'est pas une tache à la surface, mais bien un abîme sans fond. Examinez-la avec soin, c'est l'orifice de l'abîme éternel, cette tache noire; il paraît au-dessous comme l'eau à travers une glace peu épaisse; — oui, c'est la région de l'obscurité profonde, qui se montre sous votre mince pellicule de régularité et de respectabilité, ô Girondins! et ne la foulez pas aux pieds, de peur que la pellicule ne crève, — et alors!

Et pourtant, quoi qu'en pensent nos amis de la Gironde, où serait le patriotisme français avec toute leur éloquence, si ce gouffre de fanatisme, de rage et de folie populaire ne s'était creusé insondable le 10 août? Le patriotisme français serait une éloquente réminiscence, s'agitant aux gibets prussiens! Où serait-il dans quelques mois, si ce même abîme infernal se comblait? — Et comme les lecteurs des journaux prétendent se le rappeler, cette horreur du massacre de septembre est elle-même en

EXTENSION DES FORMULES. 117 gazettes peuvent citer des Gorsas et divers Brissotins qui ont approuvé ;le massacre de septembre à l'époque où il eut lieu; ils l'ont appelé une vengeance nécessaire (1) : si bien que leur véritable grief, ce n'était pas l'horreur inspirée par le crime, mais la perte de leur pouvoir. Malheureux Girondins ! C'est pourquoi, dans la société des Jacobins, le patriote déterminé se plaint qu'il y a des individus qui, par leur ambition personnelle et leur animosité, portent atteinte à la liberté, à l'égalité et à la fraternité, toutes trois ; qui blessent l'esprit du patriotisme en plaçant sur son chemin des pierres d'achoppement, et qui, au lieu de pousser de toutes leurs forces à la roue, restent cois, en criant méchamment : dans quelles ornières ils sont, quelles rudes secousses nous donnons 1 A quoi la société des Jacobins réplique avec un rugissement de colère, avec un cri furieux et perçant, car il y a également des citoyennes, les galeries en sont encombrées, citoyennes qui apportent avec elles leurs ouvrages ou des aiguilles à tricoter, et qui hurlent ou tricotent selon les circonstances : ce sont les fameuses tricoteuses. La mère Duchesse , ou la Déborah, et la mère des faubourgs, donnent la note. C'est une société jacobine changée, et elle change toujours. Là où la mère Duchesse a un siège, les duchesses en titre en ont eu un autrefois ; les dames fortement peintes en rouge avec joyaux et paillettes y venaient ; aujourd'hui, au lieu de joyaux, vous pouvez prendre des aiguilles à tricoter, et laisser là le rouge; le rouge fera graduellement place au brun naturel, lavé ou non lavé ; et la demoiselle Théroigne môme sera scandaleusement fouettée. Fait assez étrange, c'est la (1) ttist. parlent., t, XVII, p. 401, 428. 7.
Digitized by Google

gazettes peuvent citer des Gorsas et divers Brissotins qui ont approuvé le massacre de septembre à l'époque où il eut lieu; ils l'ont appelé une vengeance nécessaire (1) : si bien que leur véritable grief, ce n'était pas l'horreur inspirée par le crime, mais la perte de leur pouvoir. Malheureux Girondins !

C'est pourquoi, dans la société des Jacobins, le patriote déterminé se plaint qu'il y a des individus qui, par leur ambition personnelle et leur animosité, portent atteinte à la liberté, à l'égalité et à la fraternité, toutes trois ; qui blessent l'esprit du patriotisme en plaçant sur son chemin des pierres d'achoppement, et qui, au lieu de pousser de toutes leurs forces à la roue, restent cois, en criant méchamment : dans quelles ornières ils sont, quelles rudes secousses nous donnons ! A quoi la société des Jacobins réplique avec un rugissement de colère, avec un cri furieux et perçant, car il y a également des citoyennes, les galeries en sont encombrées, citoyennes qui apportent avec elles leurs ouvrages ou des aiguilles à tricoter, et qui hurlent ou tricotent selon les circonstances : ce sont les fameuses tricoteuses. La *mère Duchesse*, ou la Déborah, et la mère des faubourgs, donnent la note. C'est une société jacobine changée, et elle change toujours. Là où la mère Duchesse a un siége, les duchesses en titre en ont eu un autrefois ; les dames fortement peintes en rouge avec joyaux et paillettes y venaient ; aujourd'hui, au lieu de joyaux, vous pouvez prendre des aiguilles à tricoter, et laisser là le rouge ; le rouge fera graduellement place au brun naturel, lavé ou non lavé ; et la demoiselle Théroigne même sera scandaleusement fouettée. Fait assez étrange, c'est la

118 • RÉGICIDE, même tribune élevée en plein air d'où le grand Mirabeau, le grand Barnave et l'aristocrate Lameth ont tonné ; où graduellement vos Brissot, vos Guadet, vos Vergniaud, patriotes d'une espèce plus ardente, en bonnets rouges , ont pris leur place ; c'était, pour ainsi dire, une chaleur rouge qui remplaçait la lumière. Et maintenant vos Brissot à leur tour, et ces Brissotins, Rolandins, Girondins, retombent au second rang ; ils doivent abandonner le poste ou être expulsés : la lumière de la puissante Mère ne se montre pas rouge, mais bleue ! — Les sociétés filles de province désapprouvent hautement tout cela , demandent fortement le prompt rétablissement de cette éloquente Gironde, la prompte « radiation de Marat ». La société mère, autant que la raison naturelle peut le prédire, semble se détruire elle-même ; cependant elle a paru ainsi dans toutes les crises; elle a en elle une existence surnaturelle, et ne sera pas détruite. Mais, encore une quinzaine, et cette question de jugement, pendant que la commission spéciale y travaille assidûment, mais sans bruit, reçoit un nouveau stimulant. Nos lecteurs se rappellent que le pauvre Louis se livre à des travaux do serrurerie. Que, dans de plus heureux jours, un certain sieur Gamain, de Versailles, avait coutume d'aller l'aider dans l'art de faire des serrures; — le gourmandant, dit-on, pour sa lenteur. Néanmoins le royal apprenti avait appris quoique chose dans ce métier. Infortuné apprenti, perfide maître forgeron! car aujourd'hui, ce 20 novembre 1702, l'obscur forgeron Gamain va à la municipalité do Paris, chez le ministre Roland, déclarer que lui, serrurier Gamain, connaissait une chose: qu'en mai dernier, lorsque les correspondances perfides étaient si multipliées, lui et son royal apprenti Digitized by Google

 avaient fabriqué une armoire de fer, et qu'ils l'avaient ingénieusement placée dans un des murs de la chambre du roi aux Tuileries, invisible sous la boiserie, où sans nul doute elle était encore ! Le perfide Gamain, suivi des autorités spéciales, trouve le panneau de la boiserie que tout autre n'aurait pu découvrir, l'enlève, et montre l'armoire do fer — remplie de lettres et de papiers ! Roland les en retire, les porte dans des serviettes au diligent comité spécial qui siège tout près, dans des serviettes, disonsnous, et sans inventaire notarié, faute qui retombera sur Roland. Voici, quoi qu'il en soit, assez de lettres qui prouvent la correspondance d'une cour perfide, pour sa propre conservation, et cela non-seulement avec des traîtres, mais encore avec des patriotes prétendus ! La trahison de Barnave, sa correspondance avec la reine, et les conseils d'ami qu'il lui donne, même depuis l'affaire de Varennes, y apparaissent au grand jour. Quel bonheur que nous le tenions, ce Barnave, en sûreté dans la prison de Grenoble, depuis septembre dernier, car depuis longtemps il avait été suspect ! La trahison do Tallevrand, homme de beaucoup de trahisons, si elle n'est pas bien manifeste, est bien près de l'être. La trahison de Mirabeau également : aussi son buste dans la salle de la Convention est-il couvert d'un voile de gaze jusqu'à co que l'affaire soit éclaircie. Hélas 1 ce n'est que trop vrai ! son buste dans la salle des Jacobins "énoncé par Rul,espirrrn dans b tri' une en plein ur, n'osl pas v ùlé, I is;. ira m pièces; un patr.ote monta rupi emeut our dhu éc.ielie, ôt le jeta sur le plancher, où il se brisa (1), — celui-là et (1) Journal des débats des Jacobins {Hist. parlera., t. XXII, p. 296). Digitized by Google

avaient fabriqué une armoire de fer, et qu'ils l'avaient ingénieusement placée dans un des murs de la chambre du roi aux Tuileries, invisible sous la boiserie, où sans nul doute elle était encore ! Le perfide Gamain, suivi des autorités spéciales, trouve le panneau de la boiserie que tout autre n'aurait pu découvrir, l'enlève, et montre l'armoire de fer — remplie de lettres et de papiers ! Roland les en retire, les porte dans des serviettes au diligent comité spécial qui siége tout près, dans des serviettes, disons-nous, et sans inventaire notarié, faute qui retombera sur Roland.

Voici, quoi qu'il en soit, assez de lettres qui prouvent la correspondance d'une cour perfide, pour sa propre conservation, et cela non-seulement avec des traîtres, mais encore avec des patriotes prétendus ! La trahison de Barnave, sa correspondance avec la reine, et les conseils d'ami qu'il lui donne, même depuis l'affaire de Varennes, y apparaissent au grand jour. Quel bonheur que nous le tenions, ce Barnave, en sûreté dans la prison de Grenoble, depuis septembre dernier, car depuis longtemps il avait été suspect ! La trahison de Talleyrand, homme de beaucoup de trahisons, si elle n'est pas bien manifeste, est bien près de l'être. La trahison de Mirabeau également : aussi son buste dans la salle de la Convention est-il couvert d'un voile de gaze jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie. Hélas ! ce n'est que trop vrai ! son buste dans la salle des Jacobins dénoncé par Robespierre dans la tribune en plein jour, n'est pas voilé, l'est immédiatement en pièces ; un patriote monta rapidement sur une échelle, et le jeta sur le plancher, où il se brisa (1), — celui-là et

120 RÉGICIDE, d'autres, au milieu des acclamations. Tels furent leur récompense et le montant de leurs salaires à cette époque, basés sur le principe de l'olfre et de la demande. Le forgeron Gamain, imparfaitement récompensé pour le moment, vient, quinze mois après, avec une humble pétition, représentant qu'à peine avait-il terminé cette précieuse armoire de fer que (ainsi qu'il s'en ressouvient aujourd'hui) Louis lui donna un grand verre de vin. Ce grand verre de vin a produit dans l'estomac du sieur Gamain de terribles effets, tendant évidemment à lui donner la mort, s'il ne l'eût rejeté par un émétique ; mais il a, malgré cela, entièrement ruiné la constitution du sieur Gamain, de sorte qu'il ne peut plus travailler pour soutenir sa famille, ainsi qu'il s'en ressouvient aujourd'hui. La récompense alors est « une pension de 1200 francs » , et «une mention honorable». Bien différente est la proportion de l'offre et de la demande à diverses époques. Ainsi au milieu de ces obstacles et de ces délais irritants, la question du jugement doit s'avancer, tantôt progressant, tantôt reculant, entretenue par l'inquiet patriotisme. Des harangues prononcées à ce propos, des diverses formes de procédure dont on discute péniblement l'adoption, des arguments de droit qu'on emploie pour en prouver la légalité, de ces flots infinis de rhétorique juridique et de subtilité de toute sorte, il ne sera pas cité une syllabe dans cette histoire. L'adresse de l'homme de loi est une bonne chose ; mais à quoi peut-elle servir ici ? Si la vérité doit être dite, ô augustes sénateurs 1 la seule loi dans ce cas est: Vœ victis ! Qui perd paye! Jamais Robespierre n'a parlé plus sagement que lorsqu'il a avancé dans sa harangue qu'il était tout à fait inutile d'invoquer la loi ; qu'ici plus qu'ailleurs notre droit c'était la force. Digitized by Google

d'autres, au milieu des acclamations. Tels furent leur récompense et le montant de leurs salaires à cette époque, basés sur le principe de l'offre et de la demande. Le forgeron Gamain, imparfaitement récompensé pour le moment, vient, quinze mois après, avec une humble pétition, représentant qu'à peine avait-il terminé cette précieuse armoire de fer que (ainsi qu'il s'en ressouvient aujourd'hui) Louis lui donna un grand verre de vin. Ce grand verre de vin a produit dans l'estomac du sieur Gamain de terribles effets, tendant évidemment à lui donner la mort, s'il ne l'eût rejeté par un émétique; mais il a, malgré cela, entièrement ruiné la constitution du sieur Gamain, de sorte qu'il ne peut plus travailler pour soutenir sa famille, ainsi qu'il s'en ressouvient aujourd'hui. La récompense alors est « une pension de 1200 francs », et « une mention honorable ». Bien différente est la proportion de l'offre et de la demande à diverses époques.

Ainsi au milieu de ces obstacles et de ces délais irritants, la question du jugement doit s'avancer, tantôt progressant, tantôt reculant, entretenue par l'inquiet patriotisme. Des harangues prononcées à ce propos, des diverses formes de procédure dont on discute péniblement l'adoption, des arguments de droit qu'on emploie pour en prouver la légalité, de ces flots infinis de rhétorique juridique et de subtilité de toute sorte, il ne sera pas cité une syllabe dans cette histoire. L'adresse de l'homme de loi est une bonne chose; mais à quoi peut-elle servir ici? Si la vérité doit être dite, ô augustes sénateurs! la seule loi dans ce cas est: *Væ victis!* Qui perd paye! Jamais Robespierre n'a parlé plus sagement que lorsqu'il a avancé dans sa harangue qu'il était tout à fait inutile d'invoquer

A LA BARRE. 121 Harangue admirée par le patriotisme jacobin presque jusqu'à l'extase. Qui dira que Robespierre n'est pas un homme de pénétration, du moins fort en logique? Dans le même sens, et encore plus explicitement, a parlé le jeune Saint-Just aux cheveux noirs, au parler doux. Danton est en mission dans les Pays-Bas, pendant ce travail préliminaire ; le reste, comme on le lira plus tard, se roula parmi les lois des nations, le Contrat social , la jurisprudence, le syllogisme ; pour nous aussi stérile que le vent de l'est. Au fait, que peut-il y avoir de moins utile que la présence de ces sept cent quarante-neuf êtres ingénieux luttant de toute leur force et de toute leur adresse, pendant de nombreuses semaines, pour mener ceci à fin ; pour étendre la vieille formule, et la phraséologie de la loi, de manière qu'elle couvre l'acte nouveau, contradictoire et tout à fait impossible à couvrir ? Par conséquent la pauvre formule ne fait qu'un craquement, et l'honnêteté avec elle ! La chose qui est palpablement brûlante, prouveras-tu par syllogisme qu'elle est glacée ? Cette tâche d'étendre les formules jusqu'à ce qu'elles craquent, est, particulièrement dans ces temps de soudaines révolutions, une des plus pénibles que la pauvre humanité ait à remplir. VI A LA BARRE. Cependant, dans l'espace de cinq semaines, nous avons eu un autre moyen de sortir du jugement, et un plus praticable que jamais. « Digitized by CjOOglc

Harangue admirée par le patriotisme jacobin presque jusqu'à l'extase. Qui dira que Robespierre n'est pas un homme de pénétration, du moins fort en logique? Dans le même sens, et encore plus explicitement, a parlé le jeune Saint-Just aux cheveux noirs, au parler doux. Danton est en mission dans les Pays-Bas, pendant ce travail préliminaire; le reste, comme on le lira plus tard, se roula parmi les lois des nations, le *Contrat social*, la jurisprudence, le syllogisme; pour nous aussi stérile que le vent de l'est. Au fait, que peut-il y avoir de moins utile que la présence de ces sept cent quarante-neuf êtres ingénieux luttant de toute leur force et de toute leur adresse, pendant de nombreuses semaines, pour mener ceci à fin; pour étendre la vieille formule, et la phraséologie de la loi, de manière qu'elle couvre l'acte nouveau, contradictoire et tout à fait impossible à couvrir? Par conséquent la pauvre formule ne fait qu'un craquement, et l'honnêteté avec elle! La chose qui est palpablement brûlante, prouveras-tu par syllogisme qu'elle est glacée? Cette tâche d'étendre les formules jusqu'à ce qu'elles craquent, est, particulièrement dans ces temps de soudaines révolutions, une des plus pénibles que la pauvre humanité ait à remplir.

VI

A LA BARRE.

Cependant, dans l'espace de cinq semaines, nous avons eu un autre moyen de sortir du jugement, et un plus

122 * RÉGICIDE. Mardi 11 décembre, se présenta le jugement du roi, très-décidément: dans les rues de Paris, dans l'intérieur de cette voiture verte du maire Ghambon, où se trouve le roi lui-méme avec des serviteurs, en chemin pour la salle de la Convention! Il était accompagné dans ce vert équipage du maire Ghambon, du procureur Chaumette, et escorté au dehors par le commandant Santerre, avec canons, cavalerie et double rang d'infanterie : toutes les sections sont sous les armes, de fortes patrouilles circulent dans toutes les rues. Ainsi est-il transporté, marchant lentement avec un temps brumeux et sombre ; et vers deux heures nous l'aperçûmes «en redingote noisette », descendant la place Vendôme et se dirigeant vers la salle du Manège ; pour être accusé et judiciairement interrogé. La mystérieuse enceinte du Temple a livré au jour son secret ; et maintenant, dans cette redingote noisette, les hommes peuvent le voir de leurs propres yeux. Le même corpulent Louis, qui était un jour Louis le Désiré, vient ici. Infortuné roi, il marche vers le port; ses déplorables aventures et ses voyages touchent à leur fin. Ce qu'il lui reste désormais à faire, de supporter le tout avec calme, il est fait pour cela. L'étrange procession s'avance en silence, dit Prudhomme, ou au milieu des chants de l'hymne marseillais ; en silence, entre dans la salle de la Convention Santerre tenant le bras de Louis. Louis regarde autour de lui, d'un air tranquille, et voit quelle sorte de Convention et de parlement c'était. Bien changé, vraiment: — E.i février, il y a eu deux ans que notre Constituante, alors en fonctions, étendait son velours à fleurs de lis en notre honneur, et que nous venions pour y prononcer des paroles de bonté, et que tous se levaient jurant fidélité, et que la * Digitized by Google

Mardi 11 décembre, se présenta le jugement du roi, très-décidément : dans les rues de Paris, dans l'intérieur de cette voiture verte du maire Chambon, où se trouve le roi lui-même avec des serviteurs, en chemin pour la salle de la Convention ! Il était accompagné dans ce vert équipage du maire Chambon, du procureur Chaumette, et escorté au dehors par le commandant Santerre, avec canons, cavalerie et double rang d'infanterie : toutes les sections sont sous les armes, de fortes patrouilles circulent dans toutes les rues. Ainsi est-il transporté, marchant lentement avec un temps brumeux et sombre ; et vers deux heures nous l'aperçûmes «en redingote noisette », descendant la place Vendôme et se dirigeant vers la salle du Manége ; pour être accusé et judiciairement interrogé. La mystérieuse enceinte du Temple a livré au jour son secret ; et maintenant, dans cette redingote noisette, les hommes peuvent le voir de leurs propres yeux. Le même corpulent Louis, qui était un jour Louis le Désiré, vient ici. Infortuné roi, il marche vers le port ; ses déplorables aventures et ses voyages touchent à leur fin. Ce qu'il lui reste désormais à faire, de supporter le tout avec calme, il est fait pour cela.

L'étrange procession s'avance en silence, dit Prudhomme, ou au milieu des chants de l'hymne marseillais ; en silence, entre dans la salle de la Convention Santerre tenant le bras de Louis. Louis regarde autour de lui, d'un air tranquille, et voit quelle sorte de Convention et de parlement c'était. Bien changé, vraiment : — En février, il y a eu deux ans que notre Constituante, alors en fonctions, étendait son velours à fleurs de lis en notre honneur, et que nous venions pour y prononcer des paroles

A U BARRE. 123 France entière se levait en prononçant le serment, et célébrait une fête des piques. Et voilà donc la fin 1 Barrère, qui auparavant « pleurait » , regardant de son pupitre de journaliste, regarde dédaigneusement aujourd'hui de son fauteuil de président, avec une liste de cinquante-sept questions, et dit d'un œil sec : « Louis, asseyez-vous. » Louis s'assied. C'est le même siège, dit-on, le même bois, la même matière, sur lequel il accepta la constitution au milieu des danses et des illuminations, il y a eu un an l'automne dernier. Oui, c'est le même siège, mais tout le reste a changé. Louis s'assied et écoute, l'air et l'esprit tranquilles. Des cinquante-sept questions nous n'en reproduirons pas même une. Ce sont des questions embrassant captieusement tous les principaux documents saisis le 10 août, et récemment trouvés dans l'armoire de fer ; embrassant les principaux incidents de l'histoire de la révolution ; et on lui demande en substance ceci : Louis, qui fus roi, n'es-tu pas coupable jusqu'à un certain point, soit par acte ou par écrit, d'avoir essayé de continuer la royauté? Dans les réponses non plus il n'y a rien de remarquable. Ce sont do calmes dénégations pour la plupart, c'est un accusé qui n'a qu'une seule défense: Non! Je ne reconnais pas ce document ; je n'ai pas fait cet acte ; ou : Je l'ai fait suivant la loi alors existante. Conséquemment, les cinquantesept questions et les documents au nombre de cent soixantedeux, ayant été épuisés de cette manière, Barrère termina après trois heures de séance par ceci : « Louis, je vous invite à vous retirer. » Louis se retire, avec une escorte municipale, dans une salle de comité voisine; ayant d'abord, en quittant la barre, demandé d'avoir un .conseil légal. Il refuse des Digitized by Google

France entière se levait en prononçant le serment, et célébrait une fête des piques. Et voilà donc la fin! Barrère, qui auparavant « pleurait », regardant de son pupitre de journaliste, regarde dédaigneusement aujourd'hui de son fauteuil de président, avec une liste de cinquante-sept questions, et dit d'un œil sec : « Louis, asseyez-vous. » Louis s'assied. C'est le même siége, dit-on, le même bois, la même matière, sur lequel il accepta la constitution au milieu des danses et des illuminations, il y a eu un an l'automne dernier. Oui, c'est le même siége, mais tout le reste a changé. Louis s'assied et écoute, l'air et l'esprit tranquilles.

Des cinquante-sept questions nous n'en reproduirons pas même une. Ce sont des questions embrassant captieusement tous les principaux documents saisis le 10 août, et récemment trouvés dans l'armoire de fer; embrassant les principaux incidents de l'histoire de la révolution; et on lui demande en substance ceci : Louis, qui fus roi, n'es-tu pas coupable jusqu'à un certain point, soit par acte ou par écrit, d'avoir essayé de continuer la royauté? Dans les réponses non plus il n'y a rien de remarquable. Ce sont de calmes dénégations pour la plupart, c'est un accusé qui n'a qu'une seule défense : Non! Je ne reconnais pas ce document; je n'ai pas fait cet acte; ou : Je l'ai fait suivant la loi alors existante. Conséquemment, les cinquante-sept questions et les documents au nombre de cent soixante-deux, ayant été épuisés de cette manière, Barrère termine après trois heures de séance par ceci : « Louis, je vous invite à vous retirer. »

Louis se retire, avec une escorte municipale, dans une salle de comité voisine; ayant d'abord, en quittant la

 rafraîchissements, dans cette salle de comité. Alors apercevant Chaumette occupé à manger un petit pain, qu'un grenadier apartagé avec lui, il ditqu'il en prendra un morceau. Il est cinq heures, et il n'a pris qu'un léger déjeuner, dans cette matinée de vacarme et d'alarme. Chaumette rompt son pain, le roi en mange la croûte, et remonte dans la voiture verte tout en mangeant ; il demande alors ce qu'il fera de la mie? Le commis de Chaumette la lui prend et la jette dans la rue. Louis dit: « C'est une pitié de jeter du pain dans un temps de famine. — Magrand'mère, remarque Chaumette, avait l'habitude de me dire : Mon petit, ne perdez jamais la mie du pain, vous ne pouvez pasen faire. — Monsieur Chaumette, répondit Louis, votre grand'mère paraît avoirété une femme sensée (1). » Pauvre innocent mortel, qui attend avec tant de tranquillité la décision de son sort ; — fait au moins pour le bien remplir. La passiveté seule, sans l'énergie, suffit pour cela 1 11 parle une fois de voyager bientôt à travers la France, pour en avoir une vue géographique et topographique, étant de vieille date amateur de géographie. — L'enceinte du Temple le reçoit, et se ferme de nouveau sur lui. Paris curieux peut se retirer dans ses foyers et dans ses cafés, dans ses clubs et ses théâtres ; l'humidité de la nuit est tombée, et avec elle le bruit des tambours et des patrouilles de ce jour remarquable. Louis est maintenant séparé de la reine et de sa famille, livré à ses simples pensées et à ses propres ressources. Elles sont tristes ces murailles qui l'entourent ; de ceux qu'il aime, aucun n'est avec lui. «Dans cet état d'incertitude» ,par prévoyance, en cas de pis, il écrit ses dernières

(1) Journal de Prudhomme (Hist . parlem ., t. XXI, p. 314).

rafraîchissements, dans cette salle de comité. Alors apercevant Chaumette occupé à manger un petit pain, qu'un grenadier a partagé avec lui, il dit qu'il en prendra un morceau. Il est cinq heures, et il n'a pris qu'un léger déjeuner, dans cette matinée de vacarme et d'alarme. Chaumette rompt son pain, le roi en mange la croûte, et remonte dans la voiture verte tout en mangeant; il demande alors ce qu'il fera de la mie? Le commis de Chaumette la lui prend et la jette dans la rue. Louis dit: « C'est une pitié de jeter du pain dans un temps de famine.—Ma grand'mère, remarque Chaumette, avait l'habitude de me dire : Mon petit, ne perdez jamais la mie du pain, vous ne pouvez pas en faire. —Monsieur Chaumette, répondit Louis, votre grand'mère paraît avoir été une femme sensée (1). » Pauvre innocent mortel, qui attend avec tant de tranquillité la décision de son sort ; — fait au moins pour le bien remplir. La passiveté seule, sans l'énergie, suffit pour cela ! Il parle une fois de voyager bientôt à travers la France, pour en avoir une vue géographique et topographique, étant de vieille date amateur de géographie. — L'enceinte du Temple le reçoit, et se ferme de nouveau sur lui. Paris curieux peut se retirer dans ses foyers et dans ses cafés, dans ses clubs et ses théâtres ; l'humidité de la nuit est tombée, et avec elle le bruit des tambours et des patrouilles de ce jour remarquable.

Louis est maintenant séparé de la reine et de sa famille, livré à ses simples pensées et à ses propres ressources. Elles sont tristes ces murailles qui l'entourent ; de ceux qu'il aime, aucun n'est avec lui. « Dans cet état d'incertitude » , par prévoyance, en cas de pis, il écrit ses dernières

A LA BARRE. 125 volontés ; pièce que l'on peut encore lire , empreinte de douceur, de simplicité, dedouce piété. Après débat, la Convention a consenti à lui donner un conseil légal de son choix. L'avocat Target se sent lui-même «trop âgé » , ayant passé cinquante-quatre ans, et se récuse. Il acquit jadis une grande gloire en défendant le cardinal de Rohan dans l'affaire du collier, mais il n'en acquerra pas aujourd'hui. L'avocat Tronchet, de dix ans plus vieux, ne se récuse pas. Mais voilà le bon vieux Malesherbes, il se présente volontairement, pour la dernière de ses campagnes, l'excellent vieux héros ! Ses cheveux sont gris, il a soixante-dix ans ; il dit : «Je fus deux fois appelé au conseil de celui qui fut mon maître, à l'époque où tout le monde enviait cet honneur, et je lui dois le même devoir aujourd'hui, lorsqu'il est dans les dangers.» Ces deux avocats, avec un autre plus jeune, Desèze, qu'ils choisissent pour plaider, s'occupent de ces cinquante-sept accusations, et des cent soixante-deux documents ; Louis les aidant autant que possible. Une chose importante est donc maintenant en pleine marche ; tout le monde, partout, l'observant. Par quelle forme et quels moyens la Convention s'en acquittera-t-elle de telle manière qu'il ne reste pas le moindre soupçon de blâme? Ce sera difficile ! La Convention, réellement, perd beaucoup de temps, elle discute, elle délibère. Du matin au soir, jour par jour, la tribune bourdonne de discours sur ce sujet; on doit étendre la vieille formule pour déguiser la nouvelle chose. La patriote Montagne est plus ardente que jamais; elle réclame pour la célérité avant tout; la seule forme bonne sera la forme expéditive. Néanmoins la Convention délibère, la tribune bourdonne — en vrai ténor, et même en dessus de temps en temps. La salle entière pousse des cris de colère et de provocation assez Digitized by Google

<20 RÉGICIDE, fréquents. Elle a bourdonné et crié toutes les nuits pendant quinze jours avant de pouvoir prendre une décision. Cette rumeur devenant de plus en plus violente, le mercredi 26 décembre Louis paraîtra et plaidera; ses défenseurs se plaignent que c'est malheureusement trop tôt, ce qu'ils peuvent bien soutenir comme avocats, mais sans succès; pour le patriotisme, cela semble un retard infini. C'est pourquoi le mercredi, à l'heure froide et sombre de huit heures du matin, tous les sénateurs sont à leurs postes. En vérité, ils échauffent cette heure froide, disonsle, par une violente effervescence, ce qui est très-ordinaire maintenant: des Louvet ou des Buzot attaquant des Tallien, des Chabot; et aussi la Montagne entière s'irritant contre toute la Gironde. A peine ceci est-il fini, à neuf heures, quo Louis et ses trois défenseurs, escortés par le cliquetis des armes et la force nationale de Santerre, entrent dans la salle. Desèze développe ses paperasses ; remplissant avec honneur sa périlleuse mission, il plaide pendant trois heures. Plaidoyer honorable, «composé presque entièrement dans une nuit », courageux quoique circonspect, non sans adresse et sans une douce et pathétique éloquence. Louis se précipita à son cou quand ils sortirent, et dit en versant des larmes : « Mon pauvre Desèze ! » Louis, avant de se retirer, avait en personne ajouté quelques mots « les derniers, peut-être, qu'il aura prononcés devant eux ». Il dit que son cœur a souffert, par-dessus tout, d'être déclaré coupable de cette effusion de sang du 10 août, ou d'avoir en quelque circonstance que ce fût répandu ou voulu répandre le sang français. Après avoir parlé ainsi, il quitta la salle, — ayant certainement terminé son œuvre ici. Il Digitized by Google j

A LA BARRE. 127 a eu là bien des paroles étranges, mais celles-ci sont les dernières. Et maintenant pourquoi la Convention traîne-t-elle en longueur? Il y a accusation et évidence; il y a procédure; le reste ne suit-il pas naturellement? La Montagne et le patriotisme en général demandent avec des clameurs encore plus violentes que l'on se hâte, et qu'il y ait session permanente jusqu'à ce que la tâche soit remplie. Cependant il y a doute : la Convention craintive décide qu'on délibérera d'abord; que tous les membres qui le désirent devront parler. — A votre poste, par conséquent, vous les membres éloquents 1 — A bas vos idées, vos échos d'idées; c'est le moment d'être vous-mêmes: la France et l'univers prêtent l'oreille! Les membres ne manquent pas. Discours sur discours, ou plutôt pamphlets sur pamphlets, où se déploient toutes les ressources de l'éloquence. La liste du président se couvre de plus en plus de noms qui doivent prendre la parole. De jour en jour, à chaque moment, à chaque heure, la tribune résonne sans interruption. — Les bruyantes galeries fournissent d'une façon variable le ténor et le dessus; ce serait autrement une triste musique. Les patriotes, du côté de la Montagne et dans les galeries, après avoir tenu conseil pendant la nuit dans les salles des sections, à la société mère, parmi leurs bruyantes tricoteuses, doivent épier tout d'un œil de lynx, pour donner delà voix quand c'est nécessaire, et dans l'occasion trèsviolemment. Le député Thuriot, qui étEyt auparavant l'avocat Thuriol, l'électeur Thuriot, qui du haut de la Bastille voyait le Saint-Antoine monter comme l'océan ; ce Thuriot peut, aussi hardiment que qui que ce soit, émettre une formule. Le cruel Billaut. ne garde pas le silence, si

Digitized by Google

a eu là bien des paroles étranges, mais celles-ci sont les dernières.

Et maintenant pourquoi la Convention traîne-t-elle en longueur? Il y a accusation et évidence; il y a procédure; le reste ne suit-il pas naturellement? La Montagne et le patriotisme en général demandent avec des clameurs encore plus violentes que l'on se hâte, et qu'il y ait session permanente jusqu'à ce que la tâche soit remplie. Cependant il y a doute : la Convention craintive décide qu'on délibérera d'abord; que tous les membres qui le désirent devront parler. — A votre poste, par conséquent, vous les membres éloquents! — A bas vos idées, vos échos d'idées; c'est le moment d'être vous-mêmes: la France et l'univers prêtent l'oreille! Les membres ne manquent pas. Discours sur discours, ou plutôt pamphlets sur pamphlets, où se déploient toutes les ressources de l'éloquence. La liste du président se couvre de plus en plus de noms qui doivent prendre la parole. De jour en jour, à chaque moment, à chaque heure, la tribune résonne sans interruption. — Les bruyantes galeries fournissent d'une façon variable le ténor et le dessus; ce serait autrement une triste musique.

Les patriotes, du côté de la Montagne et dans les galeries, après avoir tenu conseil pendant la nuit dans les salles des sections, à la société mère, parmi leurs bruyantes tricoteuses, doivent épier tout d'un œil de lynx, pour donner de la voix quand c'est nécessaire, et dans l'occasion très-violemment. Le député Thuriot, qui était auparavant l'avocat Thuriot, l'électeur Thuriot, qui du haut de la Bastille voyait le Saint-Antoine monter comme l'océan; ce Thuriot peut, aussi hardiment que qui que ce soit, émettre une

I 128 RÉGICIDE, vous l'excitez. Non plus le cruel Jean Bon, une sorte de jésuite également. — Ne l'écrivez pas, comme cela se voit dans beaucoup de dictionnaires : Jambon ! Mais, avant tout, que personne ne croie possible que Louis soit innocent. La seule question pour un homme sensé est ou était: La Convention a-t-elle le droit de juger Louis, ou doit-il l'être par tout le peuple dans une assemblée primaire et avec délai? Vous reculez toujours, vous Girondins, faux hommes d'État! Ainsi s'exclame le patriotisme, presque à bout de patience. — Mais réellement, si nous y réfléchissons, que feront ces pauvres Girondins? Ils ont, disent-ils, la conviction que Louis est un prisonnier de guerre, et qu'il ne peut être mis à mort sans injustice, solécisme et péril. Émettre une semblable conviction, c'est perdre tout à fait position parmi les patriotes déterminés! A proprement parler, ce n'est pas même une conviction, mais une conjecture, une profonde énigme. Combien de pauvres Girondins ne sont convaincus que d'une chose : qu'un homme, qu'un Girondin doit avoir pied quelque part et s'y tenir ferme, et être bien avec les classes honorables! Voilà la conviction et la foi qu'ils ont. Ils se débattent péniblement entre les branches de ce dilemme (1). Ni la France ni l'Europe ne restent tranquilles. C'est un centre, cette Convention, avons-nous dit, d'où partent, pour le dehors, les influences, et qui les reçoit. L'exécution d'un roi, appelez-la martyre, appelez-la châtiment, était une influence! — jCette Convention a déjà envoyé deux influences puissantes dans toutes les nations, à son grand désavantage. Le 19 novembre, elle a émis un décret, et (I) Hist. parlent., t. XXI, p. 1-38, Digitized by Google

A LA BARRE. 129 en a depuis confirmé et développé les détails : à savoir, que toute nation qui voudrait s'affranchir des entraves du despotisme, serait par cela seul, pour ainsi dire, la sœur de la France, et qu'elle en obtiendrait aide et secours. Décret autour duquel ont fait beaucoup de bruit les diplomates, les journalistes, les légistes internationaux ; décret que nulle vivante entrave de despotisme, nulle autorité ne peut approuver. Ce fut le député Chambon, Girondin, qui proposa ce décret. — Au fond, c'est peut-être une fleur de rhétorique. La seconde influence dont nous parlons avait encore une plus misérable origine ; elle reposait dans le cerveau turbulent, bruyant et peu favorisé d'un Jacob Dupont, de la Loire. La Convention a en vue un plan d'éducation nationale; le député Dupont dans son discours dit: «J'ai le droit d'avouer, monsieur le président, que je suis athée» (1), — croyant que l'univers pourrait être bien aise de savoir cela. Le peuple français reçut cette déclaration sans commentaire, ou plutôt sans commentaire qu'on pût entendre ; si bruyante était la France, d'autre part. Les pays étrangers la reçurent avec réfutation, horreur et surprise (2). Quelle misérable influence c'était là! Et maintenant si à ces influences s'en ajoutait une troisième, qui se répandit dans les veines du monde entier, celle du régicide? Des cours étrangères interviennent dans ce procès de Louis, l'Espagne, l'Angleterre ; on ne les écoutera pas, bien qu'elles viennent, l'Espagne du moins, une branche d'olivier d'une main et une épée nue de l'autre. Mais à (1) Moniteur, séance du 14 décembre, 1792, (2) Hannah Moore, Lettre à Jacob Dupont. Londres, 1793. Digitized by Google

en a depuis confirmé et développé les détails : à savoir, que toute nation qui voudrait s'affranchir des entraves du despotisme, serait par cela seul, pour ainsi dire, la sœur de la France, et qu'elle en obtiendrait aide et secours. Décret autour duquel ont fait beaucoup de bruit les diplomates, les journalistes, les légistes internationaux ; décret que nulle vivante entrave de despotisme, nulle autorité ne peut approuver. Ce fut le député Chambon, Girondin, qui proposa ce décret. — Au fond, c'est peut-être une fleur de rhétorique.

La seconde influence dont nous parlons avait encore une plus misérable origine ; elle reposait dans le cerveau turbulent, bruyant et peu favorisé d'un Jacob Dupont, de la Loire. La Convention a en vue un plan d'éducation nationale ; le député Dupont dans son discours dit : « J'ai le droit d'avouer, monsieur le président, que je suis athée » (1),—croyant que l'univers pourrait être bien aise de savoir cela. Le peuple français reçut cette déclaration sans commentaire, ou plutôt sans commentaire qu'on pût entendre ; si bruyante était la France, d'autre part. Les pays étrangers la reçurent avec réfutation, horreur et surprise (2). Quelle misérable influence c'était là ! Et maintenant si à ces influences s'en ajoutait une troisième, qui se répandit dans les veines du monde entier, celle du régicide?

Des cours étrangères interviennent dans ce procès de Louis, l'Espagne, l'Angleterre ; on ne les écoutera pas, bien qu'elles viennent, l'Espagne du moins, une branche d'olivier d'une main et une épée nue de l'autre. Mais à

(1) *Moniteur*, séance du 14 décembre, 1792.

130. REGICIDE, l'intérieur aussi de ce Paris et de cette France ambiante, quelles influences viennent à flots pressés ! Les pétitions affluent, demandant une justice égale sous le règne prétendu de l'égalité. — Le patriote vivant plaide ; — ô vous I députés nationaux, les patriotes morts ne plaident-ils pas aussi? Les douze cents qui gisent dans une froide fosse ne plaident-ils pas ? Et cette muette pétition delà mort, qui sort de leur étroite demeure, n'en dit-elle pas plus que tous les discours? Des patriotes infirmes viennent en clochant , appuyés sur leurs béquilles , autour de la salle du Manège, demandant justice. Les blessés du 10 août, les veuves et les orphelins des tués pétitionnent en masse; ils défilent en clochant avec un mutisme éloquent à travers la salle; un patriote blessé, incapable môme de clocher, est apporté sur son lit, et passe au-dessus des épaules dans la position horizontale (l). La tribune de la Convention, qui avait fait une pause devant un tel spectacle, recommence à débiter des discours purement de palais. — Mais hors des portes, Paris cria plus fortque jamais. La voix de taureau de Saint-Huruge se fait entendre, et l'éloquence hystérique de la mère Duchesse ; Varlet, «l'apôtre de la liberté », avec pique et bonnet rouge, accourt en hâte, apportant son attirail oratoire. Justice contre le traître! s'écrie tout le monde patriote. Remarquez encore cet autre cri poussé hautement dans les rues : « Donnez-nous du pain, sinon tuez-nous! Pain et égalité! justice contre le traître 1 Que nous ayons du pain! » Le patriote froid ou indécis est en opposition avec le patriote décidé. Le maire Chambon a entendu parler d'une émeute épouvantable au théâtre de la Nation ; il y a eu (1) Hist, parlent t. XXII, p. 13i. — Journal de Moore , 6tc(

Digitized by Google

A LA BARRE. 131 dispute et meme coups de poing échangés entre les patriotes décidés et les patriotes indécis, au sujet d'un nouveau drame appelé V Ami des lois , un des plus pauvres drames qui aient jamais été écrits, mais qui contenait des applications didactiques ; c'est pourquoi les perruques poudrées des amis de l'ordre et les cheveux noirs des Jacobins %■ voltigent dans la salle. Et le maire Ghambon se hâte avec Santerre de s'y rendre, dans l'espérance de mettre le holà. Bien loin de rétablir l'ordre, notre pauvre maire fut « si bousculé», dit le rapport, — et, selon nous, si blâmé et si effrayé, — qu'il abandonne avec regret sa mairie éphémère, « ses poumons étant affectés ». Ce misérable Ami des lois a donné lieu à des débats dans la Convention ellemême, avec autant de violence, de rage, de chaque côté, qu'il y en avait eu entre les patriotes indécis et les patriotes décidés (1). Parmi ces deux classes, n'y a-t-il pas assez d'aristocrates ou crypto-aristocrates occupés? Des espions viennent de Londres avec d'importants messages; espions se prétendant voyageurs! Un de ces derniers, Viard était son nom, prétendait accuser Roland et même la femme de Roland, la joie de Chabot et de la Montagne. Mais la femme de Roland, ayant été citée, arriva dans le moment à la Convention nationale; elle se présente avec sa grande sérénité, et en peu de mots clairs et précis elle répand sur le Viard le mépris et fait sortir de l'accusation du vent ; tous les amis de l'ordre d'applaudir (2). Ainsi, avec les émeutes aux théâtres, avec son «Du pain, ou bien tuez -nous» , avec la rage, la faim, les soupçons surnaturels, ce féroce Paris (1) Hist. parlem.yt. XXIII, p. 31, 48, etc.^ (2) Moniteur , séance du 7 décembre 1792.

 crie. Roland se plaint plus que jamais dans ses messages et sa correspondance ; il monte presque jusqu'au point hystérique. Marat, qu'aucun pouvoir sur terre ne peut empêcher de voir partout des traîtres et des Roland, garde le lit pendant trois jours, presque mort, cet inestimable ami du peuple, le cœur brisé, avec la fièvre et la migraine : « Peuple babillard , si tu savais agir, t Pour couronner le tout, le victorieux Dumouriez, dans ces premiers jours de janvier, est arrivé à Paris ; on craint, on n'en augure rien de bon. Il a à se plaindre du ministre de la guerre Pache et des dilapidations d'Hassenfratz, et à s'entendre sur les mesures à prendre pour la campagne du printemps. On le voit souvent en compagnie des Girondins; complote-t-il avec eux contre le jacobinisme, contre l'égalité et le châtiment de Louis? Nous avons de ses propres lettres à la Convention. Jouera-t-il l'ancien rôle de Lafayette, ce nouveau et triomphant général? Qu'il reparte non sans avoir été dénoncé (1). Et toujours, dans cette tribune de la Convention, ce n'est qu'éloquence juridique et hypothèses sans action; et il y a toujours des cinquantaines de noms sur la liste du président. Ces présidents girondins donnent la préférence à leurs partisans ; nous soupçonnons qu'ils jouent un mauvais jeu avec la liste : les membres de la Montagne ne peuvent être entendus. Et l'on traîne encore tout décembre jusqu'à janvier, et jusqu'à la nouvelle année'|et il n'y a pas encore de fini Paris crie tout autour, en foule, toujours plus haut, jusqu'au ton de l'ouragan. Paris amènera des canons de Saint-Denis. On parle « de fermer les barrières » , — à la grande horreur de Roland. v (1) Dumouriez, Mémoire t. III, chap. 4. .DiaUàPfl hy

LES TROIS VOTES. 133 Sur ces entrefaites, voici que la tribune de la Convention cesse tout à coup ses bavardages ; on coupe court : soit sur la liste qui voudra, et qu'on finisse. Le mardi suivant, 15 janvier 1793, on ira aux votes, nominativement, et d'une manière ou d'une autre cette grande partie sera enfin terminée. VII LES TROIS VOTES. Louis Capet est-il coupable de conspirer contre la liberté? Notre sentence sera-t-elle définitive, ou aura-t-elle besoin d'être ratifiée par un appel au peuple? S'il est coupable, quel châtiment? Telle est la forme adoptée après vacarme et « plusieurs heures d'indécision tumultueuse » . Voilà les trois questions successives sur lesquelles la Convention prononcera maintenant. Paris afflue tout autour de la salle, en foule, avec beaucoup de bruit. L'Europe et toutes les nations attendent sa réponse. Député après député répondra à son nom : Coupable ou non coupable! Quant à la culpabilité, ainsi qu'on l'a donné à entendre plus haut, elle existe sans nul doute dans l'esprit des patriotes. La majorité forcée prononce la culpabilité ; la Convention à l'unanimité vote la culpabilité; vingt-huit membres seulement, sans aller jusqu'à voter la non-culpabilité, s'abstiennent de donner leur vote. La seconde question échoue, quel qu'ait été le calcul des Girondins. Un appel au peuple ne serait-il pas un autre motif de guerre civile? Une majorité d'une voix décide qu'il n'y aura pas appel; cela est ainsi arrêté. Le bruyant patriotisme alors, à dix heures, peut se retirer pour la nuit et CARLYLE. III. — 8 Digitized b y Google

Sur ces entrefaites, voici que la tribune de la Convention cesse tout à coup ses bavardages; on coupe court : soit sur la liste qui voudra, et qu'on finisse. Le mardi suivant, 15 janvier 1793, on ira aux votes, nominativement, et d'une manière ou d'une autre cette grande partie sera enfin terminée.

VII

LES TROIS VOTES.

Louis Capet est-il coupable de conspirer contre la liberté? Notre sentence sera-t-elle définitive, ou aura-t-elle besoin d'être ratifiée par un appel au peuple? S'il est coupable, quel châtiment? Telle est la forme adoptée après vacarme et « plusieurs heures d'indécision tumultueuse ». Voilà les trois questions successives sur lesquelles la Convention prononcera maintenant. Paris afflue tout autour de la salle, en foule, avec beaucoup de bruit. L'Europe et toutes les nations attendent sa réponse. Député après député répondra à son nom : Coupable ou non coupable!

Quant à la culpabilité, ainsi qu'on l'a donné à entendre plus haut, elle existe sans nul doute dans l'esprit des patriotes. La majorité forcée prononce la culpabilité; la Convention à l'unanimité vote la culpabilité; vingt-huit membres seulement, sans aller jusqu'à voter la non-culpabilité, s'abstiennent de donner leur vote. La seconde question échoue, quel qu'ait été le calcul des Girondins. Un appel au peuple ne serait-il pas un autre motif de guerre civile? Une majorité d'une voix décide qu'il n'y aura pas appel; cela est ainsi arrêté. Le bruyant patrio-

134 RÉGICIDE, aller se coucher, bercé par l'espérance. Ce mardi s'est bien passé. Vienne le lendemain, quelle peine 1 Le lendemain est le fort de la lutte. Voyez donc quelle affluence ce mercredi matin, comme Paris est debout, et tous les députés sont à leur poste 1 De sept cent quarante-neuf honorables membres, vingt seulement sont absents, étant en mission; Duchâtel et sept autres font défaut pour cause de maladie. Cependant le patriotisme qui attend, et Paris qui est sur ses jambes, ont besoin de patience, car ce mercredi se passe également au milieu des débats et de l'effervescence. Les Girondins proposent qu'une « majorité des trois quarts » soit requise : les patriotes s'y opposent vigoureusement. Danton, qui revient d'une mission dans les Pays-Bas, obtient «l'ordre du jour» sur cette proposition des Girondins; il obtient encore davantage : on décidera sans désemparer , dans une session permanente, jusqu'à ce que tout soit terminé. Et ainsi, finalement, à huit heures du soir, ce troisième vote surprenant commence par tour de rôle ou appel nominal. Quel châtiment? Les Girondins indécis, les patriotes déterminés, les gens effrayés de la royauté, les personnes qu'épouvante l'anarchie, doivent répondre ici et à l'instant. Le patriotisme sans nombre, dans l'obscurité malgré les lampes, inonde tous les corridors, encombre toutes les galeries, attendant d'un air farouche la décision. Des huissiers bruyants vous appellent par votre nom et votre département : vous devez alors monter à la tribune et parler. Des témoins oculaires ont représenté cette scène du troisième vote et de ceux qui suivirent, scène prolongée, comme si elle devait être sans fin, et qui dura, avec de Digitized by Google

LES TROIS VOTES. 135 courtes interruptions, du mercredi jusqu'au dimanche matin, — comme l'une des plus extraordinaires de la révolution. Une longue nuit se change en jour; la pilleur du matin couvre tous les visages; les nuages de l'hiver redescendent, et les sombres lampes sont de nouveau allumées. Mais au milieu de la clarté et de l'obscurité et de la succession des heures, les membres l'un après l'autre montent sans interruption ces marches de la tribune, s'arrêtant au haut, dans la pleine lumière, pour exprimer leur opinion; puis ils se replongent en bas, dans l'obscurité et la foule, semblables à des fantômes à l'heure de minuit, apparitions fantastiques, infernales! Jamais le président Vergniaud, ni aucun président terrestre, n'en a surveillé de semblables. La vie d'un roi et tout ce qui en dépend oscille dans la balance. Chacun monte à son tour; le bourdonnement s'apaise jusqu'à ce qu'il ait parlé : Mort, bannissement, emprisonnement, jusqu'à la paix. Beaucoup disent : Mort. Combien de phrases embarrassées et bien étudiées, combien de paragraphes d'explications, de justifications, de faibles appels à la pitié! Beaucoup aussi parlent de bannissement; quelquo chose qui n'est pas tout à fait la mort. La balance vacille; nul ne peut encore deviner ce qu'il en sera : de quoi l'anxieux patriotisme se plaint à hauts cris, que ne peuvent réprimer les huissiers. Les pauvres Girondins ! plusieurs d'entre eux, sous l'influence de ces hurlements sauvages du patriotisme, prononcent la mort, motivant leur vote déplorable par des arguments de casuistique et de jésuitisme. Vergniaud même dit : La mort, motivant son vote par un jésuitisme. Le riche Lepelletier Saint-Fargeau, ancien noble et alors patriote du côté gauche à la Constituante, a discuté et fait Digitized by Google

courtes interruptions, du mercredi jusqu'au dimanche matin, — comme l'une des plus extraordinaires de la révolution. Une longue nuit se change en jour; la pâleur du matin couvre tous les visages; les nuages de l'hiver redescendent, et les sombres lampes sont de nouveau allumées. Mais au milieu de la clarté et de l'obscurité et de la succession des heures, les membres l'un après l'autre montent sans interruption ces marches de la tribune, s'arrêtant au haut, dans la pleine lumière, pour exprimer leur opinion; puis ils se replongent en bas, dans l'obscurité et la foule, semblables à des fantômes à l'heure de minuit, apparitions fantastiques, infernales! Jamais le président Vergniaud, ni aucun président terrestre, n'en a surveillé de semblables. La vie d'un roi et tout ce qui en dépend oscille dans la balance. Chacun monte à son tour; le bourdonnement s'apaise jusqu'à ce qu'il ait parlé : Mort, bannissement, emprisonnement, jusqu'à la paix. Beaucoup disent : Mort. Combien de phrases embarrassées et bien étudiées, combien de paragraphes d'explications, de justifications, de faibles appels à la pitié! Beaucoup aussi parlent de bannissement; quelque chose qui n'est pas tout à fait la mort. La balance vacille; nul ne peut encore deviner ce qu'il en sera : de quoi l'anxieux patriotisme se plaint à hauts cris, que ne peuvent réprimer les huissiers.

Les pauvres Girondins! plusieurs d'entre eux, sous l'influence de ces hurlements sauvages du patriotisme, prononcent la mort, motivant leur vote déplorable par des arguments de casuistique et de jésuitisme. Vergniaud même dit : La mort, motivant son vote par un jésuitisme. Le riche Lepelletier Saint-Fargeau, ancien noble et alors

 des rapports, là et ailleurs, et pas peu, contre la peine de mort ; néanmoins il vote aujourd'hui la mort, mot qui lui coûtera cher. Manuel a décidément pris rang parmi les patriotes déterminés en août dernier, mais il s'est coulé, il a toujours reculé depuis septembre et les scènes de septembre. Dans cette Convention, par-dessus tout, il ne peut avancer un mot qui puisse trouver faveur; il vote maintenant pour le bannissement, et, dans une rage muette, il quitte la place pour jamais, — fortement bousculé dans les corridors. Philippe-Égalité vote, en son âme et conscience, la mort ! A ce mot, le patriotisme môme secoue la tète, et un bruit sourd et un frisson circulent à travers la salle du jugement. Le vote de Robespierre ne peut pas être douteux; son discours est long. On voit la figure du grêle Sieyès monter; s'arrêtant à peine, passant seulement, cette figure dit : « La mort , sans phrase » , et elle redescend : apparition fantastique, infernale. Et de plus, si le lecteur s'imagine que cette scène était lugubre, triste ou même empreinte d'un cachet sérieux, il se trompe beaucoup. «Les huissiers, dans le quartier de la Montagne» , dit Mercier, « étaient devenus comme des gardiens de loges à l'Opéra», ouvrant et fermant les galeries aux personnes privilégiées, « aux dames d'Orléans-Egalité » ou autres dames de haut rang, richement habillées, brillantes de dentelles et d'ornements tricolores. Les galants députés passent et repassent de ces côtés-là, les régalant de glaces, de rafraîchissements et de petites causeries; les têtes fières et resplendissantes répondent par des signes de main. Les unes ont leurs cartes et leurs épingles, pointant les oui et les non comme à un jeu de rouge et noir. Plus loin, au haut, règne la mère Duchesse avec ses amazones sans rouge; elle ne peut s'empêcher Digitized by Google

LES TROIS VOTES. 137 de pousser des : Ah ! ah ! lorsque le vote n’est pas pour la mort. Dans ces galeries, il y a des repas, des absorptions de vin et d’eau-de-vie « comme en pleine tabagie n . Il y a également des paris dans tous les cafés des environs ; mais dans l’intérieur, la fatigue, l’impatience, l’ennui le plus profond, se voient sur tous les visages, dissipés seulement de temps en temps par les péripéties du jeu. Des membres se sont endormis; les huissiers arrivent et les éveillent pour voter. D’autres membres calculent s’ils n’auraient pas le temps de courir dîner. Des figures, comme des spectres, se lèvent pâles dans le clair-obscur des lampes et prononcent à cette tribune un seul mot: La mort. < Tout est optique », dit Mercier (1). Et puis, le jeudi soir, lorsque le vote est terminé et que les secrétaires l’ont récapitulé, Duchâtel malade, plus spectre encore que tout autre, arrive porté sur une chaise, enveloppé de couvertures, « en robe de chambre et en bonnet de nuit », pour voter pour la grâce : un seul vote, croit-on, peut faire pencher la balance. Ah non ! Au milieu du silence le plus profond, le président Vergniaud, d’une voix pleine de tristesse, dit : « Je déclare, au nom de la Convention, que la peine prononcée contre Louis Capet est la peine de mort. » La mort, par une faible majorité de cinquante-trois voix. Cependant si l’on déduit d’un côté et qu’on ajoute de l’autre certaines vingt-six voix qui ont prononcé la peine de mort, mais avec de très-timides et de très-faibles recommandations de pardon, la majorité ne sera que d'une voix. La mort, tel est l’arrêt ; mais comment sera-t-il exécuté? Il ne l’est pas encore 1 Le vote est à peine déclaré, que les (1) Mercier, Nouveau Paris , t. VI, p. 156-9. — Montgaillard, t. III, p. 348-87. — Moore, etc. 8. Digitized by Googl

de pousser des : Ah ! ah ! lorsque le vote n'est pas pour la mort. Dans ces galeries, il y a des repas, des absorptions de vin et d'eau-de-vie « *comme en pleine tabagie* ». Il y a également des paris dans tous les cafés des environs ; mais dans l'intérieur, la fatigue, l'impatience, l'ennui le plus profond, se voient sur tous les visages, dissipés seulement de temps en temps par les péripéties du jeu. Des membres se sont endormis ; les huissiers arrivent et les éveillent pour voter. D'autres membres calculent s'ils n'auraient pas le temps de courir dîner. Des figures, comme des spectres, se lèvent pâles dans le clair-obscur des lampes et prononcent à cette tribune un seul mot : La mort. « *Tout est optique* », dit Mercier (1). Et puis, le jeudi soir, lorsque le vote est terminé et que les secrétaires l'ont récapitulé, Duchâtel malade, plus spectre encore que tout autre, arrive porté sur une chaise, enveloppé de couvertures, « en robe de chambre et en bonnet de nuit », pour voter pour la grâce : un seul vote, croit-on, peut faire pencher la balance.

Ah non ! Au milieu du silence le plus profond, le président Vergniaud, d'une voix pleine de tristesse, dit : « Je déclare, au nom de la Convention, que la peine prononcée contre Louis Capet est la peine de mort. » La mort, par une faible majorité de cinquante-trois voix. Cependant si l'on déduit d'un côté et qu'on ajoute de l'autre certaines vingt-six voix qui ont prononcé la peine de mort, mais avec de très-timides et de très-faibles recommandations de pardon, la majorité ne sera que d'*une* voix.

La mort, tel est l'arrêt ; mais comment sera-t-il exécuté ? Il ne l'est pas encore ! Le vote est à peine déclaré, que les

(1) Mercier, *Nouveau Paris*, t. VI, p. 156-9. — Montgaillard, t. III,

 défenseurs de Louis entrent avec une protestation en son nom et une demande pour un délai, afin d'en appeler au peuple. Dans ce but, Desèze et Tronchet plaident éloquemment, mais brièvement. Le courageux vieillard Malesherbes parle dans ce sens avec un éloquent manque d'éloquence, en phrases décousues, attendu ses embarras et ses sanglots; cette courageuse figure, que le temps a respectée, avec ses cheveux gris, sa grande sagacité et sa probité, est dominée par l'émotion, et fond en pleurs muets (1). — On rejette l'appel au peuple, ce qui avait été arrêté déjà. Mais quant au délai, ce qu'on appelle sursis , c'est à considérer: on votera pour cela demain, quant à présent, on s'ajourne. Sur ce, le patriotisme « siffle » du côté de la Montagne; mais « une majorité tyrannique » l'a décidé ainsi, et l'on s'ajourne. Reste donc encore ce quatrième vote, murmure le patriotisme indigné : — Ce vote, et qui sait quels autres votes et quels ajournements : tout est encore en question 1 Et à chaque nouveau vote ces jésuites de Girondins, même ceux qui ont voté pour la mort, trouveront ainsi une échappatoire ! Le patriotisme doit être sur ses gardes et tempêter. Des ajournements tyranniques ont eu lieu, un d'abord, puis un second à minuit, sous prétexte de lassitude ; — tout le vendredi s'est passé en hésitation et en disputes; à recompter les votes qui se sont trouvés exacts! Le patriotisme aboie plus haut que jamais; le patriotisme, à force de veiller, a les yeux rouges, presque féroces. «Délai, oui ou non ?» on vote enfin sur cette question, le samedi, pendant tout le jour et toute la nuit. Les nerfs (1) Moniteur (Hist. parlem., t. XXIII, p. 210). — Voy. Boissy d'Anglas, Vie de Malesherbes , t. Il, p. 439. *

LES TROIS VOTES. 139 sont épuisés, les cœurs furieux ; cette fois on en finira. Vergniaud, malgré les aboiements, se risque à dire oui, pour le délai, bien qu'il ait voté la mort. Philippe-Égalité, en son âme et conscience, dit non. Le membre suivant montant à la tribuno: « Puisque Philippe dit non, moi , je dis oui.» La balance est encore en suspens jusqu'à ce qu'enfin à trois heures, le dimanche matin, on a : Pas de délai , par un vote de soixante-dix voix, la mort dans les vingt-quatre heures ! Garat, ministre de la justice, est chargé d'aller au Temple avec ce dur message ; il répète en soupirant: «Quelle commission affreuse ! (1)» Louis demande un confesseur, et trois jours pour se préparer à mourir. Le confesseur est accordé ; les trois jours et tout répit refusés. N'y a-t-il donc plus de moyen de salut? Les murs épais répondent : Aucun. Le roi Louis n'a donc pas un ami, homme d'action, de courage, excité par le désespoir, dans ce moment extrême? Les amis de Louis sont faibles et éloignés. Pas même une voix dans les cafés ne se fait entendre en sa faveur. Chez Méot le restaurateur aujourd'hui il n'y a plus do capitaine Dampmartin qui dîne; on n'y voit plus de ces féroces moustaches en congé exhiber des poignards d'une fabrication perfectionnée. Les braves royalistes de Méot en semestre sont loin, au delà des frontières ; ils errent à travers le monde, ou leurs os gisent dans les forêts de l'Argonne. Seulement quelques prêtres « posent des brochures sur toutes les bornes » cette nuitlà, appelant au secours du roi, appelant les femmes pieuses au soulèvement, ou bien ils sont pris distribuant ces brochures, et envoyés en prison (2). (1) Biographie des ministres, p. 157. (2) Journal de Prudhnmme (Hist. parlent., t. XXIII, p. 318), Digitized by Google

sont épuisés, les cœurs furieux ; cette fois on en finira. Vergniaud, malgré les aboiements, se risque à dire oui, pour le délai, bien qu'il ait voté la mort. Philippe-Égalité, en son âme et conscience, dit non. Le membre suivant montant à la tribune : « Puisque Philippe dit non, *moi, je dis oui.* » La balance est encore en suspens jusqu'à ce qu'enfin à trois heures, le dimanche matin, on a : *Pas de délai*, par un vote de soixante-dix voix, *la mort dans les vingt-quatre heures !*

Garat, ministre de la justice, est chargé d'aller au Temple avec ce dur message ; il répète en soupirant : « Quelle commission affreuse ! (1) » Louis demande un confesseur, et trois jours pour se préparer à mourir. Le confesseur est accordé ; les trois jours et tout répit refusés.

N'y a-t-il donc plus de moyen de salut ? Les murs épais répondent : Aucun. Le roi Louis n'a donc pas un ami, homme d'action, de courage, excité par le désespoir, dans ce moment extrême ? Les amis de Louis sont faibles et éloignés. Pas même une voix dans les cafés ne se fait entendre en sa faveur. Chez Méot le restaurateur aujourd'hui il n'y a plus de capitaine Dampmartin qui dîne ; on n'y voit plus de ces féroces moustaches en congé exhiber des poignards d'une fabrication perfectionnée. Les braves royalistes de Méot en semestre sont loin, au delà des frontières ; ils errent à travers le monde, ou leurs os gisent dans les forêts de l'Argonne. Seulement quelques prêtres « posent des brochures sur toutes les bornes » cette nuit-là, appelant au secours du roi, appelant les femmes pieuses au soulèvement, ou bien ils sont pris distribuant ces brochures, et envoyés en prison (2).

(1) *Biographie des ministres*, p. 157.

140 RÉGICIDE. 11 y a même aussi un assassin , de ceux qu'on voyait autrefois chez Méot, qui, avec effort, a fait encore moins ou pis ; il a tué un député et mis tout le patriotisme parisien en émoi ! C'était le samedi soir. Lorsque Lepelletier SaintFargeau eut donné son vote : sans délai, il courut chez Février, au Palais-Royal, prendre un léger repas. Il avait dîné et payait. Un homme qui se tenait près de lui « à cheveux noirs et à barbe bleue b, couvert d'une sorte de froc ample, alla à lui. C'était, ainsi que le pensèrent Février et les témoins, un certain Pâris de l'ancienne garde royale. « Êtes-vous Lepelletier ? demanda-t-il. — Oui. — Vous avez voté dans l'affaire du roi? — J'ai voté pour la mort. — Scélérat 1 attrape cela ! b s'écrie Pâris, faisant briller un sabre qu'il retire de dessous son froc, et il le plonge profondément dans la poitrine de Lepelletier. Février le saisit, mais il se débarrasse; il est parti. Le votant Lepelletier gît là mort ; il a expiré au milieu de grandes souffrances, à une heure du matin. — Deux heures avant que ce vote de pas de délai fût complètement compté, le garde Pâris court la France, on ne peut le prendre; on le découvre quelques mois après, il s'était brûlé la cervelle dans une auberge retirée (1). — Robespierre voit des motifs de croire que le prince d'Artois est secrètement dans la ville; que la Convention sera hachée en morceaux. Le patriotisme fait retentir des cris de lamentation et de vengeance extraordinaires; Santerre double et triple toutes les patrouilles. La pitié se perd dans la rage et la crainte, la Convention a refusé les trois jours et tout répit. (1) Bist. par km., t. XXIII, p. 275, 318. — Félix Lepelletier, Fie de Michel Lepelletier, son frère , p. 61, etc. Digitized b) «le

PLACE DE LA RÉVOLUTION. 141 VIII PLACE DE LA RÉVOLUTION. Tu en es donc venu à cette fin, infortuné Louis ! Le fils de soixante rois va périr sur un échafaud, de par la loi. Sous soixante rois cette même forme de loi, cette forme de société s'est formée, pendant ces mille années, et est devenue, par différents moyens, la plus étrange machine. Certainement, si elle est nécessaire, elle est également effrayante, cette machine sans intelligence, sans yeux, qui, d'un coup prompt ou par une torture froide et lente, a détruit l'existence et l'âme d'innombrables mortels. Et voici qu'un roi même, ou, pour mieux dire, la royauté dans sa personne, va aujourd'hui y expirer au milieu de cruelles tortures ; — comme un Phalaris brûlé vif dans le corps même de son taureau d'airain ! Il en est toujours ainsi, et tu le sais bien, ô homme tyrannique et altier 1 l'injustice engendre l'injustice, la malédiction et la fausseté reviennent en vérité toujours à la maison, quelque éloignées qu'elles soient. L'innocent Louis porte les fautes de beaucoup de générations ; lui aussi apprend par expérience que le tribunal de l'homme n'est point sur cette terre ; que s'il n'en devait pas espérer un plus élevé, il serait bien à plaindre. Un roi mourant par une telle violence frappe fortement l'imagination ; il faut bien qu'il en soit ainsi. Et au fond ce n'est pas le roi qui meurt, mais bien l'homme 1 La royauté est un vêtement ; la grande perte est celle de la peau. L'homme dont vous prenez la vie, toute la terre liguée peut-elle lui faire davantage? Lally fut traîné sur Digitized by Google

VIII

PLACE DE LA RÉVOLUTION.

Tu en es donc venu à cette fin, infortuné Louis ! Le fils de soixante rois va périr sur un échafaud, de par la loi. Sous soixante rois cette même forme de loi, cette forme de société s'est formée, pendant ces mille années, et est devenue, par différents moyens, la plus étrange machine. Certainement, si elle est nécessaire, elle est également effrayante, cette machine sans intelligence, sans yeux, qui, d'un coup prompt ou par une torture froide et lente, a détruit l'existence et l'âme d'innombrables mortels. Et voici qu'un roi même, ou, pour mieux dire, la royauté dans sa personne, va aujourd'hui y expirer au milieu de cruelles tortures ; — comme un Phalaris brûlé vif dans le corps même de son taureau d'airain ! Il en est toujours ainsi, et tu le sais bien, ô homme tyrannique et altier ! l'injustice engendre l'injustice, la malédiction et la fausseté reviennent en vérité toujours à la maison, quelque éloignées qu'elles soient. L'innocent Louis porte les fautes de beaucoup de générations ; lui aussi apprend par expérience que le tribunal de l'homme n'est point sur cette terre ; que s'il n'en devait pas espérer un plus élevé, il serait bien à plaindre.

Un roi mourant par une telle violence frappe fortement l'imagination ; il faut bien qu'il en soit ainsi. Et au fond ce n'est pas le roi qui meurt, mais bien l'homme ! La royauté est un vêtement ; la grande perte est celle de la peau. L'homme dont vous prenez la vie, toute la terre

142 RÉGICIDE, sa claie, la bouche bâillonnée. Quand les êtres les plus misérables, condamnés pour vol, vont au gibet, il y a dans cette douleur muette toute une tragédie en cinq actes, à laquelle on ne fait pas attention; ils boivent la coupe de la terreur jusqu'à la lie. Pour les rois et les mendiants, pour tous ceux qui sont condamnés justement ou injustement, c'est une terrible chose que de mourir. Plaignez-les tous; tout l'effort de votre pitié, toute votre charité, tout votre attendrissement sur ces contrastes de trône et d'échafaud, combien tout cela est encore loin des malheurs que vous plaignez. Un confesseur est arrivé, l'abbé Edgeworth, d'origine Irlandaise, que le roi connaissait sous de bons rapports ; il est venu promptement dans cette occasion solennelle. Quitte donc seul la terre, toi, malheureux roi; elle continuera sa route avec ses méchancetés; toi aussi tu peux poursuivre la tienne. Il reste encore une scène pénible, la séparation d'avec les personnes objets de son amour. Cœurs bons, que le même danger terrible entoure aussi bien que nous ; les laisser ici ! Que le lecteur regarde avec les yeux du valet Cléry, à travers ces portes vitrées, où la municipalité veille aussi, et il verra le plus pénible des spectacles. « À huit heures et demie la porte de l'antichambre est » ouverte : la reine se présente la première, conduisant » son fils par la main ; puis viennent madame Royale » et madame Elisabeth. Elles se précipitent ensemble » dans les bras du roi : silence pendant quelques minutes, » interrompu seulement par les sanglots. La reine fait un » mouvement pour entraîner le roi dans la chambre » du fond où attendait M. Edgeworth, qui leur était » tout à fait inconnu : « Non, dit le roi, allons dans la Digitized by Googl

sa claie, la bouche bâillonnée. Quand les êtres les plus misérables, condamnés pour vol, vont au gibet, il y a dans cette douleur muette toute une tragédie en cinq actes, à laquelle on ne fait pas attention; ils boivent la coupe de la terreur jusqu'à la lie. Pour les rois et les mendiants, pour tous ceux qui sont condamnés justement ou injustement, c'est une terrible chose que de mourir. Plaignez-les tous; tout l'effort de votre pitié, toute votre charité, tout votre attendrissement sur ces contrastes de trône et d'échafaud, combien tout cela est encore loin des malheurs que vous plaignez.

Un confesseur est arrivé, l'abbé Edgeworth, d'origine Irlandaise, que le roi connaissait sous de bons rapports; il est venu promptement dans cette occasion solennelle. Quitte donc seul la terre, toi, malheureux roi; elle continuera sa route avec ses méchancetés; toi aussi tu peux poursuivre la tienne. Il reste encore une scène pénible, la séparation d'avec les personnes objets de son amour. Cœurs bons, que le même danger terrible entoure aussi bien que nous; les laisser ici! Que le lecteur regarde avec les yeux du valet Cléry, à travers ces portes vitrées, où la municipalité veille aussi, et il verra le plus pénible des spectacles.

« A huit heures et demie la porte de l'antichambre est » ouverte : la reine se présente la première, conduisant » son fils par la main; puis viennent madame Royale » et madame Elisabeth. Elles se précipitent ensemble » dans les bras du roi: silence pendant quelques minutes, » interrompu seulement par les sanglots. La reine fait un » mouvement pour entraîner le roi dans la chambre » du fond où attendait M. Edgeworth, qui leur était

 «salle à manger; il n'y a que laque je puisse vous « voir. ■» Ils y entrèrent. Je fermai sur eux la porte, «qui était vitrée. Le roi s'assit, la reine à gauche, » madame Elisabeth à sa droite et madame Royale pres» que en face ; le jeune prince se tenait debout entre les «jambes de son père. Ils se penchaient tous vers lui » et souvent le pressaient et l'embrassaient. Cette scène « de désolation dura sept quarts d'heure, nous ne pou» vions rien entendre ; seulement nous pouvions voir «que toujours, lorsque le roi avait parlé, les sanglots « des princesses redoublaient, et se continuaient pendant «quelques minutes, et ensuite le roi recommençait à « parler. (1) » Et ainsi nos réunions et nos séparations sont arrivées à leur fin ! Les tourments que nous nous sommes donnés mutuellement, les pauvres joies que nous avons fidèlement partagées, et nos amours et nos souffrances, et nos peines confondues sous ce soleil terrestre, sont passés. Toi , âme tendre, je ne te reverrai plus, non jamais je ne te reverrai ! — Jamais ! O lecteur ! connais-tu ce mot cruel? Cette agonie dure près de deux heures ; alors ils s'arrachent des bras les uns des autres. « Promettez que vous nous reverrez encore demain. » Il promit. — Ah! oui, oui, encore une fois; et partez maintenant, vous, mesbienairnés ; priez Dieu pour vous et pour moi 1 — C'était une bien pénible scène, mais enfin elle est terminée. Ils ne les verra pas le lendemain. La reine, en traversant l'antichambre, lance un regard sur les cerbères municipaux, et, avec l'emportement d'une femme, dit à travers ses larmes : « Vous êtes tous des scélérats h (l) Narration de Cléry (Londres, 1798), citée dans les Mémoires de Weber, t. 111, p. 312. Digitized by Google

1 ââ KÊGICIDE. Le roi Louis dormit profondément jusqu à cinq heures du matin, heure à laquelle Gléry, ainsi qu'on le lui avait ordonné, l'éveilla. Gléry le coiffa ; pendant ce temps-là Louis prit une bague de sa montre, et l'essaya à son doigt : c'était son anneau de mariage, qu'il va maintenant renvoyer à la reine comme un muet adieu. A six heures et demie, il communia, et continua à prier et à conférer avec l'abbé Edgeworth. Il ne reverra pas sa famille, ce serait trop pénible. A huit heures, les municipaux entrent. Le roi leur donne son testament, des commissions et des effets, desquels ils refusent d'abord brutalement de se charger; il leur donne également un rouleau de pièces d'or, cent vingt-cinq louis, pour être remis à Malesherbes qui les lui avait prêtés. A neuf heures, Santerre dit: « L'heure a sonné. » Le roi demande encore à être seul pendant trois minutes. Au bout de ces trois minutes, Santerre s'écrie de nouveau: «Le moment est venu 1 » Frappant du pied droit le plancher, Louis répond : « Partons. » — Comme le bruit de ces tambours à travers les bastions et les fortifications du Temple résonna dans le cœur d'une reine, qui ne sera bientôt plus que la veuve d'un roi 1 II est donc parti, et on ne l'a plus revu ? Une reine pleure amèrement, ainsi que la sœur et les enfants d'un roi. Et sur ces quatre personnes la mort est aussi suspendue ; toutes périront misérablement, à l'exception d'une: celle-là, la duchesse d'Angoulême, vivra, — mais non heureuse. A la porte du Temple il y eut quelques faibles cris, venant peut-être de femmes touchées de compassion : « Grâce 1 grâce! » Dans les autres rues, il y a un silence de mort. Il n'est permis à aucun homme non armé de se trouver là ; les hommes armés, eussent-ils même de

 la pitié, n’osent pas l’exprimer, chacun craignant ses voisins. Toutes les fenêtres sont fermées, personne ne regarde. Toutes les boutiques le sont également. Nulle voiture ne circule ce matin dans les rues, si ce n’est une seulement. Quatre-vingt mille hommes armés font la haie comme des statues armées ; le canon est pointé, le canonnier tient la mèche allumée, mais pas un mot, pas un mouvement ; c’est une cité enchantée, silencieuse, toute de pierre; une voiture avec son escorte, s’avançant lentement, est le seul bruit qu’on entende. Louis lit dans son livre d’heures les prières des mourants; le bruit de cette marche funèbre retentit plus sinistre à l’oreille dans le silence ; mais la pensée s’élance vers le ciel et oublie la terre. Gomme dix heures sonnaient, on arriva à la place de la Révolution , autrefois place Louis XV ; la guillotine dressée près de l’ancien piédestal qui portait autrefois la statue de ce Louis 1 Partout aux alentours, des canons et des hommes armés; les spectateurs se pressent par derrière. D’Orléans-Égalité y est en cabriolet; d’alertes Hoquetons vont à l’Hôtel de ville toutes les trois minutes ; tout près, est la Convention en séance, — elle veut venger le meurtre de Lepelletier. Indifférent à tout, Louis lit ses prières des mourants ; au bout de cinq minutes il avait fini, et la porte de la voiture s’ouvrit. Dans quelles dispositions est -il? Dix témoins différents donneront dix versions différentes à cet égard. Tous les sentiments se heurtent en lui, arrivé maintenant au noir Maëlstrom et à la descente de la mort : plein de tristesse, d’indignation, d’une résignation qui fait effort pour se résigner. « Prenez soin de M. Edgevvorth » , CARLYLE. — 9 — — Bigitized by Google

146 RÉGICIDE, dit-il au lieutenant qui est assis près de lui ; alors ils descendent tous deux. Les tambours battent : « Taisez-vous , s'écrie- t-il d'une voix terrible.» Il monte à l'échafaud non sans hésitation ; il a un habit puce, une culotte grise et des bas blancs. II ôte son habit; il se présente en gilet à manches de flanelle blanche. Les exécuteurs s'avancent pour le lier ; il se débat, il résiste. L'abbé Edgeworth a besoin de lui rappeler que Notre-Seigneur, dans lequel les hommes ont foi, s'est soumis à être lié : on lui attache les mains, sa tête est découverte, l'instant fatal est arrivé. Il s'avance au bord de l'échafaud, « la figure très-rouge », et dit : « Français, je meurs innocent; c'est du haut de l'échafaud et prêt à paraître devant Dieu , que je vous dis 'cette vérité. Je pardonne à mes ennemis ; je désire que la France... — » Un général à cheval, Santerre ou tout autre, faisant cabrer son cheval, et la main levée : « Tambours ! » Les tambours couvrent la voix du roi. « Exécuteurs, faites votre devoir 1 » — Les bourreaux craignant eux-mêmes pour leur vie (car Santerre et ses hommes armés les frapperont, s'ils n'obéissent pas) empoignent le malheureux Louis. Us sont six résolus, et lui seul résolu aussi qui luttent ensemble ; et ils l'attachent à leur planche. L'abbé Edgeworth se baissant lui dit : « Fils de saint Louis, montez au ciel. » Le couteau tombe. L'existence d'un roi est tranchée. C'est le lundi 21 janvier 1793. Il était âgé de trente-huit ans trois mois et vingt-huit jours (1). » L'exécuteur Samson montre la tête ; aussitôt de vio(1) Hisl. parlent t. XXIII, p. 298. Deu.c Amis , IX, 369-372. — Meicier, Nouveau Paris, t. 111, p. 3-8.

dit-il au lieutenant qui est assis près de lui ; alors ils descendent tous deux.

Les tambours battent : « *Taisez-vous*, s'écrie-t-il d'une voix terrible.» Il monte à l'échafaud non sans hésitation ; il a un habit puce, une culotte grise et des bas blancs. Il ôte son habit ; il se présente en gilet à manches de flanelle blanche. Les exécuteurs s'avancent pour le lier ; il se débat, il résiste. L'abbé Edgeworth a besoin de lui rappeler que Notre-Seigneur, dans lequel les hommes ont foi, s'est soumis à être lié : on lui attache les mains, sa tête est découverte, l'instant fatal est arrivé. Il s'avance au bord de l'échafaud, « la figure très-rouge », et dit : « Français, je meurs innocent ; c'est du haut de l'échafaud et prêt à paraître devant Dieu, que je vous dis cette vérité. Je pardonne à mes ennemis ; je désire que la France... — » Un général à cheval, Santerre ou tout autre, faisant cabrer son cheval, et la main levée : « Tambours ! » Les tambours couvrent la voix du roi. « Exécuteurs, faites votre devoir ! » — Les bourreaux craignant eux-mêmes pour leur vie (car Santerre et ses hommes armés les frapperont, s'ils n'obéissent pas) empoignent le malheureux Louis. Ils sont six résolus, et lui seul résolu aussi qui luttent ensemble ; et ils l'attachent à leur planche. L'abbé Edgeworth se baissant lui dit : « Fils de saint Louis, montez au ciel. » Le couteau tombe. L'existence d'un roi est tranchée. C'est le lundi 21 janvier 1793. Il était âgé de trente-huit ans trois mois et vingt-huit jours (1). »

L'exécuteur Samson montre la tête ; aussitôt de vio-

(1) *Hist. parlem.*, t. XXIII, p. 298. *Deux Amis*, IX, 369-372. —

 lents cris de : vive la république ! s'élèvent et se propagent ; on met les bonnets au bout des baïonnettes, on agite les chapeaux ; des étudiants du collège des QuatreNations la prennent et la promènent sur les quais , la font voir à tout Paris. D'Orléans s'enfuit dans son cabriolet; les conseillers à l'Hôtel de ville se frottent les mains en disant, « c'est fait, c'est fait ». Il y eut des mouchoirs de poche et. des piques trempés dans le sang. L'exécuteur eu chef, Samson, bien qu'il l'ait nié plus tard(l), vend des mèches de cheveux. Des morceaux de l'habit puce ont été longtemps après portés dans des • anneaux (2). — Et ainsi en une demi-heure environ, 'tout est fini, et la foule s'est dispersée. Les pâtissiers, les marchands de café, les laitiers, font entendre leurs cris quotidiens; le monde se remet à marcher comme si c'était un jour ordinaire. Dans les cafés ce soir-là, rapporte Prudhomme, le patriote donne une poignée de main au patriote avec plus de cordialité que d'ordinaire. Ce ne fut que quelques jours après , suivant Mercier, que les gens virent combien c'était une affaire sérieuse. C'est indubitablement une chose grave, et qui aura des conséquences. Le lendemain matin, Roland depuis longtemps dégoûté et chagrin , envoie sa démission. Tous ses comptes sont prêts, corrects, tout y est porté jusqu'au dernier lia rd ; il demande qu'on les examine pour qu'il puisse se retirer dans l'obscurité, à la campagne, avec ses livres. Ils ne seront jamais examinés, ces comptes ; il ne se retirera jamais à la campagne. (1) Voyez sa lettre dans les journaux (Hist . parlem., ubi suprù). (2) Correspondance de Forster, 1. 1, p. 473. Digitized by Google

148 RÉGICIDE. Ce fut le mardi que Roland se démit de ses fonctions; ce mardi-là ont lieu les funérailles de Lepelletier SaintFargeau ; on le transporte au Panthéon des grands hommes, cérémonie qui s'harmonie avec la triste beauté d'une journée d'hiver. Le corps est à moitié découvert, le drap mortuaire laissant à nu la blessure mortelle : le sabre et les vêtements ensanglantés sont étalés avec pompe ; une musique lugubre fait entendre de funèbres accords. Des fenêtres pleuvent des couronnes de feuilles de chêne ; le président Vergniand suit à pied avec la Convention, la société des Jacobins, et les patriotes de toutes les couleurs, tous en deuil de leur frère. Remarquables aussi sous un autre rapport, ces funérailles de Lepelletier ; ce fut le dernier acte que ces hommes aient fait de concert l Tous les partis et toutes les formes d'opinions, qui agitent cette France hors de raison et sa Convention, subsistent, ils sont face à face, poignards à poignards, la personne du roi autour de laquelle ils se disputaient et bataillaient ayant été jetée à bas. Dumouriez ayant conquis la Hollande, exhale un mécontentement de mauvais augure à la tête des armées. Les Français, dit Dumouriez, ont besoin d'un roi : le jeune d'Orléans- Égalité sera leur souverain. Le député Fauchet, dans le Journal des amis , pousse ce jour-là des lamentations plus amères que celles de Job, il conjure les poignards des régicides, de la « vipère d'Arras'» c'est-àdire de Robespierre, du Pluton Danton, de l'horrible boucher Legendre et du bateleur d'Herbois, de l'envoyer promptement dans un autre monde que le leur (1). C'est le Fauchet Te Deum du triomphe de la Bastille, (1) Hist. parlent., t. XXIII, p. 298-249. Digitized by Googlej

Ce fut le mardi que Roland se démit de ses fonctions; ce mardi-là ont lieu les funérailles de Lepelletier Saint-Fargeau; on le transporte au Panthéon des grands hommes, cérémonie qui s'harmonie avec la triste beauté d'une journée d'hiver. Le corps est à moitié découvert, le drap mortuaire laissant à nu la blessure mortelle : le sabre et les vêtements ensanglantés sont étalés avec pompe; une musique lugubre fait entendre de funèbres accords. Des fenêtres pleuvent des couronnes de feuilles de chêne; le président Vergniand suit à pied avec la Convention, la société des Jacobins, et les patriotes de toutes les couleurs, tous en deuil de leur frère.

Remarquables aussi sous un autre rapport, ces funérailles de Lepelletier; ce fut le dernier acte que ces hommes aient fait de concert! Tous les partis et toutes les formes d'opinions, qui agitent cette France hors de raison et sa Convention, subsistent, ils sont face à face, poignards à poignards, la personne du roi autour de laquelle ils se disputaient et bataillaient ayant été jetée à bas. Dumouriez ayant conquis la Hollande, exhale un mécontentement de mauvais augure à la tête des armées. Les Français, dit Dumouriez, ont besoin d'un roi : le jeune d'Orléans-Égalité sera leur souverain. Le député Fauchet, dans le *Journal des amis*, pousse ce jour-là des lamentations plus amères que celles de Job, il conjure les poignards des régicides, de la « vipère d'Arras » c'est-à-dire de Robespierre, du Pluton Danton, de l'horrible boucher Legendre et du bateleur d'Herbois, de l'envoyer promptement dans un autre monde que le leur (1). C'est le Fauchet *Te Deum* du triomphe de la Bastille,

 du cercle social. Terrible était cette grêle meurtrière qui crépitait autour du drapeau parlementaire, ce jour de la Bastille ; mais c'était peu de chose en comparaison de ce naufrage d'une grande espérance auquel il assiste aujourd'hui : nouvel âge d'or qui se transforme en plomb impur, qui fait place aux ténèbres sulfureuses de la nuit éternelle. A l'intérieur, cette mort du roi a divisé tous les amis, et à l'extérieur , elle a uni tous les ennemis. Fraternité des peuples , propagande révolutionnaire ; athéisme, régicide, destruction entière de l'ordre social sur cette terre ! Tous les rois et les partisans de la royauté, et les ennemis de l'anarchie, se coalisent, pour une guerre à mort.
L'Angleterre signifie au citoyen Chauvelin, l'ambassadeur, ou plutôt ambassadeur en apparence, qu'il ait à quitter le pays dans la huitaine. L'ambassadeur apparent et le véritable ambassadeur, Chauvelin et Talleyrand, partent en conséquence (1) ; Talleyrand , impliqué dans cette armoire de fer des Tuileries, pense qu'il est plus sûr d'aller en Amérique. L'Angleterre a chassé l'ambassade ; elle déclare la guerre, — étant surtout blessée, à ce qu'il paraîtrait, de la condition de la rivière Scheldt. L'Espagne se prononce pour la guerre, blessée principalement d'une autre chose, que le manifeste relate d'une manière positive (2). Cependant nous voyons que ce n'est ni l'Angleterre, ni l'Espagne qui ont déclaré les premières la guerre, mais bien la France elle-même aux deux nations (3); — point (1) Registre annuel de 1793. (2) 23 mars, Registre annuel , p. 161. (3) 1er février, 7 mars. (Moniteur.) Digitized by Google

du cercle social. Terrible était cette grêle meurtrière qui crépitait autour du drapeau parlementaire, ce jour de la Bastille; mais c'était peu de chose en comparaison de ce naufrage d'une grande espérance auquel il assiste aujourd'hui : nouvel âge d'or qui se transforme en plomb impur, qui fait place aux ténèbres sulfureuses de la nuit éternelle.

A l'intérieur, cette mort du roi a divisé tous les amis, et à l'extérieur, elle a uni tous les ennemis. Fraternité des peuples, propagande révolutionnaire; athéisme, régicide, destruction entière de l'ordre social sur cette terre ! Tous les rois et les partisans de la royauté, et les ennemis de l'anarchie, se coalisent, pour une guerre à mort. L'Angleterre signifie au citoyen Chauvelin, l'ambassadeur, ou plutôt ambassadeur en apparence, qu'il ait à quitter le pays dans la huitaine. L'ambassadeur apparent et le véritable ambassadeur, Chauvelin et Talleyrand, partent en conséquence (1); Talleyrand, impliqué dans cette armoire de fer des Tuileries, pense qu'il est plus sûr d'aller en Amérique.

L'Angleterre a chassé l'ambassade; elle déclare la guerre, — étant surtout blessée, à ce qu'il paraîtrait, de la condition de la rivière Scheldt. L'Espagne se prononce pour la guerre, blessée principalement d'une autre chose, que le manifeste relate d'une manière positive (2). Cependant nous voyons que ce n'est ni l'Angleterre, ni l'Espagne qui ont déclaré les premières la guerre, mais bien la France elle-même aux deux nations (3); — point

(1) *Registre annuel* de 1793.

(2) 23 mars, *Registre annuel*, p. 161.

(3) 1er février, 7 mars. (*Moniteur.*)

150 RÉGICIDE, d’un grand intérêt pour les assemblées et les journaux du temps, mais qui n’en a plus aucun pour nous. Ils veulent tous la guerre. L’épée est tirée, le fourreau jeté au loin. Danton a eu raison de dire dans une de ses gigantesques images : « Les rois coalisés nous menacent ; nous lançons à leurs pieds, comme gage de défi, la tête d’un roi. » Digitized by Google

LIVRE III LES GIRONDINS. I CAUSE ET EFFET. Cet immense mouvement insurrectionnel, que nous comparons à un débordement du Tophet et de l'Enfer, a balayé la royauté, l'aristocratie et la vie d'un roi. La question est maintenant : que faire après ; quelle forme prendra-t-il? Fera-t-il place au règne de la loi et de la liberté, comme le demandent les habitudes, les croyances, les efforts de la classe bien élevée, riche, respectable? C'est-à-dire, cette lave volcanique dont nous avons décrit l'éruption éclatera-t-elle et coulera-t-elle selon la formule des Girondins et un système préconçu de philosophie? S'il en est ainsi, tant mieux pour nos amis de la Gironde. Cependant ne peut-on pas prophétiser plutôt que, puisque aucune force extérieure, royale ou autre, ne reste maintenant pour diriger ce mouvement, le mouvement suivra une marche qui lui sera propre, et probablement une bien étrange? De plus, l'homme ou les hommes Digitized by Google

LIVRE III

LES GIRONDINS.

I

CAUSE ET EFFET.

Cet immense mouvement insurrectionnel, que nous comparons à un débordement du Tophet et de l'Enfer, a balayé la royauté, l'aristocratie et la vie d'un roi. La question est maintenant : que faire après ; quelle forme prendra-t-il? Fera-t-il place au règne de la loi et de la liberté, comme le demandent les habitudes, les croyances, les efforts de la classe bien élevée, riche, respectable? C'est-à-dire, cette lave volcanique dont nous avons décrit l'éruption éclatera-t-elle et coulera-t-elle selon la formule des Girondins et un système préconçu de philosophie? S'il en est ainsi, tant mieux pour nos amis de la Gironde.

Cependant ne peut-on pas prophétiser plutôt que, puisque aucune force extérieure, royale ou autre, ne reste maintenant pour diriger ce mouvement, le mouvement suivra une marche qui lui sera propre, et probablement une bien étrange? De plus, l'homme ou les hommes

152 LES GIRONDINS, quels qu'ils soient, qui réussiront le mieux à en interpréter les tendances intérieures, à leur donner une voix, à les traduire en actes, n'en obtiendront-ils pas la direction? Enfin, en sa qualité de chose sans ordre, de chose qui est au delà et au-dessous de la région de l'ordre, ne doit-il pas tout détruire et se détruire lui-même, jusqu'à ce que quelque chose qui ait de l'ordre s'élève, assez puissant pour le soumettre? Ce quelque chose, nous pouvons encore le conjecturer, ne sera pas une formule accompagnée de propositions philosophiques et de déclamations, mais une réalité, probablement avec une épée dans la main. Quant à la formule girondine d'une république respectable pour la classe moyenne, toutes les sortes d'aristocratie étant aujourd'hui suffisamment abolies, il semble qu'il y ait quelque raison d'espérer que l'affaire en restera là. Liberté , Egalité , Fraternité , ce sont les trois mots expressifs et prophétiques. Une république pour les classes moyennes, respectables, pour les gens qui se lavent les mains, peut-elle en être l'accomplissement? La faim et la nudité, et le cauchemar de l'oppression pesant sur 25 millions de cœurs — c'est cela et non les vanités blessées ou les philosophies contredites des avocats philosophes, des riches boutiquiers, des nobles des campagnes, qui a été le premier moteur dans cette révolution française ; comme cela arrivera toujours dans toute révolution de ce genre, et dans toutes les contrées. La féodale fleur de lis était devenue une bannière insupportable et lourde pour la marche et avait besoin d'être mise en pièces et foulée aux pieds ; mais le sac à argent de Mammon (car c'est là, de notre temps, ce que signifie la respectable république pour les classes Digitized by Google

quels qu'ils soient, qui réussiront le mieux à en interpréter les tendances intérieures, à leur donner une voix, à les traduire en actes, n'en obtiendront-ils pas la direction? Enfin, en sa qualité de chose sans ordre, de chose qui est au delà et au-dessous de la région de l'ordre, ne doit-il pas tout détruire et se détruire lui-même, jusqu'à ce que quelque chose qui ait de l'ordre s'élève, assez puissant pour le soumettre? Ce quelque chose, nous pouvons encore le conjecturer, ne sera pas une formule accompagnée de propositions philosophiques et de déclamations, mais une réalité, probablement avec une épée dans la main.

Quant à la formule girondine d'une république respectable pour la classe moyenne, toutes les sortes d'aristocratie étant aujourd'hui suffisamment abolies, il semble qu'il y ait quelque raison d'espérer que l'affaire en restera là. *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, ce sont les trois mots expressifs et prophétiques. Une république pour les classes moyennes, respectables, pour les gens qui se lavent les mains, peut-elle en être l'accomplissement? La faim et la nudité, et le cauchemar de l'oppression pesant sur 25 millions de cœurs — c'est cela et non les vanités blessées ou les philosophies contredites des avocats philosophes, des riches boutiquiers, des nobles des campagnes, qui a été le premier moteur dans cette révolution française; comme cela arrivera toujours dans toute révolution de ce genre, et dans toutes les contrées. La féodale fleur de lis était devenue une bannière insupportable et lourde pour la marche et avait besoin d'être mise en pièces et foulée aux pieds; mais le sac à argent de Mammon (car c'est là, de notre temps, ce que signifie la respectable république pour les classes

 moyennes) en est une pire encore, tant qu'il dure. En propres termes, c'est, en vérité, la plus mauvaise et la plus vile des bannières et des symboles de domination chez l'espèce humaine ; elle n'est vraiment possible que dans un temps d'athéisme général, dans un temps où l'on ne croit à rien qu'à la force brutale et au sensualisme ; l'orgueil de la naissance, celui de la place, toute espèce d'orgueil connue étant d'un degré au-dessus de l'orgueil de la bourse. Liberté, Égalité , Fratetnité : ce n'est pas dans le sac à monnaie, mais bien loin de là, que le sans-culottisme cherchera tout cela. Aussi disons-nous qu'une France insurrectionelle déliée de tout contrôle de l'extérieur, privée de tout ordre suprême à l'intérieur, formera une des plus tumultueuses activités qu'on ait jamais vues sur cette terre, et nulle formule girondine ne pourra la diriger. Force incommensurable, formée de forces de plusieurs sortes, hétérogènes, compatibles et incompatibles. En termes plus précis, cette France doit avoir besoin de se diviser en partis ; chacun d'eux cherchant à dominer, la contradiction et l'exaspération en surgiront; et partis contre partis trouveront qu'ils ne peuvent agir d'accord ni exister ensemble. Quant au nombre des partis, il y en aura, à compter rigoureusement, autant qu'il y a d'opinions ; suivant cette règle, dans cette Convention nationale seule, sans parler de la France en général, le nombre des partis doit être de sept cent quarante-neuf, car chaque individu a son opinion . Mais maintenant, comme chaque individu a en même temps une nature individuelle, un besoin de suivre sa propre route, et une nature moutonnière, un besoin de se voir marcher en société avec d'autres, — que peut-il 9. Digitized by Google

moyennes) en est une pire encore, tant qu'il dure. En propres termes, c'est, en vérité, la plus mauvaise et la plus vile des bannières et des symboles de domination chez l'espèce humaine ; elle n'est vraiment possible que dans un temps d'athéisme général, dans un temps où l'on ne croit à rien qu'à la force brutale et au sensualisme ; l'orgueil de la naissance, celui de la place, toute espèce d'orgueil connue étant d'un degré au-dessus de l'orgueil de la bourse. *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité :* ce n'est pas dans le sac à monnaie, mais bien loin de là, que le sans-culottisme cherchera tout cela.

Aussi disons-nous qu'une France insurrectionelle déliée de tout contrôle de l'extérieur, privée de tout ordre suprême à l'intérieur, formera une des plus tumultueuses activités qu'on ait jamais vues sur cette terre, et nulle formule girondine ne pourra la diriger. Force incommensurable, formée de forces de plusieurs sortes, hétérogènes, compatibles et incompatibles. En termes plus précis, cette France doit avoir besoin de se diviser en partis ; chacun d'eux cherchant à dominer, la contradiction et l'exaspération en surgiront ; et partis contre partis trouveront qu'ils ne peuvent agir d'accord ni exister ensemble.

Quant au nombre des partis, il y en aura, à compter rigoureusement, autant qu'il y a d'opinions ; suivant cette règle, dans cette Convention nationale seule, sans parler de la France en général, le nombre des partis doit être de sept cent quarante-neuf, car chaque individu a son opinion. Mais maintenant, comme chaque individu a en même temps une nature individuelle, un besoin de suivre sa propre route, et une nature moutonnière, un besoin de se voir marcher en société avec d'autres, — que peut-il

154 LES GIRONDINS. en résulter, si ce n'est desdissolutions, des précipités, des mouvements désordonnés et incessants d'attraction et de répulsion, jusqu'à ce qu'enfin l'élément dominant se dégage, et que cette sauvage alchimie s'organise de nouveau . Ce chiffre élevé de sept cent quarante-neuf partis cependant, on n'a jamais vu une nation y arriver. Jamais, à vrai dire, aucun peuple n'a été beaucoup au delà de deux partis, deux à la fois ; — tant est insurmontable chez l'homme la tendance à l'unité, malgré son insurmontable tendance à la division 1 Deux partis, disons-nous, voilà ordinairement le nombre pour une époque; que ces deux partis vident leurs différends par la lutte, tous les partis secondaires se rallient à l'ombre de celui qui leur ressemble le plus ; lorsque l'un a renversé l'autre, alors celui-là, à son tour, se divise, se détruit lui-même, et ainsi se continue la lutte, autant que cela est nécessaire. Telle est la marche des révolutions qui s'étendent autant que la révolution française l'a fait, quand les prétendus liens de la société se brisent et que toutes les lois, qui ne sont pas des lois de la nature, sont renversées et ne sont plus que de vaines formules. Mais, quittant ces considérations tant soit peu abstraites, que l'histoire note cette réalité concrète, que les rues de Paris exposent le lundi 25 février 1793. Bien avant le jour, ce matin-là, le bruit et la fureur parcourent ces rues. Il y a eu assez de pétitions, la Convention a été souvent sollicitée. Hier encore est arrivée une députation de blanchisseuses avec une pétition, se plaignant qu'il n'y ait pas autant de savon qu'il en faudrait ; sans parler du pain et de ce qui l'accompagne. Le cri plaintif des femmes autour de la salle de manège était : « Du pain et du savon (1) ! » (1) Moniteur (Hùt . parlent., t. XXIV, p. 332-348). Digitized by Google

155 CAUSE ET EFFET. Et maintenant dès six heures du matin, ce lundi, on voit aux portes des boulangers des queues extraordinaires s'agitant avec furie. Non-seulement le boulanger, mais aussi deux commissaires de sections pour l'aider , règlent avec difficulté la distribution journalière du pain. Ils s'appliquent à parler avec douceur, à la clarté des lampes du matin, ces boulangers et ces commissaires ; et alors le pâle et frileux soleil de février se lève et montre une scène inattendue. Les femmes patriotes indignées, en partie pourvues de pain, se précipitent alors dans les boutiques criant qu'elles auront des épices. Des épices, il y en a assez ; les barils de sucre circulent dans les rues, les citoyennes patriotes les prennent au taux exact de 22 sous la livre ; de même pour les caisses de café, de savon, voire même de cannelle et de girofle; avec de l'eau-de-vie et autres alcools de toute sorte, — à un prix fixé, que quelques-unes ne payent pas ; le tout en face du pâle épicier qui se tord silencieusement les mains ! que faire ! quelle aide espérer? Les citoyennes distributrices sont violentes dans leurs paroles et leurs gestes, leurs longs cheveux d'Euménides flottant en désordre ; on voit de plus des pistolets pendus à leurs ceintures, et même quelques-unes, dit-on, portent de la barbe, — patriotes mâles en jupons et en bonnets. Ainsi, dans les rues des Lombards, des Cinq-Diamants, des Poulies, dans la majeure partie des rues de Paris règne cette effervescence, durant tout le jour; ni la municipalité, ni le maire Pache, bien que tout récemment encore il fût ministre de la guerre, n'envoient aucune force militaire pour y mettre ordre, et n'emploient d'autre pouvoir que celui d'une éloquence persuasive et cela jusqu'à sept heures du soir, ou même plus tard. Digitized by Google

Et maintenant dès six heures du matin, ce lundi, on voit aux portes des boulangers des queues extraordinaires s'agitant avec furie. Non-seulement le boulanger, mais aussi deux commissaires de sections pour l'aider, règlent avec difficulté la distribution journalière du pain. Ils s'appliquent à parler avec douceur, à la clarté des lampes du matin, ces boulangers et ces commissaires; et alors le pâle et frileux soleil de février se lève et montre une scène inattendue. Les femmes patriotes indignées, en partie pourvues de pain, se précipitent alors dans les boutiques criant qu'elles auront des épices. Des épices, il y en a assez; les barils de sucre circulent dans les rues, les citoyennes patriotes les prennent au taux exact de 22 sous la livre; de même pour les caisses de café, de savon, voire même de cannelle et de girofle; avec de l'eau-de-vie et autres alcools de toute sorte, — à un prix fixé, que quelques-unes ne payent pas; le tout en face du pâle épicier qui se tord silencieusement les mains! que faire! quelle aide espérer? Les citoyennes distributrices sont violentes dans leurs paroles et leurs gestes, leurs longs cheveux d'Euménides flottant en désordre; on voit de plus des pistolets pendus à leurs ceintures, et même quelques-unes, dit-on, portent de la barbe, — patriotes mâles en jupons et en bonnets. Ainsi, dans les rues des Lombards, des Cinq-Diamants, des Poulies, dans la majeure partie des rues de Paris règne cette effervescence, durant tout le jour; ni la municipalité, ni le maire Pache, bien que tout récemment encore il fût ministre de la guerre, n'envoient aucune force militaire pour y mettre ordre, et n'emploient d'autre pouvoir que celui d'une éloquence persuasive et cela jusqu'à sept heures du soir, ou même plus tard.

156 LES GIRONDINS. Cinq semaines avant, le lundi 21 janvier, nous avons vu Paris guillotiner son roi, et se tenir silencieux , comme une cité pétrifiée par enchantement; et aujourd'hui, ce lundi, le voilà rempli de tumulte parla vente du sucre! Les cités, surtout les cités en état de révolution, sont soumises à ces sortes de vicissitudes ; le courant secret de l'existence et des affaires civiques se manifestent aux yeux en un phénomène concret. Et ce phénomène, quand son existence secrète devient publique et se manifeste dans la rue, il n'est pas facile au philosophe d'en trouver les causes et les effets. Quelles sont par exemple, la cause ou les causes exactes et philosophiques de cette vente de sucre? Ces choses qui sont devenues visibles dans les rues des Poulies et dans tout Paris, d'où proviennentelles, demandons-nous, et où tendent-elles? Pitt y a la main, l'or de Pitt : c'est ce qui paraît évident aux yeux de tous les patriotes. Mais alors par l'intermédiaire de quels agents de Pitt? Varlet, apôtre de la liberté, s'était fait remarquer depuis peu, avec sa pique et son bonnet rouge. Le député Marat, a publié dans son journal, aujourd'hui même, des plaintes sur la cruelle disette et les souffrances du peuple, allant jusqu'à la fureur. « Si vos droits de l'homme étaient autre chose » qu'une vaine feuille de papier, le pillage de quelques » boutiques, un accapareur ou deux pendus aux linteaux » des portes, mettraient un terme à cet état de choses » (1). Ces paroles ne sont-elles pas, disent les Girondins, pleines d'indications? Pitt a corrompu les anarchistes; Marat est un agent de Pitt; de là cette vente de sucre. Quant à la société mère, il est clair pour elle que la disette est (1) Hist. parlent., t. XXIV, p. 353-356. 1 Digitized by Google

Cinq semaines avant, le lundi 21 janvier, nous avons vu Paris guillotiner son roi, et se tenir silencieux, comme une cité pétrifiée par enchantement; et aujourd'hui, ce lundi, le voilà rempli de tumulte par la vente du sucre! Les cités, surtout les cités en état de révolution, sont soumises à ces sortes de vicissitudes; le courant secret de l'existence et des affaires civiques se manifestent aux yeux en un phénomène concret. Et ce phénomène, quand son existence secrète devient publique et se manifeste dans la rue, il n'est pas facile au philosophe d'en trouver les causes et les effets. Quelles sont par exemple, la cause ou les causes exactes et philosophiques de cette vente de sucre? Ces choses qui sont devenues visibles dans les rues des Poulies et dans tout Paris, d'où proviennent-elles, demandons-nous, et où tendent-elles?

Pitt y a la main, l'or de Pitt : c'est ce qui paraît évident aux yeux de tous les patriotes. Mais alors par l'intermédiaire de quels agents de Pitt? Varlet, apôtre de la liberté, s'était fait remarquer depuis peu, avec sa pique et son bonnet rouge. Le député Marat, a publié dans son journal, aujourd'hui même, des plaintes sur la cruelle disette et les souffrances du peuple, allant jusqu'à la fureur. « Si vos droits de l'homme étaient autre chose » qu'une vaine feuille de papier, le pillage de quelques » boutiques, un accapareur ou deux pendus aux linteaux » des portes, mettraient un terme à cet état de choses » (1). Ces paroles ne sont-elles pas, disent les Girondins, pleines d'indications? Pitt a corrompu les anarchistes; Marat est un agent de Pitt; de là cette vente de sucre. Quant à la société mère, il est clair pour elle que la disette est

(1) *Hist. parlem.*, t. XXIV, p. 353-356.

 factice ; qu'elle est l'ouvrage des Girondins, et de leurs pareils: un lot d'hommes vendus en partie à Pitt, vendus en totalité à leur propre ambition, et à leur pédantisme sans cœur; ils ne fixeront pas le prix des grains, mais parleront d'une manière pédantesque en faveur du commerce libre; désirant affamer Paris pour l'exaspérer et le brouiller avec les départements : de là cette vente de sucre. Et, hélas ! à ces deux choses remarquables, savoir ce phénomène et de telles théories de ce phénomène, ajoutons cette troisième, que la nation française a cru, pendant plusieurs années, à la possibilité, voire môme à la certitude et la venue prochaine, d'un millennium universel, règne de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, sous lequel tous les hommes seront frères, et d'où la douleur et le crime seront bannis. Pas de pain à manger, point de savon pour laver ; et le règne de la félicité parfaite prêt à surgir, toujours annoncé depuis la chute de la Bastille! Comme nos cœurs brûlaient en nous, à la fête des piques, quand le frère se précipitait sur le sein de son frère, et que dans un éclatant jubilé , vingt-cinq millions d'hommes éclataient en transports de joie au milieu des grondements et de la fumée du canon! alors notre espérance était aussi claire que le soleil brillant; rouge est aujourd'hui cette espérance, semblable au feu qui consume. Mais, ô ciel, par quel enchantement, par quel tour de passepasse diabolique, cette félicité parfaite, toujours à portée de la main, se dérobe-t-elle toujours, ne laissant à sa place que la disette, ces traîtres-ci après ceux-là ! Tremblez, traîtres, redoutez un peuple qui se dit patient, endurant, mais qui ne peut toujours souffrir que ses poches soient vidées de cette façon, sous prétexte de millennium !

158 LES GIRONDINS. • O vous, lecteurs , voici le miracle. De ces débris putrides de scepticisme, de sensualisme, de sentimentalisme, d'hypocrite machiavélisme, une telle foi s'est réellement élevée, elle flamboie dans le cœur d'un peuple. Un peuple entier s'éveillant, pour ainsi dire, à la conscience, dans une profonde misère, croit pouvoir atteindre sur cette terre un paradis de fraternité. Avec des bras avides, il lutte pour saisir l'ineffable. Il ne peut le saisir, pour certaines causes. — Rarement trouvons-nous qu'un peuple entier ait une foi, excepté dans les choses qu'il peut manger et toucher. Quand il a une foi, son histoire devient saisissante et palpitante. Mais depuis le temps où l'Europe, sous son armuredefer, s'ébranla tout entière à la parole de Pierre l'Hermite, et se précipita vers le sépulcre qui avait renfermé Dieu, il n'y a eu aucune impulsion générale de foi qu'on ait pu remarquer. Depuis que le protestantisme marche en silence, depuis que la voix d'aucun Luther, le tambour d'aucun Zisca ne proclame que la vérité de Dieu n'est pas le mensonge du démon; depuis que le dernier des Gaméroniens (Renwick était son nom, honneur au nom du brave 1) est tombé sous les balles dans la citadelle d'Edimbourg, il n'y avait pas eu de mouvement partiel de foi parmi les nations 1 Mais aujourd'hui, voilà que cette nation française croit encore une fois 1 Ici, dirons-nous, dans cette toi extraordinaire est le miracle. C'est certes une foi de la plus singulière espèce, même entre toutes les fois, et elle se traduira en prodiges. C'est l'âme de ce monde-prodige appelé la révolution française, que l'univers regarde encore avec stupeur. Mais, du reste, que personne ne demande à l'histoire d'expliquer par quelle cause et quel effet les choses proDigitized by Google

O vous, lecteurs, voici le miracle. De ces débris putrides de scepticisme, de sensualisme, de sentimentalisme, d'hypocrite machiavélisme, une telle foi s'est réellement élevée, elle flamboie dans le cœur d'un peuple. Un peuple entier s'éveillant, pour ainsi dire, à la conscience, dans une profonde misère, croit pouvoir atteindre sur cette terre un paradis de fraternité. Avec des bras avides, il lutte pour saisir l'ineffable. Il ne peut le saisir, pour certaines causes. — Rarement trouvons-nous qu'un peuple entier ait une foi, excepté dans les choses qu'il peut manger et toucher. Quand il a une foi, son histoire devient saisissante et palpitante. Mais depuis le temps où l'Europe, sous son armure de fer, s'ébranla tout entière à la parole de Pierre l'Hermite, et se précipita vers le sépulcre qui avait renfermé Dieu, il n'y a eu aucune impulsion générale de foi qu'on ait pu remarquer. Depuis que le protestantisme marche en silence, depuis que la voix d'aucun Luther, le tambour d'aucun Zisca ne proclame que la vérité de Dieu n'est pas le mensonge du démon; depuis que le dernier des Caméroniens (Renwick était son nom, honneur au nom du brave!) est tombé sous les balles dans la citadelle d'Edimbourg, il n'y avait pas eu de mouvement partiel de foi parmi les nations! Mais aujourd'hui, voilà que cette nation française croit encore une fois! Ici, dirons-nous, dans cette foi extraordinaire est le miracle. C'est certes une foi de la plus singulière espèce, même entre toutes les fois, et elle se traduira en prodiges. C'est l'âme de ce monde-prodige appelé la révolution française, que l'univers regarde encore avec stupeur.

Mais, du reste, que personne ne demande à l'histoire d'expliquer par quelle cause et quel effet les choses pro-

CAUSE ET EFFET. 159 céderont à l'avenir. Cette latte entre la Montagne et la Gironde, et ce qui suivra, est la lutte entre le fanatisme et les miracles; cherchez-v donc les causes et les effets. Son bruit est, pour l'esprit, un vacarme confus de voix, que l'on comprend un peu à force d'écouter et d'étudier : le bruit d'une bataille, les hourras d'un triomphe, des cris de désespoir. La Montagne n'a laissé aucun mémoire ; les Girondins en ont laissé qui ne sont que trop souvent des interjections sans fin de: Malheur à moi! et Malédiction sur vous ! Quand l'histoire pourra tracer philosophiquement la conflagration d'un brûlot enflammé, qu'elle tente cette autre tâche. Ici repose la couche de bitume, là le souffre; là s'étend la veine de poudre, de nitre, de térébenthine et de graisse; voilà ce que peut connaître en partie l'histoire, si elle s'enquiert assez pour cela. Mais comment ils ont agi et réagi au-dessous des ponts, les couches de feu jouant l'une dans l'autre, par leur nature, et par l'art de l'homme, alors que toutes les mains s'agitent avec rage, et que les flammes s'élancent au-dessus des haubans et des mats de perroquet, que l'histoire n'essaye pas de le montrer. Le brûlot, c'est la vieille France, l'ancienne forme de l'existence française ; son équipage, une génération d'hommes. Bien sauvages sont leurs cris et leur fureur ; on dirait des esprits tourmentés dans cette flamme; mais, après tout, lecteurs, n'ont-ils pas disparu? leur brûlot et eux, en effrayant l'univers, ont fait voiles; leurs flammes et leurs foudres sont entièrement perdues dans les profondeurs du temps. L'histoire n'a donc qu'une seule chose à faire, les plaindre tous, car ils en ont eu tous de dures à supporter. Lui-môme, l'incorruptible au teint couleur vert de mer, obtiendra quelque pitié ; on aura Digitized by Google

céderont à l'avenir. Cette lutte entre la Montagne et la Gironde, et ce qui suivra, est la lutte entre le fanatisme et les miracles; cherchez-y donc les causes et les effets. Son bruit est, pour l'esprit, un vacarme confus de voix, que l'on comprend un peu à force d'écouter et d'étudier: le bruit d'une bataille, les hourras d'un triomphe, des cris de désespoir. La Montagne n'a laissé aucun mémoire; les Girondins en ont laissé qui ne sont que trop souvent des interjections sans fin de: *Malheur à moi!* et *Malédiction sur vous!* Quand l'histoire pourra tracer philosophiquement la conflagration d'un brûlot enflammé, qu'elle tente cette autre tâche. Ici repose la couche de bitume, là le souffre; là s'étend la veine de poudre, de nitre, de térébenthine et de graisse; voilà ce que peut connaître en partie l'histoire, si elle s'enquiert assez pour cela. Mais comment ils ont agi et réagi au-dessous des ponts, les couches de feu jouant l'une dans l'autre, par leur nature, et par l'art de l'homme, alors que toutes les mains s'agitent avec rage, et que les flammes s'élancent au-dessus des haubans et des mats de perroquet, que l'histoire n'essaye pas de le montrer.

Le brûlot, c'est la vieille France, l'ancienne forme de l'existence française; son équipage, une génération d'hommes. Bien sauvages sont leurs cris et leur fureur; on dirait des esprits tourmentés dans cette flamme; mais, après tout, lecteurs, n'ont-ils pas disparu? leur brûlot et eux, en effrayant l'univers, ont fait voiles; leurs flammes et leurs foudres sont entièrement perdues dans les profondeurs du temps. L'histoire n'a donc qu'une seule chose à faire, les plaindre tous, car ils en ont eu tous de dures à supporter. Lui-même, l'incorruptible au teint couleur vert de mer, obtiendra quelque pitié; on aura

160 LES GIRONDINS. pour lui quelque tendresse humaine, bien qu'il en coûte quelque effort. Et maintenant, cela une fois bien obtenu, le reste deviendra plus facile. Aux yeux d'une compassion fraternelle, les innombrables dépravations se dissipent d'elles-mêmes, les exagérations et les exécrations tombent volontairement. Debout, en sûreté sur le rivage, nous regarderons attentivement et verrons ce qu'il y a d'intéressant pour nous, ce qui peut nous être adapté. II CULOTJISME ET SANS-CULOTTISME. La Gironde et la Montagne sont aujourd'hui en pleine querelle; la rage de part et d'autre, dit Toulongeon, s'élève jusqu'à une rage blanche. Ce qu'il y a de curieux, de pitoyable, c'est que tous ces êtres ont sur leurs lèvres le mot république ; dans le cœur de chacun est un désir passionné pour quelque chose qu'il appelle république. Voyez cependant leur lutte à mort ! ainsi pourtant sont faits les hommes. Des créatures qui vivent dans le désordre, qui, une fois jetées ensemble, sont toutes prêtes à tomber dans cette confusion des confusions qui est leur querelle, tout simplement parce que leurs confusions diffèrent les unes des autres, ou plutôt, parce qu'elles semblent différer 1 La parole de l'homme est un pauvre interprète de sa pensée; sa pensée même est un triste interprète de son mystère intérieur, sans nom, d'où la pensée et l'action tirent naissance. Nul homme ne peut s'expliquer lui-même , et ne peut être expliqué. Les hommes ne se voient pas les uns les autres, mais quand Digitized by Google

pour lui quelque tendresse humaine, bien qu'il en coûte quelque effort. Et maintenant, cela une fois bien obtenu, le reste deviendra plus facile. Aux yeux d'une compassion fraternelle, les innombrables dépravations se dissipent d'elles-mêmes, les exagérations et les exécrations tombent volontairement. Debout, en sûreté sur le rivage, nous regarderons attentivement et verrons ce qu'il y a d'intéressant pour nous, ce qui peut nous être adapté.

II

CULOTTISME ET SANS-CULOTTISME.

La Gironde et la Montagne sont aujourd'hui en pleine querelle; la rage de part et d'autre, dit Toulongeon, s'élève jusqu'à une rage blanche. Ce qu'il y a de curieux, de pitoyable, c'est que tous ces êtres ont sur leurs lèvres le mot *république;* dans le cœur de chacun est un désir passionné pour quelque chose qu'il appelle *république.* Voyez cependant leur lutte à mort! ainsi pourtant sont faits les hommes. Des créatures qui vivent dans le désordre, qui, une fois jetées ensemble, sont toutes prêtes à tomber dans cette confusion des confusions qui est leur querelle, tout simplement parce que leurs confusions diffèrent les unes des autres, ou plutôt parce qu'elles semblent différer! La parole de l'homme est un pauvre interprète de sa pensée; sa pensée même est un triste interprète de son mystère intérieur, sans nom, d'où la pensée et l'action tirent naissance. Nul homme ne peut s'expliquer lui-même, et ne peut être expliqué. Les hommes ne se voient pas les uns les autres, mais quand

 ils croient se voir, ils ne voient que des fantômes déformés, qu'ils haïssent et qu'ils combattent ; car toute bataille est, on le dit avec raison, une mésintelligence. Mais vraiment cette comparaison du brûlot, qui montrait nos pauvres frères français, si ardents déjà de nature, travaillant en outre dans un milieu enflammé, n'était pas dépourvue de sens. Considérez-la bien, elle renferme une ombre de vérité. En effet, un homme, une fois lancé la tête la première dans le républicanisme ou dans un autre transcendantalisme, luttant et faisant du fanatisme au milieu d'une nation qui lui ressemble, se trouve, pour ainsi dire, enveloppé d'une atmosphère de transcendantalisme et de délire ; son propre individu se perd dans quelque chose qui n'est pas lui, mais dans une chose étrangère bien qu'inséparable de lui. Il est étrange de penser à cela, que le vêtement de l'homme semble toujours couvrir le même homme; et pourtant l'homme n'est pas là, sa volonté n'y est pas, ni la source de ce qu'il fera et projettera; à la place de l'homme et de sa volonté, il y a un fanatisme et un fatalisme incarnés sous ses traits. Ce pauvre fanatisme incarné poursuit sa route; nul ne peut le secourir, et lui-même moins que tout autre. C'est un prodigieux et tragique objet, — tel que le langage humain, qui n'est pas accoutumé à exprimer des choses pareilles, ayant été inventé pour les usages de la vie commune, a peine à en donner par des figures une idée imparfaite. L'élément ambiant du feu matériel n'est, pas plus violent que celui du fanatisme; et bien que visible à l'œil il n'est pas plus réel. La volonté agit, libre et asservie en même temps, dans un continuel entraînement ; le mouvement des libres esprits humains devient un tourbillon furieux de fatalisme aveugle comme les vents; et la Montagne et Digitized by Google

ils croient se voir, ils ne voient que des fantômes déformés, qu'ils haïssent et qu'ils combattent ; car toute bataille est, on le dit avec raison, une mésintelligence.

Mais vraiment cette comparaison du brûlot, qui montrait nos pauvres frères français, si ardents déjà de nature, travaillant en outre dans un milieu enflammé, n'était pas dépourvue de sens. Considérez-la bien, elle renferme une ombre de vérité. En effet, un homme, une fois lancé la tête la première dans le républicanisme ou dans un autre transcendantalisme, luttant et faisant du fanatisme au milieu d'une nation qui lui ressemble, se trouve, pour ainsi dire, enveloppé d'une atmosphère de transcendantalisme et de délire ; son propre individu se perd dans quelque chose qui n'est pas lui, mais dans une chose étrangère bien qu'inséparable de lui. Il est étrange de penser à cela, que le vêtement de l'homme semble toujours couvrir le même homme ; et pourtant l'homme n'est pas là, sa volonté n'y est pas, ni la source de ce qu'il fera et projettera ; à la place de l'homme et de sa volonté, il y a un fanatisme et un fatalisme incarnés sous ses traits. Ce pauvre fanatisme incarné poursuit sa route ; nul ne peut le secourir, et lui-même moins que tout autre. C'est un prodigieux et tragique objet,—tel que le langage humain, qui n'est pas accoutumé à exprimer des choses pareilles, ayant été inventé pour les usages de la vie commune, a peine à en donner par des figures une idée imparfaite. L'élément ambiant du feu matériel n'est pas plus violent que celui du fanatisme ; et bien que visible à l'œil il n'est pas plus réel. La volonté agit, libre et asservie en même temps, dans un continuel entraînement ; le mouvement des libres esprits humains devient un tourbillon furieux de fatalisme aveugle comme les vents ; et la Montagne et

 la Gironde, quand elles reviennent à elles-mêmes, sont tout étonnées de voir où cela les a jetées et renversées. Telle est la façon merveilleuse dont l'homme peut agir sur l'homme ; c'est la conscience et l'inconscience fondues mystérieusement dans notre existence mystérieuse ; c'est la nécessité sans borne enveloppant le libre arbitre. Les armes des Girondins sont la philosophie politique, l'honorabilité et l'éloquence. L'éloquence, ou, si vous voulez, la rhétorique, réellement d'un ordre supérieur; Vergniaud, par exemple, tourne une période aussi gracieusement qu'aucun homme de cette génération. Les armes de la Montagne sont celles de la simple nature : l'audace et l'impétuosité qui peuvent devenir de la férocité; ces hommes sont entiers dans leurs déterminations, dans leurs convictions ; oui, ces hommes, dans quelques cas, comme les septembriseurs, doivent ou vaincre ou périr. Le terrain pour lequel on doit combattre est la popularité ; mais vous devez chercher la popularité ou avec les amis de l'ordre et de la liberté, ou bien avec les amis de la liberté seulement ; la chercher avec les deux cela est malheureusement impossible. Avec les premiers et généralement avec les autorités des départements, et ceux qui lisent les débats parlementaires, qui ont de la respectabilité, de la fortune, et qui sont de nature pacifique, la Gironde l'emporte ; avec les patriotes extrêmes, avec les millions d'indigents, surtout avec la population de Paris qui ne lit pas autant qu'elle entend et voit, les Girondins ont le dessous, et les Montagnards le dessus. L'égoïsme et la bassesse d'esprit ne font défaut d'aucun côté. Bien certainement non, du côté des Girondins, où dans le fait l'instinct de conservation personnelle trop fortement développé par les circonstances fait presque Digitized by Googli

la Gironde, quand elles reviennent à elles-mêmes, sont tout étonnées de voir où cela les a jetées et renversées. Telle est la facon merveilleuse dont l'homme peut agir sur l'homme ; c'est la conscience et l'inconscience fondues mystérieusement dans notre existence mystérieuse ; c'est la nécessité sans borne enveloppant le libre arbitre.

Les armes des Girondins sont la philosophie politique, l'honorabilité et l'éloquence. L'éloquence, ou, si vous voulez, la rhétorique, réellement d'un ordre supérieur ; Vergniaud, par exemple, tourne une période aussi gracieusement qu'aucun homme de cette génération. Les armes de la Montagne sont celles de la simple nature : l'audace et l'impétuosité qui peuvent devenir de la férocité ; ces hommes sont entiers dans leurs déterminations, dans leurs convictions ; oui, ces hommes, dans quelques cas, comme les septembriseurs, doivent ou vaincre ou périr. Le terrain pour lequel on doit combattre est la popularité ; mais vous devez chercher la popularité ou avec les amis de l'ordre et de la liberté, ou bien avec les amis de la liberté seulement ; la chercher avec les deux cela est malheureusement impossible. Avec les premiers et généralement avec les autorités des départements, et ceux qui lisent les débats parlementaires, qui ont de la respectabilité, de la fortune, et qui sont de nature pacifique, la Gironde l'emporte ; avec les patriotes extrêmes, avec les millions d'indigents, surtout avec la population de Paris qui ne lit pas autant qu'elle entend et voit, les Girondins ont le dessous, et les Montagnards le dessus.

L'égoïsme et la bassesse d'esprit ne font défaut d'aucun côté. Bien certainement non, du côté des Girondins, où dans le fait l'instinct de conservation personnelle trop fortement développé par les circonstances fait presque

CULOTTISME ET SANS-CULOTTISME. 163 une triste figure ; où une certaine finesse, qui va même jusqu'à la ruse et à la rouerie, se montre de temps en temps. Ce sont des hommes habiles dans l'escrime du barreau. Ils ont été dénommés les Jésuites de la révolution (1) ; c'est vraiment une trop dure dénomination. Il faut avouer aussi que cette rude et turbulente Montagne a un sentiment de ce que signifie la révolution, qui manque tout à fait à ces éloquents Girondins. La révolution s'est-elle faite et a-t-elle lutté contre le monde, ces quatre fatigantes années, pour qu'une formule pût être réalisée, pour que cette société pût devenir méthodique, logiquement démontrable, et que la vieille noblesse s'évanouît avec ses prétentions? ou ne doit-elle pas en même temps apporter quelque rayon delumièreet de soulagement aux vingt-cinq millions d'individus qui étaient assis dans l'obscurité et dans la misère, jusqu'au moment où ils se levèrent, la pique à la main ? Tout au moins ne peut-on pas penser qu'elle leur devait apporter assez de pain pour subsister? Il y a çà et là dans la Montagne, dans Marat l'ami du peuple, dans l'incorruptible à la couleur vert de merlui-même, quoique d'ailleurs si sec et si formulaire, le sentiment intime de cette dernière nécessité ; sans cette conviction, tous les talents ne sont rien, et l'éloquence du barreau la plus choisie n'est qu'un airain sonore et une cymbale résonnante. D'un autre côté, bien plus froid, bien plus protecteur, bien moins sincère, est le ton des Girondins à l'égard de « nos pauvres frères » . — Ces frères que souvent on désigne sous ce nom «les masses » , comme si ce n'étaient point des personnes, mais des amas de matière combustible, explosive, propre à renverser les bas(1) Dumouriez, Mémoires, t. III, p. 314. Digitized by Google

une triste figure ; où une certaine finesse, qui va même jusqu'à la ruse et à la rouerie, se montre de temps en temps. Ce sont des hommes habiles dans l'escrime du barreau. Ils ont été dénommés les *Jésuites de la révolution* (1) ; c'est vraiment une trop dure dénomination. Il faut avouer aussi que cette rude et turbulente Montagne a un sentiment de ce que signifie la révolution, qui manque tout à fait à ces éloquents Girondins. La révolution s'est-elle faite et a-t-elle lutté contre le monde, ces quatre fatigantes années, pour qu'une formule pût être réalisée, pour que cette société pût devenir méthodique, logiquement démontrable, et que la vieille noblesse s'évanouît avec ses prétentions ? ou ne doit-elle pas en même temps apporter quelque rayon de lumière et de soulagement aux vingt-cinq millions d'individus qui étaient assis dans l'obscurité et dans la misère, jusqu'au moment où ils se levèrent, la pique à la main ? Tout au moins ne peut-on pas penser qu'elle leur devait apporter assez de pain pour subsister ? Il y a çà et là dans la Montagne, dans Marat l'ami du peuple, dans l'incorruptible à la couleur vert de mer lui-même, quoique d'ailleurs si sec et si formulaire, le sentiment intime de cette dernière nécessité ; sans cette conviction, tous les talents ne sont rien, et l'éloquence du barreau la plus choisie n'est qu'un airain sonore et une cymbale résonnante. D'un autre côté, bien plus froid, bien plus protecteur, bien moins sincère, est le ton des Girondins à l'égard de « nos pauvres frères ». — Ces frères que souvent on désigne sous ce nom « les masses », comme si ce n'étaient point des personnes, mais des amas de matière combustible, explosive, propre à renverser les bas-

(1) Dumouriez, *Mémoires*, t. III, p. 314.

164 LES GIRONDINS, tilles! En vérité, un révolutionnaire de cette sorte n’est-il pas un solécisme, désavoué par la nature et l’art, ne méritant que (Fêtre effacé et de disparaître? Certainement aux oreilles de nos pauvres frères de Paris, tout ce patronage Girondin sonne l’homicide et la mort; s’ils parlent bien et s’ils sont irréfutables en logique, ils n’en sont que plus faux, plus haïssables en fait. Oui, sans nul doute, quand il aspire à la popularité, le Girondin a un jeu bien difficile à jouer ici parmi nos pauvres frères de Paris. S’il se fait écouter par la respectabilité au loin, c’est en insistant sur septembre et autres événements de même sorte; c’est aux dépens de ce Paris où il demeure et où il pérore. Qu'il est pénible de pérorer au milieu d’un tel auditoire ! C’est pourquoi la question s'élève : ne pourrions-nous pas aller hors de ce Paris? Deux fois, ou même davantage, cet essai est tenté; si nous ne le faisons pas nous-mêmes, pense Guadet, du moins nos suppléants peuvent le faire. Car chaque député a un suppléant ou substitut, qui le remplace en cas de besoin ; ceux-ci ne peuvent-ils pas se réunir, par exemple à Bourges, paisible ville épiscopale, dans le paisible Berry, à quarante lieues de Paris? Dans ce cas-là que gagnerait le sans-culotte Parisien à nous insulter, nos suppléants siégeant tranquillement à Bourges, où nous pourrions courir. Bien plus, les assemblées électorales primaires, pense Guadet, pourraient être convoquées de nouveau, et une nouvelle Convention formée avec de nouveaux mandats du peuple souverain; et Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille, qui ne sont que des villes de province, seraient charmées de nous bien accueillir à leur tour, et de devenir • ' des sortes de capitales, et de faire entendre raison à ces Parisiens.
Digitized by Google

tilles ! En vérité, un révolutionnaire de cette sorte n'est-il pas un solécisme, désavoué par la nature et l'art, ne méritant que d'être effacé et de disparaître ? Certainement aux oreilles de nos pauvres frères de Paris, tout ce patronage Girondin sonne l'homicide et la mort ; s'ils parlent bien et s'ils sont irréfutables en logique, ils n'en sont que plus faux, plus haïssables en fait.

Oui, sans nul doute, quand il aspire à la popularité, le Girondin a un jeu bien difficile à jouer ici parmi nos pauvres frères de Paris. S'il se fait écouter par la respectabilité au loin, c'est en insistant sur septembre et autres événements de même sorte ; c'est aux dépens de ce Paris où il demeure et où il pérore. Qu'il est pénible de pérorer au milieu d'un tel auditoire ! C'est pourquoi la question s'élève : ne pourrions-nous pas aller hors de ce Paris ? Deux fois, ou même davantage, cet essai est tenté ; si nous ne le faisons pas nous-mêmes, pense Guadet, du moins nos *suppléants* peuvent le faire. Car chaque député a un *suppléant* ou substitut, qui le remplace en cas de besoin ; ceux-ci ne peuvent-ils pas se réunir, par exemple à Bourges, paisible ville épiscopale, dans le paisible Berry, à quarante lieues de Paris ? Dans ce cas-là que gagnerait le sans-culotte Parisien à nous insulter, nos *suppléants* siégeant tranquillement à Bourges, où nous pourrions courir. Bien plus, les assemblées électorales primaires, pense Guadet, pourraient être convoquées de nouveau, et une nouvelle Convention formée avec de nouveaux mandats du peuple souverain ; et Lyon, Bordeaux, Rouen, Marseille, qui ne sont que des villes de province, seraient charmées de nous bien accueillir à leur tour, et de devenir des sortes de capitales, et de faire entendre raison à ces Parisiens.

165 CULOTTISME ET SANS-CULOTTISME. Beaux projets, qui tous avortent! Si aujourd'hui on les décrète dans la chaleur d'une logique éloquente, d autres considérations les font révoquer avec passion et clameurs, le lendemain (l). Voulez-vous, ô Girondins, nous partager en républiques séparées, comme les Suisses, comme vos Américains? Ainsi il n'y aura plus de métropole ni de nation française indivisible? Votre garde départementale semblait pousser à ce but ! une république fédérale 1 Fédéralistes 1 Hommes et tricoteuses répètent fédéralistes , sans savoir au juste ce que le mot signifie mais ils vont toujours le répétant, comme c'est l'ordinaire en pareils cas, jusqu'à ce que le sens en devienne presque magique, bon pour désigner tout mystère d'iniquité ; fédéraliste devient un mot d'exorcisme, une sorte d' Apage-Satanas. Mais de plus, considérez comme l'opinion publique est empoisonnée dans les départements par les journaux deces Brissot, de ces Gorsas, de ces Garitat-Condorcet ! Et alors aussi quel contre-poison encore plus barbare, plus pernicieux est répandu par le Père Duchesne d'Hébert, le plus brutal des journaux publiés sur la terre, parle Rougi ff de Guffrov par les feuilles incendiaires de Marat 1 Plus d'une fois à l'occasion des plaintes déposées et de l'effervescence soulevée, on décrète que nul ne pourra être à la fois législateur et journaliste, et qu'on devra choisir entre l'une ou l'autre de ces fonctions (2). Mais ce décret aussi qui ne pouvait être vraiment que de peu d'utilité est révoqué ou éludé et resta uniquement comme un désir pieux. Cependant, comme triste fruit d'une telle dispute, voyez, ô représentants de la nation, combien entre les

(1) Moniteur, 1793, n° 140, etc. ^2) Hist. partem., t. XXV, p. 25, ie d by Google

166 LES GIRONDINS. amis de la loi et les amis de la liberté il s'est élevé de haines et de jalousies profondes, donnant la fièvre à la république entière? Le département, la ville de province, est en opposition avec la métropole, riche contre pauvre, culotté contre sans-culotte, homme contre homme. Des cités méridionales arrivent des adresses empreintes d'un cachet presque accusateur; car Paris a longtemps souffert la calomnie des journaux. Bordeaux demande avec force le règne de la loi et de l'honnêteté, ayant en vue le girondisme. Avec force, Marseille forme la même demande. De Marseille arrivent deux adresses ; l'une des Girondins, l'autre des Jacobins sans- culottes. Le chaleureux Rébecqui, dégoûté de ce travail de la Convention, s'est fait remplacer par son substitut et est retourné chez lui, où il est également dégoûté de querelles semblables. Lyon, ville de capitalistes et d'aristocrates, est encore dans une mauvaise position, elle est presque en insurrection. Le jacobin Ghalier, conseiller municipal, a, à la lettre, tiré le poignard contre Nièvre-Chol, maire mode rantin , un de vos maires modérés, peut-être aristocrates, royalistes ou fédéralistes ! Chalier qui fit un pèlerinage, a Paris, « pour admirer Marat et la Montagne » s'est enflammé vraiment à leur autel sacré ; car le 6 février dernier l'histoire ou la rumeur publique dit qu'on le vit haranguant ses patriotes lyonnais d'une manière tout à fait supérieure, avec un poignard nu à la main : recommandant (dit-on) les énergiques moyens de septembre, la patience étant à bout, et disant qu'il fallait que les frères jacobins jouassent eux-mêmes, sans tarder, le rôle de la guillotine ! on le voit encore dans des gravures, monté sur une table, le pied en avant, se démenant, face grossière, dure, aux sourcils froncés, muffle de dogue j Digitized b/ Google

L’AIGREUR S’AUGMENTE. 167 enragé, les yeux sortant de leurs orbites; sa puissante main droite brandit tantôt un poignard, tantôt un pistolet d’arçon ; d’autres museaux de dogues s’échauffant audessous de lui; — un homme qui probablement ne finira pas bien. Cependant la guillotine ne fonctionna pas impromptu ce jour-là « sur le pont Saint-Clair » ni ailleurs ; mais elle continua de reposer toute rouillée dans son grenier (1). — Nièvre-Chol arriva avec des soldats, avec des canons roulants, de la manière la plus confuse; et les «900 prisonniers» ne reçurent aucun mal. Tout Lyon est en désordre, avec le fracas des canons qui roulent. Les commissaires delà Convention doivent y être expédiés au plus vite ; pourront-ils le calmer et conserver la guillotine dans son grenier? Finalement considérez si, dans toutes ces folles querelles des cités méridionales et de la France en général, une classe perfide de crypto-royalistes n’observe et ne surveille pas prête à frapper en temps opportun ! Il n’y a ni pain, ni savon ; voyez les femmes patriotes vendre le sucre au juste taux de vingt-deux sous la livre ! Citoyens représentants, il serait bon, vraiment, que vos querelles se terminassent, et que le règne de la félicité parfaite commençât! III L’AIGREUR S’AUGMENTE. En somme, nul ne peut dire que les Girondins se manquent à eux-mêmes ; ils vont aussi loin que la bonne (1) Hùt.parlem., t. XXIV, p. 93 ; t. XXVI, p. 229, etc. by Google Diqitiz

 volonté peut aller. Ils piquent sans cesse la Montagne aux endroits sensibles, par principes, et aussi par jésuitisme. Outre septembre, dont il y a très-peu à tirer, excepté de l'effervescence, nous remarquerons deux endroits sensibles où la Montagne souffre souvent : Marat et OrléansÉgalité. Le sale Marat, pour son compte et pour celui de la Montagne, est attaqué à tout moment, il est signalé à la France comme un prodige dégoûtant et sanguinaire, poussant au pillage des boutiques : que la Montagne en porte la responsabilité ! La Montagne murmure, mal à l'aise : ce « maximum de patriotisme » , comment l'avouer ou le désavouer? — Quant à Marat personnellement, avec son idée fixe, il reste invulnérable à de telles attaques ; l'ami du peuple gagne bien évidemment en importance, à mesure que son peuple bien-aimé grandit. Point de cris, à présent, lorsqu'il va parler; il y a plutôt des applaudissements de temps en temps, appui qui lui donne confiance. Le jour où les Girondins proposèrent de « le décréter d'accusation » pour ce paragraphe de février où il conseillait de « pendre un accapareur ou deux aux linteaux des portes » , Marat proposa de les « décréter de folie » , et en descendant les marches de la tribune, on l'entendit proférer ces exclamations très-peu parlementaires : « Les cochons, les imbéciles! » Bien souvent il croasse un amer sarcasme, ayant vraiment une langue rude et mordante, et un profond mépris pour tout extérieur délicat, et une ou deux fois, il rit, et même « rit aux éclats » , des gentillesses et des airs superfins de ces Girondins « hommes d'État», avec leur pédantisme, leurs beaux arguments, leur pusillanimité. «Voici deux ans, dit-il, que vous vous plaignez des attaques, des complots et du danger qui vous menace, et vous n'avez pas

L’AIGREUR S’AUGMENTE. 169 une égratignure à montrer (1) » . — Danton avec rudesse le rembarre de temps en temps : c’est un maximum de patriotisme qu’on ne peut ni avouer ni désavouer. Mais le second endroit sensible de la Montagne est ce personnage contradictoire, Monseigneur Égalité prince d’Orléans. Contemplez ces hommes, dit la Gironde, ayant parmi eux un ancien prince Bourbon ; ce sont des créatures de la faction d’Orléans ; ils veulent faire roi Philippe ; un roi n’est pas plutôt guillotiné qu’ils en vont faire un autre à sa place! Les Girondins ont fait cette motion, Buzot l’a faite il y a longtemps, par principe et par jésuitisme, que toute la race des Bourbons eût à sortir de France, ce prince Égalité marchant à l’arrière-garde. Motions qui pourraient produire quelque effet sur le public, et vis-à-vis desquelles la Montagne, mal à l’aise, ne sait que faire. Et le pauvre Orléans- Égalité lui-même, car on commence à le plaindre, que fait-il avec eux? Désavoué de tous les partis, rejeté et renvoyé de l’un à l’autre, dans quel coin de la nature pourra-t-il aujourd’hui intriguer en sûreté? D’espérances raisonnables il n’en reste pas pour lui ; quelques rayons pâles et douteux d’une espérance chimérique luisent encore du quartier de Dumouriez ; comment, je ne dis pas le viel Orléans-Égalité, complètement usé, mais le jeune Chartres-Égalité lui-même pourrait-il s’élever à une sorte de royauté? Abrité, si c’est là un abri, dans les crevass.es de la Montagne, le pauvre Égalité attendra ; un refuge dans le Jacobinisme, un autre du côté de Dumouriez et de la contre-révolution ne sont-ce pas là deux chances ? Cependant son air, dit Ma(1) Moniteur , séance du 20 mai 1793. CARLYL.E. HT. — 10 Digitized by Google

1*0 LES GIRONDINS, dame de Genlis, est devenu sombre ; il fait peine à voir. Sillery également, le fermier de Genlis, qui voltige autour de la Montagne, non au-dessus, est dans une mauvaise route. La dame deGenlisest venueau Raincy, ayant àcette époque quitté l'Angleterre et Bury Saint-Edmond ; elle a été rappelée par Égalité avec sa jeune élève Mademoiselle Égalité, afin que Mademoiselle ne pût être comptée au nombre des émigrés, et traitée comme telle. Mais c'est une fausse démarche. Genlis et son élève trouvent qu'elles doivent se retirer en Hollande, attendre sur la frontière pendant une ou deux semaines, jusqu'à ce que Monseigneur, avec l'aide des Jacobins ait réussi à l'atteindre. « Le lendemain matin » , dit la dame de Genlis, « Monsei» gneur, plus sombre que jamais, m'offrit son bras pour » me conduire à la voiture, j'étais grandement troublée ; » Mademoiselle fondait en larmes, son père était pâle et » tremblant. Après que je me fus assise, il se tint immo' » bile à la portière, les yeux fixés sur moi ; son regard » triste et douloureux semblait implorer la pitié. — Adieu, » madame, dit-il. L'altération de sa voix me bouleversa » tout à fait ; incapable de prononcer une syllabe, je ten» dis la main, il la saisit fortement, et alors se retour» nant et s'avançant vers les postillons, il leur fit signe, » et nous partîmes (1). » Les partisans de la paix ne manquent pas non plus ; nous en citerons deux : l'un ferme sur le sommet de la Montagne, l'autre qui n'est encore fixé nulle part : Danton et Barrère. L'ingénieux Barrère, ancien constituant et journaliste, descendu des pentes des Pyrénées, est un des membres les plus utiles de cette Convention, à sa fa(1) Genlis, Mémoires (Londres, 1825), t. IV, p. Il 8.

dame de Genlis, est devenu sombre ; il fait peine à voir. Sillery également, le fermier de Genlis, qui voltige autour de la Montagne, non au-dessus, est dans une mauvaise route. La dame de Genlis est venue au Raincy, ayant à cette époque quitté l'Angleterre et Bury Saint-Edmond ; elle a été rappelée par Égalité avec sa jeune élève Mademoiselle Égalité, afin que Mademoiselle ne pût être comptée au nombre des émigrés, et traitée comme telle. Mais c'est une fausse démarche. Genlis et son élève trouvent qu'elles doivent se retirer en Hollande, attendre sur la frontière pendant une ou deux semaines, jusqu'à ce que Monseigneur, avec l'aide des Jacobins ait réussi à l'atteindre. « Le lendemain matin », dit la dame de Genlis, « Monsei-» gneur, plus sombre que jamais, m'offrit son bras pour » me conduire à la voiture, j'étais grandement troublée ; » Mademoiselle fondait en larmes, son père était pâle et » tremblant. Après que je me fus assise, il se tint immo-» bile à la portière, les yeux fixés sur moi ; son regard » triste et douloureux semblait implorer la pitié. — Adieu, » madame, dit-il. L'altération de sa voix me bouleversa » tout à fait ; incapable de prononcer une syllabe, je ten-» dis la main, il la saisit fortement, et alors se retour-» nant et s'avançant vers les postillons, il leur fit signe, » et nous partîmes (1). »

Les partisans de la paix ne manquent pas non plus ; nous en citerons deux : l'un ferme sur le sommet de la Montagne, l'autre qui n'est encore fixé nulle part : Danton et Barrère. L'ingénieux Barrère, ancien constituant et journaliste, descendu des pentes des Pyrénées, est un des membres les plus utiles de cette Convention, à sa fa-

(1) Genlis, *Mémoires* (Londres, 1825), t. IV, p. 118.

L’AIGREUR S’AUGMENTE. 171 çon. Le vrai peut se trouver des deux côtés, d’un seul côté, ou n’être ni d’un côté ni de l’autre; mes amis, vous devez donner et prendre ; du reste, bonne chance à qui gagnera! Telle est la devise de Barrère. Ingénieux, presque jovial, l’œil perçant, souple, gracieux, un homme qui réussira. Bélial dans le Pandémonium assemblé était à peine plus habile à charmer les oreilles et les yeux. Homme indispensable : dans le grand art de vernir, on peut dire qu’il n’a pas son pareil. Qu’il y ait une explosion, comme il en éclate tant, une confusion, un spectacle pénible, qu’aucune langue ne peut rendre, qu’aucun œil ne peut fixer, livrez-le à Barrère ; Barrère sera le rapporteur de la commission dans cette circonstance, vous la verrez se transformer en chose régulière, prendre tout le charme et toute la beauté désirables. Sans un tel homme, nous le disons, comment ferait la Convention ? Ne l’appelez pas, comme l’hyperbolique Mercier: « Le plus grand menteur de France. » On ne peut pas dire qu’il y ait chez lui assez de vérité pour faire un vrai mensonge. Appelez-le ainsi que le fait Burke, l’Anacréon de la guillotine, et un homme utile à cette Convention. L’autre partisan de la paix que nous nommerons, est Danton. La paix, la paix entre nous ! s’écrie Danton bien souvent: ne sommes-nous pas seuls contre l’univers? une petite poignée de frères ! le large Danton est aimé de toute la Montagne, mais elle le trouve trop coulant, trop modéré, pas assez défiant ; il se tient entre Dumouriez et ses nombreux censeurs se gardant avec un soin anxieux d’exaspérer notre seul général ; dans ce tapage tumultueux la forte voix de Danton résonne pour l’union et la pacification. Il y a des réunions, des dîners avec les Girondins ; il est si essentiel que l’on soit unis I Mais Digitized by Coogli

çon. Le vrai peut se trouver des deux côtés, d'un seul côté, ou n'être ni d'un côté ni de l'autre; mes amis, vous devez donner et prendre ; du reste, bonne chance à qui gagnera ! Telle est la devise de Barrère. Ingénieux, presque jovial, l'œil perçant, souple, gracieux, un homme qui réussira. Bélial dans le *Pandemonium* assemblé était à peine plus habile à charmer les oreilles et les yeux. Homme indispensable : *dans le grand art de vernir*, on peut dire qu'il n'a pas son pareil. Qu'il y ait une explosion, comme il en éclate tant, une confusion, un spectacle pénible, qu'aucune langue ne peut rendre, qu'aucun œil ne peut fixer, livrez-le à Barrère ; Barrère sera le rapporteur de la commission dans cette circonstance, vous la verrez se transformer en chose régulière, prendre tout le charme et toute la beauté désirables. Sans un tel homme, nous le disons, comment ferait la Convention ? Ne l'appelez pas, comme l'hyperbolique Mercier : « Le plus grand menteur de France. » On ne peut pas dire qu'il y ait chez lui assez de vérité pour faire un vrai mensonge. Appelez-le ainsi que le fait Burke, l'Anacréon de la guillotine, et un homme utile à cette Convention.

L'autre partisan de la paix que nous nommerons, est Danton. La paix, la paix entre nous ! s'écrie Danton bien souvent : ne sommes-nous pas seuls contre l'univers ? une petite poignée de frères ! le large Danton est aimé de toute la Montagne, mais elle le trouve trop coulant, trop modéré, pas assez défiant ; il se tient entre Dumouriez et ses nombreux censeurs se gardant avec un soin anxieux d'exaspérer notre seul général ; dans ce tapage tumultueux la forte voix de Danton résonne pour l'union et la pacification. Il y a des réunions, des dîners avec

 les Girondins sont altiers et respectables : ce Titan de Danton n’est point un homme à formules, il reste sur lui une ombre de septembre : « Vos Girondins n’ont point de confiance en moi », est la réponse qu’en obtient le conciliant Meillan ; à tous les arguments, à tous les raisonnements que peut avancer ce conciliant Meillan, la réponse est toujours : « t/s n'ont point de confiance » (1). Le tapage deviendra encore plus bruyant ; la rage tourne au pâle. Au fait, quelle angoisse pour le cœur d’un Girondin que cette première probabilité navrante : quoil cette Montagne anarchique, si méprisable et si peu philosophique pourrait en somme triompher 1 Les cruels septembriseurs, un Tallien de cinquième étage, '« un Robespierre sans une idée en tête, selon Condorcet., sans un sentiment dans le cœur» ! Et cependant nous, la fleur de la France, nous ne pouvons leur résister ; tenez, le sceptre nous échappe, de nos mains il passe dans les leurs î L’éloquence, la philosophie, l’honorabilité, tout cela ne sert à rien ; contre la stupidité, les dieux même combattent inutilement : « Mit der Dummheit kâmpfen Gülter selbst vergebens ! » Bruyantes sont les lamentations de Louvet; sa pauvre existence tout aigrie par la rage et par une sorte de seconde vue soupçonneuse. Furieux est le jeune Barbaroux, furieux et dédaigneux ; muette comme une reine avec l’aspic sur le sein, se tient la femme de Roland ; les comptes de Roland ne sont jamais examinés, son nom est devenu un sobriquet. Telle est la fortune de la guerre, surtout de la révolution. Le gouffre immense du Tophet et (1) Mémoires de Meillan , représentant du peuple (Paris, 1823), p. 51. Digitized by Google

les Girondins sont altiers et respectables : ce Titan de Danton n'est point un homme à formules, il reste sur lui une ombre de septembre : « Vos Girondins n'ont point de confiance en moi », est la réponse qu'en obtient le conciliant Meillan ; à tous les arguments, à tous les raisonnements que peut avancer ce conciliant Meillan, la réponse est toujours : « *ils n'ont point de confiance* » (1). Le tapage deviendra encore plus bruyant ; la rage tourne au pâle.

Au fait, quelle angoisse pour le cœur d'un Girondin que cette première probabilité navrante : quoi ! cette Montagne anarchique, si méprisable et si peu philosophique pourrait en somme triompher ! Les cruels septembriseurs, un Tallien de cinquième étage, « un Robespierre sans une idée en tête, selon Condorcet, sans un sentiment dans le cœur » ! Et cependant nous, la fleur de la France, nous ne pouvons leur résister ; tenez, le sceptre nous échappe, de nos mains il passe dans les leurs ! L'éloquence, la philosophie, l'honorabilité, tout cela ne sert à rien ; contre la stupidité, les dieux même combattent inutilement :

« Mit der Dummheit kämpfen Götter selbst vergebens ! »

Bruyantes sont les lamentations de Louvet ; sa pauvre existence tout aigrie par la rage et par une sorte de seconde vue soupçonneuse. Furieux est le jeune Barbaroux, furieux et dédaigneux ; muette comme une reine avec l'aspic sur le sein, se tient la femme de Roland ; les comptes de Roland ne sont jamais examinés, son nom est devenu un sobriquet. Telle est la fortune de la guerre, surtout de la révolution. Le gouffre immense du Tophet et

173 LA PATRIE EN DANGER. le 10 août s'est ouvert par la magie de votre parole éloquente, et voici que maintenant il ne se ferme pas à votre voix ! C'est une chose dangereuse qu'une telle magie. Le famulus du magicien a pris possession du livre défendu, et a évoqué un esprit : Plaît-ill dit l'Esprit. Le famulus, légèrement ému, lui a ordonné d'apporter de l'eau ; le léger esprit est allé en chercher un seau de chaque main, et malheur! il ne cesse plus d'en apporter! Désespéré, le famulus crie après lui, le frappe, le coupe en deux ; voilà maintenant deux esprits porteurs d'eau à l'œuvre, et la maison sera inondée comme au déluge de Deucalion. IV LA PATRIE EN DANGER. Ou plutôt, disons mieux : cette guerre sénatoriale pourrait durer longtemps, les partis se heurtant, se prenant à la gorge pourraient se détruire et s'étouffer l'un l'autre, avec les formes parlementaires, sans effusion de sang, mais à une condition, c'est que la France pût au moins subsister pendant ce temps-là. Mais ce peuple souverain a des facultés digestives et ne peut pas les exercer sans pain. Nous sommes aussi en guerre, et il nous faut vaincre, en guerre avec l'Europe, avec le destin avec la famine, et voilà qu'au printemps de l'année toute victoire nous abandonne. Les postes avancés de Dumouriez s'étendent jusqu'à Aix-la-Chapelle ; il a combiné le plus beau plan pour écraser la Hollande, à l'aide de stratagèmes, de bateaux à fonds plats et d'une rapidité foudroyante ; il avait d'abord 10. « Digitized by Google

le 10 août s'est ouvert par la magie de votre parole éloquente, et voici que maintenant il ne se ferme pas à votre voix ! C'est une chose dangereuse qu'une telle magie. Le *famulus* du magicien a pris possession du livre défendu, et a évoqué un esprit : *Plaît-il*? dit l'Esprit. Le famulus, légèrement ému, lui a ordonné d'apporter de l'eau ; le léger esprit est allé en chercher un seau de chaque main, et malheur ! il ne cesse plus d'en apporter ! Désespéré, le famulus crie après lui, le frappe, le coupe en deux ; voilà maintenant deux esprits porteurs d'eau à l'œuvre, et la maison sera inondée comme au déluge de Deucalion.

IV

LA PATRIE EN DANGER.

Ou plutôt, disons mieux : cette guerre sénatoriale pourrait durer longtemps, les partis se heurtant, se prenant à la gorge pourraient se détruire et s'étouffer l'un l'autre, avec les formes parlementaires, sans effusion de sang, mais à une condition, c'est que la France pût au moins subsister pendant ce temps-là. Mais ce peuple souverain a des facultés digestives et ne peut pas les exercer sans pain. Nous sommes aussi en guerre, et il nous faut vaincre, en guerre avec l'Europe, avec le destin avec la famine, et voilà qu'au printemps de l'année toute victoire nous abandonne.

Les postes avancés de Dumouriez s'étendent jusqu'à Aix-la-Chapelle ; il a combiné le plus beau plan pour écraser la Hollande, à l'aide de stratagèmes, de bateaux à fonds plats et d'une rapidité foudroyante ; il avait d'abord

 réussi ; mais malheureusement ses succès sont arrêtés. Aix-la-Chapelle est perdue, la fumée et le bruit ne suffiront pas à assurer la reddition de Maestricht; les bateaux à fondL plats doivent se remettre en marche et reprendre le chemin par où ils sont venus. De la fermeté à présent, vous, hommes intrépides et prompts; battez en retraite avec courage, comme des Parthes. Hélas ! est-ce la faute du ministre de la guerre, celle de Dumouriez ou celle de la destinée? peu importe, il n'y a pas d'autre parti à prendre, que celui de la retraite, heureux, si elle ne se change pas en fuite 1 car déjà les cohortes frappées de terreur et les traînards se dispersent sans attendre aucun ordre, retraite désastreuse! dix mille hommes fuient sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils aient revu la France (1). Ce qui est pis encore, Dumouriez lui-même est peut-être secrètement un traître. Bien dur est le ton sur lequel il écrit à nos comités. Les commissaires et les Jacobins pillards ont fait un mal incalculable; Hassënfratz n'envoie ni cartouches ni vêtements; nous avons bien des souliers, mais qui n'ont que des semelles dérisoires de bois ou de carton. Rien, en un mot, ne va bien. Danton et Lacroix, lorsqu'ils étaient commissaires, sentirent le besoin d'unir à la France la Belgique, dont Dumouriez aurait fait le plus joli petit duché, à son profit 1 Le général est furieux de tout cela, il nous écrit amèrement. Qui sait ce que médite ce bouillant petit général? Dumouriez, duc de Belgique ou de Brabant, et, dit-on, le jeune Égalité roi de France : voilà un moyen de finir notre révolution ! Le comité de défense observe, et secoue la tête; qui, si ce n'est Danton, incapable de soupçon, pourrait encore espérer ? r - (1) Dumouriez, Mémoirmt t. IV, p. 10-73. * Digitized by Google

réussi ; mais malheureusement ses succès sont arrêtés. Aix-la-Chapelle est perdue, la fumée et le bruit ne suffiront pas à assurer la reddition de Maestricht; les bateaux à fonds plats doivent se remettre en marche et reprendre le chemin par où ils sont venus. De la fermeté à présent, vous, hommes intrépides et prompts; battez en retraite avec courage, comme des Parthes. Hélas ! est-ce la faute du ministre de la guerre, celle de Dumouriez ou celle de la destinée? peu importe, il n'y a pas d'autre parti à prendre, que celui de la retraite, heureux, si elle ne se change pas en fuite ! car déjà les cohortes frappées de terreur et les traînards se dispersent sans attendre aucun ordre, retraite désastreuse ! dix mille hommes fuient sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'ils aient revu la France (1). Ce qui est pis encore, Dumouriez lui-même est peut-être secrètement un traître. Bien dur est le ton sur lequel il écrit à nos comités. Les commissaires et les Jacobins pillards ont fait un mal incalculable; Hassenfratz n'envoie ni cartouches ni vêtements; nous avons bien des souliers, mais qui n'ont que des semelles dérisoires de bois ou de carton. Rien, en un mot, ne va bien. Danton et Lacroix, lorsqu'ils étaient commissaires, sentirent le besoin d'unir à la France la Belgique, dont Dumouriez aurait fait le plus joli petit duché, à son profit ! Le général est furieux de tout cela, il nous écrit amèrement. Qui sait ce que médite ce bouillant petit général? Dumouriez, duc de Belgique ou de Brabant, et, dit-on, le jeune Égalité roi de France : voilà un moyen de finir notre révolution ! Le comité de défense observe, et secoue la tête; qui, si ce n'est Danton, incapable de soupçon, pourrait encore espérer ?

(1) Dumouriez, *Mémoires*, t. IV, p. 46-73.

LA PATRIE EN DANGER. 175 Et le général Gustine revient des contrées du Rhin ; Mayence conquise sera reconquise, les Prussiens s'assemblent autour pour la couvrir de boulets et de bombes. Mayence résiste, le commissaire Merlin de Thionville « faisant des sorties à la tête des assiégés » , résiste jusqu'à la mort, mais pas plus longtemps. Quel triste revers pour Mayence ! Le brave Forster, le brave Lux y ont planté des arbres de la liberté, au milieu du chant du Ça ira , dans les neiges de l'hiver dernier, et formé des sociétés de Jacobins, et ont incorporé le territoire à la France : ils sont à Paris, comme députés ou délégués, et ont leurs 18 fr. par jour; mais voyez, avant que l'arbre de la liberté ait toutes ses feuilles, Mayence se change en un cratère qui vomit le feu, et sur lequel tombe une pluie de feu ! Aucun de ces hommes ne reverra Mayence ; ils ne sont venus ici que pour mourir. Forster a fait le tour du globe, il a vu Cook périr sous les massues d'Owaï ; mais il n'a encore rien vu ni souffert comme ce Paris. La pauvreté lui sert d'escorte, rien ne peut lui venir de chez lui, excepté les nouvelles de Job ; les 18 fr. par jour qu'en qualité de député ou délégué, nous « touchons » avec tant de peine, sont en assignats, et leur valeur baisse rapidement. Pauvreté, désappointement, inaction, calomnie, le brave cœur se déchire lentement 1 Tel est le partage de Forster. Du reste, la demoiselle Théroigne vous sourit dans les soirées « une belle tête aux boucles brunes », d'un caractère exalté, et s'efforce de conserver sa voiture. Le Prussien Trenck, le pauvre baron souterrain, jargonne et querelle d'une manière très-peu mélodieuse. La face de Thomas Paine est rouge de pustules « mais ses yeux brillent d'un éclat extraordinaire». Les députés de la Convention vous invitent à dîner, très-courtoisement et Digitized by Google

 « nous jouons tous au plumpsack » (1). C'est l'explosion et la nouvelle création d'un monde », dit Forster; et les acteurs, êtres chétifs et insignifiants, bourdonnent autour, comme une poignée de moucherons. On est aussi en guerre avec l'Espagne. L'Espagne s'avancera à travers les gorges des Pyrénées, sous les bannières des Bourbons, faisant retentir son artillerie et ses menaces. El l'Angleterre a endossé l'habit rouge et marche avec son altesse royale le duc d'York à qui quelquesuns parlent d'offrir notre couronne. On a bien changé d'avis depuis, et l'on change toujours davantage, si bien que rien ne nous sera plus odieux sur la terre qu'un citoyen de cette île tyrannique, et que Pitt sera déclaré et décrété «l'ennemi du genre humain » et, chose étrange, on défendra qu'aucun soldat de la liberté fasse quartier à un Anglais ; cependant le soldat de la liberté n'obéit qu'en partie à un tel ordre. Nous ne ferons donc aucun prisonnier, disent les soldats de la liberté, tous ceux que nous prendrons seront des déserteurs (2). C'est un ordre cruel, et non sans inconvénient. Car, en vérité, si vous ne faites aucun quartier, le résultat clair est que vous n'en obtiendrez aucun. — Nos levées de trois cent mille hommes », car telle est la force décrétée pour cette année, auront probablement assez d'ouvrage sur les bras. Une multitude d'ennemis nous entourent, pénétrant par les gorges des montagnes, traversant les mers salées ; ils accourent vers tous les points de notre territoire, faisant sonner les chaînes qu'ils nous apportent. De plus, ce qui est pis encore, il y a un ennemi au cœur même de notre (1) Forster, t. Il, p. 514, 460, 631. (2) Voy. Dampraartin, Événements, t. Il, p. 230, 30. Digitized by Google

« nous jouons tous au *plumpsack* » (1). C'est l'explosion et la nouvelle création d'un monde », dit Forster; et les acteurs, êtres chétifs et insignifiants, bourdonnent autour, comme une poignée de moucherons.

On est aussi en guerre avec l'Espagne. L'Espagne s'avancera à travers les gorges des Pyrénées, sous les bannières des Bourbons, faisant retentir son artillerie et ses menaces. Et l'Angleterre a endossé l'habit rouge et marche avec son altesse royale le duc d'York à qui quelques-uns parlent d'offrir notre couronne. On a bien changé d'avis depuis, et l'on change toujours davantage, si bien que rien ne nous sera plus odieux sur la terre qu'un citoyen de cette île tyrannique, et que Pitt sera déclaré et décrété «l'ennemi du genre humain » et, chose étrange, on défendra qu'aucun soldat de la liberté fasse quartier à un Anglais ; cependant le soldat de la liberté n'obéit qu'en partie à un tel ordre. Nous ne ferons donc aucun prisonnier, disent les soldats de la liberté, tous ceux que nous prendrons seront des déserteurs (2). C'est un ordre cruel, et non sans inconvénient. Car, en vérité, si vous ne faites aucun quartier, le résultat clair est que vous n'en obtiendrez aucun. — Nos levées de trois cent mille hommes », car telle est la force décrétée pour cette année, auront probablement assez d'ouvrage sur les bras.

Une multitude d'ennemis nous entourent, pénétrant par les gorges des montagnes, traversant les mers salées ; ils accourent vers tous les points de notre territoire, faisant sonner les chaînes qu'ils nous apportent. De plus, ce qui est pis encore, il y a un ennemi au cœur même de notre

(1) Forster, t. II, p. 514, 460, 631.

(2) Voy. Dampmartin, *Événements*, t. II, p. 230, 30.

LA PATRIE EN DANGER. 177 territoire. Dans les premiers jours de mars, les malles de Nantes n'arrivent pas ; à leur place arrivent des conjectures, des appréhensions, des rumeurs pleines de présages. Tous ces présages sont justifiés. Ces gens fanatiques de la Vendée ne peuvent être contenus plus longtemps ; le feu de l'insurrection, auparavant dissipé avec difficulté, éclate de nouveau, après la mort du roi, en une vaste conflagration ; ce n'est plus un complot, c'est une guerre civile. Vos Cathelineau, vos Stofilet, vos Charette, sont d'autres hommes qu'on ne pensait ; voyez leurs paysan», avec toute leur rusticité et leur grossièreté, avec leurs armes grossières, leurs grossiers vêtements, leur frénésie gauloise fanatique, et leur sauvage cri de bataille : Dieu elle Roi , fondre sur nous comme un sombre tourbillon, disperser les nationaux les mieux dressés, frappés d'une terreur panique î Ils gagnent bataille sur bataille, nul ne peut savoir où cela finira. Le commandant Santerre y est envoyé mais sans résultat ; il ferait tout aussi bien de s'en retourner brasser de la bière. Il est devenu absolument nécessaire que la Convention nationale cesse de disputer, et commence à agir, que vous vous confondiez en un seul parti, et que vous le fassiez promptement. Il ne s'agit plus de vagues prévisions; la mine, une ruine certaine, est imminente; c'est du jour présent qu'il faut s'occuper. Ce fut le vendredi, 8 mars, que ce terrible message de Dumouriez, précédé et escorté par tant d'autres messages aiîssi terribles, parvint à la Convention nationale. Bien pâles sont la plupart des figures. Il s'agit bien de savoir si nos septembriseurs seront punis ou non, quand Pitt et Cobourg s'avancent, pour nous châtier tous ; il n'y a plus rien aujourd'hui entre Paris même et les tyrans que le Digitized by Google

territoire. Dans les premiers jours de mars, les malles de Nantes n'arrivent pas ; à leur place arrivent des conjectures, des appréhensions, des rumeurs pleines de présages. Tous ces présages sont justifiés. Ces gens fanatiques de la Vendée ne peuvent être contenus plus longtemps ; le feu de l'insurrection, auparavant dissipé avec difficulté, éclate de nouveau, après la mort du roi, en une vaste conflagration ; ce n'est plus un complot, c'est une guerre civile. Vos Cathelineau, vos Stofflet, vos Charette, sont d'autres hommes qu'on ne pensait ; voyez leurs paysans, avec toute leur rusticité et leur grossièreté, avec leurs armes grossières, leurs grossiers vêtements, leur frénésie gauloise fanatique, et leur sauvage cri de bataille : *Dieu et le Roi*, fondre sur nous comme un sombre tourbillon, disperser les nationaux les mieux dressés, frappés d'une terreur panique ! Ils gagnent bataille sur bataille, nul ne peut savoir où cela finira. Le commandant Santerre y est envoyé mais sans résultat ; il ferait tout aussi bien de s'en retourner brasser de la bière.

Il est devenu absolument nécessaire que la Convention nationale cesse de disputer, et commence à agir, que vous vous confondiez en un seul parti, et que vous le fassiez promptement. Il ne s'agit plus de vagues prévisions ; la ruine, une ruine certaine, est imminente ; c'est du jour présent qu'il faut s'occuper.

Ce fut le vendredi, 8 mars, que ce terrible message de Dumouriez, précédé et escorté par tant d'autres messages aussi terribles, parvint à la Convention nationale. Bien pâles sont la plupart des figures. Il s'agit bien de savoir si nos septembriseurs seront punis ou non, quand Pitt et Cobourg s'avancent, pour nous châtier tous ; il n'y a plus rien aujourd'hui entre Paris même et les tyrans que le

178 LES GIRONDINS. douteux Dumouriez et des armées en pleine retraite ! Le titan Danton se lève à cette heure, comme toujours h l'heure du besoin. Grande est sa voix, répercutée par les dômes; — Citoyens représentants, ne mettrons-nous pas, dans une crise pareille, toutes les discordes de côté ? La réputation : oh 1 qu'est-ce que la réputation de tel ou tel homme : « Que mon nom soit flétri, que la France soit libre ! » Il est de nouveau nécessaire que la France se lève, pour une prompte vengeance, avec ses millions, de bras, avec un seul cœur. Que le.; levées se fassent instantanément dans Paris, que chaque section de Paris, que chaque section de la France fournisse ses milliers d'homihes! Quatre-vingt-seize commissaires pris parmi nous, deux pour chacune des quarante-huit sections, doivent partir immédiatement et dire à Paris ce que le pays attend de lui. Que quatre-vingts autres d'entre nous soient envoyés, en poste, à travers la France, pour y donner le signal, y promener la croix de feu (1) et y rassembler toutes les forces de la nation. Qu'ils partent et qu'ils réfléchissent à ce qu'est leur mission. Qu'il y ait un camp de cinquante mille hommes entre Paris et la frontière du nord ; Paris lancera en avant ses volontaires ! Épaule contre épaule, que de tous côtes un défi de mort s'élève et retentisse, nous repousserons encore une fois ces enfants de la nuit, et la France, en dépit de l'univers sera libre (2)1 — Ainsi résonne la voix du titan, dans tout endroit où se tiennent les sections, dans tous les cœurs français. Les sections sont en permanence, pour les rëcrutements, les enrôlements, cette nuit même. Les com(1) Ancien usage en Écosse en cas d'invasion. (2) Moniteur (voy. Hist. parlent., t. XXV, p. 6). Digitized by Google

LA PATRIE EN DANGER. 179 missaires delà Convention, emportés par des roues rapides, portent la croix de feu de ville en ville, jusqu'à ce que la France entière soit embrasée. A l'Hôtel de ville flotte aussi le drapeau de la patrie en danger , et le drapeau noir sur le sommet de NotreDame. Il y a une proclamation d'éloquence brûlante ; Paris sort brusquement de nouveau pour terrasser ses ennemis. Dans une telle position, que Paris ne fût pas d'humeur douce, cela peut se concevoir. Les rues sont agitées, elles le sont encore plus autour de la salle du Manège ! La terrasse des Feuillants est couverte de citoyens furieux et de citoyennes plus furieuses encore. Varlet se promène dans une chaise à porteur ; d'ardentes invectives de toutes sortes, contre les hommes d'État au langage perfide, amis de Dumouriez et partisans secrets de Pitt et Cobourg s'échappent de tous les cœurs et toutes les bouches. Combattre l'ennemi ? Oui, et bien plus, « le glacer d'effroi » : mais avant tout que les traîtres de l'intérieur soient punis ! ces hommes qui ne font que critiquer et quereller, qui avec leur modération jésuitique cherchent à entraver l'élan du patriotisme ! Ils indisposent la France contre Paris, et empoisonnent l'opinion publique dans les départements. Lorsque nous demandons du pain et un maximum ils nous répondent par des discours sur le commerce • libre des grains 1 Est-ce que l'estomac humain peut se contenter de discours sur le commerce libre, et devonsnous lutter contre les Autrichiens avec modération ou avec fureur ? Cette convention doit être nettoyée. « Donnez-nous un tribunal expéditif pour les traîtres, un maximum pour les graine», voilà ce que réclament avec énergie les volontaires patriotes, pendant qu'ils défilent dans la salle de la Convention, pour voler à l'inDigilized by Google

missaires de la Convention, emportés par des roues rapides, portent la *croix de feu* de ville en ville, jusqu'à ce que la France entière soit embrasée.

A l'Hôtel de ville flotte aussi le drapeau de la *patrie en danger*, et le drapeau noir sur le sommet de Notre-Dame. Il y a une proclamation d'éloquence brûlante ; Paris sort brusquement de nouveau pour terrasser ses ennemis. Dans une telle position, que Paris ne fût pas d'humeur douce, cela peut se concevoir. Les rues sont agitées, elles le sont encore plus autour de la salle du Manége ! La terrasse des Feuillants est couverte de citoyens furieux et de citoyennes plus furieuses encore. Varlet se promène dans une chaise à porteur ; d'ardentes invectives de toutes sortes, contre les hommes d'État au langage perfide, amis de Dumouriez et partisans secrets de Pitt et Cobourg s'échappent de tous les cœurs et toutes les bouches. Combattre l'ennemi ? Oui, et bien plus, « le glacer d'effroi » : mais avant tout que les traîtres de l'intérieur soient punis ! ces hommes qui ne font que critiquer et quereller, qui avec leur modération jésuitique cherchent à entraver l'élan du patriotisme ! Ils indisposent la France contre Paris, et empoisonnent l'opinion publique dans les départements. Lorsque nous demandons du pain et un maximum ils nous répondent par des discours sur le commerce libre des grains ! Est-ce que l'estomac humain peut se contenter de discours sur le commerce libre, et devons-nous lutter contre les Autrichiens avec modération ou avec fureur ? Cette convention doit être *nettoyée*.

« Donnez-nous un tribunal expéditif pour les traîtres, un maximum pour les grains », voilà ce que réclament avec énergie les volontaires patriotes, pendant qu'ils défilent dans la salle de la Convention, pour voler à l'in-

<80 LES GIRONDINS, stant vers la frontière ; — pérorant avec cette verve héroïque, cette verve de Cambyse qui leur est propre, au milieu des cris de joie des galeries et de la Montagne, et des murmures du côté droit et de la plaine. Les prodiges ne manquent pas non plus ; pendant qu'un capitaine de la section Poissonnière parle avec véhémence de Uumouriez, du maximum et des traîtres crypto-royalistes, et que la troupe fait chorus avec lui, le drapeau flottant au-dessus de leurs têtes, voilà que l'œil d'un député remarque que, sur ce même drapeau, les cravates ou les banderolles ont des fleurs de lis ! Le capitaine de la section crie, sa troupe crie, frappée d'horreur et « foule aux pieds le drapeau ». C'est, selon l'apparence, l'œuvre de quelque conspirateur crypto-royaliste ! on peut le croire (1); mais peut-être, au fond, n'était-ce qu'un ancien drapeau de la section, fabriqué antérieurement au 10 août, alors que ces sortes de drapeaux étaient à l'ordre du jour (2). L'histoire, examinant les mémoires des Girondins, et s'efforçant de distinguer la vérité à travers ces hallucinations, voit que ces jours de mars, surtout ce dimanche du 10 mars jouent un grand rôle. Complots sur complots ; complot pour égorger les députés Girondins, complot d'anarchistes et de royalistes secrets, intriguant avec un concert infernal, pour en arriver à cette fin. Presque tout cela n'est que pure imagination. Ce qu'il y a d'incontestable pour nous, c'est que Louvet et certains Girondins craignant d'être assassinés, le samedi, n'allèrent pas à la séance du soir, mais tinrent conseil ; chacun d'eux excitait son camarade à prendre uhe résolution et à en finir m (1) Choix de s rapports, t. XI, p. 277. . • (2) Hist. partent., t. XXV, p. 72. Digitized by Google

stant vers la frontière ; — pérorant avec cette verve héroïque, cette verve de Cambyse qui leur est propre, au milieu des cris de joie des galeries et de la Montagne, et des murmures du côté droit et de la plaine. Les prodiges ne manquent pas non plus ; pendant qu'un capitaine de la section Poissonnière parle avec véhémence de Dumouriez, du maximum et des traîtres crypto-royalistes, et que la troupe fait chorus avec lui, le drapeau flottant au-dessus de leurs têtes, voilà que l'œil d'un député remarque que, sur ce même drapeau, les *cravates* ou les banderolles ont des fleurs de lis ! Le capitaine de la section crie, sa troupe crie, frappée d'horreur et « foule aux pieds le drapeau ». C'est, selon l'apparence, l'œuvre de quelque conspirateur crypto-royaliste ! on peut le croire (1) ; mais peut-être, au fond, n'était-ce qu'un ancien drapeau de la section, fabriqué antérieurement au 10 août, alors que ces sortes de drapeaux étaient à l'ordre du jour (2).

L'histoire, examinant les mémoires des Girondins, et s'efforçant de distinguer la vérité à travers ces hallucinations, voit que ces jours de mars, surtout ce dimanche du 10 mars jouent un grand rôle. Complots sur complots ; complot pour égorger les députés Girondins, complot d'anarchistes et de royalistes secrets, intriguant avec un concert infernal, pour en arriver à cette fin. Presque tout cela n'est que pure imagination. Ce qu'il y a d'incontestable pour nous, c'est que Louvet et certains Girondins craignant d'être assassinés, le samedi, n'allèrent pas à la séance du soir, mais tinrent conseil ; chacun d'eux excitait son camarade à prendre une résolution et à en finir

(1) *Choix des rapports*, t. XI, p. 277.
(2) *Hist. parlem.*, t. XXV, p. 72.

 avec les anarchistes; sur quoi, cependant, Potion, ouvrant la fenêtre, et voyant une nuit très-pluvieuse, répliqua seulement : « Ils ne feront rien », et «reprit tranquillement son violon » (1), dit Louvet. Ainsi, sur un doux mode lydien, il s'efforçait d'oublier les soucis dévorants. Il est certain que Louvet se sentit particulièrement exposé à être massacré, et que plusieurs Girondins allèrent chercher des lits hors de chez eux ; ils craignaient d'être tués, mais ils ne le furent pas. Plus tard, à dire vrai, le député journaliste Gorsas, l'empoisonneur des départements, lui et son imprimeur, virent leurs demeures envahies par une foule tumultueuse de patriotes, parmi lesquels étaient Varletau bonnet rouge, l'Américain Fournier, au milieu de l'obscurité de la pluie et de l'émeute. Leurs femmes furent effrayées ; leurs presses, leurs caractères et les objets qui se trouvaient là furent mis en pièces. Aucun maire n'intervint à temps. Gorsas s'échappa un pistolet en main, « en marchant sur la crête du mur de derrière». De plus, le dimanche au matin n'étant pas un jour de travail, les rues étaient plus agitées que jamais ; est-ce donc un nouveau septembre que ces anarchistes méditent? Finalement aucun septembre n'est survenu ; — et toutes ces craintes des Girondins n'étaient que des hallucinations (2). Vergniaud dénonce et se lamente en périodes artistement tournées. La section de Bonconseil (comme on la nomme maintenant, et non pas Mauconseil, comme on la nommait autrefois) — fait une chose bien plus remarquable : elle demande que Vergniaud, Brissot, Guadetet autres Girondins dénonciateurs au beau langage, au nom(1) Louvet, Mémoires , p. 72. . (2) Meillan, p. 23, A. — Louvet, p. 75-80. CARI.YI.E. III. — 1 1 Digitized by Google

avec les anarchistes ; sur quoi, cependant, Pétion, ouvrant la fenêtre, et voyant une nuit très-pluvieuse, répliqua seulement : « *Ils ne feront rien* », et « reprit tranquillement son violon » (1), dit Louvet. Ainsi, sur un doux mode lydien, il s'efforçait d'oublier les soucis dévorants. Il est certain que Louvet se sentit particulièrement exposé à être massacré, et que plusieurs Girondins allèrent chercher des lits hors de chez eux ; ils craignaient d'être tués, mais ils ne le furent pas. Plus tard, à dire vrai, le député journaliste Gorsas, l'empoisonneur des départements, lui et son imprimeur, virent leurs demeures envahies par une foule tumultueuse de patriotes, parmi lesquels étaient Varlet au bonnet rouge, l'Américain Fournier, au milieu de l'obscurité de la pluie et de l'émeute. Leurs femmes furent effrayées ; leurs presses, leurs caractères et les objets qui se trouvaient là furent mis en pièces. Aucun maire n'intervint à temps. Gorsas s'échappa un pistolet en main, « en marchant sur la crête du mur de derrière ». De plus, le dimanche au matin n'étant pas un jour de travail, les rues étaient plus agitées que jamais ; est-ce donc un nouveau septembre que ces anarchistes méditent ? Finalement aucun septembre n'est survenu ; — et toutes ces craintes des Girondins n'étaient que des hallucinations (2).

Vergniaud dénonce et se lamente en périodes artistement tournées. La section de Bonconseil (comme on la nomme maintenant, et non pas Mauconseil, comme on la nommait autrefois) — fait une chose bien plus remarquable : elle demande que Vergniaud, Brissot, Guadet et autres Girondins dénonciateurs au beau langage, au nom-

(1) Louvet, *Mémoires*, p. 72.

(2) Meillan, p. 23, 4. — Louvet, p. 75-80.

182 LES GIRONDINS, bre de vingt-deux, soient arrêtés ! La section de Bonconseil, ainsi nommée depuis le 10 août, est durement réprimandée, comme une section de mauvais conseil (1) ; mais elle a lancé un mot qui ne tombera pas à terre. Au fait, une chose nous frappe chez ces pauvres Girondins : c'est leur malheureux aveuglement, et la fatale pauvreté de caractère, qui en est cause. Ils sont comme étrangers au peuple qu'ils voudraient gouverner, à la chose pour laquelle ils sont venus travailler. Les formules, la philosophie, l'honorabilité, ce qui a été écrit dans les livres et. adopté par les classes instruites, cette pâle copie de la nature est tout ce que la nature, quoi qu'elle fasse, peut révéler à ces hommes. Ainsi ils pérorent et dissertent, et ils en appellent aux amis de la loi, quand la question n'est pas entre la loi et l'illégalité, mais entre la vie et la mort. Pédants de la révolution, sinon ses jésuites! Leur formalisme est grand; grand aussi est leur égoïsme. A les en croire, la France, se soulevant pour combattre l'Autriche, a été soulevée seulement par le complot du 10 mars pour massacrer vingt-deux d'entre eux! Cette révolution prodige, se développant dans ses proportions épouvantables par ses propres lois et celles de la nature, non par les lois de la formule, est devenue inintelligible, incroyable, comme une impossibilité, « le vaste chaos d'un rêve » . Une république basée sur ce qu'ils appellent vertus , sur ce que nous appelons bienséance et respectabilité , voilà ce qu'ils veulent avoir, et rien de plus. Quelque autre république que la nature ou la réalité leur envoie, elle sera considérée comme non avenue; comme une sorte de vision, de cauchemar, de chose sans exis(1) Moniteur y séance du 12 mars. Digitized by Goo<

LA PATRIE EN DANGER. 483 tence, désavouée par les lois de la nature et de la formule. Hélas ! obscure aux yeux les plus clairvoyants est cette réalité ; et pour ces hommes, ils ne la veulent pas regarder avec leurs yeux, mais seulement à travers le prisme du pédantisme, de la vanité blessée, qui ne leur fait voir que des images effrayantes et trompeuses. Avec leurs doléances, leurs accusations de complots et d'anarchie, ils feront une chose : ils prouveront par démonstration, que la réalité ne peut s'enfermer dans leur formule ; qu'eux et leur formule sont incompatibles avec la réalité ; et dans sa sombre rage la réalité les détruira, eux et leur formule 1 Ce qu'un homme voit nettement, il le peut. Mais on peut dire qu'un homme est condamné, quand la faculté devoir lui est enlevée, quand il n'aperçoit pas la réalité, mais un spectre trompeur de la réalité, et qu'il suit ce fantôme, dans l'obscurité, d'un pas plus ou moins rapide, jusqu'au fond des ténèbres, jusqu'à la ruine, qui est le grand océan de la nuit, où toutes les faussetés tôt ou tard finissent par se perdre. Ce 10 mars, nous devons le remarquer comme une époque dans les destinées des Girondins ; tant la rage s'est exaspérée, tant leur aveuglement s'épaissit. Beaucoup désertent l'assemblée ; beaucoup s'y rendent armés. Un honorable député, après son déjeuner, doit maintenant, tout en prenant ses notes, voir si l'amorce de ses pistolets est en bon état. Cependant, avec Dumouriez, tout va pis que jamais en Belgique. Que ce soit encore la faute du général Miranda ou celle de quelque autre, il n'y a pas de doute que la bataille de Nerwinde du 18 mars a été perdue, et notre rapide retraite est devenue une retraite beaucoup trop rapide. Cobourg, victorieux avec ses cavaliers autrichiens, Digitized by Google

tence, désavouée par les lois de la nature et de la formule. Hélas ! obscure aux yeux les plus clairvoyants est cette réalité ; et pour ces hommes, ils ne la veulent pas regarder avec leurs yeux, mais seulement à travers le prisme du pédantisme, de la vanité blessée, qui ne leur fait voir que des images effrayantes et trompeuses. Avec leurs doléances, leurs accusations de complots et d'anarchie, ils feront une chose : ils prouveront par démonstration, que la réalité ne peut s'enfermer dans leur formule ; qu'eux et leur formule sont incompatibles avec la réalité ; et dans sa sombre rage la réalité les détruira, eux et leur formule ! Ce qu'un homme voit nettement, il le peut. Mais on peut dire qu'un homme est condamné, quand la faculté de voir lui est enlevée, quand il n'aperçoit pas la réalité, mais un spectre trompeur de la réalité, et qu'il suit ce fantôme, dans l'obscurité, d'un pas plus ou moins rapide, jusqu'au fond des ténèbres, jusqu'à la ruine, qui est le grand océan de la nuit, où toutes les faussetés tôt ou tard finissent par se perdre.

Ce 10 mars, nous devons le remarquer comme une époque dans les destinées des Girondins ; tant la rage s'est exaspérée, tant leur aveuglement s'épaissit. Beaucoup désertent l'assemblée ; beaucoup s'y rendent armés. Un honorable député, après son déjeuner, doit maintenant, tout en prenant ses notes, voir si l'amorce de ses pistolets est en bon état.

Cependant, avec Dumouriez, tout va pis que jamais en Belgique. Que ce soit encore la faute du général Miranda ou celle de quelque autre, il n'y a pas de doute que la bataille de Nerwinde du 18 mars a été perdue, et notre rapide retraite est devenue une retraite beaucoup trop ra-

IS4 LES GIRONDINS. {>st suspendu sur notre arrière-garde comme un sombre nuage; Dumouriez est sans cesse nuit et jour à cheval; il y a des engagements de trois en trois heures; notre armée en déroute se précipite avec rapidité vers l'intérieur, pleine de rage, de soupçons et de sauve-qui-peut! Et Dumouriez lui-même , quelles peuvent être ses intentions? Criminelles, probablement, et peu charitables. Ses dépêches au comité dénoncent ouvertement une Convention factieuse, qu'il accuse des malheurs de la France et des siens. El dans ses discours (car le général ne connaît pas les réticences), ce Dumouriez appelle l'exécution du tyran le meurtre du roi. Danton et Lacroix vont encore une fois là-bas comme commissaires, et reviennent très-inquiets ; Danton même a des soupçons à présent. Trois envoyés jacobins, Proty, Dubuisson, Pereyra, sont partis promptement, expédiés parla vigilante SociétéMère. Ils sont frappés de mutisme en entendant le général parler. La Convention, selon le général, se compose de trois cents coquins et de quatre cents imbéciles; la France ne peut se passer de roi. « Mais nous avons exécuté notre roi. » — « Et qu'est-ce que cela me fait, s'écrie en colère » Dumouriez, général sans réticences, que le nom de ce » roi soit Ludovicus ou Jacobus? » — «Ou Philippus I » réplique Proly. — Et il se hâte de faire son rapport sur les progrès. Sur les frontières voilà ce que nous avons à espérer. V LES SANS-CULOTTES HABILLÉS. Voyons cependant si le grand prodige du sans-culottisme et de la révolution se meut et se forme. Là, Digilized by Google

LES SANS-CULOTTES HABILLES. 185 et non ailleurs, il peut encore y avoir espérance pour la France. Le monstre révolutionnaire , à mesure que décrets sur décrets sortent de la Montagne, comme des Fiat créateurs conformes à la nature delà chose, — développe rapidement, à ce moment, sa taille gigantesque et se déploie, membre par membre. Au mois de mars dernier (1792), nous vîmes la France plongée dans une terreur aveugle, fermant les barrières des villes, fondant de la poix pour les brigands. Mars, cette année, est plus heureux en ce que sa terreur est clairvoyante, en ce qu'une Montagne créatrice existe, qui peut dire Fiat! Le recrutement marche avec une célérité furieuse ; cependant nos volontaires hésitent à s'en aller au dehors, avant que toute trahison soit châtiée au dedans ; ils ne se précipitent pas aux frontières, mais ils vont seulement par-ci par-là, exigeant et dénonçant. La Montagne devra dire un nouveau Fiat , de nouveaux Fiat. Et n'est-ce pas ce qu'elle fait? Prenez d'abord, par exemple, ces comités révolutionnaires pour l'arrestation des personnes suspectes. Un comité révolutionnaire de douze patriotes de choix est en permanence dans toutes les communes de France, examinant les suspects, recherchant les armes, faisant des visites domiciliaires et des arrestations, veillant, en général, à ce que la république ne souffre aucune atteinte. Élus par le suffrage universel, chacun dans sa section, ils sont une sorte d'élixir de jacobinisme ; ils sont quarante-quatre mille environ qui veillent et travaillent par toute la France 1 A Paris et dans toutes les villes, chaque porte de maison doit porter, inscrits bien lisiblement, les noms des locataires, «aune hauteur n'excédant pas cinq pieds au-dessus du sol». Chaque citoyen doit produire sa carte de civisme signée par le Digitized by Google

et non ailleurs, il peut encore y avoir espérance pour la France. Le monstre révolutionnaire, à mesure que décrets sur décrets sortent de la Montagne, comme des *Fiat* créateurs conformes à la nature de la chose, — développe rapidement, à ce moment, sa taille gigantesque et se déploie, membre par membre. Au mois de mars dernier (1792), nous vîmes la France plongée dans une terreur aveugle, fermant les barrières des villes, fondant de la poix pour les brigands. Mars, cette année, est plus heureux en ce que sa terreur est clairvoyante, en ce qu'une Montagne créatrice existe, qui peut dire *Fiat!* Le recrutement marche avec une célérité furieuse ; cependant nos volontaires hésitent à s'en aller au dehors, avant que toute trahison soit châtiée au dedans ; ils ne se précipitent pas aux frontières, mais ils vont seulement par-ci par-là, exigeant et dénonçant. La Montagne devra dire un nouveau *Fiat*, de nouveaux *Fiat*.

Et n'est-ce pas ce qu'elle fait? Prenez d'abord, par exemple, ces *comités révolutionnaires* pour l'arrestation des personnes suspectes. Un comité révolutionnaire de douze patriotes de choix est en permanence dans toutes les communes de France, examinant les suspects, recherchant les armes, faisant des visites domiciliaires et des arrestations, veillant, en général, à ce que la république ne souffre aucune atteinte. Élus par le suffrage universel, chacun dans sa section, ils sont une sorte d'élixir de jacobinisme ; ils sont quarante-quatre mille environ qui veillent et travaillent par toute la France ! A Paris et dans toutes les villes, chaque porte de maison doit porter, inscrits bien lisiblement, les noms des locataires, « à une hauteur n'excédant pas cinq pieds au-dessus du sol ». Chaque citoyen doit produire sa *carte de civisme* signée par le

186 LES GIRONDINS. président de la section ; chacun doit être prêt à rendre compte de ses opinions. Les suspects feront aussi bien de quitter ce sol de la liberté. Et encore ce départ même a ses dangers ; tous les émigrants sont déclarés traîtres, leurs propriétés deviennent nationales, ils sont « morts de par la loi » . Cependant il y a une restriction : dans notre intérêt, ils vivront encore cinquante ans, devant la loi, et si quelque héritage leur échoit pendant ce temps-là, il deviendra également national ! Une folle vitalité de jacobinisme, avec quarante-quatre mille centres d'activité, circule à travers les fibres de la France. Bien remarquable aussi est le tribunal extraordinaire (1) : il fut décrété par la Montagne, critiqué par quelques Girondins, car certainement une telle cour est en contradiction avec toute formule ; — d'autres Girondins l'approuvent, même y coopèrent, car ne haïssonsnous pas tous les traîtres, ô vous, gens de Paris? — Le tribunal des dix-sept, en automne dernier, était trèsexpéditif, celui-ci sera plus expéditif encore. Cinq juges, un jury établi, nommés par Paris et les environs, sans perte de temps. Il n'y a point d'appel, presque pas de forme légale, mais ils doivent « se convaincre» parles voies les plus promptes; et pour plus de sécurité, ils doivent « voter à haute voix », à haute voix dans l'oreille du public parisien. Voilà ce tribunal extraordinaire, qui, en peu de mois, agissant de la manière la plus vive, sera intitulé le tribunal révolutionnaire , comme il se nommait lui-même dès le principe. Avec un Hermann ou un Dumas pour juge-président, avec un Fouquier-Tinville pour procureur général , et avec un jury composé (1) Moniteur, n° 70 (du 11 mars), il0 76, etc. Digitized by Google

 d’hommes comme le citoyen Leroy, qui s’est surnommé lui-même 10 aoi'il , « Leroy 10 août», il deviendra la merveille du monde. Le sans-culottisme s’est fait une épée tranchante, une arme magique, trempée dans les eaux infernales du Stvx, avec un tranchant tel que nulle armure, nulle force, nulle adresse ne lui résistera ; elle détruira et existences et barrières d’airain, et ses éclairs répandront la terreur dans le cœur des hommes. Mais en parlant d’un sans-culottisme amorphe qui prend une forme, ne devons-nous pas, avant tout, indiquer comment ce monstre amorphe se donne une tête? Sans métaphore, ce gouvernement révolutionnaire s’agite jusqu’ici dans un état très-anarchique. Il y a un conseil exécutif de ministres composé de six membres; mais, surtout depuis la retraite de Roland, ils ont à peine su s’ils étaient ministres ou non. Les comités conventionnels les dominent ; mais un comité est aussi suprême que l’autre. Le comité des vingt et un, le comité de défense, le comité de sûreté générale, simultanés ou successifs , ayant chacun son objet particulier. La Convention seule est toute-puissante, surtout si la Commune marche avec elle, seulement elle est trop nombreuse pour un corps administratif; c’est pourquoi, dans cette situation périlleuse et vertigineuse de la république, avant la fin de mars, nous obtenons notre petit comité de salut public (\). En apparence il doit faire face à diverses éventualités qui exigent une prompte décision ; en réalité il exerce une sorte de surveillance générale, de domination universelle. Ils ont à faire des rapports toutes les semaines, ces hommes du nouveau comité; mais leurs délibérations (1) Moniteur, n° 83 (du 24 mars 1793). Digitized by Google

d'hommes comme le citoyen Leroy, qui s'est surnommé lui-même 10 *août*, « Leroy 10 août », il deviendra la merveille du monde. Le sans-culottisme s'est fait une épée tranchante, une arme magique, trempée dans les eaux infernales du Styx, avec un tranchant tel que nulle armure, nulle force, nulle adresse ne lui résistera ; elle détruira et existences et barrières d'airain, et ses éclairs répandront la terreur dans le cœur des hommes.

Mais en parlant d'un sans-culottisme amorphe qui prend une forme, ne devons-nous pas, avant tout, indiquer comment ce monstre amorphe se donne une tête? Sans métaphore, ce gouvernement révolutionnaire s'agite jusqu'ici dans un état très-anarchique. Il y a un conseil exécutif de ministres composé de six membres; mais, surtout depuis la retraite de Roland, ils ont à peine su s'ils étaient ministres ou non. Les comités conventionnels les dominent ; mais un comité est aussi suprême que l'autre. Le comité des vingt et un, le comité de défense, le comité de sûreté générale, simultanés ou successifs, ayant chacun son objet particulier. La Convention seule est toute-puissante, surtout si la Commune marche avec elle, seulement elle est trop nombreuse pour un corps administratif; c'est pourquoi, dans cette situation périlleuse et vertigineuse de la république, avant la fin de mars, nous obtenons notre petit *comité de salut public* (1). En apparence il doit faire face à diverses éventualités qui exigent une prompte décision ; en réalité il exerce une sorte de surveillance générale, de domination universelle. Ils ont à faire des rapports toutes les semaines, ces hommes du nouveau comité; mais leurs délibérations

(1) *Moniteur*, nº 83 (du 24 mars 1793).

 sont secrètes. Ils sont neuf membres, tous patriotes solides ; Danton est parmi eux ; ils doivent être renouvelés tous les mois. — Pourquoi ne pas les réélire, s'ils marchent bien? Le beau de l'affaire, c'est qu'ils ne sont que neuf et qu'ils délibèrent en secret. C'est tout d'abord une insignifiante chose que ce comité, dans lequel il y a pourtant un germe qui grandira ! Poussé par la chance, par l'énergie intérieure des Jacobins, il réduira tous les autres comités et la Convention elle-même à une muette obéissance, les six ministres au rôle de six commis assidus, et fera sa volonté, sur la terre et sous la voûte des cieux, pendant quelque temps. « Comité de salut public», dont le souvenir fait encore frémir et trembler le monde. Si nous appelons ce tribunal révolutionnaire une épée dont s'est pourvu le sans-culottisme, alors appelons « la loi du maximum » une besace, un havresac, dans lequel on peut trouver quelques rations de pain, bon ou mauvais. Il est vrai, l'économie politique, le libre commerce des Girondins, et toutes les lois sont par ce moyen mises sens dessus dessous, mais comment faire? Il faut que le patriotisme vive, et la « cupidité des fermiers » semble n'avoir point d'entrailles. C'est pourquoi cette loi du maximum, en fixant le plus haut prix des grains, finit, après des efforts incroyables, par passer, et s'étendra progressivement «à toutes sortes de comestibles et de denrées ; avec des luttes et des bouleversements que l'on peut s'imaginer 1 Car, supposons, par exemple, que le fermier ne veuille pas vendre? Eh bien ! le fermier sera forcé de vendre. Un compte exact des grains qu'il aura sera remis aux autorités constituées: qu'il n'en déclare pas trop ; car, dans ce cas-là, ses fermages, ses taxes et ses contributions s'élèveront en proportion ; qu'il Digitized by Google

sont secrètes. Ils sont neuf membres, tous patriotes solides; Danton est parmi eux; ils doivent être renouvelés tous les mois. — Pourquoi ne pas les réélire, s'ils marchent bien? Le beau de l'affaire, c'est qu'ils ne sont que neuf et qu'ils délibèrent en secret. C'est tout d'abord une insignifiante chose que ce comité, dans lequel il y a pourtant un germe qui grandira! Poussé par la chance, par l'énergie intérieure des Jacobins, il réduira tous les autres comités et la Convention elle-même à une muette obéissance, les six ministres au rôle de six commis assidus, et fera sa volonté, sur la terre et sous la voûte des cieux, pendant quelque temps. « Comité de salut public », dont le souvenir fait encore frémir et trembler le monde.

Si nous appelons ce tribunal révolutionnaire une épée dont s'est pourvu le sans-culottisme, alors appelons « la loi du maximum » une besace, un havresac, dans lequel on peut trouver quelques rations de pain, bon ou mauvais. Il est vrai, l'économie politique, le libre commerce des Girondins, et toutes les lois sont par ce moyen mises sens dessus dessous, mais comment faire? Il faut que le patriotisme vive, et la « cupidité des fermiers » semble n'avoir point d'entrailles. C'est pourquoi cette loi du maximum, en fixant le plus haut prix des grains, finit, après des efforts incroyables, par passer, et s'étendra progressivement à toutes sortes de comestibles et de denrées; avec des luttes et des bouleversements que l'on peut s'imaginer! Car, supposons, par exemple, que le fermier ne veuille pas vendre? Eh bien! le fermier sera forcé de vendre. Un compte exact des grains qu'il aura sera remis aux autorités constituées: qu'il n'en déclare pas trop; car, dans ce cas-là, ses fermages, ses

 se garde d'en déclarer trop peu ; à un jour fixé ou avant ce jour, supposons en avril, moins d'un tiers de la quantité déclarée doit rester dans ses granges, plus des deux tiers doivent être battus et vendus. On peut le dénoncer et lui infliger une amende. Avec un tel renversement de toutes relations commerciales, le sans-culottisme vivra, puisqu'il ne peut vivre autrement. Avant tout, comme Camille Desmoulins l'a dit un jour : « Pendant que le sans-culottisme se bat, ces messieurs doivent payer. » Ainsi arrivent les impôts progressifs, qui absorbent avec une prompte et croissante voracité les « revenus superflus » des citoyens ; au delà de 50 livres (1250 fr.) par an, vous n'en êtes point exempt; au delà de 100 livres (2500 fr.), vous êtes saigné hardiment ; au-dessus de 1000 et 10 000 vous ruisselez de sang. Viennent également les réquisitions ; arrive aussi « l'emprunt forcé d'un milliard », quelque 50 millions de livres sterling, qui naturellement doivent être prêtés par ceux qui possèdent. Prodige sans exemple! Ce n'est plus ici un pays pour le riche, mais un pays pour le pauvre. Et alors si l'on fuit, à quoi cela sert-il ? Mort de par la loi , qui ne vous laisse la vie cinquante ans encore qu'au profit de ces maudits ! De cette façon les choses marchent, avec des bouleversements, aux cris de Ça ira ! — et de plus il y a une vente sans fin de propriétés nationales provenant des émigrants ; il y a Cambon avec sa corne d'abondance d'assignats. Le commerce et les finances du sansculottisme, les moyens qu'il a trouvés, avec le maximum, les queues qui sont aux portes des boulangers, avec la cupidité, la faim, les dénonciations et le papier-monnaie, de prolonger sa vie galvanique, la façon dont il a commencé, dont il a fini, tout cela compose le plus intéressant it.
Digitized by Google

se garde d'en déclarer trop peu ; à un jour fixé ou avant ce jour, supposons en avril, *moins* d'un tiers de la quantité déclarée doit rester dans ses granges, *plus* des deux tiers doivent être battus et vendus. On peut le dénoncer et lui infliger une amende.

Avec un tel renversement de toutes relations commerciales, le sans-culottisme vivra, puisqu'il ne peut vivre autrement. Avant tout, comme Camille Desmoulins l'a dit un jour : « Pendant que le sans-culottisme se bat, ces messieurs doivent payer. » Ainsi arrivent les *impôts progressifs*, qui absorbent avec une prompte et croissante voracité les « revenus superflus » des citoyens ; au delà de 50 livres (1250 fr.) par an, vous n'en êtes point exempt ; au delà de 100 livres (2500 fr.), vous êtes saigné hardiment ; au-dessus de 1000 et 10 000 vous ruisselez de sang. Viennent également les réquisitions ; arrive aussi « l'emprunt forcé d'un milliard », quelque 50 millions de livres sterling, qui naturellement doivent être prêtés par ceux qui possèdent. Prodige sans exemple ! Ce n'est plus ici un pays pour le riche, mais un pays pour le pauvre. Et alors si l'on fuit, à quoi cela sert-il ? Mort de par la loi, qui ne vous laisse la vie cinquante ans encore qu'au profit de ces maudits ! De cette façon les choses marchent, avec des bouleversements, aux cris de *Ça ira !* — et de plus il y a une vente sans fin de propriétés nationales provenant des émigrants ; il y a Cambon avec sa corne d'abondance d'assignats. Le commerce et les finances du sans-culottisme, les moyens qu'il a trouvés, avec le maximum, les queues qui sont aux portes des boulangers, avec la cupidité, la faim, les dénonciations et le papier-monnaie, de prolonger sa vie galvanique, la façon dont il a commencé, dont il a fini, tout cela compose le plus intéressant

 de tous les chapitres de l'économie politique : il est encore à écrire. Tout cela n'est-il pas clairement contre la formule? O Girondins, mes amis, ce n'est pas une république de vertus que nous avons ; mais seulement une république de forces avec ou sans vertus.

VI LE TRAITRE. Mais Dumouriez, avec son armée fugitive, avec son roi Ludovicus ou son roi Philippus ? Là gît la crise; là est la question : révolution ou contre-révolution? — Un cri sauvage emplit cette région du nord-est. Les soldats, pleins de rage, de soupçons et de terreur, vont et viennent çà et là. Dumouriez, l'homme aux nombreux conseillers, toujours à cheval, n'a plus maintenant que des conseils tels qu'il vaudrait mieux n'en pas avoir : par exemple, le conseil de se réunir à Cobourg, de marcher sur Paris, d'anéantir le jacobinisme, et, avec un nouveau souverain Ludovicus ou Philippus , rétablir la Constitution de 1791 (1). La sagesse abandonne-t-elle Dumouriez? Le héraut de la fortune le quitte-t-il? Principes, foi politique ou autre, excepté une certaine foi de caserne et son honneur d'officier, n'avaient pas besoin de le quitter. En tout cas ses quartiers sont dans le bourg de Saint-Amand ; son quartier général, dans le village de Saint-Amand-des-Boues, à quelque distance de là, est devenu un Bedlam (maison de fous). Les représentants nationaux, les missionnaires

(4) Dumouriez, Mémoires , t. IV, chap. 7-10.

Digitized by Googli

de tous les chapitres de l'économie politique : il est encore à écrire.

Tout cela n'est-il pas clairement contre la formule? O Girondins, mes amis, ce n'est pas une république de vertus que nous avons ; mais seulement une république de forces avec ou sans vertus.

VI

LE TRAITRE.

Mais Dumouriez, avec son armée fugitive, avec son roi *Ludovicus* ou son roi *Philippus ?* Là gît la crise ; là est la question : révolution ou contre-révolution ? — Un cri sauvage emplit cette région du nord-est. Les soldats, pleins de rage, de soupçons et de terreur, vont et viennent çà et là. Dumouriez, l'homme aux nombreux conseillers, toujours à cheval, n'a plus maintenant que des conseils tels qu'il vaudrait mieux n'en pas avoir : par exemple, le conseil de se réunir à Cobourg, de marcher sur Paris, d'anéantir le jacobinisme, et, avec un nouveau souverain *Ludovicus* ou *Philippus*, rétablir la Constitution de 1791 (1).

La sagesse abandonne-t-elle Dumouriez? Le héraut de la fortune le quitte-t-il? Principes, foi politique ou autre, excepté une certaine foi de caserne et son honneur d'officier, n'avaient pas besoin de le quitter. En tout cas ses quartiers sont dans le bourg de Saint-Amand ; son quartier général, dans le village de Saint-Amand-des-Boues, à quelque distance de là, est devenu un Bedlam (maison de fous). Les représentants nationaux, les missionnaires

(1) Dumouriez, *Mémoires*, t. IV, chap. 7-10.

191 LE TRAITRE. jacobins, sont à cheval et courent. Des trois villes, Lille, Valenciennes et même Gondé, que Dumouriez voulait saisir pour son propre compte, aucune ne se laisse enlever; votre capitaine est admis, mais les portes de la ville se ferment sur lui, hélas ! ce sont alors des portes de prison, et «ses soldats rôdent autour des remparts». Les courriers galopent à perdre haleine; les hommes attendent ou semblent attendre le moment d'assassiner ou d'être assassinés; les bataillons, rendus presque fous par une telle défiance et une telle incertitude, se jettent de côté et d'autre, aux cris de : Vive la république ! et de Sauve qui peut ! La ruine et le désespoir sont campés et retranchés tout près de là sous la forme de Gobourg. La dame Genlis et sa belle princesse d'Orléans trouvent que ce bourg de Saint-Amand n'est pas une place qui leur convienne ; la protection de Dumouriez devient plus mauvaise qu'aucune autre. La dure Genlis, une des femmes les plus dures, que rien ne peut abattre, comme s'il y avait en elle neuf existences, fait ses malles et se tient prête à fuir secrètement. Sa bien-aiméela princesse, elle la laissera ici avec son frère, le prince Chartres-Égalité. Un matin froid et gris, nous la voyons établie dans sa voiture de louage, dans la rue de Saint-Amand ; les postillons font claquer leurs fouets pour partir, lorsque voilà le jeune prince qui se précipite de ce côté, l'appelant en hâte, portant la princesse dans ses bras. A la hâte il a enlevé la pauvre demoiselle qui n'a pour tout vêtement que sa robe de chambre ; nul de ses effets n'a été sauvé, excepté la montre qui était sous l'oreiller. Avec le désespoir d'un frère, il la jette à travers les malles, dans la chaise de poste, dans les bras de Genlis : « Ne la quittez pas, de grâce, au nom du ciel ! » Scène émouvante, mais

192 LES GIRONDINS. courte. Les postillons font claquer leurs fouets et partent. Où vont-ils? A travers des chemins écartés, des passages montagneux, difficiles; cherchant leur chemin au moyen des lanternes lorsque arrive la nuit, à travers les périls, les Autrichiens de Cobourg et les gardes nationaux français soupçonneux ; enfin ils arrivent en Suisse, sains et saufs, et presque sans un sou. Le brave jeune Egalité doit s'attendre à un dur lendemain, mais du moins maintenant il n'a plus à craindre que pour lui. Car, en vérité, dans ce village de Saint-Amand-desBoues, les affaires vont de mal en pis. Le mardi, vers quatre heures après midi, le 2 avril 1793, deux courriers arrivent galopant comme s'il s'agissait de la vie : Mon général! quatre représentants nationaux, le ministre de la guerre à leur tête, viennent en poste de Valenciennes; ils sont tout près; — avec quelles intentions, on peut le deviner! Pendant que les courriers parlent encore, arrivent le ministre de la guerre et les représentants nationaux, ayant le vieux Camus l'archiviste pour orateur. Mon général a à peine le temps d'assembler le régiment de hussards de Bcrchigny, qu'il met en rang et qu'il fait attendre tout près, en cas d'accident. Et alors se présente le ministre de la guerre, Beurnonville, avec un baiser d'amitié, car c'est un vieil ami; entrent également l'archiviste Camus et les trois autres qui l'accompagnent. Ils exhibent des papiers, citent le général à la barre delà Convention, simplement pour donner une ou deux explications. Le général trouve cela peu convenable, pour ne pas dire impossible, et dit que « le service en souffrira». Alors viennent les arguments; la voix du vieil archiviste s'élève, il est inutile de discuter et de crier, avec ce BunuiurieZj il ne répond que des impertinences», Digitized by Google

courte. Les postillons font claquer leurs fouets et partent. Où vont-ils? A travers des chemins écartés, des passages montagneux, difficiles; cherchant leur chemin au moyen des lanternes lorsque arrive la nuit, à travers les périls, les Autrichiens de Cobourg et les gardes nationaux français soupçonneux; enfin ils arrivent en Suisse, sains et saufs, et presque sans un sou. Le brave jeune Égalité doit s'attendre à un dur lendemain, mais du moins maintenant il n'a plus à craindre que pour lui.

Car, en vérité, dans ce village de Saint-Amand-des-Boues, les affaires vont de mal en pis. Le mardi, vers quatre heures après midi, le 2 avril 1793, deux courriers arrivent galopant comme s'il s'agissait de la vie : *Mon général!* quatre représentants nationaux, le ministre de la guerre à leur tête, viennent en poste de Valenciennes; ils sont tout près; — avec quelles intentions, on peut le deviner! Pendant que les courriers parlent encore, arrivent le ministre de la guerre et les représentants nationaux, ayant le vieux Camus l'archiviste pour orateur. *Mon général* a à peine le temps d'assembler le régiment de hussards de Berchigny, qu'il met en rang et qu'il fait attendre tout près, en cas d'accident. Et alors se présente le ministre de la guerre, Beurnonville, avec un baiser d'amitié, car c'est un vieil ami; entrent également l'archiviste Camus et les trois autres qui l'accompagnent.

Ils exhibent des papiers, citent le général à la barre de la Convention, simplement pour donner une ou deux explications. Le général trouve cela peu convenable, pour ne pas dire impossible, et dit que « le service en souffrira ». Alors viennent les arguments; la voix du vieil archiviste s'élève, il est inutile de discuter et de crier, avec ce Dumouriez, il ne répond que des impertinences.

LE TRAITRE. 103 Et ainsi, parmi des officiers d'état-major empanachés, à l'air sombre, dans le péril et dans l'incertitude, ces pauvres messagers nationaux discutent et se consultent, sortent et rentrent, cela pendant deux heures, et sans résultat. Sur quoi, l'archiviste Camus, élevant tout à fait la voix, proclame au nom de la Convention, car il en a le pouvoir, que le général est en état d'arrestation : « Voulezvous obéir au mandat national, général?» — « Pas dans ce moment-ci », répond à haute voix le général ; puis, tournant scs yeux d'un autre côté, il profère quelques paroles incompréhensibles, d'un ton de commandement, probablement quelque signal convenu, fait en allemand (1). Les hussards empoignent les quatre représentants nationaux et Beurnonville, le ministre de la guerre, les entraînent tous hors de l'appartement, hors du village, au delà des lignes de Cobourg, dans deux chaises de poste cette même nuit, — comme otages, comme prisonniers; pour aller se reposer dans Maestrich et les forteresses autrichiennes (2). « J acta est aléa. » Cette nuit, Dumouriez fait imprimer sa « proclamation » ; cette nuit et le lendemain matin, l'armée de Dumouriez, plongée dans les ténèbres de l'incertitude, furieuse et à demi désespérée, réfléchit sur ce que fait le général, sur ce qu'elle fera elle-même dans cette circonstance. Jugez si ce mercredi fut un jour de calme pour personnel mais le jeudi matin, nous apercevons Dumouriez avec une petite escorte, avec Chartres-Égalité et quelques officiers d'état-major, allant à l'amble le long de la grande route de Gondé; peut-être vont-ils à Condé (1) Duiuouriez, t.

IV, p. 159, olc. ('i) Camus, dans Tuulungeou, l. |l|, »pp.

Et ainsi, parmi des officiers d'état-major empanachés, à l'air sombre, dans le péril et dans l'incertitude, ces pauvres messagers nationaux discutent et se consultent, sortent et rentrent, cela pendant deux heures, et sans résultat. Sur quoi, l'archiviste Camus, élevant tout à fait la voix, proclame au nom de la Convention, car il en a le pouvoir, que le général est en état d'arrestation : « Voulez-vous obéir au mandat national, général ? » — « *Pas dans ce moment-ci* », répond à haute voix le général ; puis, tournant ses yeux d'un autre côté, il profère quelques paroles incompréhensibles, d'un ton de commandement, probablement quelque signal convenu, fait en allemand (1). Les hussards empoignent les quatre représentants nationaux et Beurnonville, le ministre de la guerre, les entraînent tous hors de l'appartement, hors du village, au delà des lignes de Cobourg, dans deux chaises de poste cette même nuit, — comme otages, comme prisonniers ; pour aller se reposer dans Maestrich et les forteresses autrichiennes (2). « *Jacta est alea.* »

Cette nuit, Dumouriez fait imprimer sa « proclamation » ; cette nuit et le lendemain matin, l'armée de Dumouriez, plongée dans les ténèbres de l'incertitude, furieuse et à demi désespérée, réfléchit sur ce que fait le général, sur ce qu'elle fera elle-même dans cette circonstance. Jugez si ce mercredi fut un jour de calme pour personne ! mais le jeudi matin, nous apercevons Dumouriez avec une petite escorte, avec Chartres-Égalité et quelques officiers d'état-major, allant à l'amble le long de la grande route de Condé ; peut-être vont-ils à Condé

(1) Dumouriez, t. IV, p. 159, etc.

(2) Camus, dans Toulongeon, t. III, app. 60-87.

LES GIRONDINS. 19/4 I pour essayer d'en gagner la garnison. En tout cas, ils auront une entrevue avec Cobourg qui attend dans la forêt voisine, par suite d'un rendez-vous. Près du village de Donnet, trois bataillons de gardes nationaux, troupes toujours pleines de jacobinisme, passent rapidement à côté de nous ; ils suivent, sans doute par erreur, un chemin que nous n'avions pas prescrit. Le général descend de cheval, entre dans une chaumière, située à quelques pas de la route, dans l'intention de leur donner un ordre écrit. Écoutez 1 quel étrange bruit on entend ! quels aboiements se font entendre; les cris de « traîtres ! » de « arrêtez ! » retentissent. Les gardes nationaux sont revenus sur leurs pas; ils font feu. Remonte à cheval, Dumouriez, et pique des deux : il s'agit de ta vie ! Dumouriez et l'état-major jouent des éperons, franchissent des fossés, traversent des champs qui se trouvent être des marécages, se débattent et s'enfoncent pour sauver leur existence, pendant que les malédictions et les balles sifflent à leurs oreilles. Enfonçant jusqu'à la ceinture avec ou sans leurs chevaux , après avoir perdu plusieurs hommes de leur escorte, ils échappent aux feux de file, et se glissent dans les quartiers autrichiens, près du général Mack. Néanmoins ils retournent le lendemain à Saint-Amand et auprès du fidèle étranger Berchigny, mais à quoi bon ? Toute l'artillerie s'est révoltée et s'est dirigée en grand tumulte vers Valenciennes ; tous se sont révoltés ou se révoltent, excepté l'étranger Berchigny et quelques misérables quinze cents hommes ; nul ne suit Dumouriez contre la France et la république indivisible. Il n'y a plus rien à faire, Dumouriez (1). (1) Mémoires , t. IV, p. 162-80. Digitized by Google

LE TRAITRE, 195 Il y a un tel instinct de patriotisme français et de sansculottisme chez ces hommes, qu'ils ne suivront ni Dumouriez, ni Lafavette, ni aucun autre mortel de même opinion. On peut crier : Sauve qui peut! mais on crie également : Vive la république ! De nouveaux représentants nationaux arrivent; un nouveau général, Dampierre, tué bientôt sur le champ de bataille; un autre encore, Gustine. Les armées, agitées, se retirent dans le camp de Famars, et tiennent tête à Cobourg comme elles peuvent. Ainsi Dumouriez est dans les quartiers autrichiens; son drame a eu ce triste dénoûment ; un homme si adroit, si souple; un suisse envoyé du ciel, qui ne demandait que de l'emploi. Cinquante années de fatigues et de valeur, passées inaperçues, une année seulement de peines et de courage, remarquée et vue dans tous les pays et dans tous les siècles ; plus trente autres années également passées inaperçues, avec une pension de l'Angleterre, à écrire des mémoires, à former des plans et des projets sans but. Adieu, suisse envoyé du ciel; tu méritais mieux. Son état-major prend diverses routes ; le brave jeune Égalité atteint la Suisse et la chaumière de Genlis, avec un solide bâton de pommier sauvage à la main, un cœur solide dans sa poitrine; c'est à cela que se réduit aujourd'hui sa principauté. Égalité, le père, est assis à jouer le whist dans son Palais-Égalité, à Paris, le 6 de ce même mois d'avril, lorsque entre un sergent : on demande le citoyen Égalité à la Convention (1). Il y a interrogatoire, demande d'arrestation; finalement l'emprisonnement est requis, et le transfert à Marseille, au château d'If ! Triste naufrage des Orléans ! le Palais- Égalité, ci-devant PalaisRoyal, va devenir le Palais-National. (1) Monlgaillard, t. IV, j>. 144.
Digitized by Google

Il y a un tel instinct de patriotisme français et de sans-culottisme chez ces hommes, qu'ils ne suivront ni Dumouriez, ni Lafayette, ni aucun autre mortel de même opinion. On peut crier : *Sauve qui peut!* mais on crie également : *Vive la république!* De nouveaux représentants nationaux arrivent; un nouveau général, Dampierre, tué bientôt sur le champ de bataille; un autre encore, Custine. Les armées, agitées, se retirent dans le camp de Famars, et tiennent tête à Cobourg comme elles peuvent.

Ainsi Dumouriez est dans les quartiers autrichiens; son drame a eu ce triste dénoûment ; un homme si adroit, si souple; un suisse envoyé du ciel, qui ne demandait que de l'emploi. Cinquante années de fatigues et de valeur, passées inaperçues, une année seulement de peines et de courage, remarquée et vue dans tous les pays et dans tous les siècles; plus trente autres années également passées inaperçues, avec une pension de l'Angleterre, à écrire des mémoires, à former des plans et des projets sans but. Adieu, suisse envoyé du ciel; tu méritais mieux.

Son état-major prend diverses routes; le brave jeune Égalité atteint la Suisse et la chaumière de Genlis, avec un solide bâton de pommier sauvage à la main, un cœur solide dans sa poitrine; c'est à cela que se réduit aujourd'hui sa principauté. Égalité, le père, est assis à jouer le whist dans son Palais-Égalité, à Paris, le 6 de ce même mois d'avril, lorsque entre un sergent : on demande le citoyen Égalité à la Convention (1). Il y a interrogatoire, demande d'arrestation; finalement l'emprisonnement est requis, et le transfert à Marseille, au château d'If! Triste naufrage des Orléans ! le Palais-Égalité, ci-devant Palais-Royal, va devenir le Palais-National.

(1) Montgaillard, t. IV, p. 144.

19ü LES GIRONDINS. VII LA LUTTE. Notre république, par décret sur papier, doit être « une et indivisible » . Mais qu'importe ce décret quand il y a des fédéralistes dans le sénat, des renégats dans l'armée, des traîtres partout! La France entière, en proie, depuis le 10 mars, à un furie de recrutement, ne vole pas à la frontière, mais va seulement par-ci par-là. Cette défection de l'altier et diplomatique Dumouriez retombe lourdement sur les beaux parleurs et les présomptueux hommes d'Etat dont il était escorté ; elle forme une seconde époque de leur destinée. Ou peut-être devons-nous dire avec plus de raison que la seconde période des Girondins, quoiqu'on l'ait peu remarquée alors, commença le jour où, au sujet de cette défection, les Girondins rompirent avec Danton. C'était le 1er avril. Dumouriez ne s'était pas encore enfoncé dans les marais pour aller trouver Cobourg, mais il avait évidemment l'intention de le faire, et nos commissaires allaient l'arrêter ; alors ce que le Girondin la Source trouve de mieux à faire, c'est déposer une question jésuitique et de demander, avec des phrases entortillées, si un des principaux complices de Dumouriez n'avait pas été probablement — Danton ! La Gironde semble approuver par un ricanement sardonique ; la Montagne retient son haleine, La ligure de Danton, dit Levasseur, pendant ce discours, était à remarquer. Il se tient roide sur son siège, agité pur une sorte de convulsion intérieure, faisant des efforts

LA Ll)TTL. 197 pour rester calme ; ses yeux lancent de temps à autre des éclairs terribles, ses lèvres expriment un dédain de titan (1). La Source, dans un brillant discours semblable à une plaidoirie d'avocat, continue. Il voit, dit-il, cette probabilité-ci, et puis celle-là; probabilités qui pèsent péniblement sur lui, qui jettent sur le patriotisme de Danton une ombre pénible; — et cette ombre pénible, lui, la Source, espère qu'il ne sera pas impossible à Danton de la dissiper. « Les scélérats ! » s'écrie Danton, en se levant, la main droite fermée, quand la Source a fini ; il descend de la Montagne comme une lave coulante, sa réponse est toute prête. Les probabilités de la Source se dissipent et volent comme une poussière; cependant elles laissent un résultat après elles. « Vous aviez raison, mes amis de la Montagne, commence Danton, et j'avais tort; il n'y a pas de paix possible avec ces hommes. Eh bien ! soit! la guerre ! Ils ne veulent pas sauver la république avec nous ; elle sera sauvée sans eux, sauvée malgré eux. » C'était réellement un éclat de brutale éloquence parlementaire que ces mots, qui valent encore la peine d'être lus dans l'ancien Moniteur. Avec des paroles enflammées, le titan, dans son délire furieux, brise et écrase ces Girondins : à chaque coup la Montagne joyeuse fait chorus; Marat répète comme un refrain chaque dernière phrase (2). Les probabilités de la Source ont disparu, mais le gage de défi lancé par Danton reste à terre; personne n'a osé le relever. Une troisième période ou scène dans le drame girondin, ou ce qui est plutôt le complément de la seconde période, (1) Mémoires de René Levasseur. Bruxelles, 1838, t. I, p. 161. (2) Séance du lfr avril 1794 (Hist. parlent , t. XXV, p. 24-25). Digitized by Google

pour rester calme ; ses yeux lancent de temps à autre des éclairs terribles, ses lèvres expriment un dédain de titan (1). La Source, dans un brillant discours semblable à une plaidoirie d'avocat, continue. Il voit, dit-il, cette probabilité-ci, et puis celle-là ; probabilités qui pèsent péniblement sur lui, qui jettent sur le patriotisme de Danton une ombre pénible ; — et cette ombre pénible, lui, la Source, espère qu'il ne sera pas impossible à Danton de la dissiper.

« *Les scélérats !* » s'écrie Danton, en se levant, la main droite fermée, quand la Source a fini ; il descend de la Montagne comme une lave coulante, sa réponse est toute prête. Les probabilités de la Source se dissipent et volent comme une poussière ; cependant elles laissent un résultat après elles. « Vous aviez raison, mes amis de la Montagne, commence Danton, et j'avais tort ; il n'y a pas de paix possible avec ces hommes. Eh bien ! soit ! la guerre ! Ils ne veulent pas sauver la république avec nous ; elle sera sauvée sans eux, sauvée malgré eux. » C'était réellement un éclat de brutale éloquence parlementaire que ces mots, qui valent encore la peine d'être lus dans l'ancien *Moniteur*. Avec des paroles enflammées, le titan, dans son délire furieux, brise et écrase ces Girondins : à chaque coup la Montagne joyeuse fait chorus ; Marat répète comme un refrain chaque dernière phrase (2). Les probabilités de la Source ont disparu, mais le gage de défi lancé par Danton reste à terre ; personne n'a osé le relever.

Une troisième période ou scène dans le drame girondin, ou ce qui est plutôt le complément de la seconde période,

(1) *Mémoires de René Levasseur*. Bruxelles, 1838, t. I, p. 161.

198 LfcS GIRONDINS. commence à ce jour où la patience du vertueux Pétion fît enfin place à la fureur, et où les Girondins relevèrent ledéfi de Danton et décrétèrent Marat d'accusation. Ce fut le 11 de ce même mois d'avril, à l'occasion de quelque tumulte qui s'était élevé, comme il s'en élevait souvent, et le président s'était couvert ; un véritable Bedlam était déchaîné, et la Montagne et la Gironde se précipitaient l'une sur l'autre, les poings fermés, et même le pistolet à la main, lorsque voici le Girondin Duperret qui tire une épée ! Un cri d'horreur étouffant tout autre bruit s'élève à la vue de ce brillant et homicide acier ; sur ce, Duperret le remit au fourreau, — confessant qu'il l'avait tiré, excité par une sorte « de sainte fureur » et par les pistolets dirigés contre lui ; mais que s'il avait eu le malheur d'effleurer seulement avec cette épée l'épiderme d'un représentant de la nation, il avait, lui aussi, des pistolets, et se serait, en punition de ce parricide, fait sauter la cervelle sur la place (1). Ce fut dans de telles conjonctures, le lendemain de cet incident, que le vertueux Pétion se leva pour déplorer ces effervescences, cette anarchie incessante qui envahissait jusqu'au sanctuaire législatif. Ici, comme sa voix était couverte par les murmures et les hurlements de la Montagne, sa patience longtemps à l'épreuve finit par s'échauffer; il parla avec véhémence, sur un ton haut, l'écume à la bouche, « d'où je conclus, dit Marat, qu'il avait attrapé la rage ». Celui qui est enragé donne la rage aux autres. Aussi une nouvelle demande se présente, toujours avec l'écume sur les lèvres, pour l'extinction de l'anarchie et la mise en accusation de Marat. Envoyer un représentant au tribunal révolutionnaire ! prenez garde, ô amis ! Ce (1) Histoire parlementaire, t. XV, p. 397. Digitized by Google

commence à ce jour où la patience du vertueux Pétion fit enfin place à la fureur, et où les Girondins relevèrent le défi de Danton et décrétèrent Marat d'accusation. Ce fut le 11 de ce même mois d'avril, à l'occasion de quelque tumulte qui s'était élevé, comme il s'en élevait souvent, et le président s'était couvert ; un véritable Bedlam était déchaîné, et la Montagne et la Gironde se précipitaient l'une sur l'autre, les poings fermés, et même le pistolet à la main, lorsque voici le Girondin Duperret qui tire une épée ! Un cri d'horreur étouffant tout autre bruit s'élève à la vue de ce brillant et homicide acier ; sur ce, Duperret le remit au fourreau, — confessant qu'il l'avait tiré, excité par une sorte « *de sainte fureur* » et par les pistolets dirigés contre lui ; mais que s'il avait eu le malheur d'effleurer seulement avec cette épée l'épiderme d'un représentant de la nation, il avait, lui aussi, des pistolets, et se serait, en punition de ce parricide, fait sauter la cervelle sur la place (1).

Ce fut dans de telles conjonctures, le lendemain de cet incident, que le vertueux Pétion se leva pour déplorer ces effervescences, cette anarchie incessante qui envahissait jusqu'au sanctuaire législatif. Ici, comme sa voix était couverte par les murmures et les hurlements de la Montagne, sa patience longtemps à l'épreuve finit par s'échauffer ; il parla avec véhémence, sur un ton haut, l'écume à la bouche, « d'où je conclus, dit Marat, qu'il avait attrapé *la rage* ». Celui qui est enragé donne la rage aux autres. Aussi une nouvelle demande se présente, toujours avec l'écume sur les lèvres, pour l'extinction de l'anarchie et la mise en accusation de Marat. Envoyer un représentant au tribunal révolutionnaire ! prenez garde, ô amis ! Ce

(1) *Histoire parlementaire*, t. XV, p. 397.

LUTTE A MORT. 199 pauvre Marat a commis des fautes; mais contre la liberté ou l'égalité qu'a-t-il à se reprocher? De l'avoir aimée et d'avoir lutté pour elle, non avec sagesse, mais trop bien, dans les donjons, dans les caves, dans une misérable pauvreté, sous l'anathème des hommes ; aussi dans une telle lutte est-il devenu sale, aveugle, sa tête est devenue celle d'un stylite. Le passerez-vous au fil de votre épée, pendant que Gobourg et Pitt s'avancent sur nous, crachant le feu? La Montagne est bruyante ; la Gironde est bruyante et sourde, toutes les lèvres sont écumantes. Après «une session de vingt-quatre heures sans suspension », après un vote personnel, avec des efforts mortels, la Gironde l'emporte : Marat reçoit l'ordre de comparaître devant le tribunal révolutionnaire, pour y répondre au sujet de ce paragraphe de février à propos des monopoleurs, apposé sur les linteaux des portes et pour d'autres offenses. Après quelque peu d'hésitation, il obéit. Ainsi le défi de Danton est accepté ; il y a, comme il l'avait dit, une « guerre sans trêve ni composition» . La formule et la réalité sont maintenant face à face, dans une étreinte mortelle. Vous ne pouvez plus exister ensemble, il faut qu'une des deux meure. VIII LUTTE A MORT. Ce qui montre quelle force, quand ce ne serait qu'une force d'inertie, réside dans les formules établies, et quelle est la faiblesse des réalités naissantes, ce qui explique Digilized by Google

pauvre Marat a commis des fautes ; mais contre la liberté ou l'égalité qu'a-t-il à se reprocher ? De l'avoir aimée et d'avoir lutté pour elle, non avec sagesse, mais trop bien, dans les donjons, dans les caves, dans une misérable pauvreté, sous l'anathème des hommes ; aussi dans une telle lutte est-il devenu sale, aveugle, sa tête est devenue celle d'un stylite. Le passerez-vous au fil de votre épée, pendant que Cobourg et Pitt s'avancent sur nous, crachant le feu ?

La Montagne est bruyante ; la Gironde est bruyante et sourde, toutes les lèvres sont écumantes. Après « une session de vingt-quatre heures sans suspension », après un vote personnel, avec des efforts mortels, la Gironde l'emporte : Marat reçoit l'ordre de comparaître devant le tribunal révolutionnaire, pour y répondre au sujet de ce paragraphe de février à propos des monopoleurs, apposé sur les linteaux des portes et pour d'autres offenses. Après quelque peu d'hésitation, il obéit.

Ainsi le défi de Danton est accepté ; il y a, comme il l'avait dit, une « guerre *sans trêve ni composition* ». La formule et la réalité sont maintenant face à face, dans une étreinte mortelle. Vous ne pouvez plus exister ensemble, il faut qu'une des deux meure.

VIII

LUTTE A MORT.

Ce qui montre quelle force, quand ce ne serait qu'une force d'inertie, réside dans les formules établies, et quelle est la faiblesse des réalités naissantes, ce qui explique

 bien des choses, c'est que cette lutte mortelle ait encore duré six semaines et davantage. Les affaires nationales, la discussion de l'acte constitutionnel, car notre constitution sera décidément achevée, se poursuivent en même temps. Nous changeons même de local, nous allons, le 10 mai, de notre ancienne salle du Manège dans notre nouvelle, dans le palais des Tuileries, qui était jadis celui du roi, qui est à présent celui de la république. L'espérance et la pitié luttant contre le désespoir et la rage, se disputent encore les esprits des hommes. Bien sombre et bien confuse est cette lutte de mort, cette lutte de six semaines. Le formalisme furieux contre la réalité frénétique; le patriotisme, l'égoïsme, l'orgueil, la colère, la vanité, l'espérance et le désespoir, tous surexcités jusqu'à la folie; la frénésie et la frénésie se heurtent, semblables à de sombres et bruyants tourbillons ; ils ne se comprennent pas l'un l'autre; le plus faible, un jour, sentira qu'il est perdu. Le Girondin est fort, comme la formule et la respectabilité établie ; est-ce que soixantedouze départements, ou beaucoup de têtes respectables de départements ne se déclarent pas pour nous? Le Calvados, qui aime son Buzot, se révoltera ; c'est ce que laissent entendre ses adresses. Marseille, ce berceau du patriotisme, se soulèvera. Bordeaux se mettra en état d'insurrection, avec le département de la Gironde, comme un seul homme. En un mot, qui ne se soulèvera pas, si notre représentation nationale est insultée, ou si l'on touche à un seul des cheveux de la tête d'un député ! La Montagne, de son côté, est forte comme la réalité et l'audace. Pour la réalité de la Montagne est-il rien d'impossible? Elle fera un nouveau 10 août, s'il le faut; oui ! et môme un 2 septembre. Digitized by Google

bien des choses, c'est que cette lutte mortelle ait encore duré six semaines et davantage. Les affaires nationales, la discussion de l'acte constitutionnel, car notre constitution sera décidément achevée, se poursuivent en même temps. Nous changeons même de local, nous allons, le 10 mai, de notre ancienne salle du Manége dans notre nouvelle, dans le palais des Tuileries, qui était jadis celui du roi, qui est à présent celui de la république. L'espérance et la pitié luttant contre le désespoir et la rage, se disputent encore les esprits des hommes.

Bien sombre et bien confuse est cette lutte de mort, cette lutte de six semaines. Le formalisme furieux contre la réalité frénétique ; le patriotisme, l'égoïsme,l'orgueil, la colère, la vanité, l'espérance et le désespoir, tous surexcités jusqu'à la folie ; la frénésie et la frénésie se heurtent, semblables à de sombres et bruyants tourbillons ; ils ne se comprennent pas l'un l'autre ; le plus faible, un jour, sentira qu'il est perdu. Le Girondin est fort, comme la formule et la respectabilité établie ; est-ce que soixante-douze départements, ou beaucoup de têtes respectables de départements ne se déclarent pas pour nous ? Le Calvados, qui aime son Buzot, se révoltera ; c'est ce que laissent entendre ses adresses. Marseille, ce berceau du patriotisme, se soulèvera. Bordeaux se mettra en état d'insurrection, avec le département de la Gironde, comme un seul homme. En un mot, qui ne se soulèvera pas, si *notre représentation nationale* est insultée, ou si l'on touche à un seul des cheveux de la tête d'un député ! La Montagne, de son côté, est forte comme la réalité et l'audace. Pour la réalité de la Montagne est-il rien d'impossible ? Elle fera un nouveau 10 août, s'il le faut ; oui !

LUTTE A MORT. 20 1 Mais le vendredi 2fi avril de l'année 1793, dans l'aprèsmidi, quel est ce tumulte de joie furieuse? C'est Marat qui revient du tribunal révolutionnaire ! Après être resté une semaine et plus en danger de mort, il revient avec un acquittement glorieux ; le tribunal révolutionnaire n'a pu trouver de motif d'accusation contre cet homme. Et ainsi l'œil de l'histoire contemple le patriotisme, qui avait fait dans l'ombre des choses inénarrables toute la semaine, éclater de joie, embrasser son Marat, l'enlever sur une chaise de triomphe , le porter sur ses épaules à travers les rues. Au-dessus des épaules on voit l'ami calomnié du peuple, la tête ceinte d'une couronne de chêne ; à travers cette mer flottante de bonnets rouges, de carmagnoles, de bonnets de grenadiers et de bonnets de femmes qui gronde au loin comme une véritable mer! L'ami calomnié du peuple est arrivé ici à son zénith ; lui aussi frappe les étoiles de sa tête sublime. Mais le lecteur peut juger de quels yeux le président la Source, lui l'homme des « probabilités douloureuses » , qui préside dans cette salle de la Convention, doit considérer ce torrent, cette marée de joie, quand elle arrive, portant sur ses flots celui qu'il avait fait décréter d'accusation ! Un sapeur national, orateur pour la circonstance, dit que le peuple connaît son ami, et tient à sa vie comme à la sienne propre. « Quiconque demande la tête de Marat devra d'abord prendre celle du sapeur (1). » La Source murmura quelques mots embarrassés, dont on ne put s'empêcher de rire (2), dit Levasseur. Les sections patriotes, les volontaires qui ne se sont pas encore dirigés (1) Moniteur , n° 1 1 G (séance du 26 avril, an Ier). (2) Levasseur, Mémoires, t. I, chap. 6. Digitized by Google

Mais le vendredi 24 avril de l'année 1793, dans l'après-midi, quel est ce tumulte de joie furieuse? C'est Marat qui revient du tribunal révolutionnaire! Après être resté une semaine et plus en danger de mort, il revient avec un acquittement glorieux; le tribunal révolutionnaire n'a pu trouver de motif d'accusation contre cet homme. Et ainsi l'œil de l'histoire contemple le patriotisme, qui avait fait dans l'ombre des choses inénarrables toute la semaine, éclater de joie, embrasser son Marat, l'enlever sur une chaise de triomphe, le porter sur ses épaules à travers les rues. Au-dessus des épaules on voit l'ami calomnié du peuple, la tête ceinte d'une couronne de chêne; à travers cette mer flottante de bonnets rouges, de carmagnoles, de bonnets de grenadiers et de bonnets de femmes qui gronde au loin comme une véritable mer! L'ami calomnié du peuple est arrivé ici à son zénith; lui aussi frappe les étoiles de sa tête sublime.

Mais le lecteur peut juger de quels yeux le président la Source, lui l'homme des « probabilités douloureuses », qui préside dans cette salle de la Convention, doit considérer ce torrent, cette marée de joie, quand elle arrive, portant sur ses flots celui qu'il avait fait décréter d'accusation! Un sapeur national, orateur pour la circonstance, dit que le peuple connaît son ami, et tient à sa vie comme à la sienne propre. « Quiconque demande la tête de Marat devra d'abord prendre celle du sapeur (1). » La Source murmura quelques mots embarrassés, dont on ne put s'empêcher de rire (2), dit Levasseur. Les sections patriotes, les volontaires qui ne se sont pas encore dirigés

(1) *Moniteur*, n° 116 (séance du 26 avril, an I[er]).

(2) Levasseur, *Mémoires*, t. I, chap. 6.

202 LES GIRONDINS. vers les frontières, viennent demander que la Convention chasse les traîtres de son propre sein ; ils réclament l'expulsion ou même le jugement et la condamnation des vingt-deux factieux. Néanmoins la Girondea sa commission des douze ; commission spécialement nommée pour faire des perquisitions au sujet de ces troubles du sanctuaire législatif : que le sans-culottisme dise ce qu'il voudra, la loi triomphera. L'ancien constituant Rabaut Saint-Étienne préside cette commission. « C'est la dernière planche sur laquelle la république naufragée pourra peut-être se sauver. » Aussi Rabaut siège avec eux ; attentifs, ils examinent les témoins, lancent des mandats d'arrêt, pénètrent dans une vaste et sombre mer de peines, — le berceau de la formule et peut-être sa tombe 1 N'entrez pas dans cette mer, ô lecteur! ce n'est que désolation et confusion, que femmes furieuses, qu'hommes enragés. Les sections viennent réclamer les vingt-deux membres, car le nombre fixé d'abord par la section Bonconseil tient toujours, quand même les noms changeraient. D'autres sections composées de gens plus riches surviennent et dénoncent une telle demande ; et la môme section tantôt fait la demande, et tantôt la dénonce, suivant que ce sont les riches ou les pauvres qui siègent. Voilà pourquoi les Girondins décrètent que toutes les sections seront fermées « à dix heures du soir », avant l'arrivée des ouvriers; mais ce décret reste sans effet. Et pendant la nuit, la Mère du patriotisme se lamente tristement, pleine de tristesse, — pleine de tristesse, mais les yeux en feu ! Et Fournier l'Américain est occupé, ainsi que les deux banquiers Freys, et Varlet, l'apôtre de la liberté ; la voix de bouledogue du marquis Saint-Huruge se fait entendre. Et les femmes Digilized by Google

vers les frontières, viennent demander que la Convention chasse les traîtres de son propre sein ; ils réclament l'expulsion ou même le jugement et la condamnation des vingt-deux factieux.

Néanmoins la Gironde a sa commission des douze ; commission spécialement nommée pour faire des perquisitions au sujet de ces troubles du sanctuaire législatif : que le sans-culottisme dise ce qu'il voudra, la loi triomphera. L'ancien constituant Rabaut Saint-Étienne préside cette commission. « C'est la dernière planche sur laquelle la république naufragée pourra peut-être se sauver. » Aussi Rabaut siége avec eux ; attentifs, ils examinent les témoins, lancent des mandats d'arrêt, pénètrent dans une vaste et sombre mer de peines, — le berceau de la formule et peut-être sa tombe ! N'entrez pas dans cette mer, ô lecteur ! ce n'est que désolation et confusion, que femmes furieuses, qu'hommes enragés. Les sections viennent réclamer les vingt-deux membres, car le *nombre* fixé d'abord par la section Bonconseil tient toujours, quand même les noms changeraient. D'autres sections composées de gens plus riches surviennent et dénoncent une telle demande ; et la même section tantôt fait la demande, et tantôt la dénonce, suivant que ce sont les riches ou les pauvres qui siégent. Voilà pourquoi les Girondins décrètent que toutes les sections seront fermées « à dix heures du soir », avant l'arrivée des ouvriers ; mais ce décret reste sans effet. Et pendant la nuit, la Mère du patriotisme se lamente tristement, pleine de tristesse, — pleine de tristesse, mais les yeux en feu ! Et Fournier l'Américain est occupé, ainsi que les deux banquiers Freys, et Varlet, l'apôtre de la liberté ; la voix de bouledogue du

LUTTE A MORT. 203 aux cris perçants vocifèrent des galeries de la Convention et de haut en bas. De plus un « comité central » composé de toutes les quarante-huit sections commence à poindre, obscur et formidable ; il siège obscurément à l'archevêché, il envoie des résolutions, en reçoit ; centre des sections, toujours en délibérations redoutables, comme pour un nouveau 10 août ! Choisissons un trait qui jette la lumière sur bien des points : c'est l'aspect sous lequel se présente aux yeux de ces douze Girondins, et même aux yeux de chacun, le patriotisme du sexe le plus doux. Il y a des patriotes femelles que les Girondins appellent des mégères, et le nombre en est évalué à huit mille ; leur chevelure de serpents flotte librement ; elles ont changé la quenouille pour le poignard. Elles font partie de la « société fraternelle», qui se réunit sous le toit des Jacobins. « Deux mille poignards » à peu près ont été commandés, sans nul doute pour elles. Elles volent à Versailles pour soulever plus de femmes, mais les femmes de Versailles ne se soulèvent pas (1). Mais voilà que dans le jardin national des Tuileries, — la demoiselle Théroigne elle-même, semblable, sauf un point, à une Diane aux boucles brunes, est attaquée par ses propres chiens ou plutôt par ses chiennes! La demobselle qui a gardé sa voiture, est certainement pour la liberté comme elle l'a bienfait voir ; mais pour la liberté avec la respectabilité ; c'est pourquoi ces femmes patriotes à la chevelure de serpents la saisissent, déchirent ses habits et la frappent honteusement avec une ignoble brutalité ; elles l'auraient presque jetée dans un des bassins (1) Buzot, Mémoires, p. 69, 84. Digitized by Google

2u4 les i;irow)Ins. du jardin, s'il n'était pas survenu du secours. Secours, hélas ! peu utile. La tôte et le système nerveux de la pauvre demoiselle, qui n'étaient pas des plus sains, sont tellement troublés, bouleversés, qu'ils ne reprendront jamais leur état normal, et se troubleront de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ils se détraquent complètement; et dans le cours de l'année nous entendrons dire qu'elle est dans une maison d'aliénés avec la camisole de force, pour n'en plus sortir 1 — Cette figure aux boucles brunes s'est trémoussée, a péroré et gesticidé, peu capable d'exprimer l'obscure pensée qui l'inspirait, pendant une courte période de ce xvine siècle. Elle disparaît ici pour jamais de la révolution et de l'histoire publique (1). Il est une autre chose sur laquelle nous ne nous arrêterons pas, mais que nous prions nos lecteurs de s'imaginer, c'est le règne de la fraternité et de la perfection. Imaginetoi, disons-nous, ô lecteur! que le millénium soit à notre seuil, s'efforçant d'entrer, et que pourtant on ne puisse pas même se procurer d'épiceries, et cela à cause des traîtres. En pareil cas, avec quel acharnement frapperait-on les traîtres 1 Ah! tu ne peux te l'imaginer; tu as tes épiceries en sûreté dans les boutiques, et peu ou point d'espérance d'un millénium à venir! — mais vraiment, quant aux dispositions où se trouvaient alors les hommes et femmes, ce seul fait ne dit-il pas assez à quel degré la méfiance s'était élevée? Nous l'avons souvent appelée surnaturelle, ce qui paraissait le langage de l'exagération ; mais faites attention à la froide déposition des témoins : (1) Deux amis, t. VII, p. 77-80. — Forster, t. I, p. 514. — Moore, p. 70. Elle ne mourut| qu'en 1847, à la Salpêtrière, dans la folie la plus abjecte. (Voy. Esquirol, Des maladies mentales. Paris, 1838, t. I, p. 445-50.) Digitized by Google

LUTTE A MOIIT. 205 ntil patriote musicien ne pourra tirer d'un cor un son mélodieux, tranquillement assis et pensif sur le toit d'une maison , sans que Mercier reconnaisse là un signal fait par un comité conspirateur à un autre. La discorde s'est emparée de l'harmonie même; elle se cache sous l'air de la Marseillaise et du Ça ira. Louvet, qui n'y voit pas plus clair que le plus grand nombre, prévoit que nous serons engagés par une députation à retourner à notre ancienne salle du Manège ; et alors les anarchistes massacreront vingt-deux d'entre nous, pendant que nous serons en marche. Ce sont Pilt et Cobourg, l'or de Pitt. — Pauvre Pitt! On sait bien peu ce qu'il a à faire avec ses propres amis du peuple; les méprisant, les décapitant, suspendant leur habeas corpus et défendant vigoureusement. son propre ordre social et ses coffres-forts, — pour s'imaginer qu'il soulève les masses chez ses voisins! Mais le fait le plus étrange lié à la défiance française ou plutôt à la défiance humaine, est peut-être celui de Camille Desmoulins. La tête de Camille, l'une des plus saines de France, est tellement saturée dans toutes ses fibres par une défiance surnaturelle, que reportant ses regards sur ce 12 juillet 1789, où des milliers d'individus se levaient autour de lui, poussant des hurlements à sa parole dans le jardin du Palais-Royal, et prenant la cocarde, il trouve que cela ne peut s'expliquer que par cette hypothèse, qu'ils étaient tous payés pour agir ainsi et excités par des conspirateurs étrangers et autres. « Ce n'était pas pour rien » , dit Camille d'un air profond, « que cette multitude poussa de telles acclamations autour de moi, quand je parlai!» Non, ce n'est pas pour rien. Par derrière, par devant, de tous côtés, il y a un immense et surnaturel jeu de marionnettes complotant, dont Pitt tire les fils. Je crois CAM.YI.E. 111. -12 Digitized by Google

nul patriote musicien ne pourra tirer d'un cor un son mélodieux, tranquillement assis et pensif sur le toit d'une maison, sans que Mercier reconnaisse là un signal fait par un comité conspirateur à un autre. La discorde s'est emparée de l'harmonie même; elle se cache sous l'air de la *Marseillaise* et du *Ça ira*. Louvet, qui n'y voit pas plus clair que le plus grand nombre, prévoit que nous serons engagés par une députation à retourner à notre ancienne salle du Manége; et alors les anarchistes massacreront vingt-deux d'entre nous, pendant que nous serons en marche. Ce sont Pitt et Cobourg, l'or de Pitt.— Pauvre Pitt! On sait bien peu ce qu'il a à faire avec ses propres amis du peuple; les méprisant, les décapitant, suspendant leur *habeas corpus* et défendant vigoureusement son propre ordre social et ses coffres-forts, — pour s'imaginer qu'il soulève les masses chez ses voisins!

Mais le fait le plus étrange lié à la défiance française ou plutôt à la défiance humaine, est peut-être celui de Camille Desmoulins. La tête de Camille, l'une des plus saines de France, est tellement saturée dans toutes ses fibres par une défiance surnaturelle, que reportant ses regards sur ce 12 juillet 1789, où des milliers d'individus se levaient autour de lui, poussant des hurlements à sa parole dans le jardin du Palais-Royal, et prenant la cocarde, il trouve que cela ne peut s'expliquer que par cette hypothèse, qu'ils étaient tous payés pour agir ainsi et excités par des conspirateurs étrangers et autres. « Ce n'était pas pour rien », dit Camille d'un air profond, « que cette multitude poussa de telles acclamations autour de moi, quand je parlai! » Non, ce n'est pas pour rien. Par derrière, par devant, de tous côtés, il y a un immense et surnaturel jeu de marionnettes complotant, dont Pitt tire les fils. Je crois

 presque que moi, Camille, je suis un complot, tout de bois et qu'on manœuvre avec des fils (1). La pénétration et la clairvoyance ne vont pas plus loin. Quoi qu'il en soit, l'histoire remarque que la commission des douze, assez éclairée maintenant au sujet des complots, et « ayant heureusement entre ses mains les bouts de tous les fils » , comme elle dit, —lance rapidement une foule de mandats d'arrêt dans ces jours de mai ; elle mène les affaires avec vigueur, déterminée à donner une digue à cet océan de troubles. Quel est le chef patriote, le président de section même, qui soit en sûreté? On peut l'arrêter, l'arracher de son lit bien chaud, pour avoir opéré des arrestations injustes 1 On arrête Varlet, l'apôtre de la liberté. On arrête le procureur-substitut Hébert, le père Duchesne; magistrat du peuple siégeant à l'hôtel de ville, qui, avec la dignité solennelle du martyr, prend congé de ses collègues ; il s'empresse d'obéir à la loi, et avec une docilité solennelle disparaît dans les prisons. Les sections n'en volent que plus rapidement pour demander énergiquement qu'on le ramène, exigeant non pas l'arrestation des magistrats populaires, mais celle des vingt-deux traîtres. Elles arrivent les unes après les autres, défilant dans une attitude énergique, avec leur éloquence à la Cambyse ; la Commune elle-même arrive, le maire Pache en tête. II ne s'agit plus seulement d'Hébert et des vingt-deux, mais de cette question de mauvais augure, qui d'ancienne est devenue nouvelle : « Pouvez-vous sauver la république, ou devons-nous la sauver nous-mêmes ? » A quoi le président Max Isnard fait avec emportement cette réponse : « Si par un sort fatal, dans une de ces émeutes (1) Histoire des Brissotins, par Camille Desmoulins (Paris, 1793).
Digitized b/ Google

LUTTE A MORT. 207 qui depuis le 10 mars reparaissent sans cesse, Paris levait une main sacrilège contre la représentation nationale, la France se lèverait comme un seul homme, pleine d'une soif implacable de vengeance, et bientôt « le voyageur demanderait de quel côté de la Seine se trouvait Paris !»(1) Sur quoi, la Montagne mugit encore plus fort, ainsi que toutes les galeries ; le Paris patriote bouillonne de tous côtés. De son côté, le Girondin Valazé a des réunions nocturnes chez lui; il envoie des notes :« Venez promptement et bien armés, car il y aura de la besogne. » Et les mégères circulent dans les rues, avec des drapeaux et de lamentables alléluia (2). Les portes de la Convention sont obstruées par des multitudes rugissantes; les hommes d' État au beau parlage sont bousculés, maltraités quand ils passent. Marat vous apostrophera, dans un tel péril de mort, et vous dira : Tu en es aussi. Si Roland demande à quitter Paris, il y a ordre du jour. Que faire? Le substitut Hébert, l'apôtre Varlet sont délivrés ; on les couronne de branche de chênes. La commission des douze, dans une Convention que dominent les sections régissantes, est détruite ; puis le lendemain, dans une Convention de Girondins ralliés, elle est réinstallée. Sombre chaos, ou océan de troubles bouleversé dans tous ses éléments, se tordant et bouillonnant pour quelque création. (1) Moniteur, séance du 25 mai 1793. (2) Meillan, Mémoires, p. 195. Digitized by Google

qui depuis le 10 mars reparaissent sans cesse, Paris levait une main sacrilége contre la représentation nationale, la France se lèverait comme un seul homme, pleine d'une soif implacable de vengeance, et bientôt « le voyageur demanderait de quel côté de la Seine se trouvait Paris ! » (1) Sur quoi, la Montagne mugit encore plus fort, ainsi que toutes les galeries ; le Paris patriote bouillonne de tous côtés.

De son côté, le Girondin Valazé a des réunions nocturnes chez lui ; il envoie des notes : « Venez promptement et bien armés, car il y aura de la besogne. » Et les mégères circulent dans les rues, avec des drapeaux et de lamentables *alleluia* (2). Les portes de la Convention sont obstruées par des multitudes rugissantes ; les *hommes d'État* au beau parlage sont bousculés, maltraités quand ils passent. Marat vous apostrophera, dans un tel péril de mort, et vous dira : Tu en es aussi. Si Roland demande à quitter Paris, il y a ordre du jour. Que faire ? Le substitut Hébert, l'apôtre Varlet sont délivrés ; on les couronne de branche de chênes. La commission des douze, dans une Convention que dominent les sections régissantes, est détruite ; puis le lendemain, dans une Convention de Girondins ralliés, elle est réinstallée. Sombre chaos, ou océan de troubles bouleversé dans tous ses éléments, se tordant et bouillonnant pour quelque création.

(1) *Moniteur*, séance du 25 mai 1793.

(2) Meillan, *Mémoires*, p. 195.

208 LES GIKOMMNS. EXTINCTION. Sur ces entrefaites, le vendredi 3i mai 1 703, il y eut à la lumière d'un soleil d'été une scène des plus extraordinaires. Le maire Pache, suivi de la municipalité, arrive aux Tuileries, dans la salle de la Convention. On l'a envoyé chercher des messages, Paris étant en pleine fermentation, et il annonce les plus étranges nouvelles. Il raconte comment, dans le gris de cette matinée, pendant que nous étions assis en permanence à l'hôtel de ville, surveillant pour la république, il entra, précisément comme au 10 août, quatrevingt-seize personnes étrangères, qui se déclarèrent être en état d'insurrection, et les commissaires plénipotentiaires des quatre-vingt-huit sections, sections ou membres de la souveraineté du peuple, toutes en état d'insurrection, et de plus, qu'au nom du susdit souverain en insurrection, nous étions révoqués de nos fonctions. Sur ce nous fûmes dépouillés de nos ceintures, et nous nous retirâmes dans le salon adjacent de la Liberté. Quelques minutes plus tard, nous fûmes rappelés et réinstallés, le souverain voulant bien nous juger encore dignes de confiance. Sur ce, ayant prêté un nouveau serment pour notre charge, nous nous trouvons tout à coup être des magistrats insurrectionnels, avec un comité étrange de quatre-vingt-seize siégeant près de nous ; et un citoyen Henriot, que l'on taxe de septembriseur, est fait général en chef de la garde nationale, et depuis six heures les tocsins résonnent et les tambours battent. Dans ces circonstances particulières, que plaira-t-il à l'auguste Convention nationale de nous indiquer à faire?
Digitized by Google

IX

EXTINCTION.

Sur ces entrefaites, le vendredi 31 mai 1793, il y eut à la lumière d'un soleil d'été une scène des plus extraordinaires. Le maire Pache, suivi de la municipalité, arrive aux Tuileries, dans la salle de la Convention. On l'a envoyé chercher des messages, Paris étant en pleine fermentation, et il annonce les plus étranges nouvelles. Il raconte comment, dans le gris de cette matinée, pendant que nous étions assis en permanence à l'hôtel de ville, surveillant pour la république, il entra, précisément comme au 10 août, quatre-vingt-seize personnes étrangères, qui se déclarèrent être en état d'insurrection, et les commissaires plénipotentiaires des quatre-vingt-huit sections, sections ou membres de la souveraineté du peuple, toutes en état d'insurrection, et de plus, qu'au nom du susdit souverain en insurrection, nous étions révoqués de nos fonctions. Sur ce nous fûmes dépouillés de nos ceintures, et nous nous retirâmes dans le salon adjacent de la Liberté. Quelques minutes plus tard, nous fûmes rappelés et réinstallés, le souverain voulant bien nous juger encore dignes de confiance. Sur ce, ayant prêté un nouveau serment pour notre charge, nous nous trouvons tout à coup être des magistrats insurrectionnels, avec un comité étrange de quatre-vingt-seize siégeant près de nous ; et un citoyen Henriot, que l'on taxe de septembriseur, est fait général en chef de la garde nationale, et depuis six heures les tocsins résonnent et les tambours battent. Dans ces circonstances particulières, que plaira-t-il à l'auguste Con-

EXTINCTION. 209 Oui, voilà la question ! « Renverser les autorités insurrectionnelles » , répliquent quelques-uns avec véhémence. Vergniaudà la fin verra «toute la représentation nationale mourir à son poste » . On le jure avec haute et prompte acclamation. Mais, hélas ! pendant que nous nous disputons encore, quel est ce bruit que l'on entend ? C'est le bruit du canon d'alarme sur le Pont-Neuf, qui lance la mort de par la loi sans ordre provenant de nous ! Il y fait une barre cependant, envoyant un frémissement dans tous les cœurs. Et les tocsins rendent une sinistre musique, et Henriot avec sa force armée nous a enveloppés ! Et les sections se succèdent toute la journée, demandant avec des discours à la Cambyse, avec des roulement de mousquets, que les traîtres, au nombre de vingtdeux et plus, soient châtiés, que la commission des douze soit irrévocablement renversée. Le cœur manque à la Gironde. Ils sont bien loin les soixante-douze respectables départements, cette ardente municipalité est tout près 1 Barrère est pour un terme moyen, pour faire quelques concessions. La commission des douze déclare qu'elle n'attendra pas qu'on la casse ; elle se casse elle-même, et il n'en est plus question. Le rapporteur Rabaut voudrait bien prononcer quelques mots, les derniers, en son nom et au nom de la commission ; mais les cris étouffent sa voix. Trop heureux que les vingt-deux soient encore épargnés ! Vergniaud, faisant de nécessité vertu, propose, à la surprise de quelques-uns, de déclarer que « les sections de Paris ont bien mérité de leur pays ». Sur quoi, à une heure avancée de la soirée, les sections qui ont bien mérité se retirent chacune dans son quartier. Barrère fera à ce sujet un rapport. La cervelle et la plume occupées , il s'assied dans la retraite ; pour lui poinl de 12. Digitized by Google

Oui, voilà la question ! « Renverser les autorités insurrectionnelles », répliquent quelques-uns avec véhémence. Vergniaud à la fin verra « toute la représentation nationale mourir à son poste ». On le jure avec haute et prompte acclamation. Mais, hélas ! pendant que nous nous disputons encore, quel est ce bruit que l'on entend ? C'est le bruit du canon d'alarme sur le Pont-Neuf, qui lance la mort de par la loi sans ordre provenant de nous !

Il y fait une barre cependant, envoyant un frémissement dans tous les cœurs. Et les tocsins rendent une sinistre musique, et Henriot avec sa force armée nous a enveloppés ! Et les sections se succèdent toute la journée, demandant avec des discours à la Cambyse, avec des roulement de mousquets, que les traîtres, au nombre de vingt-deux et plus, soient châtiés, que la commission des douze soit irrévocablement renversée. Le cœur manque à la Gironde. Ils sont bien loin les soixante-douze respectables départements, cette ardente municipalité est tout près ! Barrère est pour un terme moyen, pour faire quelques concessions. La commission des douze déclare qu'elle n'attendra pas qu'on la casse ; elle se casse elle-même, et il n'en est plus question. Le rapporteur Rabaut voudrait bien prononcer quelques mots, les derniers, en son nom et au nom de la commission ; mais les cris étouffent sa voix. Trop heureux que les vingt-deux soient encore épargnés ! Vergniaud, faisant de nécessité vertu, propose, à la surprise de quelques-uns, de déclarer que « les sections de Paris ont bien mérité de leur pays ». Sur quoi, à une heure avancée de la soirée, les sections qui ont bien mérité se retirent chacune dans son quartier. Barrère fera à ce sujet un rapport. La cervelle et la plume occupées, il s'assied dans la retraite ; pour lui point de

 repos cette nuit : ainsi finit le vendredi dernier jour de mai. Les sections ont bien mérité ; mais ne doivent-elles pas mériter mieux encore? Faction et girondisme sont abattus pour le moment et consentent à n'être rien ; mais ne se relèveront-ils pas plus furieux dans un moment plus favorable, et la république ne devra-t-elle pas être sauvée en dépit d'eux ? Ainsi raisonne le patriotisme toujours en éveil ; ainsi parle Marat visible le lendemain dans le monde des sections. Ces raisonnements portent la conviction dans les esprits ! — et aussi dans la soirée du samedi, lorsque Barrère venait de donner le dernier vernis à l'affaire après un travail d'une nuit et d'un jour, tandis que son rapport allait partir par le courrier du soir, le tocsin se fait entendre de nouveau. On bat la générale ; des hommes armés prennent position sur la place Vendôme et ailleurs pendant la nuit, fournis de provisions et de liqueurs. Là, sous les étoiles de l'été, ils attendront cette nuit le moment de l'action ; Henriot et l'hôtel de ville doivent donner le signal convenu. La Convention, au bruit de la générale, retourne en hâte à sa salle ; mais elle compte seulement cent membres, et elle fait peu de besogne ; elle renvoie le travail au lendemain. Les Girondins se gardent bien d'v paraître: les Girondins sont dehors, cherchant des lits. Le pauvre Rabaut, le lendemain matin, en retournant à son poste avec Louvet et quelques autres, à travers les rues tumultueuses, s'écrie en se tordant les mains : « Ilia suprema elles ! » (1) Nous sommes au dimanche 2 juin, de l'année 1793, d'après l'ancien style, et, d'après le nouveau style, de la (1) Louvet, Mémoires y p. 89.

EXTINCTION. 211 première année de liberté, d'égalité et de fraternité. Nous sommes arrivés au dernier acte, qui termine cette histoire de la puissance des Girondins. On ne sait si jamais une Convention en ce monde s'est trouvée en des circonstances telles que celle où se trouve aujourd'hui celle-ci. Le tocsin est sonné, les barrières sont fermées, Paris entier est en observation ou sous les armes. On compte jusqu'à cent mille hommes sous les armes ; la force nationale, et les volontaires armés qui auraient dû «voler vers la frontière et la Vendée », mais qui ne l'ont pas fait parce que la trahison n'a point été châtiée ; qui, par conséquent, viennent çà et là : toute cette foule armée environne les Tuileries et leur jardin. Il y a de la cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie, des sapeurs aux longues barbes. On peut voir l'artillerie avec ses fournaises de camp dans ce jardin national, chauffant des boulets rouges et les mèches allumées. Henriot empanaché court à cheval au milieu d'un étatmajor empanaché, pour s'assurer si tous les postes et les issues sont gardés ; des réserves veillent la nuit, jusque dans le bois de Boulogne; les meilleurs patriotes sont les plus près de la scène. Nous noterons une autre circonstance : que la prévoyante municipalité, prodigue de fourneaux pour l'artillerie, n'a pas oublié non plus les chars à provisions. Nul membre du peuple souverain n'a besoin maintenant d'aller chez lui pour dîner, il peut rester dans les rangs, — les vivres circulent en abondance sans qu'on ait à s'en occuper. Ce peuple ne comprend-il pas l'insurrection ? Vous ne manquez pas d'imagination, Wdches! Que la représentation nationale « mandataire du souverain» y réfléchisse bien; nous resterons ici jusqu'à ce Digitized by Google

212 LKS GIUONDINS. que l’expulsion de vos vingt-deux et de votre commission des douze soit réalisée ! Députations sur députations, le langage le plus violent sur les lèvres, arrivent chargées d’un tel message. Barrôre propose un moyen terme : — Peut-être que les députés inculpés consentiront à se retirer volontairement, à donner généreusement leur démission et à se sacrifier pour le bien de leur patrie ? Isnard, qui se repent d’avoir dit qu’on chercherait un jour sur quelle rive de la Seine avait été Paris, se déclare prêt à donner sa démission. De même Fauchet Te Deum\ le vieux Dussaulx de la Bastille, « vieux radoteur », ainsi que Marat l’appelle, est encore plus prêt. Le Breton Lanjuinais, au contraire, déclare qu’il y a un homme qui jamais ne se démettra volontairement, mais qui protestera jusqu’au dernier moment, jusqu’à ce que la voix lui manque. Aussi continue-t-il à protester au milieu de la fureur et des vociférations. A la fin Legendre s’écrie :« Lanjuinais, descends de la tribune, ou je te jette en bas ! » Car les affaires en sont arrivées à la dernière extrémité. Certains Montagnards zélés empoignent même Lanjuinais pour l’enlever, mais ils ne peuvent le faire descendre, car il «se cramponne à la rampe» et « ses vêtement sont déchirés » . Courageux sénateur digne de pitié ! Barbaroux non plus ne se désistera pas. « Il a juré de mourir à son poste, et il tiendra son serment. » Sur ce, les galeries se lèvent en entier avec explosion ; quelques-uns brandissent leurs armes et se précipitent en criant : « Eh bien ! allons ! il nous faut sauver la patrie ! » Telle est la séance de ce dimanche 2 juin. Les églises s’emplissent ce jour-là dans l’Europe chrétienne, et se vident ; mais cette Convention ne se vide pas ; un jour de discussion bruyante, d’agonie, d’hunûDigilized by Google

que l'expulsion de vos vingt-deux et de votre commission des douze soit réalisée ! Députations sur députations, le langage le plus violent sur les lèvres, arrivent chargées d'un tel message. Barrère propose un moyen terme : — Peut-être que les députés inculpés consentiront à se retirer volontairement, à donner généreusement leur démission et à se sacrifier pour le bien de leur patrie ? Isnard, qui se repent d'avoir dit qu'on chercherait un jour sur quelle rive de la Seine avait été Paris, se déclare prêt à donner sa démission. De même Fauchet *Te Deum* ; le vieux Dussaulx de la Bastille, « *vieux radoteur* », ainsi que Marat l'appelle, est encore plus prêt. Le Breton Lanjuinais, au contraire, déclare qu'il y a un homme qui jamais ne se démettra volontairement, mais qui protestera jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la voix lui manque. Aussi continue-t-il à protester au milieu de la fureur et des vociférations. A la fin Legendre s'écrie : « Lanjuinais, descends de la tribune, ou *je te jette en bas !* » Car les affaires en sont arrivées à la dernière extrémité. Certains Montagnards zélés empoignent même Lanjuinais pour l'enlever, mais ils ne peuvent le faire descendre, car il « se cramponne à la rampe» et « ses vêtement sont déchirés ». Courageux sénateur digne de pitié ! Barbaroux non plus ne se désistera pas. « Il a juré de mourir à son poste, et il tiendra son serment. » Sur ce, les galeries se lèvent en entier avec explosion ; quelques-uns brandissent leurs armes et se précipitent en criant : « Eh bien ! *allons !* il nous faut sauver la patrie ! » Telle est la séance de ce dimanche 2 juin.

Les églises s'emplissent ce jour-là dans l'Europe chrétienne, et se vident ; mais cette Convention ne se vide pas : un jour de discussion bruyante, d'agonie, d'humi-

EXTINCTION. 213 liation et de déchirement de pans d'habits, ilia saprema (lies ! Tout autour se tiennent Henriot et ses cent mille hommes, copieusement rafraîchis par le contenu des caisses et des paniers; « il distribue même à chaque homme une pièce de cinq francs; » nous Girondins, nous le voyons de nos propres yeux : cinq francs pour entretenir leur courage 1 Et la confusion, le tumulte des hommes armés embarrassent nos bancs, escaladent notre tribune ; nous sommes captifs dans notre propre salle : l'évêque Grégoire ne peut pas sortir pour un besoin actuel , sans être accompagné de quatre gendarmes qui veillent sur lui ! Qu'est devenu le caractère de la représentation nationale? Et maintenant la lumière du soleil entre plus jaune par les fenêtres de l'ouest, et les cheminées dessinent des ombres plus allongées ; mais ni les cent mille hommes rafraîchis, ni leurs ombres, ne s'éloignent. Que déciderat-on? On fait une motion, inutile, sans doute, pour que la Convention sorte en corps, et s'assure par ellemême si elle est libre ou non ; et voyez ! des portes de l'est sort une Convention en détresse, le beau Hérault de Séchelles ouvrant la marche, la tête couverte, en signe de calamité publique, les autres tête nue, se dirigeant vers la grille du Carrousel , spectacle étrange 1 vers Henriot et son état-major empanaché. « Au nom de la Convention nationale, faites place ! » Henriot ne se recule pas d'un pouce. « Je no reçois aucun ordre, jusqu'à ce que le souverain, le vôtre et le mien, ait été obéi. » La Convention insiste, prie ; Henriot recule avec son étatmajor une quinzaine de pas. « Aux armes ! Canonniers, à vos pièces ! » — Il tire sa puissante épée du fourreau ; tout l'état-major et les hussards en font autant. Les canonniers brandissent les mèches allumées, l'infanterie Digitized by Google

liation et de déchirement de pans d'habits, *illa suprema dies !* Tout autour se tiennent Henriot et ses cent mille hommes, copieusement rafraîchis par le contenu des caisses et des paniers ; « il distribue même à chaque homme une pièce de cinq francs ; » nous Girondins, nous le voyons de nos propres yeux : cinq francs pour entretenir leur courage ! Et la confusion, le tumulte des hommes armés embarrassent nos bancs, escaladent notre tribune ; nous sommes captifs dans notre propre salle : l'évêque Grégoire ne peut pas sortir pour *un besoin actuel*, sans être accompagné de quatre gendarmes qui veillent sur lui ! Qu'est devenu le caractère de la représentation nationale ? Et maintenant la lumière du soleil entre plus jaune par les fenêtres de l'ouest, et les cheminées dessinent des ombres plus allongées ; mais ni les cent mille hommes rafraîchis, ni leurs ombres, ne s'éloignent. Que décidera-t-on ? On fait une motion, inutile, sans doute, pour que la Convention sorte en corps, et s'assure par elle-même si elle est libre ou non ; et voyez ! des portes de l'est sort une Convention en détresse, le beau Hérault de Séchelles ouvrant la marche, la tête couverte, en signe de calamité publique, les autres tête nue, se dirigeant vers la grille du Carrousel, spectacle étrange ! vers Henriot et son état-major empanaché. « Au nom de la Convention nationale, faites place ! » Henriot ne se recule pas d'un pouce. « Je ne reçois aucun ordre, jusqu'à ce que le souverain, le vôtre et le mien, ait été obéi. » La Convention insiste, prie ; Henriot recule avec son état-major une quinzaine de pas. « Aux armes ! Canonniers, à vos pièces ! » — Il tire sa puissante épée du fourreau ; tout l'état-major et les hussards en font autant. Les canonniers brandissent les mèches allumées, l'infanterie

 présente les armes ; — mais, hélas! horizontalement et comme pour faire feu. Hérault, toujours couvert, conduit son malheureux troupeau à travers ce parc des Tuileries, traverse le jardin et se dirige vers la grille du côté opposé.. Voici la terrasse des Feuillants ; hélas ! voilà notre ancienne salle du Manège ; mais à cette grille du PontTournant ils ne trouvent non plus d'issue. Nous essayons d'une autre, puis d'une autre ; pas desortie! Nous errons çà^et là, désolés, au milieu de rangs armés qui nous saluent des cris de : « Vive la république ! » mais aussi de ceux de : « Meure la Gironde ! » Jamais, dans l'an I" delà liberté, le soleil couchant ne vit un tel spectacle. Et maintenant, voici Marat qui nous rejoint, car il suivaitde loin notre procession suppliante; il a sur ses talons quelques centaines de patriotes choisis ; il nous ordonne, au nom du souverain, de retourner à notre place et de faire ce qui nous est commandé. La Convention s'en retourne : « La Convention » , dit Couthon avec un air

de singulière autorité,

présente les armes ; — mais, hélas! horizontalement et comme pour faire feu. Hérault, toujours couvert, conduit son malheureux troupeau à travers ce parc des Tuileries, traverse le jardin et se dirige vers la grille du côté opposé. Voici la terrasse des Feuillants ; hélas ! voilà notre ancienne salle du Manége ; mais à cette grille du Pont-Tournant ils ne trouvent non plus d'issue. Nous essayons d'une autre, puis d'une autre ; pas de sortie ! Nous errons çà et là, désolés, au milieu de rangs armés qui nous saluent des cris de : « *Vive la république !* » mais aussi de ceux de : « *Meure la Gironde !* » Jamais, dans l'an Ier de la liberté, le soleil couchant ne vit un tel spectacle.

Et maintenant, voici Marat qui nous rejoint, car il suivait de loin notre procession suppliante ; il a sur ses talons quelques centaines de patriotes choisis ; il nous ordonne, au nom du souverain, de retourner à notre place et de faire ce qui nous est commandé. La Convention s'en retourne : « La Convention », dit Couthon avec un air de singulière autorité, « ne voit-elle pas qu'elle est libre », qu'elle n'a que des amis autour d'elle? La Convention, enveloppée d'amis et de sectionnaires armés, vient pour voter comme on le lui a commandé. Beaucoup refusent de voter, mais gardent le silence ; un ou deux protestent ; la Montagne a l'unanimité. La commission des douze et les vingt-deux dénoncés, auxquels nous ajoutons les ex-ministres Clavière et Lebrun, ceux-ci avec quelques modifications légères (tel ou tel orateur proposant, mais Marat disposant), sont déclarés par vote « en état d'arrestation dans leurs propres domiciles ». Brissot, Buzot, Vergniaud, Guadet, Louvet, Gensonné, Barbaroux, la Source, Lanjuinais, Rabaut, — trente-deux bien comptés ; tous ceux que nous avons connus comme Girondins, et plus que

EXTINCTION. 245 nous n’en avons connu. Ces hommes, « sous la sauvegarde du peuple français » , tout à l’heure sous la garde de deux gendarmes, resteront paisiblement dans leurs domiciles, comme non sénateurs, jusqu’à nouvel ordre. Ainsi se termine la séance du dimanche 2 juin 1793. A dix heures, sous la douce lueur des étoiles, les cent mille, leur besogne parfaitement achevée, s’en retournent chez eux. Ce même jour, le comité central de l’insurrection a fait arrêter madame Roland ; on l’emprisonne à l’Abbaye. Roland s’est enfui, nul ne sait où. Ainsi tombèrent les Girondins, par l’insurrection ; ils disparurent comme parti, non sans un soupir de la plupart des historiens. C’étaient des hommes de mérite, cultivés par la philosophie, de conduite honorable ; on ne peut les blâmer de n’avoir été que des pédants, et de n’avoir pas eu plus d’intelligence ; ils ne furent pas blâmables, mais très-malheureux. Ils voulaient une république de vertus dont ils auraient été les chefs, et ne purent avoir qu’une république de forces que d’autres qu’eux dirigèrent. Pour le reste, Rarrère en rendra compte dans son rapport. La soirée se termine par « une promenade civique à la lueur des torches(l) » : bien certainement le véritable règne de la fraternité n’est pas éloigné maintenant. (1) Buzot, Mémoires, p. 310. Voyez les Pièces justificatives, Commentaires, etc., dans Buzot. — Meilian, Documents complémentaires dans yilist. parlem , t. XXIII, p. 1-78.,

LIVRE IV LA TERREUR 1 CHARLOTTE CORDAY. Dans les mois de juin et de juillet, mois des feuilles, on voit, dans plusieurs départements, se développer une multitude de feuilles appelées Proclamations, Résolutions, Journaux, de a l'union pour résister à l'oppression ». La ville de Caen, dans le Calvados, en particulier, voit sa feuille du Bulletin de Caen germer soudainement, et s'établir tout à coup comme journal, sous la direction de représentants girondins. C'est que parmi les Girondins proscrits, il y en a quelques-uns qui sont exaspérés. Quelques-uns, tels que Vergniaud, Valazé, Gensonné, «aux arrêts dans leur domicile » , attendent les événements avec une stoïque résignation. D'autres, tels que Brissot, Rabaut, prendront la fuite, se cacheront ; ce qui n'est pas encore difficile, car les barrières restent encore ouvertes pendant un jour ou deux. Mais, il y en a d'autres qui se jetteront Digitized by Google

LIVRE IV

LA TERREUR

I

CHARLOTTE CORDAY.

Dans les mois de juin et de juillet, mois des feuilles, on voit, dans plusieurs départements, se développer une multitude de feuilles appelées Proclamations, Résolutions, Journaux, de « l'union pour résister à l'oppression ». La ville de Caen, dans le Calvados, en particulier, voit sa feuille du *Bulletin de Caen* germer soudainement, et s'établir tout à coup comme journal, sous la direction de représentants girondins.

C'est que parmi les Girondins proscrits, il y en a quelques-uns qui sont exaspérés. Quelques-uns, tels que Vergniaud, Valazé, Gensonné, « aux arrêts dans leur domicile », attendent les événements avec une stoïque résignation. D'autres, tels que Brissot, Rabaut, prendront la fuite, se cacheront; ce qui n'est pas encore difficile, car les barrières restent encore ouvertes pendant un jour ou deux. Mais, il y en a d'autres qui se jetteront

 dans le Calvados avec Buzot; ou qui se disperseront aux extrémités de la France, à Lyon, à Toulon, à Nantes et ailleurs, puis se donneront rendez-vous à Caen, pour réveiller avec la trompette de guerre les départements respectables et abattre la faction anarchique de la Montagne; du moins pour ne pas céder sans combat. Nous en comptons une vingtaine et plus, dont les uns étaient en état d'arrestation, tandis que les autres n'y étaient pas encore : Buzot, Barbaroux, Louvet, Guadet, Pétion, qui ont quitté leurs domiciles et enfreint les arrêts ; Salles, Valady le pythagoricien ;Duchâtel, celui qui alla, en bonnet de nuit et enveloppé d'une couverture, voter pour la vie de Louis, qui ont échappé au péril et à la probabilité d'une arrestation. Ces personnages, un moment au nombre de vingtsept, résident à «l'Intendance ou hôtel départemental » de la ville de Caen dans le Calvados, bien accueillis des autorités, bien venus et défrayés de tout, car ils n'ont pas un sou sur eux. Et le Bulletin de Caen paraît avec les articles les plus encourageants. On y voit comment les départements de Bordeaux et de Lyon, ce département-ci, ce département-là se prononcent tour à tour; soixante, on dit même soixante-neuf ou soixante-douze (1) , départements respectables font également leur déclaration ou sont tout disposés à la faire. Et même Marseille, à ce qu'il paraît, marchera sur Paris, s'il le faut. Oui, la ville de Marseille a dit qu'elle marcherait. Mais, d'un autre côté, la ville de Montélimart a dit : Point de passage ! Elle est même résolue à « s'ensevelir » plutôt sous les décombres de ses murs ; mais il n'en est point fait mention dans le Bulletin de Caen. (I) Meillan, p. 72-73. — Louvel, p. 129. CARLÏLE. Ut. — 13 Digitized by Google

dans le Calvados avec Buzot; ou qui se disperseront aux extrémités de la France, à Lyon, à Toulon, à Nantes et ailleurs, puis se donneront rendez-vous à Caen, pour réveiller avec la trompette de guerre les départements respectables et abattre la faction anarchique de la Montagne; du moins pour ne pas céder sans combat. Nous en comptons une vingtaine et plus, dont les uns étaient en état d'arrestation, tandis que les autres n'y étaient pas encore : Buzot, Barbaroux, Louvet, Guadet, Pétion, qui ont quitté leurs domiciles et enfreint les arrêts ; Salles, Valady le pythagoricien ; Duchâtel, celui qui alla, en bonnet de nuit et enveloppé d'une couverture, voter pour la vie de Louis, qui ont échappé au péril et à la probabilité d'une arrestation. Ces personnages, un moment au nombre de vingt-sept, résident à «l'Intendance ou hôtel départemental » de la ville de Caen dans le Calvados, bien accueillis des autorités, bien venus et défrayés de tout, car ils n'ont pas un sou sur eux. Et le *Bulletin de Caen* paraît avec les articles les plus encourageants. On y voit comment les départements de Bordeaux et de Lyon, ce département-ci, ce département-là se prononcent tour à tour; soixante, on dit même soixante-neuf ou soixante-douze (1), départements respectables font également leur déclaration ou sont tout disposés à la faire. Et même Marseille, à ce qu'il paraît, marchera sur Paris, s'il le faut. Oui, la ville de Marseille a dit qu'elle marcherait. Mais, d'un autre côté, la ville de Montélimart a dit : Point de passage ! Elle est même résolue à « s'ensevelir » plutôt sous les décombres de ses murs; mais il n'en est point fait mention dans le *Bulletin de Caen.*

218 LA TERREUR. Tels sont les articles excitants qu'on lit dans ce journal, accompagnés de sarcasmes chaleureux et éloquents, de tirades contre la Montagne, œuvres du député Salles ; cela rappelle, disent ses amis, les Provinciales de Pascal. Ce qui est plus important, c'est que ces Girondins ont un général en chef, un Wimpfen, jadis sous Dumouriez, de plus un général en second assez suspect, Puisaye, et d'autres, lesquels font tout leur possible pour lever des forces pour la guerre. Volontaires nationaux, vous tous qui avez le cœur honnête, rassemblez-vous ; accourez volontaires nationaux, amis de la liberté, de nos villes du Calvados, de l'Eure, de la Bretagne, de loin et de près, marchez sur Paris, et étouffez l'anarchie 1 Ainsi il y a dans les premiers jours de juillet, à Caen, un état-major et une armée, pérorant et en consultation, battant du tambour et faisant la parade ; un concile, un club de Gara bots , antijacobins amis de la liberté , pour dénoncer l'atroce Marat. Avec tout cela et la publication des Bulletins, un représentant national a beaucoup d'affaires sur les bras. Caen est plein d'ardeur, et, comme on l'espère, il y a plus ou moins d'ardeur dans « les soixante-douze départements qui se joignent h nous » . Dans cette France enveloppée par des coalitions cimméricnnes envahissantes, et déchirée à l'intérieur par la Vendée, telle est la conclusion où nous sommes arrivés, de renverser l'anarchie par la guerre civile 1 Durum et durum , dit le proverbe, non faciunt murum . La Vendée est en feu, Santerre n'y peut rien faire : qu'il retourne chez lui brasser sa bière. Les bombes cimméricnnes volent sur tout le Nord, le siège de Mayence est deven u célèbre ; — les amateurs du pittoresque (comme l'attestera Gœthe), les gens propres de la camDigitized by Google

 pagne, vont s'y promener les dimanches pour voir l'artillerie jouer des deux côtés. « Vous n'avez qu'à baisser la tête, lorsque le boulet passe en sifflant (1). » Coudé se rend aux Autrichiens. Son Altesse royale d'York, pendant ces quelques semaines, canonne vigoureusement Valenciennes ; car, hélas ! notre camp fortifié de Framar a été emporté, le général Dampierre tué, le général Custine réprimandé, — et même il se dirige à présent vers Paris pour donner des « explications ». Il faut qu'à tout cela la Montagne et l'atroce Marat tiennent tête de leur mieux. Cette Convention, tout anarchique qu'elle est, publie des décrets, des débats, des explications, qui ne manquent pourtant pas de sévérité ; on envoie partout des commissaires, un ou deux à la fois, la branche d'olivier dans une main et l'épée dans l'autre. Des commissaires arrivent même à Caen, mais sans résultat. Le mathématicien Rommc et Prieur de la Côte-d'Or, qui s'y risquent avec leur olivier et leur épée, sont jetés en prison ; là Romme restera sous clef « pendant cinquante jours » ; il méditera sur son nouveau calendrier, si bon lui semble. Les Barbares, la Vendée et la guerre civile! Jamais une république une et indivisible ne fut plus bas. Au milieu de cette obscure fermentation de Caen et du monde, l'histoire remarque spécialement une chose : sous le portique de la maison de l'Intendance, où les députés occupés vont et viennent, une demoiselle suivie d'un serviteur âgé fait un adieu grave et gracieux au député Barbaroux (2) . Elle a une figure normande magnifique ; elle est âgée de vingt-cinq ans, d'une contenance belle (1) Goethe, t. XXX, p. 278-335. (2) Meillan, p. 75. — Louvet, p. 114. Digitized by Google

pagne, vont s'y promener les dimanches pour voir l'artillerie jouer des deux côtés. « Vous n'avez qu'à baisser la tête, lorsque le boulet passe en sifflant (1). » Condé se rend aux Autrichiens. Son Altesse royale d'York, pendant ces quelques semaines, canonne vigoureusement Valenciennes; car, hélas! notre camp fortifié de Framar a été emporté, le général Dampierre tué, le général Custine réprimandé, — et même il se dirige à présent vers Paris pour donner des « explications ».

Il faut qu'à tout cela la Montagne et l'atroce Marat tiennent tête de leur mieux. Cette Convention, tout anarchique qu'elle est, publie des décrets, des débats, des explications, qui ne manquent pourtant pas de sévérité; on envoie partout des commissaires, un ou deux à la fois, la branche d'olivier dans une main et l'épée dans l'autre. Des commissaires arrivent même à Caen, mais sans résultat. Le mathématicien Romme et Prieur de la Côte-d'Or, qui s'y risquent avec leur olivier et leur épée, sont jetés en prison; là Romme restera sous clef « pendant cinquante jours »; il méditera sur son nouveau calendrier, si bon lui semble. Les Barbares, la Vendée et la guerre civile! Jamais une république une et indivisible ne fut plus bas.

Au milieu de cette obscure fermentation de Caen et du monde, l'histoire remarque spécialement une chose: sous le portique de la maison de l'Intendance, où les députés occupés vont et viennent, une demoiselle suivie d'un serviteur âgé fait un adieu grave et gracieux au député Barbaroux (2). Elle a une figure normande magnifique; elle est âgée de vingt-cinq ans, d'une contenance belle

(1) Gœthe, t. XXX, p. 278-334.

 et calme ; son nom est Charlotte Corday : jadis elle s'appelait d'Armand, lorsque la noblesse existait encore. Barbaroux lui a donné un mot pour le député Duperret, — celui qui un jour, dans un moment d'effervescence, tira l'épée. Sans doute elle se rend à Paris pour quelque affaire? « Elle était républicaine avant la révolution, et ne manqua jamais d'énergie. » La résolution, la détermination sont empreintes sur sa belle figure féminine. «Par énergie elle entend le courage qui porte un homme à se sacrifier pour sa patrie. » Que diriez-vous si cette belle et jeune Charlotte, sortant de sa retraite paisible, brillait tout à coup, comme un astre soudain et cruel, avec une splendeur à demi angélique, à demi diabolique, qui brillera un moment et qui sera dans un instant éteinte, qui restera dans les mémoires, tant elle était belle et accomplie, à travers de longs siècles! — Quittant les coalitions cimmériennes du dehors et les vingt-cinq millions d'hommes qui fermentent sourdement au dedans, l'histoire tiendra ses yeux fixés sur cette belle apparition de Charlotte Corday, dira où va Charlotte, comment se termine sa courte existence si rayonnante, qui s'évanouit absorbée par la nuit. Avec la lettre d'introduction de Barbaroux et son léger bagage, nous voyons Charlotte s'établir, le mardi 9 juillet, dans la diligence de Caen pour Paris. Personne ne lui dit adieu, ne lui souhaite un heureux voyage ; son père trouvera les quelques lignes qu'elle a laissées après elle, par lesquelles elle lui dit qu'elle est partie pour l'Angleterre, qu'il doit lui pardonner et l'oublier. La lourde diligence est pleine ; pendant toute la route, des conversations endormantes de politique, des éloges de la Montagne dans lesquels elle n'intervient pas, et cela dure deux nuits et un jour. Le jeudi, un peu avant midi, nous sommes au Digitized by Google

CHARLOTTE CORDAY. 221 pont de Neuilly ; voici Paris avec ses milliers de toits sombres :1e but de ton voyage! Arrivée à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux- Augustin s, Charlotte demande une chambre, se hâte d'aller se coucher, dort toute l'aprèsmidi et toute la nuit, jusqu'au lendemain matin. Le lendemain matin, elle présente sa lettre à Duperret. Cette lettre parle de certains papiers de famille qui sont entre les mains du ministre de l'intérieur, et dont une religieuse de Caen, une ancienne amie de couvent de Charlotte, a besoin et que Duperret doit l'aider à obtenir : tel était le motif du voyage de Charlotte ! Elle termina cette affaire dans la journée du vendredi, et pourtant ne parla pas de repartir. Elle a vu et étudié en secret diverses choses. Elle a vu la Convention en chair et en os, et ce qu'était la Montagne. Elle n'a pu voir le visage de Marat ; il est malade et retenu chez lui. Le samedi, vers les huit heures du matin, elle achète au Palais-Royal un couteau dans sa gaine ; puis elle va tout droit à la place des Victoires, prend un fiacre, et se fait conduire rue de l'Ecole-de-Médecine, n# A4. C'est la résidence du citoyen Marat 1 — Le citoyen Marat est malade, on ne peut le voir, ce qui paraît la désappointer beaucoup. C'est donc Marat qu'elle a besoin de voir? Malheureuse et belle Charlotte, malheureux et sale Marat! De Caen, dans la partie la plus éloignée de l'Ouest, de Neuchâtel aux extrémités de l'Est, tous deux se sont rapprochés l'un de l'autre ; leur destinée les prépare à une bien étrange entrevue. Charlotte, de retour à son hôtel, envoie un billet à Marat, lui disant quelle est de Caen, siège de la rébellion, qu'elle désire ardemment le voir et « qu'elle le mettra à même de rendre un grand service à la France ». Pas de réponse. Charlotte écrit de nouveau, avec Digitized by Google

pont de Neuilly ; voici Paris avec ses milliers de toits sombres : le but de ton voyage ! Arrivée à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, Charlotte demande une chambre, se hâte d'aller se coucher, dort toute l'après-midi et toute la nuit, jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain matin, elle présente sa lettre à Duperret. Cette lettre parle de certains papiers de famille qui sont entre les mains du ministre de l'intérieur, et dont une religieuse de Caen, une ancienne amie de couvent de Charlotte, a besoin et que Duperret doit l'aider à obtenir : tel était le motif du voyage de Charlotte ! Elle termina cette affaire dans la journée du vendredi, et pourtant ne parla pas de repartir. Elle a vu et étudié en secret diverses choses. Elle a vu la Convention en chair et en os, et ce qu'était la Montagne. Elle n'a pu voir le visage de Marat ; il est malade et retenu chez lui.

Le samedi, vers les huit heures du matin, elle achète au Palais-Royal un couteau dans sa gaîne ; puis elle va tout droit à la place des Victoires, prend un fiacre, et se fait conduire rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 44. C'est la résidence du citoyen Marat ! — Le citoyen Marat est malade, on ne peut le voir, ce qui paraît la désappointer beaucoup. C'est donc Marat qu'elle a besoin de voir ? Malheureuse et belle Charlotte, malheureux et sale Marat ! De Caen, dans la partie la plus éloignée de l'Ouest, de Neuchâtel aux extrémités de l'Est, tous deux se sont rapprochés l'un de l'autre ; leur destinée les prépare à une bien étrange entrevue. Charlotte, de retour à son hôtel, envoie un billet à Marat, lui disant qu'elle est de Caen, siége de la rébellion, qu'elle désire ardemment le voir et « qu'elle le mettra à même de rendre un grand service à la France ». Pas de réponse. Charlotte écrit de nouveau, avec

222 LA TERREUR, plus d'instances encore ; elle part en voiture vers les sept heures du soir, portant elle-même la lettre. Les ouvriers, fatigués, ont fini leur semaine ; le vaste Paris s'agite et bouillonne, suivant son habitude, d'un mouvement confus. Cette belle personne n'a pas d'indécision, elle va droit devant elle, à son but. C'est une lumineuse soirée de juillet, disons-nous, le 13 du mois, la veille du jour de la Bastille ; — de ce jour où « M. Marat », il y a quatre ans, dans la foule du PontNeuf, requit impérieusement les hussards de Besenval, qui avaient alors des dispositions si amicales « de mettre pied à terre et de livrer leurs armes » , ce qui le fit remarquer parmi les citoyens patriotes. Il y a quatre ans, quel chemin il a fait depuis! — et le voilà aujourd'hui à sept heures et demie du soir plongé dans sa baignoire ; souffrant cruellement, — malade d'une fièvre de révolution, — ou de quelque autre maladie que cette histoire fera mieux de ne pas nommer. Il est bien malade et épuisé, le pauvre homme, ayant en tout vingt-trois sous d'argent comptant en papier-monnaie, et sa baignoire, un fort tabouret à trois pieds pour écrire dans le bain ; et une sale — blanchisseuse, si l'on peut l'appeler ainsi. Tel est son établissement civique dans la rue de l'École-de-Médecine ; c'est là que sa route l'a conduit ; non au règne de la fraternité et de la félicité parfaite, mais assurément sur le chemin qui y mène? — Écoutez, on frappe encore! la voix musicale d'une femme qui ne veut pas être renvoyée : c'est la citoyenne qui doit rendre service à la France. De l'intérieur, Marat, la reconnaissant, s'écrie : Laissez-la entrer. Charlotte est introduite. Citoyen Marat, je suis de Caen, le siège de la rébellion, et désire m'entretenir avec vous. — Asseyez-vous, Digitized by Google

 mon enfant. Que font h présent les traîtres à Caen ? quels députés sont à Caen? — Charlotte en nomme quelques-uns. « Dans une quinzaine leurs têtes tomberont », croasse le furieux ami du peuple, en prenant ses tablettes pour y écrire, Barbaroux , Pélion , écrit-il en montrant son bras maigre et nu et en se tournant de côté dans son bain; Pétion et Louvet... et — Charlotte a tiré le couteau de la gaîne,et en frappe d'une main ferme le cœur de l'écrivain. «A moi, chère amie!» Frappé à mort, il ne peut en dire ni crier davantage. La blanchisseuse secourable se précipite dans la chambre, il n'y a plus d'ami du peuple, ni d'ami de la blanchisseuse ; mais son existence s'échappe avec un gémissement, pleine d'indignation et fuit vers les ombres souterraines (1). Telle est la fin de Marat l'ami du peuple ; le stylite solitaire a été tout à coup renversé et jeté par terre du haut de son pilier. — Où va-t-il? Seul celui qui le créa le sait. Le Paris patriote peut faire retentir tant qu'il voudra sa tristesse et ses gémissements, répétés par la France patriote et la Convention. Chabot, pâle « de terreur, déclarant qu'ils vont tous être assassinés, peut décréter pour lui les honneurs du Panthéon, des funérailles publiques, et mettre ses cendres à la place de celles de Mirabeau ; et les sociétés des Jacobins, dans des discours lamentables, récapitulant ses qualités, peuvent le comparer à celui qu'ils croient honorer en l'appelant le bon Sans-culotte, — et que nous ne nommons pas ici (2) ; on peut même élever une chapelle sur la place du Carrousel pour y placer l'urne qui eon(t)

Moniteur, n°s 197-8-9. — Hist. parler, >!., t. XXVIII, p. 301-5. — Deux Amis , X, 368-74. (2} Éloge funèbre de Jean-Paul Marat, prononcé à Strasbourg (dans Barbaroux). , Digitized by Google

mon enfant. Que font à présent les traîtres à Caen ? quels députés sont à Caen ? — Charlotte en nomme quelques-uns. « Dans une quinzaine leurs têtes tomberont », croasse le furieux ami du peuple, en prenant ses tablettes pour y écrire, *Barbaroux*, *Pétion*, écrit-il en montrant son bras maigre et nu et en se tournant de côté dans son bain ; *Pétion et Louvet*... et—Charlotte a tiré le couteau de la gaîne, et en frappe d'une main ferme le cœur de l'écrivain. « *A moi, chère amie !* » Frappé à mort, il ne peut en dire ni crier davantage. La blanchisseuse secourable se précipite dans la chambre, il n'y a plus d'ami du peuple, ni d'ami de la blanchisseuse ; mais son existence s'échappe avec un gémissement, pleine d'indignation et fuit vers les ombres souterraines (1).

Telle est la fin de Marat l'ami du peuple ; le stylite solitaire a été tout à coup renversé et jeté par terre du haut de son pilier. — Où va-t-il ? Seul celui qui le créa le sait. Le Paris patriote peut faire retentir tant qu'il voudra sa tristesse et ses gémissements, répétés par la France patriote et la Convention. Chabot, pâle « de terreur, déclarant qu'ils vont tous être assassinés, peut décréter pour lui les honneurs du Panthéon, des funérailles publiques, et mettre ses cendres à la place de celles de Mirabeau ; et les sociétés des Jacobins, dans des discours lamentables, récapitulant ses qualités, peuvent le comparer à celui qu'ils croient honorer en l'appelant le bon Sans-culotte, — et que nous ne nommons pas ici (2) ; on peut même élever une chapelle sur la place du Carrousel pour y placer l'urne qui con-

(1) *Moniteur*, nos 197-8-9. — *Hist. parlem.*, t. XXVIII, p. 301-5. — *Deux Amis*, X, 368-74.

(2) Éloge funèbre de Jean-Paul Marat, prononcé à Strasbourg (dans

224 LÀ TERREUR, tiendra son cœur, donner aux enfants nouveau-nés le nom de Marat ; les colporteurs du lac de Côme peuvent user des montagnes de plâtre, pour reproduire son buste hideux, et David peindre son portrait et la scène de sa mort, et d'autres imaginer toutes les apothéoses que le génie humain peut inventer en pareilles circonstances : Marat, malgré tout, ne verra plus la lumière du soleil. Il est un seul fait que nous ayons lu avec une véritable sympathie dans l'ancien Moniteur , c'est l'arrivée du frère de Marat, qui vient de Neufchâtel pour demander à la Convention, « qu'onlui remette le mousquet de feu Jean-Paul Marat (1). Car Marat aussi avait un frère et des affections naturelles. Il avait été, comme nous, enveloppé dans des langes; il avait dormi paisiblement dans un berceau, comme nous. O vous, fils des hommes! — Une de ses sœurs, dit-on, vit encore aujourd'hui à Paris. Quant à Charlotte Cordav, son œuvre est accomplie, le prix en est proche et certain. La chère amie et les voisins courent à elle. « Elle renverse divers meubles », se retranche derrière, jusqu'à ce que les gendarmes arrivent ; elle se livre alors sans résistance, et se dirige paisiblement vers la prison de l'Abbaye. Elle seule est tranquille. Paris entier, autour d'elle, bruit et s'agite d'étonnement, de rage ou d'admiration. Duperret est arrêté à cause d'elle, ses papiers mis sous scellés, — ce qui peut avoir des conséquences. Il en est de même de Fauchet, bien que Fauchet n'eût pas même entendu parler d'elle. Charlotte, confrontée avec ces deux députés, loue la fermeté grave de Duperret, censure la lâcheté de Fauchet. Le mercredi matin, le palais de justice et le tribunal (1) Procès de Charlotte Corday, etc. (Hist. parlent ,, t. XXIII, p, 311-38). Digitized by Google

 révolutionnaire peuvent voir sa figure, belle et calme; elle appelle ce jour « le quatrième de la préparation de la paix» . A sa vue, une étrange rumeur circule dans la salle, vous ne pouvez dire de quelle sorte. Tinville a l'acte d'accusation et les pièces à l'appui ; le coutelier du PalaisRoyal certifiera qu'il lui a vendu le couteau dans sa gaîne. « Tous ces détails sont inutiles», interrompt Charlotte, « voilàrle fait, j'ai tué Marat. » — Sur l'instigation de qui? — « De personne I » — Qui vous y a poussée? — Ses crimes. J'ai tué un homme, ajouta-t-elle en élevant extrêmement la voix, j'ai tué un homme pour en sauver cent mille ; un scélérat, pour sauver des innocents ; une bête sauvage, pour donner la tranquillité à mon pays. J'étais républicaine avant la révolution; je n'ai jamais manqué d'énergie. » 11 n'y avait, après cela, plus rien à dire. Le public la contemple avec étonnement; les peintres esquissent son portrait à la hâte : Charlotte n'en est pas offensée ; les hommes de loi procèdent à leurs formalités. Elle est condamnée à mort comme meurtrière. Elle adresse des remércîments à son défenseur, en termes gracieux et choisis. Elle remercie également le prêtre qu'on lui a envoyé, mais elle n'a besoin ni de confession, ni de communion, et refuse son assistance. En conséquence, le même soir, à sept heures et demie environ, de la grille de la Conciergerie part le chariot fatal : il traverse la ville qui est toute sur pied. Sur ce char est une charmante créature couverte du vêtement rouge foncé des meurtriers ; elle, si belle, si sereine, si jeune encore, elle va à la mort, — seule en ce monde. Beaucoup se découvrent et saluent avec respect : quel est le cœur qui ne serait pas ému ? D'autres grognent et hurlent. Adam Lux de Montz déclare qu'elle est plus 13. Digitized by Google

révolutionnaire peuvent voir sa figure, belle et calme; elle appelle ce jour « le quatrième de la préparation de la paix ». A sa vue, une étrange rumeur circule dans la salle, vous ne pouvez dire de quelle sorte. Tinville a l'acte d'accusation et les pièces à l'appui; le coutelier du Palais-Royal certifiera qu'il lui a vendu le couteau dans sa gaîne. « Tous ces détails sont inutiles », interrompt Charlotte, « voilà le fait, j'ai tué Marat. » — Sur l'instigation de qui? — « De personne ! » — Qui vous y a poussée? — Ses crimes. J'ai tué un homme, ajouta-t-elle en élevant extrêmement la voix, j'ai tué un homme pour en sauver cent mille; un scélérat, pour sauver des innocents; une bête sauvage, pour donner la tranquillité à mon pays. J'étais républicaine avant la révolution; je n'ai jamais manqué d'énergie. » Il n'y avait, après cela, plus rien à dire. Le public la contemple avec étonnement; les peintres esquissent son portrait à la hâte : Charlotte n'en est pas offensée; les hommes de loi procèdent à leurs formalités. Elle est condamnée à mort comme meurtrière. Elle adresse des remercîments à son défenseur, en termes gracieux et choisis. Elle remercie également le prêtre qu'on lui a envoyé, mais elle n'a besoin ni de confession, ni de communion, et refuse son assistance.

En conséquence, le même soir, à sept heures et demie environ, de la grille de la Conciergerie part le chariot fatal : il traverse la ville qui est toute sur pied. Sur ce char est une charmante créature couverte du vêtement rouge foncé des meurtriers; elle, si belle, si sereine, si jeune encore, elle va à la mort, — seule en ce monde. Beaucoup se découvrent et saluent avec respect : quel est le cœur qui ne serait pas ému? D'autres grognent et hurlent. Adam Lux de Montz déclare qu'elle est plus

 grande que Brutus, qu'il serait beau de mourir avec elle. Ce jeune homme semble avoir perdu la tête. Sur la place delà Révolution, la figure do Charlotte porte encore le même sourire tranquille. Les bourreaux se mettent en mesure de lui lier les pieds, elle résiste, pensant que c'était une insulte ; sur un mot d'explication, elle se soumet en s'excusant gaiement. Au dernier acte, tout étant prêt, on lui ôte du cou son fichu ; une rougeur virginale de honte couvre toute cette belle figure et ce cou charmant. Les joues en étaient encore teintes, lorsque le bourreau enleva la tête, séparée du tronc, pour la montrer au peuple. « Il est vrai,» dit Forster, «qu'il la souffleta » grossièrement ; je l'ai vu, de mes propres yeux vu. La » police le mit en prison pour ce fait (1). » Ainsi furent en contact et périrent l'une et l'autre la plus belle et la plus sale des créatures. Jean-Paul Marat et Marie-Anne-Charlotte Corday, tous deux soudainement ont disparu. « Jour de préparation de la paix. » Hélas ! comment la paix serait-elle possible, ou en voie de préparation, quand, par exemple, des cœurs ardents de vierges, du fond de leurs couvents, rêvent, non au paradis d'amour, et à la lumière de la vie, mais au sacrifice de Codrus, et à une mort noblement méritée ? Vingt-cinq millions de cœurs partagent ces dispositions, voilà l'anarchie : comment la paix pourrait-elle en sortir? La mort de Marat, aiguisant les animosités dix fois plus encore, sera pire que son existence. O vous, infortuné couple qui vous êtes éteints mutuellement, la Belle et le Repoussant, dormez profondément, — dans le sein de la mère qui vous porta tous les deux. (1) W ripfwechsel, 1. 1 p, 501.
Digitized by Google

GUERRE CIVILE. 227 Telle est l'histoire de Charlotte Corday, créature entière, complète; ange et démon, elle parut comme une étoile 1 Adam Lux retourne chez lui à demi fou, pour écrire son apothéose, et la livrer à la publication et à l'impression, pour proposer qu'on lui élève une statue avec cette inscription : « Plus grande que Brutus. » Ses amis lui en représentent le danger ; Lux n'en tient aucun compte, il pense qu'il serait beau de mourir avec elle. II GUERRE CIVILE. Presque en même temps une autre guillotine fonctionne sur une autre victime: Charlotte pour les Girondins meurt à Paris aujourd'hui ; demain Chalier par les Girondins mourra à Lyon. Après avoir fait rouler les canons dans les rues de cette cité, on en est venu à le tirer, à se battre avec furie. Nièvre Chol et les Girondins triomphent ; — derrière eux il va, comme partout, une faction royaliste attendant que son tour vienne. Il y a bien des troubles à Lyon ; et le parti dominant poursuit hardiment sa carrière 1 Voyez en effet, tout le Midi est soulevé ; les Jacobins y sont incarcérés, on s'arme pour les Girondins ; nous avons donc « un congrès de Lyon» — et aussi un tribunal révolutionnaire de Lyon, «et les anarchistes trembleront». Ainsi Chalier a été reconnu coupable de jacobinisme, de meurtre prémédité, « pour avoir présenté une adresse, un poignard nu à la main, le 6 février dernier», et le lendemain lui aussi fait ses derniers pas dans les rues de Lyon, «à côté Digitized by Google

Telle est l'histoire de Charlotte Corday, créature entière, complète ; ange et démon, elle parut comme une étoile ! Adam Lux retourne chez lui à demi fou, pour écrire son apothéose, et la livrer à la publication et à l'impression, pour proposer qu'on lui élève une statue avec cette inscription : « Plus grande que Brutus. » Ses amis lui en représentent le danger ; Lux n'en tient aucun compte, il pense qu'il serait beau de mourir avec elle.

II

GUERRE CIVILE.

Presque en même temps une autre guillotine fonctionne sur une autre victime: Charlotte pour les Girondins meurt à Paris aujourd'hui ; demain Chalier par les Girondins mourra à Lyon.

Après avoir fait rouler les canons dans les rues de cette cité, on en est venu à le tirer, à se battre avec furie. Nièvre Chol et les Girondins triomphent ; — derrière eux il y a, comme partout, une faction royaliste attendant que son tour vienne. Il y a bien des troubles à Lyon ; et le parti dominant poursuit hardiment sa carrière ! Voyez en effet, tout le Midi est soulevé ; les Jacobins y sont incarcérés, on s'arme pour les Girondins ; nous avons donc « un congrès de Lyon » — et aussi un tribunal révolutionnaire de Lyon, « et les anarchistes trembleront ». Ainsi Chalier a été reconnu coupable de jacobinisme, de meurtre prémédité, « pour avoir présenté une adresse, un poignard nu à la main, le 6 février dernier », et le lendemain lui aussi fait ses derniers pas dans les rues de Lyon, « à côté

228 LA TERREUR, d'un ecclésiastique avec lequel il semble s'entretenir avec chaleur » . Le couteau de la guillotine est tout près qui brille. Il a pu verser des larmes sur ses vieux ans, cet homme, et « tomber à genoux sur le pavé » , bénissant le ciel à la vue des programmes de la fédération, et de choses semblables; puis il est allé en pèlerinage à Paris, pour s'y prosterner devant Marat et la Montagne; aujourd'hui Marat et lui ont disparu. — Nous avions dit qu'il ne finirait pas bien. Le jacobinisme gémit tout bas à Lyon, tout haut il n'oserait. Chalier, lorsque le tribunal prononça la sentence, fit cette réponse : « Ma mort coûtera cher à cette cité. » La ville de Montélimart n'est point ensevelie sous ses ruines ; Marseille est maintenant en marche par ordre du « congrès de Lyon » ; on incarcère les patriotes ; les royalistes mêmes montrent maintenant leurs visages. Contre cette réaction le général Cartaux lutte, bien qu'avec peu de forces, et avec lui un officier d'artillerie du nom de — Napoléon Buonaparte. Ce Napoléon fera voir, en définitive, que les Marseillais n'ont aucune chance pour eux, non-seulement combat, mais écrit; il publie son Souper de Beaucairc, dialogue devenu curieux (1). Cités malheureuses avec leurs actions et leurs réactions 1 Violence qui sera payée par la violence en proportion géométrique ; le royalisme et l'anarchisme luttent l'un contre l'autre : — quant au total de ces séries géométriques, quel homme pourra le faire? La barre de fer n'a pas encore flotté dans le port de Marseille ; mais on y a vu flotter le corps de Rebecqui, qui s'est noyé lui-même. L'ardent Rebecqui, voyant combien la (i) Voyez Ha/.liit, t. H, p. 52941. Digitized by Google

GUERRE CIVILE. 229 confusion était profonde et comme la respectabilité s'infectait de royalisme, sentit qu'il n'y avait pas d'autre refuge pour un républicain que la mort. Rebecqui disparut; nul ne savait où il était, lorsqu'un matin on vit la demeure abandonnée par son hôte, son corps sans vie monter du fond de l'eau et flotter sur les vagues salées (1). Rebecqui s'était retiré pour toujours. — Toulon jette également en prison les patriotes, envoie des députés au congrès, intrigue, en cas de besoin, avec les royalistes et les Anglais. Montpellier, Bordeaux, Nantes, la France entière qui n'est pas sous la griffe de l'Autriche et des Cimmériens, semble se précipiter dans la folie, dans le suicide mortel. La Montagne travaille semblable à un volcan sur le sol volcanique. Les comités conventionnels, ceux de sûreté, de salut, sont occupés jour nuit; les commissaires de la Convention volent sur toutes les routes, portant tout à la fois la branche d'olivier et l'épée, et peutêtre aujourd'hui l'épée seulement. Chaumette et les municipaux viennent chaque jour aux Tuileries, demandant une constitution ; il y a déjà quelques semaines qu'on a résolu à l'Hôtel de ville qu'une députation « irait tous les jours » demander, jusqu'à ce qu'on l'ait obtenue, une constitution (2) autour de laquelle la France qui se suicide puisse se grouper et se pacifier ; désir ardent, indomptable. Voilà le fruit que vos Girondins antianarchistes ont recueilli de cette levée d'armes dans le Calvados ! Ce fruit, on peut le dire, ce fruit seulement, et nul autre. Car vraiment avant que la tête de Charlotte ou celle de Chalier fût (1) Barbaroux, p. 20. (2) Deux Amis, p. 345. Digitized by Google

230 LA TERREUR, tombée, la guerre du Calvados s'était, pour ainsi dire, évanouie, comme un rêve, dans un cri perçant 1 Avec « soixante-douze départements » de notre côté, on pouvait espérer de meilleurs résultats. Mais ce qui perd ces respectabilités, c'est qu'elles veulent voter et ne veulent pas combattre. La possession suivant la loi compte toujours pour neuf points ; mais dans les procès de cette sorte, on peut le dire, elle en a quatre-vingt-dix-neuf. Les mortels font ce qu'ils ont l'habitude de faire, et ont une irrésolution, une inertie prodigieuses ; ils obéissent à celui qui possède les symboles qui commandent l'obéissance. Considérez ce que, dans la société moderne, signifie ce seul fait : La métropole est avec nos ennemis 1 La métropole, la cité mère , justement dénommée ainsi. Tout le reste n'est autre chose que ses enfants, ses nourrissons. Cette diligence qui en sort avec ses valises et ses bagages, elle porte partout le mouvement et la vie. Si vous l'arrêtez, que de choses vous arrêtez en même temps 1 Paris est l'âme de tout. — Le général Wimpfen, examinant la situation en homme pratique, ne voit autre chose à faire que de revenir au royalisme, de se mettre en communication avec Pitt 1 Il lance brusquement, à cet effet, de sombres insinuations, dont nous tressaillons, frappés d'horreur, nous, Girondins. Il présente, comme son second dans le commandement, un certain « ci-devant » comte Puisaye, tout à fait inconnu à Louvet, et qui lui est fortement suspect. Peu de guerres aussi bien furent jamais entreprises avec des dispositions plus insuffisantes que cette guerre du Calvados. Celui qui est curieux de connaître de telles choses peut en lire les détails dans les mémoires du ci-devant Puisaye, cet homme et ce royaliste infatigable.
Digitized by Google

231 GUERRE CIVILE. Ils y verront comment nos forces nationales girondines, marchant avec force musique, se mirent en campagne près du vieux château de Brécourt, dans un pays boisé près de Yernon, pour y rencontrer les forces nationales de la Montagne, qui venaient de Paris. Gomment, le 15 juillet, dans l'après-midi, les deux troupes se rencontrèrent, et poussèrent des deux côtés des cris perçants, et prirent toutes deux la fuite sans perte. Comment Puisaye ensuite, — car les troupes de la Montagne s'enfuirent les premières, et nous nous crûmes les vainqueurs, — sortit de son lit bien chaud dans le château de Brécourt, et dut galoper sans bottes, nos nationaux, dans la nuit, ayant été surpris inopinément par un sauve-qui-peut. Bref, la guerre du Calvados fît long feu, et la seule question fut bientôt de savoir où l'on se sauverait, dans quel trou on se cacherait (1) . Les volontaires nationaux rentrent chez eux plus vivement qu'ils n'en sont sortis. Les soixante-douze départements respectables, dit Meillan « tournèrent tous et nous abandonnèrent, et cela dans l'espace de vingt-quatre heures ! » Malheureux ceux qui, comme Lyon, par exemple, se sont avancés trop loin pour reculer! « Un matin, nous voyons placardé sur notre hôtel de l'Intendance, le décret de la Convention qui nous met hors la loi , affiché par nos magistrats de Caen, — l'avis est bien clair, nous aussi il nous faut disparaître. » Vraiment disparaître ; mais où ? Gorsas a des amis à Rennes, il s'v cachera, — malheureusement il ne restera pas caché 1 Guadet, Lanjuinais, courent les chemins pour aller à Bordeaux! Bordeaux! tel est le cri général, celui du courage comme du déses(1) Mémoires de Puisaye (Londres, 1803), t. II,-p. 142-67. Digitized by Google

Ils y verront comment nos forces nationales girondines, marchant avec force musique, se mirent en campagne près du vieux château de Brécourt, dans un pays boisé près de Vernon, pour y rencontrer les forces nationales de la Montagne, qui venaient de Paris. Comment, le 15 juillet, dans l'après-midi, les deux troupes se rencontrèrent, et poussèrent des deux côtés des cris perçants, et prirent toutes deux la fuite sans perte. Comment Puisaye ensuite, — car les troupes de la Montagne s'enfuirent les premières, et nous nous crûmes les vainqueurs, — sortit de son lit bien chaud dans le château de Brécourt, et dut galoper sans bottes, nos nationaux, dans la nuit, ayant été surpris inopinément par *un sauve-qui-peut*. Bref, la guerre du Calvados fit long feu, et la seule question fut bientôt de savoir où l'on se sauverait, dans quel trou on se cacherait (1).

Les volontaires nationaux rentrent chez eux plus vivement qu'ils n'en sont sortis. Les soixante-douze départements respectables, dit Meillan « tournèrent tous et nous abandonnèrent, et cela dans l'espace de vingt-quatre heures ! » Malheureux ceux qui, comme Lyon, par exemple, se sont avancés trop loin pour reculer ! « Un matin, nous voyons placardé sur notre hôtel de l'Intendance, le décret de la Convention qui nous met *hors la loi*, affiché par nos magistrats de Caen, — l'avis est bien clair, nous aussi il nous faut disparaître. » Vraiment disparaître ; mais où ? Gorsas a des amis à Rennes, il s'y cachera, — malheureusement il ne restera pas caché ! Guadet, Lanjuinais, courent les chemins pour aller à Bordeaux ! Bordeaux ! tel est le cri général, celui du courage comme du déses-

(1) *Mémoires de Puisaye* (Londres, 1803), t. II, p. 142-67.

232 LA TERREUR. poir. Quelques drapeaux de la respectabilité y flottent encore, ou l'on croit qu'ils y flottent. Allons-y donc : chacun comme il pourra. Onze de ces infortunés députés, au nombre desquels nous devons compter comme douzième l'ami Rioufle, l'homme de lettres, font une chose originale : ils prennent l'uniforme de vo- » lontaires nationaux, et se retirent dans le Midi avec le bataillon Breton, comme simples soldats dans ce corps. Ces braves Bretons nous sont restés plus fidèles que tous les autres. Néanmoins, au bout d'un jour ou deux, ils deviennent également douteux, divisés entre eux; nous devons nous en séparer et avec une demi-douzaine de gens pour escorte ou guides, battre nous-mêmes en retraite, — détachement isolé, en marche à travers les vastes régions de l'Ouest (l). III RETRAITE DES ONZE. C'est une des plus belles retraites dont l'histoire fasse mention que celle de ces onze. Une poignée de législateurs au désespoir, se retirant, sans s'arrêter, le fusil sur l'épaule et parfaitement munis de cartouches, dans le jaune automne ; il y a de longues centaines de milles entre eux et Bordeaux ; tout le pays est hostile, soupçonne la vérité, frémit et bourdonne de tous côtés, de plus en plus. Louvet a conservé leur itinéraire, travail qui vaut tout ce qu'il a jamais écrit. O vertueux Pétion ! dont la tête est blanchie avant le (1) Louvet, p. 101-137. — Miellan, p. 81, 241-70. Digitized by Google

poir. Quelques drapeaux de la respectabilité y flottent encore, ou l'on croit qu'ils y flottent.

Allons-y donc : chacun comme il pourra. Onze de ces infortunés députés, au nombre desquels nous devons compter comme douzième l'ami Riouffe, l'homme de lettres, font une chose originale : ils prennent l'uniforme de volontaires nationaux, et se retirent dans le Midi avec le bataillon Breton, comme simples soldats dans ce corps. Ces braves Bretons nous sont restés plus fidèles que tous les autres. Néanmoins, au bout d'un jour ou deux, ils deviennent également douteux, divisés entre eux; nous devons nous en séparer et avec une demi-douzaine de gens pour escorte ou guides, battre nous-mêmes en retraite, — détachement isolé, en marche à travers les vastes régions de l'Ouest (1).

III

RETRAITE DES ONZE.

C'est une des plus belles retraites dont l'histoire fasse mention que celle de ces onze. Une poignée de législateurs au désespoir, se retirant, sans s'arrêter, le fusil sur l'épaule et parfaitement munis de cartouches, dans le jaune automne ; il y a de longues centaines de milles entre eux et Bordeaux ; tout le pays est hostile, soupçonne la vérité, frémit et bourdonne de tous côtés, de plus en plus. Louvet a conservé leur itinéraire, travail qui vaut tout ce qu'il a jamais écrit.

O vertueux Pétion ! dont la tête est blanchie avant le

(1) Louvet, p. 101-137.— Miellan, p. 81, 241-70.

RETRAITE DES ONZE. 233 temps 1 o brave et jeune Barbaroux I est-ce là que vous en ôtes arrivés? marches pénibles, souliers déchirés, bourse légère ; — partout un océan de périls ! Des comités révolutionnaires sont établis dans chaque ville principale, avec des dispositions jacobines : tous nos amis sont épouvantés, notre cause est une cause perdue. Par malheur, dans le bourg de Moncontour, c'est jour de marché ; dans le public badaudant , la marche de ce détachement solitaire fait naître des soupçons, il nous faut de l'énergie, de l'activité et de la chance, pour nous en tirer. Hâtez le pas, pèlerins fatigués 1 Le pays se lève, le bruit se répand de jour en jour de la retraite mystérieuse des douze solitaires ; de jour en jour un flot plus grand de poursuites acharnées s'amoncelle, jusqu'à ce que tout l'Ouest soit agité. « Cussy est tourmenté de la goutte, Buzot est trop gras pour pouvoir marcher. » Riouffe, couvert d'ampoules saignantes, ne marche que sur la pointe des pieds. Barbaroux, par suite d'une entorse, va clopin-clopant, pourtant toujours gai, plein d'espoir et de courage. Le léger Louvet a les regards, mais non le cœur d'un lièvre. La sérénité du vertueux Pétion ne s'altéra qu'une fois (1). Ils reposent dans des greniers sur la paille, dans les bois sur la fougère ; la plus grossière paillasse dans l'appartement d'un ami secret est un luxe. Ils sont empoignés dans le silence delà nuit par les maires jacobins et au bruit du tambour ; ils s'en tirent de leur mieux par une contenance ferme, par le bruit du mousquet et un esprit prompt. Quant à se rendre à Bordeaux en traversant la farouche Vendée, et les longues distances qui restent, ce serait (1) Meillan, p. H 9-1 37.

234 LA TERREUR, folie d'y penser ; mais peut-être vous pouvez atteindre Quimper sur les bords de la mer, et là vous embarquer. Vite, plus vite que jamais ! avant la fin de mars, le pays devient tellement ardent, qu'on juge à propos de marcher toute la nuit. C'est ce qu'ils font, sous la voûte paisible des nuits ils cheminent, et pourtant, voyez, la renommée les a devancés. Dans le pauvre village de Carhaix(avec ses cabanes couvertes de chaume, et ses fondrières tourbeuses connues depuis longtemps du voyageur), on est étonné de voir encore de la lumière, les habitants ne dorment pas, et les chandelles brillent dans ce recoin de la planète terrestre. Gomme nous en traversions rapidement la seule et misérable rue, une voix fit entendre ces mots : « Les voilà qui passent (1), » Plus vite encore, ô vous les Douze estropiés et condamnés : hâtez-vous, avant qu'on ait pris les armes ; gagnez les forêts de Quimper avant le jour, et restez-y tapis. Les douze condamnés le fçnt, bien qu'avec difficulté, tout en s'égarant sur les chemins, et au milieu des dangers et des erreurs de la nuit. Dans Quimper il y a des amis girondins, qui peut-être logeront les malheureux privés de demeure, jusqu'à ce qu'un navire bordelais lève l'ancre. Epuisés par la marche, le cœur découragé, dans l'agonie de l'incertitude, jusqu'à ce que l'amitié de Quimper les ait ranimés, ils gisent là, tapis sous l'épais et humide bocage, redoutant le visage de l'homme. Accordons quelque pitié au courage, au malheur 1 Législateurs infortunés, ah! quand vous faisiez vos paquets, il y a quelque vingtaine de mois, et que vous montiez dans telle ou telle voiture de cuir pour devenir les pères con(1) Louvel, p. 138-164. Digitized by Google

 serits de la France régénérée, et recueillir des lauriers immortels, — pensiez-vous que votre voyage vous conduirait ici? Les Samaritains de Quimper les trouvent accroupis, leur donnent aide et soulagement, les cachent dans des lieux sûrs. De là qu'ils se dispersent peu à peu, ou bien qu'ils y vivent tranquilles s'ils peuvent, et écrivent des mémoires, jusqu'à ce qu'un bâtiment bordelais fasso voile. Et ainsi tout est dissipé dans le Calvados. Romme est sorti de prison, il médite sur son calendrier ; les chefs des factions sont incarcérés à sa place. A Caen, la famille Corday porte le deuil en silence ; la maison de Buzot est un amas de poussière et de démolitions ; et au milieu des décombres est planté un poteau avec cette inscription : « Ici demeura le traître Buzot qui conspira contre la république.)> Buzot et les autres députés absents sont hors la loi , ainsi que nous l'avons vu; leur vie appartient à quiconque pourra les découvrir. Le plus mauvais lot est pour les députés qui sont à Paris. L'arrêt à domicile menace de devenir ((l'emprisonnement au Luxembourg» ; pour finir où? Quel est cet être maigre, au teint pâle, se dirigeant vers la Suisse, comme négociant de Neufchâtel, et que l'on arrête à Moulins? Il est suspect aux yeux du comité révolutionnaire. En approfondissant la matière, il est bien évidemment le député Brissot ! Retourne à tes arrêts, pauvre Brissot; ou même dans une étroite prison, où le destin te fera suivre par bien d'autres. Rabaut, s'étant construit une cloison dans la maison d'un ami, vit invisible dans l'obscurité entre deux murs. 11 finira cet arrêt par la prison et le tribunal révolutionnaire. • N'oublions pas non plus Duperret, et les scellés apposés sur ses papiers à cause de Charlotte. Il y a là une pièce

236 LA TERREUR. qui peut causer bien des malheurs ; une protestation secrète et solennelle contre ce suprema dies du 2 juin ! Cette secrète protestation, notre pauvre Duperret l'a rédigée, la même semaine, dans le langage le plus explicite, attendant le moment de la rendre publique ; à cette secrète protestation se trouve apposée, en caractères lisibles, sa signature, ainsi que celle d'autres honorables députés, non pas en petit nombre. Et si les scellés sont une fois levés, la Montagne sera alors triomphante 1 Tous ceux qui ont protesté, Mercier, Bailleul, soixante-treize autres qui restent encore de ces respectables Girondins dans la Convention, doivent trembler d'y penser — voilà ce qu'on recueille quand on fomente la guerre civile. Nous trouvons aussi que dans ces derniers jours de juillet, le fameux siège de Mayence est terminé ; la garnison en sort avec les honneurs de la guerre, à la condition de ne pas agir contre la coalition pendant une année. Les amateurs du pittoresque, et Goethe, sur la chaussée de Mayence, ont regardé avec un intérêt naturel la procession qui sort avec pompe. « Escortée parla cavalerie prussienne, arrive d'abord la » garnison française. Rien ne peut paraître plus étrange « que cette dernière : une colonne de Marseillais, légers, » basanés, bigarrés, couverts de vêtements rapiécés, arrive » en trottant; — comme si le roi Edwin avait entr'ouvert » la montagne des Nains et lancé ses agiles bataillons ; » après suivaient les troupes régulières, l'air sérieux et. » sombre, mais non découragé, ni confus. Mais le spec» tacle le plus remarquable qui frappa tout le monde, fut » celui des chasseurs sortant à cheval. Ils s'avancèrent en » silence jusqu'à l'endroit où nous étions, et alors leur mu» sique fit entendre la Marseillaise. Ce Te Denm révoluDigitized by Google

qui peut causer bien des malheurs ; une protestation secrète et solennelle contre ce *suprema dies* du 2 juin ! Cette secrète protestation, notre pauvre Duperret l'a rédigée, la même semaine, dans le langage le plus explicite, attendant le moment de la rendre publique ; à cette secrète protestation se trouve apposée, en caractères lisibles, sa signature, ainsi que celle d'autres honorables députés, non pas en petit nombre. Et si les scellés sont une fois levés, la Montagne sera alors triomphante ! Tous ceux qui ont protesté, Mercier, Bailleul, soixante-treize autres qui restent encore de ces respectables Girondins dans la Convention, doivent trembler d'y penser — voilà ce qu'on recueille quand on fomente la guerre civile.

Nous trouvons aussi que dans ces derniers jours de juillet, le fameux siége de Mayence est terminé ; la garnison en sort avec les honneurs de la guerre, à la condition de ne pas agir contre la coalition pendant une année. Les amateurs du pittoresque, et Gœthe, sur la chaussée de Mayence, ont regardé avec un intérêt naturel la procession qui sort avec pompe.

« Escortée par la cavalerie prussienne, arrive d'abord la » garnison française. Rien ne peut paraître plus étrange » que cette dernière : une colonne de Marseillais, légers, » basanés, bigarrés, couverts de vêtements rapiécés, arrive » en trottant ; — comme si le roi Edwin avait entr'ouvert » la montagne des Nains et lancé ses agiles bataillons ; » après suivaient les troupes régulières, l'air sérieux et » sombre, mais non découragé, ni confus. Mais le spec- » tacle le plus remarquable qui frappa tout le monde, fut » celui des chasseurs sortant à cheval. Ils s'avancèrent en » silence jusqu'à l'endroit où nous étions, et alors leur mu- » sique fit entendre la *Marseillaise*. Ce *Te Deum* révolu-

 » tionnaire a en lui-même quelque chose de lugubre et de » prophétique, même quand il est joué avec vivacité ; mais « dans ce moment ils lui donnèrent un mouvement lent en » rapport avec la lenteur de leur marche : c'était unspec» tacle imposant et terrible, de voir ces cavaliers, grands, » maigres, d'un âge déjà mûr, s'avancer avec une mine » conforme à la musique. Séparément, vous pouviez trou» ver chez chacun d'eux de la ressemblance avec Don Qui» chotte ; en masse, ils avaient une grande dignité. » Mais alors une petite troupe se fît remarquer, celle » des commissaires ou représentants. Merlin de Thion» ville, en uniforme de hussard, remarquable par une » physionomie et une barbe étranges, avait à sa gauche » un autre personnage dans le même costume ; la foule » poussait de furieuses acclamations à la vue de ce dernier, » bourgeois de la ville, Jacobin en réputation et clubiste, » et s'agitait pour le saisir. Merlin tire la bride de son » cheval, parle de sa dignité de représentant français, de la » vengeance qui punirait toute injure qui lui serait faite ; » il les engage tous à se modérer, car ce n'est pas la dern nière fois qu'on le voit ici (1). d Ainsi s'avance Merlin, achevai, menaçant dans la défaite. Mais à présent qui arrêtera cette armée de Prussiens, qui se jettent sur le Nord-Est découvert? Heureusement que les lignes fortifiées de Weissembourg et les passages impraticables des montagnes des Vosges l'arrêtent dans l'Alsace française et l'empêchent de pénétrer au cœur de la patrie ! De plus, précisément dans les mêmes jours, le siège de Valenciennes est terminé dans le Nord-Ouest ; — tombée sous la grêle rouge d'York ! Condé était tombé quelque (1) Belagerung von Mainz. (Goethe, t. XXX, p. 315.) Digitized by Google

» tionnaire a en lui-même quelque chose de lugubre et de » prophétique, même quand il est joué avec vivacité; mais » dans ce moment ils lui donnèrent un mouvement lent en » rapport avec la lenteur de leur marche : c'était un spec- » tacle imposant et terrible, de voir ces cavaliers, grands, » maigres, d'un âge déjà mûr, s'avancer avec une mine » conforme à la musique. Séparément, vous pouviez trou- » ver chez chacun d'eux de la ressemblance avec Don Qui- » chotte ; en masse, ils avaient une grande dignité.

» Mais alors une petite troupe se fit remarquer, celle » des commissaires ou représentants. Merlin de Thion- » ville, en uniforme de hussard, remarquable par une » physionomie et une barbe étranges, avait à sa gauche » un autre personnage dans le même costume ; la foule » poussait de furieuses acclamations à la vue de ce dernier, » bourgeois de la ville, Jacobin en réputation et clubiste, » et s'agitait pour le saisir. Merlin tire la bride de son » cheval, parle de sa dignité de représentant français, de la » vengeance qui punirait toute injure qui lui serait faite ; » il les engage tous à se modérer, car ce n'est pas la der- » nière fois qu'on le voit ici (1). » Ainsi s'avance Merlin, à cheval, menaçant dans la défaite. Mais à présent qui arrê- tera cette armée de Prussiens, qui se jettent sur le Nord-Est découvert? Heureusement que les lignes forti- fiées de Weissembourg et les passages impraticables des montagnes des Vosges l'arrêtent dans l'Alsace française et l'empêchent de pénétrer au cœur de la patrie !

De plus, précisément dans les mêmes jours, le siége de Valenciennes est terminé dans le Nord-Ouest ; — tombée sous la grêle rouge d'York ! Condé était tombé quelque

238 LA TERREUR, quinzaine de jours auparavant. La coalition cimmérienne nous serre de près. Ce qui semble encore très-remarquable, c'est que dans ces villes françaises prises, ne flotte pas la royale fleur de lis, au nom du nouveau Louis, le prétendant, mais bien le drapeau autrichien ; comme si c'était l'intention de l'Autriche d'en faire son profit personnel. Peut-être le général Custine, toujours à Paris, pourra-t-il donner quelques explications au sujet de la chute do ces places fortes? La société-mère, de la tribune et de la galerie, crie bien haut qu'il doit le faire ; — elle remarque cependant avec un sentiment d'amertume que « les messieurs du Palais-Royal» poussent des vivat pour ce général. La société-mère, à présent nettoyée par « des examens ou épurations successives» de toute teinte de girondinisme, est devenue une puissante autorité ; ce corps est comme l'écuyer, le second de la Convention nationale ellemême épurée. Les débats des Jacobins sont rapportés dans le Moniteur , comme les débats parlementaires. IV O NATURE! Mais en regardant plus particulièrement la ville de Paris, que se passe-t-il le 10 août ? L'an I de la liberté «en vieux style, an 1793 » que voit l'histoire? Dieu soit loué, c'est une nouvelle fête des Piques ! C'est que la « députation journalière de Ghaumette » a produit son résultat, une constitution. Ce fut une des plus promptes constitutions qu'on a^L jamais faites ; Digitized by GoogI

0 NATURE! 239 faite, dit-on, en huit jours, par Hérault de Séchelles et autres, probablement constitution pratique, capable de marcher ; — sur ce point, néanmoins, nous ne pouvons guère, et pour cause, nous former un jugement. Pratique on non, les quarante-quatre mille communes de la France, avec des majorités écrasantes, se hâtèrent de l'accepter, heureuses d'avoir une constitution quelle qu'elle fût. Les députés des départements sont arrivés, les plus vénérables républicains de chaque département, chargés du solennel message d'acceptation, et maintenant il ne reste plus qu'à proclamer notre nouvelle constitution, et à la faire jurer dans la fête des Piques. Les députés des départements, disons-nous, sont arrivés depuis longtemps. Ghaumette, très-inquiet à leur égard, craint que les messieurs Girondins, les agioteurs, ou que même les filles de joie du parti girondin, ne les corrompent. Le 10 août, anniversaire immortel, presque plus grand que l'anniversaire de la Bastille, telle est la date. Le peintre David n'est pas resté oisif: grâce à David et au génie français, il paraîtra sous le soleil, ce jour-là, une fantasmagorie théâtrale sans exemple , — dont l'histoire, fort occupée de fantasmagories réelles, ne parlera que peu. Il est une chose que l'histoire peut noter avec satisfaction: sur les ruines de la Bastille, est une statue de la Nature , gigantesque, des deux mamelles de laquelle jaillit l'eau. Ceci n'est point une fiction, mais bien un fait palpable et visible. Elle lance des jets d'eau, la grande Nature, avant le lever du jour. Mais quand le soleil rougit l'est, il arrive d'innombrables multitudes en ordre et en désordre: arrivent les députés provinciaux, arrivent la société^mère et ses filles ; arrive la Convention nationale Digilized by Google

faite, dit-on, en huit jours, par Hérault de Séchelles et autres, probablement constitution pratique, capable de marcher ; — sur ce point, néanmoins, nous ne pouvons guère, et pour cause, nous former un jugement. Pratique ou non, les quarante-quatre mille communes de la France, avec des majorités écrasantes, se hâtèrent de l'accepter, heureuses d'avoir une constitution quelle qu'elle fût. Les députés des départements sont arrivés, les plus vénérables républicains de chaque département, chargés du solennel message d'acceptation, et maintenant il ne reste plus qu'à proclamer notre nouvelle constitution, et à la faire jurer dans la fête des Piques. Les députés des départements, disons-nous, sont arrivés depuis longtemps. Chaumette, très-inquiet à leur égard, craint que les *messieurs* Girondins, les agioteurs, ou que même les *filles de joie* du parti girondin, ne les corrompent. Le 10 août, anniversaire immortel, presque plus grand que l'anniversaire de la Bastille, telle est la date.

Le peintre David n'est pas resté oisif: grâce à David et au génie français, il paraîtra sous le soleil, ce jour-là, une fantasmagorie théâtrale sans exemple, — dont l'histoire, fort occupée de fantasmagories réelles, ne parlera que peu.

Il est une chose que l'histoire peut noter avec satisfaction: sur les ruines de la Bastille, *est une statue de la Nature*, gigantesque, des deux mamelles de laquelle jaillit l'eau. Ceci n'est point une fiction, mais bien un fait palpable et visible. Elle lance des jets d'eau, la grande Nature, avant le lever du jour. Mais quand le soleil rougit l'est, il arrive d'innombrables multitudes en ordre et en désordre: arrivent les députés provinciaux, arrivent la

2â0 LA ÎEKKEl'R. conduite par le beau Hérault , une musique douce soupire des notes qui expriment l'attente. Puis, dès que le puissant soleil lance ses premiers feux, colore les montagnes et le haut des cheminées de ses rayons dorés, Hérault est aux pieds de la grande Nature (elle est tout simplement de plâtre de Paris) ; Hérault prend dans une soucoupe de fer l'eau provenant des mamelles sacrées, en boit, tout en prononçant une éloquente prière païenne qui commence : «O Nature! » Et tous les députés des départements boivent, chacun poussant les prières et les inspirations prophétiques qui lui viennent à l'esprit, — au milieu des soupirs de la musique qui deviennent des orages, du rugissement de l'artillerie et des voix humaines, ce qui termine fort bien le premier acte de cette solennité. 11 y a ensuite des processions sur les boulevards : les députés et les autorités sont attachés ensemble par un long ruban tricolore ; « les membres généraux du souverain », c'est-à-dire la foule, marchent pêle-mêle, armés de piques, de marteaux, d'outils et des emblèmes de leurs professions ; nous remarquons entre autres une charrue, et les vieillards Philémon et Baucis assis dessus, traînés par leurs descendants. Une multitude dè voix harmonieuses et discordantes remplissent l'air. Il y a un grand nombre d'arcs de triomphe, et au pied du premier nous apercevons, — qu'attendez-vous? — les héroïnes de l'insurrection des femmes. Les fortes dames des halles sont là (Théroigne est trop malade pour s'y trouver), avec des branches de chêne, des ornements tricolores, solidement assises sur leurs canons. Le beau Hérault, faisant une pause d'admiration devant elles, leur adresse des paroles éloquentes et flatteuses ; sur quoi elles se lèvent et suivent la marche. Digitized by Google

conduite par le beau Hérault, une musique douce soupire des notes qui expriment l'attente. Puis, dès que le puissant soleil lance ses premiers feux, colore les montagnes et le haut des cheminées de ses rayons dorés, Hérault est aux pieds de la grande Nature (elle est tout simplement de plâtre de Paris); Hérault prend dans une soucoupe de fer l'eau provenant des mamelles sacrées, en boit, tout en prononçant une éloquente prière païenne qui commence : « O Nature! » Et tous les députés des départements boivent, chacun poussant les prières et les inspirations prophétiques qui lui viennent à l'esprit, — au milieu des soupirs de la musique qui deviennent des orages, du rugissement de l'artillerie et des voix humaines, ce qui termine fort bien le premier acte de cette solennité.

Il y a ensuite des processions sur les boulevards : les députés et les autorités sont attachés ensemble par un long ruban tricolore; « les membres généraux du souverain », c'est-à-dire la foule, marchent pêle-mêle, armés de piques, de marteaux, d'outils et des emblèmes de leurs professions; nous remarquons entre autres une charrue, et les vieillards Philémon et Baucis assis dessus, traînés par leurs descendants. Une multitude de voix harmonieuses et discordantes remplissent l'air. Il y a un grand nombre d'arcs de triomphe, et au pied du premier nous apercevons, — qu'attendez-vous? — les héroïnes de l'insurrection des femmes. Les fortes *dames* des halles sont là (Théroigne est trop malade pour s'y trouver), avec des branches de chêne, des ornements tricolores, solidement assises sur leurs canons. Le beau Hérault, faisant une pause d'admiration devant elles, leur adresse des paroles éloquentes et flatteuses; sur quoi elles se lèvent et sui-

0 NATURE! 2 A 1 Et maintenant remarquez, sur la place de la Révolution, quelle peut être cette autre auguste statue enveloppée d'un voile — que nous enlevons rapidement au moyen de poulies et de cordes? La statue de la Liberté ! Elle aussi est de plâtre, mais elle espère se changer en métal ; elle est placée à l'endroit où se dressait autrefois le tyran Louis XV. « Trois mille oiseaux » sont lancés et partent dans l'univers entier, ayant autour du cou des écriteaux portant ces mots : Nous sommes libres, imilez-nous. Un holocauste de momeries royalistes et des défroques de ci-devant qu'on a pu réunir est livré aux flammes ; l'éloquence pontificale s'exprime par la bouche du beau Hérault, et des oraisons païennes sont prononcées. Et maintenant avançons, traversons la rivière. Nous trouvons encore une énorme sculpture , une immense montagne de plâtre : c'est le peuple-Hercule tenant sa massue victorieuse levée ; le dragon du fédéralisme girondin dresse ses cent têtes au-dessus d'un marais fétide. » — Nouvel accès d'éloquence de Hérault. Nous ne parlons pas du Champ de Mars et de l'autel de la patrie ; de l'urne des défenseurs tués, du niveau des charpentiers do la loi : il y a de telles clameurs, tant de gestes et de péroraisons, que les lèvres de Hérault doivent devenir blanches et sa langue se clouer à son palais (1). Vers les six heures, alors quele président harassé, que le patriotisme parisien s'asseyent en masse pour prendre un repas social tel quel, alors avec un pot écumant, ou un verre plein d'un liquide brillant, on inaugure cette ère nouvelle et très-nouvelle. Au fait, le nouveau calendrier de Romme n'est-il pas prêt? Sur tous les toits flot(I) Choix des rapports, t. XII, p. 432. CABLYLE. ni. — 14 Digitized by Google

Et maintenant remarquez, sur la place de la Révolution, quelle peut être cette autre auguste statue enveloppée d'un voile — que nous enlevons rapidement au moyen de poulies et de cordes? *La statue de la Liberté!* Elle aussi est de plâtre, mais elle espère se changer en métal; elle est placée à l'endroit où se dressait autrefois le tyran Louis XV. « Trois mille oiseaux » sont lancés et partent dans l'univers entier, ayant autour du cou des écriteaux portant ces mots : *Nous sommes libres, imitez-nous.* Un holocauste de momeries royalistes et des défroques de ci-devant qu'on a pu réunir est livré aux flammes; l'éloquence pontificale s'exprime par la bouche du beau Hérault, et des oraisons païennes sont prononcées.

Et maintenant avançons, traversons la rivière. Nous trouvons encore une énorme sculpture, une immense montagne de plâtre : c'est le peuple-Hercule tenant sa massue victorieuse levée; le dragon du fédéralisme girondin dresse ses cent têtes au-dessus d'un marais fétide. » — Nouvel accès d'éloquence de Hérault. Nous ne parlons pas du Champ de Mars et de l'autel de la patrie; de l'urne des défenseurs tués, du niveau des charpentiers de la loi : il y a de telles clameurs, tant de gestes et de péroraisons, que les lèvres de Hérault doivent devenir blanches et sa langue se clouer à son palais (1).

Vers les six heures, alors que le président harassé, que le patriotisme parisien s'asseyent en masse pour prendre un repas social tel quel, alors avec un pot écumant, ou un verre plein d'un liquide brillant, on inaugure cette ère nouvelle et très-nouvelle. Au fait, le nouveau calendrier de Romme n'est-il pas prêt? Sur tous les toits flot-

(1) *Choix des rapports*, t. XII, p. 432.

242 LA TERREUR, tent de petits drapeaux tricolores surmontés de la pique et du bonnet de la Liberté. Sur tous les murs des maisons, car ni le patriote, ni le suspect ne veulent rester en arrière, on lit cette inscription : République une et indivisible . Liberté , égalité , fraternité ou la mort . Quant au nouveau calendrier, nous devons dire ici, plutôt qu'ailleurs, que les savants ont été frappés des défauts et des imperfections du calendrier ; on a résolu qu'il en fallait un nouveau. Maréchal, l'athée, environ dix ans auparavant, proposait un nouveau calendrier, affranchi du moins de superstition. La municipalité l'accepte aujourd'hui faute de mieux; en tout cas, ayons ou celui de Maréchal ou un autre meilleur, — l'ère nouvelle étant venue. Des pétitions en grand nombre ont été adressées a cet effet, et en vérité, depuis plus d'un an, tous les corps publics, les journalistes et les patriotes en général, ont pris pour date la première année de la république . C'est un sujet qui ne manque pas de difficultés, mais la Convention a pris sa décision, etRomme, comme nous le disons, a médité sur ce sujet. Ce n'est point le calendrier de Maréchal, mais un meilleur, celui de Romme que nous aurons. Romme, aidé par un Monge, un Lagrange et autres, fournit les mathématiques; Fabre d'Églantine fournit la nomenclature poétique, et ainsi, le 5 octobre 1793, après beaucoup de peines, on lance ce nouveau calendrier républicain, leur ouvrage, tout à fait au complet, et de par la loi il est mis en vigueur. Quatre saisons égales, douze mois égaux chacun de trente jours, ce qui fait trois cent soixante jours, et cinq jours de plus dont il reste à disposer. Les cinq jours de surplus seront des jours^de fêtes, de réjouissance, et seront appelés les cinq sans-culottides. La fête du génie* celles DIJjitized b/ Google

0 NATURE! 243 du travail, des actions, des récompenses, et de la pensée, ce sont les cinq sans-culottides. Ainsi le grand cercle ou l'année est complétée; seulement à chaque quatrième année, appelée autrefois bissextile, nous introduisons un sixième jour sans-culottide, désigné sous le nom de fête de la révolution. Et maintenant, quant au jour du commencement qui offre des difficultés, n'est-ce pas une des plus heureuses coïncidences que la république elle-même ait commencé le 21 septembre juste à l'équinoxe de l'automne. L'équinoxe de l'automne, à minuit, par le méridien de Paris, en l'an 1792 de l'ère chrétienne, sera donc le point à partir duquel on commencera à calculer l'ère nouvelle. Vendémiaire , brumaire , frimaire ; ou bien, comme on pourrait dire en anglais hybride, vintagearious , fogarious , frostarious : ce sont là les trois mois d'automne. Nivôse , pluviôse , ventôse , ou snowous rainons, w indous , sont notre saison d'hiver. Germinal, floréal, prairial, ou buddal , fl orner al, meadowal, sont notre saison de printemps. Messidor, thermidor, fructidor (dor provenant du grec et signifiant présent), reapidor, heatidor, fruitidor, sont l'été de la république. Ces douze mois divisent l'année républicaine. Quant aux subdivisions, risquons tout de suite un coup hardi, adoptons votre système décimal ; au lieu de la semaine, vieille comme le monde, prenons la décade. Il y a, par conséquent, trois décades dans chaque mois, ce qui est très-régulier, et le décadi ou le dixième jour sera toujours le «jour de repos». Et le jour du sabbat chrétien que deviendra-t-il? Cela le regarde. Tel est, en peu de mots, le nouveau calendrier de Romme et de la Convention, calculé pour le méridien de Paris et l'évangile de Jean-Jacques. Ce n'est pas Digitized by Google

d'aujourd'hui qui lisent l'histoire de France ; l'esprit est confondu avec ces messidors, jusqu'à ce qu'enfm, pour son propre intérêt, on soit forcé de se faire quelque règle pour passer du nouveau style à l'ancien style, et qu'on s'y arrête (1). Le calendrier de Romme a joué un grand rôle dans cette époque dans tous les journaux, les mémoires, les actes publics; une nouvelle ère qui subsista douze ans et au delà, ne doit pas être dédaignée. Que le lecteur donc passe, à l'aide de notre tableau, si besoin est, du nouveau style à l'ancien, appelé aussi « style de V esclavage ; » quant à nous, dans ces pages, nous emploierons autant que possible le dernier seulement. Ainsi, la France, avec les nouvelles fêtes des Piques, et la nouvelle ère ou le nouveau calendrier, accepta sa nouvelle constitution ; constitution la plus démocratique qu'on ait jamais confiée au papier. Mise en pratique, comment marchera-t-elle ? Les députations patriotiques en solliciII y a cinqsans-culottides, et un jour de plus dans les années bissextiles, à ajouter à la fin de fructidor. Le nouveau calendrier a cessé le 1er janvier 1806. (Voy. Choix des rapports.) Digitized by Google

(1) Le 22 septembre 1792 est le 1er vendémiaire de l'an I, et les nouveaux mois sont tous de trente jours, par conséquent,

Ajoutez au quantième de		vous aurez le quantième de	
Vendémiaire	21 jours.	Septembre, qui a	30 jours.
Brumaire	21 —	Octobre,	31 —
Frimaire	20 —	Novembre,	30 —
Nivôse	20 —	Décembre,	31 —
Pluviôse	19 —	Janvier,	31 —
Ventôse	18 —	Février,	28 —
Germinal	20 —	Mars,	31 —
Floréal	19 —	Avril,	30 —
Prairial	19 —	Mai,	31 —
Messidor	18 —	Juin,	30 —
Thermidor	18 —	Juillet,	31 —
Fructidor	17 —	Août,	31 —

245 L’AKME TRANCHANTE, tent de temps en temps la jouissance, demandent qu’on la mette à l’épreuve. Cependant on n’ose, c’est inopportun pour le moment. Quelques semaines plus tard, le salut public , par l’organe de Saint-Just, fait un rapport, disant que, dans les circonstances présentes, l’état de la France est révolutionnaire, « que son gouvernement doit être révolutionnaire jusqu’à la pacification! » C’est donc seulement sur le papier, et comme espoir, qu’elle doit exister, cette pauvre constitution ; — et, sous cette forme, nous pouvons la considérer comme reposant encore maintenant avec une infinité d’autres choses, dans ces limbes près de la lune. Elle n’a jamais existé, n’existera jamais que sur le papier. V L'ARME TRANCHANTE. Au fait, ce ne sont pas des théorèmes sur le papier qu’il faut à la France maintenant, c’est du fer et de l'audace. La Vendée n’est-elle pas encore en feu? — hélas ! trop à la lettre! car le coquin de Rossignol incendie les moulins à blé ; le général Santerre n’a rien pu faire ; le général Rossignol, dans son aveugle furie, souvent ivre, fait moins que rien. La rébellion s’étend, devient plus furieuse que jamais. Heureusement ces maigres figures de Don Quichotte que nous avons vues sortir de Mayence, « ayant juré de ne pas agir contre la coalition pendant une année, » sont arrivées à Paris. La Convention nationale les entasse dans des voitures de poste et des chariots, et les expédie promptement en Vendée. Là ils se battent 14. zed by Google

tent de temps en temps la jouissance, demandent qu'on la mette à l'épreuve. Cependant on n'ose, c'est inopportun pour le moment. Quelques semaines plus tard, *le salut public*, par l'organe de Saint-Just, fait un rapport, disant que, dans les circonstances présentes, l'état de la France est révolutionnaire, « que son gouvernement doit être révolutionnaire jusqu'à la pacification ! » C'est donc seulement sur le papier, et comme espoir, qu'elle doit exister, cette pauvre constitution ; — et, sous cette forme, nous pouvons la considérer comme reposant encore maintenant avec une infinité d'autres choses, dans ces limbes près de la lune. Elle n'a jamais existé, n'existera jamais que sur le papier.

V

L'ARME TRANCHANTE.

Au fait, ce ne sont pas des théorèmes sur le papier qu'il faut à la France maintenant, c'est du fer et de l'audace.

La Vendée n'est-elle pas encore en feu? — hélas ! trop à la lettre ! car le coquin de Rossignol incendie les moulins à blé ; le général Santerre n'a rien pu faire ; le général Rossignol, dans son aveugle furie, souvent ivre, fait moins que rien. La rébellion s'étend, devient plus furieuse que jamais. Heureusement ces maigres figures de Don Quichotte que nous avons vues sortir de Mayence, « ayant juré de ne pas agir contre la coalition pendant une année, » sont arrivées à Paris. La Convention nationale les entasse dans des voitures de poste et des chariots, et les expédie promptement en Vendée. Là ils se battent

246 LA TERREUR, vaillamment dans des escarmouches et des engagements obscurs, sous les ordres du coquin de Rossignol : qu'ils sauvent, sans recevoir de lauriers, la république, et « qu'ils soient successivement massacrés jusqu'au dernier » (1). La coalition, comme une marée de feu, ne montet-elle pas? La Prusse par le nord-est découvert; l'Autriche et l'Angleterre par le nord-ouest. Le général Houchard n'y réussit pas mieux que le général Custine avant lui, qu'il y fasse attention 1 Dans l'est et l'ouest des Pyrénées, l'Espagne se déploie; les bannières des Bourbons déployées, elle inonde le Midi. Les cendres et les tisons des Girondins écrasés couvraient déjà cette région. Marseille est abattue, non éteinte; elle s'éteindra dans le sang. Toulon, frappé] de terreur, ayant été trop loin pour tourner casaque, s'est jeté dans les bras des Anglais. Sur l'arsenal de Toulon flotte un drapeau : — ce n'est pas môme la fleur de lis du prétendant Louis ; c'est la maudite croix de Saint-George d'Angleterre et de l'amiral Hoodl Tout ce qui restait à la France de matériel naval, d'arsenaux , de cordages , de bâtiments de guerre, s'est livré à ces « ennemis du genre humain » . Assiégez-le, bombardez-le, vous représentants Barras, Fréron, Robespierre le jeune ; toi, général Cartaux ; toi, général Dugommier ; avant tous, toi, remarquable major d'artillerie, Napoléon Buonaparte I Hood se fortifie, s'approvisionne, il semble vouloir en faire un nouveau Gibraltar. Mais voilà, dans une nuit d'automne, une des dernières du mois d'août, qu'une clarté de soleil rougoâtre s'élève au-dessus de la ville de Lyon, accompagnée d'un bruit à (1) Deux Amis , t. XI, p. 147 ; t. XIII, p. 160-192, etc.

L’ARME TRANCHANTE. 247 rendre sourd l’univers. Cette clarté, quelle est-elle? C’est la poudrière de Lyon, c’est l’arsenal avec ses quatre poudrières, qui ont éclaté dans le bombardement, et sauté en l’air, entraînant avec eux «cent quinze maisons », lançant une lumière, on peut se l’imaginer, semblable à celle du soleil en plein midi, avec un rugissement qui ne le cède qu’à celui de la trompette du jugement dernier! Tous les êtres vivants endormis sont réveillés partout. Quel fut ce spectacle, dont les yeux de l’histoire ont été témoins dans l’éblouissement de ce soleil nocturne î Les toits du malheureux Lyon, tous ses dômes, ses clochers, apparaissent un instant. Le Rhône et la Saône montrent soudain leurs flots enflammés, ainsi que les hauteurs et les vallées, les hameaux et les douces prairies, et toute la région d’alentour. — Les hauteurs, hélas 1 sont couvertes d’escarpes et de contrescarpes, de retranchements, de courtines, de redoutes; les artilleurs en uniforme bleu, comme les démons de la poudre, remplissent leur métier infernal, au milieu de cette nuit sinistre! Que l’obscurité recouvre tout cela, car en vérité cela fait mal à voir. Chalier avait raison, sa mort coûte cher à la ville. Les commissaires de la Convention, les congrès de Lyon, ainsi que l’incendie, ont paru et disparu, et il y a eu action et réaction, de pis en pis ; et enfin on en est arrivé à ceci : le commissaire Dubois Crancé, « avec soixantedix mille hommes et toute l’artillerie de plusieurs provinces », bombarde Lyon jour et nuit. De plus grands malheurs sont encore à venir. La famine est dans Lyon, ainsi que l’incendie et la ruine. Désespérées sont les sorties des assiégés. Le brave Précv, leur colonel et leur commandant national, fait ce que peut faire un homme ; mais ses coups de désespoir — — Btgiltzed by Google

r 248 LA TERREUR. sont sans résultat. Les vivres sont coupés; il n'entre dans notre cité que des boulets et des bombes ! l'arsenal a poussé un rugissement épouvantable; l'hôpital même sera détruit et les malades ensevelis vivants. Un drapeau noir flotte sur ce noble édifice, implorant la pitié des assiégeants, car quoique fous, en sont-ils moins nos frères? Dans leur aveugle fureur, ils le prennent pour un drapeau de défi, et c'est de ce côté-là qu'ils tirent le plus. Le mal s'étend toujours de plus en plus, et où s' arrêtera-t-il , sinon quand il aura atteint le dernier degré? Le commissaire Dubois n'écoute ni excuses, ni discours ; il ne veut que ces mots : Nous nous rendons à discrétion. Lyon renferme des Jacobins soumis, des Girondins dominants, des royalistes secrets. Et aujourd'hui qu'une folie sans oreilles, que les boulets de canon l'enveloppent, la municipalité au désespoir ne volera-t-elle pas à la fin dans les bras même du royalisme? Sa Majesté sarde devait apporter du secours, mais elle a fait défaut. L'émigré d'Autichamp, au nom de deux Altesses royales prétendantes, traverse la Suisse avec du renfort ; il marche, mais il n'est pas encore arrivé. Précy hisse la fleur de lis ! A la vue de ce drapeau, tous les vrais Girondins tristement déposent leurs armes : — que nos frères tricolores nous foudroient donc , et nous massacrent dans leur colère ; nous ne voulons pas vaincre avec vous. Pour éviter la famine, les femmes et les enfants sont chassés de la ville ; Dubois inexorable les renvoie ; — il répand la flamme et la folie. Nos « redoutes en balles de coton » sont prises et reprises ; Précy, sous la fleur de lis porte la bravoure jusqu'au désespoir. Que deviendra Lyon? c'est un siège de soixante-dix jours (1). (1) Deux Amis, t. XI, p. 80-147.

 Voyez, dans ces mêmes semaines, loin dans les eaux de TOuest, dans la baie de Biscaye, est un sale et noir petit navire marchand, ayant pour maître un Ecossais, sous les écoutilles duquel reposent, désolés, — dernier . noyau du girondinisme au désespoir, les députés venus de Quimper ! Plusieurs se sont dispersés, cachés partout où ils pouvaient. Le pauvre Riouffe est tombé dans les serres du Comité révolutionnaire et les prisons de Paris. Le reste est ici sous les écoutilles ; le respectable Pétion, aux cheveux gris, le colérique Buzot, le soupçonneux Louvet, le jeune et brave Barbaroux et autres. Ils se sont échappés de Quimper et réfugiés dans cette misérable barque; ils sont maintenant ballottés là et se débattent exposés aux dangers des vagues, à celui des Anglais et à un pire encore, à celui des Français; bannis par le ciel et la terre dans le fond crasseux de ce navire marchand écossais, tandis que l’Atlantique stérile exerce autour d’eux ses fureur. Ils se dirigent vers Bordeaux, ils verront s’il y a encore là quelques étincelles d’espérance. Entrer dans Bordeaux, ô amis I Les sanguinaires représentants conventionnels, Tallien et autres de même espèce, munis de leurs arrêts, de leurs guillotines, y sont arrivés ; la respectabilité est mise en terre, le jacobinisme y règne en souverain. De ce débarcadère de la Réole, du bec dy Ambès, la Mort pâle agite la lame tranchante de son épée révolutionnaire, vous guette et vous repousse ailleurs. D’un côté ou d’un autre de ce bec d’Ambès le patron écossais mouillera avec difficulté ; enfin cet homme habile et crasseux débarquera avec peine les Girondins à terre ; — et après avoir reconnu le terrain, ils disparaîtront promptement sous terre, et ainsi par des voies souterraines, dans des caveaux, dans des cabinets secrets

250 LA TERREUR, d’amis, dans des greniers à foin, dans les caves de SaintEmilion et de Libourne, ils fuiront la mort cruelle (1), Jamais sénateurs furent-ils si malheureux l VI CONTRE LES TYRANS. A tous ces obstacles incalculables, à toutes ces horreurs et ces désastres, que peut opposer une convention jacobine? L’esprit du jacobinisme, qui ne calcule pas, et la frénésie sans formule du sans-culottisme ! Nos ennemis pèsent sur nous, dit Danton, mais ils ne nous vaincront pas, « nous brillerons plutôt la France ». Les comités de sûreté , de salut , se sont élevés « à la hauteur des circonstances » . Que tous les mortels s’élèvent de même à la hauteur 1 que les quarante-quatre mille sections et leurs comités révolutionnaires fassent vibrer toutes les fibres de la république, et que chaque Français sente qu’il faut agir ou mourir. Ce sont les artères du jacobinisme, ces sections et ces comités. Danton, par l’organe de Barrère et du salut public , décrète qu’il y aura à Paris, d’après la loi, deux réunions par semaine; de plus, que le citoyen pauvre sera payé pour y assister, et recevra pour son salaire du jour quarante sous (2). Voilà la fameuse loi des quarante sous, « stimulant actif pour le sans-culottisme, pour l’artère vitale du jacobinisme. Le 23 août, le Comité de salut public, toujours par l’or(1) Louvet, p. 180-199. (2) Moniteur , séance du 5 septembre 1793. Digilized by Google

CONTRE LES TYRANS. 251 gane de Barrère, a proclamé, en termes qui méritent d'être rappelés, son rapport, qui devient bientôt loi, sur la levée en masse. La France entière, les hommes et les ressources de toute sorte qu'elle renferme, sont mis en réquisition » , dit Barrère en langage de Tyrtée ; c'est de lui ce que nous avons de mieux. « république est une vaste cité en état de siège », deux cent cinquante forges seront établies ces jours-là dans le jardin du Luxembourg et autour des murs des Tuileries, à l'extérieur, pour fabriquer des canons, des fusils, sous les yeux du ciel et de la terre ! De tous leurs hameaux vers leurs chefs-lieux, de tous les chefs-lieux vers le camp et le théâtre de la guerre, les enfants de la liberté marcheront ; leur bannière doit porter ces mots : « Le peuple français debout contre les tyrans. » « Les jeunes gens iront se bat» tre, c'est leur devoir de vaincre; les hommes mariés » forgeront les armes, transporteront les bagages et l'ar» tiilerie, pourvoiront aux provisions. Les femmes tra» vailleront aux vêtements des soldats, feront des tentes, » serviront dans les hôpitaux. Les enfants effileront le » vieux linge pour en faire de la charpie. Les vieillards » devront se rendre sur les places publiques, et là, par » leurs voix, exciter le courage des jeunes gens ; prêcher » la haine des rois et l'unité de la république (1). » Paroles tyrtéennes qui résonnent dans tous les cœurs français. Avec ces dispositions d'esprit, puisqu'on l'y force, la France se précipitera de nouveau sur ses ennemis, s'élançant à corps perdu ; elle ne calcule ni dépenses, ni conséquences, n'observant d'autre loi, d'autre règle que cette loi suprême, le salut du peuple 1 Elle a pour armes tout (1) Débat* , séance du 23 août 1793*

252 LA TERREUR, le fer qui est en France, pour force celle de tous les hommes, femmes et enfants que renferme la France. Là, sous leurs deux cent cinquante hangars de forgerons, dans les jardins du Luxembourg ou des Tuileries, laissons-les forger leurs armes, sous les yeux du ciel et de la terre. Or, avec cette audace héroïque contre l'ennemi étranger, la sombre vengeance contre l'ennemi domestique peut-elle faire défaut? L'artère vitale des comités révolutionnaires est excitée par celte loi des quarante sous. Le député Merlin, pas celui de Thionville, que nous avons vu sortir de Mayence à cheval, mais Merlin de Douai, nommé plus tard Merlin le suspect , — vient une semaine après, environ, présenter sa fameuse et universelle loi des suspects ; il ordonne à toutes les sections, par l'organe de leurs comités, d'arrêter immédiatement toute personne suspecte, et expliquant en même temps quelles sont celles qui doivent être considérées comme suspectes et susceptibles d'arrestation. «Est suspect», dit-il, «quiconque, » par ses actions, ses paroles et ses écrits, est, — pour » tout dire en un mot, devenu suspect (1). » — De plus, Chaumette, enchérissant encore, dans ses placards municipaux et ses proclamations, ira jusqu'à dire - que vous pouvez presque reconnaître un suspect et l'empoigner dans la rue, — l'envoyer au comité et en prison. Faites attention à vos paroles, faites attention aussi à votre air ; si vous n'ètes pas suspect d'autre chose, vous pouvez être, comme on le disait, « suspect d'être suspect ! » car ne sommes-nous pas en état de révolution ? Jamais loi plus effrayante n'a été mise en pratique dans une nation. Toutes les prisons et les maisons d'arrêt sur (1) Moniteur, séance du 17 septembre 1793.

 le sol français sont remplies jusqu'aux toits ; quarantequatre mille comités, semblables à autant de foules de moissonneurs et de glaneurs, moissonnent la France ; ils font leurs moissons et les engrangent dans ces maisons. Moissons d'ivraie aristocratique. De peur même que les quarante-quatre mille, chacun dans son propre champ de blé, ne se trouvent insuffisants, nous aurons une « armée révolutionnaire ambulante » forte de six mille hommes, sous de bons capitaines ; cette armée parcourra le pays en tous sens et se lancera partout où il se trouvera une semblable moisson à abattre. Voilà ce que la municipalité et la société-mère ont demandé dans leurs pétitions ; ce que la Convention a décrété (1) : que les aristocrates, les fédéraux, les messieurs disparaissent, et que les mortels tremblent: «Le sol de la liberté sera nettoyé » , — par la vengeance ! Jusqu'à présent le tribunal révolutionnaire n'a pas eu un jour de repos. Blanchelande, pour la perte de SaintDominique ; « les conspirateurs d'Orléans » , pour assassinat, pour attaque contre le député sacré Léonard Bourdon ; ceux-là avec beaucoup d'autres, pour lesquels la vie était douce, sont morts. Chaque jour la grande guillotine reçoit sa pâture. Semblable à un spectre noir, chaque soir roule ce tombereau de la mort à travers la multitude des vivants. Les rues bruyantes en frissonnent sur le moment, l'oublient l'instant d'après. Les aristocrates I ils furent coupables envers la république, leur mort, ne serait-ce que par la confiscation de leurs biens, sera utile à la république. Vive la république ! Dans les derniers jours d'août, tombe une plus uoblc (1) Moniteur, séances du 5, 9. 11 septembre. Càrlïle. ltl. — 15 Digitized by Google

le sol français sont remplies jusqu'aux toits; quarante-quatre mille comités, semblables à autant de foules de moissonneurs et de glaneurs, moissonnent la France ; ils font leurs moissons et les engrangent dans ces maisons. Moissons d'ivraie aristocratique. De peur même que les quarante-quatre mille, chacun dans son propre champ de blé, ne se trouvent insuffisants, nous aurons une « armée révolutionnaire ambulante » forte de six mille hommes, sous de bons capitaines ; cette armée parcourra le pays en tous sens et se lancera partout où il se trouvera une semblable moisson à abattre. Voilà ce que la municipalité et la société-mère ont demandé dans leurs pétitions ; ce que la Convention a décrété (1) : que les aristocrates, les fédéraux, les *messieurs* disparaissent, et que les mortels tremblent : « Le sol de la liberté sera nettoyé », — par la vengeance !

Jusqu'à présent le tribunal révolutionnaire n'a pas eu un jour de repos. Blanchelande, pour la perte de Saint-Dominique ; « les conspirateurs d'Orléans », pour assassinat, pour attaque contre le député sacré Léonard Bourdon ; ceux-là avec beaucoup d'autres, pour lesquels la vie était douce, sont morts. Chaque jour la grande guillotine reçoit sa pâture. Semblable à un spectre noir, chaque soir roule ce tombereau de la mort à travers la multitude des vivants. Les rues bruyantes en frissonnent sur le moment, l'oublient l'instant d'après. Les aristocrates ! ils furent coupables envers la république, leur mort, ne serait-ce que par la confiscation de leurs biens, sera utile à la république. *Vive la république !*

Dans les derniers jours d'août, tombe une plus noble

26i LA TERREUR, tête, celle du général Gustine. Custiqe était accusé de dureté,- d'incapacité, de perfidie, enfin accusé de bien des choses; il ne fut reconnu coupable, nous devons le dire, que d'une seule chose, d'insuccès. En entendant sa sentence inattendue, « Gustine tombe aux pieds du Crucifix a , et y demeure silencieux pendant deux heures. Il passa sur la place de la Révolution, les larmesaux yeux, la prière sur les lèvres, jetant des regards sur le couperet brillant ; il monta promptement au haut (1), et promptement fut rayé de la liste des humains, Il avait fait la guerre en Amérique, c'était un homme fier et brave, et son destin l'a amené là. Le deux du même mois, à trois heures du matin, une voiture roulait, les persiennes baissées, du Temple à la Conciergerie. Dans l'intérieur étaient deux officiers munU cipaux et Marie-Antoinette, un jour reine de France ! Elle était dans cette Conciergerie, renfermée dans une affreuse cellule, privée de ses enfants, de ses amis, de tout espoir ; elle y est depuis bien des semaines, attendant l'heure de la fin (2). La guillotine, on le voit, va toujours de plus en plus vite, comme tout le reste. La guillotine, par sa promptitude, donne une idée de l'activité générale de la république. Le cliquetis de cet énorme couperet s'élevant et retombant dans une horrible systole-diastole, est une partie de cet énorme mouvement vital et de la pulsation du système des sans-culottes 1 — « Les conspirateurs d'Orléans » et ceux qui ont assailli un député doivent périr, malgré tous les pleurs et toutes les supplications, tant la personne (1) Deux Amis , t. XI, p. 148-188. (2) Mémoires particuliers de la captivité à la tour du Temple, par la duchesse d'Angoulême (Paris, 21 janvier 1817). Digitized by Google

tête, celle du général Custine. Custine était accusé de dureté, d'incapacité, de perfidie, enfin accusé de bien des choses; il ne fut reconnu coupable, nous devons le dire, que d'une seule chose, d'insuccès. En entendant sa sentence inattendue, « Custine tombe aux pieds du Crucifix », et y demeure silencieux pendant deux heures. Il passa sur la place de la Révolution, les larmes aux yeux, la prière sur les lèvres, jetant des regards sur le couperet brillant; il monta promptement au haut (1), et promptement fut rayé de la liste des humains. Il avait fait la guerre en Amérique, c'était un homme fier et brave, et son destin l'a amené là.

Le deux du même mois, à trois heures du matin, une voiture roulait, les persiennes baissées, du Temple à la Conciergerie. Dans l'intérieur étaient deux officiers municipaux et Marie-Antoinette, un jour reine de France! Elle était dans cette Conciergerie, renfermée dans une affreuse cellule, privée de ses enfants, de ses amis, de tout espoir; elle y est depuis bien des semaines, attendant l'heure de la fin (2).

La guillotine, on le voit, va toujours de plus en plus vite, comme tout le reste. La guillotine, par sa promptitude, donne une idée de l'activité générale de la république. Le cliquetis de cet énorme couperet s'élevant et retombant dans une horrible systole-diastole, est une partie de cet énorme mouvement vital et de la pulsation du système des sans-culottes! — « Les conspirateurs d'Orléans » et ceux qui ont assailli un député doivent périr, malgré tous les pleurs et toutes les supplications, tant la personne

(1) *Deux Amis*, t. XI, p. 148-188.

(2) *Mémoires particuliers de la captivité à la tour du Temple*, par la

Màrh4H?

 cause telle que jamais ces vieux murs n'en virent une semblable : c'est le jugement de Marie-Antoinette. Celle qui fut la plus brillante des reines, aujourd'hui flétrie, défigurée, délaissée, comparaît à la barre judiciaire de Fouquier-Tinville pour y défendre sa vie. L'acte d'accusation lui fut signifié la veille (1). Pour répondre à de telles vicissitudes dans la fortune des hommes, quelles expressions peuvent être assez fortes? le silence seul convient. On trouve peu de choses imprimées aussi tragiques, et même aussi épouvantables que ces pages sèches du Bulletin du tribunal révolutionnaire, qui ont pour titre : Jugement de la veuve Capet. Ténèbres, ténèbres comme dans une fatale éclipse, comme dans les pèles empires de Pluton ! juges plutoniens, plutonique Tinville, entourés neuf fois par le Styx et le Léthé, et le Phlégéthon qui roule des flammes, et le Cocyte appelé le fleuve des lamentations. Les témoins assignés sont vraiment comme des esprits ; qu'ils soient à charge ou à décharge, euxmêmes ils sont tous suspendus au-dessus de la mort et de la condamnation ; ils sont marqués dans notre imagination comme la proie de la guillotine. Legrand ci-devant comte d'Estaing, désireux de se montrer patriote, ne peut échapper, non plus que Bailly, qui, lorsqu'on lui demande s'il connaissait l'accusée, répond en s'inclinant respectueusement de son côté : « Ah ! oui, je connais madame. » Des ex-patriotes sont là, durement traités, tels que le procureur Manuel, des ex-ministres dépouillés de leur splendeur. Nous avons la froide impassibilité aristocratique, qui ne se dément pas même dans le Tartare; la stupidité féroce des caporaux patriotes, des blanchisseuses patriotes, (1) Procès de la reine (Deux Amis, t. XI, p. 251-381).

257 MARIE-ANTOINETTE, qui ont beaucoup à dire à propos de complots, de trahisons, du 10 août, de l'ancienne insurrection des femmes, car aujourd'hui tout est crime pour celle qui a perdu. Marie-Antoinette, dans cet abandon complet, dans cette heure d'extrême besoin, ne se manque pas à elle-même, cette femme impériale. Sa contenance, dit-on, pendant la lecture de cette infâme accusation, resta calme; « on remarqua que de temps en temps elle remuait ses doigts, comme lorsqu'on touche du piano». Vous distinguez, non sans intérêt, même dans ce triste bulletin révolutionnaire, qu'elle se comporte en reine. Ses réponses sont promptes, précises, souvent d'une brièveté laconique. La fermeté qui, va jusqu'au dédain sans cesser d'être digne, se voile sous un langage calme. « Vous persistez donc à nier? — Mon intention n'est pas de nier, je n'ai dit que la vérité, j'y persiste. » L'infâme Hébert apporte son témoignage sur beaucoup de points, et en particulier sur un fait concernant Marie-Antoinette et son jeune fils, — tel que jamais le langage humain n'aurait dû en être sali... Elle réplique à Hébert. Un des membres du jury fait observer qu'elle n'a pas répondu à ceci. « Je n'ai pas répondu » , s'écrie-t-elle avec émotion, « parce que la nature se refuse à répondre à une charge semblable portée contre une mère. J'en appelle à toutes les mères qui sont ici ! » Robespierre, quand il en entendit parler, éclata, au point presque de lancer une imprécation contre cette brute d'Hébert (1), dont l'ignoble mensonge est retombé sur sa tête ignoble. A quatre heures, le mercredi matin, après deux jours et deux nuits d'interrogatoire, le verdict est rendu : arrêt de mort. « Avezvous quelque chose à dire? » L'accusée secoua la tête sans (1) Villate, Causes secrètes de la révolution de thermidor (Paris, 1825), p. 179. Digitized by Google

qui ont beaucoup à dire à propos de complots, de trahisons, du 10 août, de l'ancienne insurrection des femmes, car aujourd'hui tout est crime pour celle qui a *perdu*.

Marie-Antoinette, dans cet abandon complet, dans cette heure d'extrême besoin, ne se manque pas à elle-même, cette femme impériale. Sa contenance, dit-on, pendant la lecture de cette infâme accusation, resta calme ; « on remarqua que de temps en temps elle remuait ses doigts, comme lorsqu'on touche du piano ». Vous distinguez, non sans intérêt, même dans ce triste bulletin révolutionnaire, qu'elle se comporte en reine. Ses réponses sont promptes, précises, souvent d'une brièveté laconique. La fermeté qui, va jusqu'au dédain sans cesser d'être digne, se voile sous un langage calme. « Vous persistez donc à nier? — Mon intention n'est pas de nier, je n'ai dit que la vérité, j'y persiste. » L'infâme Hébert apporte son témoignage sur beaucoup de points, et en particulier sur un fait concernant Marie-Antoinette et son jeune fils, — tel que jamais le langage humain n'aurait dû en être sali... Elle réplique à Hébert. Un des membres du jury fait observer qu'elle n'a pas répondu à *ceci*. « Je n'ai pas répondu », s'écrie-t-elle avec émotion, « parce que la nature se refuse à répondre à une charge semblable portée contre une mère. J'en appelle à toutes les mères qui sont ici ! » Robespierre, quand il en entendit parler, éclata, au point presque de lancer une imprécation contre cette brute d'Hébert (1), dont l'ignoble mensonge est retombé sur sa tête ignoble. A quatre heures, le mercredi matin, après deux jours et deux nuits d'interrogatoire, le verdict est rendu : arrêt de mort. « Avez-vous quelque chose à dire? » L'accusée secoua la tête sans

(1) Villate, *Causes secrètes de la révolution de thermidor* (Paris, 1825), p. 179.

258 LA TERREUR, parler. Les flambeaux touchent à leur fin, le jour approche; et pour elle aussi le temps est accompli, le jour de l'éternité va se lever. Cette salle de Tinville est obscure, mal éclairée, excepté où se tient la reine. Elle la quitte en silence, pour aller à la inorE Deux processions ou marches royales* séparées par l'espace de vingt-trois ans, nous ont souvent frappés d'un étrange sentiment de contrastes. La première est celle d'une belle archiduchesse ou dauphine, quittant sa vieille ville natale à l'Age de quinze ans, avec des espérances telles qu'aucune autre fille d'Eve n'en avait eu. « Le lende» main », dit Weber, témoin oculaire, «la dauphine » quitta Vienne. Toute la ville était dehors ; d'abord » avec un chagrin silencieux. Elle parut, on la vit s'en» foncer dans la voiture, le visage baigné de larmes ; ca» chant ses yeux, tantôt avec son mouchoir, tantôt avec » ses mains ; quelquefois mettant la tôto à la portière pour » revoir encore ce palais de ses pères où elle ne devait » plus revenir. Elle exprimait ses regrets, sa gratitude à » ce bon peuple, qui était là en masse pour lui faire ses » adieux. Alors co ne sont plus des larmes, mais des » cris perçants de tous côtés. Hommes et femmes tous à » la fois s'abandonnent à leur chagrin. On entendait un » bruit de deuil dans les rues et les avenues de Vienne (1) . » Le dernier des courriers qui la suivaient disparut, et » la foule se dissipa. » La jeune vierge impériale de quinze ans est devenue une veuve découronnée, épuisée, de trente-huit ans, blanchie avant le temps. Voici sa dernière procession : «Quelques » minutes après le jugement rendu, les tambours battaient (1) Weber, p. 1-G. Digitized by Google

MARIE-ANTOINETTE. *39 » aux champs, pour qu'on prît les armes dans toutes les sec» tions; au lever du soleil, la force armée était sur pied, » les canons placés aux bouts des ponts, sur les places, » dans les carrefours, tout le long du chemin du palais de » justice à la place de la Révolution. Vers dix heures, de » nombreuses patrouilles circulaient dans les rues ; trente » mille fantassins et cavaliers étaient sous les armes. A » onze heures Marie-Antoinette fut amenée. Elle portait » un déshabillé de piqué blanc ; elle était conduite h la » place de l'exécution de la môme manière qu'un criminel » ordinaire, liée, sur un chariot, accompagnée d'un prêtre » constitutionnel en costume de laïque, et escortée dé » nombreux détachements d'infanterie et de cavalerie. » Elle jette des regards d'indifférence sur ces militaires, » et sur le double rang de troupes, tout le long de la » route. Il n'y avait dans sa contenance ni abattement, » ni hauteur. Quant aux cris de : Vive la république! et A » bas la tyrannie ! qui l'accompagnaient pendant le trajet, » elle semblait n'y faire aucune attention, Elle parlait peu; » à son confesseur. Les banderoles tricolores flottant sur » les toits attirèrent son attention ; dans les rues du Roule » et Saint-Honoré, elle remarqua aussi les inscriptions » placées sur les façades des maisons. En arrivant sur la » place de la Révolution, ses regards se portèrent sur » le jardin national , autrefois les Tuileries; ses traits » dans ce moment-là exprimèrent une légère émotion. » Elle monta à l'échafaud avec assez de courage ; à midi » et quart sa tête tombait. Le bourreau la montra au » peuple au milieu des cris universels et prolongés de : » Vive la république ! » (1) (1) Dtux Amt'fjt. XI, p. 301. Digitized by Google

» aux champs, pour qu'on prît les armes dans toutes les sec-
» tions ; au lever du soleil, la force armée était sur pied,
» les canons placés aux bouts des ponts, sur les places,
» dans les carrefours, tout le long du chemin du palais de
» justice à la place de la Révolution. Vers dix heures, de
» nombreuses patrouilles circulaient dans les rues ; trente
» mille fantassins et cavaliers étaient sous les armes. A
» onze heures Marie-Antoinette fut amenée. Elle portait
» un déshabillé de piqué blanc ; elle était conduite à la
» place de l'exécution de la même manière qu'un criminel
» ordinaire, liée, sur un chariot, accompagnée d'un prêtre
» constitutionnel en costume de laïque, et escortée de
» nombreux détachements d'infanterie et de cavalerie.
» Elle jette des regards d'indifférence sur ces militaires,
» et sur le double rang de troupes, tout le long de la
» route. Il n'y avait dans sa contenance ni abattement,
» ni hauteur. Quant aux cris de : *Vive la république!* et *A
» bas la tyrannie!* qui l'accompagnaient pendant le trajet,
» elle semblait n'y faire aucune attention. Elle parlait peu
» à son confesseur. Les banderoles tricolores flottant sur
» les toits attirèrent son attention ; dans les rues du Roule
» et Saint-Honoré, elle remarqua aussi les inscriptions
» placées sur les façades des maisons. En arrivant sur la
» place de la Révolution, ses regards se portèrent sur
» le *jardin national*, autrefois les Tuileries ; ses traits
» dans ce moment-là exprimèrent une légère émotion.
» Elle monta à l'échafaud avec assez de courage ; à midi
» et quart sa tête tombait. Le bourreau la montra au
» peuple au milieu des cris universels et prolongés de :
» *Vive la république!* » (1)

(1) *Deux Amis*, t. XI, p. 301.

1 2 OU 1.4 TERREUR. VIII LES VINGT-DEUX. A qui maintenant, ô Tinville ! Les suivants sont de couleur bien différente ; ce sont nos pauvres députés Girondins arrêtés. Tous ceux d'entre eux qui ont pu être saisis : Vergniaud, Brissot, Fauchet, Valazé, Gensonné, autrefois la fleur du patriotisme français, au nombre de vingtdeux. Ils sont ici devant la barre de Tinville. Ils ont été sous « la sauve-garde du peuple français » , puis enfermés au Luxembourg, puis emprisonnés à la Conciergerie, et maintenant c'est ici que le cours des choses les a amenés. Fouquier-Tinville doit rendre compte d'eux comme il pourra. Incontestablement ce jugement des Girondins ' est le plus important de tous ceux que Fouquier a eus à conduire jusqu'ici. Ces vingt-deux, tous chefs républicains, sont là rangés sur une ligne ; ce sont les hommes les plus éloquents de France, jurisconsultes aussi, et ils ne manquent pas d'amis dans l'auditoire. Comment Tinville prouvera-t-il que ces hommes sont coupables de royalisme, de fédéralisme, de conspiration contre la république? L'éloquence de Vergniaud se réveille de nouveau, et « arrache des pleurs », dit-on. Et les journalistes rendent compte de tout ; le procès se prolonge de jour en jour ; « il menace|de devenir éternel », murmurent beaucoup de personnes. Le jacobinisme et la municipalité viennent en aide à Fouquier. Le 28 du mois, Hébert et autres arrivent en députation pour informer la Convention patriote que Digitized by Google

LES VINGT-DEUX. 261 le tribunal révolutionnaire est tout à fait «enchaîné par les formalités légales » ; qu'un jury patriote doit avoir « le droit de couper court, de terminer les débats , lorsqu'il se sent convaincu ». Cette proposition de couper court, si riche en conséquences, passe promptement à l'état de décret. En conséquence, à dix heures, dans la soirée du 30 octobre, les vingt-deux, rappelés une fois de plus, reçoivent cette information, que le jury, se sentant convaincu, a coupé court, et rendu son verdict ; les accusés sont déclarés coupables, et la sentence est pour tous, sans en excepter un seul, la mort et la confiscation de leurs biens. Des cris s'élèvent parmi nos pauvres Girondins, et un tumulte que les gendarmes seuls peuvent réprimer. Valazé se poignarde, et tombe mort sur le coup. Le surplus, au milieu des clameurs et de la confusion, est reconduit à la Conciergerie. La Source s'écrie : «Je meurs le jour où le peuple a perdu la raison ; vous mourrez à votre tour, quand il la recouvrera (i). » Point de secours 1 Cédant à la violence, les condamnés entonnent l'hymne de la Marseillaise ; ils s'en retournent en chantant à leur prison. Riouffe, qui fut leur compagnon de captivité pendant ces derniers jours, s'est plu à rapporter comment ils sont morts. Suivant nos idées, ce n'est point une mort édifiante : gai et satirique pot-pourri de Ducos, scènes de tragédie dans lesquelles ils font dialoguer Barrère et Robespierre avec Satan ; veille de la mort passée en « chants » et «en saillies de gaieté», avec «des discours sur le bon(1) C'est presque la réponse de Phocion à Déraosthène : « Les Athéniens te feront mourir. — Oui, s'ils perdent la raison ; c'est toi qui mourras s'ils la gardent. » 15. Digitized by Google

le tribunal révolutionnaire est tout à fait « enchaîné par les formalités légales »; qu'un jury patriote doit avoir « le droit de couper court, de *terminer les débats*, lorsqu'il se sent convaincu ». Cette proposition de couper court, si riche en conséquences, passe promptement à l'état de décret.

En conséquence, à dix heures, dans la soirée du 30 octobre, les vingt-deux, rappelés une fois de plus, reçoivent cette information, que le jury, se sentant convaincu, a coupé court, et rendu son verdict; les accusés sont déclarés coupables, et la sentence est pour tous, sans en excepter un seul, la mort et la confiscation de leurs biens.

Des cris s'élèvent parmi nos pauvres Girondins, et un tumulte que les gendarmes seuls peuvent réprimer. Valazé se poignarde, et tombe mort sur le coup. Le surplus, au milieu des clameurs et de la confusion, est reconduit à la Conciergerie. La Source s'écrie : « Je meurs le jour où le peuple a perdu la raison; vous mourrez à votre tour, quand il la recouvrera (1). » Point de secours ! Cédant à la violence, les condamnés entonnent l'hymne de la *Marseillaise ;* ils s'en retournent en chantant à leur prison.

Riouffe, qui fut leur compagnon de captivité pendant ces derniers jours, s'est plu à rapporter comment ils sont morts. Suivant nos idées, ce n'est point une mort édifiante : gai et satirique *pot-pourri* de Ducos, scènes de tragédie dans lesquelles ils font dialoguer Barrère et Robespierre avec Satan; veille de la mort passée en « chants » et « en saillies de gaieté », avec « des discours sur le bon-

(1) C'est presque la réponse de Phocion à Démosthène : « Les Athéniens te feront mourir. — Oui, s'ils perdent la raison ; c'est toi qui mourras s'ils la gardent. »

 heur des peuples » , toutes ces choses et celles qui leur ressemblent, nous devons les prendre pour ce qu'elles valent. Ainsi se passe le dernier souper des Girondins. Valazé, la poitrine couverte de sang, dort dans les bras de la mort, il n'entend pas les chants. Vergniaud a sa dose de poison, mais il n'en a pas assez pour ses amis, il n'en a juste que pour lui ; c'est pourquoi il le rejette bien loin ; il préside à ce dernier souper des Girondins avec des éclats éblouissants d'éloquence accompagnés de chants et d'allégresse. La pauvre volonté humaine lutte pour s'affirmer d'une manière ou de l'autre (1). Mais le lendemain matin, tout Paris est dans les rues; jamais on ne vit une telle foule. Les chariots de la mort, - le cadavre froid de Valazé étendu au milieu des vingt et un encore vivants, roulent le long des rues. Tête nue, les mains liées, en manches de chemise, l'habit jeté négligemment autour du cou, ainsi sont traités les éloquents de France ; on pousse des murmures contre eux et des huées. Aux cris de Vive la république ! quelques-uns d'entre eux répondent par le même cri de Vive la république ! D'autres, comme Brissot, sont plongés dans le mutisme. Au pied de l'échafaud, ils font encore entendre, avec des variations appropriées au moment, l'hymne de la Marseillaise. Représentez-vous bien cette scène de musique. Ceux qui vivent encore continuent à chanter; le chœur s'affaiblit rapidement : le couperet de Samson est rapide, une tête par minute, à peu près. Le chœur s'affaiblit, le chœur a cessé. — Adieu pour toujours, Girondins. Fauchet Te-Deum est devenu silencieux ; la tête sans vie de Valazé est tranchée; la faux de la guillotine a moissonné (I) Rioufr.-, Mémoires. mrks prisons (Paris, 1S23', p. 'iS-Ti'). Diaitized bv Google

 tous les Girondins. « L'éloquence, la jeunesse, la beauté et la bravoure 1 » s'écrie Riouffe. O mort 1 quelle fête dans tes salles ténébreuses 1 Hélas 1 dans la région éloignée de Bordeaux, les Girondins ne seront pas mieux traités* Dans les caves de Saint-Emilion, dans les greniers, dans les celliers, les mois coulent péniblement pour eux; leurs vêtements sont en lambeaux, leur bourse vide, novembre et l'hiver arrivent ; avec Tallion et sa guillotine tout espoir est aujourd'hui perdu. Le danger approche de plus en plus, les difficultés grandissent , ils décident de se séparer. Les adieux furent touchants. Le grand Barbaroux, le plus enjoué des braves, s'arrête pour serrer dans ses bras son Louvet. « En quelque lieu que tu rencontres ma mère, lui crie-t-il, » tâche de remplacer son fils auprès d'elle. — Je n'aurai » point de ressource que je ne partage avec ta femme, si «jamais la chance me conduit auprès d'elle (1). » Louvet partit avec Guadet* Salles et Valadi ; Barbaroux avec Buzot et Pétion. Valadi se dirigea bientôt vers le Midi, en faisant route tout seul. Les deux amis et LouVet passèrent une misérable journée et une affreuse nuit, le I h novembre 1793. Trempés par l'humidité, épuisés de fatigue et de faim, ils frappèrent le lendemain, pour demander quelque assistance, à la maison de campagne d'un ami ; le faux ami refusa de les recevoir. Ils se réfugièrent en conséquence sous des arbres, avec une pluie battante. Désespéré, Louvet se dirigera sur Paris* Il marche en avant, faisant jaillir la boue autour de lui, animé d'une vigueur nouvelle que lui donne la fureur ou la frénésie. II traverse des villages, y trouve «la sentinelle endormie i (1) Louvet, p. 213.

.... j — — Oigitized by Google

tous les Girondins. « L'éloquence, la jeunesse, la beauté et la bravoure ! » s'écrie Riouffe. O mort ! quelle fête dans tes salles ténébreuses !

Hélas ! dans la région éloignée de Bordeaux, les Girondins ne seront pas mieux traités. Dans les caves de Saint-Emilion, dans les greniers, dans les celliers, les mois coulent péniblement pour eux ; leurs vêtements sont en lambeaux, leur bourse vide, novembre et l'hiver arrivent ; avec Tallien et sa guillotine tout espoir est aujourd'hui perdu. Le danger approche de plus en plus, les difficultés grandissent, ils décident de se séparer. Les adieux furent touchants. Le grand Barbaroux, le plus enjoué des braves, s'arrête pour serrer dans ses bras son Louvet. « En quelque lieu que tu rencontres ma mère, lui crie-t-il, » tâche de remplacer son fils auprès d'elle. — Je n'aurai » point de ressource que je ne partage avec ta femme, si » jamais la chance me conduit auprès d'elle (1). »

Louvet partit avec Guadet, Salles et Valadi ; Barbaroux avec Buzot et Pétion. Valadi se dirigea bientôt vers le Midi, en faisant route tout seul. Les deux amis et Louvet passèrent une misérable journée et une affreuse nuit, le 14 novembre 1793. Trempés par l'humidité, épuisés de fatigue et de faim, ils frappèrent le lendemain, pour demander quelque assistance, à la maison de campagne d'un ami ; le faux ami refusa de les recevoir. Ils se réfugièrent en conséquence sous des arbres, avec une pluie battante. Désespéré, Louvet se dirigera sur Paris. Il marche en avant, faisant jaillir la boue autour de lui, animé d'une vigueur nouvelle que lui donne la fureur ou la frénésie. Il traverse des villages, y trouve « la sentinelle endormie

(1) Louvet, p. 213.

 dans sa guérite, pendant une pluie battante. » Il est passé avant que l'homme ait pu le voir. Il déjoue les comités révolutionnaires, blotti dans des chariots de roulage, dans des voitures couvertes et découvertes ; dans l'une il se cache sous des havre-sacs et des manteaux de femmes, de soldats, dans les rues d'Orléans, pendant qu'on le cherche : ces évasions miraculeuses pourraient faire trois romans. Enfin il atteint Paris, et se trouve auprès de sa belle compagne ; il gagne la Suisse, où il attend de meilleurs jours. Les pauvres Guadet et Salles furent bientôt pris tous les deux. Ils périrent sous la guillotine à Bordeaux, les tambours battant pour étouffer leur voix. Valadi est également pris et guillotiné. Barbaroux et ses deux camarades échappèrent plus longtemps, jusque dans l'été de 1794, mais pas assez longtemps. Une matinée de juillet, changeant de cachette, ainsi qu'ils étaient souvent obligés de le faire, « à une lieue à peu près de Saint-Emilion, ils remarquent une masse considérable de paysans » ; sans nul doute ce sont des Jacobins qui viennent pour les saisir. Barbaroux prend un pistolet et se tue. Hélas 1 ce n'étaient pas des Jacobins, c'étaient de braves villageois allant à une fête de campagne. Deux jours plus tard Buzot et Pétion furent découverts dans un champ de blé, leurs corps à moitié dévorés par les chiens (1). Telle fut la fin des Girondins. Ils se levèrent pour régénérer la France, ces hommes, et voilà le résultat où ils sont arrivés. Hélas ! quelques reproches que nous ayons eu à leur adresser, leur cruelle destinée ne les absout-elle (I) Recherches historiques sur tes Girondins (Mémoires de Buzot), f. 107* _ 9tgiîr?eé-bÿ-6S^Ie

 pas ? La pitié seule doit survivre. Tant d’âmes vaillantes de héros sont descendues dans le royaume d’Hadès ; ils se sont donnés en proie aux chiens et aux oiseaux de toute espèce, mais ici, comme dans Y Iliade, la volonté suprême s’est accomplie. Ainsi que Vergniaud l’a dit, «comme Saturne, la révolution dévore ses propres enfants ». Digitized by Google

pas ? La pitié seule doit survivre. Tant d'âmes vaillantes de héros sont descendues dans le royaume d'Hadès ; ils se sont donnés en proie aux chiens et aux oiseaux de toute espèce, mais ici, comme dans l'*Iliade*, la volonté suprême s'est accomplie. Ainsi que Vergniaud l'a dit, « comme Saturne, la révolution dévore ses propres enfants ».

LIVRE IV LA TERREUR A L'ORDRE DU JOUR I LE PRÉCIPICE.

Nous sommes donc arrivés à ce sombre abîme où depuis longtemps ont tendu toutes choses ; maintenant parvenues à ces bords vertigineux, elles se précipitent dans un écroulement immense, et tombent, tombent toujours, — jusqu'à ce que le sans-culottisme se soit détruit lui-même : ainsi, dans cette prodigieuse révolution française, comme en un jour de jugement., le monde s'est rapidement , sinon renouvelé, du moins détruit et engouffré. Il y a longtemps que la terreur fait trembler; mais à présent, les acteurs eux-mêmes voient clairement que le but de leur course est la terreur ; aussi disent-ils : « Que la terreur soit à F ordre du jour. » Mais aussi combien de siècles, en remontant seulement jusqu'à Hugues Capet, se sont écoulés, se sont ajoutés les uns aux autres, chaque siècle transmettant au suivant la somme toujours croissante de la méchanceté, de la fausseté, de l'oppression de l'homme par l'homme. Rois,

LE PRÉCIPICE. 207 prêtres et peuple, tous furent coupables. De francs coquins chevauchaient triomphants, portant diadèmes, couronnes, mitres; ou l'espèce plus funeste encore des coquins hypocrites se parait de belles et sonores formules, de dehors brillants et respectables qui ne couvraient que le vide; la race des charlatans était devenue aussi nombreuse que les sables de la mer. Et enfin la somme de charlatanisme s'était augmentée ù. tel point, que la terre et les eieux en étaient fatigués. Bien lent semblait le jour des comptes : il approchait, à travers le fracas et les fanfaronnades de la courtisanerie, de l'héroïsme conquérant, des grands monarques très-chrétiens, des Pohipadours bien-aimées, mais enfin il approchait toujours, et voici qu'il est arrivé soudainement sans que personne l'ait vu 1 La moisson des longs siècles a mûri* a jauni avec une étrange rapidité; et maintenant qü'elle est tout à fait mûre, elle est fauchée pour ainsi dire en un jour. Coupée sous le règne de la terreur, et mise en grange chez Pluton, dans l'enfer ! — Infortunés fils d'Adam! il en est toujours ainsi; et jamais ils ne l'ont reconnu ni ne le reconnaîtront. La contenance calme et joyeuse, de jour en jour, de génération en génération, ils vont, se souhaitant l'un à l'autre bonne chance, et travaillent à semer le Veht. Et pourtant* aussi vrai que Dieu existe, ils récolteront la tempête. Il est impossible qu'il en soit autrement, si Dieu est une vérité et son univers une vérité. L'histoire néanmoins, en s'occupant de ce régime de la terreur, a aussi ses embarras. Lorsque le phénomène continuait sous sa forme primitive, « et qu'il ne s'agissait que de peindre les horreurs de la révolution française » , il y avait beaucoup à dire, beaucoup à crier, avec ou sans profit. Le ciel sait qu'il v avait assez d'horreurs et de terreur/; ;
Digitized by Google

prêtres et peuple, tous furent coupables. De francs coquins chevauchaient triomphants, portant diadèmes, couronnes, mitres; ou l'espèce plus funeste encore des coquins hypocrites se parait de belles et sonores formules, de dehors brillants et respectables qui ne couvraient que le vide; la race des charlatans était devenue aussi nombreuse que les sables de la mer. Et enfin la somme de charlatanisme s'était augmentée à tel point, que la terre et les cieux en étaient fatigués. Bien lent semblait le jour des comptes : il approchait, à travers le fracas et les fanfaronnades de la courtisanerie, de l'héroïsme conquérant, des grands monarques très-chrétiens, des Pompadours bien-aimées, mais enfin il approchait toujours, et voici qu'il est arrivé soudainement sans que personne l'ait vu ! La moisson des longs siècles a mûri, a jauni avec une étrange rapidité; et maintenant qu'elle est tout à fait mûre, elle est fauchée pour ainsi dire en un jour. Coupée sous le règne de la terreur, et mise en grange chez Pluton, dans l'enfer ! — Infortunés fils d'Adam ! il en est toujours ainsi; et jamais ils ne l'ont reconnu ni ne le reconnaîtront. La contenance calme et joyeuse, de jour en jour, de génération en génération, ils vont, se souhaitant l'un à l'autre bonne chance, et travaillent à semer le vent. Et pourtant, aussi vrai que Dieu existe, *ils récolteront* la tempête. Il est impossible qu'il en soit autrement, si Dieu est une vérité et son univers une vérité.

L'histoire néanmoins, en s'occupant de ce régime de la terreur, a aussi ses embarras. Lorsque le phénomène continuait sous sa forme primitive, « et qu'il ne s'agissait que de peindre les horreurs de la révolution française », il y avait beaucoup à dire, beaucoup à crier, avec ou sans profit. Le ciel sait qu'il y avait assez d'horreurs et de terreurs;

 cependant ce n'était pas tout le phénomène, et, à proprement parler, ce n'était pas du tout le phénomène, mais bien plutôt son ombre , sa partie négative. Et maintenant, dans une nouvelle phase de son travail, quand l'histoire, cessant de crier, essaye d'enfermer dans ses vieilles formes de style et dans ses formules cette chose si nouvelle et si étrange ; qu'elle s'efforce d'appliquer quelque loi reconnue de la nature à ce produit imprévu de la nature, qu'elle en veut parler de sang-froid, en tirer des conséquences et des enseignements, l'histoire, nous devons le dire, bavarde et radote peut-être d'une manière encore plus pénible. Prenez, par exemple, la dernière formule qui ait été donnée, il y a quelques mois à peine, comme l'expression exacte de ces événements, par notre digne M. Roux, dans son Histoire parlementaire. C'est la plus nouvelle et la plus étrange: selon lui, la révolution française fut une lutte à mort, pour réaliser, après dix-huit cents ans de préparation, — la religion chrétienne(l)! Sans doute ces mots, Unité, indivisibilité, fraternité ou la mort, étaient écrits sur toutes les demeures des vivants, de même que sur les murs des cimetières ; c'est-à-dire, sur les demeures des morts, par ordre du procureur Chaumette, on a écrit: Ici est le sommeil éternel (2). Mais une religion chrétienne réalisée par la guillotine et la mort éternelle « m'est suspecte», comme avait coutume de dire Robespierre. Hélas ! non, monsieur Roux ! ce n'est pas là un Évangile de fraternité; non, il ne s'accorde avec aucun des quatre anciens évangélistes, il n'appelle pas les hommes au repentir; n'invite pas chacun d'eux à purifier les souillures de sa

(1) Hist. parlent, (introd.), 1. 1, p. 1, et seqq. (2) Deux Amis, t. XII, p. 78.

LK RRÉCIWCK. propre existence , pour être sauvé ; c'est un Évangile, comme nous l'avons souvent donné à entendre, suivant le nouvel et cinquième évangéliste, Jean-Jacques, exhortant chaque homme à purifier les souillures du monde entier, et à se sauver en faisant une constitution. Chose bien differente de la première, qui en est éloignée, toto cœlo , comme on dit et plus encore, s'il est possible ! — C'est ainsi, cependant, que l'histoire, et même que tout discours, tout raisonnement humain, font encore ce que fit le père Adam au commencement de son existence : on s'efforce de donner des noms aux nouvelles choses que produit la nature, mais on y a bien de la peine. Mais peut-être l'histoire doit-elle reconnaître une bonne fois que tous les noms et les théorèmes connus jusqu'ici sont ici insuffisants? Que ce grand produit de la nature est grand et nouveau, par cela même qu'il n'est point venu se ranger sous les anciennes lois établies de la nature, mais au contraire en révéler de nouvelles? Dans ce cas-là, l'histoire renoncera à la prétention de le nommer à présent, l'étudiera de bonne foi, et en nommera ce qu'elle pourra I Tout ce qui approche du véritable nom a de la valeur; si le véritable nom est une fois appliqué, la chose est désormais connue, nous pouvons la considérer comme acquise. Bien certainement, ce n'est point la réalisation du christianisme, ni rien de terrestre que nous discernons dans ce régime de la terreur ; dans cette révolution française dont il est l'accomplissement, nous discernons plutôt la destruction, — de tout ce qui était destructible. C'est comme si vingt-cinq millions d'hommes, transportés enfin d'un délire sibyllin, se dressaient tous ensemble pour dire , d'une voix qui franchit les mers et les

 âges, que cette fausseté dans l’existence est devenue insupportable. O vous, hypocrisies et apparences, manteaux royaux, manteaux rouges des cardinaux* vous, crédos, formules, honorabilités, sépulcres blanchis remplis d’ossements et de cadavres, vous n’étes plus à nos yeux qu’un mensonge; et pourtant notre existence n’est point un mensonge, notre faim et notre misère ne sont pas un mensonge 1 Tenez, nous levons, comme un seul homme, nos vingt-cinq millions de mains droites, et prenons à témoin le ciel, la terre et aussi le fond de l’enfer, (pie vous serez tous détruits, ou que nous le serons nousmêmes. Un serment pareil n’est certainement pas sans importance î il constitue, comme on l’a souvent dit, le fait le plus remarquablede ces dernières mille années. Il produit et produira des résultats. L’accomplissement de ce serment, c’est-à-dire, la triste lutte désespérée des hommes avec leur condition et, leur entourage,— lutte, hélas ! en même temps contre le péché et l’obscurité qui étaient en eux, comme chez les autres : voilà le règne de la terreur. Le désespoir transcendantal en fut l’âme, âme inconsciente. Ces fausses espérances de fraternité, de millenium politique, ces rêves chimériques ont toujours tourmenté l’âme humaine. Mais l’âme invisible du tout, le désespoir transcendantal n’était point une illusion, de même qu’il n’a pas été sans effet. Le désespoir porté assez loin complète le cercle, pour ainsi dire, et redevient une sorte d’espérance ardente et féconde. La doctrine de la fraternité, se séparant du vieux catholicisme, et trouvant son expression dans l’Évangile de Jean-Jacques, se dégage avec une étrange clarté des images qui l’enveloppent, et passe de la théorie dans la praDigitized by Google

LE t>RÉ(hPIC£< 271 tique. Aussitôt toutes les croyances, les intentions, les usages, lés connaissances, les pensées, les choses que les Français possèdent, disparaissent; le catholicisme, le classicisme, le spiritualisme, le cannibalisme, enfin tous les ismes dont se compose l'homme en France, s'écroulent avec fracas dans ce gouffre, et la théorie a passé dans la pratique, et ce qui ne peut surnager, s'enfonce. JeanJacques n'est pas le seul évangéliste ; chaque maître d'école de village a apporté sa quote-part: n'employonsnous pas le toi, comme les peuples libres de l'antiquité? Le patriote français, avec son bonnet rouge phrygien de la Liberté, donne à son pauvre petit enfant rouge le nom de Caton, Caton le censeur oti bien d'Utique. Gracchus est devenu Babeuf et édite des journaux ; Mutius-Scævola, cordonnier pure race, préside dans la section MutiusScævola. En un mot, un monde entier se jette à l'eau pour voir ce qui pourra surnager. C'est pourquoi, dans tous les cas, nous appellerons ce règne de la terreur, un règne bien étrange. Le sansculottisme dominant fait table rasé; c'est un des états les plus extraordinaires par lesquels l'humanité ait jamais passé. Une nation d'hommes remplie de besoins et vide d'usages! Les vieux usages se sont engloutis parce qu'ils étaient usés. Les hommes poussés par la nécessité et la furie d'un délire sibyllin, éperonnés par le besoin, doivent imaginer le moyen de le satisfaire. La coutume s'écroule ; par l'imitation, par l'invention, l'inaccoutumé s'improvise et s'édifie ; ce que la nation française avait dans la tête en sort : si le résultat n'est pas grand, il est certainement des plus étranges. Quele lecteur n'aille pas s'imaginer que toutest noir sous ce règne de la terreur ; loin de là. Combien de forgerons, Digitized by Google

tique. Aussitôt toutes les croyances, les intentions, les usages, les connaissances, les pensées, les choses que les Français possèdent, disparaissent ; le catholicisme, le classicisme, le spiritualisme, le cannibalisme, enfin tous les *ismes* dont se compose l'homme en France, s'écroulent avec fracas dans ce gouffre, et la théorie a passé dans la pratique, et ce qui ne peut surnager, s'enfonce. Jean-Jacques n'est pas le seul évangéliste ; chaque maître d'école de village a apporté sa quote-part : n'employons-nous pas le *toi*, comme les peuples libres de l'antiquité ? Le patriote français, avec son bonnet rouge phrygien de la Liberté, donne à son pauvre petit enfant rouge le nom de Caton, Caton le censeur ou bien d'Utique. Gracchus est devenu Babeuf et édite des journaux ; Mutius-Scævola, cordonnier pure race, préside dans la section Mutius-Scævola. En un mot, un monde entier se jette à l'eau pour voir ce qui pourra surnager.

C'est pourquoi, dans tous les cas, nous appellerons ce règne de la terreur, un règne bien étrange. Le sans-culottisme dominant fait table rase ; c'est un des états les plus extraordinaires par lesquels l'humanité ait jamais passé. Une nation d'hommes remplie de besoins et vide d'usages ! Les vieux usages se sont engloutis parce qu'ils étaient usés. Les hommes poussés par la nécessité et la furie d'un délire sibyllin, éperonnés par le besoin, doivent imaginer le *moyen* de le satisfaire. La coutume s'écroule ; par l'imitation, par l'invention, l'inaccoutumé s'improvise et s'édifie ; ce que la nation française avait dans la tête en sort : si le résultat n'est pas grand, il est certainement des plus étranges.

Que le lecteur n'aille pas s'imaginer que tout est noir sous ce règne de la terreur ; loin de là. Combien de forgerons,

 de charpentiers, de boulangers, de brasseurs, de blanchisseurs, sur le sol de cette France, poursuivent chaque jour leurs anciens travaux, que le gouvernement soit un gouvernement de terreur ou de joie I Dans ce Paris il y a chaque soir vingt-trois théâtres; quelques personnes y comptent soixante salles de danse. Les pièces de théâtre sont toutes fortement empreintes d’un cachet républicain. Sans chômer un instant, les romanciers livrent au public sa pâture accoutumée (t). La bascule de l’agiotage, dans cette époque de papier-monnaie, s’agite avec une vivacité sans exemple, inimaginable, et produit «des fortunes subites», des palais d’Aladin, en vérité, une sorte de mirage prodigieux au milieu duquel vous pouvez vivre pendant quelque temps. La terreur est comme une plaine sablonneuse, sur laquelle flottent les scènes les plus variées. Avec des transitions surprenantes, sous des couleurs intenses, le sublime, le badin, l’horrible, se succèdent l’un à l’autre, ou plutôt, avec un tumulte étourdissant, s’accompagnent l’un l’autre. C’est à présent ou jamais que les « cent langues » si souvent souhaitées par les poètes anciens seraient tout à fait nécessaires. Puisque nous ne les avons pas, que le lecteur échauffe sa propre imagination. Nous essayerons de détacher de ce tableau confus quelques détails significatifs, de faire luire quelques clartés dans ces ténèbres. (1) Mercier, p. 11-1 24. (2) Moniteur de ce mois. Digitized by Google

de charpentiers, de boulangers, de brasseurs, de blanchisseurs, sur le sol de cette France, poursuivent chaque jour leurs anciens travaux, que le gouvernement soit un gouvernement de terreur ou de joie! Dans ce Paris il y a chaque soir vingt-trois théâtres; quelques personnes y comptent soixante salles de danse. Les pièces de théâtre sont toutes fortement empreintes d'un cachet républicain. Sans chômer un instant, les romanciers livrent au public sa pâture accoutumée (1). La bascule de l'agiotage, dans cette époque de papier-monnaie, s'agite avec une vivacité sans exemple, inimaginable, et produit « des fortunes subites », des palais d'Aladin, en vérité, une sorte de mirage prodigieux au milieu duquel *vous pouvez* vivre pendant quelque temps. La terreur est comme une plaine sablonneuse, sur laquelle flottent les scènes les plus variées. Avec des transitions surprenantes, sous des couleurs intenses, le sublime, le badin, l'horrible, se succèdent l'un à l'autre, ou plutôt, avec un tumulte étourdissant, s'accompagnent l'un l'autre.

C'est à présent ou jamais que les « cent langues » si souvent souhaitées par les poëtes anciens seraient tout à fait nécessaires. Puisque nous ne les avons pas, que le lecteur échauffe sa propre imagination. Nous essayerons de détacher de ce tableau confus quelques détails significatifs, de faire luire quelques clartés dans ces ténèbres.

(1) Mercier, p. 11-124.
(2) *Moniteur* de ce mois.

MORT. 373 II MORT. Dans les premiers jours de novembre, il y eut une clarté passagère, un fait qui doit être noté : le dernier voyage d'Orléans-Égalité. Philippe « fut décrété d'accusation » en même temps que les Girondins, à sa grande surprise et à la leur; mais ne fut pas jugé en même temps. Ils avaient été condamnés et exécutés depuis trois jours environ, quand Philippe, après son long séjour de six mois à Marseille, arriva à Paris. Ce fut, selon notre calcul, le 3 novembre 1793. Ce même jour, deux prisonniers remarquables sont également incarcérés, la dame Dubarry et Joséphine Beauharnais. La dame , ci-devant comtesse Dubarry , cette femme infortunée, était revenue de Londres ; on l'arrêta, non-seulement comme ayant été autrefois la maîtresse d'une ci-devant majesté, et par conséquent suspecte, mais comme ayant « fourni de l'argent aux émigrés » . Avec elle et en même temps arrive la femme de Beauharnais, qui sera bientôt veuve. C'est cette Joséphine Tascher Beauharnais qui deviendra Joséphine, impératrice Buonaparte; car une sorcière noire des Tropiques lui avait prophétisé, il y a longtemps, qu'elle serait reine et plus encore. Dans les mêmes heures également, le pauvre Adam Lux, presque fou, qui, selon Forster, « n'a pris aucune nourriture pendant ces trois dernières semaines », marche à la guillotine pour son pamphlet sur Charlotte Corday ; il «court à l'échafaud « en disant qu'il mourait pour elle avec grand plaisir ». C'est avec de tels compagnons de voyage que
Digitized by Google

II

MORT.

Dans les premiers jours de novembre, il y eut une clarté passagère, un fait qui doit être noté : le dernier voyage d'Orléans-Égalité. Philippe « fut décrété d'accusation » en même temps que les Girondins, à sa grande surprise et à la leur; mais ne fut pas jugé en même temps. Ils avaient été condamnés et exécutés depuis trois jours environ, quand Philippe, après son long séjour de six mois à Marseille, arriva à Paris. Ce fut, selon notre calcul, le 3 novembre 1793.

Ce même jour, deux prisonniers remarquables sont également incarcérés, la dame Dubarry et Joséphine Beauharnais. La dame, ci-devant comtesse Dubarry, cette femme infortunée, était revenue de Londres; on l'arrêta, non-seulement comme ayant été autrefois la maîtresse d'une ci-devant majesté, et par conséquent suspecte, mais comme ayant « fourni de l'argent aux émigrés ». Avec elle et en même temps arrive la femme de Beauharnais, qui sera bientôt veuve. C'est cette Joséphine Tascher Beauharnais qui deviendra Joséphine, impératrice Buonaparte; car une sorcière noire des Tropiques lui avait prophétisé, il y a longtemps, qu'elle serait reine et plus encore. Dans les mêmes heures également, le pauvre Adam Lux, presque fou, qui, selon Forster, « n'a pris aucune nourriture pendant ces trois dernières semaines », marche à la guillotine pour son pamphlet sur Charlotte Corday ; il « court à l'échafaud « en disant qu'il mourait pour elle avec grand plaisir ». C'est avec de tels compagnons de voyage que

tn LA TERREUR A L'ORDRE DU JOUR. Philippe arrive. Car que ce mois soit nommé brumaire an deux de la liberté, ou novembre an 1793 de l'esclavage, la guillotine va toujours. En voilà assez, le procès de Philippe est vite terminé, son jury est bientôt convaincu. Il est trouvé coupable de royalisme, de conspiration et de beaucoup d'autres choses. On lui fait même un crime d'avoir voté la mort de Louis ; il répondit à cela s « J'ai voté en mon cime et conscience. » La sentence est la mort sans délai. Ce même 6 de novembre, jour de douleur, est le dernier que Philippe doit voir. Philippe, dit Montgaillard, demanda à déjeuner; il mangea «quantité d'huîtres, deux côtelettes, v but la plus grande partie d'une bouteille d'excellent bordeaux », et dépêcha le tout avec assez d'appétit. Un juge révolutionnaire ou un émissaire officiel de la Convention arrive alors pour lui signifier qu'il ait, dans l'intérêt de l'État, à révéler la vérité au sujet d'un ou deux complots. Philippe répondit que pour lui tout était fini, qu'il pensait que l'État n'avait plus rien à réclamer ; que cependant, dans l'intérêt de la liberté, puisqu'il disposait de quelque loisir, il voulait bien, à des questions raisonnables répondre raisonnablement. « Et alors, dit Montgaillard, le coude appuyé sur la cheminée, il parla doucement, avec une grande tranquillité apparente, jusqu'à ce que le temps fût passé ou que l'envoyé fût satisfait, A la porte de la Conciergerie, l'attitude de Philippe était droite et libre, presque celle du commandement. Il y a cinq ans moins quelques jours que Philippe, dans l'enceinte de ces mêmes murs, avec un air gracieux, demandait au roi Louis

MûRT. fîb voulut pas d'une semblable compagnie, et qu'il fallut le jeter de force dans le chariot (I). Mais cela ne semble pas vrai. Quoi qu'il en soit, le chariot fatal poursuit son chemin. Le costume de Philippe est remarquable par son élégance : frac vert, gilet de piqué blanc, bottes fortes de peau de daim jaune ; son air, comme auparavant, est tout à fait composé, impassible, pour ne pas dire aisé et d'une politesse à la Brummel. On traverse chaque rue lentement, au milieu d'exécrations; le Palais-Égalité, jadis Palais-Royal, est passé ! La population cruelle l'y arrêta pendant quelques instants ; la dame de BufFon, a-t-on dit, se mit à la fenêtre, coiffée à la Jézabel. Sur les murs courraient ces mots en grands caractères tricolores : « République une et indivisible, liberté , égalité, fraternité ou la mort. Propriété nationale. » Les yeux de Philippe brillèrent un instant d'un feu d'enfer, mais l'instant d'après ce feu avait disparu, et il était impassible, poli comme Brummel. Sur l'échafaud, Sanson allait lui ôter ses bottes: « Bah 1 dit Philippe, elles céderont plus facilement après, dépêchons-nous. » Tel était Philippe, non sans qualités pourtant. A Dieu ne plaise qu'aucune âme vivante en soit complètement dépourvue ! Il eut la vertu de conserver son existence pendant quarante-cinq ans. D'autres 'vertus, peut-être que nous ne connaissons pas; mais probablement nul mortel n'eut jamais à enregistrer sur son compte de pareils faits, autant de mensonges ; car c'était un Jaco * bin prince du sang. Remarquez quelle combinaison ! De plus, ce qui le distingue des Néron, des Borgia, c'est qu'il vécut dans le temps des pamphlets. Mais (1) Forster, t. Il, p. 628. — Mqntgailjard, t. IV, p. 141-57.
Digitized by Google

voulut pas d'une semblable compagnie, et qu'il fallut le jeter de force dans le chariot (1). Mais cela ne semble pas vrai. Quoi qu'il en soit, le chariot fatal poursuit son chemin. Le costume de Philippe est remarquable par son élégance : frac vert, gilet de *piqué* blanc, bottes fortes de peau de daim jaune ; son air, comme auparavant, est tout à fait composé, impassible, pour ne pas dire aisé et d'une politesse à la Brummel. On traverse chaque rue lentement, au milieu d'exécrations; le Palais-Égalité, jadis Palais-Royal, est passé ! La population cruelle l'y arrêta pendant quelques instants ; la dame de Buffon, a-t-on dit, se mit à la fenêtre, coiffée à la Jézabel. Sur les murs couraient ces mots en grands caractères tricolores : « *République une et indivisible, liberté, égalité, fraternité ou la mort. Propriété nationale.* » Les yeux de Philippe brillèrent un instant d'un feu d'enfer, mais l'instant d'après ce feu avait disparu, et il était impassible, poli comme Brummel. Sur l'échafaud, Sanson allait lui ôter ses bottes : « Bah ! dit Philippe, elles céderont plus facilement après, *dépêchons-nous.* »

Tel était Philippe, non sans qualités pourtant. A Dieu ne plaise qu'aucune âme vivante en soit complétement dépourvue ! Il eut la vertu de conserver son existence pendant quarante-cinq ans. D'autres vertus, peut-être que nous ne connaissons pas; mais probablement nul mortel n'eut jamais à enregistrer sur son compte de pareils faits, autant de mensonges ; car c'était *un Jacobin prince du sang.* Remarquez quelle combinaison ! De plus, ce qui le distingue des Néron, des Borgia, c'est qu'il vécut dans le temps des pamphlets. Mais

(1) Forster, t. II, p. 628. — Montgaillard, t. IV, p. 141-57.

276 LA TERREUR A L’ORDRE DD JOUR. en voilà âssez; le chaos l’a englouti. Puisse-t-il n’en jamais reproduire un semblable ! Le brave jeune Orléans-Égalité, dépouillé de tout, mais ne s’abandonnant pas lui-même, va à Coire, dans le pays des Grisons, sous le nom de Corbv, enseigner les mathématiques. La famille Égalité est dans les plus sombres profondeurs du nadir. Une autre victime bien plus noble suit la précédente ; victime dont on se souviendra pendant plusieurs siècles, Jeanne-Marie Philipon, femme de Roland. Véritable reine, sublime dans sa douleur muette, telle elle apparut à Riouffe dans sa prison. « Quelque chose de plus que ce que » l’on voit ordinairement sur les physionomies des femmes, » dit Riouffe (1), se peignait dans ses grands yeux noirs, » pleins d'expression et de douceur. Elle me parlait sou» vent à la grille ; nous étions tous attentifs autour d’elle, » dans l’admiration et l’étonnement. Elle s’exprimait avec » une pureté, une harmonie et une mesure qui faisaient » de son langage une véritable musique, dont l’oreille ne » pouvait jamais assez se rassasier ; sa conversation était » sérieuse, non froide ; partant des lèvres d’une jolie » femme , elle était franche et courageuse comme celle » d’un grand homme. » Néanmoins sa femme de chambre disait: «Devant vous elle recueille ses forces, mais » dans son appartement elle restera quelquefois trois » heures assise, appuyée à la fenêtre, à pleurer. » Elle était restée en prison, une fois libérée, mais reprise dans la même heure, depuis le 1

277 MORT. Charlotte Corday. Ici, dans la Conciergerie, elle converse avec Riouffe, avec l'ex-ministre Clavière ; appelle les chefs des vingt-deux « nos amis » — que nous devons bientôt suivre. Pendant ces cinq mois, elle écrivit ces mémoires que le monde entier lit encore. Mais aujourd'hui, le 8 novembre, « habillée de blanc, dit Riouffe, sa longue chevelure noire pendant jusqu'à la ceinture » , elle est partie pour paraître à la barre du tri-» bunal. Elle en revint d'un pas léger, levant le doigt pour nous signifier qu'elle était condamnée ; elle semblait avoir pleuré. Les questions de Fouquier-Tinville avaient été « brutales » ; l'honneur de la femme offensée les lui renvoya avec mépris et non sans quelques larmes. Et maintenant après de courts préparatifs, elle aussi va prendre sa dernière route. Un certain Lamarche était avec elle, « directeur de l'imprimerie pour les assignats » , qu'elle essayait de relever de son abattement. Arrivée au pied de l'échafaud, elle demanda une plume et du papier « pour écrire les étranges pensées qui s'élevaient en elle » . Remarquable requête qui lui fut refusée. Jetant ses regards sur la statue de la Liberté qui était devant elle, elle s'écria amèrement : « O Liberté I quelles choses on fait en ton nom I » Dans l'intérêt de Lamarche, elle veut mourir la première pour lui montrer comme il est facile de mourir. « C'est contre les ordres, dit Sanson. — Fi donc, vous ne pouvez rejeter la dernière prière d'une femme. » Et Sanson céda. Blanche et noble vision avec son air majestueux de reine, ses yeux fiers et doux, sa longue et noire chevelure tombant jusqu'à la ceinture, et avec son cœur vaillant, tel (t) Mémoires de madame Roland (introd.), t. I, p. 68. CARLYLE. III, — 16

2Î8 LA TERREUR A L'ORDRE DE JOUR, que jamais cœur plus bravo ne battit dans le sein d'une femme I semblable à une blanche statue grecque, avec une perfection sereine, elle brille au milieu du sombre naufrage des choses, — pour longtemps digne de mémoire. Honneur à la grande nature qui, dans la ville de Paris, à l'époque du sentiment noble et du pompadourisme, peut produire une Jeanne Philipon, et personnifier en elle Péternel féminin, malgré la logique, les encyclopédies et l'Évangile selon Jean-Jacques! La biographie se rappellera longtemps ce fait de la demande d'une plume « pour écrire les sublimes pensées qui surgissaient en elle ». C'est comme un rayon de lumière, une effusion de douceur et une sorte de sainteté qui se répand sur toute sa personne; ainsi, en elle aussi, il y avait ce qu'on ne peut exprimer. Elle aussi était une fille de l'infini; il y avait chez elle des mystères auxquels le philosophisme n'avait jamais songé ! — Elle laissa de nombreux conseils écrits pour sa petite fille ; elle dit que son mari ne lui survivrait pas. Plus terrible encore fut le sort du pauvre Bailly, le premier président national, le premier maire de Paris; condamné aujourd'hui pour royalisme, lafayettisme, pour cette affaire du drapeau rouge du Champ de Mars ; et l'on peut dire en général pour avoir laissé son astronomie et s'être mêlé à la révolution, C'est le 10 novembre 1793, par une brume froide et piquante, que le pauvre Bailly est traîné à travers les rues au milieu des hurlements de la populace, qui le couvre d'imprécations et de boue, qui fait, par moquerie, flotter à son nez le drapeau rouge. Morne, sans exciter la pitié, est assis l'innocent vieillard ; on va lentement au milieu de cette brume, on se dirige vers le Champ de Mars. Non, pas là ! vocifère la populace avec imprécations, un tel sang ne doit pas Digitized by Google

que jamais cœur plus brave ne battit dans le sein d'une femme ! semblable à une blanche statue grecque, avec une perfection sereine, elle brille au milieu du sombre naufrage des choses, — pour longtemps digne de mémoire. Honneur à la grande nature qui, dans la ville de Paris, à l'époque du sentiment noble et du pompadourisme, peut produire une Jeanne Philipon, et personnifier en elle l'éternel féminin, malgré la logique, les *encyclopédies* et l'Évangile selon Jean-Jacques ! La biographie se rappellera longtemps ce fait de la demande d'une plume « pour écrire les sublimes pensées qui surgissaient en elle ». C'est comme un rayon de lumière, une effusion de douceur et une sorte de sainteté qui se répand sur toute sa personne ; ainsi, en elle aussi, il y avait ce qu'on ne peut exprimer. Elle aussi était une fille de l'infini ; il y avait chez elle des mystères auxquels le philosophisme n'avait jamais songé ! — Elle laissa de nombreux conseils écrits pour sa petite fille ; elle dit que son mari ne lui survivrait pas.

Plus terrible encore fut le sort du pauvre Bailly, le premier président national, le premier maire de Paris ; condamné aujourd'hui pour royalisme, lafayettisme, pour cette affaire du drapeau rouge du Champ de Mars ; — et l'on peut dire en général pour avoir laissé son astronomie et s'être mêlé à la révolution. C'est le 10 novembre 1793, par une brume froide et piquante, que le pauvre Bailly est traîné à travers les rues au milieu des hurlements de la populace, qui le couvre d'imprécations et de boue, qui fait, par moquerie, flotter à son nez le drapeau rouge. Morne, sans exciter la pitié, est assis l'innocent vieillard ; on va lentement au milieu de cette brume, on se dirige vers le Champ de Mars. Non, pas là ! vocifère la populace avec imprécations, un tel sang ne doit pas

MORT. 279 souiller l’autel de la patrie. Non, pas là ! mais sur un tas d’immondices au bord de la rivière I Ainsi vocifère l’implacable populace; on lui cède ! La guillotine est enlevée, quoique les mains soient engourdies par la glaciale brume, et portée au bord de l’eau ; là elle est dressée de nouveau avec une lenteur produite par l’engourdissement. Les pulsations se succèdent dans le cœur fatigué du vieillard. Pendant de longues heures, au milieu des malédictions et d’une pluie glaciale 1 « Bailly, tu trembles ! » lui dit quelqu’un. — a Mon ami , c'est de froid.)), répliqua Bailly. Jamais mortel n’eut une fin plus cruelle. Quelques jours après, Roland, apprenant ce qui s’était passé le 8, embrasse ses bons amis à Rouen, quitte leur demeure hospitalière, part en leur faisant des adieux trop tristes pour provoquer les larmes. Le lendemain matin 10 du mois, « à environ quatre lieues de Rouen, du côté de Paris, près de Bourg- Baudouin, dans l’avenue de M. Normand », on trouve assis, appuyé contre un arbre, un homme à figure ridée, dont les traits graves sont roidis par la mort ; une épée lui a percé le cœur, et à ses pieds était cet écrit : «Qui que tu sois, toi qui me trouves étendu, » respecte mes restes ; ce sont ceux d’un homme qui a con» sacré sa vie entière à être utile, et qui est mortcomme il)> a vécu, vertueux et honnête. Ce n’est pas la peur, mais » l’indignation qui m’a fait quitter ma retraite, en appre» nant que ma ferhme avait été assassinée. Je ne voulais » pas rester plus longtemps sur une terre souillée de » crimes (1). » 1 L’attitude de Barnave devant le tribunal révolutionnaire fut des plus courageuses, mais ne put le sauver. On (1) Mémoires de madame Roland (introd.), 1. 1, {). 88, Digitized by Google

souiller l'autel de la patrie. Non, pas là ! mais sur un tas d'immondices au bord de la rivière ! Ainsi vocifère l'implacable populace ; on lui cède ! La guillotine est enlevée, quoique les mains soient engourdies par la glaciale brume, et portée au bord de l'eau ; là elle est dressée de nouveau avec une lenteur produite par l'engourdissement. Les pulsations se succèdent dans le cœur fatigué du vieillard. Pendant de longues heures, au milieu des malédictions et d'une pluie glaciale ! « Bailly, tu trembles ! » lui dit quelqu'un.— « *Mon ami, c'est de froid* », répliqua Bailly. Jamais mortel n'eut une fin plus cruelle.

Quelques jours après, Roland, apprenant ce qui s'était passé le 8, embrasse ses bons amis à Rouen, quitte leur demeure hospitalière, part en leur faisant des adieux trop tristes pour provoquer les larmes. Le lendemain matin 16 du mois, « à environ quatre lieues de Rouen, du côté de Paris, près de Bourg-Baudouin, dans l'avenue de M. Normand », on trouve assis, appuyé contre un arbre, un homme à figure ridée, dont les traits graves sont roidis par la mort ; une épée lui a percé le cœur, et à ses pieds était cet écrit : « Qui que tu sois, toi qui me trouves étendu, » respecte mes restes ; ce sont ceux d'un homme qui a con- » sacré sa vie entière à être utile, et qui est mort comme il » a vécu, vertueux et honnête. Ce n'est pas la peur, mais » l'indignation qui m'a fait quitter ma retraite, en appre- » nant que ma femme avait été assassinée. Je ne voulais » pas rester plus longtemps sur une terre souillée de » crimes (1). »

L'attitude de Barnave devant le tribunal révolutionnaire fut des plus courageuses, mais ne put le sauver. On

(1) *Mémoires de madame Roland* (introd.), t. I, p. 88.

 l’avait envoyé chercher à Grenoble, pour payer son tribut. La rhétorique et l’éloquence ne servent de rien : les Parques et Tinville sont sourds. Il n’a que trente-deux ans, ce Barnave, et quelles vicissitudes il a traversées 1 11 y a peu de temps, nous l’avons vu au haut de la roue de la fortune ; sa parole faisait loi chez tous les patriotes, et maintenant il est bien certainement au bas de la roue, il lutte avec violence contre le tribunal de Tinville qui prononce son arrêt de mort (1). « Et Pétion, qui siégeait aussi naguère à l’extrême gauche, le vertueux Pétion , où est-il ? Mort civilement ; caché dans les caves de SaintÉmilion, pour être dévoré par les chiens. Et Robespierre, qui fut en même temps que lui porté sur les épaules du peuple, est dans le Comité de salut public ; civilement il vit, mais il ne vivra pas toujours. Ainsi se meut et tourbillonne avec une impétuosité vertigineuse cette monstrueuse machine de la révolution ; dans ses mouvements effroyables l’œil ne peut la suivre. Barnave sur l’échafaud frappa du pied, et regardant au ciel, il s’écria : «Voici donc ma récompense ! » Le député Mercier, ex-procureur, a déjà disparu. Et le député Asselin, qui se fit remarquer en août et septembre, est sur le point de disparaître aussi. Et Rabaut, qu’une trahison a fait découvrir entre ses deux murs, et le frère de Rabaut. Que de députés nationaux ! Il y a aussi des généraux. La mémoire du général Custine ne peut pas être défendue par son fils, ce fils est déjà guillotiné. Custine l’ex-noble avait été remplacé par Houdard le plébéien, qui ne réussit pas mieux dans le Nord; pour lui aussi point de merci : il périt sur la place de la Révolution, après (1) Forster, t. Il, p. 629. Digitized by Google

l'avait envoyé chercher à Grenoble, pour payer son tribut. La rhétorique et l'éloquence ne servent de rien : les Parques et Tinville sont sourds. Il n'a que trente-deux ans, ce Barnave, et quelles vicissitudes il a traversées ! Il y a peu de temps, nous l'avons vu au haut de la roue de la fortune ; sa parole faisait loi chez tous les patriotes, et maintenant il est bien certainement au bas de la roue, il lutte avec violence contre le tribunal de Tinville qui prononce son arrêt de mort (1). « Et Pétion, qui siégeait aussi naguère à l'extrême gauche, le *vertueux Pétion*, où est-il ? Mort civilement ; caché dans les caves de Saint-Émilion, pour être dévoré par les chiens. Et Robespierre, qui fut en même temps que lui porté sur les épaules du peuple, est dans le Comité de salut public ; civilement il vit, mais il ne vivra pas toujours. Ainsi se meut et tourbillonne avec une impétuosité vertigineuse cette monstrueuse machine de la révolution ; dans ses mouvements effroyables l'œil ne peut la suivre. Barnave sur l'échafaud frappa du pied, et regardant au ciel, il s'écria : « Voici donc ma récompense ! »

Le député Mercier, ex-procureur, a déjà disparu. Et le député Asselin, qui se fit remarquer en août et septembre, est sur le point de disparaître aussi. Et Rabaut, qu'une trahison a fait découvrir entre ses deux murs, et le frère de Rabaut. Que de députés nationaux ! Il y a aussi des généraux. La mémoire du général Custine ne peut pas être défendue par son fils, ce fils est déjà guillotiné. Custine l'ex-noble avait été remplacé par Houdard le plébéien, qui ne réussit pas mieux dans le Nord ; pour lui aussi point de merci : il périt sur la place de la Révolution, après

(1) Forster, t. II, p. 629.

MORT. 281 avoir essayé de se donner ia mort en prison. Et les généraux Biron, Beauharnais, Brunet: aucun général n'a de bonheur. Le dur et vieux Luckner, avec ses yeux chassieux, l'Alsacien Westermann, vaillant et actif en Vendée, aucun d'eux ne peut, comme dit le Psalmiste, sauver son âme de la mort. Que d'occupations avaient les comités révolutionnaires, les sections avec leurs vingt sous par jour ! Les arrêts tombent sans relâche sur les arrêts, la mort les suit infailliblement. L'ex-ministre Clavière se suicide en prison. L'ex-ministre Lebrun, saisi dans une grange, déguisé en ouvrier, est immédiatement conduit à la mort(l). N'est-ce pas d'ailleurs ce que Barrère appelle « battre monnaie sur la place de la Révolution ; car toujours « les biens du coupable», s'il en a, sont confisqués. Pour éviter les accidents, nous lançons même une loi qui dit que le suicide ne nous dépouillera pas de ce droit; qu'un criminel qui se tuera n'encourra pas moins la confiscation de ses biens. Que le coupable tremble, ainsi que le suspect, le riche, en un mot tout ce qui n'est pas sans culottes 1 Le palais du Luxembourg, jadis appartenant à Monsieur, est devenu une prison immense et hideuse; Chantilly également, autrefois aux Condés; — et leurs propriétaires sont a Blankenberg, de l'autre côté du Rhin. Dans Paris il y a maintenant douze prisons; dans la France, environ quarante-quatre mille : c'est là que les suspects, aussi nombreux que les feuilles mortes en automne, affluent de toutes parts. C'est là que chassés et balayés par les comités révolutionnaires, ils s'amassent comme dans des magasins, — pour être détruits par Sanson et Tinville. « La guillotine ne va pas mal . » (I) Moniteur, t. II, 30 décembre 4793.— Louvet, p. 287.

DESTRUCTION. Les suspects peuvent trembler, mais combien davantage les rebelles déclarés, les cités girondines du Midi ! L’atmée révolutionnaire est partie sous le commandement du dramaturge Ronsin ; elle est forte de six mille hommes, en bonnets rouges, en gilets tricolores, en pantalons de peluche noire,' avec d’énormes moustaches, d’énormes sabres, — en carmagnole complète (1)», et avec des guillotines portatives. Le représentant Garrier[est allé à Nantes, en suivant la lisière de la Vendée, que Rossignol a littéralement mise en feu. Carrier jugera les prisonniers que vous faites, leurs complices, royalistes ou girondins ; sa guillotine va toujours , ainsi que « sa compagnie de Marat à bonnets de laine » . Les petits enfants et les vieillards sont guillotinés. Quelque prompte que soit la machine, elle ne l’est pas assez. Le bourreau et ses valets n’y suffisent pas; ils sont sur les dents à force de travail, et déclarent que les muscles humains n’en peuvent faire davantage. Dans ce cas il faut essayer les fusillades, et peut-être ensuite des méthodes encore plus effrayantes. Dans Brest, pour le même motif, commande Jean Bon Saint-André, avec une armée de bonnets rouges. A Bordeaux, c’est Tallien, avec son Isabeau et ses valets de bourreau. Guadet, Cussy, Salles, beaucoup d’autres, succombent; la pique sanglante et le bonnet rouge exerçant la suprême puissance: la guillotine bat monnaie. Tallien à ' (1) Louvet, Mémoire p. 301 . * Digitized by Googl

DESTRUCTION. 283 la chevelure rousse et rude, naguère habile journaliste, encore jeune, est aujourd'hui farouche et puissant ; Pluton sur terre, il a les clefs du Tartare. On remarque cependant qu'une certaine senorinaCabarus,ou, si vous aimez mieux, une senora, puisqu'elle est mariée à un sieur de Fontenai, dont elle n'est pas encore veuve, belle brune, fille du négociant espagnol Cabarus, — a adouci sa farouche rudesse ; elle plaide pour elle-même et ses amis, et réussit. Les clefs du Tartare, et tout pouvoir, quel qu'il soit, sont quelque chose pour une femme. Le sombre Pluton n'est pas insensible à l'amour; elle, semblable à une seconde Proserpine, est enlevée par ce Pluton roux et sombre ; et, dit-on, elle adoucit un peu ce cœur de pierre. Maignet à Orange, dans le Sud, Lebon à Arras, dans le Nord, étonnent le monde. Le tribunal populaire jacobin, avec ses représentants de la nation, sur le même emplacernent peut-être oii avait siégé le tribunal populaire girondin, se dresse çà et là, partout où c'est nécessaire. Fouché, Maignet, Barras, Fréron, nettoient les départements du Midi : on dirait des moissonneurs, leur faux est la guillotine. Nombreux sont les ouvriers, abondante est la moisson. Par centaines, par milliers, les existences des hommes sont coupées, jetées au feu comme des bois morts. Marseille est pris et mis sous la loi martiale. Mais voyez, à Marseille, quel est donc cet épi à barbe rougé qu'on va moissonner? — Nous parlons d'un homme épais, à la face couverte de clous rouges, avec une barbe épaisse couleur de brique? Par Némésis et les trois sœurs de mauvais augure, c'est Jourdan Coupe-têtes 1 Ils l'ont empoigné en vertu de ces lois martiales ; lui aussi sera rasé avec leur rasoif national. Elle est à bas à présent la tête

Digitized by Google

la chevelure rousse et rude, naguère habile journaliste, encore jeune, est aujourd'hui farouche et puissant ; Pluton sur terre, il a les clefs du Tartare. On remarque cependant qu'une certaine senorina Cabarus, ou, si vous aimez mieux, une senora, puisqu'elle est mariée à un sieur de Fontenai, dont elle n'est pas encore veuve, belle brune, fille du négociant espagnol Cabarus, — a adouci sa farouche rudesse ; elle plaide pour elle-même et ses amis, et réussit. Les clefs du Tartare, et tout pouvoir, quel qu'il soit, sont quelque chose pour une femme. Le sombre Pluton n'est pas insensible à l'amour ; elle, semblable à une seconde Proserpine, est enlevée par ce Pluton roux et sombre ; et, dit-on, elle adoucit un peu ce cœur de pierre.

Maignet à Orange, dans le Sud, Lebon à Arras, dans le Nord, étonnent le monde. Le tribunal populaire jacobin, avec ses représentants de la nation, sur le même emplacement peut-être où avait siégé le tribunal populaire girondin, se dresse çà et là, partout où c'est nécessaire. Fouché, Maignet, Barras, Fréron, nettoient les départements du Midi : on dirait des moissonneurs, leur faux est la guillotine. Nombreux sont les ouvriers, abondante est la moisson. Par centaines, par milliers, les existences des hommes sont coupées, jetées au feu comme des bois morts.

Marseille est pris et mis sous la loi martiale. Mais voyez, à Marseille, quel est donc cet épi à barbe rouge qu'on va moissonner ? — Nous parlons d'un homme épais, à la face couverte de clous rouges, avec une barbe épaisse couleur de brique ? Par Némésis et les trois sœurs de mauvais augure, c'est Jourdan Coupe-têtes ! Ils l'ont empoigné en vertu de ces lois martiales ; lui aussi sera rasé avec *leur rasoir national*. Elle est à bas à présent la tête

 de Jourdan Coupe-têtes; — ainsi que celles de Deshutte et Varigny, qu'il fit porter sur des piques dans l'insurrection des femmes ! On ne le verra plus, ce monstre cuivré, traverser les cités du Sud, prononcer des arrêts la pipe à la bouche, le verre d'eau-de-vie à la main, dans la tour de glace d'Avignon. La terre qui cache tout, l'a reçu ce bouffi à barbe rouge ; puissions-nous ne jamais voir son pareil ! — On cite Jourdan, des centaines d'autres ne sont pas cités. Hélas! ils sont entassés devant nous, comme des fagots amoncelés, qui se comptent par charretées ; et pourtant il n'est pas un de ces fagots qui n'ait eu sa vie et son histoire; et chacun a été coupé, non sans angoisses, comme lorsqu'un César meurt. Lyon échappera moins que toute autre ville. Lyon que nous avons vu en feu, dans cette nuit d'automne où la poudrière sauta, penche évidemment vers une triste fin. Inévitable : que peuvent le courage sans espoir et Précv? Dubois-Crancé, sourd comme le Destin, terrible comme le jugement, prend leurs « redoutes de sacs â coton » , les resserre plus que jamais avec les laves de son d'artillerie. Jamais ce ci-devant d'Autichamp n'arrivera, jamais il ne viendra de secours de Blankenberg. Les Jacobins lyonnais se tenaient cachés dans les caves ; la municipalité girondine, pâle comme la cire, vivait dans la famine, la trahison et l'incendie. Précy tire son épée, et environ quinze cents autres avec lui; ils sautent en selle pour se faire un passage vers la Suisse. Ils sabraient avec fureur, avec fureur on les sabrait; ils sont taillés en pièces : ce ne furent pas des centaines, mais quelques unités à peine qui virent la Suisse. Lyon se rend à discrétion le 9 octobre, c'est désormais une ville maudite. L'abbé Lamourette, aujourd'hui l'évêque Lamourette, jadis législateur, celui de l'anDigitized by Google j

de Jourdan Coupe-têtes;—ainsi que celles de Deshutte et Varigny, qu'il fit porter sur des piques dans l'insurrection des femmes! On ne le verra plus, ce monstre cuivré, traverser les cités du Sud, prononcer des arrêts la pipe à la bouche, le verre d'eau-de-vie à la main, dans la tour de glace d'Avignon. La terre qui cache tout, l'a reçu ce bouffi à barbe rouge; puissions-nous ne jamais voir son pareil! — On cite Jourdan, des centaines d'autres ne sont pas cités. Hélas! ils sont entassés devant nous, comme des fagots amoncelés, qui se comptent par charretées; et pourtant il n'est pas un de ces fagots qui n'ait eu sa vie et son histoire; et chacun a été coupé, non sans angoisses, comme lorsqu'un César meurt.

Lyon échappera moins que toute autre ville. Lyon que nous avons vu en feu, dans cette nuit d'automne où la poudrière sauta, penche évidemment vers une triste fin. Inévitable : que peuvent le courage sans espoir et Précy? Dubois-Crancé, sourd comme le Destin, terrible comme le jugement, prend leurs « redoutes de sacs à coton », les resserre plus que jamais avec les laves de son d'artillerie. Jamais ce *ci-devant* d'Autichamp n'arrivera, jamais il ne viendra de secours de Blankenberg. Les Jacobins lyonnais se tenaient cachés dans les caves; la municipalité girondine, pâle comme la cire, vivait dans la famine, la trahison et l'incendie. Précy tire son épée, et environ quinze cents autres avec lui; ils sautent en selle pour se faire un passage vers la Suisse. Ils sabraient avec fureur, avec fureur on les sabrait; ils sont taillés en pièces : ce ne furent pas des centaines, mais quelques unités à peine qui virent la Suisse. Lyon se rend à discrétion le 9 octobre, c'est désormais une ville maudite. L'abbé Lamourette, aujourd'hui l'évêque Lamourette, jadis législateur, celui de l'an-

 cien baiser Lamouret te, ou baiser de Dalilah, est empoigné, expédié à Paris pour y être guillotiné. « Il fit le signe de la croix », dit-on, lorsque Tinville prononça son arrêt, et il mourut en évêque éloquent et constitutionnel. Malheur aujourd'hui à tous les évêques, prêtres, aristocrates et fédéralistes qui sont dans Lyon 1 Les mènes de Chalier ne sont pas encore satisfaits. La république, dans un délire furieux, a mis à nu son bras droit. Tenez, voici le représentant Fouché, Fouché de Nantes, un nom qui deviendra célèbre. Il vient avec une troupe de patriotes, pour enlever le cadavre de Chalier. Un âne couvert de vêtements sacerdotaux, une mitre sur la tête, et traînant des livres de messe, quelques-uns disent la Bible même, à sa queue, parcourt les rues de Lyon, escorté d'une foule nombreuse de patriotes, et au milieu de cris comme ceux de l'enfer, se dirige vers la fosse du martyr Chalier. Le corps est déterré et brûlé ; les cendres sont recueillies dans une urne, pour être adorées par le patriotisme parisien. Les livres saints firent partie du bûcher funèbre, leurs cendres furent livrées au vent, au milieu des cris de : « Vengeance ! vengeance ! — lesquels, écrit Fouché, seront satisfaits » (1). Lyon est une ville qui doit disparaître; ce ne sera plus, à l'avenir, Lyon, mais « Commune affranchie » : son nom même périra. Elle doit être rasée, cette ancienne et puissante cité, si les prophètes du jacobinisme ont raison ; et une colonne doit être élevée sur ses ruines, avec cette inscription : «Lyon s'insurgea contre la république, Lyon n'existe plus. » Fouché, Couthon, Gollot, représentants de la Convention, se succèdent les uns aux autres ; il y a de

(1) Moniteur du 1 7 novembre 1793.

cien *baiser Lamourette*, ou baiser de Dalilah, est empoigné, expédié à Paris pour y être guillotiné. « Il fit le signe de la croix », dit-on, lorsque Tinville prononça son arrêt, et il mourut en évêque éloquent et constitutionnel. Malheur aujourd'hui à tous les évêques, prêtres, aristocrates et fédéralistes qui sont dans Lyon! Les mânes de Chalier ne sont pas encore satisfaits. La république, dans un délire furieux, a mis à nu son bras droit. Tenez, voici le représentant Fouché, Fouché de Nantes, un nom qui deviendra célèbre. Il vient avec une troupe de patriotes, pour enlever le cadavre de Chalier. Un âne couvert de vêtements sacerdotaux, une mitre sur la tête, et traînant des livres de messe, quelques-uns disent la Bible même, à sa queue, parcourt les rues de Lyon, escorté d'une foule nombreuse de patriotes, et au milieu de cris comme ceux de l'enfer, se dirige vers la fosse du martyr Chalier. Le corps est déterré et brûlé ; les cendres sont recueillies dans une urne, pour être adorées par le patriotisme parisien. Les livres saints firent partie du bûcher funèbre, leurs cendres furent livrées au vent, au milieu des cris de : «*Vengeance !* vengeance ! — lesquels, écrit Fouché, seront satisfaits » (1).

Lyon est une ville qui doit disparaître ; ce ne sera plus, à l'avenir, Lyon, mais « *Commune affranchie* » : son nom même périra. Elle doit être rasée, cette ancienne et puissante cité, si les prophètes du jacobinisme ont raison ; et une colonne doit être élevée sur ses ruines, avec cette inscription : «*Lyon s'insurgea contre la république, Lyon n'existe plus.* » Fouché, Couthon, Collot, représentants de la Convention, se succèdent les uns aux autres ; il y a de

(1) *Moniteur* du 17 novembre 1793.

28tt LA TERREUR A L'ORDRE DE JOUR. la besogne pour le bourreau, il y à de la besogne pour les maçons; mais il ne s'agit pas de bâtir. Les maisons môme des aristocrates sont condamnées. Couthon, le paralytique, porté sur une chaise, frappe sur les murailles avec un maillet emblématique, en s'écriant : « La loi te frappe. » Les maçons, avec des leviers de fer, commencent à démolir. Les maisons craquent et s'écroulent ; de Ces ruines sinistres s'élèvent des nuages de poussière qui flottent au gré des vents d'hiver. Si Lyon n'avait été solidement construit, il eût disparu dans ces semaines-là, et la prophétie des Jacobins se fût réalisée. Mais les villes ne sont pas faites d'écume de savon : Lyon est construit en pierres ; Lyon, bien que rebelle envers la république, existe encore aujourd'hui. Les Girondins de Lyon n'ont pas non plus une seule tête qu'on puisse expédier d'un seul coup. Le tribunal révolutionnaire et la commission militaire, guillotinant et fusillant, font ce qu'ils peuvent ; les ruisseaux de la place des Terreaux coulent tout rouges. Des cadavres mutilés roulent dans le Rhône. Gollot-d'Herbois, dit-on, avait été sifflé sur le théâtre de Lyon, mais avec quelle sorte de sifflement, avec quelle trompette enrouée du Tartare: le sifflerez-vous maintenant dans ce nouveau rôle de représentant de la Convention ? — Deux cent neuf hommes sont dirigés vers la rivière pour y être massacrés eu masse par le mousquet et le canon sur la promenade des Brotteaux. C'est la seconde fois qu'une telle scène se reproduit ; la première ils étaient soixante et dix. Les cadavres des premiers furent jetés au Rhône, mais le Rhône en a rejeté quelques-uns sur le rivage; aussi ceux d'aujourd'hui, ceux du second lot, ils seront enfouis en terre. Leur unique et longue fosse est creusée, ils se tiennent debout, Digitized by Google

la besogne pour le bourreau, il y a de la besogne pour les maçons; mais il ne s'agit pas de bâtir. Les maisons même des aristocrates sont condamnées. Couthon, le paralytique, porté sur une chaise, frappe sur les murailles avec un maillet emblématique, en s'écriant : « *La loi te frappe.* » Les maçons, avec des leviers de fer, commencent à démolir. Les maisons craquent et s'écroulent; de ces ruines sinistres s'élèvent des nuages de poussière qui flottent au gré des vents d'hiver. Si Lyon n'avait été solidement construit, il eût disparu dans ces semaines-là, et la prophétie des Jacobins se fût réalisée. Mais les villes ne sont pas faites d'écume de savon : Lyon est construit en pierres; Lyon, bien que rebelle envers la république, existe encore aujourd'hui.

Les Girondins de Lyon n'ont pas non plus une seule tête qu'on puisse expédier d'un seul coup. Le tribunal révolutionnaire et la commission militaire, guillotinant et fusillant, font ce qu'ils peuvent; les ruisseaux de la place des Terreaux coulent tout rouges. Des cadavres mutilés roulent dans le Rhône. Collot-d'Herbois, dit-on, avait été sifflé sur le théâtre de Lyon, mais avec quelle sorte de sifflement, avec quelle trompette enrouée du Tartare: le sifflerez-vous maintenant dans ce nouveau rôle de représentant de la Convention? — Deux cent neuf hommes sont dirigés vers la rivière pour y être massacrés en masse par le mousquet et le canon sur la promenade des Brotteaux. C'est la seconde fois qu'une telle scène se reproduit; la première ils étaient soixante et dix. Les cadavres des premiers furent jetés au Rhône, mais le Rhône en a rejeté quelques-uns sur le rivage; aussi ceux d'aujourd'hui, ceux du second lot, ils seront enfouis en terre. Leur unique et longue fosse est creusée, ils se tiennent debout,

DESTRUCTION. 287 rangés le long de cette fosse immense ; les plus jeunes chantent la Marseillaise. Les gardes nationaux font feu ; mais ils sont obligés de recommencer plusieurs fois et d'em • ployer la baïonnette et la bêche, car si tous les condamnés tombent, tous ne sont pas morts ; — et cela devient alors une boucherie trop horrible à décrire, à tel point que les gardes nationaux eux-mêmes détournaient la tête en tirant. Collot, arrachant le mousquet d'un de ces gardes nationaux, ajuste d'un air impassible et dit: «Voilà comment un républicain doit tirer. » Ceci est la seconde fusillade et heureusement la deiv nière. On la trouve trop horrible, même inopportune. Il en partit deux cent neuf; un d'entre eux s'échappa au bout du pont, et voiei qu'en comptant les cadavres on en trouve deux cent dix. Expliquez-nous cette énigme, ô Collot? Après de longues conjectures, on se souvint que deux indir vidus arrivés sur la place des Brotteaux avaient tenté de sortir des rangs, en protestant, avec une énergie désespérée, qu'ils n'étaient point des condamnés, qu'ils étaient des commissaires de police ; on les avait repoussés tous deux sans les croire, et on les avait tués avec les autres (I) ! Telle est la vengeance d'une république enragée. Certainement c'est là, suivant les expressions de Barrère, la justice « sous des formes acerbes ». Mais la république, comme le dit Fouché, doit « marcher à la liberté sur des cadavres » , et de plus, comme dit Barrère, « il n'y a que les morts qui ne reviennent pas » . La terreur plane partout, « la guillotine ne va pas mal » . Mais avant de quitter les régions du Midi, sur lesquelles l'histoire ne peut jeter qu'un coup d'œil de haut, elle des(1) Doiw Auiix, l. XII, p. 251-62.

288 LA TERREUR A L'ORDRE DU JOUR, cendra pour un moment et fixera ses regards sur un point, le siège de Toulon. Jusqu'ici les batteries, les bombes, les fourneaux à boulets rouges établis dans les fermes, l'artillerie bien ou mal servie, l'attaque des gorges d'Ollioules, du fort Malbosquet, n'ont pas servi à grandchose. Nous avons là le général Carteaux, autrefois peintre, qui s'est élevé dans les troubles de Marseille ; le général Doppet, jadis médecin, qui s'est élevé dans les troubles du Piémont, qui, sous Crancé, a pris Lyon, mais ne peut prendre Toulon. Enfin, nous avons le général Dugommier, élève de Washington. Des représentants de la nation, nous en avons aussi, Barras, Salicetti, Robespierre le jeune ; — et enfin un chef de brigade d'artillerie d'une activité extrême , qui fait souvent un léger somme au milieu des canons ; jeune homme de petite taille, taciturne, au teint olivâtre, que nous connaissons déjà sous le nom de Buonaparte; un des meilleurs officiers d'artillerie que vous ayez jamais vus. Et Toulon n'est point encore pris; c'est déjà le quatrième mois, décembre, selon le style de l'esclavage, ou frimaire, selon le nouveau style, et leur maudit drapeau bleu et rouge y flotte encore. Ils sont ravitaillés par mer ; ils ont occupé toutes les hauteurs, ont fait des abatis, se sont fortifiés ; comme le lapin, ils ont creusé leurs terriers dans les rochers. Cependant frimaire n'a point encore fait place à nivôse qu'un conseil de guerre est assemblé. Des instructions viennent d'arriver de la part du gouvernement et du salut public . Carnot, dans le salut public , nous a envoyé un plan de siège que le général Dugommier critique d'un côté, le commissaire Salicetti de l'autre ; et les critiques et les plans sont très-variés, lorsque ce jeune officier d'artillerie se hasarde à prendre la parole, le même que nous

• DESTRUCTION. 289 avons vu dormant au milieu des canons, qui a ligure plusieurs fois dans cette histoire; — son nom est Napoléon Buonaparte. Son humble opinion, car il a observé avec des lunettes d'approche et fait ses réflexions, est qu'un certain fort l'Éguillette doit être pris soudainement, comme par un saut de lion. Après, une fois qu'il esta nous, on peut frapper Toulon au cœur; les lignes anglaises seront, pour ainsi dire, tournées, et Hood et nos ennemis naturels n 'auront plus, le lendemain, qu'à prendre la mer ou à se faire brûler vifs. Les commissaires froncent le sourcil avec un reniflement négatif. Quel est ce jeune homme qui a plus de talent que nous tous? Le brave vétéran Dugoramier pense néanmoins que l'idée vaut la peine qu'on s'en occupe ; il questionne le jeune officier ; il est convaincu ; conclusion : essayez, essayez-en. Sur ce visage taciturne et bronzé, maintenant que tout est prêt, il y a un air de gravité plus sérieux que jamais, qui recouvre un feu intérieur plus violent que jamais. Làbas, tu le vois, est le fort l'Éguillette ; un saut de lion désespéré ; pourtant il est possible; aujourd'hui il faut le tenter! On le tente et il réussit. Par stratagème et courage, en se cachant dans les ravins, en se précipitant avec impétuosité au milieu delà tempête de feu, le fort l'Éguillette est surpris, emporté. La fumée dispersée, nous y voyons flotter le drapeau tricolore. Le jeune homme au teint bronzé avait raison. Le lendemain matin, Hood, trouvant l'intérieur de ses lignes exposé, ses défenses tournées, fait ses préparatifs pour s'embarquer. Il prend les royalistes qui veulent s'embarquer avec lui, il lève l'ancre; le 19 décembre 1793, Toulon appartient enfin à la république. La canonnade a cessé à Toulon, et maintenant la guilCARLYI.K. 111. — 17 Digitized by Google

290 LA TERREUR A L’ORDRE DU JOUR, lotine et la fusillade peuvent commencer. C’est la guerre civile avec ses horreurs ; mais du moins nous sommes délivrés de cette honte d’une domination anglaise. Qu’il y ait maintenant des fêtes civiques dans toute la France, telles sont les conclusions du rapport de Barrère ou du peintre David, et que la Convention y assiste en corps (1). On dit même que ces infâmes Anglais (s’occupant plus de leur intérêt que du nôtre) ont mis le feu aux magasins, aux arsenaux, ont brûlé les bâtiments de guerre qui étaient dans la rade de Toulon avant de lever l’ancre, une vingtaine de vaillants vaisseaux de guerre, les seuls que nous eussions encore! Cependant ils n’ont pas réussi; bien que les flammes s’élançassent au loin et dans les airs, deux navires, pas davantage, ont été consumés; les galériens eux-mêmes couraient avec des baquets pour éteindre le feu. Ces mêmes fiers navires, le navire f Orient et autres, auront à transporter ce même jeune homme en Égypte ; il n’est pas encore temps qu’ils soient réduits en cendres, ou transformés en nymphes de la mer, ou qu’ils sautent, ô navire l'Orient , il n’est pas encore temps qu’ils deviennent la proie de l’Angleterre. Et ainsi, sur la France entière la fête civique s’étend comme une marée, et Toulon voit des fusillades^ des tueries en masse, telles qu’en vit Lyon; et «la mort est vomie à grands flots » . Douze mille maçons sont requis des pays voisins pour effacer Toulon de la face de la terre, car il doit être rasé, ainsi le veut le rapport de Barrère ; et appelé désormais non Toulon, mais bien le Port de la montagne; et maintenant nous devons le laisser enveloppé du nuage noir de la mort, — espérant seulement que (i) Moniteur, 1793, n° 101 (31 décembre) p. 95-96-98, elc. Digitized by Google

'ÇfoESTKliCîlON. 291 Toulon est également construit en pierres, et que même douze mille maçons ne pourront peut-être pas le faire disparaître avant que l'accès soit passé. On commence à avoir le cœur soulevé « par cette mort vomie à grands flots » . Cependant n'entends-tu pas, ô lecteur (car le bruit traverse les siècles), dans les nuits de mort de décembre et janvier, au-dessus de la ville de Nantes, des bruits confus de mousqueterie et de tumulte, de rage et de lamentations, se mêlant aux murmures éternels des eaux de la Loire? La ville de Nantes se livre au sommeil, mais le représentant Carrier ne dort pas. Pourquoi fait-on démarrer cette barque à fond plat,, cette gabare, vers les onze heures du soir, avec quatre-vingtdix prêtres sous les écoutilles? Ils vont à Belle-Isle? En plein courant de la Loire, sur un signal donné, la gabare coule à fond et s'enfonce avec sa cargaison. «La sentence de déportation, écrit Carrier, a été exécutée verticalement *. Les quatre-vingt-dix prêtres, ayant pour cercueil la gabare, reposent dans les profondeurs I C'est la première de ces noyades de Carrier qui sont devenues à jamais fameuses. La guillotine à Nantes marche jusqu'à ce que le bourreau n'en puisse plus ; alors les fusillades commencent « dans la plaine de Saint-Mauve » . On fusille les petits enfants, les mères avec leurs enfants à la mamelle; enfants et femmes par cent vingt et par cinq cents, tant est exaltée la Vendée ; si bien qu'enfin les Jacobins eux-mêmes en ont mal au cœur et que tous, excepté la compagnie Marat, crient: Arrêtez l C'est pourquoi maintenant nous avons des noyades; et dans la nuit du 2 li frimaire an II, qui est le là décembre 1793, nous en avons

 une seconde qui comprend cent trente-huit personnes (1). Or, pourquoi perdre une gabare en la faisant sombrer avec eux ? Jetez-les à l'eau, les mains liées, faites pleuvoir une grêle de plomb jusqu'à ce que le dernier d'entre eux soit noyé 1 Les dormeurs au sommeil léger de Nantes et des villages environnants sur la mer entendent la mousqueterie avec les vents de la nuit, et se demandent ce que cela signifie. Et il y avait des femmes dans cette gabare, toutes nues, en bonnets rouges, demandant, dans leur agonie, que leurs chemises ne leur fussent pas enlevées. Et de jeunes enfants étaient jetés à l'eau, malgré les supplications de leurs mères: « Louveteaux, répliquait la compagnie Marat, qui deviendraient des loups. » Peu à peu, le jour même voit des noyades ; femmes et hommes sont liés ensemble par les pieds et les mains et sont noyés; ceci s'appelle mariages républicains. Cruelle est la panthère des forêts, l'ours femelle dépouillée de ses oursons ; mais il y a chez l'homme un instinct de haine plus cruel encore. Muettes, débarrassées de toute souffrance maintenant, semblables à des cadavres pâles et enflés, les victimes roulent confusément vers la mer, dans le courant de la Loire ; la marée les ramène, des nuées de corbeaux obscurcissent le fleuve. Les loups hurlent dans les bas-fonds ; Carrier écrit : « Quel torrent révolutionnaire !!! » car cet homme est enragé et l'époque l'est aussi. Voilà les noyades de Carrier, vingt-cinq bien comptées. Car ce qui s'est fait dans l'obscurité paraîtra, par suite d'une enquête, à la clarté du soleil (2) et pendant .(l) Deux tuais, t. XII, p. 206-72 ; Moniteur du 2 janvier 1794. (2) Procès de Carrier (4 tonies. Paris, 1795). Digitized by Google

une seconde qui comprend cent trente-huit personnes (1).

Or, pourquoi perdre une gabare en la faisant sombrer avec eux ? Jetez-les à l'eau, les mains liées, faites pleuvoir une grêle de plomb jusqu'à ce que le dernier d'entre eux soit noyé ! Les dormeurs au sommeil léger de Nantes et des villages environnants sur la mer entendent la mousqueterie avec les vents de la nuit, et se demandent ce que cela signifie. Et il y avait des femmes dans cette gabare, toutes nues, en bonnets rouges, demandant, dans leur agonie, que leurs chemises ne leur fussent pas enlevées. Et de jeunes enfants étaient jetés à l'eau, malgré les supplications de leurs mères: « Louveteaux, répliquait la compagnie Marat, qui deviendraient des loups. »

Peu à peu, le jour même voit des noyades ; femmes et hommes sont liés ensemble par les pieds et les mains et sont noyés ; ceci s'appelle *mariages républicains*. Cruelle est la panthère des forêts, l'ours femelle dépouillée de ses oursons ; mais il y a chez l'homme un instinct de haine plus cruel encore. Muettes, débarrassées de toute souffrance maintenant, semblables à des cadavres pâles et enflés, les victimes roulent confusément vers la mer, dans le courant de la Loire ; la marée les ramène, des nuées de corbeaux obscurcissent le fleuve. Les loups hurlent dans les bas-fonds ; Carrier écrit : « *Quel torrent révolutionnaire !!!* » car cet homme est enragé et l'époque l'est aussi. Voilà les noyades de Carrier, vingt-cinq bien comptées. Car ce qui s'est fait dans l'obscurité paraîtra, par suite d'une enquête, à la clarté du soleil (2) et pendant

(1) *Deux amis*, t. XII, p. 266-72 ; *Moniteur* du 2 janvier 1794.

(2) *Procès de Carrier* (4 tomes. Paris, 1795).

DESTKUCT10K. •293 îles siècles ne sera pas oublié. Nous passons ù un autre aspect de l'accomplissement, du sans-culottisme, laissant celui qui précède comme le plus affreux. En vérité, les hommes sont tous enragés comme l'époque. Le représentant Lebon à Arras, plongeant son épée dans le sang coulant de la guillotine, s'écrie : « Comme j'aime cela ! » Les mères, dit-on, par son ordre, sont obligées de se tenir près de la guillotine qui- dévore leurs enfants ; un orchestre est tout près, et à la chute de chaque tête joue le Ça-ira (1). Dans le bourg de Bédouin, dans les environs d'Orange, l'arbre de la liberté a été jeté bas pendant la nuit. Le représentant Maignet, à Orange, l'apprend ; il brûle le bourg de Bédouin jusqu'à la dernière niche à chien, guillotine les habitants ou les force à se cacher dans les cavernes et les montagnes (?). République une et indivisible ! C'est le dernier enfantement de ce noir abîme de la nature inorganique, que les mortels nomment orcus , chaos , nuit primitive, et qui ne connaît qu'une loi, celle de la conservation personnelle. Tigresse nationale ; ne jouez pas avec sa moustache ! scs coups sont prompts et terribles ; voyez quelles griffes elle étend ; — la pitié n'est jamais entrée dans son cœur. Prudhommc, ce triste et bruyant imprimeur, cet habile journaliste, qui est encore un journaliste jacobin, deviendra un renégat et publiera des volumes énormes sur ce sujet, Les crimes de la révolution , ajoutant d'innombrables mensonges, comme si la vérité n'était pas suffisante. Quant à nous, nous trouvons qu'il est plus édifiant de savoir une bonne fois que celte république et cette tigresse (1) Les horreurs des prisons d'Arras (Paris, 1823). (2) Montgaillard. t. IV, p. 200. Digitized by Google

des siècles ne sera pas oublié. Nous passons à un autre aspect de l'accomplissement du sans-culottisme, laissant celui qui précède comme le plus affreux.

En vérité, les hommes sont tous enragés comme l'époque. Le représentant Lebon à Arras, plongeant son épée dans le sang coulant de la guillotine, s'écrie : « Comme j'aime cela ! » Les mères, dit-on, par son ordre, sont obligées de se tenir près de la guillotine qui dévore leurs enfants ; un orchestre est tout près, et à la chute de chaque tête joue le *Ça-ira* (1). Dans le bourg de Bédouin, dans les environs d'Orange, l'arbre de la liberté a été jeté bas pendant la nuit. Le représentant Maignet, à Orange, l'apprend ; il brûle le bourg de Bédouin jusqu'à la dernière niche à chien, guillotine les habitants ou les force à se cacher dans les cavernes et les montagnes (2). République une et indivisible ! C'est le dernier enfantement de ce noir abîme de la nature inorganique, que les mortels nomment *orcus*, *chaos*, nuit primitive, et qui ne connaît qu'une loi, celle de la conservation personnelle. *Tigresse nationale ;* ne jouez pas avec sa moustache ! ses coups sont prompts et terribles ; voyez quelles griffes elle étend ; — la pitié n'est jamais entrée dans son cœur.

Prudhomme, ce triste et bruyant imprimeur, cet habile journaliste, qui est encore un journaliste jacobin, deviendra un renégat et publiera des volumes énormes sur ce sujet, *Les crimes de la révolution*, ajoutant d'innombrables mensonges, comme si la vérité n'était pas suffisante. Quant à nous, nous trouvons qu'il est plus édifiant de savoir une bonne fois que cette république et cette tigresse

(1) *Les horreurs des prisons d'Arras* (Paris, 1823).

(2) Montgaillard, t. IV, p. 200.

294 LA TERREUR A L'ORDRE DU JOUR. nationale est un phénomène primitif, un fait de la nature, parmi les formules dans une époque de formules, et d'étudier, en intervenant le moins possible, comment ce fait naturel se comportera parmi les formules. Car elles sont en partie naturelles, en partie fausses et supposées ; nous les appellerons, dans un langage métaphorique, des formes jetées dans un moule régulier ; quelques-unes ont un corps et vivent ; le plus grand nombre, suivant un écrivain allemand, n'enferment que le vide; elles ont «des yeux de » verre qui vous regardent fixement avec une apparence » sinistre; à l'intérieur vous ne trouvez qu'un tas d'arai» gnées et de sales insectes » . Mais le fait, tout le monde doit le remarquer, est un fait naturel et sincère, le plus sincère des faits, terrible dans sa sincérité, comme la mort. Tout ce qui est sincère comme lui peut le regarder en face et le braver, mais ce qui ne l'est pas...?
IV CARMAGNOLE COMPLÈTE. En même temps que cet aspect sombre de Tophet, se déploie un autre aspect que l'on peut appeler l'aspect rouge de Tophet, la destruction de la religion catholique ; et même, pour le temps présent, de la religion elle -même. Nous avons vu s'établir le nouveau calendrier de Romme avec son dixième jour de repos, et nous nous sommes demandé ce que deviendrait le jour du sabbat chrétien? A peine le calendrier a-t-il un mois d'existence qu'on ne s'occupe plus de ce qui l'a précédé. C'est bien singulier, comme observe Mercier, A la dernière Fête-Dieu 1792,
Digitized by Google

nationale est un phénomène primitif, un fait de la nature, parmi les formules dans une époque de formules, et d'étudier, en intervenant le moins possible, comment ce fait naturel se comportera parmi les formules. Car elles sont en partie naturelles, en partie fausses et supposées ; nous les appellerons, dans un langage métaphorique, des *formes* jetées dans un moule régulier ; quelques-unes ont un corps et vivent ; le plus grand nombre, suivant un écrivain allemand, n'enferment que le vide ; elles ont « des yeux de » verre qui vous regardent fixement avec une apparence » sinistre ; à l'intérieur vous ne trouvez qu'un tas d'arai- » gnées et de sales insectes ». Mais le fait, tout le monde doit le remarquer, est un fait naturel et sincère, le plus sincère des faits, terrible dans sa sincérité, comme la mort. Tout ce qui est sincère comme lui peut le regarder en face et le braver, mais ce qui ne l'est pas...?

IV

CARMAGNOLE COMPLÈTE.

En même temps que cet aspect sombre de Tophet, se déploie un autre aspect que l'on peut appeler l'aspect rouge de Tophet, la destruction de la religion catholique ; et même, pour le temps présent, de la religion elle-même. Nous avons vu s'établir le nouveau calendrier de Romme avec son dixième jour de repos, et nous nous sommes demandé ce que deviendrait le jour du sabbat chrétien ? A peine le calendrier a-t-il un mois d'existence qu'on ne s'occupe plus de ce qui l'a précédé. C'est bien singulier, comme observe Mercier. A la dernière Fête-Dieu 1792,

CARMAGNOLE COMPLETE. 295 tout le monde et l'autorité souveraine elle-même avait suivi les processions avec un air de parfaite piété ; — le boucher Legendre, accusé d'irrévérence, fut sur le point d'être massacré dans sa voiture. La hiérarchie gallicane, l'Église et les formules de l'Église semblaient florissantes ; déjà, il est vrai, tout cela était un peu de la couleur des feuilles mortes; mais pas plus que dans les années ou les décades précédentes. Elles semblaient donc fleurir de tous côtés, dans les sympathies d'un peuple incorruptible, défiant la philosophie, la législature et Y Encyclopédie, Hélas I comme une Vallombrosa aux feuilles jaunies qui n'attend qu'une rafale de novembre pour être dépouillée dans une heure 1 Depuis cette Fête-Dieu, Brunswick est survenu, et les émigrés, et la Vendée, et dix-huit mois de temps ; tout ce qui fleurit, et surtout ce qui n'a plus que des feuilles mortes, trouve plus ou moins vite sa fin. Le 7 novembre, un certain citoyen Parents, curé de Boissise-le-Bertrand, écrit à la Convention qu'il a, pendant toute sa vie, prêché un mensonge, et qu'il en est las ; en conséquence, il abandonne sa cure et son traitement et demande que l'auguste Convention lui donne quelque chose pour subsister. Lui donnerons-nous « une mention honorable » ou « un renvoi au comité des finances »? A peine cette dernière décision est-elle prise que l'oison Gobel, évêque constitutionnel de Paris, avec son chapitre et une escorte municipale et départementale en bonnets rouges, se présente pour faire ce qu'a fait Parents. Cette oie de Gobel ne veut plus reconnaître «d'autre religion que la liberté » ; c'est pourquoi il se dépouille de son attirail de prêtre et reçoit le baiser fraternel. Grande joie du départemental Momoro, des municipaux Chaumette et Hébert, de Vincent et de l'armée révolutionnaire! Chau

296 LA TERREUR A L'OBDRE DU JOUR, mette demande si l'on ne doit pas, dans ces circonstances, intercaler, dans nos jours sans-culottes, une fête de la Raison? Sage proposition ! Que les athées Maréchal, Lalande et le petit athée Naigeon se réjouissent ; que Clootz, l'orateur du genre humain, présente à la Convention son Évidence de la religion mahomélane , « travail prouvant la fausseté de toutes les religions î », qu'on lui adresse des remerciments ! Il y aura une république universelle maintenant, pense Clootz, et un seul Dieu, « le peuple, » . La nation française est de nature moutonnière ; il ne fallait qu'un homme pour donner l'impulsion et cet oison de Gobel, poussé par la municipalité et la force des circonstances, l'a donnée. Quel curé restera en arrière de celui de Boissise? quel évêque ne suivra pas celui de Paris? L'évêque Grégoire s'y refuse avec courage; tous s'écrient aussitôt: « Nous ne forçons personne, que Grégoire consulte sa conscience» ; mais protestants et catholiques, par centaines, imitent Gobel. De loin et de près, pendant novembre et décembre, jusqu'à ce que le travail soit terminé, arrivent les lettres des renégats; il vient des prêtres qui font leur apprentissage de charpentiers », des curés avec les nonnes, qu'ils viennent d'épouser; lejourde la raison n'a-t-il pas brillé bien vite et n'est-il pas arrivé à son midi? Des communes viennent des adresses, disant clairement en patois qu'elles ne veulent plus avoir affaire à cet animal noir appelé curé (1) . Par-dessus tout, il arrive des dons patriotiques provenant des églises, du culte; toutes les cloches, celles du tocsin exceptées, sont descendues de leurs clochers et en(1) Analyse du Moniteur (Paris, 1801), (. J I , p. 280. Digitized by Google

mette demande si l'on ne doit pas, dans ces circonstances, intercaler, dans nos jours sans-culottes, une fête de la Raison? Sage proposition ! Que les athées Maréchal, Lalande et le petit athée Naigeon se réjouissent ; que Clootz, l'orateur du genre humain, présente à la Convention son *Évidence de la religion mahométane*, « travail prouvant la fausseté de toutes les religions ! », qu'on lui adresse des remercîments ! Il y aura une république universelle maintenant, pense Clootz, et un seul Dieu, « *le peuple* ».

La nation française est de nature moutonnière ; il ne fallait qu'un homme pour donner l'impulsion et cet oison de Gobel, poussé par la municipalité et la force des circonstances, l'a donnée. Quel curé restera en arrière de celui de Boissise? quel évêque ne suivra pas celui de Paris? L'évêque Grégoire s'y refuse avec courage ; tous s'écrient aussitôt : « Nous ne forçons personne, que Grégoire consulte sa conscience » ; mais protestants et catholiques, par centaines, imitent Gobel. De loin et de près, pendant novembre et décembre, jusqu'à ce que le travail soit terminé, arrivent les lettres des renégats ; il vient des prêtres qui font leur apprentissage de charpentiers », des curés avec les nonnes, qu'ils viennent d'épouser ; le jour de la raison n'a-t-il pas brillé bien vite et n'est-il pas arrivé à son midi ? Des communes viennent des adresses, disant clairement en patois qu'elles ne veulent plus avoir affaire à cet *animal noir appelé curé* (1).

Par-dessus tout, il arrive des dons patriotiques provenant des églises, du culte ; toutes les cloches, celles du tocsin exceptées, sont descendues de leurs clochers et en-

(1) *Analyse du Moniteur* (Paris, 1801), t. II, p. 280.

V CARMAGNOLE COMPLÈTE. 297 voyées à la fonderie pour faire des canons. Les encensoirs et les vases sacrés sont brisés ; l'argent va à la Monnaie, qui en manque; de l'étain on fait des boulets pour canonner les ennemis du genre humain. Les dalmatiques de peluche servent à faire des culottes pour ceux qui n'en ont pas. Les étoles coupées se changent en chemises pour les défenseurs du pays; les marchands de vieux habits, juifs ou païens, font le plus brillant commerce. La procession de l'âne faite aux-funérailles de Ghalier à Lyon n'était qu'un exemple de ce qui se passait alors dans toutes les villes. Dans toutes les villes, dans toutes les communes, aussi vite qu'elles peuvent marchent la hache et la cognée. Les sacristies, les lutrins, les grilles des autels, tout est enlevé; les livres de messe sont transformés en papier à cartouches ; les hommes dansent la carmagnole toute la nuit autour d'un feu de joie. Toutes les routes résonnent d'un bruit métallique; ce sont les dépouilles des églises qu'on envoie à la Convention pour la Monnaie. La châsse de la bonne sainte Geneviève est descendue ; hélas! cette fois c'est pour être brûlée, et brûlée sur la place de Grève. La chemise de saint Louis est brûlée; ne pouvaiton la donnera un des défenseurs du pays? Dans la ville de Saint-Denis, non plus Saint-Denis, mais Franciade , le patriotisme est descendu dans les tombes et les a fouillées ; l'armée révolutionnaire en a pris les dépouilles, et voici ce que les rues de Paris ont vu. « Le plus grand nombre étaient encore ivres de l'eau» de-vie qu'ils avaient bue dans les calices, en mangeant » des maquereaux sur des patènes! Montés sur des ânes * couverts d'habits sacerdotaux, ils avaient pour brides des » étoles de prêtres et tenaient à la main le saint ciboire » et l'hostie sacrée. Ils s'arrêtaient aux portes des caba17. ■Bigitized by Google

 » rets, présentaient les ciboires, et le cabaretier, la pinte à » la main, devait les remplir trois fois. Après venaient des » mules lourdement chargées de croix, de candélabres, » d'encensoirs, de vases sacrés, de bénitiers, d encens, » — rappelant à l'esprit les prêtres de Gybèle, dont les » corbeilles remplies des instruments de leur culte ser» vaient en même temps de garde-manger, de sacristie et » de temple. Dans cet équipage ces impies se dirigent » vers la Convention. Ils y entrent en formant deux lon» gties files ; tous déguisés comme des masques, en cos» tûmes sacerdotaux et fantastiques, portant sur des # civières leur butin amoncelé, — des ciboires, des saints » sacrements, des candélabres, des plats d'or et d ar» gent (1). » Quant à l'adresse, nous ne la donnons pas, car elle était en stophes chantées, de vive voix, avec toutes les parties. — Danton, sombre à sa place, demande de la prose et de la décence pour l'avenir (2). Néanmoins les conquérants de ces dépouilles opimes demandent, dans leur ivresse, la permission de danser la carmagnole sur le lieu même ; la Convention en gaieté ne peut qu'y consentir; «plusieurs membres même » , continue l'hyperbolique Mercier, qui n'était point témoin oculaire, étant alors en prison, comme l'un des soixante-treize de Duperret, « plusieurs » membres quittant leurs chaises curules , et prenant les » mains des filles affublées de costumes sacerdotaux, dan» sèrent la carmagnole avec elles » . Telle fut la fête édi' liante qui eut lieu en l'an de grâce 1793. Du milieu de cette étrange chute de formules qui tom(1) Mercier, t. IV, p. 134. — Moniteur , séance du 10 novembre. (2) Moniteur, séince du 26 novembre. Ji^iüoeckbiiAîoogle

» rets, présentaient les ciboires, et le cabaretier, la pinte à » la main, devait les remplir trois fois. Après venaient des » mules lourdement chargées de croix, de candélabres, » d'encensoirs, de vases sacrés, de bénitiers, d'encens, » — rappelant à l'esprit les prêtres de Cybèle, dont les » corbeilles remplies des instruments de leur culte ser- » vaient en même temps de garde-manger, de sacristie et » de temple. Dans cet équipage ces impies se dirigent » vers la Convention. Ils y entrent en formant deux lon- » gues files; tous déguisés comme des masques, en cos- » tumes sacerdotaux et fantastiques, portant sur des » civières leur butin amoncelé, — des ciboires, des saints » sacrements, des candélabres, des plats d'or et d'ar- » gent (1). »

Quant à l'adresse, nous ne la donnons pas, car elle était en stophes chantées, de vive voix, avec toutes les parties. — Danton, sombre à sa place, demande de la prose et de la décence pour l'avenir (2). Néanmoins les conquérants de ces dépouilles opimes demandent, dans leur ivresse, la permission de danser la carmagnole sur le lieu même ; la Convention en gaieté ne peut qu'y consentir; «plusieurs membres même », continue l'hyperbolique Mercier, qui n'était point témoin oculaire, étant alors en prison, comme l'un des *soixante-treize* de Duperret, « plusieurs » membres quittant leurs chaises curules, et prenant les » mains des filles affublées de costumes sacerdotaux, dan- » sèrent la carmagnole avec elles ». Telle fut la fête édi- fiante qui eut lieu en l'an de grâce 1793.

Du milieu de cette étrange chute de formules qui tom-

(1) Mercier, t. IV, p. 134. — *Moniteur*, séance du 10 novembre.

(2) *Moniteur*, séance du 26 novembre.

 bent et s'amoncellent confusément, foulées aux pieds par la danse patriotique, n'est-il pas étrange de voir une nouvelle formule s'élever? car la langue humaine ne saurait exprimer la « bassesse folle » dont est remplie la nature humaine. Le noir Mumbo-Jumbo des forêts et le wau-wau des Indiens peuvent se comprendre, mais que dire de cette invention du procureur Anaxagoras, ci-devant JeanPierre Chaumette? Nous dirons seulement : l'homme est né adorateur d'idoles, adorateur de visions, tant son imagination est matérielle ; il tient beaucoup delà nature du singe. Dans le même jour, au moment où cette troupe venait de sortir en dansant la carmagnole, arrivent le procureur Chaumette et les membres des conseils municipaux et départementaux; ils apportent (surprise étrange 1) une religion nouvelle I La demoiselle Candeille, de l'Opéra, belle à voir quand elle est bien fardée, portée sur les épaules, assise sur un palanquin avec un bonnet de laine rouge, couverte d'un manteau de pourpre avec une couronne de chêne, tenant à la main la pique du Jupiter-peuple, fait son entrée pompeuse, escortée par de jeunes femmes en blanc à la ceinture tricolore. Que l'univers soit attentif! U Convention nationale, merveille du monde, voici notre nouvelle divinité, la déesse de la Raison , digne, seule digne d'être révérée. C'est elle désormais que nous adorerons. Serait-ce trop que de demander à l'auguste Représentation nationale qu'elle vienne avec nous à la ci-devant cathédrale Notre-Dame et chante quelques strophes en l'honneur de cette divinité? Le président et les secrétaires donnent successivement à la déesse Candeille, qu'on porte à une hauteur suffisante autour de leur estrade, le baiser fraternel ; après quoi elle xr Oigitized by Google

bent et s'amoncellent confusément, foulées aux pieds par la danse patriotique, n'est-il pas étrange de voir une nouvelle formule s'élever? car la langue humaine ne saurait exprimer la « bassesse folle » dont est remplie la nature humaine. Le noir *Mumbo-Jumbo* des forêts et le *wau-wau* des Indiens peuvent se comprendre, mais que dire de cette invention du procureur *Anaxagoras*, ci-devant Jean-Pierre Chaumette? Nous dirons seulement : l'homme est né adorateur d'idoles, adorateur de visions, tant son imagination est matérielle ; il tient beaucoup de la nature du singe.

Dans le même jour, au moment où cette troupe venait de sortir en dansant la carmagnole, arrivent le procureur Chaumette et les membres des conseils municipaux et départementaux ; ils apportent (surprise étrange!) une religion nouvelle ! La demoiselle Candeille, de l'Opéra, belle à voir quand elle est bien fardée, portée sur les épaules, assise sur un palanquin avec un bonnet de laine rouge, couverte d'un manteau de pourpre avec une couronne de chêne, tenant à la main la pique du Jupiter-peuple, fait son entrée pompeuse, escortée par de jeunes femmes en blanc à la ceinture tricolore. Que l'univers soit attentif ! O Convention nationale, merveille du monde, voici notre nouvelle divinité, *la déesse de la Raison*, digne, seule digne d'être révérée. C'est elle désormais que nous adorerons. Serait-ce trop que de demander à l'auguste Représentation nationale qu'elle vienne avec nous à la ci-devant cathédrale *Notre-Dame* et chante quelques strophes en l'honneur de cette divinité ?

Le président et les secrétaires donnent successivement à la déesse Candeille, qu'on porte à une hauteur suffisante autour de leur estrade, le baiser fraternel ; après quoi elle

300 I.A TERREUR A 1,'ORDRK l»l JOUR, se dirige, par décret, à la droite du président et là elle descend. Et après des pauses et des discours fleuris, la Convention, tous ses membres réunis, se dirige en procession vers Notre-Dame. — La Raison, remise sur sa litière, trône au milieu d'eux, portée, comme on peut le penser, par des hommes en costumes romains, escortée par la musique et par les bonnets rouges et par la folie de- l'univers. On arrive; la Raison va tout droit s'asseoir sur le maître-autel de Notre-Dame; les cérémonies du culte sont exécutées, rapportent les journaux ; la Convention nationale entonne « l 'hymne à la liberté; paroles de Chénier, musique de Gossec ». C'est la première des fêtes de la Raison, le premier service religieux de la nouvelle religion de Chaumette. « La cérémonie correspondante dans l'église de Saint» Eustache, dit Mercier, offrait le tableau d'un vaste ca» baret. L'intérieur du chœur représentait un paysage » orné de chaumières et de bosquets. Autour du chœur » sont des tables chargées de bouteilles, de saucisses, de » boudins, de pâtisseries et autres comestibles. Les invités » affluaient dans l'intérieur et au dehors par toutes les » issues. Chacun se présentait et prenait sa part de ces » bonnes choses ; des enfants de huit ans, filles et garj» çons, plongeaient leurs doigts dans les plats en signe » de liberté; ils buvaient aussi à la bouteille, et leur ï prompte ivresse provoquait le rire. La Raison était assise a sur un siège élevé, couverte d'un manteau bleu et avait » la contenance sereine; des canonniers, la pipe à la bou» clic, lui servaient d'acolytes. En dehors, aux portes, eon» tinue l'hyperbolique écrivain, une multitude folle dan» sait autour de feux de joie, alimentés avec les balustrades » des chapelles, les stalles des prêtres et des chanoines; et

1 CARMAGNOLE COMPLÈTE. 301 » des danseurs, — je n’exagère rien ; — les danseurs sont «presque sans culottes et, ont le cou et la poitrine nus ; t les bas traînants, ils tourbillonnent, semblables à ces » tourbillons de poussière, précurseurs de la tempête et » de la destruction (1). » A l’église Saint-Gervais, il y avait une terrible «odeur de harengs» ; la section ou la municipalité n’ayant préparé aucune provision, et ayant laissé au hasard le soin de la cuisine. Quant, à d’autres mystères d’un caractère cabirique ou môme paphien, nous les laissons sous le voile qui s’étend pour cet objet, « le long des piliers des ailes » et que ne doit pas lever la main de l’histoire. Mais il est une chose que nous voudrions savoir de préférence à toute autre, c’est ce que pense de tout cela la Raison même. Quelles paroles, par exemple, prononça cette pauvre madame Momoro, lorsqu’elle eut déposé sa divinité et qu’elle et son libraire lurent tranquillement assis chez eux à souper? Car c’était un homme sérieux ce libraire Momoro, et il avait des notions de la loi agraire. Madame Momoro, dit-on, fit une des plus belles déesses de la Raison, bien qu’elle n’eût pas les dents très-belles. — Et à présent si le lecteur songe que ce culte visible de la Raison s’étendit «sur toute la République» pendant ces semaines de novembre et de décembre, jusqu’à ce qu’en fin les objets de bois des églises fussent brûlés, et toute cette besogne terminée, il comprendra peut-être suffisamment ce qu’était ce culte de la république, et abandonnera sans répugnance, cette partie du sujet. , Ces présents et ce pillage des églises sont principalement l’œuvre de l'armée révolutionnaire , qui s’est for(1) Mercier, t. IV, p. 127-146. — Digitized by Google

 mée, ainsi que nous l’avons dit, il y a quelque temps. C’est une armée avec une guillotine portative, commandée par le dramaturge Ronsin aux terribles moustaches, et aussi par une ombre vague d’huissier, Maillard, l’ancien héros de la Bastille, le chef des ménades, l’homme gris de septembre. Vincent, commis des bureaux de la guerre, l’un des anciens employés de Pache, « avec un cerveau échauffé par les anciens orateurs» , avait une grand part dans les traitements, du moins dans ceux des chefs. Mais les marches et les contre-marches de ces six mille n’ont pas de Xénophon. Rien autre chose qu’un bourdonnement inarticulé d’imprécations de sombre fureur, dont le bruit incertain restera dans la mémoire des siècles ! Ils écument le pays tout autour de Paris, cherchent des prisonniers, lèvent des réquisitions, veillent à ce que les édits soient exécutés, et à ce que les fermiers aient suffisamment battu de grains ; ils jettent à bas les cloches des églises ou les vierges de métal. Des détachements, avec un bruit de fusillade, s’enfoncent dans les parties les plus éloignées de la France; de nouvelles armées révolutionnaires se lèvent çà et là, comme la compagnie Marat, avec Carrier, la troupe de Bordeaux, avecTallien ; ce sont des nuées qui s’attirent et grossissent dans une atmosphère pleine d’électricité. Ronsin, dit-on, reconnaît, dans ses moments de franchise, que ses troupes étaient la quintessence de la canaille de la terre. On les voit se ranger en bataille dans les places publiques, marcher couverts de boue, avec barbe rouge, en carmagnole complète. Leur principal exploit est d’abattre tout monument royal ou religieux, les crucifix ou autres objets semblables, de pointer un canon contre un clocher, de faire tomber la cloche sans avoir monté ; cloche et beffroi — ... . NT-'

 tout ensemble. Cependant cela dépend, dit-on, un peu de l'importance de la ville ; si la ville compte une forte population, si elle présente un aspect douteux et irrité, l'armée révolutionnaire fera sa besogne sans violence, au moyen d'échelles et de leviers; peut-être même prendra-telle ses billets de logements sans rien faire du tout ; elle se contentera de boire un coup, de dormir un somme, et passera à l'étape suivante (1), la pipe à la bouche, le sabre au côté, en carmagnole complète. De telles choses se sont vues et peuvent se voir encore. — Charles II envoya son armée de montagnards contre les whigs écossais de l'ouest; les planteurs de la Jamaïque avaient des chiens de race espagnole pour chasser leurs marrons. La France est également écumée par une meute endiablée dont les aboiements, à cette distance d'un demi-siècle, retentissent encore à l'oreille de l'esprit. V COMME UN NUAGE TONNANT. Mais le grand, le principal et essentiel aspect de la consommation de la Terreur nous reste encore à considérer; l'histoire à l'œil myope n'a presque jamais jeté un coup d'œil sur cet aspect, l'âme du tout, et qui rend la Terreur terrible aux ennemis de la France. Que le despotisme et la coalition cimmériennc y réfléchissent. Tout en France, hommes et choses, est mis en réquisition ; quatorze armées sont sur pied, le patriotisme avec toutes les ressources qu'il a dans le cœur et dans la tête, (1) Deux Amis , t. XIF, p. 62-5.

tout ensemble. Cependant cela dépend, dit-on, un peu de l'importance de la ville; si la ville compte une forte population, si elle présente un aspect douteux et irrité, l'armée révolutionnaire fera sa besogne sans violence, au moyen d'échelles et de leviers; peut-être même prendra-t-elle ses billets de logements sans rien faire du tout; elle se contentera de boire un coup, de dormir un somme, et passera à l'étape suivante (1), la pipe à la bouche, le sabre au côté, en carmagnole complète.

De telles choses se sont vues et peuvent se voir encore. — Charles II envoya son armée de montagnards contre les whigs écossais de l'ouest; les planteurs de la Jamaïque avaient des chiens de race espagnole pour chasser leurs *marrons*. La France est également écumée par une meute endiablée dont les aboiements, à cette distance d'un demi-siècle, retentissent encore à l'oreille de l'esprit.

V

COMME UN NUAGE TONNANT.

Mais le grand, le principal et essentiel aspect de la consommation de la Terreur nous reste encore à considérer; l'histoire à l'œil myope n'a presque jamais jeté un coup d'œil sur cet aspect, l'âme du tout, et qui rend la Terreur terrible aux ennemis de la France. Que le despotisme et la coalition cimmérienne y réfléchissent. Tout en France, hommes et choses, est mis en réquisition ; quatorze armées sont sur pied, le patriotisme avec toutes les ressources qu'il a dans le cœur et dans la tête,

(1) *Deux Amis*, t. XII, p. 62-5.

3U4 LA TERREUR A L’ORDRE DU JOUR, dans l’àme ou dans le corps, ou dans les poches de ses culottes, vole au\ frontières pour vaincre on mourir I Carnot est occupé au comité de salut public, occupé, pour sa part, « d’organiser la victoire ». La guillotine ne va pas plus vite dans son mortel mouvement de systole-diastole , sur la place de la Révolution, que ne fait l’épée du patriotisme, pour renvoyer les Gimmériens sur leurs propres frontières, et les chasser du sol sacré. Au fait, le gouvernement est ce que l’on peut appeler révolutionnaire, et quelques hommes sont « à la hauteur »des circonstances, et d’autres ne sont pas « à la hauteur », — tant pis pour eux. Mais l’anarchie, on peut le dire, s’est organisée d’elle-même ; la société est littéralement renversée ; ses forces anciennes agissent avec une folle activité, mais en sens inverse; elle détruit et se détruit elle-même. Il est curieux de voir comme tout obéit encore à une tête; l’anarchie même a besoin d’un centre de révolution. Il y a aujourd’hui six mois que le comité de salut public a pris naissance ; trois mois que Danton a proposé qu’on lui accordât de pleins pouvoirs « avec une somme de cinquante millions » et que le gouvernement fût proclamé révolutionnaire! Lui-même, à partir de ce jour, a cessé d'en faire partie, bien qu’il ait été sollicité plusieurs fois; mais il siège en simple député sur la montagne. Depuis ce jour, les neuf, dont le nombre est même porté h douze, deviennent permanents et sont toujours réélus quand leur terme est expiré ; le salut public , la sûreté générale, ont adopté leur dernière forme et leur mode d’opérer. Le comité de salut public est suprême, celui de sûreté générale subalterne; conseil inférieur et conseil supérieur, ces comités, jusqu’ici on ne peut plus d’accord, sont de

 venus le centre de tout. Ils sont portés par cet ouragan; c'est par la force des circonstances, insensiblement et d'une manière étrange, qu'ils se sont élevés à cette terrible hauteur; — ils le dirigent, et semblent le diriger. Le monde ne vit jamais pareille réunion d'assembleurs de nuages. Robespierre, Billaud, Collot, Couthon, SaintJust, sans parler des moindres, tels que Amar, Vadier, de la sûreté générale : voilà les maîtres de la foudre. Il ne faut que peu d'intelligence ; et en effet, parmi eux, excepté chez Carnot, occupé d'organiser la victoire, où en trouverez-vous ? Le talent est plutôt d'instinct, c'est celui de deviner ce que ce vaste et muet tourbillon désire et veut; c'est celui de vouloir avec plus de fureur que tout autre, ce que tout le monde veut. Ne s'arrêter devant aucun obstacle ; n'avoir égard à aucune considération humaine ou divine ; savoir bien qu'une seule chose est nécessaire, le triomphe de la république, la destruction des ennemis de la république 1 Avec ce seul talent et quelques autres semblables, il est curieux devoir comment un muet et orageux tourbillon de choses met, pour ainsi dire, ses rênes dant vos mains, et vous invite, vous force à lui servir de chef. Tout près de là siège la municipalité de Paris ; tous les membres en bonnets rouges depuis le h novembre dernier; tous sont « à la hauteur des circonstances » et même au-dessus. Le doux maire Pache, Chaumette, Hébert, Varlet et Henriot leur grand chef; sans parler de Vincent, le commis de la guerre, de Momoro, de Doblent, et autres de même espèce; tous veulent le pillage des églises, le culte de la Raison, le massacre des suspects et le triomphe de la révolution. Peut-être poussent-ils les choses trop loin? On a entendu Danton murmurer contre

300 LA TERREUR A L'ORDRE DU JOUR. les strophes civiques et recommander la prose et la décence. Robespierre murmure également qu'en renversant la superstition nous n'avions pas l'intention de faire une religion athée. Votre Chaumette et compagnie constituent une sorte de jacobinisme hyperbolique, une « faction des enragés qui a donné de l'ombrage au patriotisme orthodoxe dans ces derniers mois. « Reconnaître un suspect dans les rues »; cela n'est-il pas fait pour mettre la loi même des suspects en mauvaise odeur? Hommes h moitié fous, hommes à zèle outré, — ils se donnent beaucoup de peine avec leurs bonnets rouges, leur mouvement perpétuel, pour remplir ce qui leur reste d'existence. Et les quarante-quatre mille autres communes, chacune avec un comité révolutionnaire, appuyé sur la Société jacobine, éclairé par l'esprit du jacobinisme, animé par les quarante sous par jour 1 — La constitution française a toujours rejeté avec dédain tout ce qui ressemblait à deux chambres, et pourtant, voyez, n'a-t-elle pas deux chambres en réalité? La Convention nationale élue en est une ; la Mère du patriotisme en est une autre 1 La Mère du patriotisme a ses débats rapportés dans le Moniteur , comme des délibérations d'État importantes, et elles le sont indubitablement. Nous appelons la Société-Mère une seconde chambre : à moins qu'elle ne ressemble davantage à ce vieux corps écossais appelé « Lords of the articles » , sans l'initiative et le signal duquel le parlement proprement dit ne pouvait introduire aucun bill ni traiter aucune affaire. Robespierre lui-même, dont les paroles font loi, ouvre souvent ses lèvres incorruptibles dans la salle des Jacobins. Le petit conseil de salut public, le grand conseil de sûreté générale , tous les corps actifs viennent ici pour parler, pour décider d'avance à quelle décision ils doivent Digitized by Google

les strophes civiques et recommander la prose et la décence. Robespierre murmure également qu'en renversant la superstition nous n'avions pas l'intention de faire une religion athée. Votre Chaumette et compagnie constituent une sorte de jacobinisme hyperbolique, une « *faction des enragés* »; qui a donné de l'ombrage au patriotisme orthodoxe dans ces derniers mois. « Reconnaître un suspect dans les rues »; cela n'est-il pas fait pour mettre la loi même des suspects en mauvaise odeur? Hommes à moitié fous, hommes à zèle outré, — ils se donnent beaucoup de peine avec leurs bonnets rouges, leur mouvement perpétuel, pour remplir ce qui leur reste d'existence.

Et les quarante-quatre mille autres communes, chacune avec un comité révolutionnaire, appuyé sur la Société jacobine, éclairé par l'esprit du jacobinisme, animé par les quarante sous par jour! — La constitution française a toujours rejeté avec dédain tout ce qui ressemblait à deux chambres, et pourtant, voyez, n'a-t-elle pas deux chambres en réalité? La Convention nationale élue en est une; la Mère du patriotisme en est une autre! La Mère du patriotisme a ses débats rapportés dans *le Moniteur*, comme des délibérations d'État importantes, et elles le sont indubitablement. Nous appelons la Société-Mère une seconde chambre : à moins qu'elle ne ressemble davantage à ce vieux corps écossais appelé « *Lords of the articles* », sans l'initiative et le signal duquel le parlement proprement dit ne pouvait introduire aucun *bill* ni traiter aucune affaire. Robespierre lui-même, dont les paroles font loi, ouvre souvent ses lèvres incorruptibles dans la salle des Jacobins. Le petit conseil de *salut public*, le grand conseil de *sûreté générale*, tous les corps actifs viennent ici pour parler, pour décider d'avance à quelle décision ils doivent

307 COMME UN NUAGE TONNANT, arriver, à quelle destinée ils doivent s'attendre. Mais, si une question s'élève, laquelle de ces deux chambres, la Convention ou les Lords of the articles , serait la plus forte? Heureusement ils se donnent encôre la main. Quant h la Convention nationale, c'est vraiment à présent un corps des mieux composés ; elle a calmé son ancienne effervescence ; les soixante-treize sont sous clef ; les turbulents amis des Girondins se sont tous cachés parmi les gens calmes de la plaine, qu'on appelle aussi « les crapauds du marais »1 Des adresses arrivent ; le butin des églises arrive ; des députations avec prose ou strophes; la Convention reçoit tout cela. Mais par-dessus tout la Convention a principalement une chose à faire: écouter ce que propose le salut public , et dire oui. Bazire, suivi de Chabot, a déclaré un matin avec une sorte d'impétuosité que ce n'était pas là une conduite digne d'une assemblée libre. « Il faut une opposition, un côté droit. Si personne ne veut le former, s'écria Chabot, je le formerai. Le peuple me dit, vous serez tous guillotinés chacun à votre tour, d'abord vous et Bazire, puis Danton, puis Robespierre lui même » (1) . Ainsi parle le défroqué d'une voix forte. La semaine d'après Bazire et lui sont à l'Abbaye; de là ils iront, j'en ai peur, vers Tinvilleetla guillotine, et «le peuple me dit», semble être une vérité. Le sang de Bavire était tout enflammé par la fièvre de la révolution, par le café et des rêveries spasmodiques (2). Quant à Chabot, comme il est encore heureux avec sa riche épouse autrichienne juive, naguère veuve Fereyî Mais il est en prison, et ses deux beaux(1) Débats du 10 novembre 1793. (2) Dictionn, îles hommes marquants, t. I, p. 115. Digitized by Google

arriver, à quelle destinée ils doivent s'attendre. Mais, si une question s'élève, laquelle de ces deux chambres, la Convention ou les *Lords of the articles*, serait la plus forte? Heureusement ils se donnent encore la main.

Quant à la Convention nationale, c'est vraiment à présent un corps des mieux composés; elle a calmé son ancienne effervescence; les soixante-treize sont sous clef; les turbulents amis des Girondins se sont tous cachés parmi les gens calmes de la plaine, qu'on appelle aussi « les crapauds du marais »! Des adresses arrivent; le butin des églises arrive; des députations avec prose ou strophes; la Convention reçoit tout cela. Mais par-dessus tout la Convention a principalement une chose à faire: écouter ce que propose le *salut public*, et dire oui.

Bazire, suivi de Chabot, a déclaré un matin avec une sorte d'impétuosité que ce n'était pas là une conduite digne d'une assemblée libre. « Il faut une opposition, *un côté droit*. Si personne ne veut le former, s'écria Chabot, je le formerai. Le peuple me dit, vous serez tous guillotinés chacun à votre tour, d'abord vous et Bazire, puis Danton, puis Robespierre lui-même » (1). Ainsi parle le défroqué d'une voix forte. La semaine d'après Bazire et lui sont à l'Abbaye; de là ils iront, j'en ai peur, vers Tinville et la guillotine, et « le peuple me dit », semble être une vérité. Le sang de Bazire était tout enflammé par la fièvre de la révolution, par le café et des rêveries spasmodiques (2). Quant à Chabot, comme il est encore heureux avec sa riche épouse autrichienne juive, naguère veuve Ferey! Mais il est en prison, et ses deux beaux-

(1) *Débats* du 10 novembre 1793.

(2) *Dictionn. des hommes marquants*, t. I, p. 115.

 frères, juifs autrichiens, les banquiers Ferey, y languissent avec lui, attendant l'arrêt fatal. Que la Convention nationale, par conséquent, prenne garde et sache quel est son rôle. Qu? la Convention, comme un seul homme, prépare ses épaules pour le travail ; ce ne sont pas des éclats d'éloquence qu'on lui demande, mais des services plus complaisants. Les commissaires de la Convention, que nous devons appeler « représentants en mission » , volent comme le messager Mercure, sur tous les points du territoire, portant vos ordres partout. Avec « leurs chapeaux ronds » ornés de plumes aux trois couleurs, bordés d'une frange n de taffetas tricolore, avec l'épée et les bottes fortes », ces hommes sont plus puissants que rois et césars. Ils disent à tous ceux qu'ils rencontrent : agis, et il faut agir; tous les biens des citoyens sont à leur disposition, car la France n'est qu'une immense cité en état de siège. Ils frappent de réquisitions et d'emprunts forcés; ils ont droit de vie et de mort. Saint-Just et Lebas ordonnent aux classes riches de Strasbourg de « se dépouiller de leurs chaussures » et les envoient à l'armée, « où il n'en faut pas moins de dix mille paires » . Dans ces vingt-quatre heures, également, « un millier de lits » doivent être prêts (1), enveloppés dans des nattes et expédiés, car le temps presse ! Comme des tonnerres agiles lancés de l'olvmpe orageux du salut public , ces hommes se précipitent, le plus souvent par couples, répandent vos ordres foudroyants à travers la France et en font un énorme orage révolutionnaire. (1) Moniteur, du 27 novembre 1793. Digitized by Goé

frères, juifs autrichiens, les banquiers Ferey, y languissent avec lui, attendant l'arrêt fatal. Que la Convention nationale, par conséquent, prenne garde et sache quel est son rôle. Que la Convention, comme un seul homme, prépare ses épaules pour le travail ; ce ne sont pas des éclats d'éloquence qu'on lui demande, mais des services plus complaisants.

Les commissaires de la Convention, que nous devons appeler « *représentants en mission* », volent comme le messager Mercure, sur tous les points du territoire, portant vos ordres partout. Avec « leurs chapeaux ronds » ornés de plumes aux trois couleurs, bordés d'une frange » de taffetas tricolore, avec l'épée et les bottes fortes », ces hommes sont plus puissants que rois et césars. Ils disent à tous ceux qu'ils rencontrent : agis, et il faut agir ; tous les biens des citoyens sont à leur disposition, car la France n'est qu'une immense cité en état de siége. Ils frappent de réquisitions et d'emprunts forcés ; ils ont droit de vie et de mort. Saint-Just et Lebas ordonnent aux classes riches de Strasbourg de « se dépouiller de leurs chaussures » et les envoient à l'armée, « où il n'en faut pas moins de dix mille paires ». Dans ces vingt-quatre heures, également, « un millier de lits » doivent être prêts (1), enveloppés dans des nattes et expédiés, car le temps presse ! Comme des tonnerres agiles lancés de l'olympe orageux du *salut public*, ces hommes se précipitent, le plus souvent par couples, répandent vos ordres foudroyants à travers la France et en font un énorme orage révolutionnaire.

(1) *Moniteur*, du 27 novembre 1793.

FAIS TON DEVOIR ! $09 VI FAIS TON DEVOIU. Eu conséquence, à côté de ces feux de joie formés des balustrades des églises, à côté du bruit des canonnades et des noyades, il s'élève une autre espèce de feu et de bruits, le feu des forges et le grondement des canons qu'on éprouve dans les manufactures d'armes. Isolée de la Suède et du monde, la république doit apprendre à faire l'acier pour son propre compte, et avec l'aide de la chimie elle l'a appris. Les villes qui ne connaissaient que le fer connaissent aujourd'hui l'acier ; de leurs nouveaux cachots de Chantilly, les aristocrates peuvent entendre le bruit sourd de nos nouveaux fourneaux pourl'acier. Les cloches ne sont-elles pas transformées en canons, les barres de fer en armes blanches ; les meules de Langres crient et s'entourent d'une auréole d'étincelles; elles n'aiguisent plus que des épées. Les enclumes de Charleville retentissent sous les fusils qu'elles forgent. Que disons-nous, Charleville? Deux cent cinquante-huit forges sont établies à Paris en plein air; cent quarante sur l'esplanade des Invalides, cinquante-quatre dans le jardin du Luxembourg; dans toutes ces forges, des forgerons à mines farouches battent et forgent des platines et des canons de fusil. Les horlogers sont venus, mis en réquisition pour les pièces plus délicates et les ouvrages de lime. Cinq grandes barges se balancent à l'ancre sur la Seine, et retentissent du bruit des machines à forer. Ces machines énormes frappent comme un tonnerre l'oreille Digitized by Google

VI

FAIS TON DEVOIR.

En conséquence, à côté de ces feux de joie formés des balustrades des églises, à côté du bruit des canonnades et des noyades, il s'élève une autre espèce de feu et de bruits, le feu des forges et le grondement des canons qu'on éprouve dans les manufactures d'armes.

Isolée de la Suède et du monde, la république doit apprendre à faire l'acier pour son propre compte, et avec l'aide de la chimie elle l'a appris. Les villes qui ne connaissaient que le fer connaissent aujourd'hui l'acier ; de leurs nouveaux cachots de Chantilly, les aristocrates peuvent entendre le bruit sourd de nos nouveaux fourneaux pour l'acier. Les cloches ne sont-elles pas transformées en canons, les barres de fer en armes blanches ; les meules de Langres crient et s'entourent d'une auréole d'étincelles ; elles n'aiguisent plus que des épées. Les enclumes de Charleville retentissent sous les fusils qu'elles forgent. Que disons-nous, Charleville? Deux cent cinquante-huit forges sont établies à Paris en plein air ; cent quarante sur l'esplanade des Invalides, cinquante-quatre dans le jardin du Luxembourg ; dans toutes ces forges, des forgerons à mines farouches battent et forgent des platines et des canons de fusil. Les horlogers sont venus, mis en réquisition pour les pièces plus délicates et les ouvrages de lime. Cinq grandes barges se balancent à l'ancre sur la Seine, et retentissent du bruit des machines à forer. Ces machines énormes frappent comme un tonnerre l'oreille

 et le cœur ; tous s’évertuent de leur mieux, chacun suivant sa capacité. — Des calculs propres à inspirer l’espérance, établissent que « mille mousquets peuvent être livrés chaque jour » (1). Les chimistes de la république nous ont appris à faire des prodiges de rapidité en fait de tannerie (2). Le cordonnier perce et pique, et il ne faut pas qu’il emploie « du bois ou du carton » , car, il aurait à en rendre compte à Tinvilleî Les femmes cousent les tentes et les habits ; les enfants font de la charpie ; les vieillards sont assis sur les places des marchés, les hommes valides sont en marche ; tous les hommes sont en réquisition ; de ville en ville flotte, agitée par les vents du ciel, cette bannière: le peuple français soulevé contre les tyrans . Tout cela est bien, mais une question s’élève : comment faire pour le salpêtre? Le commerce intercepté et les flottes anglaises nous privent de salpêtre, et sans salpêtre point de poudre. La science républicaine se met à méditer, elle découvre que le salpêtre existe ici et là, bien qu’en petite quantité ; que le vieux plâtre des murs en contient, que le sol des caves de Paris en renferme confondu avec les décombres ordinaires, que si on les enlève et les nettoie, on doit y trouver du salpêtre. Aussitôt, voyez! Les citoyens, couverts de leurs bonnets rouges ou tête nue et les cheveux humides de sueur, piochent avec ardeur, chacun dans sa propre cave, pour obtenir le salpêtre. La terre s’amoncelle devant chaque porte ; les citoyennes munies de hottes et de sceaux la transportent ; les citoyens, tous les muscles tendus, creusent et piochent (1) Choix des rapports , t. Xlît, p. 189. (2) Choix des rapports , t. XV, 360.

FAIS TON DfcVOlK ! 3!i pour l'existence et le salpêtre. Creusez, mes braves, et ne perdez pas de temps. La république aura le salpêtre qu'il lui faut. L'accomplissement du sans-culottisme a beaucoup d'aspects et de teintes, mais la teinte la plus brillante, aussi brillante, en vérité, que la lumière du soleil et des étoiles, est celle que lui donnent les armées. Cette même ferveur de jacobinisme qui couvre, à l'intérieur, la France de haines, de soupçons, d'échafauds et de culte de la Raison, se montre sur les frontières comme un glorieux pro patria mori. Toujours, depuis la défection de Dumouriez, trois représentants de la Convention sont avec chaque général. Le comité de salut public les a envoyés, souvent, en ne leur donnant que cet ordre laconique, « fais ton devoir ». Il est étrange de voir malgré quels obstacles le feu du Jacobinisme, comme les feux de ce genre, parvient à brûler. Ces soldats ont des sabots et des chaussures de carton ou marchent les jambes garnies de cordes de foin, et cela par un froid mortel ; ils jettent une natte sur leurs épaules et manquent presque de tout. Mais aussi ne se battent-ils pas pour les droits du peuple français, de l'humanité ; le feu inextinguible ici, comme partout, opère des miracles : « Avec de l'acier et du pain, dit le représentant de la Convention, on peut aller en Chine. » Les généraux vont vite à la guillotine, justement et injustement. Qu'en concluons-nous? Ceci par exemple t que la défaite est la mort, que la victoire seule est le salut î Vaincre ou mourir n'est point ici une phrase déclamatoire, mais bien une nécessité , une vérité pratique. Tout girondinisme, tout moyen terme > tout compromis est supprimé. En avant, défenseurs de la république, officiers et soldats ! frappez avec votre impétuosité gauloise sur Digitized by Google

pour l'existence et le salpêtre. Creusez, mes braves, et ne perdez pas de temps. La république aura le salpêtre qu'il lui faut.

L'accomplissement du sans-culottisme a beaucoup d'aspects et de teintes, mais la teinte la plus brillante, aussi brillante, en vérité, que la lumière du soleil et des étoiles, est celle que lui donnent les armées. Cette même ferveur de jacobinisme qui couvre, à l'intérieur, la France de haines, de soupçons, d'échafauds et de culte de la Raison, se montre sur les frontières comme un glorieux *pro patria mori*. Toujours, depuis la défection de Dumouriez, trois représentants de la Convention sont avec chaque général. Le comité de *salut public* les a envoyés, souvent, en ne leur donnant que cet ordre laconique, « *fais ton devoir* ». Il est étrange de voir malgré quels obstacles le feu du Jacobinisme, comme les feux de ce genre, parvient à brûler. Ces soldats ont des sabots et des chaussures de carton ou marchent les jambes garnies de cordes de foin, et cela par un froid mortel ; ils jettent une natte sur leurs épaules et manquent presque de tout. Mais aussi ne se battent-ils pas pour les droits du peuple français, de l'humanité ; le feu inextinguible ici, comme partout, opère des miracles : « Avec de l'acier et du pain, dit le représentant de la Convention, on peut aller en Chine. » Les généraux vont vite à la guillotine, justement et injustement. Qu'en concluons-nous? Ceci par exemple : que la défaite est la mort, que la victoire seule est le salut ! Vaincre ou mourir n'est point ici une phrase déclamatoire, mais bien une nécessité, une vérité pratique. Tout girondinisme, tout moyen terme, tout compromis est supprimé. En avant, défenseurs de la république, officiers et soldats ! frappez avec votre impétuosité gauloise sur

 l’Autriche, l’Angleterre, la Prusse, l’Espagne, la Sardaigne, sur Pitt, Cobourg, York et le démon et l’univers ! Derrière nous il n’v a que la guillotine, devant nous la victoire, l’apothéose et le millennium sans fin î Aussi, voyez, sur toutes les frontières, comme les fils de la nuit, surpris après un court triomphe, lâchent pied, — les fils delà république volent après eux avec le Ça ira ou le A ux armes de la Marseillaise , furieux comme des chats sauvages ou des démons incarnés, auxquels nul enfant de la nuit ne peut résister ! L’Espagne qui s’était avancée à travers les Pyrénées, déployant les bannières des Bourbons, et pendant une saison avait remporté çà et là quelques avantages, hésite à la venue de ces chats sauvages; elle recule toujours, trop heureuse que les Pyrénées soient infranchissables. Non-seulement Dugommier, vainqueur de Toulon, repousse les Espagnols; il envahit l’Espagne. Le général Dugommier y pénètre par les Pyrénées à l’est, et le général Muller l’envahira à l’ouest. Il l’envahira ; le comité de salut public l’a dit. Le représentant Cavaignac, qui est là en mission, doit voir l’ordre s’exécuter. Impossible ! dit Muller; — infaillible, répond Cavaignac. Difficulté, impossibilité, rien n’y fait: « le comité n entend pas de celte oreille-là », répond Cavaignac. De combien d’hommes, de chevaux, de canons, as-tu besoin? Tu les auras. Vainqueurs, ou vaincus et pendus, en avant, il le faut. Et cela fut fait comme le représentant l’avait dit. Le printemps de la nou\elle année vit l’Espagne envahie, les redoutes enlevées et les passages et les hauteurs les plus escarpées, franchies; l’état-major espagnol est frappé de stupéfaction à la vue d’une telle ardeur de chat sauvage et le canon oublie de faire feu (1). Les Pyrénées sont bâti) Deux Amis, t. XII, 205-30. — Toulongcon, elc. Digitized by Google

l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, l'Espagne, la Sardaigne, sur Pitt, Cobourg, York et le démon et l'univers ! Derrière nous il n'y a que la guillotine, devant nous la victoire, l'apothéose et le millennium sans fin !

Aussi, voyez, sur toutes les frontières, comme les fils de la nuit, surpris après un court triomphe, lâchent pied, — les fils de la république volent après eux avec le *Ça ira* ou le *Aux armes* de la *Marseillaise*, furieux comme des chats sauvages ou des démons incarnés, auxquels nul enfant de la nuit ne peut résister ! L'Espagne qui s'était avancée à travers les Pyrénées, déployant les bannières des Bourbons, et pendant une saison avait remporté çà et là quelques avantages, hésite à la venue de ces chats sauvages; elle recule toujours, trop heureuse que les Pyrénées soient infranchissables. Non-seulement Dugommier, vainqueur de Toulon, repousse les Espagnols; il envahit l'Espagne. Le général Dugommier y pénètre par les Pyrénées à l'est, et le général Muller l'envahira à l'ouest. Il l'envahira; le comité de *salut public* l'a dit. Le représentant Cavaignac, qui est là en mission, doit voir l'ordre s'exécuter. Impossible ! dit Muller; — infaillible, répond Cavaignac. Difficulté, impossibilité, rien n'y fait: « *le comité n'entend pas de cette oreille-là* », répond Cavaignac. De combien d'hommes, de chevaux, de canons, as-tu besoin? Tu les auras. Vainqueurs, ou vaincus et pendus, en avant, il le faut. Et cela fut fait comme le représentant l'avait dit. Le printemps de la nouvelle année vit l'Espagne envahie, les redoutes enlevées et les passages et les hauteurs les plus escarpées, franchies; l'état-major espagnol est frappé de stupéfaction à la vue d'une telle ardeur de chat sauvage et le canon oublie de faire feu (1). Les Pyrénées sont ba-

(1) *Deux Amis*, t. XII, 205-30. — Toulongeon, etc.

PAIS TON DEVOIR ! 313 layées, les villes s’ouvrent l’une après l’autre forcées par la terreur ou le pétard. Dans le courant de l’année suivante, l’Espagne implorera lapaix, reconnaissant ses fautes et la république ; oui ! Madrid se réjouira de la paix comme d’une victoire. Peu de choses, nous le répétons, peuvent être plus remarquables que ces représentants conventionnels revêtus d’un pouvoir plus que royal. Mais au fond, ne sont-ils pas • en quelque façon des rois? N’ont-ils pas été choisis parmi les sept cent quarante-neuf rois français, avec cette recommandation : fais ton devoir? Le représentant Levasseur, court de taille et paisible accoucheur de son état, a des mutins à dompter; des armées furieuses (furieuses de la condamnation de Custine) mugissent de tous côtés. Il est seul au milieu d’elles, seul le petit représentant, — petit, mais dur comme le caillou qui contient aussi du feu ! C’est lui qui, à Hondschooten, bien avant dans l’après-midi, déclare que la bataille n’est pas perdue, qu’on doit la gagner ; il combat lui-même avec sa main d' accoucheur. — Son cheval est tué sous lui, et à pied « plongé jusqu’à la ceinture dans la marée montante, il frappe d’estoc et de taille, bravant l’eau, la terre, l’air et le feu, le colérique petit représentant qu’il était ! En conséquence et tout naturellement, Son Altesse royale d’York eut à se retirer, — parfois au grand galop, et faillit être engloutie par la marée, et son siège de Dunkerque s’évanouit comme un rêve où il n’y eut de réel que la perte d’une belle artillerie de siège et de troupes vaillantes. Le général Bouchard, à ce qu’il paraît, se tint derrière une haie dans cette affaire de Hondschooten ; c’est pour ' I) Levasseur, Mémoires, l. Il, cltap. 11-vii. lARLÏLK, lll.— if»
Digitized by Google

 quoi il a été guillotiné. Le nouveau général Jourdan, naguère le gergent. Jourdan, le remplace dans le commandement. (Test lui qui, dans les longues batailles de Watigny, « mêlant le feu meurtrier de l'artillerie aux chants d'hymnes révolutionnaires » , repousse les Autrichiens au delà de la Sambre; il espère en purger le sol de la liberté. Après une lutte acharnée, avec de l'artillerie et le Ça ira , on y parviendra. Dans le cours d'un nouveau printemps, Valenciennes se verra à son tour agsiégée ; Condé également ; tout ce qui est encore dans les mains de l'Autriche sera assiégé et bombardé. Bien plus, par décret de la Convention, nous les sommons « d'avoir à se rendre dans les vingt-quatre heures, ou sinon ils seront passés au fil de l'épée», — paroles altières qui, bien qu'elles n'aient point été exécutées, montrent quels sont nos sentiments. Le représentant Drouet , ancien dragon , combattait comme par nature ; mais il était malheureux. Dans une sortie de nuit en octobre dernier, il fut pris par les Autrichiens à Maubeuge. Ils le mirent presque à nu, dit-il, l'exposant au public comme l'homme qui avait arrêté le roi à Varenne. On le jeta sur un chariot et on l'expédia au loin dans l'intérieur de la Cimmérie, « dans une forteresse appelée Spitzberg », sur le Danube, et on le laissa, à une hauteur d'environ cent cinquante pieds, se livrer à ses réflexions amères. A ses réflexions et aussi à ses expédients, car l'indomptable et vieux dragon construit une espèce de machine à ailes, espèce de cerf-volant. Il scie les barreaux de la fenêtre et se décide à descendre en volant. 11 saisira un bateau, suivra le courant de la rivière et abordera quelque part en Tartarie, dans la mer Noire ou dans les environs de Constantinople, à la Sindbad 1 Digitized by Google

quoi il a été guillotiné. Le nouveau général Jourdan, naguère le sergent Jourdan, le remplace dans le commandement. C'est lui qui, dans les longues batailles de Watigny, « mêlant le feu meurtrier de l'artillerie aux chants d'hymnes révolutionnaires », repousse les Autrichiens au delà de la Sambre; il espère en purger le sol de la liberté. Après une lutte acharnée, avec de l'artillerie et le *Ça ira*, on y parviendra. Dans le cours d'un nouveau printemps, Valenciennes se verra à son tour assiégée; Condé également; tout ce qui est encore dans les mains de l'Autriche sera assiégé et bombardé. Bien plus, par décret de la Convention, nous les sommons « d'avoir à se rendre dans les vingt-quatre heures, ou sinon ils seront passés au fil de l'épée », — paroles altières qui, bien qu'elles n'aient point été exécutées, montrent quels sont nos sentiments.

Le représentant Drouet, ancien dragon, combattait comme par nature; mais il était malheureux. Dans une sortie de nuit en octobre dernier, il fut pris par les Autrichiens à Maubeuge. Ils le mirent presque à nu, dit-il, l'exposant au public comme l'homme qui avait arrêté le roi à Varenne. On le jeta sur un chariot et on l'expédia au loin dans l'intérieur de la Cimmérie, « dans une forteresse appelée Spitzberg », sur le Danube, et on le laissa, à une hauteur d'environ cent cinquante pieds, se livrer à ses réflexions amères. A ses réflexions et aussi à ses expédients, car l'indomptable et vieux dragon construit une espèce de machine à ailes, espèce de cerf-volant. Il scie les barreaux de la fenêtre et se décide à descendre en volant. Il saisira un bateau, suivra le courant de la rivière et abordera quelque part en Tartarie, dans la mer Noire ou dans les environs de Constantinople, à la Sindbad!

FAIS TON DEVOIR ! 315 L'histoire authentique, portant ses regards dans les profondeurs de la Gimmérie, entrevoit confusément un phénomène. Dans le silence d'une faction nocturne, la sentinelle du Spitzberg est près de se trouver mal de terreur ; c'est un monstre énorme et vague descendant au milieu des ombres de la nuitl c'est un représentant national, aucien dragon, qui opère sa descente au moyen d'un cerf-volant, trop rapidement, hélas 1 parce que Drouet a pris avec lui « une petite quantité de provisions du poids de vingt livres environ, » ce qui a accéléré la descente; aussi tomba-t-il et se cassa-t-il une jambe et il resta là, gémissant, jusqu'à la venue de l'aurore, et alors on put voir clairement. qu'il n'était pas un monstre, mais un représentant. Voyez encore Saint-Just, dans les lignes de Weissembourg, bien que naturellement faible et timide, comme il charge à la tête de « ses paysans alsaciens armés à la hâte »; sa figure solennelle semble flamboyer; sa chevelure noire, et les rubans tricolores de son chapeau flottent au gré des vents 1 Ces lignes de Weissembourg avaient été forcées, et Prussiens et émigrants se précipitaient par la brèche; mais nous les renforçons, et Prussiens et émigrants se précipitent plus vite encore pour fuir, — chassés par la pointe des baïonnettes et le terrible Ça ira. Le ci-devant sergent Pichegru, le ci-devant sergent Hoche, élevés au grade de général, ont fait des prodiges. Le grand Pichegru était destiné à l'Église ; il fut d'abord professeur de mathématiques à l'école de Brienne, — il eut pour élève le plus remarquable le jeune Napoléon Buonaparte. Puis n'étant pas d'une humeur très-douce, il s'engagea, échangeant la férule pour le mousquet ; il avait gagné la hallebarde au delà de laquelle il n'y avait plus rien à espérer, quand les grilles de la Bastille, en Digitized by Google

L'histoire authentique, portant ses regards dans les profondeurs de la Cimmérie, entrevoit confusément un phénomène. Dans le silence d'une faction nocturne, la sentinelle du Spitzberg est près de se trouver mal de terreur ; c'est un monstre énorme et vague descendant au milieu des ombres de la nuit ! c'est un représentant national, aucien dragon, qui opère sa descente au moyen d'un cerf-volant, trop rapidement, hélas ! parce que Drouet a pris avec lui « une petite quantité de provisions du poids de vingt livres environ, » ce qui a accéléré la descente ; aussi tomba-t-il et se cassa-t-il une jambe et il resta là, gémissant, jusqu'à la venue de l'aurore, et alors on put voir clairement qu'il n'était pas un monstre, mais un représentant.

Voyez encore Saint-Just, dans les lignes de Weissembourg, bien que naturellement faible et timide, comme il charge à la tête de « ses paysans alsaciens armés à la hâte » ; sa figure solennelle semble flamboyer ; sa chevelure noire, et les rubans tricolores de son chapeau flottent au gré des vents ! Ces lignes de Weissembourg avaient été forcées, et Prussiens et émigrants se précipitaient par la brèche ; mais nous les renforçons, et Prussiens et émigrants se précipitent plus vite encore pour fuir, — chassés par la pointe des baïonnettes et le terrible *Ça ira*.

Le *ci-devant* sergent Pichegru, le *ci-devant* sergent Hoche, élevés au grade de général, ont fait des prodiges. Le grand Pichegru était destiné à l'Église ; il fut d'abord professeur de mathématiques à l'école de Brienne, — il eut pour élève le plus remarquable le jeune Napoléon Buonaparte. Puis n'étant pas d'une humeur très-douce, il s'engagea, échangeant la férule pour le mousquet ; il avait gagné la hallebarde au delà de laquelle il n'y avait plus rien à espérer, quand les grilles de la Bastille, en

316 LA TER R EU K A L'ORDRE DU JOUR, tombant, lui firent un passage, et il est ici. Hoche avait mis la main à la démolition de la Bastille ; il était, comme nous l'avons vu, sergent dans les gardes françaises , dépensant sa paye en veilleuses et en achats de livres à bon marché. Que de montagnes ont éclaté, que d'Encelades ont été désemprisonnés; que de capitaines fiers de leurs parchemins ont été balayés avec leurs parchemins h travers le Rhin, dans les limbes lunaires? Que de hauts faits s'accomplirent dans ces quatorze armées? comment par amour de la liberté et dans l'espoir de l'avancement, la valeur plébéienne s'est, frayé un chemin vers le généralat ; comment, depuis Carnot, qui siège au salut public , jusqu'au dernier tambour des frontières, tous les hommes luttent pour leur république; c'est au lecteur de se l'imaginer! Les neiges de l'hiver, les fleurs de l'été, ne cessent d'être teintes d'un sang guerrier. L'impétuosité gauloise grandit toujours avec la victoire; l'ardeur du jacobinisme s'unit à la vanité nationale; les soldats de la république deviennent, ainsique nous l'avons prédit, les vrais fils du feu. Sans chaussures, sans provisions, avec du pain et du fer, vous pouvez aller en Chine! C'est une nation seule combattant contre tout l'univers ; mais cette nation a en elle ce que le monde entier ne pourra pas lui enlever. Les Cimmériens stupéfaits reculent plus ou moins vite ; tout autour de la république se dessine, pour ainsi dire, un cercle magique de fusillades et de Ça-ira. S. M. prussienne, ainsi que S. M. espagnole reconnaîtront bientôt leurs erreurs et la République, et feront la paix à Bâle. Le commerce avec l'étranger, les colonies, les comptoirs dans l'Orient et l'Occident sont tombés ou tombent entre les mains de Pitt, le souverain des mers, l'ennemi du genre humain. Cependant quel bruit vient frapper Digitized by Google

tombant, lui firent un passage, et il est ici. Hoche avait mis la main à la démolition de la Bastille; il était, comme nous l'avons vu, sergent dans les *gardes françaises*, dépensant sa paye en veilleuses et en achats de livres à bon marché. Que de montagnes ont éclaté, que d'Encelades ont été désemprisonnés; que de capitaines fiers de leurs parchemins ont été balayés avec leurs parchemins à travers le Rhin, dans les limbes lunaires? Que de hauts faits s'accomplirent dans ces quatorze armées? comment par amour de la liberté et dans l'espoir de l'avancement, la valeur plébéienne s'est frayé un chemin vers le généralat; comment, depuis Carnot, qui siége au *salut public*, jusqu'au dernier tambour des frontières, tous les hommes luttent pour leur république; c'est au lecteur de se l'imaginer! Les neiges de l'hiver, les fleurs de l'été, ne cessent d'être teintes d'un sang guerrier. L'impétuosité gauloise grandit toujours avec la victoire; l'ardeur du jacobinisme s'unit à la vanité nationale; les soldats de la république deviennent, ainsi que nous l'avons prédit, les vrais fils du feu. Sans chaussures, sans provisions, avec du pain et du fer, vous pouvez aller en Chine! C'est une nation seule combattant contre tout l'univers; mais cette nation a en elle ce que le monde entier ne pourra pas lui enlever. Les Cimmériens stupéfaits reculent plus ou moins vite; tout autour de la république se dessine, pour ainsi dire, un cercle magique de fusillades et de *Ça-ira*. S. M. prussienne, ainsi que S. M. espagnole reconnaîtront bientôt leurs erreurs et la République, et feront la paix à Bâle.

Le commerce avec l'étranger, les colonies, les comptoirs dans l'Orient et l'Occident sont tombés ou tombent entre les mains de Pitt, le souverain des mers, l'ennemi du genre humain. Cependant quel bruit vient frapper

317 FAIS TON DEVOIR ! notre oreille, le 1er juin 1794 ; bruit d'un tonnerre de guerre venant de l'Océan? Ce tonnerre vient des eaux de Brest Villaret-Joyeuse et l'Anglais Howe, après de longues manœuvres, se sont rangés là en bataille, et vomissent le feu. Les ennemis du genre humain sont dans leur élément ; ils ne peuvent être vaincus, ni empêchés de vaincre. Après douze heures d'une canonnade enragée, le soleil se plonge au couchant dans la fumée de la bataille; six bâtiments français sont pris, la bataille est perdue ; tous les navires qui peuvent encore faire voile s'enfuient ! Mais comment se fait-il alors que ce navire le Vengeur , ne se rende, ni ne s'enfuie? Il est désemparé, il ne peut fuir, il ne peut pas se rendre. Le feu des ennemis victorieux le frappe à la proue et à la poupe ; le Vengeur s'engloutit. Vous êtes forts, ô vous tyrans de la mer, mais nous, sommes-nous faibles? tenez, tous les pavillons, les drapeaux, les banderoles, tout ce que nous avons de haillons tricolores flotte encore aux cordages, et se déroule au vent. L'équipage entier s'amoncelle sur le pont supérieur, et tous, avec ces clameurs qui rendent les âmes folles, s'écrient : vive la République l — le vaisseau enfonce, enfonce; il tournoie, il plonge, il tourne une dernière fois ; l'Océan ouvre son abîme, le Vengeur sombre, emportant avec lui le cri de vive la République! il sombre, invincible dans l'éternité (1). Que les despotes étrangers s'en souviennent. L'homme est invincible, quand il s'appuie sur les droits de l'homme; que les tyrans et les esclaves, et tous les peuples le sachent : que ceux seulement qui s'appuient sur les torts de l'homme, tremblent (1) Choix des rapports, t. XIV, A 16-21. — Lord Howe (Annunl rrgis ter of 179A, p. 86). 18. Digitized by Google

notre oreille, le 1er juin 1794 ; bruit d'un tonnerre de guerre venant de l'Océan ? Ce tonnerre vient des eaux de Brest Villaret-Joyeuse et l'Anglais Howe, après de longues manœuvres, se sont rangés là en bataille, et vomissent le feu. Les ennemis du genre humain sont dans leur élément ; ils ne peuvent être vaincus, ni empêchés de vaincre. Après douze heures d'une canonnade enragée, le soleil se plonge au couchant dans la fumée de la bataille ; six bâtiments français sont pris, la bataille est perdue ; tous les navires qui peuvent encore faire voile s'enfuient ! Mais comment se fait-il alors que ce navire *le Vengeur*, ne se rende, ni ne s'enfuie ? Il est désemparé, il ne peut fuir, il ne peut pas se rendre. Le feu des ennemis victorieux le frappe à la proue et à la poupe ; le *Vengeur* s'engloutit. Vous êtes forts, ô vous tyrans de la mer, mais nous, sommes-nous faibles ? tenez, tous les pavillons, les drapeaux, les banderoles, tout ce que nous avons de haillons tricolores flotte encore aux cordages, et se déroule au vent. L'équipage entier s'amoncelle sur le pont supérieur, et tous, avec ces clameurs qui rendent les âmes folles, s'écrient : *vive la République !* — le vaisseau enfonce, enfonce ; il tournoie, il plonge, il tourne une dernière fois ; l'Océan ouvre son abîme, le *Vengeur* sombre, emportant avec lui le cri de *vive la République !* il sombre, invincible dans l'éternité (1). Que les despotes étrangers s'en souviennent. L'homme est invincible, quand il s'appuie sur les droits de l'homme ; que les tyrans et les esclaves, et tous les peuples le sachent : que ceux seulement qui s'appuient sur les torts de l'homme, tremblent

(1) *Choix des rapports*, t. XIV, 416-21. — Lord Howe (*Annual register of* 1794, p. 86).

 de le savoir. — Ainsi sans concevoir le moindre doute, l’histoire raconte la perte du Vengeur. — Lecteurl Mendez, Pinto, Mtinchhausen, Gagliostro, Pzalmanazar, ont été grands ; mais ils ne sont pas les plus grands. O Barrère, Barrère, Anacréon de la guillotine! L’histoire, curieuse pour être fidèle, doit, dans une nouvelle édition, redemander « qu’est devenu le Vengeur ? » que doit-on croire de son glorieux suicide ? et avec son pinceau impitoyable, elle trace une large bande noire, une bande injurieuse, sur toi Barrère, et sur lui! Hélas 1 hélas! le Vengeur, après avoir lutté vaillamment, a sombré comme tout autre navire, tandis que son commandant et plus de deux cents hommes d’équipage s’échappaient avec joie sur des bateaux anglais; etcette grande action héroïque, cet exploit immortel, n’est plus qu’un énorme mensonge héroïque, qui n’existe nulle part, si ce n’est à l’état de mensonge, dans le cerveau de Barrère ! Telle est la vérité. Toute cette histoire a été fondée comme le monde même, sur le néant; prouvée par le rapport de la Convention, par des décrets solennels de la Convention et le « modèle en bois du Vengeur », crue, pleurée, chantée par tout le peuple français jusqu’à cette époque, on peut la regarder comme le chef-d’œuvre de Barrère; comme le plus prodigieux, le plus héroïque échantillon de blague qui ait été produit depuis plusieurs siècles, par aucun homme, aucune nation. C’est à ce titre seul qu’il doit être désormais mémorable. VII LE TABLEAU DE FLAMMES. Ainsi flamboie cette consommation du sans-culottisme.
Digitized by Google

de le savoir. — Ainsi sans concevoir le moindre doute, l'histoire raconte la perte du *Vengeur*.

— Lecteur! Mendez, Pinto, Münchhausen, Cagliostro, Pzalmanazar, ont été grands ; mais ils ne sont pas les plus grands. O Barrère, Barrère, Anacréon de la guillotine! L'histoire, curieuse pour être fidèle, doit, dans une nouvelle édition, redemander « qu'est devenu le *Vengeur?* » que doit-on croire de son glorieux suicide? et avec son pinceau impitoyable, elle trace une large bande noire, une bande injurieuse, sur toi Barrère, et sur lui! Hélas! hélas! le *Vengeur*, après avoir lutté vaillamment, a sombré comme tout autre navire, tandis que son commandant et plus de deux cents hommes d'équipage s'échappaient avec joie sur des bateaux anglais; et cette grande action héroïque, cet exploit immortel, n'est plus qu'un énorme mensonge héroïque, qui n'existe nulle part, si ce n'est à l'état de mensonge, dans le cerveau de Barrère! Telle est la vérité. Toute cette histoire a été fondée comme le monde même, sur le néant; prouvée par le rapport de la Convention, par des décrets solennels de la Convention et le « *modèle en bois du Vengeur* », crue, pleurée, chantée par tout le peuple français jusqu'à cette époque, on peut la regarder comme le chef-d'œuvre de Barrère; comme le plus prodigieux, le plus héroïque échantillon de blague qui ait été produit depuis plusieurs siècles, par aucun homme, aucune nation. C'est à ce titre seul qu'il doit être désormais mémorable.

VII

LE TABLEAU DE FLAMMES.

Ainsi flamboie cette consommation du sans-culottisme,

LE TABLEAU DE FLAMMES. 319 d’un feu enragé de toutes les teintes imaginables, depuis le rouge de Tophet, jusqu’au brillant de l’étoile. Mais la centième partie des choses qui furent faites et la millième partie des choses projetées et décrétées fatigueraient la langue de l'histoire. Ainsi la statue du peuple souverain , aussi haute que le clocher de Strasbourg, projettera son ombre du Pont-Neuf au Jardin national et iila salle de la Convention ; — énorme, dans la tête du peintre David ! D’autres colosses, en grand nombre, s’élèvent de même sur le papier. La statue de la Liberté elle-même n’est encore qu’en plâtre sur la place de la Révolution. On établit l’unité des poids et mesures et le système décimal ; las instituts de musique et de beaucoup d’autres choses; institut général; école des arts, école de Mars, élèves de la patrie; écoles normales; au milieu des canons que l’on fore, des autels où brûle l’encens, du salpêtre qu’on extrait et des prodigieux progrès de la tannerie. Par exemple, que fait l’ingénieur Chappe dans le parc de Vincennes? Dans le parc de Vincennes, et plus loin, dit-on, dans le parc de Lepelletier Saint-Fargeau le député assassiné, et encore plus loin sur les buttes d’Ecouen et plus avant encore, il a établi des échafauds, des poteaux avec bras de bois et charnières, qui se remuent et s’agitent dans l’air, d’une manière mystérieuse et rapide 1 Les citoyens soupçonneux y accourent. Oui, ô citoyens, nous envoyons des signaux ; c’est une invention digne de la République, une chose que nous appellerons l’ art d’écrire au loin , sans l’aide de la poste ; en grec on l’appellera télégraphe. — Télégraphe sacré! reprend le patriotisme, pour correspondre avec les traîtres, avec l’Autriche? — Et on le met en pièces. Chappe n’eut autre chose à faire que de s'enfuir et d’obtenir un nouveau décret. Néan

320 LA TERREUR A L'ORDRE DU JOUR, moins, il a accompli son œuvre, l'infatigable Cliappe; son télégraphe avec ses bras de bois articulés peut se faire comprendre intelligiblement, et des phrases sont envoyées aux frotitières du Nord et partout. Dans un soir d'automne de l'an II, le télégraphe venant d'écrire que la ville de Condé nous avait fait sa soumission, nous envoyâmes des Tuileries, de la salle de la Convention, cette réponse en forme de décret : « Le nom de Condé est changé en celui de Nord-libre. L'armée du Nord ne cesse pas de bien mériter de la Patrie. » Quelle invention surprenante î voilà qu'après une demi-heure environ, pendant que la Convention est encore en délibération, arrive cette réponse nouvelle : « Je t'annonce, citoyen président, que le décret de la Convention ordonnant le changement du nom de Condé en celui de Nord-libre , et celui qui déclare que l'armée du Nord n'a pas cessé de bien mériter de la Patrie, ont été transmis et reçus parle télégraphe. J'ai ordonné à mon employé à Lille de les envoyer à Nord-libre par exprès. » Signé, Chappe (1). Et voyez encore, au-dessus de Fleurus, dans les PaysBas, où le général Jourdan ayant balayé le sol de la Liberté, et s'étant avancé bien avant, est sur le point de combattre, de balayer ou d'être balayé : sous la voûte des cieux est suspendu un prodige, qu'aperçoivent les yeux et les lunettes des Autrichiens ; cela ressemble à un énorme sac rempli de vent, avec un réseau et une immense soucoupe qui y sont suspendus. Est-ce la balance de Jupiter, ô lunettes autrichiennes ! Est-ce un des plateaux de la balance de Jupiter qui paraît, tandis que le vôtre, trop haut, reste hors de vue? Par le ciel, répondent les lunettes, (1) Choix iIm rnpporU, l. XV, p. 378-384.

LF. TABLEAU DE FLAMMES. b21 c’est une mongol tière, un ballon, d’où partent des signaux ! La batterie autrichienne aboie après cette montgolfière, bien inutilement, comme le chien après la lune; la montgolfière continue à faire ses signaux ; révèle les embuscades autrichiennes et descend à son aise(1). — Que n’imaginent pas ces démons incarnés? Mais avant tout, n’est-ce pas, ù lecteur, un des plus extraordinaires tableaux de flamme qui se soit jamais produit; brillant sur le fond noire de la guillotine? Chaque soir il y a vingt-trois théâtres, soixante salles de danse, où l’on ne trouve qu 'égalité, fraternité et carmagnole. Et les salles de comités, de sections, sont au nombre de quarante-huit, toutes parfumées de tabac et d'eaude-vie; encouragées par quarante sous par jour, elles tiennent en bride les suspects. Et les maisons d’arrêt au nombre de douze pour Paris seulement sont encombrées, et même gorgées. Et à tout, moment vous avez besoin de votre certificat de civisme, soit pour sortir, soit pour entrer; et sans lui, vous ne pouvez pas, même avec de l’argent, obtenir vos onces de pain de chaque jour. Les sombres queues de bonnets rouges aux portes des boulangers s’agitent bruyamment ! Car nous vivons encore sous le régime du maximum en toutes choses; entre deux fléaux, la disette, et l’anarchie. Les physionomies des gens sont assombries par le soupçon, qu’ils soupçonnent ou soient soupçonnés: les rues ne sont pas balayées, les chemins ne sont pas réparés. La loi a fermé ses livres; elle parle peu, sinon dans les improvisations de Tinville. Les crimes demeurent impunis, excepté les (1) 2G juin 1794 [Rapports rie Guyton-Mnrrenii sur les aérostats, Moniteur du G vendémiaire an II). Digitized by Google

c'est une mongolfière, un ballon, d'où partent des signaux ! La batterie autrichienne aboie après cette montgolfière, bien inutilement, comme le chien après la lune ; la montgolfière continue à faire ses signaux ; révèle les embuscades autrichiennes et descend à son aise (1). — Que n'imaginent pas ces démons incarnés ?

Mais avant tout, n'est-ce pas, ô lecteur, un des plus extraordinaires tableaux de flamme qui se soit jamais produit ; brillant sur le fond noire de la guillotine ? Chaque soir il y a vingt-trois théâtres, soixante salles de danse, où l'on ne trouve qu'*égalité, fraternité et carmagnole*. Et les salles de comités, de sections, sont au nombre de quarante-huit, toutes parfumées de tabac et d'eau-de-vie ; encouragées par quarante sous par jour, elles tiennent en bride les suspects. Et les maisons d'arrêt au nombre de douze pour Paris seulement sont encombrées, et même gorgées. Et à tout moment vous avez besoin de votre certificat de civisme, soit pour sortir, soit pour entrer ; et sans lui, vous ne pouvez pas, même avec de l'argent, obtenir vos onces de pain de chaque jour. Les sombres queues de bonnets rouges aux portes des boulangers s'agitent bruyamment ! Car nous vivons encore sous le régime du maximum en toutes choses ; entre deux fléaux, la disette et l'anarchie. Les physionomies des gens sont assombries par le soupçon, qu'ils soupçonnent ou soient soupçonnés ; les rues ne sont pas balayées, les chemins ne sont pas réparés. La loi a fermé ses livres ; elle parle peu, sinon dans les improvisations de Tinville. Les crimes demeurent impunis, excepté les

(1) 26 juin 1794 (*Rapports de Guyton-Morveau sur les aérostats, Moniteur* du 6 vendémiaire an II).

 crimes contre la Révolution (1). Le nombre « de9 enfants trouvés », ainsi que quelques personnes l'ont calculé, a doublé. Comme le royalisme est silencieux maintenant, ainsi que l'aristocratisme et la respectabilité qui a gardé sa voiture! L'honneur aujourd'hui et la sûreté sont à la pauvreté et non à la fortune. Le citoyen qui veut être à la mode, se promène avec sa femme au bras, en bonnet de laine rouge, en spencer de peluche, en carmagnole complète. L'aristocrate se cache et se tapit dans les abris qui lui restent, se soumettant à toute réquisition et vexation, trop heureux encore de sauver ses jours. Les châteaux sinistres vous regardent sur le bord des routes, sans toitures, sans croisées; le démolisseur national les épluche, pour en retirer le plomb et le moellon. Les anciens habitants inconsolables sont au delà du Rhin avec Condé; quel spectacle pour les hommes! Le ci-devant seigneur, au palais délicat, deviendra un excellent cuisinier de restaurant à Hambourg; la ci-devant madame, dont le goût était exquis pour la toilette, réussira à Londres, comme marchande de modes. Dans NewgateStreet, vous rencontrez monsieur le marquis, une planche de sapin sur l'épaule, la doloire et le rabot sous le bras ; il s'est fait menuisier, il faut vivre (2). — Plus que tout autre Français, l'agioteur fait fortune, par ce temps de papier-monnaie. Le fermier s'enrichit également ; « les fermes, » dit Mercier, « ressemblent à des maisons de prêteurs sur gages » ; des meubles de toute espèce, des ustensiles, des vaisselles d'or et d'argent s'y accumulent. (1) Mercier, Deux Amis, t. XII, p. 142-199. (2) Deux Amis, t. XV, p. 189-192.
Digitized by Google

crimes contre la Révolution (1). Le nombre « des enfants trouvés », ainsi que quelques personnes l'ont calculé, a doublé.

Comme le royalisme est silencieux maintenant, ainsi que l'aristocratisme et la respectabilité qui a gardé sa voiture! L'honneur aujourd'hui et la sûreté sont à la pauvreté et non à la fortune. Le citoyen qui veut être à la mode, se promène avec sa femme au bras, en bonnet de laine rouge, en spencer de peluche, en carmagnole complète. L'aristocrate se cache et se tapit dans les abris qui lui restent, se soumettant à toute réquisition et vexation, trop heureux encore de sauver ses jours. Les châteaux sinistres vous regardent sur le bord des routes, sans toitures, sans croisées; le démolisseur national les épluche, pour en retirer le plomb et le moellon. Les anciens habitants inconsolables sont au delà du Rhin avec Condé; quel spectacle pour les hommes! Le *ci-devant* seigneur, au palais délicat, deviendra un excellent cuisinier de restaurant à Hambourg; la *ci-devant* madame, dont le goût était exquis pour la toilette, réussira à Londres, comme *marchande de modes*. Dans Newgate-Street, vous rencontrez monsieur le marquis, une planche de sapin sur l'épaule, la doloire et le rabot sous le bras; il s'est fait menuisier, il faut vivre (2). — Plus que tout autre Français, l'agioteur fait fortune, par ce temps de papier-monnaie. Le fermier s'enrichit également; « les fermes, » dit Mercier, « ressemblent à des maisons de prêteurs sur gages »; des meubles de toute espèce, des ustensiles, des vaisselles d'or et d'argent s'y accumulent.

(1) Mercier, *Deux Amis*, t. XII, p. 142-199.
(2) *Deux Amis*, t. XV, p. 189-192.

LE TABLEAU DE FLAMMES. 323 Le pain est cher; le fermage se paye en papier-mouuaie, et le fermier, seul des mortels, a du pain; le fermier est plus à son aise que le propriétaire, et il deviendra luimême propriétaire. Et journellement, disons-nous, semblable à un noir spectre, silencieux, à travers ce tumulte de la vie, passe le char de la révolution ; inscrivant sur les murs ces mots : Ma né. Mané, tu es pesé et trouvé trop léger ! Spectre avec lequel on s'est familiarisé. Les hommes s'y sont résignés, il ne s'échappe aucune plainte de ce tombereau de la Mort. Les faibles femmes et les ci-devants , avec leurs plumes et leurs bijoux ternis, s'y trouvent, étonnés, silencieux, comme s'ils plongeaient leurs regards dans le noir infini. La lèvre autrefois souriante est contractée par une amère ironie ; elle ne prononce aucune parole et le tombereau passe. Ils peuvent être coupables ou non devant les cieux ; mais ils sont coupables, nous le supposons, aux yeux de la révolution. Et puis la République « ne doit-elle pas battre monnaie, » sur eux avec sa hache énorme? Les sombres bonnets-rouges hurlent de sinistres bravos ; le reste de Paris regarde, et se permet tout au plus un soupir. Un soupir peut-il sauver nos semblables que l'affreuse nécessité et Tinville ont condamnés. Nous ne mentionnerons plus qu'une chose, ou plutôt deux autres choses : les perruques blondes et la tannerie de Meudon. On parle beaucoup de ces perruques blondes ; ô lecteur, elles proviennent de têtes de femmes guillotinées 1 Ainsi, le toupet d'une duchesse peut servir à couvrir le péricrâne d'un cordonnier; sa blonde chevelure franco-germaine couronnera cette noire tête gauloise si elle est chauve. On peut aussi les porter comme reliques, Digitized by Google

Le pain est cher; le fermage se paye en papier-monnaie, et le fermier, seul des mortels, a du pain; le fermier est plus à son aise que le propriétaire, et il deviendra lui-même propriétaire.

Et journellement, disons-nous, semblable à un noir spectre, silencieux, à travers ce tumulte de la vie, passe le char de la révolution; inscrivant sur les murs ces mots : MANÉ. MANÉ, *tu es pesé et trouvé trop léger !* Spectre avec lequel on s'est familiarisé. Les hommes s'y sont résignés, il ne s'échappe aucune plainte de ce tombereau de la Mort. Les faibles femmes et les *ci-devants*, avec leurs plumes et leurs bijoux ternis, s'y trouvent, étonnés, silencieux, comme s'ils plongeaient leurs regards dans le noir infini. La lèvre autrefois souriante est contractée par une amère ironie; elle ne prononce aucune parole et le tombereau passe. Ils peuvent être coupables ou non devant les cieux; mais ils sont coupables, nous le supposons, aux yeux de la révolution. Et puis la République « ne doit-elle pas battre monnaie, » sur eux avec sa hache énorme? Les sombres bonnets-rouges hurlent de sinistres bravos; le reste de Paris regarde, et se permet tout au plus un soupir. Un soupir peut-il sauver nos semblables que l'affreuse nécessité et Tinville ont condamnés.

Nous ne mentionnerons plus qu'une chose, ou plutôt deux autres choses : les perruques blondes et la tannerie de Meudon. On parle beaucoup de ces *perruques blondes;* ô lecteur, elles proviennent de têtes de femmes guillotinées ! Ainsi, le toupet d'une duchesse peut servir à couvrir le péricrâne d'un cordonnier; sa blonde chevelure franco-germaine couronnera cette noire tête gauloise si elle est chauve. On peut aussi les porter comme reliques,

 mais cela vous rend suspect (1). Les citoyens en usent, non sans moquerie, avec une sorte de cannibalisme. Elle soulève encore plus le cœur, cette tannerie de Meudon, non mentionnée parmi les autres prodiges de la tannerie 1 «A Meudon », dit Montgaillard avec beaucoup de calme », il y avait une tannerie de peaux humaines ; de celles des guillotinés qui valaient la peine d'être écorchés, on faisait d'excellente peau pour des culottes et autres usages. La peau des hommes fait-il remarquer, était supérieure en consistance et en qualité à celle du chamois; celle des femmes n'était presque bonne à rien, étant d'un tissu trop tendre (2). — L'histoire en se reportant au cannibalisme, aux relations des pèlerins de Pio chas, et à toutes les relations anciennes et modernes, ne trouvera peut-être pas de cannibalisme aussi épouvantable; c'est un cannibalisme industriel, paisible, presque élégant 1 Hélas ! la civilisation humaine n'est donc qu'une enveloppe sous laquelle la nature sauvage de l'homme peut encore brûler à jamais d'un feu infernal? C'est encore la nature qui fait l'homme, et il y a en elle de l'enfer et du ciel tout à la fois. :1) Mercier, t. Il, |i. 134. (2) Montgaillard, t. IV, p. 290. Digitized by Google

mais cela vous rend suspect (1). Les citoyens en usent, non sans moquerie, avec une sorte de cannibalisme.

Elle soulève encore plus le cœur, cette tannerie de Meudon, non mentionnée parmi les autres prodiges de la tannerie! « A Meudon », dit Montgaillard avec beaucoup de calme », il y avait une tannerie de peaux humaines ; de celles des guillotinés qui valaient la peine d'être écorchés, on faisait d'excellente peau pour des culottes et autres usages. La peau des hommes fait-il remarquer, était supérieure en consistance et en qualité à celle du chamois; celle des femmes n'était presque bonne à rien, étant d'un tissu trop tendre (2). — L'histoire en se reportant au cannibalisme, aux relations des *pèlerins de Purchas*, et à toutes les relations anciennes et modernes, ne trouvera peut-être pas de cannibalisme aussi épouvantable; c'est un cannibalisme industriel, paisible, presque élégant! Hélas! la civilisation humaine n'est donc qu'une enveloppe sous laquelle la nature sauvage de l'homme peut encore brûler à jamais d'un feu infernal? C'est encore la nature qui fait l'homme, et il y a en elle de l'enfer et du ciel tout à la fois.

(1) Mercier, t. II, p. 134.
(2) Montgaillard, t. IV, p. 290.

LIVRE VI THERMIDOR. I LES DIEUX ONT SOIF. Qu’est-ce que c’est donc que cette chose appelée la Révolution , qui, comme un ange de mort, plane sur la France, noyant, fusillant, combattant, perçant des canons, tannant des peaux humaines? La Révolution n’est qu’un assemblage de lettres alphabétiques, une chose sur laquelle on ne peut mettre la main, qu’on ne peut garder sous clef et serrure. Où est-elle? Qu’est-ce? C’est la folie qui siège dans le cœur des hommes. Elle est dans cet homme-ci, elle est dans cet homme-là, comme une rage ou comme une terreur ; elle est chez tous les hommes. Invisible, impalpable; et pourtant nul noir Azrael, les ailes déployées sur la moitié du continent, balayant tout de son épée d’une mer à l’autre, ne pourrait être une réalité plus vraie. Expliquer d’une manière satisfaisante la marche de ce gouvernement révolutionnaire n’est pas notre tâche. Nul mortel ne peut l’expliquer. C’est un paralytique Couthon s’écriant dans la salle des Jacobins : « Qu’as-tu fait pour m. — 19 ,o ! ! z > by Google CARLYLE.

LIVRE VI

THERMIDOR.

I

LES DIEUX ONT SOIF.

Qu'est-ce que c'est donc que cette chose appelée *la Révolution*, qui, comme un ange de mort, plane sur la France, noyant, fusillant, combattant, perçant des canons, tannant des peaux humaines? La *Révolution* n'est qu'un assemblage de lettres alphabétiques, une chose sur laquelle on ne peut mettre la main, qu'on ne peut garder sous clef et serrure. Où est-elle? Qu'est-ce? C'est la folie qui siége dans le cœur des hommes. Elle est dans cet homme-ci, elle est dans cet homme-là, comme une rage ou comme une terreur; elle est chez tous les hommes. Invisible, impalpable; et pourtant nul noir Azraël, les ailes déployées sur la moitié du continent, balayant tout de son épée d'une mer à l'autre, ne pourrait être une réalité plus vraie.

Expliquer d'une manière satisfaisante la marche de ce gouvernement révolutionnaire n'est pas notre tâche. Nul mortel ne peut l'expliquer. C'est un paralytique Couthon s'écriant dans la salle des Jacobins : « Qu'as-tu fait pour

328 THERMIDOR, être pendu, si la contre-révolution arrive? un sombre Saint-Just, âgé de moins de vingt-six ans, déclarant que « pour les révolutionnaires, il n'y a de repos que dans la tombe » ; un Robespierre au teint vert de mer, tourné au vinaigre et au fiel ; un Amar et un Vadier, un Collot et un Billaud : demandez donc quelles pensées, quelles intentions ou prévisions se trouvent dans la cervelle de ces hommes 1 II ne reste nulles traces de leurs pensées ; la mort et l'obscurité ont tout effacé. Et quand nous aurions leurs pensées, toutes celles qu'ils auraient pu exprimer, ce ne serait qu'une part bien insignifiante de la chose qui s'est réalisée, décrétée, au signal donné par eux! Ainsi qu'on l'a dit plus d'une fois, ce gouvernement révolutionnaire n'est pas un gouvernement qui a conscience de lui-même; mais un gouvernement aveugle, fatal. Chaque homme plongé dans son atmosphère de folie fanatique et révolutionnaire, avance, poussé et poussant, et est devenu une force brute et aveugle ; nul repos pour lui, si ce n'est dans la tombe! L'obscurité et le mystère d'une horrible cruauté nous cachent tout dans l'histoire, comme ils l'ont fait dans la nature. Le nuage foudroyant avec son chaos ténébreux, son fracas de tonnerre, ses éclairs et ses flamboiements au milieu d'un monde tout électrique , entreprendras-tu de montrer comment il s'est comporté ; quels étaient les secrets de ses noires profondeurs; de quelles sources, de quels éléments il tira ces foudres, qui avec de soudaines et terribles clartés frappèrent de tous côtés sans relâche, détruisirent tout autour d'elles, et jusqu'au nuage qui les avait enfantées? On dirait les ténèbres de l'Érèbe qui, par la volonté de la Providence, se seraient élevées un jour triomphantes dans les hauteurs de l'azur : n'est-ce pas lâ, Digitized by Google J

 On vérité, la nature du sans-culottisme se consumant lui-même? Qu'il nous suffise de montrer ces ténèbres infernales, sillonnées de foudres et d'éclairs, détruisant successivement tout ce qu'elles enveloppent et se détruisant elles-mêmes à la fin. Le royalisme est éteint, « noyé», comme ils disent, « dans les boues de la Loire». Le républicanisme domine au dehors et au dedans; qu'est-ce donc alors que nous voyons le 15 mars 1794? L'arrestation, vraiment aussi subite que la foudre partant du ciel bleu, a frappé d'étranges victimes: Hébert, le Père Duchesne , le libraire Momoro, Leclerc, Vincent, le général Ronsin, chefs patriotes Cordeliers, magistrats de Paris en bonnets rouges, adorateurs de la Raison, commandants de l'armée révolutionnaire. Il n'y a que huit jours, leur club des Cordeliers, plus bruyant que jamais, retentissait de dénonciations patriotiques. Hébert, Père Duchesne , avait «contenu sa langue et son cœur pendant ces deux mois, à la vue des modérés, des crypto-aristocrates, des Camilles, des scélérats qui siégeaient jusque dans la Convention, mais il ne peut se taire plus longtemps ; s'il n'y . a pas d'autre remède, il invoque « le droit sacré de l'insurrection ». Ainsi parlait Hébert dans la section des Cordeliers, au milieu de vivat qui faisaient trembler les plafonds (1). Il n'y a que huit jours ; et aujourd'hui, déjàl ils se frottent les yeux, ce n'est point un rêve, ils se trouvent au Luxembourg. L'imbécile Gobel et ceux qui ont incendié les églises, également ! Ghaumette luimême, ce puissant procureur, agent national , comme on l'appelle maintenant, qui pouvait « reconnaître le suspect ■ (1) Moniteur y 16 ventôse (7 mars) 1794.

328 THERMIDOR, à sa physionomie seulement », n'attend que trois jours le troisième jour, lui aussi est emprisonné. Abattu, anéanti, livide, l'agent national entre dans ces limbes où il en a tant envoyé. Les prisonniers l'entourent, le raillent, le huent : « Sublime agent national », dit l'un d'eux, « en vertu de ton immortelle proclamation, te voilà ici! Je suis suspect, tu es suspect, il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont suspects. » Le sens de cela? Le sens! c'est un complot; complot ayant les ramifications les plus étendues, dont pourtant Barrère tient les fils. Tous ces incendies d'églises, ces scandaleuses mascarades d'athéisme, n'étaient bons qu'à rendre la Révolution odieuse. D'où donc pouvaient-ils provenir, si ce n'est de l'or de Pitt? Pitt sans aucun doute, comme une seconde vue sàns doute nous l'a révélé, a soudoyé cette faction d y enragés pour jouer leurs tours fantastiques, pour hurler dans leur club des Cordeliers contre le modérantisme ; pour imprimer leur Père Du chesne ; pour adorer la Raison vêtue de bleu de ciel et coiffée du bonnet rouge ; pour piller les autels, — et nous en apporter les dépouilles ! Ce qui est encore plus certain, visible aux yeux même du corps, c'est ceci : que le club des Cordeliers siège la pâleur sur le visage, en proie à la colère et à la terreur, et a voilé « les Droits de l'homme » ; mais inutilement. Les Jacobins sont également en confusion, occupés « à s'épurer » , comme dans les temps de conspiration et de calamité publique ils l'ont souvent fait. Il n'est pas jusqu'à Camille Desmoulins qui n'ait commis des fautes ; il s'est même élevé des murmures contre Danton, bien qu'il les ait étouffés sous ses rugissements, et Robespierre a terminé le débat « en l'embrassant à la tribune » •

329 LES DIEUX ONT SOIF. En qui la république et la jalouse Société-mère aurontelles confiance? Dans ces temps de tentation, de seconde vue ! car il y a factions de l 'étranger, factions de modérés, d'enragés, factions de toutes sortes; nous vivons dans un monde de complots dont les fils s'étendent partout, de trappes et de pièges de mort tendus par l'ordre de Pitt. Clootz,le défenseur de l'humanité, avec son évidence de la religion mahométane, et ses rêveries de république universelle, l'incorruptible Robespierre l'a expulsé. Le baron Clootz et le tailleur rebelle Paine languissent deux mois dans le Luxembourg, comme membres de la faction de l 'étranger. Le représentant Phélippeaux est éliminé ; il est revenu de la Vendée avec un rapport défavorable contre le fripon de Rossignol et la conduite que nous suivons dans cette province. Rétracte, ô Phélippeaux, nous t'en supplions! Phélippeaux ne se rétracte pas, et il est éliminé. Le représentant Fabre d'Eglantine, le fameux nomenclateur du calendrier de Romme, est éliminé ; il est même renfermé au Luxembourg, accusé de rapines législatives «à propos de l'argent de la compagnie des Indes » . Là, avec Chabot, Bazire, sous la même inculpation, Fabre attend son sort. Westermann aussi, l'ami de Danton, qui commandait dans Marseille le 30 août, et qui s'est si bien battu en Vendée, mais qui n'a pas parlé favorablement de Rossignol, est expulsé. Heureux s'il ne va pas, lui aussi, au Luxembourg. Et vos Proly, vos Guzman, de la faction de \ étranger? Va y sont aussi. Et Pereyra? Il y est. Il avait pris la fuite ; mais on l'a saisi sous le déguisement d'un cuisinier d'auberge. Je suis suspect, tu es suspect, il est suspect ! La grande âme de Danton en est lasse. Danton est allé à Arcis, sa ville natale, pour y respirer un instant en Digitized by Google

En qui la république et la jalouse Société-mère auront-elles confiance? Dans ces temps de tentation, de seconde vue! car il y a factions de l'*étranger*, factions de modérés, d'enragés, factions de toutes sortes; nous vivons dans un monde de complots dont les fils s'étendent partout, de trappes et de piéges de mort tendus par l'ordre de Pitt. Clootz, le défenseur de l'humanité, avec son évidence de la religion mahométane, et ses rêveries de république universelle, l'incorruptible Robespierre l'a expulsé. Le baron Clootz et le tailleur rebelle Paine languissent deux mois dans le Luxembourg, comme membres de la faction de l'*étranger*. Le représentant Phélippeaux est éliminé; il est revenu de la Vendée avec un rapport défavorable contre le fripon de Rossignol et la conduite que nous suivons dans cette province. Rétracte, ô Phélippeaux, nous t'en supplions! Phélippeaux ne se rétracte pas, et il est éliminé. Le représentant Fabre d'Eglantine, le fameux nomenclateur du calendrier de Romme, est éliminé; il est même renfermé au Luxembourg, accusé de rapines législatives « à propos de l'argent de la compagnie des Indes ». Là, avec Chabot, Bazire, sous la même inculpation, Fabre attend son sort. Westermann aussi, l'ami de Danton, qui commandait dans Marseille le 30 août, et qui s'est si bien battu en Vendée, mais qui n'a pas parlé favorablement de Rossignol, est expulsé. Heureux s'il ne va pas, lui aussi, au Luxembourg. Et vos Proly, vos Guzman, de la faction de l'*étranger?* Ils y sont aussi. Et Pereyra? Il y est. Il avait pris la fuite; mais on l'a saisi sous le déguisement d'un cuisinier d'auberge. Je suis suspect, tu es suspect, il est suspect!

La grande âme de Danton en est lasse. Danton est allé à Arcis, sa ville natale, pour y respirer un instant en

330 THERMIDOR. paix. Disparaissez, sombres toiles d'Arachné, monde de rage, de terreur et de soupçon; sois la bienvenue, toi, mère éternelle, avec ta verdure printanière, tes affections et tes souvenirs de famille ; tu es vraie, toi, quand tout le reste serait faux ! Le grand Titan se promène silencieux sur les bords de l'Aube murmurante, dans les sentiers qui le connurent au temps où il n'était qu'un petit garçon ; il se demande comment tout cela finira. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Camille Desmoulins est éliminé. Le creuset par lequel Couthon fait passer tous les Jacobins pour les épurer, c'est cette question : « Qu'as-tu fait pour être pendu, s'il arrive une contre-révolution? » Camille ne pouvant pas donner une réponse satisfaisante à cette question, est éliminé! La vérité est que Camille, dans les premiers jours de déceihbre dernier, a commencé de publier un nouveau journal, ou série de pamphlets, ayant pour titre, le Vieux Cordelier. Camille, qui naguère ne craignait pas, « d'embrasser la liberté sur un monceau de cadavres » , commence maintenant à demander si, parmi tant de comités d'arrestations et de châtiments, il ne devrait pas y avoir un t comité de clémence ». Saint-Just, remarque-t-il, est un jeune républicain extraordinairement solennel, qui « porte sa tête comme si c'était un saint-sacrement . Il a du mordant, ce Vieux Cordelier. — Danton et lui avaient été, dès le début, au nombre des principaux Cordeliers, — il lance ses flèches étincelantes contre vos nouveaux Cordeliers, vos Hébert, vosMomoro, avec leur brutalité criarde et leurs bassesses ; semblable au Dieu du soleil (car notre pauvre Camille est poëte) , il tire sur ce serpent Python sorti de la fange. Aussi, comme c'était naturel, le Python Hébert sifDigitized by Google

paix. Disparaissez, sombres toiles d'Arachné, monde de rage, de terreur et de soupçon; sois la bienvenue, toi, mère éternelle, avec ta verdure printanière, tes affections et tes souvenirs de famille; tu es vraie, toi, quand tout le reste serait faux! Le grand Titan se promène silencieux sur les bords de l'Aube murmurante, dans les sentiers qui le connurent au temps où il n'était qu'un petit garçon; il se demande comment tout cela finira.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Camille Desmoulins est éliminé. Le creuset par lequel Couthon fait passer tous les Jacobins pour les épurer, c'est cette question: « Qu'as-tu fait pour être pendu, s'il arrive une contre-révolution? » Camille ne pouvant pas donner une réponse satisfaisante à cette question, est éliminé! La vérité est que Camille, dans les premiers jours de décembre dernier, a commencé de publier un nouveau journal, ou série de pamphlets, ayant pour titre, *le Vieux Cordelier*. Camille, qui naguère ne craignait pas, « d'embrasser la liberté sur un monceau de cadavres », commence maintenant à demander si, parmi tant de comités d'arrestations et de châtiments, il ne devrait pas y avoir un « comité de clémence ». Saint-Just, remarque-t-il, est un jeune républicain extraordinairement solennel, qui « porte sa tête comme si c'était un *saint-sacrement*. Il a du mordant, ce *Vieux Cordelier*. — Danton et lui avaient été, dès le début, au nombre des principaux Cordeliers, — il lance ses flèches étincelantes contre vos *nouveaux* Cordeliers, vos Hébert, vos Momoro, avec leur brutalité criarde et leurs bassesses; semblable au Dieu du soleil (car notre pauvre Camille est poëte), il tire sur ce serpent Python sorti de la fange.

Aussi, comme c'était naturel, le Python Hébert sif-

 fia et se tordit d'une façon effroyable ; et menaça du « droit sacré d'insurrection », — et comme vous l'avez vu, fut jeté en prison. Avec tout l'esprit, toute l'adresse et la raillerie légère et piquante de l'ancien temps, Camille, faisant un « extrait du règne de Tibère par Tacite », porte un coup à la loi des suspects même ; il la rend odieuse 1 Deux fois pendant la décade paraissent ses feuilles audacieuses ; pleines d'esprit, de gaieté, de franchise élégante, de pénétration, — c'est un des plus extraordinaires phénomènes de cette triste époque; le journaliste, dans sa marche capricieuse et hardie, attaque toutes ces monstruosités, ces têtes de saint-sacrement, ces idoles de Jagrenat, d'un air dégagé, insouciant, le tout à la grande joie de Joséphine Beauharnais et des cinq mille suspects qui remplissent les douze maisons d'arrêt, et sur lesquels un rayon d'espoir commence à tombefl Robespierre d'abord approuve, puis ne sait plus que penser ; enfin il pense avec les Jacobins que Camille doit être expulsé. C'est un homme d'un esprit révolutionnaire sincère, ce Camille, mais avec des saillies des plus imprudentes ; les aristocrates et les modérés ont eu l'art de le séduire 1 Le jacobinisme est dans une crise terrible, embarrassé par les complots, les corruptions, les pièges, et harcelé par les embûches de Pitt, Y ennemi du genre humain. Le premier numéro de Camille commence ainsi : «0 Pittl » Son dernier est daté du 15 pluviôse an II (3 février 17 h/»), et finit par ces mots de Montezuma : « Les dieux ont soif. » Quoi qu'il en soit, les Hébertistes ne restent en prison que neuf jours. Le 24 mars, les tombereaux révolutionnaires transportent, au milieu d'une foule tumultueuse, une nouvelle cargaison : Hébert, Vincent, Momoro, RonDigitized by Google

fla et se tordit d'une façon effroyable ; et menaça du « droit sacré d'insurrection », — et comme vous l'avez vu, fut jeté en prison. Avec tout l'esprit, toute l'adresse et la raillerie légère et piquante de l'ancien temps, Camille, faisant un « extrait du règne de Tibère par Tacite », porte un coup *à la loi des suspects même ;* il la rend odieuse ! Deux fois pendant la décade paraissent ses feuilles audacieuses ; pleines d'esprit, de gaieté, de franchise élégante, de pénétration, — c'est un des plus extraordinaires phénomènes de cette triste époque ; le journaliste, dans sa marche capricieuse et hardie, attaque toutes ces monstruosités, ces têtes de saint-sacrement, ces idoles de Jagrenat, d'un air dégagé, insouciant, le tout à la grande joie de Joséphine Beauharnais et des cinq mille suspects qui remplissent les douze maisons d'arrêt, et sur lesquels un rayon d'espoir commence à tomber ! Robespierre d'abord approuve, puis ne sait plus que penser ; enfin il pense avec les Jacobins que Camille doit être expulsé. C'est un homme d'un esprit révolutionnaire sincère, ce Camille, mais avec des saillies des plus imprudentes ; les aristocrates et les modérés ont eu l'art de le séduire ! Le jacobinisme est dans une crise terrible, embarrassé par les complots, les corruptions, les piéges, et harcelé par les embûches de Pitt, l'*ennemi du genre humain.* Le premier numéro de Camille commence ainsi : « O Pitt ! » Son dernier est daté du 15 pluviôse an II (3 février 1794), et finit par ces mots de Montezuma : « *Les dieux ont soif.* »

Quoi qu'il en soit, les Hébertistes ne restent en prison que neuf jours. Le 24 mars, les tombereaux révolutionnaires transportent, au milieu d'une foule tumultueuse, une nouvelle cargaison : Hébert, Vincent, Momoro, Ron-

332 THERMIDOR, sin, dix-neuf en tout, parmi lesquels, ce qui est assez curieux, est assis Clootz, l'orateur du genre humain. On les a jugés en masse, et aujourd'hui ils suivent leur dernière route. Point de secours. Eux aussi devront « regarder à travers la petite lucarne » . Ils devront « éternuer dans le sac » : ce qu'ils ont fait aux autres, on le leur fait à eux. Sainte guillotine, il me semble, est pire que les vieux saints de la superstition, c' est une sainte anthropophage? Clootz, avec un air de sarcasme poli, s'efforce de plaisanter, d'offrir de joyeux «arguments de matérialisme » . 11 demande à être exécuté le dernier « pour établir certains principes», dont jusqu'ici, je pense, la philosophie n'a rien retiré de bon. Le général Ronsin, également, tient la tête haute, avec un air de défi, avec un regard de commandement; le reste, pâle et livide, est plongé dans un désespoir stupide. Momoro, pauvre libraire, qui n'as vu réaliser aucune loi agraire, on aurait pu tout aussi bien te pendre à Evreux, il y a vingt mois, quand le girondin Buzot les en détourna. Hébert père Duchesne ne se lèvera plus en ce monde au nom du droit sacré de l'insurrection ; il est assis, tout abattu, la tête penchée sur sa poitrine, les bonnets rouges hurlant autour de lui, effrayante parodie des articles de son journal : « Grande colère du père Duchesne. » C'est ainsi qu'ils périssent! le sac reçoit toutes leurs têtes. Dans quelque coin de rhistoire, dix-neuf spectres flotteront en criant et raillant, jusqu'à ce que l'oubli les ensevelisse. Dans le cours d'uue semaine l'armée révolutionnaire elle-même est débandée, son général est devenu un spectre. Cette faction d'enragés a donc été, elle aussi, balayée du sol de la république. Ici également les pièges tendus par ce Pitt ont été rendus impuissants, et de Digitized by Google

sin, dix-neuf en tout, parmi lesquels, ce qui est assez curieux, est assis Clootz, l'orateur du genre humain. On les a jugés en masse, et aujourd'hui ils suivent leur dernière route. Point de secours. Eux aussi devront « regarder à travers la petite lucarne ». Ils devront « *éternuer dans le sac* » : ce qu'ils ont fait aux autres, on le leur fait à eux. *Sainte guillotine*, il me semble, est pire que les vieux saints de la superstition, c'est une sainte anthropophage? Clootz, avec un air de sarcasme poli, s'efforce de plaisanter, d'offrir de joyeux « arguments de matérialisme ». Il demande à être exécuté le dernier « pour établir certains principes », dont jusqu'ici, je pense, la philosophie n'a rien retiré de bon. Le général Ronsin, également, tient la tête haute, avec un air de défi, avec un regard de commandement; le reste, pâle et livide, est plongé dans un désespoir stupide. Momoro, pauvre libraire, qui n'as vu réaliser aucune loi agraire, on aurait pu tout aussi bien te pendre à Evreux, il y a vingt mois, quand le girondin Buzot les en détourna. Hébert *père Duchesne* ne se lèvera plus en ce monde au nom du droit sacré de l'insurrection ; il est assis, tout abattu, la tête penchée sur sa poitrine, les bonnets rouges hurlant autour de lui, effrayante parodie des articles de son journal : « Grande colère du père Duchesne. » C'est ainsi qu'ils périssent! le sac reçoit toutes leurs têtes. Dans quelque coin de l'histoire, dix-neuf spectres flotteront en criant et raillant, jusqu'à ce que l'oubli les ensevelisse.

Dans le cours d'une semaine l'armée révolutionnaire elle-même est débandée, son général est devenu un spectre. Cette faction d'enragés a donc été, elle aussi, balayée du sol de la république. Ici également les piéges tendus par ce Pitt ont été rendus impuissants, et de

DANTON, VAS DK FAIBLESSE. ' 333 nouveau on se réjouit d’avoir découvert cette conspiration. La Révolution, en vérité, dévore ses enfants. Toute anarchie de sa nature n’est pas seulement destructive, elle se détruit elle-même. Il DANTON, PAS DE FAIBLESSE. Danton cependant a été rappelé d’Arcis d’une manière pressante; il faut qu’il revienne immédiatement, s’écrient Camille, Phélippeaux et leurs amis, qui sentent le danger dans l’air. Le danger est grand ! Danton, Robespierre, les principaux produitsd’une révolution victorieuse, sont maintenant arrivés en présence l’un de l’autre; qu’ils décident comment ils vivront ensemble, gouverneront ensemble. On conçoit aisément la profonde incompatibilité mutuelle qui divise ces deux chefs. Avec quelle terreur de haine féminine la pauvre Formule, au teint verdâtre, envisage cette réalité monstrueuse et colossale, et devient de plus en plus verte en la regardant. La réalité, de son côté, s’efforce de ne concevoir aucun soupçon sur les principaux produits de la Révolution ; cependant, au fond, elle pense qu’un tel produit n’était guère qu’une vessie enflée du vent de la popularité; non un être avec le cœur d’un homme, mais un pauvre pédant spasmodique et incorruptible, porteur d’une formule logique au lieu d’âme, un naturel de jésuite ou de ministre méthodiste, au langage plein de cant sincère, d’incorruptibilité, de venin et de poltronnerie; aussi stérile que le vent d’est! Deux tels chefs sont trop pour une seule Révolution. *9. Digitized by Google

nouveau on se réjouit d'avoir découvert cette conspiration. La Révolution, en vérité, dévore ses enfants. Toute anarchie de sa nature n'est pas seulement destructive, elle se détruit elle-même.

II

DANTON, PAS DE FAIBLESSE.

Danton cependant a été rappelé d'Arcis d'une manière pressante; il faut qu'il revienne immédiatement, s'écrient Camille, Phélippeaux et leurs amis, qui sentent le danger dans l'air. Le danger est grand! Danton, Robespierre, les principaux produits d'une révolution victorieuse, sont maintenant arrivés en présence l'un de l'autre; qu'ils décident comment ils vivront ensemble, gouverneront ensemble. On conçoit aisément la profonde incompatibilité mutuelle qui divise ces deux chefs. Avec quelle terreur de haine féminine la pauvre Formule, au teint verdâtre, envisage cette réalité monstrueuse et colossale, et devient de plus en plus verte en la regardant. La réalité, de son côté, s'efforce de ne concevoir aucun soupçon sur les principaux produits de la Révolution; cependant, au fond, elle pense qu'un tel produit n'était guère qu'une vessie enflée du vent de la popularité; non un être avec le cœur d'un homme, mais un pauvre pédant spasmodique et incorruptible, porteur d'une formule logique au lieu d'âme, un naturel de jésuite ou de ministre méthodiste, au langage plein de cant sincère, d'incorruptibilité, de venin et de poltronnerie; aussi stérile que le vent d'est! Deux tels chefs sont trop pour une seule Révolution.

THERMIDOR. 334 Les amis, tremblant sur le résultat d'une querelle entre eux, les amenèrent à se trouver ensemble. « Il » est bien, dit Danton avec une indignation contenue, » de réprimer les royalistes, mais nous ne devons frapper » que lorsque l'intérêt de la république l'exige ; nous ne » devons pas confondre l'innocent et le coupable. » — » Et qui vous a dit», répliqua Robespierre avec un regard venimeux, « qu'un innocent ait péri. » — « Quoi! » dit Danton, se tournant du côté de son ami Péris, surnommé Fabricius, juré au tribunal révolutionnaire ; « quoi! pas un innocent? Qu'en dis-tu, Fabricius? (1) » Les amis, Westermann, ce Pâris et d'autres, le pressèrent de se montrer, de monter à la tribune et d'agir. Le vaillant Danton n'était point disposé à se montrer, à agir, à gronder pour son propre salut. C'était un homme plein de sécurité, de confiance et d'espoir; nature confiante qui savait rester en repos. On le voyait, dit-on, assis des heures entières, écoutant Camille parler, c'était son plus grand plaisir. Ses amis le pressaient de s'enfuir, sa femme l'y poussait. « Où fuir? répondait-il; si la France libre me chasse, il n'y a partout ailleurs pour moi que des cachots : on n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers.» Danton resta donc tranquille. L'arrestation de son ami Hérault, membre du «alut public, opérée par le Salut , ne peut pas même réveiller Danton. Dans la nuit du 30 mars, le juré Péris accourt et se précipite, l'anxiété dans les yeux. Un commis du Comité du salut public lui a dit qu'il y avait un décret de prise de corps lancé contre Danton, et qu'il doit être arrêté cette nuit même! Prières, supplications de la malheureuse épouse, de Pâris (1) Biographie des ministres. — Danion. Digitized by GoogI

DANTON, PAS DE FAIBLESSE* 3S5 et des amis. Danton resta silencieux pendant un instant, après quoi il répondit : a Ils n'oseraient! » Et il ne voulut prendre aucune mesure. En murmurant « ils n'oseraient », il va se coucher comme à l'ordinaire.. Et pourtant, le lendemain matin, une rumeur étrange circule dans Paris : Danton, Camille, Phélippeaux, Lacroix, ont été arrêtés pendant la nuitl La nouvelle est vraie; les corridors du Luxembourg étaient encombrés, les prisonniers s'étouffaient pour voir ce colosse de la Révolution, qui venait prendre place parmi eux. « Messieurs», dit Danton avec politesse, « j'espérais vous voir bientôt hors d'ici ; mais m'y voici moi-même, et nul ne sait comment cela finira.» — Tandis que ce bruit circule dans Paris, les membres de la Convention forment des groupes, les yeux tout grands ouverts, chuchotant : « Danton est arrêté I » qui donc alors est en sûreté? Legendre monte à la tribune, prononce, à ses risques et périls, quelques faibles paroles en sa faveur, proposant qu'on l'entende à cette barre avant de le juger. Mais Robespierre fronçant le sourcil : « Avez-vous entendu Chabot ou Bazire? Voulez-vous avoir deux poids et deux mesures? » Legendre se tait, Danton ainsi que les autres subiront leur jugement. Il serait curieux de connaître les pensées de Danton dans sa prison, mais nous n'en savons que peu de chose. Peu d'hommes aussi remarquables sont restés aussi inconnus pour nous que ce colosse de la Révolution. On l'entendit dire : «Il y a douze mois à présent que je proposai la création de ce même tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes. Ce sont tous des frères Gains. Brissot m'aurait guillotiné, comme Robespierre veut le faire aujourd'hui. Je laisse toutes les

336 THERMIDOR. affaires dans un gâchis épouvantable ; pas un d'entre eux n'entend rien au gouvernement. Robespierre me suivra ; j'entraîne avec moi Robespierre. AhI il vaudrait mieux être un pauvre pêcheur que de se mêler de gouverner les hommes. » La belle et jeune femme de Camille, qui ne l'a pas fait riche d'argent seulement, voltige tout autour du Luxembourg comme un esprit sans corps, jour et nuit. Les lettres que Camille lui envoyait à la dérobée existent encore, tachées de ses larmes (1). «Je porte ma tête comme un saint-sacrement! » murmurait SaintJust, « peut-être portera-t-il la sienne comme un saint Denis. » Malheureux Danton, et toi encore plus malheureux, brillant Camille, autrefois léger procureur de la lanterne, vous aussi vous êtes arrivés §ux dernières limites delà création; où, oomme Ulysse Polytlas, arrivé aux bords les plus lointains de son voyage, l'homme revoit Y ombre de sa mère , pâle, sans réalité: — et les jours où sa mère le nourrissait et l'enveloppait de langes contrastent étrangement avec ce jour. Danton, Camille, Hérault, Westermann et les autres, singulièrement confondus avec Bazire, Chabot l'escroc, Fabre d'Églantine, le banquier Freys, la plus mélangée des fournées, sont rangés devant le tribunal de Tinville. Nous sommes au 2 avril 179â. Danton n'est resté que trois jours en prison, car le temps presse. Quel est votre nom? votre demeure? et ainsi de suite, demande Fouquier, suivant les formalités. « Mon nom est Danton», répondit-il, « nom passablement connu de (1) Aperçus sur Camille Desmoulins (dans le Vieux Conlelier , Paris, 1825, p. 1-29), Digitized b/ Google

 la Révolution ; ma demeure sera bientôt dans le néant, mais je vivrai dans le panthéon de l'histoire. » Un homme tâchera toujours de dire quelque chose de fort, que ce soit sa nature ou non î Hérault fait observer sarcastiquement qu'il a « siégé dans cette salle, et qu'il était détesté des membres parlementaires ». Camille répond : « Mon âge est celui du bon sans-culotte Jésus, âge fatal aux révolutionnaires. » 0 Camille ! Camille I Et pourtant, disons-le, il est vrai que le divin sacrifice est le coup le plus cruel qui ait été porté ici-bas à l'honorabilité mondaine, et, comme dit le pieux Novalis, « le fait le plus éloquent à l'appui des droits de l'homme » . L'âge réel de Camille paraît avoir été de trente-quatre ans. Danton est d'une année plus vieux. Le procès des vingt-deux Girondins, jugé il y a cinq mois environ, était le plus important que Fouquier eût encore dirigé. Mais celui d'aujourd'hui est plus important encore; c'est une chose qui réclame toute la capacité de Fouquier, qui lui fait battre le cœur. Car c'est la voix de Danton qui maintenant résonne sous ces voûtes ; ses paroles sont passionnées, armées d'une franchise intrépide, embrasées de colère. Vos meilleurs témoins, il les abat d'un seul coup. Il demande que les membres du comité eux-mêmes se présentent comme témoins, comme accusateurs ; il « les couvrira d'ignominie » . Il redresse sa haute taille ; il secoue sa forte tête noire ; le feu sort de ses yeux, — pénétrant dans tous les cœurs républicains — . Les galeries, bien que nous les ayons remplies au moyen de billets, murmurent de sympathie; on dirait qu'elles vont éclater, soulever le peuple et délivrer Danton 1 II se plaint hautement d'être mis au rang des Chabot, des fripons d'agioteurs ; il crie que cet acte d'accusation est un Digitized by Google

la Révolution ; ma demeure sera bientôt dans le néant, mais je vivrai dans le panthéon de l'histoire. » Un homme tâchera toujours de dire quelque chose de fort, que ce soit sa nature ou non ! Hérault fait observer sarcastiquement qu'il a « siégé dans cette salle, et qu'il était détesté des membres parlementaires ». Camille répond : « Mon âge est celui du *bon sans-culotte Jésus*, âge fatal aux révolutionnaires. » O Camille ! Camille ! Et pourtant, disons-le, il est vrai que le divin sacrifice est le coup le plus cruel qui ait été porté ici-bas à l'honorabilité mondaine, et, comme dit le pieux Novalis, « le fait le plus éloquent à l'appui des droits de l'homme ». L'âge réel de Camille paraît avoir été de trente-quatre ans. Danton est d'une année plus vieux.

Le procès des vingt-deux Girondins, jugé il y a cinq mois environ, était le plus important que Fouquier eût encore dirigé. Mais celui d'aujourd'hui est plus important encore ; c'est une chose qui réclame toute la capacité de Fouquier, qui lui fait battre le cœur. Car c'est la voix de Danton qui maintenant résonne sous ces voûtes ; ses paroles sont passionnées, armées d'une franchise intrépide, embrasées de colère. Vos meilleurs témoins, il les abat d'un seul coup. Il demande que les membres du comité eux-mêmes se présentent comme témoins, comme accusateurs ; il « les couvrira d'ignominie ». Il redresse sa haute taille ; il secoue sa forte tête noire ; le feu sort de ses yeux, — pénétrant dans tous les cœurs républicains —. Les galeries, bien que nous les ayons remplies au moyen de billets, murmurent de sympathie ; on dirait qu'elles vont éclater, soulever le peuple et délivrer Danton ! Il se plaint hautement d'être mis au rang des Chabot, des fripons d'agioteurs ; il crie que cet acte d'accusation est un

338 THERMIDOR. amas de platitudes et d'horreurs. « Danton caché le 10 aoûtl » réplique-t-il avec le rugissement d'un lion dans les filets : « où sont les hommes qui ont dû presser Danton de se montrer ce jour-là? où sont ces grands cœurs dont il a emprunté l'énergie? qu'ils se montrent, mes accusateurs; j'ai tout mon sang-froid lorsque je les demande. Je démasquerai les trois plats coquins , SaintJust, Couthon, Lebas, ces flatteurs de Robespierre qui l'entraînent vers sa destruction. Qu'ils se présentent ici, je les réduis au néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir. » Le président agité agite sa sonnette, réclame le calme d'une manière violente. « Que t'importe la façon dont je me défends!)) s'écrie l'autre, «le droit de me condamner t'appartient toujours. La voix d'un homme parlant pour son honneur et sa vie saura bien étouffer le bruit de ta sonnette. » Ainsi parle Danton s'irritant de plus en plus, jusqu'à ce que sa voix de lion « meure dans son gosier » . La parole ne peut exprimer ce qu'il y a dans cet homme. Les murmures des galeries sont pleins de présages; le premier jour de la session est passé. O Tinville, président Herman, que ferez-vous? Ils en ont encore pour deux jours, d'après la loi révolutionnaire la plus stricte. Les galeries murmurent déjà. Si ce Danton allait briser les mailles de vos filets ! — C'est un spectacle vraiment curieux. Tout tient à un cheveu, et quel bouleversement ce serait si juges et prévenus changeaient de rôles, si toute l'histoire de France prenait une nouvelle face 1 car, en France, il n'y a que ce Danton qui puisse encore essayer de gouverner la France, lui seul, ce farouche et monstrueux Titan ; — et peut-être cet autre individu au teint olivâtre, l'officier d'artillerie de Toulon, que . nous avons laissé poursuivant sa destinée dans le Midi .

• DANTON, PAS DE FAIBLESSE. 339 Dans la soirée du jour suivant, les choses ne paraissent pas aller mieux; mais, au contraire, elles vont de mal en pis. Fouquier et Herman, l'air égaré, se précipitent vers le salut public. Que doit-on faire? Le salut public improvise à la hâte un nouveau décret par lequel tout homme « qui insulte la justice» peut être mis hors des débats. Car vraiment « n'y a-t-il pas un complot dans la prison du Luxembourg » . Le ci-devant général Dillon et d'autres suspects complotent, avec la femme de Camille, de répandre des assignats , de forcer les prisons, de renverser la république! Le citoyen Laflotte, suspect lui-même, mais désirant sa mise en liberté, nous a dévoilé ce complot. — Son rapport produira ses fruits. C'est assez; le lendemain matin, une Convention soumise adopte ce décret. Le salut , avec cette arme, court en hâte à l'aide de Tinville presque réduit à la dernière extrémité. Ainsi, hoi's des débats, insolents! Officiers de police, faites votre devoir! Voilà comment, par un effort désespéré, le salut , Tinville, Herman, Leroi dix-août et tous les fidèles jurés s'y mettant de toutes leurs forces, de tout leur cœur, le jury « est suffisamment éclairé » ; l'arrêt est prononcé, envoyé aux condamnés, déchiré et foulé aux pieds : La mort aujourd' hui. C'est le 5 avril 1794. . La malheureuse femme de Camille peut cesser d'errer aux alentours de cette prison ; qu'elle embrasse ses pauvres enfants, et qu'elle se prépare à y entrer après son mari et à le suivre 1 Danton gardait sur le char de la mort une contenance hautaine. Il n'en est pas de même de Camille; pour lui, depuis une semaine, quel bouleversement 1 II laisse sa femme angélique dans les pleurs; amour, richesses, réputation révolutionnaire, tout cela est resté aux portes Digitized by Google

Dans la soirée du jour suivant, les choses ne paraissent pas aller mieux; mais, au contraire, elles vont de mal en pis. Fouquier et Herman, l'air égaré, se précipitent vers le *salut public*. Que doit-on faire? Le *salut public* improvise à la hâte un nouveau décret par lequel tout homme « qui insulte la justice» peut être mis hors des débats. Car vraiment « n'y a-t-il pas un complot dans la prison du Luxembourg ». Le *ci-devant* général Dillon et d'autres suspects complotent, avec la femme de Camille, de répandre des *assignats*, de forcer les prisons, de renverser la république! Le citoyen Laflotte, suspect lui-même, mais désirant sa mise en liberté, nous a dévoilé ce complot. — Son rapport produira ses fruits. C'est assez; le lendemain matin, une Convention soumise adopte ce décret. Le *salut*, avec cette arme, court en hâte à l'aide de Tinville presque réduit à la dernière extrémité. Ainsi, *hors des débats*, insolents! Officiers de police, faites votre devoir! Voilà comment, par un effort désespéré, le *salut*, Tinville, Herman, Leroi *dix-août* et tous les fidèles jurés s'y mettant de toutes leurs forces, de tout leur cœur, le jury « est suffisamment éclairé »; l'arrêt est prononcé, envoyé aux condamnés, déchiré et foulé aux pieds : *La mort aujourd'hui*. C'est le 5 avril 1794. La malheureuse femme de Camille peut cesser d'errer aux alentours de cette prison; qu'elle embrasse ses pauvres enfants, et qu'elle se prépare à y entrer après son mari et à le suivre!

Danton gardait sur le char de la mort une contenance hautaine. Il n'en est pas de même de Camille; pour lui, depuis une semaine, quel bouleversement! Il laisse sa femme angélique dans les pleurs; amour, richesses, réputation révolutionnaire, tout cela est resté aux portes

TUERMIDOR. 340 de la prison ; une canaille cannibale hurle maintenant autour de lui. Réalité palpable, et pourtant incroyable, semblable au rêve d'un fou ! Camille lutte et se tord ; ses épaules secouent son vêtement flottant, qui pend, retenu par les mains liées : « Du calme, mon ami », dit Danton. « Laissez là cette vile canaille. » Au pied de l'échafaud, on entend Danton dire : « O ma femme, ma bien-aimée, je ne te reverrai donc plus I » — Mais, se reprenant : « Danton, pas de faiblesse 1 » Il dit à Hérault Séchelles qui s'avançait pour l'embrasser : « Nos têtes se retrouveront là », dans le sac du bourreau. Ses dernières paroles furent pour Sanson le bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine. » Ainsi ce composé gigantesque de courage, d'ostentation, de frénésie, d'affection, de force révolutionnaire et de virilité farouche, ce Danton part pour un séjour inconnu. 11 était d'Arcis-sur-Aube, né de fermiers aisés. Il a fait bien des fautes, mais il en est une plus grande qu'il n'a pas commise, celle d'un cant hypocrite. Ce n'était pas un formaliste vide, trompeur de lui-même et des autres, * un de ces fantômes sophistiques dont la droite raison s'épouvante, mais un véritable homme; avec toutes ses scories, c'était un homme, une ardente réalité sortie du sein brûlant de la nature. Il sauva la France de Brunswick ; il poursuivit tout droit sa route sauvage en quelque lieu qu'elle le menât. Il survivra pendant quelques générations dans la mémoire des hommes. / Digitized by Google

de la prison ; une canaille cannibale hurle maintenant autour de lui. Réalité palpable, et pourtant incroyable, semblable au rêve d'un fou ! Camille lutte et se tord ; ses épaules secouent son vêtement flottant, qui pend, retenu par les mains liées : « Du calme, mon ami », dit Danton. « *Laissez là cette vile canaille.* » Au pied de l'échafaud, on entend Danton dire : « O ma femme, ma bien-aimée, je ne te reverrai donc plus ! » — Mais, se reprenant : « Danton, pas de faiblesse ! » Il dit à Hérault Séchelles qui s'avançait pour l'embrasser : « Nos têtes se retrouveront *là* », dans le sac du bourreau. Ses dernières paroles furent pour Sanson le bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine. »

Ainsi ce composé gigantesque de courage, d'ostentation, de frénésie, d'affection, de force révolutionnaire et de virilité farouche, ce Danton part pour un séjour inconnu. Il était d'Arcis-sur-Aube, né de fermiers aisés. Il a fait bien des fautes, mais il en est une plus grande qu'il n'a pas commise, celle d'un cant hypocrite. Ce n'était pas un formaliste vide, trompeur de lui-même et des autres, un de ces fantômes sophistiques dont la droite raison s'épouvante, mais un véritable homme ; avec toutes ses scories, c'était un homme, une ardente réalité sortie du sein brûlant de la nature. Il sauva la France de Brunswick ; il poursuivit tout droit sa route sauvage en quelque lieu qu'elle le menât. Il survivra pendant quelques générations dans la mémoire des hommes.

 La semaine suivante, nous ne sommes encore qu'au 10 avril, il arrive une nouvelle fournée de dix-neuf, Chaumette, Gobel, la veuve d'Hébert, celle de Camille : eux aussi font leur fatal voyage ; la sombre mort les dévore. La veuve du vil Hébert pleurait, la veuve de Camille essayait de l'encourager. O vous, cieux bienfaisants, azurés, resplendissants, éternels, derrière vos tempêtes et vos nuages passagers ne leur réservez-vous aucune pitié? Gobel, à ce qu'il paraît, se repentit et demanda au prêtre l'absolution; il mourut aussi bien que le pouvait un Gobel. Quant à Anaxagoras Chaumette, dont la tête luisante est maintenant dépouillée de son bonnet rouge , quel espoir peut-il avoir, à moins que la mort ne soit un sommeil éternel? Misérable Anaxagoras, je ne te jugerai pas, que Dieu te juge ! Hébert est donc parti avec les Hébertistes ; ceux qui ont volé les églises et adoré la raison en robe bleue, en bonnet rouge. Le grand Danton et les Dantonistcs sont également partis. Là-bas, dans les catacombes, ils gisent silencieux ! Que la municipalité de Paris, que nulle secte ou parti de telle ou telle nuance ne résiste à la volonté de Robespierre et du salut. Le maire Paclie, trop lent à dénoncer les complots de Pitt, peut féliciter ceux qui les ont découverts ; il a beau le faire avec effusion : soins inutiles ! Lui aussi se dirige vers le Luxembourg. Nous nommons un Fleuriot-Lescot maire par intérim à sa place, un « architecte belge » . Ce Fleuriot, dit-on, est un

Digitized by Google

342 THERMIDOR, homme sur lequel on peut compter. Notre nouvel agent national est Payan, dernièrement juré, dont Robespierre est également l'étoile. Ainsi, nous apercevons que ce nuage d'Erèbe électrique et confus du gouvernement révolutionnaire a modifié sa forme. Il possédait deux masses ou ailes, une masse plus électrique de farouches Cordeliers, une masse moins électrique de Dantonistes modérés et cléments ; — ces deux masses, se lançant, pour ainsi dire, des tonnerres l'une à l'autre, se sont anéanties mutuellement. Car le nuage d'Erèbe, ainsi que nous le remarquons souvent, est porté au suicide, et, dans ses décharges aveugles, il darde ses éclairs contre lui-même. Mais maintenant ces deux masses opposées s'étant annihilées, c'est comme si le nuage d'Erèbe était arrivé à un équilibre intérieur et ne lançait plus ses foudres infernales que sur la terre qui se trouve au-dessous de lui. Pour parler simplement, la terreur de la guillotine ne fut jamais plus effrayante qu'aujourd'hui. Systole, diastole, de plus en plus prompt marche le couperet de Sanson. Les accusations graduellement perdent jusqu'à la vraisemblance. Fouquier choisit dans les douze maisons d'arrêt, ce qu'il appelle des « fournées », une vingtaine d'accusés ou plus à la fois. Ses jurés sont chargés de faire des feux de file , jusqu'à ce que le sol soit balayé. Le rapport du citoyen Laflotte sur le complot du Luxembourg porte vraiment des fruits 1 S'il n'existe pas de charge réelle contre un homme, ou une fournée d'hommes, Fournier a toujours à sa disposition celle-ci : complot dans la prison. Vite et toujours plus vite va Sanson ; on atteint le chiffre de soixante et plus par fournée. C'est le grand jour de la mort; il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.
Digitized by GoogI

homme sur lequel on peut compter. Notre nouvel agent national est Payan, dernièrement juré, dont Robespierre est également l'étoile.

Ainsi, nous apercevons que ce nuage d'Erèbe électrique et confus du gouvernement révolutionnaire a modifié sa forme. Il possédait deux masses ou ailes, une masse plus électrique de farouches Cordeliers, une masse moins électrique de Dantonistes modérés et cléments ; — ces deux masses, se lançant, pour ainsi dire, des tonnerres l'une à l'autre, se sont anéanties mutuellement. Car le nuage d'Erèbe, ainsi que nous le remarquons souvent, est porté au suicide, et, dans ses décharges aveugles, il darde ses éclairs contre lui-même. Mais maintenant ces deux masses opposées s'étant annihilées, c'est comme si le nuage d'Erèbe était arrivé à un équilibre intérieur et ne lançait plus ses foudres infernales que sur la terre qui se trouve au-dessous de lui. Pour parler simplement, la terreur de la guillotine ne fut jamais plus effrayante qu'aujourd'hui. Systole, diastole, de plus en plus prompt marche le couperet de Sanson. Les accusations graduellement perdent jusqu'à la vraisemblance. Fouquier choisit dans les douze maisons d'arrêt, ce qu'il appelle des « fournées », une vingtaine d'accusés ou plus à la fois. Ses jurés sont chargés de faire des *feux de file*, jusqu'à ce que le sol soit balayé. Le rapport du citoyen Laflotte sur le complot du Luxembourg porte vraiment des fruits! S'il n'existe pas de charge réelle contre un homme, ou une fournée d'hommes, Fournier a toujours à sa disposition celle-ci : complot dans la prison. Vite et toujours plus vite va Sanson ; on atteint le chiffre de soixante et plus par fournée. C'est le grand jour de la mort ; il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

LES TOMBEREAUX. 343 O sombre d'Esprémenil, quel jour que celui-ci, le 22 avril, ton dernier jour! La salle du palais est cette même salle où, il y a cinq ans, tu pérorais au milieu du pathos sans fin d'un parlement rebelle, dans la lumière grise du matin, obligé de marcher avec d'Argoust vers les îles d'Hyères. Les pierres sont bien les mêmes, mais le reste, hommes, rébellion, pathos, péroraisons, voyez I tout s'est enfui comme une troupe d'esprits railleurs, comme les fantômes d'un cerveau mourant. Avec d'Esprémenil, dans la même file de tombereaux, c'est un mélange des plus lugubres. Chapelier, ci-devant président populaire de la Constituante, s'y trouve; c'est lui que les Ménades et Maillard rencontrèrent dans sa voiture, sur la route de Versailles. Thouret, également ci-devant président, le père d'articles de la loi constitutionnelle, lui que nous avons entendu s'écrier d'une voix forte, il y a longtemps de cela: « L'Assemblée constituante a rempli sa mission !» Et le noble et vieux Malesherbes, qui défendit Louis, et ne put parler, semblable à une vieille roche grisâtre fondue soudainement au milieu des eaux ; il marche aujourd'hui avec sa famille, filles, fils et petits-fils, ses Lamoignons, ses Chateaubriands, silencieux, vers la mort* — Un jeune Chateaubriand, seul, erre parmi les Natchez, au milieu du bruit de la chute du Niagara, du gémissement des forêts sans limites. Sois bénie, ô toi, grande nature, sauvage, mais non fausse, non méchante, non marâtre! tu n'es pas, toi. une formule, une lutte furieuse d'hypothèses, une éloquence parlementaire, une fabrique de constitution et de guillotine. Parle-moi, ô mère ! et chante à mon cœur malade, pour l'endormir, ton chant de nourrice éternel et mystique, et que tout le reste s'enfuie bien loin !

344 THERMIDOR. Une autre file de tombereaux que nous devons remarquer, c'est celle qui porte Elisabeth, sœur de Louis; elle a été jugée comme les autres, pour complots, pour conspirations. Elle était du nombre des meilleures femmes, des plus innocentes. Avec elle, et avec vingt-quatre autres, est assise une marquise de Grussol, timide autrefois, aujourd'hui pleine de courage, qui lui témoigne la plus tendre et la plus loyale fidélité. Au pied de l'échafaud, Elisabeth, les yeux baignés de larmes, remerciait la marquise, et lui disait qu'elle regrettait de ne pouvoir pas la récompenser. « Ah! madame, si Votre Altesse royale daignait m'embrasser, mes vœux seraient accomplis! — Bien volontiers, marquise de Crussol, et de tout mon cœur (1) ». Et elles s'embrassèrent au pied de l'échafaud. La famille royale est aujourd'hui réduite à deux personnes : une fille et un petit garçon. Le fils, autrefois Dauphin, fut arraché à sa mère quand elle vivait encore, et confié à un nommé Simon, cordonnier de son métier, qui était alors de service à la prison du Temple, et qu'on a chargé de l'élever dans les principes du sans-culottisme. Simon lui a enseigné à boire, à jurer, à chanter la Carmagnole. Simon est à présent à la municipalité, et le pauvre enfant renfermé dans la tour du Temple, de laquelle, dans sa frayeur, son trouble et sa décrépitude prématurée, il ne désire pas sortir; il y dépérit, « sa chemise n'ayant pas été changée depuis six mois », dans la saleté et l'obscurité : c'est h faire pitié (2). — Il dépérit comme les pauvres enfants des ouvriers et des malheureux ont seuls coutume de dépérir, et cela sans inspirer de pitié. (1) Monlgaillard, t. IV, p. 200. (2) Duchesse d'Angoulômc, Captivité à la tour du Temple , p. 37-71. i Digitized by Google

Une autre file de tombereaux que nous devons remarquer, c'est celle qui porte Elisabeth, sœur de Louis; elle a été jugée comme les autres, pour complots, pour conspirations. Elle était du nombre des meilleures femmes, des plus innocentes. Avec elle, et avec vingt-quatre autres, est assise une marquise de Crussol, timide autrefois, aujourd'hui pleine de courage, qui lui témoigne la plus tendre et la plus loyale fidélité. Au pied de l'échafaud, Elisabeth, les yeux baignés de larmes, remerciait la marquise, et lui disait qu'elle regrettait de ne pouvoir pas la récompenser. « Ah! madame, si Votre Altesse royale daignait m'embrasser, mes vœux seraient accomplis! — Bien volontiers, marquise de Crussol, et de tout mon cœur (1) ». Et elles s'embrassèrent au pied de l'échafaud. La famille royale est aujourd'hui réduite à deux personnes : une fille et un petit garçon. Le fils, autrefois Dauphin, fut arraché à sa mère quand elle vivait encore, et confié à un nommé Simon, cordonnier de son métier, qui était alors de service à la prison du Temple, et qu'on a chargé de l'élever dans les principes du sans-culottisme. Simon lui a enseigné à boire, à jurer, à chanter la *Carmagnole*. Simon est à présent à la municipalité, et le pauvre enfant renfermé dans la tour du Temple, de laquelle, dans sa frayeur, son trouble et sa décrépitude prématurée, il ne désire pas sortir; il y dépérit, « sa chemise n'ayant pas été changée depuis six mois », dans la saleté et l'obscurité : c'est à faire pitié (2). — Il dépérit comme les pauvres enfants des ouvriers et des malheureux ont seuls coutume de dépérir, et cela sans inspirer de pitié.

(1) Montgaillard, t. IV, p. 200.

(2) Duchesse d'Angoulême, *Captivité à la tour du Temple*, p. 37-71.

LES TOMBEREAUX. 333 Le printemps envoie ses feuilles vertes et son atmosphère pure ; mai est brillant, plus brillant que jamais, la mort ne se ralentit pas. Lavoisier, le fameux chimiste, mourra. Le chimiste Lavoisier fut aussi le fermier général Lavoisier, et aujourd'hui « tous les fermiers généraux sont arrêtés », tous, et ils auront à rendre compte de leur argent et de leurs revenus, et périront pour « avoir mis de l'eau dans le tabac » qu'ils vendaient (J). Lavoisier demanda quinze jours de répit pour finir quelques expériences, mais « la république ne voulut pas accorder ces quinze jours » ; il faut que le couperet fasse sa besogne. Le cynique Champfort, lisant ces inscriptions de Fraternité ou la mort , dit : « C'est de la fraternité à la Caïn. » Il est arrêté, puis remis en liberté ; puis arrêté de nouveau, ce Champfort se taillade, se met en pièces d'une main furieuse et mal assurée, et gagne avec peine le séjour de la mort. — Condorcet se tient profondément caché depuis bien des mois : des yeux d'Argus l'épiaient et le cherchaient. Sa retraite est devenue dangereuse pour les autres et pour lui; il faut s'enfuir de nouveau, se cacher autour de Paris, dans les buissons épais, dans les carrières de pierres. Un jour, dans le village de Clamart, par une sombre matinée de mai, on voit entrer une forme en haillons, la barbe en désordre, et pressée par la faim ; elle y demande à déjeuner dans un cabaret. Sa physionomie le rend suspect 1 « Domestique sans place», dis-tu? Le président du comité des quarante sous trouve un Horace en latin sur lui : — « N'es-tu pas un de ces ci-devant qui avaient coutume d'avoir des domestiques? Suspect!)) Il est emmené aussi(1) Tribunal révolutionnaire du 8 mai 1794 (Moniteur , n° 231). Digitized by Google

Le printemps envoie ses feuilles vertes et son atmosphère pure ; mai est brillant, plus brillant que jamais, la mort ne se ralentit pas. Lavoisier, le fameux chimiste, mourra. Le chimiste Lavoisier fut aussi le fermier général Lavoisier, et aujourd'hui « tous les fermiers généraux sont arrêtés », tous, et ils auront à rendre compte de leur argent et de leurs revenus, et périront pour « avoir mis de l'eau dans le tabac » qu'ils vendaient (1). Lavoisier demanda quinze jours de répit pour finir quelques expériences, mais « la république ne voulut pas accorder ces quinze jours » ; il faut que le couperet fasse sa besogne. Le cynique Champfort, lisant ces inscriptions de *Fraternité ou la mort*, dit : « C'est de la fraternité à la Caïn. » Il est arrêté, puis remis en liberté ; puis arrêté de nouveau, ce Champfort se taillade, se met en pièces d'une main furieuse et mal assurée, et gagne avec peine le séjour de la mort. — Condorcet se tient profondément caché depuis bien des mois : des yeux d'Argus l'épiaient et le cherchaient. Sa retraite est devenue dangereuse pour les autres et pour lui ; il faut s'enfuir de nouveau, se cacher autour de Paris, dans les buissons épais, dans les carrières de pierres. Un jour, dans le village de Clamart, par une sombre matinée de mai, on voit entrer une forme en haillons, la barbe en désordre, et pressée par la faim ; elle y demande à déjeuner dans un cabaret. Sa physionomie le rend suspect ! « Domestique sans place », dis-tu ? Le président du comité des quarante sous trouve un Horace en latin sur lui : — « N'es-tu pas un de ces *ci-devant* qui avaient coutume d'avoir des domestiques ? *Suspect !* » Il est emmené aussi-

(1) Tribunal révolutionnaire du 8 mai 1794 (*Moniteur*, n° 231).

'I 346 THERMIDOR, tôt, sans avoir fini son déjeuner, à Bourg-la-Reine, à pied. Il se trouve mal d'épuisement 5 on le met sur le cheval d'un paysan, on l'enferme dans une cellule sombre. Le lendemain, vous souvenant delui, vous entrez : Condorcet gît mort sur le carreau. Elles meurent et disparaissent vite, les notabilités de France, l'une après l'autre, semblables aux lumières des théâtres que vous soufflez. Dans de telles circonstances, n'est-il pas extraordinaire et presque touchant de voir la ville de Paris se livrer, pendant ces douces soirées de mai, à des cérémonies civiques qu'on appelle « soupers fraternels? » Ces fêtes spontanées, ou en partie spontanées, se sont montrées pendant ces soirées des 12, 13 et 1 h de ce mois de mai. Dans la rue Saint-Honoré, et dans les principales rues et places, chaque citoyen apporte au souper en plein air ce que le maigre maximum lui a alloué, et l'ajoute au souper de son voisin, sur une table commune; des lumières nombreuses brillent joyeusement; elles éclairent les cristaux et le modeste luxe de vaisselle qu'on ose encore étaler. On partage ce repas frugal à la clarté des étoiles bienfaisantes (1). Vois cela, ô nuit 1 avec quelle joie, le verre en main, trinquant au règne de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, à côté de leurs femmes, ornées de leurs plus beaux rubans, de leurs petits enfants qui dansent en rond, les citoyens prennent part à ces agapes frugales. La nuit dans son vaste royaume ne voit rien de semblable. 0 mes frères ! le règne de la fraternité n'est-il pas arrivé 1 II est arrivé, il doit être arrivé, disent les citoyens. — Ahî en trinquant frugalement, ces étoiles éternelles ne considèrent-elles pas a comme des yeux étin(1) Tableaux de la Révolution : Soupers fraternels (Mercier, t. II, p. 150). — — •m'"

LES TOMBEREAUX. 347 celants, brillant d'une immortelle pitié, la destinée de l'homme 1 » Une chose déplorable, cependant, c'est que des individus tenteront d'assassiner — des représentants du peuple. Le représentant Collot lui même, membre du salut , en retournant chez lui « vers une heure du matin », probablement un peu ému par ses libations, comme c'est son habitude, entend dans l'escalier ce cri « Scélérat ! » et en même temps le bruit d'un pistolet qui rate; mais cette clarté d'un instant lui fait voir deux yeux farouches, un visage brun et rechigné, qu'il reconnaît pour celui d'un voisin logé dans la même maison, le citoyen Amiral, autrefois « commis au bureau des loteries ! » Collot crie d l'assassin , avec des poumons à réveiller toute la rue Favart. Amiral tire un second coup, ce second coup rate encore ; alors il s'élance dans son appartement, et après avoir tiré, sans plus d'effet, un coup de fusil sur lui-même, et un autre sur celui qui le saisit, il est arrêté et jeté en prison (1). C'était un homme colérique que ce petit Amiral ; il avait le tempérament et le teint d'un Méridional, et était « d'une force musculaire remarquable ». Il ne nie pas son intention de « purger la France d'un tyran ». Il • déclare de plus qu'il avait jeté les yeux sur l'incorruptible même, mais qu'il avait pris Collot comme étant plus à sa portée ! De là grandes rumeurs, félicitations enthousiastes adressées à Collot, embrassades fraternelles aux Jacobins et ailleurs. Et pourtant il semble que la mode d'assassiner devienne contagieuse. Deux jours après, le 23 mai, vers les neuf heures du soir, Cécile Renault, fille d'un pape(1) Kiouffe, p. 37. — Deux Amis, t. XII, p. 2U8-302. Diqitized by Google

celants, brillant d'une immortelle pitié, la destinée de l'homme! »

Une chose déplorable, cependant, c'est que des individus tenteront d'assassiner — des représentants du peuple. Le représentant Collot lui-même, membre du *salut*, en retournant chez lui « vers une heure du matin », probablement un peu ému par ses libations, comme c'est son habitude, entend dans l'escalier ce cri « *Scélérat!* » et en même temps le bruit d'un pistolet qui rate; mais cette clarté d'un instant lui fait voir deux yeux farouches, un visage brun et rechigné, qu'il reconnaît pour celui d'un voisin logé dans la même maison, le citoyen Amiral, autrefois « commis au bureau des loteries! » Collot crie *à l'assassin*, avec des poumons à réveiller toute *la rue Favart*. Amiral tire un second coup, ce second coup rate encore; alors il s'élance dans son appartement, et après avoir tiré, sans plus d'effet, un coup de fusil sur lui-même, et un autre sur celui qui le saisit, il est arrêté et jeté en prison (1). C'était un homme colérique que ce petit Amiral; il avait le tempérament et le teint d'un Méridional, et était « d'une force musculaire remarquable ». Il ne nie pas son intention de « purger la France d'un tyran ». Il déclare de plus qu'il avait jeté les yeux sur l'incorruptible même, mais qu'il avait pris Collot comme étant plus à sa portée!

De là grandes rumeurs, félicitations enthousiastes adressées à Collot, embrassades fraternelles aux Jacobins et ailleurs. Et pourtant il semble que la mode d'assassiner devienne contagieuse. Deux jours après, le 23 mai, vers les neuf heures du soir, Cécile Renault, fille d'un pape-

(1) Riouffe, p. 37. — *Deux Amis*, t. XII, p. 298-302.

348 THERMIDOR, tier, jeune femme au visage doux et frais, se présente chez l'ébéniste de la rue Saint-Honoré ; elle désire voir Robespierre. Robespierre n'est pas visible ; elle murmure d'une façon peu respectueuse. On s'empare d'elle. Elle a laissé un panier dans une boutique, tout près ; dans ce panier il y a un vêtement de femme de rechange, et deux couteaux 1 Pauvre Cécile, interrogée par le comité, elle déclare « qu'elle désirait voir ce que c'était qu'un tyran » . Cet autre vêtement de rechange était « pour mon usage personnel dans l'endroit où j'irai certainement ». — « Quel endroit ? » — « La prison et ensuite la guillotine » , répondit-elle.— Tout cela vient de Charlotte Corday, chez un peuple porté à l'imitation et à la monomanie 1 Des hommes colériques et basanés tentent l'action de Charlotte, et leurs pistolets ratent; de jeunes femmes à la fleur de l'âge la tentent aussi; mais seulement à demi résolues, elles laissent leurs poignards dans une boutique. O Pittl et vous, faction de l'étranger! la république ne sera-t-elle jamais tranquille? sera-t-elle tourmentée sans cesse par vos pièges, vos trappes, vos machines infernales? Le basané Amiral, la belle et jeune Cécile, et tous ceux qui les ont connus, et beaucoup d'autres qui ne les ont pas connus, [languissent sous les verrous, attendant l'arrêt de Tinville. IV MÜMBO-JUMBO. Mais le jour qu'on appelle décadi , le nouveau sabbat, le 20 prairial, 8 juin en vieux style, qu'arrive-t-il dans le jardin national, auparavant jardin des Tuileries?

MMBO-JUMBO. 349 Tout le monde est là en habits de fête (1); les haillons ont disparu avec les Hébertistes. Robespierre, entre autres, ne se présentait jamais en costume négligé, il était toujours élégant et frisé, non sans quelque vanité; — il avait toute sa chambre garnie de portraits verdâtres et de bustes. En habits de fête, ainsi que nous le disons, sont les citoyens et citoyennes innombrables. Le temps est magnifique ; de joyeuses espérances illuminent toutes les physionomies. Le juré Vilatedonneà déjeuner à plusieurs députés dans sa résidence officielle au pavillon ci-devant de Flore; il jouit de la joie empreinte sur les visages de la multitude, de la fraîche verdure de juin, de ce décadi d'heureux augure. Ce jour-là, s'il plaît au ciel, nous devons avoir, d'après des principes anti-Chaumette perfectionnés, une religion nouvelle. Le catholicisme ayant été détruit par les flammes, et le culte de la Raison guillotiné, n'avait-on pas besoin d'une religion? L'incorruptible Robespierre, comme dans les temps antiques, législateur d'un peuple libre, en sera aussi le prêtre et le prophète. Il a mis un habit bleu de ciel fait pour cette circonstance, un gilet de soie blanc brodé d'argent, une culotte de soie noire, des bas blancs, et tles boucles de souliers d'or. Gomme président de la Convention, il a fait décréter par la Convention, c'est ainsi que l'on dit, t décréter l'existence de l'Être suprême », et également « ce principe consolateur de l'immortalité de l'âme *. Ces principes rassurants, bases de la religion républicaine raisonnée, passent en décrets, et ce saint Décadif avec l'aide des cieux et du peintre David, sera le premier acte de notre culte. Aussi, voyez, après ce décret passé, et ce qu'on a ap(1) Vilate, Causes réelles de la révolution du 9 thermidor. carlyle. ni. — 20 Digitized by Google

Tout le monde est là en habits de fête (1); les haillons ont disparu avec les Hébertistes. Robespierre, entre autres, ne se présentait jamais en costume négligé, il était toujours élégant et frisé, non sans quelque vanité; — il avait toute sa chambre garnie de portraits verdâtres et de bustes. En habits de fête, ainsi que nous le disons, sont les citoyens et citoyennes innombrables. Le temps est magnifique; de joyeuses espérances illuminent toutes les physionomies. Le juré Vilate donne à déjeuner à plusieurs députés dans sa résidence officielle au pavillon ci-devant de Flore; il jouit de la joie empreinte sur les visages de la multitude, de la fraîche verdure de juin, de ce *décadi* d'heureux augure. Ce jour-là, s'il plaît au ciel, nous devons avoir, d'après des principes anti-Chaumette perfectionnés, une religion nouvelle.

Le catholicisme ayant été détruit par les flammes, et le culte de la Raison guillotiné, n'avait-on pas besoin d'une religion? L'incorruptible Robespierre, comme dans les temps antiques, législateur d'un peuple libre, en sera aussi le prêtre et le prophète. Il a mis un habit bleu de ciel fait pour cette circonstance, un gilet de soie blanc brodé d'argent, une culotte de soie noire, des bas blancs, et des boucles de souliers d'or. Comme président de la Convention, il a fait décréter par la Convention, c'est ainsi que l'on dit, « *décréter* l'existence de l'Être suprême », et également « *ce principe consolateur* de l'immortalité de l'âme ». Ces principes rassurants, bases de la religion républicaine raisonnée, passent en décrets, et ce saint *Décadi*, avec l'aide des cieux et du peintre David, sera le premier acte de notre culte.

Aussi, voyez, après ce décret passé, et ce qu'on a ap-

(1) Vilate, *Causes réelles de la révolution du 9 thermidor.*

350 THERMIDOR, pelé « le plus pauvre discours prophétique que jamais mortel ait prononcé » , — comme Mahomet-Robespierre, en habit bleu de ciel et en culotte noire, frisé et poudré dans la perfection, tenant à la main un bouquet de fleurs et d'épis, sort fièrement de la salle de la Convention. La Convention le suit, mais, ainsi qu'on l'a remarqué, laissant un intervalle entre elle et lui. On a élevé un amphithéâtre, ou du moins un monticule ; les statues hideuses de l'athéisme, de l'anarchie et autres de même espèce, grâce au ciel et au peintre David, frappent l'âme d'horreur. Malheureusement notre monticule est trop peu spacieux. Le sommet ne peut tenir la moitié d'entre nous ; c'est pourquoi il se produit d'inconvenantes bousculades, voire même des grognements perfides et irrespectueux. Silence, Bourdon de l'Oise 1 silence ! ou malheur à toi! Le pontife au teint verdâtre, prenantune torche que lui présente le peintre David, déclame quelques paroles ampoulées, qu'heureusement on ne peut entendre ; il s'avance d'un pas résolu sous les yeux de la France dans l'attente, approche sa torche de l'Athéisme et compagnie qui sont de carton enduit de térébenthine. Les monstres brûlent et se consument promptement ; et alors s'élève, au moyen « d'une machine », une statue incombustible de la Sagesse, qui par malheur est un peu enfumée ; cependant on la voit se dresser dans une attitude aussi sereine que possible. Et ensuite? Ensuite il y a une autre procession, un autre discours aussi sec que le premier : et — voilà notre fête de Y Être suprême ; notre religion nouvelle, meilleure ou pire, est faite ! — Gonsidère-la un instant seulement, ô lecteur! C'est la plus misérable page des annales de l'humanité : où en connais-tu une qui soit plus miséDigitized by Google

MUMBO-JÜMBO. 35i râble? Le Mumbo-Jumbo des forêts d'Afrique me semble vénérable, à côté de cette nouvelle déité de Robespierre ; car celui-ci est un Mumbo-Jumbo qui a conscience de lui-même, et sait qu'il n'est qu'une machine. O prophète verdâtre, ballon gonflé de vent jusqu'à éclater, à quelle chimère insensée aspires-tu donc dans ce monde de réalités? Quoi 1 c'est cela, c'est cette torche poissée pour allumer des feux d'artifice de carton et de térébenthine; c'est la verge miraculeuse d'Aaron que tu étendras sur la France agitée parles Furies, agitée par l'enfer, en ordonnant que ses plaies disparaissent? Hors d'ici, toi et ta torche 1 — « Avec ton Être suprême , dit Billaud » , tu commences à m' embêter* » Catherine Théot, d'un autre côté, ancienne servante, âgée de soixante et dix-neuf ans, initiée depuis de longues années dans la science prophétique et les secrets de la t Bastille, trône dans un galetas de la rue Contrescarpe, les , yeux fixés sur le livre des révélations où elle voit Robespierre ; elle y trouve que cet étonnant, que ce trois fois puissant Maximilien est réellement l'homme dont parlent les prophètes, qui doit renouveler le monde. Avec elle sont de vieilles et pieuses marquises, ci-devant honorables femmes, avec lesquelles on ne pouvait manquer de trouver le vieux constituant dom Gerle, à la tête écervelée. Ils siégentlà, dansla rue Contrescarpe, en adoration mystérieuse. Mumbo est Mumbo, et Robespierre est son prophète! Un homme éminent, ce Robespierre. Il a ses gardes du corps volontaires, ses Tape-clur , farouches patriotes armés de bâtons plombés; et les Jacobins baisent les bords de ses vêtements. Il jouit de l'admiration de beaucoup, de l'adoration de quelques-uns, et il mérite bien l'étonnement de tous.

 Voici cependant la grande question, l'espérance : cette fête du Mumbo-Jumbo des Tuileries n'est-elle pas un signe que peut-être la guillotine va être abattue? Loin de là ! Précisément, le surlendemain de cette fête, Couthon, un des « trois misérables coquins», se fait porter à la tribune, et produit une liasse de papiers. Couthon propose, vu que les complots abondent encore, que la loi des suspects reçoive de l'extension, et que les arrestations se fassent avec plus de vigueur et de facilité. De plus, comme en pareil cas, le travail sera pénible, notre tribunal révolutionnaire recevra aussi de l'extension; il devra être divisé, dit-il, en quatre tribunaux, chacun avec son président, chacun avec son Fouquier ou son substitut de Fouquier ; tous travailleront à la fois, et tout reste d'entraves ou de formalités dilatoires devra être supprimé ; par là on pourra peut-être atteindre le but. Tel est le décret de Couthon du 22 prairial , fameux à cette époque. En entendant cet arrêt, la Montagne même respirait à peine, frappée d'épouvante, et un Ruamps osa dire que s'il passait sans ajournement et sans discussion, lui, comme représentant « se ferait sauter la cervelle » . Vaines paroles ! L'Incorruptible fronce le sourcil , prononce une ou deux paroles prophétiques et prédestinées : la loi de prairial est loi. Ruamps est fort content de laisser où elle est sa cervelle étourdie. La mort donc, et toujours la mort! Fouquier étend ses opérations, il fait des fournées de cent cinquante d'un coup ; — il fait dresser une guillotine perfectionnée d'une vélocité supérieure, et pour qu'elle travaille à couvert, on la dresse dans la pièce d'à côté, à tel point que le salut lui-même intervient et le lui défend : « Veux-tu démoraliser la guillotine , » dit Collot d'un ton de reproche, « démoraliser le supplice». Digitized by Google

353 LES PRISONS. Eu effet, la chose est à craindre; si la foi républicaine n'était pas profonde, ce serait déjà fait. Voyez, par exemple, le 17 juin, quelle fournée , cinquante-quatre d'une seule fois! Ce basané Amiral est là, celui du pistolet qui a raté ; la jeune Cécile Renault, avec son père, sa famille, tous ses parents ; la veuve de d'Esprémenil, le vieux M. de Sombreuil des Invalides avec son fils. — Pauvre vieux de Sombreuil ! il a soixante-treize ans. Sa fille le sauva en septembre, et voilà à quoi cela lui servit. Quarante-quatre de la faction de l'étranger. Comme assassins soudoyés par l'étranger, ils sont vôtus de chemises rouges longues et flottantes ; rouge et triste fantasmagorie qui chemine vers le séjour des fantômes. Cependant la foule de la place de la Révolution, les habitants tout le long de la rue Saint-Honoré, quand les tombereaux passent, ne commencent-ils pas à regarder d'un air sombre? Les républicains aussi ont des entrailles. La guillotine est déplacée, puis déplacée encore ; enfin elle est dressée à l'extrémité sud-est de la ville (1). Les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, s'ils ont des entrailles, les ont bien peu sensibles, il faut l'espérer. V LES PRISONS. Il est temps maintenant de jeter un coup d'œil dans les prisons. Lorsque Desmoulins proposait son comité de clémence, ces douze maisons de détention renfermaient cinq (1) Montgailjard, t. IV, p. 237. 20. Digitized by Google

 raille personnes. Par suite des incarcérations continuelles, le chiffre en est à présent de douze mille. Ce sont des ci-devant, des royalistes; mais en bien plus grande proportion ce sont des républicains de nuances girondine, fayettiste, enfin non jacobine. Jamais peutêtre aucune habitation humaine ni aucune prison n'eut autant de saleté, d'horreur dégoûtante, que ces douze maisons de détention. Il existe des rapports rédigés i d'après des souvenirs personnels, intitulés Mémoires sur les prisons; un des chapitres les plus extraordinaires de la biographie de l'humanité. Elles présentent un spectacle vraiment singulier : on y voit qu'une sorte d'ordre s'établit dans toutes les conditions de l'existence humaine; partout où deux ou trois individus sont réunis ensemble, il naît un certain genre de relations, d'habitudes, de règles, voire môme des plaisirs et des joies 1 Le citoyen Goittant expliquera comme notre maigre repas, composé d'herbes et de viande pourrie, se consommait, non sans politesse, avec des égards pour les dames; comme le seigneur et le laquais, la duchesse et la courtisane entassés pêle-mêle, se rangeaient dans un certain ordre; à quelle heure « les citoyennes se mettaient à leurs travaux d'aiguille », et nous, leur cédant les sièges, nous nous efforcions de les entretenir galamment tout en restant debout, et même de chanter et de jouer de la harpe bien ou mal. Les jalousies, les inimitiés ne font pas défaut, et la galanterie n'a pas perdu ses droits. Hélas ! peu |à peu les travaux d'aiguille même doivent cesser ; les complots dans les prisons sont découverts, grâce au citoyen Laflotte et à la seconde vue. La municipalité défiante nous enlève tout. Argent, ustensiles, i Digitized by Google

 objets de métal, tout nous est impitoyablement arraché; les commissaires en bonnets rouges entrent dans chaque cellule. L'indignation, un désespoir momentané, en se voyant enlever jusqu'au dé à coudre, remplissent les cœurs les plus résignés. Les vieilles religieuses poussent des cris perçants, demandant qu'on les tue tout de suite. Les cris ne servent à rien. Ils furent plus heureux, ces deux citoyens qui, voulant conserver un ou deux objets, ne fût-ce qu'un cure-pipe ou une aiguille à ravauder les bas, résolurent de se défendre au' moyen du tabac. Alerte doncl dès qu'on entend ces féroces bonnets rouges faire leur ronde, ouvrir et fermer les portes dans les corridors, les deux citoyens allument leurs pipes et se mettent à fumer. Des ténèbres épaisses les enveloppent. Les bonnets rouges, en ouvrant la cellule, ne respirent qu'une bouffée; c'est assez pour qu'ils éternuent et toussent en chœur: «Quoi, messieurs», s'écrient les deux citoyens, « vous ne fumez pas! ». Mais les bonnets rouges se sont retirés après une légère recherche. « Vous n'aimez pas la pipe», disent les citoyens, comme la porte se referme bruyamment (1). Pauvres citoyens, mes frères 1 ô certainement, sous le règne de la fraternité, vous n'êtes pas les deux que je voudrais guillotiner 1 Les rigueurs augmentent, se changent en horrible tyrannie. Les complots dans les prisons deviennent plus communs que jamais. Ce complot dans la prison, comme nous l'avons dit, est maintenant la formule stéréotypée de Tinville; s'il ne connaît pas d'autre crime à l'accusé, celui-ci en est un tout prêt. On ne peut plus parler à sa (1) Maison d'arrêt de Port-libre, par Coiltant, ptc. (Mémoires sur les prisons , t. II). Digitized by Google

objets de métal, tout nous est impitoyablement arraché; les commissaires en bonnets rouges entrent dans chaque cellule. L'indignation, un désespoir momentané, en se voyant enlever jusqu'au dé à coudre, remplissent les cœurs les plus résignés. Les vieilles religieuses poussent des cris perçants, demandant qu'on les tue tout de suite. Les cris ne servent à rien. Ils furent plus heureux, ces deux citoyens qui, voulant conserver un ou deux objets, ne fût-ce qu'un cure-pipe ou une aiguille à ravauder les bas, résolurent de se défendre au moyen du tabac. Alerte donc! dès qu'on entend ces féroces bonnets rouges faire leur ronde, ouvrir et fermer les portes dans les corridors, les deux citoyens allument leurs pipes et se mettent à fumer. Des ténèbres épaisses les enveloppent. Les bonnets rouges, en ouvrant la cellule, ne respirent qu'une bouffée; c'est assez pour qu'ils éternuent et toussent en chœur : « Quoi, messieurs », s'écrient les deux citoyens, « *vous ne fumez pas!* ». Mais les bonnets rouges se sont retirés après une légère recherche. « Vous *n'aimez pas la pipe* », disent les citoyens, comme la porte se referme bruyamment (1). Pauvres citoyens, mes frères! ô certainement, sous le règne de la fraternité, vous n'êtes pas les deux que je voudrais guillotiner !

Les rigueurs augmentent, se changent en horrible tyrannie. Les complots dans les prisons deviennent plus communs que jamais. Ce complot dans la prison, comme nous l'avons dit, est maintenant la formule stéréotypée de Tinville; s'il ne connaît pas d'autre crime à l'accusé, celui-ci en est un tout prêt. On ne peut plus parler à sa

(1) *Maison d'arrêt de Port-libre*, par Coittant, etc. (*Mémoires sur les prisons*, t. II).

THKRMIDOR. 3?>6 barre; c'est une dérision effrontée, c'est seulement comme un guichet par lequel on passe pour aller à la mort. Les actes d'accusation sont en blanc, vous n'avez plus qu'à écrire les noms. Il a ses moutons , chacals ahominables et traîtres, qui font des dénonciations et servent de témoins à charge, afin qu'on les laisse vivre eux-mêmes — pendant un temps. Ses fournées , dit Collot qui le blâme, ne devront, dans aucun cas, excéder soixante » , c'est son maximum . Chaque nuit ses tombereaux viennent au Luxembourg avec le terrible rôle d'appels, la liste de la fournée du lendemain. Les hommes se précipitent vers la grille, prêtent l'oreille pour savoir si leur nom y est compris? Un soupir profond s'échappe de la poitrine, lorsque le nom ne s'y trouve pas. Nous avons encore un jour à vivre 1 Et pourtant il y avait encore une vingtaine, des vingtaines de noms. Aussitôt ceux-là pressent sur leurs cœurs les êtres bicn-aimés pour la dernière fois ; après un bref adieu, les yeux secs ou mouillés, ils montent sur le tombereau et partent. Ce soir pour la Conciergerie, et demain à travers le palais mal nommé de justice , pour la guillotine ! L'insouciance, la légèreté, la bravade, le stoïcisme, sinon de la vigueur, du moins de la faiblesse, remplissent tous les cœurs. Les faibles femmes et les ci-devant , en attendant que leurs chevelures soient transformées en perruques blondes, et leur peau tannée pour faire des culottes, ont l'habitude, pour passer le temps, de jouer à la guillotine. Dans une mascarade fantastique avec des essuie-mains en guise de turbans, des couvertures pour hermine, un sanhédrin de juges pour rire siège; un Tinville pour rire plaide ; un criminel est condamné, et guillotiné entre les barreaux de deux chaises. Quelquefois

LES PRISONS. 357 nous allons plus loin : Tinville lui-même, à son tour, est condamné, et non pas seulement à la guillotine. Un démon noir, hérissé, cornu, velu, l'empoigne, malgré ses cris, lui montre, en étendant le bras et enflant la voix, le feu qui ne s'éteint pas, le ver qui ne meurt pas , les peines sans fin de l'enfer, où l'on demande : Quelle heure estil, où l'on répond : L 'éternité (1). Et les prisons sont encore plus encombrées, et la guillotine va toujours plus vite. Sur tous les grands chemins marchent des prisonniers de toutes sortes, se dirigeant vers Paris. Ce ne sont plus les ci-devant maintenant, ceux d'entre eux qui faisaient du bruit ont été fauchés; ce sont aujourd'hui les républicains. Enchaînés deux par deux, ils marchent entonnant leur Marseillaise dans les moments d'exaspération. Cent trente-deux citoyens de Nantes, par exemple, avancent vers Paris, dans ces mêmes jours. Ce sont des républicains, même des Jacobins jusque dans la moelle des os ; mais des Jacobins qui n'ont point approuvé les noyades (2). Vive la république! est le cri qui part de leur poitrine à travers toutes les rues des villes. Ils restent la nuit entière dans des antres infects impossibles à décrire, remplis à étouffer; le matin on en trouve un ou deux de morts. Us sont harassés, découragés, ils n'ont que la force de crier : Vive la république! Comme si nous étions sous le pouvoir d'un horrible enchantement, nous mourons ainsi pour elle ! On raconte aussi l'histoire d'environ quatre cents prêtres, qui restent à l'ancre, « sur la rade de l'île (1) Montgaillard, t. IV, p. 218. — Riouffe, p. 273. (2) Voyage de cent trente-deux Nantais (Mémoires sur les prisons , t. II, p. 288.335).
Digitized by Google

nous allons plus loin : Tinville lui-même, à son tour, est condamné, et non pas seulement à la guillotine. Un démon noir, hérissé, cornu, velu, l'empoigne, malgré ses cris, lui montre, en étendant le bras et enflant la voix, le feu qui ne s'éteint pas, le ver qui ne meurt pas, les peines sans fin de l'enfer, où l'on demande : Quelle heure est-il, où l'on répond : L'*éternité* (1).

Et les prisons sont encore plus encombrées, et la guillotine va toujours plus vite. Sur tous les grands chemins marchent des prisonniers de toutes sortes, se dirigeant vers Paris. Ce ne sont plus les *ci-devant* maintenant, ceux d'entre eux qui faisaient du bruit ont été fauchés; ce sont aujourd'hui les républicains. Enchaînés deux par deux, ils marchent entonnant leur *Marseillaise* dans les moments d'exaspération. Cent trente-deux citoyens de Nantes, par exemple, avancent vers Paris, dans ces mêmes jours. Ce sont des républicains, même des Jacobins jusque dans la moelle des os ; mais des Jacobins qui n'ont point approuvé les noyades (2). *Vive la république!* est le cri qui part de leur poitrine à travers toutes les rues des villes. Ils restent la nuit entière dans des antres infects impossibles à décrire, remplis à étouffer; le matin on en trouve un ou deux de morts. Ils sont harassés, découragés, ils n'ont que la force de crier : *Vive la république!* Comme si nous étions sous le pouvoir d'un horrible enchantement, nous mourons ainsi pour elle !

On raconte aussi l'histoire d'environ quatre cents prêtres, qui restent à l'ancre, « sur la rade de l'île

(1) Montgaillard, t. IV, p. 218. — Riouffe, p. 273.

(2) *Voyage de cent trente-deux Nantais* (*Mémoires sur les prisons*, t. II, p. 288-335).

P**'" 358 THERMIDOR. d'Aix. », pendant bien des mois. Ils n'ont sous les yeux que la misère, le vide, la solitude des sables d'Oleron, et la mer avec sa plainte. Déguenillés, dégoûtants, affamés, n'étant plus que des ombres, ils mangent leur sale ration sur le pont, groupés par douzaines, avec les doigts ; ils nettoient leurs vêtements repoussants entre deux pierres ; suffoqués par d'horribles miasmes, et renfermés sous les écoutilles, « soixante-dix dans un entrepont toute la nuit.; aussi un vieux prêtre est-il trouvé mort le lendemain, dans une attitude de prière » . — Combien de temps encore, ô Seigneur! Peu de temps. Toute anarchie, tout mal, toute injustice est de la même nature que les dents du dragon , se tue et ne peut durer. VI PODR FINIR LA TERREUR. Il est très-remarquable, en vérité, que depuis la fête de l'Être suprême, et les sublimes et interminables harangues qui commençaient à embêter Billaud, Robespierre ait été très-peu au Comité, qu'il se soit tenu à part, comme par une sorte de dépit. On a même fait un rapport sur cette vieille Catherine Théot, et son Régénérateur annoncé par les prophètes; on l'a-traitée assez mal. Ce mystère de Théot, on affecte de le considérer comme un complot; on a évidemment introduit une veine de satire, de plaisanterie inconvenante, non contre la- vieille fille seulement, mais indirectement contre le Régénérateur! La plume légère de Barrère était peut-être au fond de Digitized by Google

POUR FINIR LA TERREUR. 359 tout cela. La pièce a été lue par l'organe solennellement nasillard du vieux Vadier, membre de la Sûreté générale. Le rapport sur Théot a produit son effet; il a provoqué sur le visage des républicains, en général, une grimace railleuse.Ces choses-là devraient-elles arriver? Notons aussi que parmi les prisonnières des douze maisons d'arrôt, il en est une que nous avons déjà vue. La senora Fontenay, née Cabarus, la belle Proserpine que Pluton Tallien a recueillie à Bordeaux, et qui a produit sur lui son effet 1 Tallien est chez lui, rappelé depuis longtemps de cette ville, et dans la plus alarmante position. Il a poussé en vain la note du Jacobinisme, plus haut que jamais, pour celer le passé; les jacobins s'en sont débarrassés. Deux fois Robespierre a lancé contre lui des paroles de mauvais augure de la tribune de la Convention. Et aujourd'hui sa belle Cabarus, frappée de dénonciation, est arrêtée comme suspecte, malgré tout ce qu'il a pu faire î — Renfermée dans cette horrible étable de la mort, la senora lance à son rouge et sombre Tallien ses prières et ses supplications les plus vives: Sauve-moi, sauve-toi. Ne vois-tu pas que ta tête est condamnée, toi, dont l'audace est trop ardente, toi, un ancien Dantoniste, contre qui l'on garde une sourde haine? N'êtes-vous pas tous condamnés comme si vous étiez dans la caverne de Polyphème; le plus servile et le plus rampant de vous tous sera également dévoré, seulement le dernier! — Tallien frissonne et reconnaît que tout cela est vrai. Tallien a entendu des paroles de mauvais augure, Bourdon également ; Fréron est détesté et Barras : chacun « tâte si sa tête est encore sur ses épaules » . Pendant ce temps Robespierre, nous le remarquons de nouveau, va peu à la Convention, pas du tout au Comité ; Digitized by Google

tout cela. La pièce a été lue par l'organe solennellement nasillard du vieux Vadier, membre de la *Sûreté générale*. Le rapport sur Théot a produit son effet; il a provoqué sur le visage des républicains, en général, une grimace railleuse. Ces choses-là devraient-elles arriver?

Notons aussi que parmi les prisonnières des douze maisons d'arrêt, il en est une que nous avons déjà vue. La senora Fontenay, *née* Cabarus, la belle Proserpine que Pluton Tallien a recueillie à Bordeaux, et qui a produit sur lui son effet! Tallien est chez lui, rappelé depuis longtemps de cette ville, et dans la plus alarmante position. Il a poussé en vain la note du Jacobinisme, plus haut que jamais, pour celer le passé; les jacobins s'en sont débarrassés. Deux fois Robespierre a lancé contre lui des paroles de mauvais augure de la tribune de la Convention. Et aujourd'hui sa belle Cabarus, frappée de dénonciation, est arrêtée comme suspecte, malgré tout ce qu'il a pu faire! — Renfermée dans cette horrible étable de la mort, la senora lance à son rouge et sombre Tallien ses prières et ses supplications les plus vives: Sauve-moi, sauve-toi. Ne vois-tu pas que ta tête est condamnée, toi, dont l'audace est trop ardente, toi, un ancien Dantoniste, contre qui l'on garde une sourde haine? N'êtes-vous pas tous condamnés comme si vous étiez dans la caverne de Polyphème; le plus servile et le plus rampant de vous tous sera également dévoré, seulement le dernier! — Tallien frissonne et reconnaît que tout cela est vrai. Tallien a entendu des paroles de mauvais augure, Bourdon également; Fréron est détesté et Barras: chacun « tâte si sa tête est encore sur ses épaules ».

Pendant ce temps Robespierre, nous le remarquons de nouveau, va peu à la Convention, pas du tout au Comité;

360 THERMIDOR, il ne parle que dans sa chambre des lords jacobine, entouré de ses gardes du corps, les Tape-dur. Dans ces « quarante jours», car juillet est déjà fort avancé, il n'a pas fait acte de présence au Comité ; il n'y agit que par les trois plats coquins et la terreur qu'il inspire. L'Incorruptible siège à part ; on le voit se promener dans les champs les plus isolés, l'air profondément méditatif; quelques-uns disent « les yeux injectés de sang », effet d'une bile surabondante : la plus pitoyable chimère verdâtre qui se soit promenée sur cette terre dans ce mois de juillet 1 O malheureuse chimère 1 car toi aussi tu as possédé la vie, et un cœur de chair. Où donc t'ont conduit, où te laissent ces dieux sévères qui semblaient toujours te sourire? N'es-tu pas ce jeune avocat qui promettait il y a quelques années, et qui préféra quitter le siège judiciaire d'Arras plutôt que d'avoir à condamner un homme à mort ? Quelles peuvent être ses pensées? ses plans pour mettre fin à la terreur? Nul ne le sait. Vagues idées de loi agraire, sans-culottisme triomphant devenu propriétaire foncier; anciens soldats habitant des hôtels nationaux, les palais-hôpitaux de Chambord et de Chantilly; paix achetée par la victoire ; brèches réparées par la fête de Y Être suprême ; — et ainsi, à travers des flots de sang on arrivera à la légalité, à la frugalité, au travail, à la félicité, à la fraternité et à la république des vertus. Rivage béni d'une mer de sang aristocratique ; mais à présent comment y aborder? à travers une dernière vague gonflée du sang des sans-culottes corrompus, des conventionnels traîtres ou à moitié traîtres, des rebelles Tallien, Billaud, que j'embête avec mon Être suprême, et qui font de ma vieille apocalypte le plastron de leurs railDigitized by Google

 leries ! — Ainsi se parle à lui-même ce pauvre Robespierre, semblable à un fantôme verdâtre, pendant le mois fleuri de juillet. Des embryons de plans flottent confusément dans sa pensée ; mais quels sont ses plans ou ses pensées, c'est ce que l'homme ne saura jamais. De nouvelles catacombes sont creusées, dit-on, pour recevoir les victimes d'une immense boucherie. La Convention doit être massacrée jusqu'au dernier homme par le général HerïHot et compagnie ; la chambre des lords jacobine aura tout pouvoir, et Robespierre sera dictateur (1) . Il existe actuellement une liste qu'on ne connaît pas encore, mais sur laquelle le coiffeur a jeté un coup d'œil pendant qu'il frisait l'incorruptible. Chacun se demande : est-ce moi? La tradition, une anecdocte, nous apprennent encore qu'il y avait un splendide dîner de garçons chez Barrère, un jour de grande chaleur. Car sache bien, ô lecteur, que Barrère et les autres donnaient des dîners, avaient « des maisons de campagne à Clichy » remplies de luxe et de plaisirs (2) ; mais à ce dernier dont nous parlons, il faisait une telle chaleur, a-t-on rapporté, que tous les invités avaient mis bas leurs habits, et les avaient laissés dans l'antichambre; Carnot s'y glisse, fouille dans la poche de celui de Robespierre, et trouve une liste de quarante personnes au nombre desquelles se trouvait son nom : il ne s'amusa pas à boire ce jour-là ! — Il faut vous remuer, ô mes amis, tristes grenouilles du marais, muettes depuis la chute du girondisme ; il vous faut coasser aujourd'hui ou mourir 1 Des conciliabules sont tenus, (1) Deux Amis , t. XII, p. 350-358. (2) Voy. Débats. CARLYLE. 111. —21 Digitized by Google

leries ! — Ainsi se parle à lui-même ce pauvre Robespierre, semblable à un fantôme verdâtre, pendant le mois fleuri de juillet. Des embryons de plans flottent confusément dans sa pensée ; mais quels sont ses plans ou ses pensées, c'est ce que l'homme ne saura jamais.

De nouvelles catacombes sont creusées, dit-on, pour recevoir les victimes d'une immense boucherie. La Convention doit être massacrée jusqu'au dernier homme par le général Henriot et compagnie ; la chambre des lords jacobine aura tout pouvoir, et Robespierre sera dictateur (1). Il existe actuellement une liste qu'on ne connaît pas encore, mais sur laquelle le coiffeur a jeté un coup d'œil pendant qu'il frisait l'incorruptible. Chacun se demande : est-ce moi?

La tradition, une anecdocte, nous apprennent encore qu'il y avait un splendide dîner de garçons chez Barrère, un jour de grande chaleur. Car sache bien, ô lecteur, que Barrère et les autres donnaient des dîners, avaient « des maisons de campagne à Clichy » remplies de luxe et de plaisirs (2) ; mais à ce dernier dont nous parlons, il faisait une telle chaleur, a-t-on rapporté, que tous les invités avaient mis bas leurs habits, et les avaient laissés dans l'antichambre ; Carnot s'y glisse, fouille dans la poche de celui de Robespierre, et trouve une liste de quarante personnes au nombre desquelles se trouvait son nom : il ne s'amusa pas à boire ce jour-là ! — Il faut vous remuer, ô mes amis, tristes grenouilles du marais, muettes depuis la chute du girondisme ; il vous faut coasser aujourd'hui ou mourir ! Des conciliabules sont tenus,

(1) *Deux Amis*, t. XII, p. 350-358.

(2) Voy. Débats.

362 THERMIDOR. on y parle; réunions nocturnes, mystérieuses comme la mort. Maximilien n'est-il-pas aux aguets comme un chat, muet encore, avec ses yeux verts et rouges de sang, lè dos courbé, les cheveux hérissés. Le: fougueux Taliien avec son cœur hardi, sa langue audacieuse, attachera le grelot. Fixez le jour, que ce soit bientôt, de peur que ce ne soit jamais! Tenez, voici qu'avant le jour fixé, dès le 8 thermidor, 26 juillet 179/i, Robespierre reparaît à la Convention, monte à la tribune ! Cette face bilieuse semble obscurcie d'un nouveau nuage. Jugez si* vos Taliien, vos Bourdon, écoutaient avec intérêt. C'est une voix présageant la mort ou la vie. Traînante, sinistre comme le cri du chat-huant, résonne cette voix prophétique. Elle accuse la décadence de l'esprit républicain; la corruption du modérantisme, les comités de sûreté , de salut eux-mêmes infectés : les apostasies qui se multiplient. Moi, Maximilien, seul, je reste incorruptible, prêt à mourir au moment voulu. A tout cela, quel remède? la guillotine ; donnons une nouvelle vigueur à la guillotine qui guérit tout. « Mort aux traîtres » de toutes nuances; ainsi chante la voix prophétique, dans cette salle sonore de la Convention. C'est son chant accoutumé; mais aujourd'hui, ô ciel! il n'y a plus d'écho dans cette Convention ; il n'y a, pour ainsi dire, qu'un silence, haletant, une sorte d'attente indéfinissable! — Lecointre, notre ancien marchand drapier de Versailles, dans ces circonstances douteuses, ne voit rien de plus sûr que de se lever, insidieusement ou non, et de faire la motion que, suivant l'usage établi, le discours de Robespierre soit « imprimé et expédié dans les départements. » Écoutez ; un murmure se lève, murmure d'opposition ! Les honorables membres penchent à l'opposition ; les membres

363 POUR FINIR LA T FUREUR. du Comité inculpés formulent leur opposition, et demandent « un délai pour l'impression ». De plus en plus forte s'élève la voix de l'opposition ; le journaliste Fréron fait même cette question : « qu'est devenue la liberté des opinions dans cette Convention » ? L'ordre d'imprimer et d'envoyer le discours, qui avait d'abord passé, est rappelé. Robespierre, plus verdâtre que jamais, n'a plus qu'à se retirer ; il est battu, il comprend que c'est une révolte, que le malheur est proche. La révolte est de sa nature une chose des plus fatales, dans quelque entreprise que ce soit ; chose incalculable, effrayante, et pourtant on est perdu si on ne l'envisage sans effroi. Mais surtout la révolte dans une Convention de Robespierre, — c'est le feu qui pénètre dans la sainte barbe d'un navire! Défiez la mort, précipitez-vous, \ous pouvez encore l'éteindre; hésitez-vous un seul instant: — le navire et le capitaine, l'équipage et la cargaison sont lancés bien loin ; le bâtiment a tout à coup terminé son voyage, entre le ciel et la mer. Si Robespierre peut, ce soir, mettre en avant son Henriot et compagnie, et faire sa besogne avec leur aide, lui et le sans-culottisme peuvent encore exister quelque temps; sinon, leur perte est probable. Olivier Cromwell, lorsque ce sergent mutin sortit des rangs, pour exprimer ses plaintes, et commença à gesticuler et à pérorer, donnant une voix aux milliers d'hommes qui se trouvaient là, — discerna de son regard perçant de quoi il s'agissait, Il tira un pistolet de ses fontes, et supprima du même coup le mutin et la mutinerie. Noll était un homme fait pour ces choses-là. Mais Robespierre que fait-il ? R se glisse le soir à sa chambre des lords jacobine, y déploie, au lieu d'une résolution telle que l'exigeait la circonstance, ses malheurs, Digitized by Google

 scs vertus peu communes, son incorruptibilité, puis, pour la seconde fois, son discours de chat-huant qu'on a rejeté; — il le relit et déclare encore qu'il est prêt à mourir surle-champ. Tu ne mourras pas, s'écrie le jacobinisme aux mille voix. Robespierre, «je boirai la ciguë avec toi », s'écrie le peintre David ; — chose qu'on n'est pas obligé de faire , mais qui, dans la chaleur du moment, peut trèsbien se dire. Il y a donc de l'écho dans notre salle des Jacobins ! Des applaudissements s'élevant jusqu'aux deux couvrent le discours rejeté ; la fureur enflamme les regards et la physionomie de tout Jacobin : l'insurrection est un devoir sacré, la Convention doit- être épurée; le peuple souverain mis sous les ordres d'Hcnriot et de la municipalité, nous recommencerons le deux Juin. A vos tentes, ô Israël 1 Tel est le diapason du jacobinisme; le tumulte de la révolte gronde. Malheur à Tallien et à l'opposition ! Collot d'Hcrbois, bien qu'il soit du salut suprême, et qu'il ait failli dernièrement être assassiné, est hué, bousculé, et content de s'en tirer la vie sauve. En entrant dans la salle du Comité du salut tout échevelé, il y trouve, avec les autres, l'élégant et sombre Saint-Just qui lui demande en passant : « que se passe-t-il aux Jacobins » ? — « Ce qui se passe », réplique Collot, avec une éloquence à la Cambysc qui n'a plus rien de théâtral, « ce qui se passe; rien autre chose que des rébellions et des horreurs. Vous demandez notre vie, vous ne l'aurez pas » . Saint-Just, à ces paroles à la Gambyse, bégaye quelques mots, prend son chapeau et s'en va. Ce rapport dont il avait parlé, ce rapport sur la république en général, qu'il doit lire demain à la Convention, il ne peut le leur montrer dans ce moment, un ami l'ayant; mais lui, Saint-Just, le redemanDigitized by Google

 dera et l'enverra, quand il sera rentré chez lui. Arrivé chez lui, il ne l'envoie pas, mais il répond qu'il ne l'enverra pas, qu'ils l'entendront à la tribune le lendemain. Que chacun par conséquent, suivant un bon avis bien connu, «invoque le ciel et tienne sa poudre sèche ». Paris demain sera témoin d'une chose. Des espions agiles volent dans l'ombre toute la nuit, du salut à la sûreté , de réunion en réunion, de la société mère à l'hôtel de ville. Le sommeil peut-il s'appesantir sur les yeux des Tallien, Fréron, Collot? Le puissant Henriot, le maire Fleuriot, le juge Coffinhal, le procureur Payan, Robespierre et tous les Jacobins s'apprêtent. VII RENVERSÉS. Les yeux de Tallien étincelaient, le lendemain, 9 thermidor « vers les neuf heures »,de voir que la Convention était réunie. Paris est en rumeur, mais du moins nous nous sommes assemblés en Convention légale; nous n'avons pas été enlevés un à un, ni empoignés à la porte. Allons , braves citoyens de la plaine! s'écrie Tallien, en leur serrant les mains sur son passage (c'étaient naguère les grenouilles du marais) ; la voix sonore de SaintJust se fait maintenant entendre à la tribune, et la dernière partie s'engage. Saint-Just lit en effet son rapport. La verdâtre vengeance, sous la forme de Robespierre, veille tout près. Mais, voyez, à peine Saint-Just en a lu quelques phrases, que des interruptions s'élèvent en un rapide crescendo ; alors Tallien se dresse sur ses pieds, ainsi que Billaud

Digitized by Google

dera et l'enverra, quand il sera rentré chez lui. Arrivé chez lui, il ne l'envoie pas, mais il répond qu'il ne l'enverra pas, qu'ils l'entendront à la tribune le lendemain.

Que chacun par conséquent, suivant un bon avis bien connu, « invoque le ciel et tienne sa poudre sèche ». Paris demain sera témoin d'une chose. Des espions agiles volent dans l'ombre toute la nuit, du *salut* à la *sûreté*, de réunion en réunion, de la société mère à l'hôtel de ville. Le sommeil peut-il s'appesantir sur les yeux des Tallien, Fréron, Collot? Le puissant Henriot, le maire Fleuriot, le juge Coffinhal, le procureur Payan, Robespierre et tous les Jacobins s'apprêtent.

VII

RENVERSÉS.

Les yeux de Tallien étincelaient, le lendemain, 9 thermidor « vers les neuf heures », de voir que la Convention était réunie. Paris est en rumeur, mais du moins nous nous sommes assemblés en Convention légale; nous n'avons pas été enlevés un à un, ni empoignés à la porte. *Allons*, braves citoyens de la plaine! s'écrie Tallien, en leur serrant les mains sur son passage (c'étaient naguère les grenouilles du marais); la voix sonore de Saint-Just se fait maintenant entendre à la tribune, et la dernière partie s'engage.

Saint-Just lit en effet son rapport. La verdâtre vengeance, sous la forme de Robespierre, veille tout près. Mais, voyez, à peine Saint-Just en a lu quelques phrases, que des interruptions s'élèvent en un rapide *crescendo;* alors Tallien se dresse sur ses pieds, ainsi que Billaud

366 THERMIDOR. puis l'un, puis l'autre, et Tallien pour la seconde fois lance ces mots : « Citoyens, hier soir, aux Jacobins, je tremblais pour la République. Je me disais à moi-même, si la Convention n'ose pas frapper le tyran, je l'oserai, moi, et voilà avec quoi je le ferai, s'il le faut. Il tire alors du fourreau un poignard étincelant, et brandit l'acier de Brutus, ainsi que nous l'appelons. Sur quoi, nous mugissons tous, et poussons d'impétueuses clameurs : « Tyrannie ! dictature ! triumvirat ! » et les membres du Comité accusent, tout le monde accuse, rugit, pousse de violentes clameurs. Et Saint-Just reste debout, sans mouvement, le visage pâle. Couthon s'écrie, en portant ses yeux sur sa jambe paralysée « triumvir ! ». Robespierre fait des efforts pour parler, mais le président Thuriot agite sa sonnette pour l'en empêcher ; la salle s'élève avec bruit contre lui, comme si c'était l'antre d'Eole; et Robespierre monte les marches de la tribune, redescend, va, vient, suffoqué de rage, de terreur, de désespoir, — et la sédition est à l'ordre du jour (1). O président Thuriot, toi, jadis l'électeur Thuriot, qui des créneaux de la Bastille vis le faubourg Saint-Antoine se soulever comme la marée de l'Océan, et qui as vu bien des choses depuis, vis-tu jamais rien de semblable à ceci? le bruit de la sonnette que tu agites contre Robespierre est à peine entendu dans cet ouragan de Bedlam, au milieu de ces furieux qui combattent pour sauver leur existence. « Président d'assassins » , crie Robespierre, «je te demande la parole pour la dernière fois. » Il ne peut l'obtenir. « C'est à vous, hommes vertueux de la (I) Moniteur, nn‘ 311-312. — Débuts , t. IV, p. 421-442. — Deux Amis, t. XII, p. 390-411. Digitized by Google

puis l'un, puis l'autre, et Tallien pour la seconde fois lance ces mots : « Citoyens, hier soir, aux Jacobins, je tremblais pour la République. Je me disais à moi-même, si la Convention n'ose pas frapper le tyran, je l'oserai, moi, et voilà avec quoi je le ferai, s'il le faut. Il tire alors du fourreau un poignard étincelant, et brandit l'acier de Brutus, ainsi que nous l'appelons. Sur quoi, nous mugissons tous, et poussons d'impétueuses clameurs : « Tyrannie ! dictature ! triumvirat ! » et les membres du Comité accusent, tout le monde accuse, rugit, pousse de violentes clameurs. Et Saint-Just reste debout, sans mouvement, le visage pâle. Couthon s'écrie, en portant ses yeux sur sa jambe paralysée « triumvir ! ». Robespierre fait des efforts pour parler, mais le président Thuriot agite sa sonnette pour l'en empêcher ; la salle s'élève avec bruit contre lui, comme si c'était l'antre d'Eole ; et Robespierre monte les marches de la tribune, redescend, va, vient, suffoqué de rage, de terreur, de désespoir, — et la sédition est à l'ordre du jour (1).

O président Thuriot, toi, jadis l'électeur Thuriot, qui des créneaux de la Bastille vis le faubourg Saint-Antoine se soulever comme la marée de l'Océan, et qui as vu bien des choses depuis, vis-tu jamais rien de semblable à ceci ? le bruit de la sonnette que tu agites contre Robespierre est à peine entendu dans cet ouragan de Bedlam, au milieu de ces furieux qui combattent pour sauver leur existence. « Président d'assassins », crie Robespierre, «je te demande la parole pour la dernière fois. » Il ne peut l'obtenir. « C'est à vous, hommes vertueux de la

(1) *Moniteur*, nos 311-312. — *Débats*, t. IV, p. 421-442. — *Deux Amis*, t. XII, p. 390-411.

K EN VERSÉS. 367 plaine » , s’écrie-t-il, « c’est à vous que j’en appelle » 1 Les hommes vertueux de la plaine restent muets comme des pierres. Et la sonnette de Thuriot s’agite, et la salle résonne, comme l’antre d’Eole. Les lèvres écumantes de Robespierre tournent «au bleu», sa langue sèche se colle à son palais. « Le sang de Danton le suffoque » , s’écriet-on. «L’accusation, le décret d’acciisation » I Thuriot pose aussitôt la question. L’accusation passe, l’incorruptible Maximilien est décrété d’accusation. « Je demande à partager le sort de mon frère, comme j’ai essayé de partager ses vertus », s’écrie Augustin Robespierre le jeune; Augustin est également mis eu accusation. Et Couthon, et Saint-Just et Lebas, tous sont mis en accusation, et saisis, — non sans difficulté ; les huissiers tremblent presque d’obéir. Le triumvirat et compagnie sont jetés dans la salle du Comité ; leurs langues se collent à leurs palais. Nous n’avons plus qu’à sommer la municipalité, qu’à casser le commandant Henriot, et lancer contre lui un mandat d’arrêt, qu’à régler les formalités, qu’à remettre à Tinville ses victimes. Il est midi, le peuple d’Eole a brisé ses chaînes ; il souffle maintenant comme un vent victorieux, harmonieux, irrésistible. L’œuvre est-elle accomplie? on le croit, et pourtant elle ne l’est point encore. Hélas 1 ce n’est seulement que le premier acte ; il en reste encore trois ou quatre autres et le dénûement est incertain. Une cité immense renferme en elle-môme tant de confusions; sept cent mille tètes humaines, dont pas une ne sait ce que fait sa voisine, ni ce qu’elle fait elle-même. — Ainsi, voyez, vers les trois heures de l’après-midi, le commandant Henriot, au lieu d’être cassé, arrêté, galope le long des quais suivi par les gendarmes municipaux ; « qui écrasent plusieurs per

363 THERMIDOR. sonnes» ! L'hôtel de ville est en délibération, en insurrection ouverte ; les barrières sont fermées ; nul geôlier ne peut admettre aucun prisonnier ce jour-là ; — et Henriot court au galop vers les Tuileries, pour délivrer Robespierre. Sur le quai de la Ferraille, un jeune citoyen se promenant avec sa femme dit à voix haute : « Gendarmes, cet homme n'est pas votre chef, il est en état d'arrestation. » Les gendarmes abattent ce jeune citoyen du plat de leurs sabres (1). Les représentants eux-mômes (tels que Merlin de Thionville) qu'il rencontre, ce puissant Henriot les jette au corps de garde. Il se précipite dans la salle du comité des Tuileries, « pour parler à Robespierre » ; avec difficulté, les huissiers et les gendarmes des Tuileries, les uns pérorant avec chaleur, les autres tirant leurs sabres, empoignent ce Henriot, décident les gendarmes de Henriot à ne point résister, mettent Robespierre et compagnie dans des fiacres et les envoient sous escorte au Luxembourg, et dans d'autres prisons. Voici donc la fin? Une convention épuisée ne peut-elle pas maintenant s'ajourner pour prendre un peu de repos et de nourriture « à cinq heures » ? La Convention épuisée le fit et s'en repentit. La fin n'était pas encore arrivée, ce n'était seulement que la fin du second acte. Écoutez : pendant que ces représentants harassés prennent leur repas, — le tocsin se fait entendre de tous les clochers, les tambours battent au champ dans la soirée d'été; le juge Coffinhal accourt au galop à la tête de nouveaux gendarmes pour tirer Henriot de la (1) Précis des événements du 9 thermidor, par Méda, ancien gendarme (Paris, 1825). Digitized by Google

sonnes » ! L'hôtel de ville est en délibération, en insurrection ouverte ; les barrières sont fermées ; nul geôlier ne peut admettre aucun prisonnier ce jour-là ; — et Henriot court au galop vers les Tuileries, pour délivrer Robespierre. Sur le quai de la Ferraille, un jeune citoyen se promenant avec sa femme dit à voix haute : « Gendarmes, cet homme n'est pas votre chef, il est en état d'arrestation. » Les gendarmes abattent ce jeune citoyen du plat de leurs sabres (1).

Les représentants eux-mêmes (tels que Merlin de Thionville) qu'il rencontre, ce puissant Henriot les jette au corps de garde. Il se précipite dans la salle du comité des Tuileries, « pour parler à Robespierre » ; avec difficulté, les huissiers et les gendarmes des Tuileries, les uns pérorant avec chaleur, les autres tirant leurs sabres, empoignent ce Henriot, décident les gendarmes de Henriot à ne point résister, mettent Robespierre et compagnie dans des fiacres et les envoient sous escorte au Luxembourg, et dans d'autres prisons. Voici donc la fin ? Une convention épuisée ne peut-elle pas maintenant s'ajourner pour prendre un peu de repos et de nourriture « à cinq heures » ?

La Convention épuisée le fit et s'en repentit. La fin n'était pas encore arrivée, ce n'était seulement que la fin du second acte. Écoutez : pendant que ces représentants harassés prennent leur repas, — le tocsin se fait entendre de tous les clochers, les tambours battent au champ dans la soirée d'été ; le juge Coffinhal accourt au galop à la tête de nouveaux gendarmes pour tirer Henriot de la

(1) *Précis des événements du* 9 *thermidor*, par Méda, ancien gendarme (Paris, 1825).

RENVERSÉS. 309 salle du comité des Tuileries, et Yen tire. Le puissant Henriot s'élance sur un cheval, harangue les gendarmes des Tuileries, les corrompt eux-mêmes et trotte avec eux vers l'hôtel de ville, hélas I et Robespierre n'est pas en prison ; le geôlier, montrant son ordre de la municipalité, n'ose, sous peine de la vie, admettre aucun prisonnier ; le fiacre de Robespierre dans le tintamarre confus et ce tourbillon de gendarmes, indécis, s'est réfugié — dans l'hôtel de ville I Là sont Robespierre et compagnie, recevant les baisers des municipaux et des Jacobins, usant du droit sacré d'insurrection; ils rédigent des proclamations, ils sonnent le tocsin, iis correspondent avec les sections et la société mère. N'est-ce pas là un assez joli troisième acte d'un drame vraiment grec ? La catastrophe est plus douteuse que jamais. La convention se réunit avec précipitation, dans l'ombre sinistre du crépuscule ; le président Collot, car le fauteuil lui appartient, entre à grands pas, la pâleur sur le visage, frappe sur son chapeau et dit d'un ton solennel: «Citoyens, des misérables en armes ont attaqué les salles des comités, et en ont pris possession. L'heure a sonné de mourir à notre poste! « oui », répondent-ils tous, « nous le jurons » ! Ce n'est point une fanfaronnade aujourd'hui, ce n'est qu'un fait et une triste nécessité, il nous faut réellement ou vivre à nos postes ou y mourir. C'est pourquoi, et sans perdre de temps, Robespierre, Henriot, la municipalité, sont déclarés rebelles, mis hors la loi ; bien plus encore, nous nommons Barras commandant de la force armée que nous pourrons nous procurer ; nous enverrons des délégués représentants à toutes les sections et dans tous les quartiers pour pérorer 21. Digitized by Google

 et lever des forces ; au moins nous succomberons le harnais sur le dos. Quel désordre dans la ville 1 On court à cheval, à pied, on fait, on entend des rapports, le temps est évidemment en travail ; mais l'enfant ne peut être nommé avant qu'il soit nél Les malheureux prisonniers dans le Luxembourg entendent la rumeur, ils craignent un nouveau septembre. Ils voient des hommes qui leur font des signaux, des mansardes et des toits : apparemment des signes d'espérance. Ils ne peuvent nullement savoir de quoi il s'agit (1). Nous remarquons cependant dans la soirée, selon l'habitude, les tombereaux de la mort allant vers le sud, h travers Saint-Antoine, à la barrière du Trône. Les farouches entrailles de Saint-Antoine s'adoucissent; SaintAntoine entoure les tombereaux et dit : cela ne sera pas I O ciel, pourquoi cela serait-il? — Henriot et les gendarmes nettoient les rues, beuglent en brandissant leurs sabres : il faut que cela soit. Abandonnez tout espoir, vous pauvres condamnés, les tombereaux se mettent en mouvement. Mais dans ces tombereaux il y a deux autres choses remarquables : un personnage remarquable et l'absence d'un personnage remarquable. Le personnage remarquable est le lieutenant général Loiserolles, noble par naissance et par nature, sacrifiant ici sa vie pour son fils. Dans la prison de Saint-Lazare, l'avant-dernière nuit, s'étant précipité à la grille pour entendre la liste des condamnés à mort, il saisit le nom de son fils. Le fils, dans ce momentlà, se livrait aux douceurs du sommeil. « Je suis Loiserolles », s'écria le vieillard; à la barre de Tinville, une (1) Mémoires sur les prisons , t. II, p. 277.
Digitized by Google

RENVERSÉS. 371 erreur dans le nom de baptême est peu de chose ; il y eut peu d'objections — le personnage remarquable qui manque est le député Paine 1 Paine était au Luxembourg depuis janvier, et semblait oublié, mais Fouquier l'a enfin atteint. Le guichetier, la liste à la main, marque à la craie sur les portes en dehors la fournée du lendemain. Il arriva que la porte de Paine était ouverte, tournée vers le mur ; le guichetier la marqua du côté qui se présentait à lui, et se retira précipitamment ; un autre guichetier survint, et la referma; il n'y avait point de marque à la craie visible; en conséquence, la fournée partit sans Paine. La vie de Paine n'était donc point là. Le cinquième acte de ce drame vraiment grec, avec ses unités naturelles, ne peut être reproduit qu'eu gros; nous sommes comme cet ancien peintre qui, dans un moment de désespoir, réussit à représenter l'écume. Car dans cette belle nuit de juillet, il y a des clameurs, une effrayante confusion de troupes en marche, de sections allant de tous côtés, de représentants missionnaires qui lisent des proclamations à la lueur des torches. Le missionnaire Legendre, qui a réuni des forces quelque part, fait évacuer la salle des Jacobins, et jetant leur clef sur la table de la Convention : « J'ai fermé à clef leur porte ; ce sera la vertu qui la rouvrira de nouveau ». Paris, disons-nous, est en guerre contre lui-même, se précipite avec confusion, ainsi que le font les courants de l'Océan ; immense gouffre résonnant dans l'obscurité de la nuit. D'un côté, la Convention est en permanence ; la municipalité {l'un autre. Les pauvres prisonniers, entendant le tocsin et le tapage, essayent de s'expliquer ces signaux qui semblaient annoncer l'espoir. Un doux et continuel crépuscule qu'on voit poindre, qui sera l'aube et le lenDigitized by Google

372 THERMIDOR. demain, argente la partie septentrionale de l'obscurité; elle tourne cette douce clarté, comme une prophétie muette, autour du grand cercle des cieux, paisible, éternelle ! Et sur la terre tout n'est que nuages confus, que luttes, dissidence, obscurité et lueurs tumultueuses. Le Destin est assis, encore irrésolu, agitant son urne douteuse ». Vers les trois heures du matin, les forces armées des partis opposés se rencontrent. Les forces de Henriot sont rangées sur la place de Grève, et Barras, de son côté, avec celles qu'il a recrutées, y arrive; on se regarde les uns les autres, canons braqués contre canons. — Citoyens, crie bien haut la voix de la prudence, avant de répandre le sang, de commencer une guerre civile sans fin, entendez la lecture du décret de la Convention : « Robespierre et tous les rebelles sont hors la loi ! » — Hors la loi ? Il y a de la terreur dans le son de ces mots. Les citoyens non armés se retirent précipitamment chez eux. Les canonniers municipaux, par un retour subit, avec une unanimité pleine d'inquiétude, se rangent du côté de la Convention en poussant des hourras. A ces hourras Henriot descend, assez fortement pris de boisson, dit-on, trouve la place de Grève vide, la bouche des canons tournée vers lui et voit en somme que c'est à présent l'heure de la catastrophe ! Rentrant d'un pas mal assuré, ce malheureux ivrogne d'Henriot annonce que « tout est perdu » ! Misérable , c'est toi qui as tout perdu 1 s'écrie-t-on, et on le jette, ou plutôt il se jette par la fenêtre, d'assez haut, dans une fosse remplie de restes de maçonnerie et de saletés; il n'y trouve pas la mort, mais pis. Augustin Robespierre le suit, et a le même sort. Saint-Just, dit-on, priaLebas de le tuer, mais Lebas ne voulut pas. Couthon s'est glissé Digitized by Google

RENVERSÉS. 373 sous line table, tâchant de se suicider, il ne réussit pas. En entrant dans ce sanhédrin d'insurrection, nous les trouvons tous, morts ou à peu près, défaits, prêts à être saisis. Robespierre était assis sur une chaise avec un coup de pistolet, non h travers la tête, mais sous la mâchoire, sa main meurtrière l'avait mal servi. Avec une prompte activité et non sans désordre, nous ramassons ces misérables conspirateurs, nous repêchons même Henriot et Augustin, tout saignants et dégouttants ; nousles entassons tous avec brutalité dans des chariots, et avant le lever du soleil, nous les tenons en sûreté sous verrous et sous clefs ; et tout cela au milieu d'acclamations et d'embrassements. Robespierre gisait dans une antichambre de la Convention, en attendant que son escorte fût prête à le conduire en prison ; la mâchoire brisée était provisoirement maintenue par un linge sanglant. Spectacle pour les hommes ! Il est étendu sur une tahle, et a pour oreiller une boîte de sapin ; il serre encore la crosse du pistolet dans sa main convulsive. On le raille ; on l'insulte ; ses yeux expriment encore l'intelligence, il ne dit mot. 11 a sur lui l'habit bleu de ciel fait pour la fête de Y Être suprême ; — ô lecteur, ton cœur dur tiendra-t-il contre un pareil spectacle ? son pantalon était de nankin ; ses bas tombaient sur les chevilles. Il ne prononça plus un seul mot en ce monde. Et alors, à six heures du matin, la Convention triomphante s'ajourne. Un rapport vole sur Paris avec des ailes dorées, pénètre dans les prisons, illumine les physionomies de ceux qui étaient tout prêts à mourir; les guichetiers et les mouto?ts, déohus de leur puissance, sont muets et livides. C'est le 28 juillet, appelé le 10 thermidor de l'année 1794. Digitized by Google

sous une table, tâchant de se suicider, il ne réussit pas. En entrant dans ce sanhédrin d'insurrection, nous les trouvons tous, morts ou à peu près, défaits, prêts à être saisis. Robespierre était assis sur une chaise avec un coup de pistolet, non à travers la tête, mais sous la mâchoire, sa main meurtrière l'avait mal servi. Avec une prompte activité et non sans désordre, nous ramassons ces misérables conspirateurs, nous repêchons même Henriot et Augustin, tout saignants et dégouttants ; nous les entassons tous avec brutalité dans des chariots, et avant le lever du soleil, nous les tenons en sûreté sous verrous et sous clefs ; et tout cela au milieu d'acclamations et d'embrassements.

Robespierre gisait dans une antichambre de la Convention, en attendant que son escorte fût prête à le conduire en prison ; la mâchoire brisée était provisoirement maintenue par un linge sanglant. Spectacle pour les hommes ! Il est étendu sur une table, et a pour oreiller une boîte de sapin ; il serre encore la crosse du pistolet dans sa main convulsive. On le raille ; on l'insulte ; ses yeux expriment encore l'intelligence, il ne dit mot. Il a sur lui l'habit bleu de ciel fait pour la fête de l'*Être suprême ;* — ô lecteur, ton cœur dur tiendra-t-il contre un pareil spectacle ? son pantalon était de nankin ; ses bas tombaient sur les chevilles. Il ne prononça plus un seul mot en ce monde.

Et alors, à six heures du matin, la Convention triomphante s'ajourne. Un rapport vole sur Paris avec des ailes dorées, pénètre dans les prisons, illumine les physionomies de ceux qui étaient tout prêts à mourir ; les guichetiers et les *moutons*, déchus de leur puissance, sont muets et livides. C'est le 28 juillet, appelé le 10 thermidor de l'année 1794.

1 374 THERMIDOR. Fouquier n'avait qu'à constater l'identité, ses prisonniers étant déjà hors la loi. A quatre heures de l'aprèsmidi, on n'avait jamais vu les rues de Paris si encombrées. Du palais de justice à la place de la Révolution, car cette fois c'est encore là que se dirigent les tombereaux, ce n'est qu'une épaisse masse mouvante; toutes les fenêtres sont garnies de spectateurs ; les toits même et les faîtières disparaissent sous les curieux, ivres d'une joie étrange. Les tombereaux de la mort avec leur fournée bigarrée d'individus hors la loi, au nombre d'environ vingt-trois, depuis Maximilien jusqu'au maire Fleuriot et jusqu'à Simon, le cordonnier, roulent sur le pavé. Tous les regards sont fixés sur le tombereau de Robespierre. Il est là, la mâchoire entourée d'un linge sale, avec son frère à moitié mort, et Henriot à demi mort; ils gisent brisés; « leurs dix-sept heures » d'agonie approchent de leur fin. Les gendarmes tournent leurs sabres vers lui, pour le désigner au peuple. Une femme saute sur le tombereau, elle s'y accroche d'une main, et élevant et brandissant l'autre comme une sibylle, s'écrie : « Ta mort m'enivre de joie. » Robespierre entr'ouvre les yeux : « Scélérat, va en enfer avec les malédictions de toutes les femmes et de toutes les mères 1 » Au pied de l'échafaud, on l'étend sur le sol jusqu'à ce que son tour vienne. On le monte ; ses yeux se rouvrent, et voient le couperet sanglant. Samson lui enlève son habit, arrache le linge sale de sa mâchoire ; la mâchoire pend inerte ; il s'en échappe un cri, — chose hideuse à entendre et à voir. Samson, tu ne saurais être trop prompt. L'œuvre de Samson achevée, des acclamations sans fin s'élèvent. Acclamations qui retentissent non-seulement dans Paris, mais dans la France entière, dans l'Eu

RENVERSÉS. 375 ropc, et jusque dans la génération présente. Elles sont justes et en même temps injustes. 0 le plus infortuné des avocats d'Arras, valais-tu moins que d'autres avocats? Nid homme plus logique, plus conséquent avec sa formule, son credo et son cant de probité, de bienveillance, de plaisirs de la vertu et cœtera , ne vécut à cette époque. Cet homme, en des temps plus heureux, aurait fourni un modèle de stérile incorruptibilité, il aurait eu des tablettes de marbre et des oraisons funèbres. Son malheureux propriétaire, l'ébéniste de la rue Saint-Honoré, l'aimait; son frère mourut pour lui. Que Dieu ait pitié de lui et de nous ! Telle fut la lin du règne de la terreur, la nouvelle et glorieuse révolution appelée de thermidor , du 9 thermidor an II ; ce qui signifie en ancien style d'esclavage le 27 juillet 1794. La terreur est Unie ainsi que les supplices sur la place de la Révolution, une fois qu'on aura exécuté « la queue de Robespierre » ; c'est à quoi Fouquier pourvoit rapidement avec d'abondantes fournées.
Digitized by Google

rope, et jusque dans la génération présente. Elles sont justes et en même temps injustes. O le plus infortuné des avocats d'Arras, valais-tu moins que d'autres avocats? Nul homme plus logique, plus conséquent avec sa formule, son *credo* et son *cant* de probité, de bienveillance, de plaisirs de la vertu *et cætera*, ne vécut à cette époque. Cet homme, en des temps plus heureux, aurait fourni un modèle de stérile incorruptibilité, il aurait eu des tablettes de marbre et des oraisons funèbres. Son malheureux propriétaire, l'ébéniste de la rue Saint-Honoré, l'aimait; son frère mourut pour lui. Que Dieu ait pitié de lui et de nous!

Telle fut la fin du règne de la terreur, la nouvelle et glorieuse *révolution* appelée de *thermidor*, du 9 thermidor an II; ce qui signifie en ancien style d'esclavage le 27 juillet 1794. La terreur est finie ainsi que les supplices *sur la place de la Révolution*, une fois qu'on aura exécuté « la queue de Robespierre » ; c'est à quoi Fouquier pourvoit rapidement avec d'abondantes fournées.

LIVRE VU VENDÉMIAIRE. I LA DÊCADLNCE. Combien on était loin de supposer que c'était non-seulement la fin de Robespierre, mais aussi celle du système de la Révolution 1 Ceux qui le supposaient le moins, c'étaient tous les membres des comités qui s'étaient soulevés, sans autre vue que de continuer la régénération nationale, tout en conservant leurs têtes sur leurs épaules ; et pourtant c'était la vérité. La pierre insignifiante qu'ils ont brisée, si inutile qu'elle fût partout ailleurs, était pourtant la clef de voûte ; l'édifice entier du sans-culottisme commença à fléchir, à craquer, à se lézarder et tomba pièce à pièce, avec une rapidité prodigieuse, jusqu'à ce que l'abîme l'eût tout à fait englouti, et sur cette terre le sans-culottisme n'était plus. Quelque méprisable que pût être Robespierre luimême, la mort de Robespierre fut le signal auquel une grande masse d'hommes, muets de terreur auparavant, sortirent de leur retraites cachées, et pour ainsi dire, se virent les uns les autres, reconnurent combien ils étaient Biotood .bu,

LA DÉCADENCE. 377 nombreux, et commencèrent à discourir et à se plaindre. Ils se comptaient par milliers et millions, ceux qui avaient supporté de cruelles injustices. De plus en plus fortes s'élèvent les plaintes de cette masse; elles s'enflent, en un cri général, en ce bruit universel qu'on appelle l'opinion publique. Camille avait demandé un « Comité de pardon » et n'avait pu l'obtenir ; mais aujourd'hui, la nation entière s'érige elle-même en comité de pardon ; la nation a essayé du sans-culottisme, et elle en est fatiguée. Puissance de l'opinion publique I quel roi, quelle convention peut lui résister? Vous luttez en vain : la chose qui est repoussée comme calomnieuse aujourd'hui doit passer pour vraie et triompher un autre jour ; les dieux et les hommes ont déclaré que le sans-culottisme ne peut pas être. Le sans-culottisme, dans cette nuit du 9 thermidor, « s'est brisé par un suicide la mâchoire inférieure » et gît en se tordant pour ne plus se relever. Dans les quinze mois suivants, il y a ce que nous pouvons appeler l'agonie du sans-culottisme. Le sans-culottisme, l'anarchie de l'évangéliste Jean-Jacques, étant maintenant assez affaibli, va périr et faire place à un nouveau et singulier système de culottisme et d'ordre, car l'ordre est indispensable à l'homme; l'ordre n'eût-il pour base que la force, cet évangile primitif, et un sceptre en forme de marteau ! Nous voulons de la méthode, de l'ordre! s'écrie tout le monde, fût-ce même celui qu'établit un caporal. Bien plus supportable est la baïonnette disciplinée, que cette guillotine indisciplinée, incalculable comme le vent. — Le sans-culottisme, se tordant dans une agonie mortelle, essaya deux et même trois fois, de se remettre sur les pieds ; mais il retomba toujours au bout d'un instant, et à la fin rendant le dernier souffle de Digilized by Google

nombreux, et commencèrent à discourir et à se plaindre. Ils se comptaient par milliers et millions, ceux qui avaient supporté de cruelles injustices. De plus en plus fortes s'élèvent les plaintes de cette masse; elles s'enflent en un cri général, en ce bruit universel qu'on appelle l'opinion publique. Camille avait demandé un « Comité de pardon » et n'avait pu l'obtenir ; mais aujourd'hui, la nation entière s'érige elle-même en comité de pardon ; la nation a essayé du sans-culottisme, et elle en est fatiguée. Puissance de l'opinion publique! quel roi, quelle convention peut lui résister? Vous luttez en vain : la chose qui est repoussée comme calomnieuse aujourd'hui doit passer pour vraie et triompher un autre jour ; les dieux et les hommes ont déclaré que le sans-culottisme ne peut pas être. Le sans-culottisme, dans cette nuit du 9 thermidor, « s'est brisé par un suicide la mâchoire inférieure » et gît en se tordant pour ne plus se relever.

Dans les quinze mois suivants, il y a ce que nous pouvons appeler l'agonie du sans-culottisme. Le sans-culottisme, l'anarchie de l'évangéliste Jean-Jacques, étant maintenant assez affaibli, va périr et faire place à un nouveau et singulier système de culottisme et d'ordre, car l'ordre est indispensable à l'homme; l'ordre n'eût-il pour base que la force, cet évangile primitif, et un sceptre en forme de marteau! Nous voulons de la méthode, de l'ordre! s'écrie tout le monde, fût-ce même celui qu'établit un caporal. Bien plus supportable est la baïonnette disciplinée, que cette guillotine indisciplinée, incalculable comme le vent. — Le sans-culottisme, se tordant dans une agonie mortelle, essaya deux et même trois fois, de se remettre sur les pieds ; mais il retomba toujours au bout d'un instant, et à la fin rendant le dernier souffle de

 vie, il cessa tout mouvement; voilà les événéments sur lesquels maintenant, à la distance voulue, avec la brièveté voulue, nous allons jeter les yeux. Et alors — ô lecteur ! courage, je vois la terre ! Les deux premiers actes delà Convention, bien naturels après ces affaires de thermidor, sont à enregistrer ici : le premier est le renouvellement des commissions gouvernementales. Les deux comités, de Si'ireté générale et de Salut public , éclaircis par la guillotine, demandent à être complétés; nous les compléterons tout naturellement avec des Tallien, des Fréron, des vainqueurs de thermidor ; bien plus encore, pour arriver au but, nous ordonnons, ainsi le veut la loi, qu'ils ne seront pas de nom seulement, mais de fait, renouvelés et changés périodiquement, le quart sortant chaque mois. La Convention ne sera plus sous le joug des comités, sous la terreur de la mort, mais elle sera une Convention libre, libre de suivre son propre jugement, et la force de l'opinion publique. Il n'est pas moins naturel d'arrêter que les prisonniers et les personnes sous le coup d'une accusation auront le droit de réclamer « un acte d'accusation », et de voir clairement de quoi ils sont accusés. Actes bien naturels, avant-coureurs de centaines d'actes non moins naturels aussi. Quant au commerce de Fouquier, enchaîné par l'acte écrit d'accusation et la preuve légale, c'est comme si 0:1 l'avait supprimé ; il ne sert plus que contre la queue de Robespierre seulement. Les prisons rendent leurs suspects, les rejettent de plus en plus vite ; les comités se voient assiégés par les amis des prisonniers, se plaignent d'être arrêtés dans leurs travaux ; on dirait ces multitudes qui s'échappent violemment d'une place encombrée, et se

LA DÉCADENCE. 379 font obstacle les unes aux autres. Les tables sont renversées, les prisonniers sortent à flots. Les geôliers, les montons et la queue de Robespierre vont là où ils avaient coutume d'envoyer les autres ! — les cent trente-deux républicains Nantais, que nous vîmes marcher chargés de chaînes, sont arrivés, réduits à quatre-vingt-quatorze, le cinquième ayant succombé en route. Ils arrivent et il se trouve tout à coup qu'au lieu d'avoir à défendre leur vie ils vont porter des dénonciations mortelles. Comme le son de la trompette, leurs témoignages répandent de toutes parts les grandes atrocités du règne de la terreur. Pendant l'espace de dix-neuf jours, ils font leurs dépositions avec toute la solennité et la publicité possibles. Le représentant Carrier, la compagnie de Marat, les noyades, les mariages sur la Loire, tout ce qui s'est fait dans l'obscurité, paraît au grand jour. Haute est la voix de ces pauvres Nantais ressuscités, et les journaux, les discours, le comité général, lui donnent un écho qui retentit dans tous les cœurs et toutes les oreilles. Une députation d'Arras arrive et dénonce les horreurs du représentant Lebon. Une convention adoucie tient à sa propre existence; pourtant que faire? Le représentant Lebon, le représentant Carrier, ont à paraître devant le tribunal révolutionnaire ; nous avons beau résister, apporter tous les délais possibles, le cri de la nation les poursuit, déplus en plus retentissant. Eux aussi, Tinville est obligé de les condamner, s'il ne veut être condamné lui-même. Nous devons, de plus, remarquer l'état de décrépitude dans lequel est tombée la société mère. Legendre en a jeté les clefs sur la table de la Convention, dans cette nuit de thermidor ; son président a été guillotiné avec Robespierre. Cette mère, naguère puissante, vint quelque temps

Digitized by Google

380 VENDÉMIAIRE. après, d'un air soumis, demander la remise de ses clefs, qui lui furent restituées; mais le pouvoir ne lui fut pas rendu, sa force a disparu pour toujours. Hélas! son jour est passé 1 En vain la tribune en plein air résonne, comme autrefois; elle n'excite plus que l'horreur et même le dégoût. Peu à peu l'affiliation est interdite; la puissante mère se voit tout à coup sans enfants, et gémit comme une Rachel enrouée. Les comités révolutionnaires, n'ayant plus de suspects à dévorer, périssent d'inanition. De quarante-huit qu'ils étaient à Paris, ils sont réduits à douze; leurs quarante sous sont supprimés ; encore quelque temps, et il ne restera plus de comités révolutionnaires. Le maximum sera aboli; que le sans-culottisme se nourrisse comme il pourra (1). Il n'y a plus aujourd'hui de municipalité, plus de centre à l'hôtel de ville. Le maire Fleuriot et compagnie ont disparu, et nous ne nous hâterons pas de les remplacer. L'hôtel de ville est abattu, soumis, ne sachant pas bien ce qu'il surviendra; il sait seulement qu'il est devenu impuissant et qu'il doit obéir. Si nous divisions Paris, dit-on, en douze municipalités distinctes, incapables de se concerter! les sections seraient ainsi sans danger, — ou même les sections aussi ne pourraientelles pas être détruites? vous aurez alors tout simplement douze communes paisibles et traitables, sans centre et sans subdivision (2), et le droit sacré d'insurrection tombera dans l'impuissance. Telles sont les choses qui sont abolies, et s'engloutissent promptement dans le néant; car la presse parle, et la (1) 24 décembre 1794 (Moniteur, n° 97). (2) Dulaure, t. VIII, p. 454-45(1. Digitized by Google

après, d'un air soumis, demander la remise de ses clefs, qui lui furent restituées; mais le pouvoir ne lui fut pas rendu, sa force a disparu pour toujours. Hélas! son jour est passé! En vain la tribune en plein air résonne, comme autrefois; elle n'excite plus que l'horreur et même le dégoût. Peu à peu l'affiliation est interdite; la puissante mère se voit tout à coup sans enfants, et gémit comme une Rachel enrouée.

Les comités révolutionnaires, n'ayant plus de suspects à dévorer, périssent d'inanition. De quarante-huit qu'ils étaient à Paris, ils sont réduits à douze; leurs quarante sous sont supprimés; encore quelque temps, et il ne restera plus de comités révolutionnaires. Le *maximum* sera aboli; que le sans-culottisme se nourrisse comme il pourra (1). Il n'y a plus aujourd'hui de municipalité, plus de centre à l'hôtel de ville. Le maire Fleuriot et compagnie ont disparu, et nous ne nous hâterons pas de les remplacer. L'hôtel de ville est abattu, soumis, ne sachant pas bien ce qu'il surviendra; il sait seulement qu'il est devenu impuissant et qu'il doit obéir. Si nous divisions Paris, dit-on, en douze municipalités distinctes, incapables de se concerter! les sections seraient ainsi sans danger, — ou même les sections aussi ne pourraient-elles pas être détruites? vous aurez alors tout simplement douze communes paisibles et traitables, sans centre et sans subdivision (2), et le droit sacré d'insurrection tombera dans l'impuissance.

Telles sont les choses qui sont abolies, et s'engloutissent promptement dans le néant; car la presse parle, et la

(1) 24 décembre 1794 (*Moniteur*, n° 97).

(2) Dulaure, t. VIII, p. 454-456.

LA CABARÜS. 381 langue de l’homme également. Les journaux, sérieux ou légers, sur le ton de la philippique ou du burlesque, le renégat Fréron, le renégat Prudhomme, parlent plus haut que jamais, seulement dans un sens opposé. Et les cidevant se montrent en personne, se pavanant presque, comme s’ils sortaient du sommeil de la mort ; ils publient les tourments mortels qu’ils ont éprouvés. Les grenouilles du marais coassent emphatiquement. Vos soixante-treize protestants, sortis avec effort des prisons, reprendront leurs sièges; vos Louvet, Isnard, Lanjuinais, et les naufragés girondins rappelés de leurs granges et des caves de la Suisse occuperont de nouveau leurs places dans la Convention (1), ennemis naturels de la Terreur 1 Le thermidorien Tallien et les ennemis de la Terreur gouvernent dans cette Convention, et au dehors. La montagne comprimée se fait petite, de plus en plus silencieuse. Le modérantisme élève de plus en plus la voix. Ce n’est pas la tempête, avec ses menaces, c’est plutôt le ronflement d’un orgue puissant, et le concert harmonieux et assourdissant de l’opinion publique, sortant des vingt-cinq millions de tuyaux d’une nation, formant tout entière un immense comité de clémence ; comment un corps isolé d’individus pourrait-il y résister? II LA CABARLS. Comment, surtout, la pauvre Convention nationale y résisterait-elle? Dans cette pauvre Convention nationale, (I) Deux Amis, t. XIII, p. 3-39. Digitized by Google

langue de l'homme également. Les journaux, sérieux ou légers, sur le ton de la philippique ou du burlesque, le renégat Fréron, le renégat Prudhomme, parlent plus haut que jamais, seulement dans un sens opposé. Et les *ci-devant* se montrent en personne, se pavanant presque, comme s'ils sortaient du sommeil de la mort; ils publient les tourments mortels qu'ils ont éprouvés. Les grenouilles du marais coassent emphatiquement. Vos soixante-treize protestants, sortis avec effort des prisons, reprendront leurs siéges; vos Louvet, Isnard, Lanjuinais, et les naufragés girondins rappelés de leurs granges et des caves de la Suisse occuperont de nouveau leurs places dans la Convention (1), ennemis naturels de la Terreur!

Le thermidorien Tallien et les ennemis de la Terreur gouvernent dans cette Convention, et au dehors. La montagne comprimée se fait petite, de plus en plus silencieuse. Le modérantisme élève de plus en plus la voix. Ce n'est pas la tempête, avec ses menaces, c'est plutôt le ronflement d'un orgue puissant, et le concert harmonieux et assourdissant de l'opinion publique, sortant des vingt-cinq millions de tuyaux d'une nation, formant tout entière un immense comité de clémence; comment un corps isolé d'individus pourrait-il y résister?

II

LA CABARUS.

Comment, surtout, la pauvre Convention nationale y résisterait-elle? Dans cette pauvre Convention nationale,

(1) *Deux Amis*, t. XIII, p. 3-39.

*82 VENDÉMIAIRE. brisée, affolée par une longue terreur, par tant de bouleversements, d'exécutions, il n'y a pas de pilote, il n'y a pas même de Danton qui puisse vous diriger dans une telle tourmente. Tout ce que peut faire une Convention affolée c est do tournoyer, de louvoyer, d'essayer de se maintenir, et de fuir devant la rafale. Inutile de lutter, de gouverner contre le vent et de lui faire tête 1 Une Convention affolée ne saurait lutter contre le vent, elle sombrerait bientôt. Le vent est si fort et si changeant, il fraîchitde plus en plus, venant du doux sud-ouest ; vos vents du nord-est dévastateurs et vos sauvages ouragans de la Terreur ont été balayés 1 Le sans-culottisme n'est plus tout devient culottisine. ' Regardez seulement la coupe des vêtements ; ce résultat léger et visible est l'expression claire de milliers de choses qui ne sont pas visibles. Dans l'hiver de 1793, les hommes sortaient en bonnets rouges, les municipaux eux-mêmes sortaient en sabots j les citoyennes même avaient été obligées de pétitionner contre une telle coiffure. Mais aujourd'hui, dans cet hiver de 1794, où est le bonnet rouge? mais où sont les neiges d'antan ? Le citoyen riche cherche avec de profondes méditations quel est le plus élégant des costumes ; il se demande s'il ne s habillera pas comme les anciens peuples libres de l'antiquité. La citoyenne plus hardie l'a déjà fait. Regardez-la, cette belle et hardie citoyenne, revêtu du costume des anciennes Grecques, tel que le peintre David a pu le reproduire: avec ses longues tresses enfermées dans un filet brillant à l'antique, avec la tunique aux couleurs éclatantes des femmes grecques; ses petits pieds nus comme ceux des statues antiques, n'ont que des sandales, retenues par de légers rubans — elle brave la gelée ! Digüjzeojw Google

383 LA CABARUS. Il y a une véritable effervescence de luxe. Car vos ci-devant émigrés n'ont pas emporté avec eux leurs hôtels et leurs mobiliers; ils les ont laissés ici, et dans le prompt changement de propriétés, grâce à la monnaie frappée sur la place de la Révolution, aux fournitures des armées, aux ventes des domaines des émigrés, des terres de l'Église, des terres de la couronne, et de plus grâce à la lampe d'Aladin de l'agio, dans un temps de papier-monnaie, ces hôtels ont trouvé de nouveaux occupants. Le vin vieux provenant des bouteilles des ci-devant , coule dans de nouveaux gosiers. Paris s'est nettoyé, éclairé ; les salons, les soupers non fraternels, rayonnent encore avec l'éclat qui leur convient et une couleur très-singulière. La belle Cabarus est revenue do prison ; unie à son sombre Pluton, qu'elle traite, dit-on, trop fièrement, la belle Cabarus donne les plus magnifiques soirées. Autour d'elle s'amasse une nouvelle armée républicaine de citoyennes en sandales, de ci-devant et autres; tous les débris de l'élégance d'autrefois s'y rallient. A sa droite, pour servir cette cause, travaille la belle Joséphine, veuve Boauharnais, quoique sa situation soit précaire ; elles veulent toutes deux adoucir la rudesse de l'austérité républicaine et reciviliser le genre humain. Lui rendre sa civilisation d'autrefois, par les charmes de la lyre d'Orphée, par 1# rhythme d'Euterpe, par les Grâces, par les Ris ! Les députés thermidoriens assistent à ces soirées : le journaliste Fréron, F orateur du peuple. Barras qui a connu d'autres danses que la carmagnole. De rudes généraux de la république y sont aussi, le cou enfoncé dans d'énormes cols de crins, bons contre les coups de sabre ; leur chevelure amassée en un seul nœud, «flotte par derrière, lixée par un peigne». Parmi Digitized by Google

38â VENDÉMIAIRE. ces derniers ne reconaissons-nous pas encore ce petit officier d'artillerie de Toulon, au teint bronzé, revenu des guerres d'Italie 1 II a l'air assez sévère, son aspect est farouche et presque cruel; il a eu aussi ses tourments, sa santé est chétive. Il n'est pas en faveur : c'est un homino qui a été élevé, à tort ou à raison, par les terroristes et Robespierre jeune. Mais est-ce que Barras ne le connaît pas? Barras ne dira-t-il pas un mot en sa faveur? oui, — si cela doit servir à Barras. Aujourd'hui il est un peu abandonné par la fortune cet officier d'artillerie. Il envisage, de son œil sérieux et profond, un avenir désolé. Taciturne, et cependant, si vous l'éveillez, il a des discours étranges, de ses paroles jaillissent des lumières, des éclairs. En somme, c'est un homme dangereux. Être «insociable», oui insociable. Il inspire la terreur et l'horreur à tous fantômes, car il est lui-même du genre réalité ! Il est là sans rien faire ou regardant avec indifférence, restant à l'écart ; — il lance, cependant des coups d'œil, à ce qu'il semble, sur le doux visage de Joséphine Beauharnais ; et, du reste, avec une contenance sévère, les yeux ouverts et les lèvres serrées, il attend ce qui arrivera. Cependant on peut voir que les bals ont, cet hiver, une nouvelle physionomie. Plus de carmagnole, de grossiers « tourbillons de haillons » ainsi que Mercier les appelait, « précurseurs de l'orage et de la destruction » . Non ; mais de doux rhylhmes ioniens, convenables pour la légère sandale et l'antique tunique grecque l Le luxe fleurit dans tout son éclat, car les individus ont de la fortune, une fortune nouvellement acquise, tandis que sous la Terreur vous n'osiez danser qu'en guenilles. Dans ces nombreux bals de toute espèce, que le lecteur impatient remarque seulement ceux qu'on appelle les bals à la victime. Les danDigitized by Codait

L A CA ISA l'il'S. 385 scurs, en costumes recherchés, ont tous le crêpe au bras; pour y être admis, il faut que vous ayez été une victime, que vous ayez perdu un parent sous la terreur. Paix aux morts, dansons h leur mémoire 1 car de toute façon il faut danser. Il est très-remarquable, d'après Mercier, de voir combien de formes variées prend cette grande affaire de la danse. «Les femmes», dit-il, «sont des nymphes, des » sultanes, quelquefois des Minerves, des Junons, voire » même des Dianes. Sans manquer jamais à la cadence » elles tournoient avec légèreté, l'air sérieux, dans un si» lence parfait, tant elles sont absorbées. Ce qui estextra» ordinaire, «continue-t-il,» c'est que les spectateurs sont » pour ainsi dire confondus avec les danseurs, ils forment » un élément ambiant autour des diverses contredanses, » sans les troubler. Il est rare, en effet, qu'une sultane » éprouve le moindre choc. Son joli pied se pose à un » pouce du mien, elle l'en éloigne de nouveau, c'est un » jet de lumière; mais bientôt la mesure la rappelle au » point d'où elle est partie. Comme une brillante comète, » elle parcourt son ellipse, roulant sur elle-même, par un » double effet de gravitation et d'attraction. » En portant ses regards, un peu plus avant dans le temps, le même Mercier aperçoit les merveilleuses en caleçons « couleur de chair», avec des anneaux or; vraies houris dansantes d'un paradis artificiel de Mahomet, beaucoup trop mahométan. Montgaillard, avec son regard mélancolique, remarque une autre chose non moins étrange: que chaque citoyenne à la mode que vous rencontrez est dans une position intéressante. Grand Dieu, toutes? Ce ne sont (1) Mercier, nouveau Paris, t. III, p. 138-153.

 Digilized by Google

seurs, en costumes recherchés, ont tous le crêpe au bras ; pour y être admis, il faut que vous ayez été une *victime*, que vous ayez perdu un parent sous la terreur. Paix aux morts, *dansons* à leur mémoire ! car de toute façon il faut danser.

Il est très-remarquable, d'après Mercier, de voir combien de formes variées prend cette grande affaire de la danse. « Les femmes », dit-il, « sont des nymphes, des » sultanes, quelquefois des Minerves, des Junons, voire » même des Dianes. Sans manquer jamais à la cadence » elles tournoient avec légèreté, l'air sérieux, dans un si- » lence parfait, tant elles sont absorbées. Ce qui est extra- » ordinaire, « continue-t-il, » c'est que les spectateurs sont » pour ainsi dire confondus avec les danseurs, ils forment » un élément ambiant autour des diverses contredanses, » sans les troubler. Il est rare, en effet, qu'une sultane » éprouve le moindre choc. Son joli pied se pose à un » pouce du mien, elle l'en éloigne de nouveau, c'est un » jet de lumière ; mais bientôt la mesure la rappelle au » point d'où elle est partie. Comme une brillante comète, » elle parcourt son ellipse, roulant sur elle-même, par un » double effet de gravitation et d'attraction. »

En portant ses regards, un peu plus avant dans le temps, le même Mercier aperçoit *les merveilleuses* en caleçons « couleur de chair », avec des anneaux or; vraies houris dansantes d'un paradis artificiel de Mahomet, beaucoup trop mahométan. Montgaillard, avec son regard mélancolique, remarque une autre chose non moins étrange : que chaque citoyenne à la mode que vous rencontrez est dans une position intéressante. Grand Dieu, toutes ? Ce ne sont

(1) Mercier, *nouveau Paris*, t. III, p. 138-153.

S86 VENDÉMIAIRE, que des coussins et du coton, ajoute l'aigre observateur ; dans cette époque de dépopulation par la guerre et la guillotine, c'est la mode (1). Voyez aussi, au lieu des farouches tape-dur de Robespierre, quels sont ces nouveaux groupes dans les rues? Des jeunes gens vêtus, non de la carmagnole en peluche noire, mais bien d 'habits carrés superfins ou jaquettes à queue rectangulaire, avec une sorte de collet élégant antiguillotin , « les cheveux ramenés sur les tempes » , puis noués par derrière, flottants, dans le genre militaire; ces jeunes gens s'appellent les muscadins, ils sont de l'espèce des dandys ! Fréron, dans son ardeur, les nomme la jeunesse dorée . Elle est apparue cette jeunesse dorée, comme une espèce de résurrection ; elle porte le crêpe au bras ; beaucoup ont été des victimes. De plus, ils portent des gourdins garnis de plomb, d'un air furieux. Tout tape-dur , ou reste de jacobinisme qu'ils peuvent rencontrer, passera un mauvais moment. Ils ont beaucoup souffert, leurs amis ont été guillotinés; leurs plaisirs, leurs caprices, leurs collets superfins impitoyablement réprimés ; gare maintenant à ces vils bonnets rouges qui ont fait cela ! La belle Cabarus et l'armée des sandales grecques les applaudissent en souriant. Au théâtre Feydeau, la jeune valeur en habit à queue fixe la beauté en sandales grecques, et s'enflamme à ses regards : à bas le jacobinisme! Plus d'hymnes ni de démonstrations jacobines, on ne permet que des démonstrations et. des hymnes thermidoriens; nous renversons le jacobinisme avec nos bâtons plombés. Mais que quiconque examine la nature du dandy, eom(1) Monlgaillard, l, IV, p. 436-iû2. 3
Digitized by Google

que des coussins et du coton, ajoute l'aigre observateur ; dans cette époque de dépopulation par la guerre et la guillotine, c'est la mode (1).

Voyez aussi, au lieu des farouches *tape-dur* de Robespierre, quels sont ces nouveaux groupes dans les rues? Des jeunes gens vêtus, non de la carmagnole en peluche noire, mais bien d'*habits carrés* superfins ou jaquettes à queue rectangulaire, avec une sorte de collet élégant *anti-guillotin*, « les cheveux ramenés sur les tempes », puis noués par derrière, flottants, dans le genre militaire ; ces jeunes gens s'appellent les *muscadins*, ils sont de l'espèce des *dandys !* Fréron, dans son ardeur, les nomme la *jeunesse dorée*. Elle est apparue cette jeunesse dorée, comme une espèce de résurrection ; elle porte le crêpe au bras ; beaucoup ont été des victimes. De plus, ils portent des gourdins garnis de plomb, d'un air furieux. Tout *tape-dur*, ou reste de jacobinisme qu'ils peuvent rencontrer, passera un mauvais moment. Ils ont beaucoup souffert, leurs amis ont été guillotinés ; leurs plaisirs, leurs caprices, leurs collets superfins impitoyablement réprimés ; gare maintenant à ces vils bonnets rouges qui ont fait cela ! La belle Cabarus et l'armée des sandales grecques les applaudissent en souriant. Au théâtre Feydeau, la jeune valeur en habit à queue fixe la beauté en sandales grecques, et s'enflamme à ses regards : à bas le jacobinisme ! Plus d'hymnes ni de démonstrations jacobines, on ne permet que des démonstrations et des hymnes thermidoriens ; nous renversons le jacobinisme avec nos bâtons plombés.

Mais que quiconque examine la nature du dandy, com-

(1) Montgaillard, t. IV, p. 436-442.

387 Ql'IRERON. bien il est pétulant, surtout en masse, pense quel élément était cette jeunesse dorée, dans le droit sacré d'insurrection ! Querelles et batteries; guerre sans trêve ni mesure ! Odieux cstlesans-culottisme, autant que la mort et l'obscurité. Car, en vérité, le dandy n'est-il pas, de sa nature même, élégant, culotté ; n'est-ce pas un animal habillé qui ne vit, ne se meut, n'existe que dans ses habits ? Ainsi on marche valsant, disputant; la belle Gabarus, par scs charmes orphiques, lutte pour civiliser de nouveau l'espèce humaine. Non, sans succès, dit-on. Quel républicain si rigide qu'il soit peut résister aux sandales grecques, se mouvant sur un rhythme ionien, aux orteils ornés de bagues d'or? (1). Peu à peu la politesse la plus incontestable naît, grandit avec rapidité. Et pourtant, do nos jours même, a-t-on retrouvé cette fleur de politesse connue sous les anciens rois, à cette époque où le péché avait perdu toute sa laideur, où triomphait le Rien, où il exerçait un empire, possédait une royauté partout ailleurs inconnus ; ou bien cet esprit de société exquis (2) n'est— il pas perdu sans retour? Quoi qu'il en soit, il faut que le monde lutte et marche. III QUIBERON. Mais, vraiment, ces longues queues de cheveux flottants de la jeunesse dorée , ce costume demi-militaire, ne tra(1) Moiilgaillard, Mercier {ubi supra). (2) De Staël, Considérations , i. III, c. x, etc. Digitized by Google

bien il est pétulant, surtout en masse, pense quel élément était cette jeunesse dorée, dans le droit sacré d'insurrection ! Querelles et batteries ; guerre sans trêve ni mesure ! Odieux est le sans-culottisme, autant que la mort et l'obscurité. Car, en vérité, le dandy n'est-il pas, de sa nature même, élégant, culotté ; n'est-ce pas un animal habillé qui ne vit, ne se meut, n'existe que dans ses habits ?

Ainsi on marche valsant, disputant ; la belle Cabarus, par ses charmes orphiques, lutte pour civiliser de nouveau l'espèce humaine. Non, sans succès, dit-on. Quel républicain si rigide qu'il soit peut résister aux sandales grecques, se mouvant sur un rhythme ionien, aux orteils ornés de bagues d'or? (1). Peu à peu la politesse la plus incontestable naît, grandit avec rapidité. Et pourtant, de nos jours même, a-t-on retrouvé cette fleur de politesse connue sous les anciens rois, à cette époque où le péché avait perdu toute sa laideur, où triomphait le Rien, où il exerçait un empire, possédait une royauté partout ailleurs inconnus ; ou bien cet esprit de société exquis (2) n'est-il pas perdu sans retour? Quoi qu'il en soit, il faut que le monde lutte et marche.

III

QUIBERON.

Mais, vraiment, ces longues queues de cheveux flottants de la *jeunesse dorée*, ce costume demi-militaire, ne tra-

(1) Montgaillard, Mercier (*ubi supra*).

(2) De Staël, *Considérations*, t. III, c. x, etc.

388 VENDÉMIAIRE. ' hissent-ils pas une tendance encore plus importante? La république abhorrant sa guillotine aime son armée. Et avec raison, car, certainement, si se bien battre est une sorte d'honneur, comme c'en est un quand on se bat à propos, et si, pour le vulgaire des humains c'est même la première espèce d'honneur, ici on s'est bien battu, et plus à propos que jamais. Ces enfants de la république se sont levés, furieux jusqu'à la folie, pour la délivrer de l'esclavage et des Cimmériens. Et n'ont-ils pas réussi? A travers les Alpes maritimes, à travers les gorges des Pyrénées, à travers les Pays-Bas, dans le Nord, tout le long de la vallée du Rhin, s'est retirée la coalition cimmérienne, loin de la patrie sacrée. Impétueux comme la flamme, ils ont porté leurs trois couleurs en face de tous leurs ennemis. — Sur les hauteurs escarpées, sur les batteries de canons, elles ont flotté triomphantes. La fureur leur a donné des ailes. Elle a « onze cent mille combattants, sur pied » cette république : dans un certain moment elle en eut, ou supposa qu'elle avait eu, « dixsept cent mille » (1). Comme un cercle d'éclairs, ils l'ont enceinte de tous côtés en lançant des volées de mousqueterie et de ça ira. La coalition cimmérienne recule, frappée d'étonnement et d'une terreur extraordinaire. Tel est le feu qui brûle chez ces républicains gaulois, jetant des flammes ardentes auxquelles ne peut résister aucune coalition 1 Plus d'écussons avec quatre quartiers de noblesse; des ci-devant sergents qui ont gagné le généralat, à la bouche du canon, un Pichegru, un Jourdan, un Hoche, les commandent ; ils ont du pain, ils ont du fer: «Avec du pain et du fer vous pouvez aller en (1) Toulongeon, t. III, cli. VII, v. X, (p. 194). Digitized by Google

hissent-ils pas une tendance encore plus importante? La république abhorrant sa guillotine aime son armée.

Et avec raison, car, certainement, si se bien battre est une sorte d'honneur, comme c'en est un quand on se bat à propos, et si, pour le vulgaire des humains c'est même la première espèce d'honneur, ici on s'est bien battu, et plus à propos que jamais. Ces enfants de la république se sont levés, furieux jusqu'à la folie, pour la délivrer de l'esclavage et des Cimmériens. Et n'ont-ils pas réussi? A travers les Alpes maritimes, à travers les gorges des Pyrénées, à travers les Pays-Bas, dans le Nord, tout le long de la vallée du Rhin, s'est retirée la coalition cimmérienne, loin de la patrie sacrée. Impétueux comme la flamme, ils ont porté leurs trois couleurs en face de tous leurs ennemis. — Sur les hauteurs escarpées, sur les batteries de canons, elles ont flotté triomphantes. La fureur leur a donné des ailes. Elle a « onze cent mille combattants, sur pied » cette république : dans un certain moment elle en eut, ou supposa qu'elle avait eu, « dix-sept cent mille » (1). Comme un cercle d'éclairs, ils l'ont enceinte de tous côtés en lançant des volées de mousqueterie et de ça ira. La coalition cimmérienne recule, frappée d'étonnement et d'une terreur extraordinaire.

Tel est le feu qui brûle chez ces républicains gaulois, jetant des flammes ardentes auxquelles ne peut résister aucune coalition! Plus d'écussons avec quatre quartiers de noblesse; des *ci-devant* sergents qui ont gagné le généralat, à la bouche du canon, un Pichegru, un Jourdan, un Hoche, les commandent ; ils ont du pain, ils ont du fer: « Avec du pain et du fer vous pouvez aller en

(1) Toulongeon, t. III, ch. VII, v. X, (p. 194).

QUIBERON. 389 Chine ! » — Voyez les soldats de Pichegru, pendant cé dur hiver, dans leur dénûmentct dans leur misère, avec « leurs chaussures de cordes de pailles et leurs manteaux de nattes » , comme ils ont envahi la Hollande, semblables à une armée de démons, comme ils franchissent les rivières sur des ponts de glace, comme ils courent de victoire en victoire tout en jetant des cris de joie! Des navires dans le Texel sont pris par des hussards à cheval; York s'est enfui, le statliouder s'est sauvé, bien heureux de s'échapper en Angleterre, et de laisser la Hollande fraterniser (1). Tel est le feu gaulois, disons-nous, qui brûle dans ce peuple, semblable à l'embrasement des herbes, et des broussailles sèches, auquel nul mortel ne peut résister ; — pour le moment. C'est ainsi qu'il brillera et courra consumant tout; et de Cadix à l'Archangel, le furieux sans-culottisme, enrégimenté et discipliné, conduit par quelque « soldat armé de la démocratie » (par exemple, cet officier monosyllabique d'artillerie) posera durement le pied sur le cou de ses ennemis, et ses hourras et leurs cris perçants rempliront l'univers ! — Téméraires rois coalisés, quel incendie vous avez allumé ! Vous-même manquez de feu ; vos soldats sont excités seulement par des sergents instructeurs, par des bavardages d'état-major, et le son du tambour I Cependant, c'est commencé et ça ne finira pas; non, pas avant vingt années. Vingt ans ce feu gaulois, à travers maint changement de couleurs et de formes, brillera sur toute la face de l'Europe, et éblouira et brûlera tout le monde — jusqu'à provoquer tout le monde; jusqu'à allumer une autre sorte de feu, le feu (1) Monlgaillard, t. IV, p. 287-311. 22. Digitized by Google

Chine ! » — Voyez les soldats de Pichegru, pendant ce dur hiver, dans leur dénûment et dans leur misère, avec « leurs chaussures de cordes de pailles et leurs manteaux de nattes », comme ils ont envahi la Hollande, semblables à une armée de démons, comme ils franchissent les rivières sur des ponts de glace, comme ils courent de victoire en victoire tout en jetant des cris de joie ! Des navires dans le Texel sont pris par des hussards à cheval ; York s'est enfui, le stathouder s'est sauvé, bien heureux de s'échapper en Angleterre, et de laisser la Hollande fraterniser (1). Tel est le feu gaulois, disons-nous, qui brûle dans ce peuple, semblable à l'embrasement des herbes, et des broussailles sèches, auquel nul mortel ne peut résister ; — pour le moment.

C'est ainsi qu'il brillera et courra consumant tout ; et de Cadix à l'Archangel, le furieux sans-culottisme, enrégimenté et discipliné, conduit par quelque « soldat armé de la démocratie » (par exemple, cet officier monosyllabique d'artillerie) posera durement le pied sur le cou de ses ennemis, et ses hourras et leurs cris perçants rempliront l'univers ! — Téméraires rois coalisés, quel incendie vous avez allumé ! Vous-même manquez de feu ; vos soldats sont excités seulement par des sergents instructeurs, par des bavardages d'état-major, et le son du tambour ! Cependant, c'est commencé et ça ne finira pas ; non, pas avant vingt années. Vingt ans ce feu gaulois, à travers maint changement de couleurs et de formes, brillera sur toute la face de l'Europe, et éblouira et brûlera tout le monde — jusqu'à provoquer tout le monde ; jusqu'à allumer une autre sorte de feu, le feu

(1) Montgaillard, t. IV, p. 287-311.

'1 390 VENDÉMIAIRE, teutonique, par exemple, qui l'éteindra, pour ainsi dire en un jour I Car il y a un feu comparable à l'embrasement des broussailles ou de l'herbe sèche ; feu subit, flamboyant ; et un autre feu que nous comparons à celui du charbon et môme à celui du coke, difficile à allumer, mais qu'alors, rien au monde ne peut éteindre. Le rapide feu gaulois, nous pouvons le remarquer encore, — et le remarquer, non-seulement dans les Pichegru, mais dans d'innombrables Voltaire, Racine, Laplace, môme; car un homme, qu'il se batte, qu'il chante, qu'il pense, sera toujours le même homme — est admirable pour faire cuire des œufs. Mais le feu de charbon teutonique, ainsi qu'on le voit dans les Luther, les Leibnitz, les Shakespeaie, est préférable pour fondre les métaux. Quelle est heureuse notre Europe d'avoir les deux espèces ! Mais quoi qu'il en soit, la république est évidemment triomphante. Au printemps, la ville de Mayence se voit assiégée de nouveau, et changera encore de maître. Merlin de Thionville, « avec sa barbe hérissée et son regard sauvage », n'a-t-il pas dit, que ce ne serait pas pour la dernière fois qu'on le voyait ? L'électeur de Mayence fait circuler parmi ses frères les souverains cette question fort opportune : ne serait-il pas sage de traiter de la paix? Oui 1 répond plus d'un électeur du fond de son âme. Quant à Pitt, hésite qui voudra, lui, suspendant son habeas corpus , suspendant ses payements, se tient inflexible, — malgré les revers à l'étranger, les obstacles à l'intérieur, les conventions nationales écossaises et les Anglais amis du peuple, qu'il est obligé de juger, de faire pendre et même de voir acquittés avec joie : tant cet homme maigre est inflexible 1 S. M. Espagnole, ainsi Digitized by Google

QUIBERON. 391 que nous l'avons prédit, fait la paix, et aussi S. M. Prussienne; et il y a un traité de Bâle (1). Traité avec les infâmes anarchistes et les régicides ! Hélas ! que faire ? Vous ne pouvez pas pendre cette anarchie, c'est comme si vous vouliez vous pendre vous-même ; il vous faut traiter avec elle. Le général Hoche a également réussi à pacifier la Vendée. Le coquin de Rossignol et ses « colonnes infernales » se sont évanouis ; par sa fermeté, sa justice, sa sagacité et son adresse, le général Hoche a fait cela; dirigeant une « colonne mobile » non infernale; enveloppant le pays, pardonnant à la soumission, abattant la résistance; il soumet les révoltés les uns après les autres. La Rochejacquelin, le dernier des nobles, tombe sur le champ de bataille; Stoflot lui-même entre en pourparlers; Georges Cadoudal est retourné en Bretagne parmi ses chouans; l'effrayante gangrène de la Vendée semble réellement extirpée. Cela a coûté, comme on le constate, en chiffres ronds, la vie de cent mille hommes; joignez-y les noyades, les incendies des colonnes infernales, qui défient l'arithmétique. — Telle est la guerre de la Vendée (2). Quelques mois après, elle éclate de nouveau, mais pour la dernière fois ; — soufflée par Pitt, par notre ci-clevant Puisaye du Calvados et autres. Dans le mois de juillet J 795, des bâtiments anglais manœuvrent dans les parages de Quiberon. ïls y débarqueront de chevaleresques ci-devant, des prisonniers de guerre volontaires — qui ne cherchent qu'à déserter ; des armes à feu, des caisses remplies de vêtements, de proclamations royalistes et (1) 5 avril 1795 (Montgaillard, t. IV, p. 319). (2) Histoire de la guerre de la Vendée par M. le comte de Yauban, Mémoires de Mu,c de La Rochejacquelin, etc.
Digitized by Google

que nous l'avons prédit, fait la paix, et aussi S. M. Prussienne; et il y a un traité de Bâle (1). Traité avec les infâmes anarchistes et les régicides! Hélas! que faire? Vous ne pouvez pas pendre cette anarchie, c'est comme si vous vouliez vous pendre vous-même; il vous faut traiter avec elle.

Le général Hoche a également réussi à pacifier la Vendée. Le coquin de Rossignol et ses « colonnes infernales » se sont évanouis; par sa fermeté, sa justice, sa sagacité et son adresse, le général Hoche a fait cela; dirigeant une « colonne mobile » non infernale; enveloppant le pays, pardonnant à la soumission, abattant la résistance; il soumet les révoltés les uns après les autres. La Rochejacquelin, le dernier des nobles, tombe sur le champ de bataille; Stoflet lui-même entre en pourparlers; Georges Cadoudal est retourné en Bretagne parmi ses chouans; l'effrayante gangrène de la Vendée semble réellement extirpée. Cela a coûté, comme on le constate, en chiffres ronds, la vie de cent mille hommes; joignez-y les noyades, les incendies des colonnes infernales, qui défient l'arithmétique. — Telle est la guerre de la Vendée (2).

Quelques mois après, elle éclate de nouveau, mais pour la dernière fois; — soufflée par Pitt, par notre *ci-devant* Puisaye du Calvados et autres. Dans le mois de juillet 1795, des bâtiments anglais manœuvrent dans les parages de Quiberon. Ils y débarqueront de chevaleresques ci-devant, des prisonniers de guerre volontaires — qui ne cherchent qu'à déserter; des armes à feu, des caisses remplies de vêtements, de proclamations royalistes et

(1) 5 avril 1795 (Montgaillard, t. IV, p. 319).

(2) *Histoire de la guerre de la Vendée* par M. le comte de Vauban, *Mémoires* de Mme de La Rochejacquelin, etc.

392 VENDÉMIAIRE, d’espèces. Les républicains, de leur côté, se mettent promptement sous les armes ; ils font une marche secrète, sur les berges de Quiberon ; vers minuit, le fort Penthièvre est enlevé ; le tonnerre de la guerre se môle au rugissement nocturne de la mer, et le matin éclaira une scène comme il en avait peu vu ; les débarqués sont refoulés de nouveau dans leurs barques ou dans les vagues dévorantes en poussant des cris de détresse et des lamentations ; — en un mot, le ci-devant Puisaye a complètement échoué ici comme dans le Calvados, quand il partit du château de Vernon, sans bottes (1). Gela a encore coûté la vie d’un grand nombre de braves au nombre desquels le monde entier regrette le courageux fils de Sombreuil. Infortunée famille! Le père et le plus jeune des fils sont allés à la guillotine; l’héroïque fille languit, réduite au besoin, et cache ses misères à l’histoire; le fils aîné périt ici, tué par un tribunal militaire, comme émigré ; Hoche lui-même ne peut le sauver. Si toutes les guerres civiles et autres sont des mésintelligences, que doit donc être une bonne intelligence ? ;=» IV LE UON N’EST PAS MORT. La Convention portée par le courant de la fortune à la victoire sur l’étranger, et poussée par le vent violent de l’opinion publique vers la clémence et le luxe, marche (1) Deux Amis, t. XIV, p. 94-106. Puisaye, Mémoires, t. III, p. 7. Digitized by Googte

LE LION N'EST PAS MORT. 393 vite; toute la science du pilote est nécessaire dans une telle rapidité. Il est curieux de voir comme nous tournons et virons, puis sommes obligés de virer encore et de fuir sous le vent. Si, d'un côté, nous admettons de nouveau les soixante-treize protestants, nous consentons, d'un autre côté, à consommer l'apothéose de Marat, à enlever son cadavre de l'église des Cordeliers, et à le transporter au Panthéon des grands hommes, — en jetant dehors Mirabeau pour lui faire place. Peine inutile, tant est violent le souffle de l'opinion publique ! La jeunesse dorée, les cheveux tressés, brise en pièces son buste du théâtre Feydeau, foule les morceaux aux pieds et les jette, avec des vociférations, dans la fosse aux ordures de Montmartre (1). On démolit sa chapelle de la place du Carrousel ; l'égoût de Montmartre recevra jusqu'à sa poussière. Nul dieu n'eut une plus courte divinité. Quelques mois dans ce Panthéon , ce temple de tous les immortels, puis à l'égoût, au grand cloaque de Paris et du monde! « Ses bustes dans un temps s'élevaient à quatre mille ». Entre le temple des immortels et le cloaque de l'univers, comme les pauvres créatures humaines sont ballottées ! De plus une question s'élève : quand la constitution de 93 commencera-t-elle à être en vigueur? De fortes têtes soupçonnent que la constitution de 93 ne sera jamais appliquée. Qu'elles s'occupent donc d'en préparer une meilleure. Et maintenant, où sont les Jacobins? Sans enfants, tout à fait décrépite, ainsi que nous l'avons vu, siégeait la puissante mère ; elle grince, non pas des dents, mais (1) Moniteur du 25 septembre 1794, du à février 1795. Digilized by GoogI

vite; toute la science du pilote est nécessaire dans une telle rapidité.

Il est curieux de voir comme nous tournons et virons, puis sommes obligés de virer encore et de fuir sous le vent. Si, d'un côté, nous admettons de nouveau les soixante-treize protestants, nous consentons, d'un autre côté, à consommer l'apothéose de Marat, à enlever son cadavre de l'église des Cordeliers, et à le transporter au Panthéon des grands hommes, — en jetant dehors Mirabeau pour lui faire place. Peine inutile, tant est violent le souffle de l'opinion publique! La jeunesse dorée, les cheveux tressés, brise en pièces son buste du théâtre Feydeau, foule les morceaux aux pieds et les jette, avec des vociférations, dans la fosse aux ordures de Montmartre (1). On démolit sa chapelle de la place du Carrousel; l'égoût de Montmartre recevra jusqu'à sa poussière. Nul dieu n'eut une plus courte divinité. Quelques mois dans ce Panthéon, ce temple de tous les immortels, puis à l'égoût, au *grand cloaque* de Paris et du monde! « Ses bustes dans un temps s'élevaient à quatre mille ». Entre le temple des immortels et le cloaque de l'univers, comme les pauvres créatures humaines sont ballottées!

De plus une question s'élève : quand la constitution de 93 commencera-t-elle à être en vigueur? De fortes têtes soupçonnent que la constitution de 93 ne sera jamais appliquée. Qu'elles s'occupent donc d'en préparer une meilleure.

Et maintenant, où sont les Jacobins? Sans enfants, tout à fait décrépite, ainsi que nous l'avons vu, siégeait la puissante mère; elle grince, non pas des dents, mais

(1) *Moniteur* du 25 septembre 1794, du 4 février 1795.

 de ses gencives dégarnies, contre une Convention thermidorienne traîtresse, et le torrent des circonstances. Deux fois Billaud, Collot et compagnie furent accusés par Lecointre, Legendre, et la seconde fois on ne déclara pas l'accusation calomnieuse. Billaud dit de la tribune des Jacobins : « Le lion n'est pas mort, il n'est qu'endormi » . On lui demande dans la Convention ce qu'il entend par le réveil du lion? et des contestations, des disputes, s'élèvent dans le Palais-Égalité entre les tape-dur et la jeunesse dorée; des cris de « à bas les Jacobins, les Jacoquins » ! la tribune en plein air rend des sons de bataille, auxquels répondent seulement le silence et des cris étouffés. On parlait dans les comités gouvernementaux de « suspendre » les séances des Jacobins. Ce n'est pas tout. Le jour de la Toussaint, suivant l'ancien style, le 1er novembre de l'an de grâce 17.94, triste date pour le jacobinisme, — une volée de pierres passe à travers nos fenêtres, avec des cris de malédiction. Les Jacobins femelles, les fameuses tricoteuses , prennent la fuite ; elles sont rencontrées aux portes par la jeunesse dorée et « une masse de quatre mille personnes » ; elles sont huées, raillées, bousculées, fouettées ignominieusement, les cotillons retroussés , — et disparaissent au milieu d*attaques de nerfs. Sortez, Jacobins mâles! Les Jacobins mâles sortent mais seulement pour se battre ; de là tumulte et confusion. De sorte que l'autorité armée est obligée d'intervenir, et le lendemain elle intervient encore, et suspend les séances jacobines pour jamais (t). — Ils ont disparu les Jacobins, ils ont sombré dans l'invi(1) Deux Amis , t. XIII, p. 43-49. — Moniteur, séances du 10-12 novembre 1794. Digitized by Google

de ses gencives dégarnies, contre une Convention thermidorienne traîtresse, et le torrent des circonstances. Deux fois Billaud, Collot et compagnie furent accusés par Lecointre, Legendre, et la seconde fois on ne déclara pas l'accusation calomnieuse. Billaud dit de la tribune des Jacobins : « Le lion n'est pas mort, il n'est qu'endormi ». On lui demande dans la Convention ce qu'il entend par le réveil du lion? et des contestations, des disputes, s'élèvent dans le Palais-Égalité entre les *tape-dur* et la jeunesse dorée; des cris de « à bas les Jacobins, les *Jacoquins* » ! la tribune en plein air rend des sons de bataille, auxquels répondent seulement le silence et des cris étouffés. On parlait dans les comités gouvernementaux de « suspendre » les séances des Jacobins. Ce n'est pas tout. Le jour de la Toussaint, suivant l'ancien style, le 1er novembre de l'an de grâce 1794, triste date pour le jacobinisme, — une volée de pierres passe à travers nos fenêtres, avec des cris de malédiction. Les Jacobins femelles, les fameuses *tricoteuses*, prennent la fuite ; elles sont rencontrées aux portes par la jeunesse dorée et « une masse de quatre mille personnes » ; elles sont huées, raillées, bousculées, fouettées ignominieusement, les *cotillons retroussés*, — et disparaissent au milieu d'attaques de nerfs. Sortez, Jacobins mâles! Les Jacobins mâles sortent mais seulement pour se battre ; de là tumulte et confusion. De sorte que l'autorité armée est obligée d'intervenir, et le lendemain elle intervient encore, et suspend les séances jacobines pour jamais (1). — Ils ont disparu les Jacobins, ils ont sombré dans l'invi-

(1) *Deux Amis*, t. XIII, p. 43-49. — Monitenr, séances du 10-12 novembre 1794.

 sible, au milieu d’un orage de rires et de huées. Leur club devient une école normale, la première qu’on ait vue, et puis elle se change en un « marché du 9 thermidor », en marché Saint-Honoré, où l’on fait aujourd’hui un paisible trafic de volailles et de légumes. Ne sommesnous pas, nous, et nos semblables sur cette terre, de l'étoffe dont sont formés les rêves? Le maximum aboli, le commerce devait prendre son libre essor. Hélas! le commerce entravé, bouleversé, comme nous l’avons vu, et aujourd’hui rendu à la liberté, ne peut, pour le présent, prendre aucun essor, il ne peut que languir et se traîner. Il n’y a à proprement parler aucun commerce à présent. Les assignats, depuis longtemps en baisse, émis en quantités innombrables, tombent maintenant avec une rapidité sans pareille : « combien la course ?» demandait quelqu’un à un cocher de fiacre ; «six mille livres », répondit-il, voilà ce que valait de papier-monnaie (1). L’oppression du maximum supprimée, les objets sur lesquels il pesait disparaissent; « deux onces de pain par jour » telle est la portion allouée. Longues, bruyantes et tristes sont les queues aux portes des boulangers ; les fermes sont devenues des boutiques de prêteurs sur gages. On peut s’imaginer, dans ces circonstances, avec quel ressentiment le sans-culottisme murmurait contre « la Cabarus », regardait les ci-devant au retour de la danse, l’éclat de la civilisation de thermidor, les bals en caleçons couleur de chair. On a des tuniques et des san(l) Mercier, t. II, p. 94 (le 1er février 1796, à lu bourse de. Paris, le louis dlor de 20 francs coûte 5000 fr. en assignats. Montgaillard, t. IV, p. 419). Digitized by Google

sible, au milieu d'un orage de rires et de huées. Leur club devient une école normale, la première qu'on ait vue, et puis elle se change en un « marché du 9 thermidor », en marché Saint-Honoré, où l'on fait aujourd'hui un paisible trafic de volailles et de légumes. Ne sommes-nous pas, nous, et nos semblables sur cette terre, de l'étoffe dont sont formés les rêves?

Le maximum aboli, le commerce devait prendre son libre essor. Hélas! le commerce entravé, bouleversé, comme nous l'avons vu, et aujourd'hui rendu à la liberté, ne peut, pour le présent, prendre aucun essor, il ne peut que languir et se traîner. Il n'y a à proprement parler aucun commerce à présent. Les assignats, depuis longtemps en baisse, émis en quantités innombrables, tombent maintenant avec une rapidité sans pareille : « *combien la course?* » demandait quelqu'un à un cocher de fiacre ; « six mille livres », répondit-il, voilà ce que valait de papier-monnaie (1). L'oppression du maximum supprimée, les objets sur lesquels il pesait disparaissent; « deux onces de pain par jour » telle est la portion allouée. Longues, bruyantes et tristes sont les queues aux portes des boulangers; les fermes sont devenues des boutiques de prêteurs sur gages.

On peut s'imaginer, dans ces circonstances, avec quel ressentiment le sans-culottisme murmurait contre « la Cabarus », regardait les ci-devant au retour de la danse, l'éclat de la civilisation de thermidor, les bals en caleçons couleur de chair. On a des tuniques et des san-

(1) Mercier, t. II, p. 94 (le 1er février 1796, *à la bourse de Paris, le louis d'or de* 20 *francs coûte* 5000 *fr. en assignats*. Montgaillard, t. IV, p. 419).

 » dalcs grecques; les armées de muscadins paradent avec leurs bâtons plombés, — et nous nous sommes ici chassés, abhorrés, « ramassant les restes dans les rues » ; nous nous agitons en queues devant la porte des boulanj. gers pour nos deux onces de pain! Le lion jacobin, qui, disent-ils, a des réunions secrètes, « à l'archevêché, en bonnets rouges, et pistolets chargés », ne s’éveillera-t-il ■t pas? Selon les apparences, non. Nos Collot, nos Billaud, Barrère, Vadicr, dans ces derniers jours

LE LION N'EST PAS MORT. 397^ Lepelletier, anciennement des Filles Saint-Thomas , où abondent les banquiers et la jeunesse dorée, volent à la rescousse et balayent ce chaos devant leurs baïonnettes. Paris «est mis en état de siège ». Pichegru, le conquérant de la Hollande, qui se trouve être là, est nommé commandant jusqu'à la fin des troubles. Il les termina, pour ainsi dire, en un jour. Il enlève Billaud, Collot et compagnie, dissipe toute résistance « avec deux coups de canon, encore n'étaient- ils chargés qu'à poudre » , et la terreur de son nom ; et alors il dit avec un laconisme qui devrait être imité : « représentants vos ordres sont exécutés » (1), puis se démet de son commandement. Cette révolte de germinal est donc passée, comme une vaine clameur. Les prisonniers sont en sûreté à Ham, en attendant des bâtiments; environ neuf cents des principaux terroristes de Paris « sont désarmés». Le sansculottisme, balayé par les baïonnettes, s'est enfui avec sa misère au fond des faubourgs Saint-Antoine et SaintMarceaux ; — il y eut un temps où l'huissier Maillard avec ses ménades pouvait changer le cours de la législation, mais ce temps n'est plus. La législation paraît s'être assurée des baïonnettes; la section Lepelletier prend le fusil, non pas pour nous! nous nous retirons dans nos sombres repaires ; notre cri de famine est appelé complot de Pitt; les salons brillent, les caleçons couleur de chair tourbillonnent comme auparavant. C'était donc pour la Cabarus , les muscadins et les banquiers que nous nous combattions? C'était pour des bals en caleçons couleur de chair que nous prenions la féodalité corps à corps et (1) Moniteur, séance du 13 germinal (2 avril) 1795, CARLYLE. lit. — 23 Digilized by Google

398 vendémiaire» que nous agissions en braves, répandant notre sang comme de l'eau? Silence éloquent, médite leur éloge ! y LE LION A SON DERNIER SOUPIR. Le représentant Carrier alla à la guillotine au mois de décembre dernier, protestant qu'il avait agi par ordre. Le tribunal révolutionnaire, après tout ce qu'il a dévoré, n'a plus à présent, ainsi que l'anarchie, qu'à se dévorer lui-même. Dans les premiers jours de mai, les hommes sont témoins d'une chose extraordinaire ; Fouquier-Tinville plaide enfin à la barre pour son propre compte, lui et ses principaux jurés, Leroi dix-août , le juré Vilate, et une fournée de seize; ils se défendent énergiquement, soutenant qu'ils ont agi par ordre ; mais ils plaident en vain. Ainsi les hommes brisent la hache avec laquelle ils ont fait tant de choses horribles ; la hache même est devenue odieuse. Du reste Fouquier mourut avec assez de fermeté : « Où sont tes fournées? » hurlait le peuple. —

 placable du procureur, qui ne voit qu'une chose, l'accusation. Et l'incarnation s'est faite, et elle a eu affaire à son tour au procureur. Disparais donc, avec tes yeux fureteurs, incarnation du procureur, qui au fond n'étais pas autre chose que les autres procureurs, fils trop affamés d'Adam ! Le juré Vilate lutte longtemps pour sa vie et publie en prison un livre ingénieux qui ne nous est pas inconnu ; mais il a beau faire, lui aussi disparaît ; et son livre Des causes secrètes de thermidor , plein de mensonges, avec quelques parcelles de vérité, que l'on ne saurait trouver ailleurs, est tout ce qui reste de lui. Le tribunal révolutionnaire a disparu, mais non la vengeance. Le représentant Lebon, après une longue lutte, est amené devant les cours ordinaires de justice et par elles guillotiné. A Lyon et ailleurs le modérantisme ressuscité, dans sa vengeance, n'attendra pas les lenteurs de la procédure légale ; il éclate dans les prisons, il les incendie, brûle cruellement quelques soixantaines de prisonniers jacobins, ou les « suffoque avec de la fumée de paille » . Là, courent les vindicatives et impitoyables « compagnies de Jésus, compagnies du soleil » massacrant le jacobinisme partout où elles le rencontrent; le lançant dans le Rhône, qui une fois encore porte au loin dans la mer line horrible cargaison (1). Sur ces entrefaites, à Toulon, le jacobinisme se révolte, et semble vouloir pendre les représentants nationaux. — En présence de tant d'actions et de réactions, notre pauvre Convention nationale n'a-t-elle pas bien du mal? C'est comme s'il s'agissait d'apaiser les vents et les eaux, les mers battues par un violent ouragan. Tantôt soulevé par la (1) Moniteur du 17 juin, du 31 août 1795. Deux Amis, t.XIU, p. 121-9, Digitized by Google

placable du procureur, qui ne voit qu'une chose, l'accusation. Et l'incarnation s'est faite, et elle a eu affaire à son tour au procureur. Disparais donc, avec tes yeux fureteurs, incarnation du procureur, qui au fond n'étais pas autre chose que les autres procureurs, fils trop affamés d'Adam! Le juré Vilate lutte longtemps pour sa vie et publie en prison un livre ingénieux qui ne nous est pas inconnu ; mais il a beau faire, lui aussi disparaît ; et son livre *Des causes secrètes de thermidor*, plein de mensonges, avec quelques parcelles de vérité, que l'on ne saurait trouver ailleurs, est tout ce qui reste de lui.

Le tribunal révolutionnaire a disparu, mais non la vengeance. Le représentant Lebon, après une longue lutte, est amené devant les cours ordinaires de justice et par elles guillotiné. A Lyon et ailleurs le modérantisme ressuscité, dans sa vengeance, n'attendra pas les lenteurs de la procédure légale ; il éclate dans les prisons, il les incendie, brûle cruellement quelques soixantaines de prisonniers jacobins, ou les « suffoque avec de la fumée de paille ». Là, courent les vindicatives et impitoyables « compagnies de Jésus, compagnies du soleil » massacrant le jacobinisme partout où elles le rencontrent ; le lançant dans le Rhône, qui une fois encore porte au loin dans la mer une horrible cargaison (1). Sur ces entrefaites, à Toulon, le jacobinisme se révolte, et semble vouloir pendre les représentants nationaux. — En présence de tant d'actions et de réactions, notre pauvre Convention nationale n'a-t-elle pas bien du mal? C'est comme s'il s'agissait d'apaiser les vents et les eaux, les mers battues par un violent ouragan. Tantôt soulevé par la

(1) *Moniteur* du 17 juin, du 31 août 1795. *Deux Amis*, t. XIII, p. 121-9.

AOO VENDÉMIAIRE. vague, tantôt plongé dans les vallées de la mer, notre vaisseau de la République a besoin de tout l'art du pilote. Heureux s'il échappe au naufrage ! Quel est le parlement ayant jamais existé sous la lune, qui ait eu une destinée comme celle de cette Convention nationale de France? Elle s'est réunie pour faire une constitution, et au lieu de cela, elle n'a fait que détruire et renverser; que brûler le catholicisme, l'aristocratisme, qu'adorer la Raison, déterrer le salpêtre ; que soutenir une lutte de Titan contre elle-même et contre tout l'univers. Elle a été décimée par la guillotine ; plus du dixième des membres ont mis leurs têtes sous le couteau ; elle a vu danser devant elle la carmagnole, entendu les strophes patriotiques entonnées au milieu du pillage des églises ; elle a vu les blessés du dix août défiler dans des brouettes, et dans cette nuit infernale, les dames Égalité, en costume tiricolore, boire de la limonade, et le spectre de Sieyès monter en disant, la mort sans phrase . Cette Convention a été chauffée au rouge, puis congelée ; pourpre de rage et pâle de rage, elle a siégé avec des pistolets dans ses poches, a tiré son épée dans son exaltation; tantôt elle criait aux quatre vents par la voix d'un Danton: Éveilletoi, ô France, et frappe les tyrans; tantôt elle tombait sous son Robespierre, dans un mutisme glacial, et répondait à sa voix sépulcrale par un soupir d'angoisse. Assassinée, décimée, poignardée, fusillée, dans les bains, dans les rues, sur les escaliers, elle a été le noyau du chaos. N'a-t-elle pas entendu la cloche de minuit? Elle a délibéré environnée de cent mille hommes en armes, qui avaient leurs canons chargés, leurs fourgons remplis de vivres. Elle a été assourdie par le tocsin, emportée d'assaut par de noirs déluges de sans-culottisme ; elle a entendu ce cri perDigitized by Go

LE LION A SON DERNIER SOUPIR. 401 çantdu « pain et du savon », car, nous le disions plus haut, c'était le noyau du chaos ; elle siégeait au centre du sans-culoltisme et déployait son pavillon sur ce profond abîme, où il n'v a ni sentier, ni limite, ni fond, ni bords. Par sa valeur réelle, par l'intelligence, la fidélité, par la force et l'énergie, peut-être n'a-t-elle pas dépassé de beaucoup la moyenne des parlements ; mais en franchise de desseins, en singularité de position, elle n'a pas de pareille. Encore un plongeon du sans-culottisme, ou deux au plus, et ce vaisseau fatigué de la Convention prendra terre. La révolte du 12 germinal s'est évanouie en une vainc clameur; le sans-culottisme moribond s'est replongé dans l'invisibilité. Il y est resté en gémissant pendant six semaines ; gémissant et aussi faisant des projets. Les Jacobins désarmés, jetés à bas de leur tribune en plein air, ont besoin de s'aider eux-mêmes, de se réunir en sociétés secrètes, sous terre. Voilà pourquoi, le premier jour de prairial, 20 mai 1795, le bruit de la générale se fait de nouveau entendre ; il bat à coups redoublés ran-tan-plan, aux armes ! aux armes ! Le sans-culottisme s'est encore une fois élancé de la tannière où il agonisait, profond, se mouvant avec furie, comme la mer stérile. Saint-Antoine est sur pied : « du pain et la constitution de 93 » résonne encore ; ces mots sont écrits avec de la craie sur le chapeau des hommes. Ils ont leurs piques, leurs fusils, leurs griefs écrits, leurs étendards, leur proclamation imprimée, rédigée d'une manière tout à fait officielle, — considérant ceci, et cela, eux, c'est-à-dire un peuple souverain qui a longtemps souffert est en état d'insurrection ; ils veulent avoir du pain et la constitution de 93. Et ainsi les barrières sont prises et la générale est battue, et les tocsins carillonnent la discorde. Digitized by Google

çant du « *pain* et du *savon* », car, nous le disions plus haut, c'était le noyau du chaos ; elle siégeait au centre du sans-culottisme et déployait son pavillon sur ce profond abîme, où il n'y a ni sentier, ni limite, ni fond, ni bords. Par sa valeur réelle, par l'intelligence, la fidélité, par la force et l'énergie, peut-être n'a-t-elle pas dépassé de beaucoup la moyenne des parlements ; mais en franchise de desseins, en singularité de position, elle n'a pas de pareille. Encore un plongeon du sans-culottisme, ou deux au plus, et ce vaisseau fatigué de la Convention prendra terre.

La révolte du 12 germinal s'est évanouie en une vaine clameur ; le sans-culottisme moribond s'est replongé dans l'invisibilité. Il y est resté en gémissant pendant six semaines ; gémissant et aussi faisant des projets. Les Jacobins désarmés, jetés à bas de leur tribune en plein air, ont besoin de s'aider eux-mêmes, de se réunir en sociétés secrètes, sous terre. Voilà pourquoi, le premier jour de *prairial*, 20 mai 1795, le bruit de la *générale* se fait de nouveau entendre ; il bat à coups redoublés ran-tan-plan, aux armes ! aux armes !

Le sans-culottisme s'est encore une fois élancé de la tannière où il agonisait, profond, se mouvant avec furie, comme la mer stérile. Saint-Antoine est sur pied : « du pain et la constitution de 93 » résonne encore ; ces mots sont écrits avec de la craie sur le chapeau des hommes. Ils ont leurs piques, leurs fusils, leurs griefs écrits, leurs étendards, leur proclamation imprimée, rédigée d'une manière tout à fait officielle, — considérant ceci, et cela, eux, c'est-à-dire un peuple souverain qui a longtemps souffert est en état d'insurrection ; ils veulent avoir du pain et la constitution de 93. Et ainsi les barrières sont prises et la *générale* est battue, et les tocsins carillonnent la discorde.

402 VENDÉMIAIRE. Un noir déluge inonde les Tuileries ; en dépit des sentinelles, le sanctuaire même est envahi ; au milieu de notre ordre du jour pénètre un torrent de femmes échevelées, criant d'une voix lamentable : « du painl du pain ! » Le président se couvre et nous sonnons aussi notre tocsin « du pavillon de l'unité » ; le vaisseau de l'État roule et fait eau, les vagues le balayent ; il va sombrer sous les flots salés de l'océan stérile. Quelle journée 1 Les femmes sont chassées, les hommes emportent d'assaut le palais, encombrent les corridors, tonnent à toutes les portes. Les députés avancent la tête, prient, conjurent; Saint-Antoine crie avec rage: «du pain, la constitution ! » Le bruit s'est répandu que « la Convention assassine les femmes » ; on se bouscule, on s'écrase, cris et fureur ! Les portes de chêne sont devenues des tambours de chêne et résonnent sous la hache de Saint-Anr toine; le plâtre craque, le bois se brise avec fracas; la porte saute; — dans la salle se précipite Saint-Antoine avec sa frénésie, ses clameurs, ses drapeaux en haillons, sa proclamation imprimée, au son du tambour; scène étonnante pour l'œil et l'oreille. Les gendarmes, les sectionnâmes loyaux chargent par l'autre porte ; ils sont repoussés; on fait feu ; Saint-Antoine ne peut être expulsé, Les députés suppliants supplient en vain; respect au président, n'approchez pas du président 1 Le député Féraud, étendant les mains, découvrant sa poitrine couverte de cicatrices reçues dans la guerre d'Espa-* gne, conjure vainement, menace et résiste inutilement. Député rebelle envers le souverain, si tu as combattu, n'avons-nous pas aussi combattu? nous n'avons ni pain, ni constitution! On serre le pauvre Féraud, on le renverse, on le foule aux pieds, la fureur s'irrite au specDigitized by Google

 tacle de ses propres exploits ; on le traîne dans le corri dor, mort ou à peu près ; sa tête est tranchée et mise au haut d'une pique. Fallait-il donc que la malheureuse Convention vît ces nouvelles horreurs? La tête de Féraud, toute dégouttante de sang, s'avance au bout d'une pique. Telle est le jeu qui a commencé, Paris et le monde en attendent la fin ; quelle sera-t-elle? Et ainsi roule librement le flot dans tous les corridors; au dedans et au dehors, aussi loin que le regard peut s'étendre, on ne voit qu'un Bedlam déchaîné et le grand abîme débordé ! Le président Boissy-d'Anglas siège, ferme comme un roc ; le reste de la Convention est refoulé jusqu'aux « banquettes supérieures » . Les sectionnaires et les gendarmes encore en rang forment pour eux une sorte de rempart. Et l'insurrection furieuse frappe ses tambours, lit sa liste de doléances, veut faire décréter ceci, veut obtenir cela. Le président Boissy reste assis et couvert sans bouger, comme un rocher battu par les vagues. On le menace, on le couche en joue ; il ne cède pas; on lui présente la tête sanglante de Féraud; d'un air grave et sévère, il la salue et ne cède pas. La liste des doléances ne peut pas être lue à cause du tumulte et les tambours battent, les gosiers hurlent, et l'insurrection semblable à la musique des sphères ne peut s'entendre à cause du bruit môme: Décrétez-nousceci, décrétez-nous cela. Nous distinguons un homme qui crie à tout moment pendant une heure : a Je demande F arrestation des coquins et des lâches ». C'était réellement une pétition des plus concises qu'on eût jamais présentées; en vérité jusqu'à présent elle renferme tout ce que vous pouvez raisonnablement demander à la constitution de l'an I, aux bourgs pourris, aux urnes du scrutin, à toute autre Digitized by Google

tacle de ses propres exploits ; on le traîne dans le corridor, mort ou à peu près ; sa tête est tranchée et mise au haut d'une pique. Fallait-il donc que la malheureuse Convention vît ces nouvelles horreurs? La tête de Féraud, toute dégouttante de sang, s'avance au bout d'une pique. Telle est le jeu qui a commencé, Paris et le monde en attendent la fin ; quelle sera-t-elle?

Et ainsi roule librement le flot dans tous les corridors ; au dedans et au dehors, aussi loin que le regard peut s'étendre, on ne voit qu'un Bedlam déchaîné et le grand abîme débordé ! Le président Boissy-d'Anglas siége, ferme comme un roc ; le reste de la Convention est refoulé jusqu'aux « banquettes supérieures ». Les sectionnaires et les gendarmes encore en rang forment pour eux une sorte de rempart. Et l'insurrection furieuse frappe ses tambours, lit sa liste de doléances, veut faire décréter ceci, veut obtenir cela. Le président Boissy reste assis et couvert sans bouger, comme un rocher battu par les vagues. On le menace, on le couche en joue ; il ne cède pas ; on lui présente la tête sanglante de Féraud ; d'un air grave et sévère, il la salue et ne cède pas.

La liste des doléances ne peut pas être lue à cause du tumulte et les tambours battent, les gosiers hurlent, et l'insurrection semblable à la musique des sphères ne peut s'entendre à cause du bruit même : Décrétez-nous ceci, décrétez-nous cela. Nous distinguons un homme qui crie à tout moment pendant une heure : « *Je demande l'arrestation des coquins et des lâches* ». C'était réellement une pétition des plus concises qu'on eût jamais présentées ; en vérité jusqu'à présent elle renferme tout ce que vous pouvez raisonnablement demander à la constitution de l'an I, aux bourgs pourris, aux urnes du scrutin, à toute autre

404 VENDÉMIAIRE. arche d'alliance politique miraculeuse que vous pourrez inventer jusqu'à la fin du monde 1 Moi aussi, je demande l'arrestation des coquins et des lâches , et rien de plus. — La représentation nationale, inondée par le sombre sans-culottisme, s'écoule au dehors pour trouver de l'aide quelque part, de la sécurité quelque part, ici il n'y a point de secours possible. Vers les quatre heures de l'après-midi, il ne s'y trouve plus guère que soixante-six membres; des amis, ou même des chefs secrets, un reste de la cime de la montagne réduit au silence par l'esclavage thermidorien. Le temps est venu pour eux; maintenant ou jamais qu'ils descendent et parlent 1 ils descendent ces soixante-six, invités par le sans-culottisme : Romme du nouveau calendrier, Ruhl du vase sacré, Goujon, Duquesnoy, Soubrany et le reste. Le sans-culottisme joyeux fait cercle devant eux ; Romme prend le fauteuil du président ; ils commencent à prendre des résolutions et à rendre des décrets. Bien vite surgissent décrets sur décrets, ils se suivent et se répondent comme la strophe et l'antistrophe. — Ce qui rendra le pain moins cher, ce qui éveillera le lion qui dort. Et à chaque décret nouveau, le sans-culottisme s'écrie : « décrété, décrété ! » et les tambours battent. On va vite ; le travail de plusieurs mois en quelques heures, — quand on voit entrer une figure, qu'à la lueur de la lampe nous reconnaissons pour celle de Legendre ; elle parle ; on la siffle 1 Et alors voyez, la section Lcpclletier ou une autre section de muscadins entre: voici la jeunesse dorée, la baïonnette en avant, la mine résolue, toute prête à frapper. Ils avancent, avancent toujours, les baïonnettes brillant à la lueur des lampes : que peut-on faire, quand on est fatigué par une longue émeute, épuisé, Digitized by Google

 affamé? que faire? sinon reculer, s'échapper et crier : sauve qui peut! Les fenêtres sont enfoncées pour offrir aux sansculottes une fuite plus facile. Les sections des banquiers et la jeunesse dorée les balayent avec des balais d'acier, jusqu'aux profondeurs de Saint-Antoine. Triomphe encore une fois ! Les décrets de ces soixante-six sont non-seulement cassés, ils sont de plus déclarés nuis et comme n'ayant jamais existé. Romme, Ruhl, Goujon et les chefs, treize en tout, sont mis en accusation. La session permanente prend fin à trois heures du matin (1). Le sans-culottisme, encore une fois culbuté, est à l'agonie ; il va rendre son dernier soupir. Tel fut le 1" prairial (20 mai 1795) . Les 2 et 3 prairial, pendant lesquels le sans-culottisme se tordit encore, sonna le tocsin, s'assembla en armes, ne servirent de rien au sans-culottisme. Nous avons beau, avec nos Romme et Ruhl accusés, mais non arrêtés encore, composer une nouvelle « et véritable Convention nationale » dans l'est, avec nos propres partisans, et mettre les autres hors la loi ! Nous avons beau prendre les armes et marcher 1 La force armée et les sections des muscadins au nombre de trente mille hommes à peu près environnent cette vieille et fausse Convention. Nous ne pouvons que nous quereller les uns les autres, crier « muscadins », en réponse à « buveurs de sangn. L'assassin de Féraud est pris la main encore couverte de sang, et condamné, et sur le point d'être guillotiné sur la place de Grève, est délivré et ramené dans Saint-Antoine, — mais en vain. La Convention et la jeunesse dorée arrivent, suivant le décret, pour le chercher, et même désarmer Saint-Antoine 1 On le désarme, en fai(1) Deux Amis, t. XIII, p. 129-46.

Digitized by Google

iO<5 VENDÉMIAIRE. sant rouler les canons, en sautant sur les pièces de l'ennemi, par l'audace militaire, et la terreur de la loi. SaintAntoine rend les armes; Santerre même le conseille, inquiet qu'il est pour sa vie et sa brasserie. L'assassin de Féraud se précipite du haut d'un toit, et tout est perdu (1) . Voyant ce qu'il en est, le vieux Ruhl tire un coup de pistolet dans sa vieille et blanche tète, et se brise le crâne comme il avait brisé à Reims la sainte ampoule. Romme, Goujon et les autres sont en rang devant le tribunal militaire promptement formé. En entendant la sentence, Goujon tire un couteau et se le plonge dans la poitrine; il le passe à Romme, son voisin, et tombe mort; Romme en fait autant et un autre est sur le point de le faire. Le trépas à la romaine se propage comme un courant électrique, avant, que vos gardes puissent intervenir. La guillotine eut le reste. Ils furent les ultimi Romanorum. Alors on ordonne que Billaud, Collot et compagnie soient jugés, mais ils sont déjà loin ; ils ont fait voile pour Sinamarri et la brûlante fange de Surinam. Billaud s'y entourera de perroquets apprivoisés, Collot y prendra la fièvre jaune, y boira une bouteille entière d'eau-de-vie et se brûlera des intestins (2) ; le sans-culottisme a cessé de râler. Le lion endormi est mort, et maintenant, ainsi nous le voyons, tout sabot peut le frapper. (1) Toulongeon, p. 297. — Moniteur, n° 2M-5-6. (2) Dictionnaire des hommes marquants, Billaud, Collot. Digitized by G<

Ainsi meurt le sans-culottisme, le corps du sans-culottisme, ou du moins il se métamorphose ; sa danse pythienne en haillons, la carmagnole, a fait place à la danse pyrrhique, aux danses de la Cabarus. Le sans-culottisme est mort, éteint par de nouveaux ismes , qui étaient sa lignée naturelle; il est enterré par eux avec une explosion de joie si assourdissante, et au milieu d'un tel charivari funèbre, que ce ne sera qu'après un demi-siècle qu'on commencera à comprendre pourquoi il a existé. Et pourtant il avait sa signification ; le sans-culottisme a vraiment existé, nouveau-né du Temps; il existe même encore; il n'est que changé. Son âme vit toujours, elle agit toujours au large et au loin ; quittant sa figure monstrueuse, elle en a pris une moins informe, comme c'est la coutume du Temps avec ses nouveau-nés. Un jour, arrivée à une forme parfaite, elle s'emparera de l'univers entier ! car l'homme sage peut aujourd'hui et partout voir qu'on doit compter sur son courage et non sur les ornements de son courage. Celui qui, à cette époque de notre Europe, compte sur les ornements, les formules, les culottismes, quels qu'ils soient, compte sur de vieux oripeaux et ne subsistera pas. Mais, quant au corps du sans-culottisme, il est mort et enterré, — et espérons-le, il ne sera pas nécessaire qu'il reparaisse sous sa première forme amorphe, avant mille autres années. Ce fut la plus terrible chose que le temps ait jamais proDigilized by Google

 duite, une des plus effrayantes. Cette Convention, devenue antijacobine, publia, en vue de se justifier et de se fortifier, les listes des crimes de la Terreur, des listes des personnes guillotinées. Ces listes , s'écrie le morose abbé Montgaillard, n'étaient point exactes. Elles contiennent les noms de combien de personnes, pense le lecteur? — Deux mille en tout, à peu de chose près. Il y en eut plus de quatre mille, s'écrie Montgaillard ; il n'y en eut pas moins de guillotinées, fusillées, noyées, livrées à une mort affreuse, et neuf cents étaient des femmes (1). C'est un nombre épouvantable d 'existences humaines, M . l'abbé. — Détruisez-en dix fois autant, mais suivant les règles, sur le champ de bataille, et vous aurez une glorieuse victoire avec un Te Dewn. C'est à peu près la deux centième partie des pertes éprouvées pendant toute la guerre de Sept ans. Dans cette guerre de Sept ans, Frédéric le Grand n'arracha-t-il pas la Silésie des mains de Thérèse la Grande, et une Pompadour blessée par des épigrammes ne prouva-t-elle pas qu'elle n'était pas une Agnès Sorel I La tête de l'homme est une étrange coquille qui sonne le creux, M. l'abbé; et l'arithmétique ne lui sert pas à grand'chose. Mais que dirions-nous si l'histoire, quelque part sur cette planète, entendait parler d'une nation où un homme sur trois a tout au plus, pendant trente semaines, chaque année, le tiers de la portion de pommes de terre suffisante pour le nourrir (2)? L'histoire, dans ce cas-là, se sent obligée d'avouer que la famine est la famine, que la famine, se propageant de siècle en siècle, donne terrible(1) Montgaillard, t. IV, p. 241. (2) Rapport de la commission irlandaise de la loi des pauvres, 1836,

LES HARENGS GRILLÉS. A09 ment à penser; l'histoire se hasarde à dire que le sansculotte français de 93, qui, sorti d'une longue léthargie mortelle, se précipitait tout d'un coup vers les frontières, et mourait en combattant pour un espoir immortel et une foi d'affranchissement pour lui et pour les siens, n'était pas le plus malheureux des mortels 1 Le sans-pomme-deterre irlandais n'avait donc ni sens, ni âme! Dans sa froide obscurité, il était cruel pour lui de mourir de faim, cruel de voir ses enfants affamés. Il était cruel pour lui d'être mendiant, menteur et fourbe. Et si cette sombre bise irlandaise, ce souffle glacial du besoin, qui soufflait sur lui de génération en génération, l'avait gelé jusqu'à l'engourdir, jusqu'à le rendre insensible et stupide, était-ce là, pour une créature pourvue d'une âme, un allégement à ses maux ; ou n'était-ce pas plutôt de tous les maux le plus cruel? De telles choses existaient ; de telles choses existent ; et elles se perpétuent silencieusement, tranquillement ; et les sans-culottismes les suivent. Quand l'histoire, portant ses regards en arrière, les jette sur la France d'autrefois, sur l'époque de Turgot, par exemple, qu'elle y voit le servage muet s'approcher en tremblant du palais de son roi, étaler ses millions de visages livides, de corps hideux, épuisés et couverts de haillons, présenter, sous ces hiéroglyphes sinistres, ses suppliques et ses doléances, et n'obtenir, pour toute réponse, que de nouveaux gibets de quarante pieds de haut ; l'iiistoire, alors, avoue avec douleur qu'on ne peut citer une période où les 25 millions de Français aient en général moins souffert que pendant cette période appelée le règne de la Terreur! Mais ce ne furent pas les millions de muets qui souffrirent, ce furent les milliers de parleurs, ce furent des centaines et des unités, qui

Digitized by Google

ment à penser; l'histoire se hasarde à dire que le sans-culotte français de 93, qui, sorti d'une longue léthargie mortelle, se précipitait tout d'un coup vers les frontières, et mourait en combattant pour un espoir immortel et une foi d'affranchissement pour lui et pour les siens, n'était pas le plus malheureux des mortels! Le sans-pomme-de-terre irlandais n'avait donc ni sens, ni âme! Dans sa froide obscurité, il était cruel pour lui de mourir de faim, cruel de voir ses enfants affamés. Il était cruel pour lui d'être mendiant, menteur et fourbe. Et si cette sombre bise irlandaise, ce souffle glacial du besoin, qui soufflait sur lui de génération en génération, l'avait gelé jusqu'à l'engourdir, jusqu'à le rendre insensible et stupide, était-ce là, pour une créature pourvue d'une âme, un allégement à ses maux; ou n'était-ce pas plutôt de tous les maux le plus cruel?

De telles choses existaient; de telles choses existent; et elles se perpétuent silencieusement, tranquillement; et les sans-culottismes les suivent. Quand l'histoire, portant ses regards en arrière, les jette sur la France d'autrefois, sur l'époque de Turgot, par exemple, qu'elle y voit le servage muet s'approcher en tremblant du palais de son roi, étaler ses millions de visages livides, de corps hideux, épuisés et couverts de haillons, présenter, sous ces hiéroglyphes sinistres, ses suppliques et ses doléances, et n'obtenir, pour toute réponse, que de nouveaux gibets de quarante pieds de haut; l'histoire, alors, avoue avec douleur qu'on ne peut citer une période où les 25 millions de Français aient en général *moins* souffert que pendant cette période appelée le règne de la Terreur! Mais ce ne furent pas les millions de muets qui souffrirent, ce furent les milliers de parleurs, ce furent des centaines et des unités, qui

410 VENDÉMIAIRE, criaient et publiaient, et faisaient retentir le monde de leurs plaintes autant qu'ils le pouvaient et le devaient; c'est là la grande singularité de cette époque. Les plus effrayantes productions du temps ne sont jamais celles qui parlent haut, car celles-là meurent vite; ce sont celles qui, silencieuses, peuvent se perpétuer de siècle en siècle! L'anarchie, odieuse comme la mort, est abhorrée par toute l'espèce humaine, aussi doit-elle périr promptement. Que tous les mortels sachent donc quels abîmes et quelles hauteurs sont toujours révélées chez l'homme ; et, avec crainte et étonnement, avec une juste sympathie ou une juste antipathie, avec un regard serein et un cœur ouvert, qu'ils contemplent cela, se l'approprient et en tirent d'innombrables conséquences. Cette conséquence-ci, par exemple, avant toutes, que « si les dieux » de ce bas-monde siègent sur leurs trônes brillants avec » l'indolence des dieux d'Épicure, tandis que le chaos vi» vant de l'ignorance et de la faim se vautre à leurs pieds » sans obtenir un regard, et que des parasites mielleux » prêchent la paix, la paix, quand il n'y a pas de paix », alors le sombre chaos se lèvera; — il s'est levé, et ô ciel ! n'a-t-il pas tanné leurs peaux pour s'en faire des culottes ! Afin qu'il n'y ait point de second sans-culottisme sur notre terre avant un millier d'années, sachons bien ce que fut le premier, et que riches et pauvres parmi nous agissent et vivent autrement. — Mais revenons à notre histoire. Les sections des muscadins sont ivres de joie ; chez la Cabarus les danses tournoient. Ce problème insoluble, la République sans ra?iarchie, ne l'avons-nous pas résolu? — La loi de fraternité ou la mort est anéantie; le chimérique obtienne qui a besoin est devenu le pratique con

LES HARENGS GRILLÉS. 411 serve qui a . A la République anarchique des pauvretés a succédé la République des richesses qui durera ce qu'elle pourra. Sur le pont au Change, sur la place de Grève, sous de longs hangars, Mercier, dans ces soirées d'été, a vu des ouvriers prenant leurs repas. La quantité de pain allouée chaque jour est tombée à une once et demie. « Les plats » contiennent chacun trois harengs grillés, assaisonnés d d'oignons pelés et arrosés d'un peu de vinaigre; à ceci)) ajoutez une portion de prunes cuites et des lentilles na)> géant dans une sauce claire. À ces tables frugales, le y> gril du cuisinier siffle tout près, et le pot bout sur un » feu entre deux pierres. Je les ai vus réunis par cen» taines, consommant sans pain leur maigre repas bien » insuffisant pour des appétits si vigoureux et des esto» macs si profonds (1)» . L'eau de la Seine qui, tout près de là, coule inépuisable, suppléera ce qui manque. O homme de travail, ta lutte et ton audace pendant ces six longues années d'insurrection et de tourments ne t'ont donc servi à rien ? Tu avales ton hareng et ton eau dans la lumière de ces soirs dorés et bénis ! O pourquoi la terre était-elle si belle, empourprée par l'aurore et le crépuscule, si l'homme en devait faire pour l'homme une vallée de privations et de larmes, pas même de douces larmes ? Destructions de Bastilles, déconfitures de Brunswicks, défis jetés aux principautés et aux puissances, au monde et à l'enfer, tout ce que tu as osé et supporté, — c'était pour cette république dansante des salons de la Cabarus ! Patience, prends patience, ce n'est pas encore la fin. (1) Nouveau Paris , t. IV, p. 118.

412 VENDÉMIAIRE. VII LA MITRAILLE. Au fait, rien ne pouvait être plus naturel, ni même plus inévitable dans cet état transitoire et post-sans-culottique. Après ce naufrage d'une république des pauvretés, qui s'est terminée par le règne de la Terreur, les débris confus s'arrangent comme ils peuvent. L'évangile de JeanJacques et beaucoup d'autres évangiles, devenant incroyables, qu'y avait-il à faire alors, si ce n'était de revenir au vieil évangile de Mammon? Le Contrat social est vrai ou non; la fraternité est la fraternité ou la mort; mais l'argent aura toujours la valeur de l'argent. Dans le naufrage des croyances humaines, cela reste indubitable que le plaisir est agréable. L'aristocratie du parchemin féodal a passé emportée par le torrent, et maintenant, tout naturellement, nous arrivons à l'aristocratie des écus. C'est le cours que suivent toutes les sociétés européennes dans ce temps-ci. C'est une sorte d'aristocratie encore plus basse, infiniment plus basse, la plus basse qu'on ait jamais connue. Cependant elle a cet avantage, que, comme l'anarchie, elle ne peut durer. As-tu remarqué combien la Pensée est plus forte que tous les canons du monde, et comment, que ce soit cinquante ans ou deux mille ans après la mort du martyr, elle inscrit ou biffe les actes du parlement, remue les montagnes, pétrit le monde comme de l'argile molle? Or, le commencement de toute pensée digne de ce nom est l'Amour, et il n'y eut jamais de tête sage sans un

LA MITRAILLE. Ai3 cœur généreux. Le ciel ne se lasse pas dans sa bonté; il envoie des cœurs généreux à chaque génération. Et maintenant, quel noble cœur peut supposer ou être assez aveugle pour croire que la fidélité aux écus est une noble fidélité? Mammon, s'écrie le noble cœur de tous les temps et de tous les pays, est le plus bas de tous les dieux connus, et même de tous les démons connus. En lui , quelle grandeur y a-t-il qui puisse vous le faire adorer? Point de gloire apparente, pas même de terreur; rien que l'odieux associé à la bassesse î — Les cœurs généreux, voyant d'un côté la misère sans bornes, sombre au dedans et au dehors, mouillant de larmes son once et demie de pain, et d'un autre côté, les bals en caleçons couleur de chair, et de pareilles pompes frivoles ou odieuses, ne peuvent que s'écrier : C'est trop, ô divin Mammon, c'est un peu trop! — Or, quand une fois leur voix se fait entendre, elle prononce le fiat et \epereat pour toutes les choses d'ici-bas. Cependant nous détesterons l'anarchie comme la mort, car elle est la mort; et ce qui est pire que l'anarchie sera encore détesté davantage. Certes, la paix seule est féconde. L'anarchie est la destruction, c'est un incendie qui brûle le faux et l'intolérable, mais qui laisse le vide après lui. Sachez également ceci, que d'un monde de fous, on ne peut tirer que folie. Organisez-la, construisez-lui une constitution, passez-la à travers les urnes du scrutin, comme vous voudrez, elle est et restera folie; — proie nouvelle de nouveaux charlatans et réceptacle de malpropretés, dont la fin ne vaut guère mieux que le commencement. Qui peut tirer une chose sage d'hommes insensés? Personne. Ainsi le vide et la destruction générale étant arrivés pour cette France, que peut faire de plus l'anarchie? Que l'ordre se fasse, quand ce serait par le sabre du Digilized by Google

cœur généreux. Le ciel ne se lasse pas dans sa bonté; il envoie des cœurs généreux à chaque génération. Et maintenant, quel noble cœur peut supposer ou être assez aveugle pour croire que la fidélité aux écus est une noble fidélité? Mammon, s'écrie le noble cœur de tous les temps et de tous les pays, est le plus bas de tous les dieux connus, et même de tous les démons connus. En lui, quelle grandeur y a-t-il qui puisse vous le faire adorer? Point de gloire apparente, pas même de terreur; rien que l'odieux associé à la bassesse! — Les cœurs généreux, voyant d'un côté la misère sans bornes, sombre au dedans et au dehors, mouillant de larmes son once et demie de pain, et d'un autre côté, les bals en caleçons couleur de chair, et de pareilles pompes frivoles ou odieuses, ne peuvent que s'écrier : C'est trop, ô divin Mammon, c'est un peu trop! — Or, quand une fois leur voix se fait entendre, elle prononce le *fiat* et le *pereat* pour toutes les choses d'ici-bas.

Cependant nous détesterons l'anarchie comme la mort, car elle est la mort; et ce qui est pire que l'anarchie sera encore détesté *davantage*. Certes, la paix seule est féconde. L'anarchie est la destruction, c'est un incendie qui brûle le faux et l'intolérable, mais qui laisse le vide après lui. Sachez également ceci, que d'un monde de fous, on ne peut tirer que folie. Organisez-la, construisez-lui une constitution, passez-la à travers les urnes du scrutin, comme vous voudrez, elle est et restera folie; — proie nouvelle de nouveaux charlatans et réceptacle de malpropretés, dont la fin ne vaut guère mieux que le commencement. Qui peut tirer une chose sage d'hommes insensés? Personne. Ainsi le vide et la destruction générale étant arrivés pour cette France, que peut faire de plus l'anarchie? Que l'ordre se fasse, quand ce serait par le sabre du

 soldat, que la paix se fasse et que la générosité du ciel ne soit pas gaspillée, que ce que dans sa sagesse il nous envoie porte des fruits dans la saison! — Il reste à voir comment les dompteurs du sans-culottisme furent euxmômes domptés, et le droit sacré d'insurrection emporté par la poudre ; ainsi finira cette extraordinaire histoire pleine d'événements appelée Dévolution française. La Convention ainsi emportée pendant trois années par un vent violent, par un violent courant, tantôt avec, tantôt sans pilote, est lasse de sa propre existence; elle voit tous les hommes fatigués d'elle, et souhaite ardemment sa fin. Jusqu'au dernier moment elle se débat avec des contradictions; maintenant elle se hôte de faire une constitution, et elle ne connaît pas encore la paix. Sieyès, disonsnous, est en train de faire la constitution une fois de plus ; il l'a presque faite. Instruit par l'expérience, le grand architecte retranche beaucoup, ajoute beaucoup : distinction de citoyens actifs et passifs ; c'est-à-dire l'argent faisant les électeurs; deux chambres, « un conseil des anciens » et « un conseil des cinq cents » : voilà la conclusion où nous sommes arrivés 1 Dans un môme esprit, évitant cette fatale abnégation personnelle de nos anciens constituants, nous arrêtons non-seulement que les membres de la Convention actuelle sont rééligibles, mais encore que les deux tiers seront réélus. Les citoyens actifs électeurs ne seront libres que de choisir un tiers de leur assemblée nationale. Cette clause de la réélection des deux tiers, nous l'ajoutons à notre constitution; nous soumettons notre constitution à l'approbation des municipalités de France, et leur disons : Acceptez les deux ou rejetez les deux. Quelque répugnance que leur inspire cette addition, les municipalités, à une majorité considéDigitized by Google

 rable, acceptent et ratifient. Avec un directoire de cinq membres, avec deux bonnes chambres dont les deux tiers sont nommés par nous-mêmes, on espère que cette constitution sera définitive. Elle marchera , car ses jambes, les deux tiers réélus, sont déjà prêtes, en état de marcher. Sieyès regarde son édifice sur le papier avec un juste orgueil. Mais à présent voyez comme les sections rebelles, la section Lepelletier en tête', regimbent et se cabrent I N'cst-ce pas une infraction manifeste aux franchises électorales, aux droits de l'homme, à la souveraineté du peuple, cette clause des deux tiers à réélire? Tyrans insatiables, vous voulez vous éterniser! — La vérité est que leur victoire sur Saint- Antoine, et le long usage du droit d'insurrection ont gâté ces hommes. Considérez aussi que jusqu'ici chacun pouvait espérer ce qu'il désirait, mais maintenant il n'y a plus d'espoir à avoir, il faut jouir et jouir de ceci. Chez des hommes gâtés par l'insurrection, quels ferments confus s'agitent une fois que les langues commencent à se déchaîner! Les journalistes déclament; vos Lacretelle, vos Laharpe, vos orateurs, déblatèrent. Il y a, dans cette explosion, du royalisme et du jacobinisme. Sur les frontières de l'ouest, sous le plus profond secret, Pichegru, sans oser se fier à son armée, traite avec Condé. Dans ces sections vocifèrent des loups couverts de peaux de brebis, des émigrés, des royalistes (1). Chacun, comme nous le disons, avait espéré que l'élection donnerait quelque avantage à son propre parti; et maintenant il n'y a plus d'élection, ou seulement élection du tiers. Le noir (1) Napoléon, Las Cases {Choix des rapports, t. XVII, p. 398-411.)

 s’unit au blanc contre la clause des deux tiers; tous les agitateurs de France qui voient par là tout leur commerce proche de sa fin. La section Lepelletier, après un assez bon nombre d’adresses, trouve qu’une telle clause est une infraction manifeste; quant à elle, elle le déclare simplement, elle ne s’y conformera pas, et engage toutes les autres sections libres à se joindre à son opposition « à former un comité central » pour résister à l’oppression (1). Presque toutes les sections se joignent à elle, fortes de leurs quarante mille hommes prêts à combattre. Aussi la Convention doit-elle se tenir sur ses gardes. La section Lepelletier, ce 12 vendémiaire (h octobre 1795), siège en contravention ouverte dans son couvent des Filles-Saint-Thomas, rue Vivienne, les fusils armés. La Convention a environ cinq mille hommes de troupes régulières à sa disposition, des généraux en quantité, et quinze cents ultra-jacobins persécutés, de nuances diverses, qu’elle a, dans cette crise, réunis et armés à la bâte, sous le titre de « patriotes de 89 ». Forte de l’appui de la loi, elle envoie son général Menou, pour désarmer la section Lepelletier. Le général Menou marche, par conséquent, fait les sommations et démonstrations voulues, sans résultat. Le général Menou, vers les huit heures du soir, se trouve rangé en bataille dans la rue Vivienne; il fait des sommations inutiles ; des fusils armés sont braqués sur lui de toutes les fenêtres, et il ne peut faire rendre les armes à la section. Il est obligé de s’en retourner sans une égratignure, mais sans avoir rien obtenu; il est mis en état d’arrestation comme « traître »; alors les quarante mille se joi(1) Deux Amis, t. XIII, p. 375-406. Digitized by Google

s'unit au blanc contre la clause des deux tiers; tous les agitateurs de France qui voient par là tout leur commerce proche de sa fin.

La section Lepelletier, après un assez bon nombre d'adresses, trouve qu'une telle clause est une infraction manifeste; quant à elle, elle le déclare simplement, elle ne s'y conformera pas, et engage toutes les autres sections libres à se joindre à son opposition « à former un comité central » pour résister à l'oppression (1). Presque toutes les sections se joignent à elle, fortes de leurs quarante mille hommes prêts à combattre. Aussi la Convention doit-elle se tenir sur ses gardes. La section Lepelletier, ce 12 vendémiaire (4 octobre 1795), siége en contravention ouverte dans son couvent des Filles-Saint-Thomas, rue Vivienne, les fusils armés. La Convention a environ cinq mille hommes de troupes régulières à sa disposition, des généraux en quantité, et quinze cents ultra-jacobins persécutés, de nuances diverses, qu'elle a, dans cette crise, réunis et armés à la hâte, sous le titre de « *patriotes de* 89 ». Forte de l'appui de la loi, elle envoie son général Menou, pour désarmer la section Lepelletier.

Le général Menou marche, par conséquent, fait les sommations et démonstrations voulues, sans résultat. Le général Menou, vers les huit heures du soir, se trouve rangé en bataille dans la rue Vivienne; il fait des sommations inutiles; des fusils armés sont braqués sur lui de toutes les fenêtres, et il ne peut faire rendre les armes à la section. Il est obligé de s'en retourner sans une égratignure, mais sans avoir rien obtenu; il est mis en état d'arrestation comme « traître »; alors les quarante mille se joi-

(1) *Deux Amis*, t. XIII, p. 375-406.

LA MITRAILLE. 417 gnent tous à Lepelletier, qui no peut être vaincu. De quel côté la tremblante Convention se tournera-t-elle à présent? Notre pauvre Convention, après un si long voyage, vient échouer au port. Elle soutient une lutte effrayante contre les brisants qui rugissent autour d'elle, au nombre de quarante mille, comme pour la précipiter, elle et sa cargaison de Sieyès, et tout l'avenir de la France, dans les abîmes! Une dernière fois elle lutte, près de périr. Les uns demandent que le commandement soit donné à Carras, qui triompha en thermidor. D'autres, mieux avisés, songent au citoyen Buonaparte, officier d'artillerie en non-activité, qui prit Toulon. C'est un homme de tête et d'action: Barras est choisi comme commandant nominal; ce jeune officier d'artillerie est nommé commandant de fait. 11 était, dans ce moment-là, dans la galerie, et entendit cela. Il se retira pendant une demi-heure pour délibérer en lui-même. Après une demi-heure de méditations profondes de to be or not to be, il répond oui. Et maintenant qu'il y a un homme de tête au centre, tout prend vie. Vite au camp des Sablons, pour nous assurer l'artillerie ; il n'y a pas vingt hommes pour la garder! Un adjudant actif, on l'appelle Murat, part au galop, arrive à temps, mais de quelques minutes seulement, car Lepelletier y courait aussi. Les canons sont à nous. Et maintenant saisissez ce poste, puis cet autre, de la promptitude et de l'énergie, au guichet du Louvre, dans le culde-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré, tout le long des quais, du côté du nord, jusqu'au pont ci-devant Royal, au midi, — formez autour du sanctuaire des Tuileries, un anneau d'acier; que chaque canonnier ait sa mèche allumée , que tous les hommes soient sous les armes! Digitized by Google

gnent tous à Lepelletier, qui ne peut être vaincu. De quel côté la tremblante Convention se tournera-t-elle à présent? Notre pauvre Convention, après un si long voyage, vient échouer au port. Elle soutient une lutte effrayante contre les brisants qui rugissent autour d'elle, au nombre de quarante mille, comme pour la précipiter, elle et sa cargaison de Sieyès, et tout l'avenir de la France, dans les abîmes! Une dernière fois elle lutte, près de périr.

Les uns demandent que le commandement soit donné à Barras, qui triompha en thermidor. D'autres, mieux avisés, songent au citoyen Buonaparte, officier d'artillerie en non-activité, qui prit Toulon. C'est un homme de tête et d'action: Barras est choisi comme commandant nominal; ce jeune officier d'artillerie est nommé commandant de fait. Il était, dans ce moment-là, dans la galerie, et entendit cela. Il se retira pendant une demi-heure pour délibérer en lui-même. Après une demi-heure de méditations profondes de *to be or not to be*, il répond *oui*.

Et maintenant qu'il y a un homme de tête au centre, tout prend vie. Vite au camp des Sablons, pour nous assurer l'artillerie; il n'y a pas vingt hommes pour la garder! Un adjudant actif, on l'appelle Murat, part au galop, arrive à temps, mais de quelques minutes seulement, car Lepelletier y courait aussi. Les canons sont à nous. Et maintenant saisissez ce poste, puis cet autre, de la promptitude et de l'énergie, au guichet du Louvre, dans le cul-de-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré, tout le long des quais, du côté du nord, jusqu'au pont ci-devant Royal, au midi, — formez autour du sanctuaire des Tuileries, un anneau d'acier; que chaque canonnier ait sa mèche allumée, que tous les hommes soient sous les armes!

418 VENDÉMIAIRE. II y a alors séance permanente toute la nuit, et au lever du soleil , le lendemain , on voit surgir de nouveau la sainte insurrection ; le vaisseau de l'État touche sur l'écueil; une mer houleuse l'assiège; on bat la générale , on arme, on crie; — on ne sonne pas le tocsin, car nous n'avons laissé d'autre tocsin que le nôtre, celui du pavillon de l'unité. C'est un naufrage imminent qui mérite l'attention du monde entier. Il fatigue d'une manière effrayante, ce pauvre vaisseau, à une encâblure du port. Le péril est imm'ènse pour lui, néanmoins il a un homme au gouvernail. Des messages d'insurrection sont reçus, d'autres renvoyés ; des messagers admis les yeux bandés ; conseil sur conseil, le pauvre vaisseau est ballotté! — C'est le 13 vendémiaire an IV. Chose assez curieuse, c'est le 5 octobre, jour anniversaire de cette marche des Ménades, il y a six ans; le droit sacré d'insurrection nous a menés loin. Lepelletier s'est emparé de l'église Saint-Roch, puis du Pont-Neuf; notre poste se retire sans faire feu. Des balles perdues, tirées parla section Lepelletier, tombent sur l'escalier des Tuileries. D'un autre côté s'avancent les femmes échevelées, criant : la paix ! Lepelletier, derrière elles, agite son chapeau en signe de fraternité. Formel l'officier d'artillerie est solide comme le bronze, il saura, s'il en est besoin, être prompt comme l'éclair. Il envoie huit cents mousquets avec des cartouches à la Convention même ; les honorables membres en useront en cas d'extrémité, ce qui leur donne fort à penser. Quatre heures de l'après-midi ont sonné (1). Lepelletier n'obtenant rien par messages, par la fraternité, ou en agitant les cha(1) Moniteur, séance du 5 octobre, 1795.
Digitized by Google

Il y a alors séance permanente toute la nuit, et au lever du soleil, le lendemain, on voit surgir de nouveau la sainte insurrection; le vaisseau de l'État touche sur l'écueil; une mer houleuse l'assiége; on bat *la générale*, on arme, on crie; — on ne sonne pas le tocsin, car nous n'avons laissé d'autre tocsin que le nôtre, celui du pavillon de l'unité. C'est un naufrage imminent qui mérite l'attention du monde entier. Il fatigue d'une manière effrayante, ce pauvre vaisseau, à une encâblure du port. Le péril est immense pour lui, néanmoins il a un homme au gouvernail. Des messages d'insurrection sont reçus, d'autres renvoyés; des messagers admis les yeux bandés; conseil sur conseil, le pauvre vaisseau est ballotté! — C'est le 13 vendémiaire an IV. Chose assez curieuse, c'est le 5 octobre, jour anniversaire de cette marche des Ménades, il y a six ans; le droit sacré d'insurrection nous a menés loin.

Lepelletier s'est emparé de l'église Saint-Roch, puis du Pont-Neuf; notre poste se retire sans faire feu. Des balles perdues, tirées par la section Lepelletier, tombent sur l'escalier des Tuileries. D'un autre côté s'avancent les femmes échevelées, criant : la paix! Lepelletier, derrière elles, agite son chapeau en signe de fraternité. Ferme! l'officier d'artillerie est solide comme le bronze, il saura, s'il en est besoin, être prompt comme l'éclair. Il envoie huit cents mousquets avec des cartouches à la Convention même; les honorables membres en useront en cas d'extrémité, ce qui leur donne fort à penser. Quatre heures de l'après-midi ont sonné (1). Lepelletier n'obtenant rien par messages, par la fraternité, ou en agitant les cha-

(1) *Moniteur*, séance du 5 octobre, 1795.

LA MITRAILLE. 419 peaux, se précipite au midi, le long du quai Voltaire, à travers rues et passages, au pas de course, en une charge impétueuse. A toi, officier d'artillerie 1 — « Feu! » crient les lèvres bronzées. Alors, rugissement et foudre, rugissement sur rugissement ; sans trêve, tonnent comme un volcan ses batteries dans le cul-de-sac Dauphin, contre l'église Saint-Iloch. Ses canons tirent sur le pont Royal. Tous ses canons font feu et balayent environ deux cents hommes, principalement dans les environs de SaintRoch ! Lepelletier ne peut résister h de pareilles décharges; nul sectionnaire ne peut y résister; les quarante mille cèdent de tous côtés, s'enfuient, cherchent des abris. Quelques centaines s'étaient réunis dans les environs du théâtre de « la République » ; mais, dit-il, « quelques bombes suffirent à les déloger ; tout était terminé à six heures ». Le vaisseau a donc franchi la barre ; libre, il atteint le rivage, — au milieu des cris et des vivat ! Le citoyen Buonaparte est « nommé général de l'intérieur par acclamation » ; les sections, domptées, sont obligées de déposer les armes bon gré mal gré; le droit sacré d'insurrection a péri pour toujours! La constitution Sieyès peut débarquer et commencer à marcher. Le miraculeux vaisseau de la Convention a touché terre; — et pour user de métaphore, s'est changé, comme c'est l'habitude des navires épiques, en une sorte de nymphe de mer , pour ne plus naviguer, pour aller nager h travers l'azur désert, comme un prodige de l'histoire! « Il est faux », dit Napoléon, « que nous ayons d'abord tiré à blanc, ç'aurait été sacrifier des hommes inutilement. » Rien donc de plus faux ; le feu était très-vif, des plus vifs. Tout le monde a bien vu que ce n'était point Digitized by Google

peaux, se précipite au midi, le long du quai Voltaire, à travers rues et passages, au pas de course, en une charge impétueuse. A toi, officier d'artillerie! — « Feu! » crient les lèvres bronzées. Alors, rugissement et foudre, rugissement sur rugissement; sans trêve, tonnent comme un volcan ses batteries dans le cul-de-sac Dauphin, contre l'église Saint-Roch. Ses canons tirent sur le pont Royal. Tous ses canons font feu et balayent environ deux cents hommes, principalement dans les environs de Saint-Roch! Lepelletier ne peut résister à de pareilles décharges; nul sectionnaire ne peut y résister; les quarante mille cèdent de tous côtés, s'enfuient, cherchent des abris. Quelques centaines s'étaient réunis dans les environs du théâtre de « la République »; mais, dit-il, « quelques bombes suffirent à les déloger; tout était terminé à six heures ».

Le vaisseau a donc franchi la barre; libre, il atteint le rivage, — au milieu des cris et des vivat! Le citoyen Buonaparte est « nommé général de l'intérieur par acclamation »; les sections, domptées, sont obligées de déposer les armes bon gré mal gré; le droit sacré d'insurrection a péri pour toujours! La constitution Sieyès peut débarquer et commencer à marcher. Le miraculeux vaisseau de la Convention a touché terre; — et pour user de métaphore, s'est changé, comme c'est l'habitude des navires épiques, en une sorte de *nymphe de mer*, pour ne plus naviguer, pour aller nager à travers l'azur désert, comme un prodige de l'histoire!

« Il est faux », dit Napoléon, « que nous ayons d'abord tiré à blanc, ç'aurait été sacrifier des hommes inutilement. » Rien donc de plus faux; le feu était très-vif, des plus vifs. Tout le monde a bien vu que ce n'était point

420 VENDÉMIAIRE. un jeu; les cannelures et les plinthes de l'église SaintRocli en montrent encore aujourd'hui les preuves. — Chose singulière ! Dans l'ancien temps de Broglie, il y a six ans, ces décharges de mitraille furent promises, mais ne purent alors avoir lieu ; elles n'auraient, à cette époque, servi à. rien; aujourd'hui, le temps est arrivé, ainsi que l'homme; la voici, cette mitraille, et la chose que nous appelons révolution française a été balayée par elle ; elle a cessé d'exister I VIII FIN. L'épopée d'Homère, on l'a remarqué, est comme un bas-relief qui ne se termine pas, mais cesse tout simplement. Telle est vraiment l'épopée de l'histoire universelle elle-même. Les directoires, les consulats, les empires, les restaurations, les royautés constitutionnelles, se succèdent par un enchaînement nécessaire et s'engendrent mutuellement. Cependant la mère commune de tous, on peut le dire, a été balayée et détruite, comme nous l'avons vu. Une insurrection de Babeuf, l'année suivante, mourra au berceau, étouffée par l'armée. Un sénat, s'il est empreint d'une légère teinte de royalisme, peut être purgé par l'armée, et un 1 8 fructidor terminé par la simple apparition des baïonnettes (1). Les baïonnettes du soldat peuvent être employées à posteriori contre le sénat, et le forcer à sauter par les fenêtres ; — bien que sans (1) Moniteur du 4 septembre 1797. Digitized by Google

FIT*. 421 effusion de sang, et produire un 18 brumaire (1). De tels changements doivent arriver; mais ils sont dirigés par les intrigues, les cabales, puis par le mot d'ordre du commandant, presque comme de simples changements de ministère. Ce n'est plus, en général, par le droit sacré d'insurrection, mais par des moyens plus doux, toujours plus doux, que les événements de l'histoire de France s'accompliront désormais. Reconnaissons que ce directoire, qui ne possédait, au début , que ces trois choses, une « vieille table , une feuille de papier et une bouteille d'encre » , mais point d'argent ni d'appui apparent (2), a fait des merveilles; que la France, depuis que la terreur s'est tue, est devenue une France nouvelle, qui s'est éveillée comme un géant de son engourdissement, et qu'elle s'est avancée dans cette existence intérieure, en faisant des progrès continus. Quant à la forme extérieure et au mode d'existence, — que pouvons-nous dire, si ce n'est que de ceux qui mangent, vient la force, que la folie, ne produit pas la sagesse! Les faussetés ont disparu, et même, ce qui est encore une singularité de la France, leur langue même est anéantie. Les réalités nouvelles ne sont point encore arrivées. Ah! non! seulement des fantômes, des modèles sur le papier, des esquisses et des plans. En France, il y a aujourd'hui quatre millions de propriétés foncières ; ce prodige effrayant d'une loi agraire est pous ainsi dire réa lisé. Chose encore plus étrange, nous comprenons que tout Français « ait le droit de se battre en duel », le colt) Moniteur du 9 novembre 1799. (2) Bailleul, Examen critique des considérations deMm* de Staël, t. II, p. 275. CARLYlE, jh. — 24 Digitized by Google

effusion de sang, et produire un 18 brumaire (1). De tels changements doivent arriver; mais ils sont dirigés par les intrigues, les cabales, puis par le mot d'ordre du commandant, presque comme de simples changements de ministère. Ce n'est plus, en général, par le droit sacré d'insurrection, mais par des moyens plus doux, toujours plus doux, que les événements de l'histoire de France s'accompliront désormais.

Reconnaissons que ce directoire, qui ne possédait, au début, que ces trois choses, une « vieille table, une feuille de papier et une bouteille d'encre », mais point d'argent ni d'appui apparent (2), a fait des merveilles; que la France, depuis que la terreur s'est tue, est devenue une France nouvelle, qui s'est éveillée comme un géant de son engourdissement, et qu'elle s'est avancée dans cette existence intérieure, en faisant des progrès continus. Quant à la forme extérieure et au mode d'existence, — que pouvons-nous dire, si ce n'est que de ceux qui mangent, vient la force, que la folie, ne produit pas la sagesse! Les faussetés ont disparu, et même, ce qui est encore une singularité de la France, leur langue même est anéantie. Les réalités nouvelles ne sont point encore arrivées. Ah! non! seulement des fantômes, des modèles sur le papier, des esquisses et des plans. En France, il y a aujourd'hui quatre millions de propriétés foncières; ce prodige effrayant d'une loi agraire est pous ainsi dire *réalisé*. Chose encore plus étrange, nous comprenons que tout Français « ait le droit de se battre en duel », le co-

(1) *Moniteur* du 9 novembre 1799.

(2) Bailleul, Examen critique des considérations de Mme de Staël, t. II, p. 275.

â22 VENDÉMIAIRE, cher de fiacre avec le pair de France, s'il en est insulté. Telle est la loi de l'opinion publique. Égalité au moins ! dans la mort ! La forme de gouvernement est un roi citoyen sur lequel on tire souvent, mais qu'on n'a pas encore tué. En somme, ce qui avait été prédit, après coup il est vrai, par l'archicliarlatan Cagliostro et autres, n'a-t-il pas été vraiment accompli ? En contemplant ces choses dans une extase prophétique, il avait parlé ainsi (1): « Ah I » qu'est-ce que ceci? Des anges, Uriel, Anachiel, et vous » autres cinq, pentagone de rajeunissement, pouvoir qui » détruis le péché originel; terre, ciel et toi, limbe exté» rieur que les hommes appellent enfer ! Est-ce que Yem» pire de l'imposture chancelle? avec un éclat semblable » à celui des étoiles, des rayons de lumière jaillissent de » ses noires fondations, il s'agite violemment et tremble, d non dans les douleurs de l'enfantement, mais dans les » douleurs de la mort ! Oui, des rayons de lumière clairs, » perçants, saluent les cieux, voilà qu'ils Y enflamment ; » leur clarté étoilée devient un feu rouge d'enfer. s L'imposture est en flammes, l'imposture est consu» mée : une mer rouge de feu, mugissant affreusement, » enveloppe le monde, lèche, avec sa langue brûlante, t> toutes les étoiles. Les trônes y sont précipités ainsi que » les mitres des Dubois, et les stalles des prébendiers d'où » dégoûte la graisse: et — ha! que vois-je? — tous les » chars de la création ; tous, tous 1 malheur à moi ! Ja» mais ,• depuis les chariots de Pharaon dans la mer » Rouge, il n'y eut un engloutissement de chars tel que » celui-ci dans la mer de feu. Désolés, sous forme de cen(i) Le collier de diamants (Carlyle, Miscellanies, vol. III)..

cher de fiacre avec le pair de France, s'il en est insulté. Telle est la loi de l'opinion publique. Égalité au moins dans la mort! La forme de gouvernement est un roi citoyen sur lequel on tire souvent, mais qu'on n'a pas encore tué.

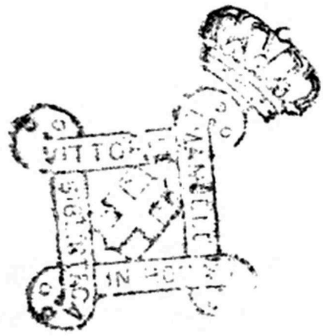
En somme, ce qui avait été prédit, après coup il est vrai, par l'archicharlatan Cagliostro et autres, n'a-t-il pas été vraiment accompli? En contemplant ces choses dans une extase prophétique, il avait parlé ainsi (1): « Ah! » qu'est-ce que ceci? Des anges, Uriel, Anachiel, et vous » autres cinq, pentagone de rajeunissement, pouvoir qui » détruis le péché originel; terre, ciel et toi, limbe exté- » rieur que les hommes appellent enfer! Est-ce que l'*em- » pire de l'imposture* chancelle? avec un éclat semblable » à celui des étoiles, des rayons de lumière jaillissent de » ses noires fondations, il s'agite violemment et tremble, » non dans les douleurs de l'enfantement, mais dans les » douleurs de la mort! Oui, des rayons de lumière clairs, » perçants, saluent les cieux, voilà qu'ils l'*enflamment;* » leur clarté étoilée devient un feu rouge d'enfer.

» L'imposture est en flammes, l'imposture est consu- » mée : une mer rouge de feu, mugissant affreusement, » enveloppe le monde, lèche, avec sa langue brûlante, » toutes les étoiles. Les trônes y sont précipités ainsi que » les mîtres des Dubois, et les stalles des prébendiers d'où » dégoûte la graisse: et — ha! que vois-je? — tous les » chars de la création; tous, tous! malheur à moi! Ja- » mais, depuis les chariots de Pharaon dans la mer » Rouge, il n'y eut un engloutissement de chars tel que » celui-ci dans la mer de feu. Désolés, sous forme de cen-

(1) Le collier de diamants (Carlyle, *Miscellanies*, vol. III).

FIN. 423 » dres, sous forme de gaz, ils erreront dans le vent. » De plus en plus haut flamboie la mer de feu : les nou» vclles charpentes craquent disloquées; le cuir et la soie » pétillent. Les images de métal sont fondues; les statues » de marbre deviennent mortier et chaux; les montagnes d de pierre éclatent avec un bruit sourd. La respeclabi» lité, avec tous ses équipages réunis, embrasés pour un » bûcher funéraire, en poussant des lamentations, quitte » la terre pour n'y revenir que sous un nouvel avatar . » L'imposture brûle à travers les générations; elle est » brûlée, mais pour un temps. Le monde est une masse » de cendres noires ; — ah ! quand deviendront-elles » vertes? Les statues se fondent toutes en un bronze corin» thien sans forme; toutes les demeures des mortels sont » détruites, les montagnes mômes sont pelées et crevas» sées, les vallées noires et mortes : c'est un monde vide 1 » Malheur à ceux qui seront nés alors 1 — Un roi, une » reine (ô malheur !) ont été précipités ; ils pétillent un » instant, ils surnagent, ils flambent comme un rouleau » de papier. L'Escariote Égalité a été précipité ; toi aussi, » sombre Delaunay, avec ta sombre Bastille ; des races et » des peuples entiers. Cinq millions d'hommes se détrui» sant mutuellement, car c'est la fin de la puissance de » X imposture (qui est l'obscurité, le gaz opaque et explo» sihle) ; c'est le feu inextinguible, c'est l'embrasement de » tous les chars qui sont sur terre. » Cette prophétie, dites-moi, ne s'cst-elle pas accomplie, ne s'accomplit-elle pas? Et maintenant, ô lecteur! le moment est-il venu de nous séparer ? Pénible a été notre voyagé, pénible et douloureux, mais enfin il est accompli. Pour moi, tu as été comme une ombre chérie, l'esprit d'un frère qui n'a plus Digilized by Google

 de corps ou qui n’en a pas encore. Pour toi, je n’ai été qu’une voix. Et pourtant nos rapports ont été en quelque sorte sacrés, n’en doute pas ! Bien que les choses sacrées autrefois deviennent des mots vides de sens, pourtant, quand la voix de l’homme parle à l’homme, n’as-tu pas là cette source de vie, d’où tout ce qui est sacré a jailli et jaillira encore ? L’homme, par sa nature, peut se définir ainsi, « un verbe incarné »; malheur à moi si j’ai parlé faussement : c’était aussi à toi de m’entendre de bonne foi. Adieu. i i Digitized by Google



FIN.

TABLE DES MATIERES DU TROISIÈME VOLUME. LIVRE I. — • Septembre * I. La commune improvisée 1 II. Danton III. Dumouriez. . IV. Septembre à Paris. . . . 2S V. Une Trilogie 33 VI. La circulaire VII. Septembre dans l'Argonnc £2 VIII. ExeunL *2 LIVRE IL — Béglcidc 32 I- L’assemblée délibérative 31 II. L’exécutive LOO III. Le détréné . LQ6 IV. Le perdant paye LU) V. Extension des formules Lti VI. A la barre HJ VII. Les trois votes *33 VIII. Place de la Révolution *4* LIVRE III. — Les Girondins *51 I. Cause et effet *5 Digitized by Google

a 26 TABLE DES MATIÈRES. III. L’aigreur s'augmente. . . . 167 IV. La Pairie en danger. . . . 173 V. Les sans-culottes habillés. 48i VI. Le traître 4 90 VIL La lutte • . 496 VIII. Lutte à mort 499 IX. Extinction 208 LIVRE IV. — La terreur 216 I. Charlotte Corday 216 II. Guerre civile 227 III. Retraite des onze 232 IV. 0 nature ! 238 V. L’arme tranchante 245 VI. Contre les tyrans 250 VII. Marie-Antoinette 255 VIII. Les vingt-deux 260 LIVRE V. — La terreur * l’ordre du jour 266 I. Le précipice 266 TL Mort 278 III. Destruction 282 IV. Carmagnole complète. . . . 291 V. Comme un nuage tonnant. . 303 VI. Fais ton devoir (c p(«k. . . 309 VII. Les tableau de flammes. . . kv ii. . . 318 325 I. Les dieux ont soif 325 11. Danton, pas de faiblesse. . 333 Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES. 427 III. Les tomberaux 341 IV. Mumbo-Jumbo 34g V. Les prisons ■ , . 33a VI. Pour finir la Terreur 358 VII. Renversés. . . . . 365 LIVRE VII. — Vendémiaire 376 I. La décadence , 37s H. La Cabarus 384 III. Quiberon 337 IV. Le Lion n’est pas mort 392 V. Le Lion à son dernier soupir 398 VI. Les harengs grillés 107 VIL La mitraille VIII. Fin 420 jgfî V’v*' Tmis, — Imprimerie de K, Martinet, rue Mi&ncn, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

Digitized by Google

820,292

